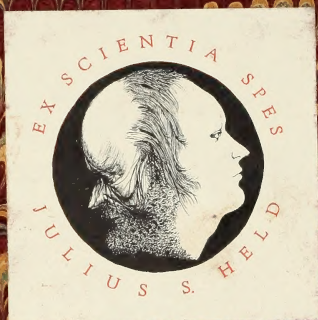



EX SCIENTIA SPES
JULIUS S. HELD



LES ŒUVRES DE M. BOILEAU DESPREAUX.

TOME PREMIER.


NICOLAS BOILEAU DESPREAUX,
De l'Académie Françoise
Né à Paris le 1. Novembre 1636.
Mort le 13. Mars 1711.
Hyacinthe Rigaud pinxit.
Ravenet Sculp 1740.

LES ŒUVRES DE M. BOILEAU DESPREAUX,

AVEC

DES ECLAIRCISSEMENS HISTORIQUES.

TOME PREMIER.

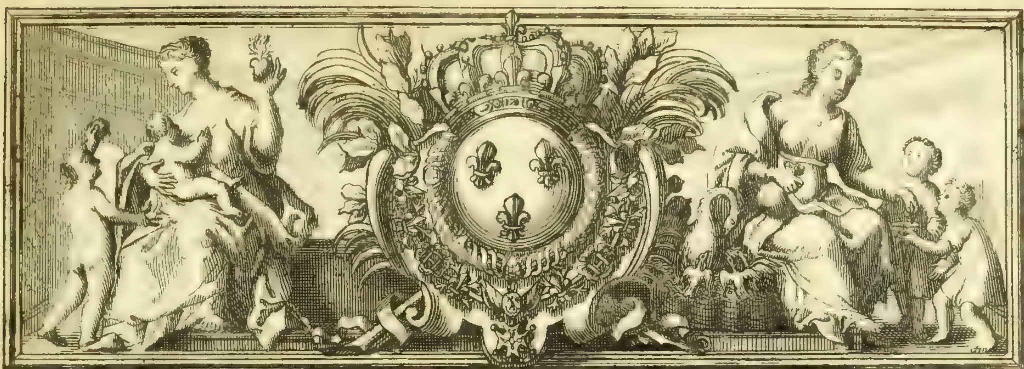


A PARIS,

Chez la Veuve ALIX, Libraire, rue Saint Jacques, au Griffon.

M. DCC XL.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE
DE L'EDITEUR.



C'EST un uſage établi que tout Editeur cherche à relever par ſes louanges le mérite des Ouvrages qu'il donne au public : ſoit deſir de juſtifier ſon propre goût ; ſoit uniquement zéle pour la gloire de l'Auteur.

Ces deux motifs me ſont preſqu'également étrangers. Le travail que j'ai entrepris n'eſt pas de mon choix. J'ai été prié, ſi je puis m'exprimer ainſi, & ceux qui me prioient étoient en droit de m'ordonner. Pour M. Deſpréaux il n'a pas beſoin de mes éloges. La réputation que ſes Ecrits lui ont acquiſe eſt confirmée par le temps ; & toutes les Nations polies s'accordent à le placer au rang de ces Ecrivains rares qui doivent paſſer à la poſtérité. Non que durant ſa vie il ait obtenu tous les ſuffrages : il vit au contraire ſe déchaiſ-

ner contre lui un grand nombre d'Auteurs médiocres qu'il avoit osé attaquer comme tels. Mais il y a long-temps que leurs critiques sont tombées dans l'oubli avec leurs noms mêmes.

Je ne me prévaudrai donc point de l'usage. Mon unique objet est de rendre compte du plan que je me suis proposé : heureux si j'avois sçû le remplir, puisqu'il a mérité la plus glorieuse approbation.

On s'est principalement conformé pour le texte à l'édition qui parut en 1713. sous les yeux de M. de Valincour : & l'ortographe qu'il a suivie étant celle de l'Auteur même , on s'est fait une loi de la copier. Quand une ortographe differente ne changeroit rien à la mesure du vers, ni à la rime : pourquoi envier aux Ecrivains qui ont immortalisé le dernier regne un honneur qu'on rend tous les jours aux Anciens , & qu'on a rendu, pour me renfermer dans la classe de nos Poëtes, à Marot, & à Regnier?

Quant aux *éclaircissemens*, je m'en suis tenu à l'idée précise du mot : c'est-à-dire, que j'ai tâché de prendre un juste milieu entre des notes, qui , pour être trop concises, n'éclaircissent pas, & un commentaire chargé de faits étrangers, ou amenés de loin, qui détourne & fatigue l'attention. Je suis bien éloigné , au reste , de m'attribuer ce qui ne m'appartient pas. J'avoue ingenument & avec reconnoissance que j'ai profité du travail de M. Brossette, & que s'il m'est arrivé quelquefois

de le rectifier, je n'ai presque fait d'ailleurs que choisir dans son commentaire ce qui étoit convenable à mes vûës, sans m'assujettir néanmoins à ses expressions.

Le même esprit m'a guidé dans les *imitations*. Je n'ai point envisagé sous cette idée les endroits où M. Despréaux s'est rencontré avec des Auteurs modernes sans le vouloir, & sans les avoir peut-être jamais lûs. Je n'ai regardé comme imités que les endroits remarquables, où l'on voit clairement que le Poëte a eu les Anciens en vûe, & qu'il a pour ainsi dire lutté contr'eux.

A propos de ces vers:

Comme un Pilote en mer qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroît, sans songer où je suis,
Je me sauve à la nage, & j'aborde où je puis.

Qu'on dise que le Bembe a dit la même chose en Latin; un Lecteur judicieux n'y prend nul interêt, parce qu'il ne trouve rien qui le frappe, ni dans le fonds de la pensée, ni dans le tour. Mais, si à l'occasion de ce vers,

La colére suffit, & vaut un Apollon.

on lui rappelle celui-ci de Juvenal:

Si natura negat, facit indignatio versum.

Alors il lui semble qu'il voit deux Athletes qui se disputent la victoire, & que, juge du combat, il couronne lui-même le vainqueur.

Je dois maintenant parler des additions & des ornemens dont on a enrichi cette édition.

Les additions les plus conſidérables ſont l'éloge de M. Deſpréaux compoſé par M. de Boze, & le *Bolæana.*

Le public eſt redevable du *Bolæana* à M. de Monchéſnay ſi connu par ſes ſuccés dramatiques, & par ſes liaiſons avec M. Deſpréaux dont il a partagé la plus étroite confiance. C'eſt par là qu'il a été à portée de nous communiquer des ſingularités, des jugemens, des traits, qui ſeroient reſtés dans l'oubli, s'ils avoient eû pour temoin un ami moins zélé, ou moins éclairé.

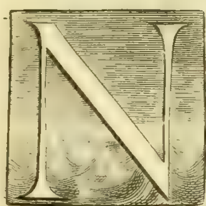
A l'égard des ornemens, on n'a point ſongé à les multiplier, moins encore à les annoncer ici d'un air faſtueux. On s'eſt propoſé ſeulement de les rendre convenables pour le deſſein, & dignes du Public par l'exécution.



Tremolieres inv. — Ravenet Sculp.

ELOGE
DE M. DESPREAUX,

Par M. DE BOZE.

ICOLAS BOILEAU Sieur Deſpréaux nâquit à Paris, le premier jour de Novembre *1636.* (1) & fut le onziéme des enfans de Gilles Boileau Greffier de la Grand-Chambre, homme célébre par ſa probité & par ſon expérience dans les affaires. Il fut élevé juſqu'à l'âge de ſept à huit ans dans la maiſon de ſon pere, qui parcourant quelquefois les différens caractéres de ſes enfans, & ſurpris de l'extrême douceur, de la ſimplicité même qu'il croyoit remarquer en celui-ci, diſoit ordinairement de lui, par une eſpéce d'oppoſition aux autres, *que c'étoit un bon garçon qui ne diroit jamais mal de perſonne.*

Il fit ſes premiéres études au collége d'Harcourt, où il achevoit ſa quatriéme, lorſqu'il fut attaqué de la pierre; il fallut le tailler, & l'opération, quoique faite en apparence avec beaucoup de ſuccès, lui laiſſa cependant pour tout le reſte de ſa vie une très-grande incommodité. Dès

REMARQUES.

(1) Il n'eſt plus douteux que c'eſt en *1636.* que nâquit M. Deſpréaux, & non en *1637.* comme il l'inſinue dans ſa préface de 1701. La même datte de *1637.* s'eſt gliſſée dans la belle eſtampe que fit graver M. Couſtard Conſeiller au Parlement. On tient ce fait de M. Couſtard lui-même, qui plein de zéle pour la gloire du Poëte, le fit peindre par Rigaud & graver enſuite par Drevet.

On a prétendu que ce qui avoit engagé l'Auteur à reculer d'une année ſa naiſſance, c'eſt que Louis XIV. lui ayant demandé un jour en quel temps il étoit né, il avoit répondu : „ Je ſuis venu au „ monde une année avant Votre Majeſté pour „ annoncer les merveilles de ſon regne.

qu'il fut en état de reprendre ses exercices, il alla en troisiéme au collége de Beauvais sous M. Sevin, qui enseignoit cette classe depuis près de cinquante ans, & qui passoit pour l'homme du monde qui jugeoit le mieux de l'esprit des jeunes gens. Les *le Maîtres*, les *Gaultiers*, les *Patrus* avoient étudié sous lui, & dès-lors il leur avoit prédit la gloire qu'ils acquerroient un jour dans le barreau, s'ils vouloient s'y attacher; il fut aussi le premier qui reconnut dans son nouveau disciple un talent extraordinaire pour les vers, & qui crut pouvoir assûrer sans restriction qu'il se feroit par là un nom fameux, persuadé que quand on est né Poëte, il faut absolument l'être.

Ce qui déceloit le génie & le goût de M. Despréaux pour la Poësie, c'étoit moins les vers qui lui échapoient de temps à autre, qu'une lecture assiduë des Poëtes & des Romans qu'il pouvoit déterrer. On le surprenoit quelquefois au milieu de la nuit sur ces livres favoris; & ce qui arrive encore moins dans les Colléges, on étoit souvent obligé de l'avertir aux heures des repas, quoique la cloche destinée à cet usage fût précisément attachée à la fenêtre de sa chambre. Mais ce qui mérite sans doute une attention particuliére, c'est que cet amour des Romans, que lui-même a depuis appellé une fureur, loin de lui gâter l'esprit par un amas confus d'idées bizarres, semble n'avoir servi qu'à lui inspirer une critique plus exacte, & à lui fournir des traits plus vifs contre le ridicule. Tant il est vrai qu'en fait de lecture, il n'y a point de régle générale, & qu'il y a des choses qu'il est quelquefois dangereux de lire, & qu'il est cependant bon d'avoir lûës.

Quand M. Despréaux eut fini son cours de Philosophie, il étudia en Droit, & se fit recevoir Avocat. Rien ne paroissoit lui mieux convenir; il joignoit à beaucoup de vivacité & de pénétration, un jugement sûr, une élocution facile, & une mémoire des plus heureuses. Il y avoit d'ailleurs près de trois siécles que sa famille faisoit honneur à cette profession, & il tenoit encore au Palais par mille autres endroits:

Dialogue des Avocats de Loisel. p. 494.

Epître 5.

Fils, Frere, Oncle, Cousin, Beau-frere de Greffier.

Mais l'inclination, c'est-à-dire, le premier de tous les talens, lui manquoit. Ainsi se trouvant chargé d'une premiére Cause, loin de s'en instruire, il ne songea qu'aux moyens de s'en défaire honnêtement, & il y réussit, de maniére que le Procureur retirant ses sacs, le soupçonna d'y avoir découvert une procédure peu réguliére, & dit en sortant que ce jeune Avocat iroit loin. M. Despréaux, qui de son côté croyoit avoir échapé à un grand péril, résolut de ne s'y plus exposer, & regardant la Sorbonne comme l'antipode du Palais, il ne lui en fallut pas davantage pour le déterminer à y faire un cours de Théologie; mais il ne

put ſoutenir long-temps les leçons d'une ſcholaſtique épineuſe & ſubtile; il s'imagina que pour le ſuivre plus adroitement, la Chicane n'avoit fait que changer d'habit, & devenu maître abſolu de ſon ſort par la mort de ſon pere, il ſe livra tout entier à ſon génie poëtique.

C'eſt dans le ſein de cette nouvelle liberté qu'il compoſa la plûpart de ſes Satires. Il ſe contentoit au commencement de les lire à ſes amis particuliers, & quelqu'applaudiſſement qu'il en reçût, on ne pouvoit l'obliger à les rendre publiques ; il ſouffrit même aſſez long-temps avec une patience, qui a quelque choſe d'héroique dans un Auteur, les mauvaiſes copies que l'on en répandoit dans le monde : mais ſa conſtance l'abandonna à la vûe d'une édition pleine de fautes, & où, pour ſurcroît de chagrin, on avoit encore mis ſous ſon nom une ou deux piéces ſuppoſées. Des enfans ſi défigurez réveillérent la tendreſſe de leur pere, & l'obligérent à faire de bonne grace ce que l'on faiſoit déja malgré lui. Ses Satires furent donc imprimées de ſon aveu , d'abord ſéparément, & enſuite dans un recueil qui en comprenoit huit. Préface de l'édition de *1666.*

Jamais livre n'excita un plus grand tumulte ſur le Parnaſſe : la nation des Poëtes, qui prend feu aiſément, & qui n'entend pas raillerie ſur ſes ouvrages, fondit de toutes parts ſur le nouvel Auteur , avec des critiques & des libelles ſans nombre. M. Deſpréaux ſe défendit tranquillement par l'exemple de Lucilius, par celui d'Horace, de Perſe, de Juvenal, de Virgile même, le ſage, le diſcret Virgile ; & pour raſſurer en quelque ſorte ceux qui ne le blâmoient que parce qu'ils croyoient en général que toute Satire eſt blâmable, il compoſa la neuviéme , où ſous l'ingénieuſe apparence d'une réprimande ſévére à ſon Eſprit , il prouve de cent maniéres, que ſans bleſſer l'Etat ni ſa conſcience , on peut trouver de méchans vers méchans , & s'ennuyer de plein droit à la lecture de certains livres.

Après cela il n'oppoſa plus à ſes adverſaires qu'une vanité d'un genre fort ſingulier. Il s'aviſa de ſe faire une eſpéce de trophée des écrits que l'on publioit contre lui, de les ramaſſer avec plus de ſoin que d'autres ne recueillent les louanges qu'on leur donne , & de les envoyer à ſes amis, qui à la fin fatiguez du nombre & de l'extravagance de la plûpart de ces ouvrages, l'accuſoient preſque d'en avoir lui-même fait une partie pour rendre l'autre plus mépriſable, à l'exemple de quelques-uns de ces Ecrivains qui croyoient avoir trouvé le ſecret de décrier entiérement les Satires de M. Deſpréaux, en lui en attribuant de fort mauvaiſes qui étoient de leur façon. L'Abbé Cotin.

La réputation naiſſante de M. Deſpréaux ne fut pas la ſeule choſe qui le dédommagea de la haine de quelques Auteurs : ces Satires mêmes, ſource de tant de plaintes , lui firent des amis , & des amis illuſtres, entre leſquels il eut le bonheur de compter M. le Premier Préſident de Lamoi-

gnon. Ce ſage & ſavant Magiſtrat, dont l'amitié étoit la meilleure de toutes les apologies, loin d'être effrayé du nom de Satire que portoient les Ouvrages de M. Deſpréaux, & où en effet il n'y avoit guéres que des vers & des livres attaqués, fut charmé d'y trouver ce ſel, ce goût précieux des Anciens; plus charmé encore de voir comment il avoit ſoumis aux loix d'une pudeur ſcrupuleuſe, un genre de poëſie, dont la licence avoit juſqu'alors fait le principal caractére. Mais s'il admira ſa retenue dans les matiéres les plus délicates, il n'eſtima pas moins ſon attention à diſtinguer toujours dans la même perſonne l'honnête homme d'avec le poëte inſipide, & le bon citoyen d'avec le mauvais auteur.

M. Bayle dans ſa *République des Lettres*, & M. Spanheim dans ſa Préface ſur la *Satire des Céſars de l'Empereur Julien*, ont donné mille éloges à cette circonſpection de M. Deſpréaux, & n'ont pas héſité de dire que par lui la France l'emporte pour la Satire ſur toutes les Nations, & qu'elle en diſpute même la gloire à l'ancienne Rome.

Nous croyons qu'il eſt inutile de vouloir ici donner au Public une idée plus particuliére des Satires de M. Deſpréaux: qu'ajouterions-nous à l'idée qu'il en a déja? Devenuës l'appui ou la reſſource de la plûpart des converſations, combien de maximes, de proverbes ou de bons mots ont-elles fait naître dans notre Langue, & de la nôtre, combien en ont-elles fait paſſer dans celle des étrangers? Il y a peu de livres qui ayent plus agréablement éxercé la mémoire des hommes, & il n'y en a certainement point qu'il fût aujourd'hui plus aiſé de reſtituer, ſi toutes les copies & toutes les éditions en étoient perduës.

L'Art Poëtique ſuccéda aux neuf Satires; & il étoit juſte qu'après avoir fait ſentir le ridicule ou le faux de tant d'ouvrages, M. Deſpréaux donnât des régles pour éviter l'un & l'autre, & pour porter la poëſie à ce point de perfection qui la fait appeller le langage des Dieux. Il ne ſuffiſoit pas pour cela de renouveller les préceptes qu'Horace donna de ſon temps ſur la même matiére: notre poëſie beaucoup plus variée que celle des Latins, a pris différentes formes qui leur étoient inconnuës: ainſi la ſageſſe antique ne fourniſſoit que des conſeils généraux, le caprice moderne demandoit des leçons qui lui fuſſent propres, & cette union étoit le chef-d'œuvre de l'art.

Tout le monde ſçait comment M. Deſpréaux y a réuſſi: ſon Art Poëtique, amas prodigieux de régles & d'exemples, eſt lui-même un Poëme excellent, un Poëme agréable, & ſi intéreſſant, que quoiqu'il renferme une infinité de choſes qui ſont particuliéres à la Langue, à la Nation & à la Poëſie Françoiſe, il a trouvé en Portugal un traducteur du premier ordre dans la perſonne de M. le Comte d'Ericeyra.

M. le Premier Préſident de Lamoignon engagea bientôt M. Deſpréaux dans un travail d'une autre eſpéce. Un Pulpitre placé & déplacé, avoit extrêmement

extrêmement brouillé le Chantre & le Tréſorier d'une des premiéres Egliſes de Paris, & commençoit à devenir entr'eux la matiére d'un procès fort ſérieux, quand M. de Lamoignon trouva un ſage tempérament pour les accorder. Ce Magiſtrat faiſant un jour le récit de l'affaire dans une compagnie où étoit M. Deſpréaux, lui dit que les Poëtes ſe vantoient ſouvent de pouvoir faire un grand & bel Ouvrage ſur la pointe d'une aiguille, ou ſur le pied d'une mouche ; qu'un Lutrin étoit un ſujet bien plus magnifique, & que jamais les Muſes n'auroient une ſi belle occaſion de montrer leur adreſſe. M. Deſpréaux ſur qui tous les yeux étoient ouverts, crut que pour l'honneur de la Poëſie, il falloit ſoutenir la théſe, & de parole en parole le défi ſe forma. Cependant il comptoit en être quitte pour un ſimple plan qui feroit aſſez juger du ſuccès avec lequel la matiére pouvoit être traitée, il y ajouta même un début de trente à quarante vers, comme un gage plus certain de l'exécution ; mais il lui eût été plus facile de manquer abſolument de parole, que de ne la tenir qu'à moitié. M. de Lamoignon fut frappé de ce qu'il ne faiſoit qu'entrevoir; & pour convaincre tout le monde, il feignit de n'être pas convaincu; de ſorte que c'eſt à ſon ingénieuſe obſtination que le Public eſt redevable des ſix Chants qui compoſent le Poëme intitulé *le Lutrin.* On ne s'étonnera pas ſi nous ne diſons rien de plus de cet ouvrage, & ſi nous paſſons de même fort légérement ſur tous ceux de M. Deſpréaux; nous ne ſerions engagez à en parler aujourd'hui que pour les faire connoître, & il n'y a rien de plus connu.

Celui qui l'eſt peut-être le moins, parce que la matiére n'en eſt pas également à la portée de tout le monde, c'eſt ſa Traduction du *Sublime de Longin*; mais le nombre des lecteurs ſe trouve merveilleuſement réparé par la qualité des ſuffrages, car les plus habiles critiques ſont convenus que cette Traduction doit être regardée comme un parfait modéle; & qu'en conſervant à l'ancien Rhéteur toute la ſimplicité de ſon ſtyle didactique, il a ſi heureuſement fait valoir les grandes figures dont il traite, qu'il ſemble avoir moins ſongé à les traduire, qu'à donner aux écrivains de ſa nation un Traité *du Sublime* qui pût leur être utile. Et le moyen d'en douter, quand on voit qu'il s'eſt fait depuis un plaiſir de joindre à ſes remarques ſur Longin celles de M. Dacier & de M. Boivin, quoiqu'il y en ait pluſieurs, ſur tout dans celles de M. Dacier, qui ſont formellement oppoſées aux ſiennnes.

Le nom de M. Deſpréaux ne tarda pas à être porté à la Cour : les Princes & les Seigneurs les plus qualifiez s'empreſſérent à lui donner des marques de leur eſtime, & il fut enfin connu du Roi même. M. Deſpréaux eut l'honneur de lui réciter quelques Chants du Lutrin, & d'autres piéces qui n'avoient pas encore paru; & on lui a ſouvent oüi dire que Sa Majeſté lui avoit alors fait répéter pluſieurs fois ces vers de ſa première Epître.

*Tite. *Tel fut cet * Empereur, ſous qui Rome adorée*
Vit renaître les jours de Saturne & de Rhée:
Qui rendit de ſon joug l'Univers amoureux:
Qu'on n'alla jamais voir ſans revenir heureux;
Qui ſoupiroit le ſoir, ſi ſa main fortunée
N'avoit par ſes bienfaits ſignalé la journée.

M. Deſpréaux ne pouvoit rien trouver de plus propre à ſurprendre la modeſtie d'un Prince ennemi des loüanges les mieux méritées, que de les donner devant lui à un autre Prince ſi célébre dans l'hiſtoire par les mêmes vertus.

Le Roi juſtifia dans le moment, & ſans y penſer, l'heureuſe application des vers de M. Deſpréaux: Sa Majeſté lui donna une penſion conſidérable, & lui fit en même temps expédier un privilége en commandement pour l'impreſſion de toutes ſes piéces, avec cette clauſe à jamais remarquable, *qu'Elle vouloit procurer au Public, par la lecture de ces Ouvrages, la même ſatisfaction qu'Elle en avoit reçûë.* Mais ce qui, ſelon le cœur de M. Deſpréaux, mit le comble aux bienfaits du Prince, ce fut la glorieuſe commiſſion d'écrire ſon hiſtoire.

L'Académie Françoiſe ne crut pas qu'un homme deſtiné à parler de ſi grandes choſes, dût être formé dans une autre école: elle ſe hâta de lui ouvrir ſes portes, (1) & M. Deſpréaux y ſignala ſon entrée par un Diſcours plein de la reconnoiſſance la plus éloquente. Un petit nombre d'hommes choiſis dans cette même Académie, compoſoit alors celle des Inſcriptions, où l'on commençoit à former le projet du Livre fameux des *Médailles ſur les principaux événemens du Regne de Louis le Grand.* M. Deſpréaux fut bientôt aſſocié à ce travail, & il y contribua avec ſon zéle ordinaire pour tout ce qui regardoit l'intérêt de ſa patrie, ou la gloire de ſon Maître.

Le Réglement de 1701. qui a donné une forme toute nouvelle à l'Académie des Inſcriptions, y conſerva à M. Deſpréaux le rang de Penſionnaire; & il en a fort exactement rempli les devoirs juſqu'au commencement de l'année 1706. qu'une ſurdité entiére & une ſanté fort affoiblie, l'obligérent à demander le titre de Vétéran. Le reſte de ſa vie n'a été, à proprement parler, qu'une retraite, dont la ville & la campagne ont partagé le loiſir. Peu répandu dans le grand monde, qu'il n'avoit jamais trop aimé, & content d'un certain nombre d'amis, dont il faiſoit

REMARQUES.

(1) Il fut reçu en 1684. Six mois auparavant il avoit concouru pour la même place avec la Fontaine, & celui-ci l'avoit emporté. Mais le Roi ſuſpendit l'élection, ou du moins il ne s'expliqua que lorſqu'on eut nommé M. Deſpréaux à une autre place qui vint à vaquer. Alors un député de

toujours les délices, il a tranquillement attendu la mort que lui annonçoient chaque jour des douleurs aiguës, des évanoüissemens & une fiévre presque habituelle; elle l'emporta enfin le treiziéme de Mars dernier, âgé de soixante & quatorze ans & quelques mois.

Tout ce qui caractérise la mort des Justes, a accompagné celle de M. Despréaux: une piété sincére, une foi vive, & une charité si grande, qu'elle ne lui a presque fait reconnoître d'autres héritiers que les pauvres; mais nous sommes heureux de ne pas trouver ici de quoi faire valoir en lui ces circonstances autant qu'elles vaudroient peut-être, dans un sujet où la différence des temps fourniroit de ces traits du siécle que l'on ne sçauroit effacer avec trop de soin. Une fin exemplaire a été dans M. Despréaux la suite naturelle d'une vie toujours sage & toujours chrétienne.

Jamais homme ne fut plus pénétré que lui de cette crainte salutaire, que l'on ne connoît presque plus que sous le nom de délicatesse de conscience: en voici une preuve qu'il y auroit de l'injustice à supprimer. Dans le temps que l'aversion du Palais tourna M. Despréaux du côté de la Sorbonne, on lui conféra un Bénéfice, & il en joüit pendant huit ou neuf ans. Au bout de ce temps-là, comme il se sentoit tous les jours moins de disposition à l'Etat Ecclésiastique, il quitta le Bénéfice, qui étoit un Prieuré simple; & poussant le scrupule du désintéressement au point de ne pas même vouloir s'en faire un ami dans le monde, il le remit entre les mains du Collateur, qui étoit un saint Prélat: il fit plus, il supputa à quoi se montoit tout ce qu'il en avoit reçû, & l'emploia en différentes œuvres de piété, dont la principale fut le soulagement des pauvres du lieu. Le récit d'une action si édifiante tiendroit bien sa place dans la vie d'un Solitaire, ou d'un illustre Pénitent.

A l'égard de son respect pour la Religion, ce qui n'est pas à oublier dans l'éloge d'un Poëte, M. Despréaux ne s'est pas contenté de le marquer d'une maniére éclatante dans son Epître *sur l'Amour de Dieu*; il a porté ce respect jusques dans ses Satires, saisissant toujours avidement l'occasion d'attaquer le badinage des impies, les jeux de l'athéïsme & le langage des libertins, lors même qu'il sembloit n'avoir à faire qu'à ses ennemis ordinaires, c'est-à-dire au galimathias, à l'enflûre, ou à la bassesse du style poëtique.

Les qualitez particuliéres du cœur & de l'esprit, qui rendent un homme souhaitable dans la société, achevoient de former le caractére de M. Despréaux. Il employoit plus volontiers pour autrui que pour lui-

REMARQUES.

l'Académie lui en ayant rendu compte, il répondit que le choix qu'on avoit fait de M. Despréaux lui étoit *très-agréable*, *& seroit généralement approuvé. Vous pouvez*, ajouta-t-il, *recevoir incessamment la Fontaine, il a promis d'être sage.* Hist. de l'Acad. par M. l'Abbé d'Olivet.

même, le crédit que ſon mérite lui avoit acquis. Il ne pardonnoit pas ſeulement les injures qu'il avoit reçûës, il ſe réconcilioit encore de bonne grace, pour peu qu'on le recherchât, comme on ſçait qu'il a fait avec M. Perrault, après toute la vivacité de leur diſpute ſur *la Préférence des Anciens & des Modernes*.

Sans l'avoir vû, on devenoit ſon ami par l'eſtime publique, ou par de bons Ouvrages, & il y avoit même autant de fonds à faire ſur cette amitié, que ſur celle que d'autres liaiſons pouvoient avoir formée; il en faut rapporter un exemple ſingulier.

Le célébre M. Patru ſe trouvoit, à la honte de ſon ſiécle, réduit à vendre ſes Livres, la plus agréable, & preſque la ſeule choſe qui lui reſtoit. M. Deſpréaux apprit qu'il étoit ſur le point de les donner pour une ſomme aſſez modique, & il alla auſſi-tôt lui offrir près d'un tiers davantage; mais l'argent compté, il mit dans ſon marché une nouvelle condition qui étonna fort M. Patru, ce fut qu'il garderoit ſes livres comme auparavant, & que ſa bibliothéque ne ſeroit qu'en ſurvivance à M. Deſpréaux. Il ne fut pas moins généreux envers M. Caſſandre, auteur d'une excellente Traduction de *la Rhétorique d'Ariſtote*, & ſa bourſe fut encore ouverte à beaucoup d'autres; car la vûë d'un homme de Lettres qui étoit dans le beſoin, lui faiſoit tant de peine, qu'il ne pouvoit s'empêcher de prêter de l'argent, même à Liniére, qui ſouvent alloit du même pas au premier endroit du voiſinage faire une chanſon contre ſon créancier.

Nous ne finirions pas, ſi nous voulions ainſi nous arrêter ſur tout ce qui marquoit dans M. Deſpréaux l'homme de bien inſéparable de l'homme d'eſprit, & le ſage toujours uni avec le Poëte. Un mérite tranſcendant l'avoit fait joüir de bonne heure de toute ſa réputation; & il n'y a plus que l'impoſſibilité de le remplacer, qui puiſſe ajouter de nouveaux traits à ſon éloge.

AUTRE ELOGE

Par M. DE VALINCOUR. (1)

JE ne crains point ici, MESSIEURS, que l'amitié me rende suspect sur le sujet de M. Despréaux. Elle me fourniroit plutôt des larmes hors de saison, que des loüanges exagerées. Ami dès mon enfance, & Ami intime de deux des plus grands Personnages, qui jamais ayent été parmi vous, je les ai perdus tous deux (2) dans un petit nombre d'années. Vos suffrages m'ont élevé à la place du premier, que j'aurois voulu ne voir jamais vacante. Par quelle fatalité faut-il que je sois encore destiné à recevoir aujourd'hui en votre nom l'Homme illustre qui va remplir la place de l'autre; & que dans deux occasions, où ma douleur ne demandoit que le silence & la solitude, pour pleurer des Amis d'un si rare mérite, je me sois trouvé engagé à paroître devant vous pour faire leur éloge!

Mais quel éloge puis-je faire ici de M. Despréaux, que vous n'ayez déja prévenu? J'ose attester, MESSIEURS, le jugement que tant de fois vous en avez porté vous-mêmes. J'atteste celui de tous les Peuples de l'Europe, qui font de ses Vers l'objet de leur admiration. Ils les sçavent par cœur; ils les traduisent en leur Langue; ils apprennent la nôtre pour les mieux goûter, & pour en mieux sentir toutes les beautés. Approbation universelle, qui est le plus grand éloge que les hommes puissent donner à un Ecrivain; & en même temps la marque la plus certaine de la perfection d'un Ouvrage.

Par quel heureux secret peut-on acquerir cette approbation si généralement recherchée, & si rarement obtenuë? M. Despréaux nous l'a appris lui-même; c'est par l'amour du Vrai.

En effet, ce n'est que dans le Vrai seulement que tous les hommes se réunissent. Différens d'ailleurs dans leurs mœurs, dans leurs préjugés, dans leurs maniéres de penser, d'écrire, & de juger de ceux qui écrivent, dès que le Vrai paroît clairement à leurs yeux, il enléve toujours leur consentement & leur admiration.

Comme il ne se trouve que dans la Nature, ou pour mieux dire, comme il n'est autre chose que la Nature même, M. Despréaux en avoit fait sa principale étude. Il avoit puisé dans son sein ces graces qu'elle seule peut

REMARQUES.

(1) Tiré du discours qu'il prononça en 1711. à la réception de M. l'Abbé d'Estrées.

(2) M. Racine mort en 1699. M. Despréaux mort en 1711.

donner ; que l'Art emploie toujours avec ſuccès ; & que jamais il ne ſauroit contrefaire. Il y avoit contemplé à loiſir ces grands modéles de beauté & de perfection, qu'on ne peut voir qu'en elle; mais qu'elle ne laiſſe voir qu'à ſes favoris. Il l'admiroit ſur tout dans les Ouvrages d'Homére, où elle s'eſt conſervée avec toute la ſimplicité, & pour ainſi dire, avec toute l'innocence des premiers temps; & où elle eſt d'autant plus belle, qu'elle affecte moins de le paroître.

Il ne s'agit point ici de renouveller la fameuſe guerre des Anciens & des Modernes, où M. Deſpréaux combattit avec tant de ſuccès en faveur de ce grand Poëte.

Il faut eſpérer que ceux qui ſe ſont fait une fauſſe gloire de réſiſter aux traits du défenſeur d'Homére, ſe feront honneur de ceder aux graces d'une nouvelle Traduction * qui le faiſant connoître à ceux mêmes à qui ſa Langue eſt inconnuë, fait mieux ſon éloge que tout ce qu'on pourroit écrire pour ſa défenſe. Chef-d'œuvre véritablement digne d'être loué dans le ſanctuaire des Muſes, & honoré de l'approbation de ceux qui y ſont aſſis.

Mais c'eſt en vain qu'un Auteur choiſit le Vrai pour modéle. Il eſt ſujet à s'égarer, s'il ne prend auſſi la raiſon pour guide.

M. Deſpréaux ne la perdit jamais de vûë : & lorſque pour la venger de tant de mauvais Livres, où elle étoit cruellement maltraitée, il entreprit de faire des Satires, elle lui apprit à éviter les excès de ceux qui en avoient fait avant lui.

Juvénal, & quelquefois Horace même, (avoüons-le de bonne foi) avoient attaqué les vices de leur temps avec des armes qui faiſoient rougir la vertu.

Régnier, peut-être en cela ſeul, fidéle diſciple de ces dangereux Maîtres, devoit à cette honteuſe licence une partie de ſa réputation ; & il ſembloit alors que l'obſcénité fût un ſel abſolument néceſſaire à la Satire; comme on s'eſt imaginé depuis, que l'amour devoit être le fondement, & pour ainſi dire, l'ame de toutes les Piéces de Théatre.

M. Deſpréaux ſut mépriſer de ſi mauvais exemples dans les mêmes Ouvrages qu'il admiroit d'ailleurs. Il oſa le premier faire voir aux hommes une Satire ſage & modeſte. Il ne l'orna que de ces graces auſtéres, qui ſont celles de la Vertu même ; & travaillant ſans ceſſe à rendre ſa vie encore plus pure que ſes Ecrits, il fit voir que l'amour du Vrai conduit par la raiſon, ne fait pas moins l'homme de bien que l'excellent Poëte.

Incapable de déguiſement dans ſes mœurs, comme d'affectation dans ſes Ouvrages, il s'eſt toujours nommé tel qu'il étoit; aimant mieux, di-

REMARQUES.

* Traduction de Madame Dacier.

ſoit-il, laiſſer voir de véritables défauts, que de les couvrir par de fauſſes vertus.

Tout ce qui choquoit la raiſon ou la Vérité, excitoit en lui un chagrin, dont il n'étoit pas maître, & auquel peut-être ſommes-nous redevables de ſes plus ingénieuſes compoſitions. Mais en attaquant les défauts des Ecrivains, il a toujours épargné leurs perſonnes.

Il croyoit qu'il eſt permis à tout homme, qui ſait parler ou écrire, de cenſurer publiquement un mauvais Livre, que ſon Auteur n'a pas craint de rendre public; mais il ne regardoit qu'avec horreur ces dangereux ennemis du Genre humain, qui ſans reſpect ni pour l'amitié, ni pour la Vérité même, déchirent indifféremment tout ce qui s'offre à l'imagination de ces ſortes de gens, & qui du fond des ténébres, qui les dérobent à la rigueur des Loix, ſe font un jeu cruel de publier les fautes les plus cachées, & de noircir les actions les plus innocentes.

Ces ſentimens de probité & d'humanité n'étoient pas dans M. Deſpréaux des vertus purement civiles, ils avoient leur principe dans un amour ſincére pour la Religion, qui paroiſſoit dans toutes ſes actions, & dans toutes ſes paroles; mais qui prenoit encore de nouvelles forces, comme il arrive à tous les hommes, dans les occaſions où ils ſe trouvoient conformes à ſon humeur & à ſon genie.

C'eſt ce qui l'animoit ſi vivement contre un certain genre de Poëſie, où la Religion lui paroiſſoit particuliérement offenſée.

Quoi, diſoit-il à ſes Amis, des maximes qui feroient horreur dans le langage ordinaire, ſe produiſent impunément dès qu'elles ſont miſes en Vers! Elles montent ſur le Théatre à la faveur de la Muſique, & y parlent plus haut que nos Loix. C'eſt peu d'y étaler ces Exemples qui inſtruiſent à pecher, & qui ont été déteſtez par les Payens même. On en fait aujourd'hui des conſeils, & même des préceptes; & loin de ſonger à rendre utiles les divertiſſemens publics, on affecte de les rendre criminels. Voilà dequoi il étoit continuellement occupé, & dont il eût voulu pouvoir faire l'unique objet de toutes ſes Satires.

Heureux d'avoir pû d'une même main imprimer un opprobre éternel à des Ouvrages ſi contraires aux bonnes mœurs; & donner à la Vertu, en la perſonne de notre auguſte Monarque, des louanges qui ne périront jamais.

BOLÆANA,

OU

ENTRETIENS DE M. DE MONCHESNAY Avec l'Auteur.

LORS que les Satires de M. Deſpréaux parurent pour la premiére fois, il y eut contre lui un déchaînement preſque univerſel de la part de tout le haut, & tout le bas Parnaſſe. M. Fourcroi fameux Avocat qui, outre qu'il étoit extrêmement malin, en vouloit d'ailleurs à M. Deſpréaux, fit courir par toute la ville un imprimé conçu en ces termes.

» On fait à ſavoir à tous ceux qui n'ont pas lieu d'être ſatisfaits des » Satires nouvelles, qu'ils ayent à ſe trouver un tel jour, & à telle heure, » chez le ſieur Rollet, ancien Procureur, où ſe tiendra le bureau des » Mécontens deſdites Satires, afin d'aviſer aux intérêts des honnêtes » gens mêlez dans icelles.

¶ Dans le temps où toute la Cour avoit la fureur de ſubſtituer le mot de *Gros* à la place du mot de *Grand*, le Roi conſulta M. Deſpréaux pour ſavoir ſi l'un ne revenoit pas à l'autre. M. Deſpréaux décida, en diſant à Sa Majeſté: Sire, quoi que votre Cour en diſe, je fais une grande différence entre Louis le Gros, & Louis le Grand.

¶ Le pere de M. Deſpréaux, quelques jours avant de mourir, diſoit de ſes trois enfans: Gilot eſt un glorieux, Jaco eſt un débauché, mais Colin eſt un bon garçon, il n'a point d'eſprit, il ne dira mal de perſonne. Or par ce Colin il entendoit M. Deſpréaux qui dans ſes premiéres années paroiſſoit aſſez taciturne. Le Roi a demandé pluſieurs fois au Satirique s'il étoit bien vrai que ſon pere eût porté ce jugement.

¶ M. Deſpréaux me diſoit à propos du ſiége de Lille, que cette ville étoit ſituée dans un terrein Acatique. Je lui dis qu'il me ſembloit que M. de Vaugelas prononçoit ce mot d'une autre façon, & comme derivé du Latin. L'Abbé Regnier, dit-il, dans ſa nouvelle Grammaire le prononce ainſi, & je crois que c'eſt ce qui m'a fait quitter le ſentiment de Vaugelas.

¶ Le même M. Deſpréaux diſoit de l'Abbé Regnier qu'il ſe croyoit un grand homme parce qu'il avoit hérité de la grimace de Chapelain.

¶ M. Deſpréaux me diſoit en parlant de *Philomele*, Opera nouveau: Tous ces faiſeurs d'Opéra font le vœu de Quinaut; Quinaut eſt leur modéle; c'eſt le plus grand parleur d'amour qu'il y ait eu, mais il n'eſt point amoureux.

amoureux. Je pardonnerois, disoit-il, toutes leurs dévotions à l'Amour dans un sacrifice qu'on seroit forcé de faire à ce Dieu sur le Théatre; mais le Chœur de l'Opera prêche toujours une morale lubrique : vous n'y entendez autre chose, sinon,

Il faut aimer;
Il faut s'enflammer :
La sagesse
De la Jeunesse;
C'est de savoir jouir de ses appas.

Ce n'est pas là l'esprit des Chœurs de l'Antiquité, dans lesquels la vertu étoit toujours prêchée, malgré les ténébres du Paganisme. Voici comme parle Horace à propos des Chœurs des Tragédies.

Ille bonis faveatque & consilietur amicis,
Et regat iratos, & amet peccare timentes.

C'est un scandale public, qu'il soit permis à des Chrétiens de prostituer leur voix pour persuader aux filles, qu'il est honteux de ne pas s'abandonner dans le bel âge ; ce n'est point là du tout le langage de la passion, c'est proprement le langage de la débauche. Je n'ai vû, dit-il, que dans *Bellerophon*, quelques traits qui marquent un peu de passion.

L'Amour trop heureux s'affoiblit,
Mais l'Amour malheureux s'augmente.

Encore, dit-il, Corneille ne se soutient pas long-temps sur ce ton-là; il seroit trop honteux de tourner casaque à Quinault.

Pourquoi n'avoir pas le cœur tendre?
Rien n'est si doux que d'aimer.
Peut-on si long-temps s'en défendre?
Non, non; l'Amour doit tout charmer.

Ne le voilà-t-il pas revenu au même langage? Tout ce qui s'est trouvé de passable dans *Bellerophon*, c'est à moi qu'on le doit. Lulli étoit pressé par le Roi de lui donner un spectacle; Corneille lui avoit fait, disoit-il, un Opera où il ne comprenoit rien, il auroit mieux aimé mettre en Musique un Exploit. Il me pria de donner quelques avis à Corneille. Je lui dis avec ma cordialité ordinaire: M. que voulez-vous dire par ces vers? Il m'expliqua sa pensée. Et que ne dites-vous cela, lui dis-je? A quoi bon ces paroles qui ne signifient rien? Ainsi l'Opera fut réformé presque d'un bout à l'autre, & le Roi se vit servi à point nommé. Lulli

crut m'avoir tant d'obligation, qu'il s'en vint m'apporter la rétribution de Corneille; il voulut me compter trois cens Louis. Je lui dis: Monſieur, étes-vous aſſez neuf dans le monde pour ignorer que je n'ai jamais rien pris de mes Ouvrages? Comment donc voulez-vous que je tire tribut de ceux d'autrui? Là-deſſus il m'offrit pour moi & pour toute ma poſtérité une Loge annuelle & perpétuelle à l'Opera; mais tout ce qu'il put obtenir de moi, c'eſt que je verrois ſon Opera pour mon argent.

¶ La Piéce de *Bellerophon* fut jouée quinze mois durant. M. de Seignelai qui n'aimoit point Quinault, ayant ſçu que j'avois quelque part à la conduite de la Piéce, voulut m'entreprendre ſur un endroit où il prétendoit que la vraiſemblance étoit choquée. Nous avions dîné chez lui avec MM. les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers. Après m'avoir harcelé par pluſieurs raiſons qui n'étoient pas trébuchantes, croyant m'avoir mis au piéd du mur, il me dit avec un ſourire amer & dédaigneux: Répondez, répondez à cela. Comme je vis que la choſe étoit pouſſée avec une hauteur qui ne me convenoit pas, j'eus le courage de lui dire: Monſieur, j'ai toujours fait ma principale étude de la Poëtique; tout le monde convient même que j'en ai écrit avec aſſez de ſuccès; ſi vous voulez que je vous réponde, il faut que vous conſentiez que je vous inſtruiſe au moins trois jours de ſuite. Après cela je lui décochai ſix préceptes des plus importans d'Ariſtote. Il ſe ſentit battu. Toute la compagnie rioit dans l'ame, & M. Racine en ſortant me dit: O le brave homme que vous étes! Achille en perſonne n'auroit pas mieux combattu que vous.

¶ Le vieux Duc de la Feuillade ayant rencontré M. Deſpréaux dans la Galerie de Verſailles, lui récita un Sonnet de Charleval adreſſé à une Dame, & le Sonnet finiſſoit par ces vers:

Ne regardez point mon viſage,
Regardez ſeulement à ma tendre amitié.

M. Deſpréaux lui dit qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire dans ce Sonnet; que d'ailleurs il ne donnoit pas une idée riante de ſon Auteur, & que même à la rigueur la derniére penſée pourroit paſſer pour un jeu de mots. Là-deſſus le Maréchal ayant apperçû Madame la Dauphine qui paſſoit par la Galerie, s'élança vers la Princeſſe, à laquelle il lut le Sonnet dans l'eſpace de temps qu'elle mit à traverſer la Galerie. Voilà un beau Sonnet, M. le Maréchal, répondit Madame la Dauphine, qui ne l'avoit peut-être pas écouté. Le Maréchal accourut ſur le champ pour rapporter à M. Deſpréaux le jugement de la Princeſſe, en lui diſant d'un air moqueur, qu'il étoit bien délicat de ne pas approuver un Sonnet que le Roi avoit trouvé bon, & dont la Princeſſe avoit confirmé l'approbation par ſon ſuffrage. Je ne doute point, répliqua M. Deſpréaux, que le Roi ne ſoit très-expert

à prendre des Villes, & à gagner des batailles. Je doute encore auſſi peu que Madame la Dauphine ne ſoit une Princeſſe pleine d'eſprit & de lumiéres. Mais, avec votre permiſſion, M. le Maréchal, je crois me connoître en vers auſſi-bien qu'eux. Là-deſſus le Maréchal accourt chez le Roi, & lui dit d'un air vif & impétueux: Sire, n'admirez-vous pas l'inſolence de Deſpréaux, qui dit ſe connoître en vers un peu mieux que Votre Majeſté? Oh! pour cela, répondit le Roi, je ſuis fâché d'être obligé de vous dire, M. le Maréchal, que Deſpréaux a raiſon.

¶ Peu après le paſſage du Rhin, le Roi étant à Verſailles, mille plumes célébrérent l'heureuſe campagne du Prince; & l'Epître de M. Deſpréaux ſur ce fameux paſſage, fut donnée à Sa Majeſté toute des premiéres. Dans le même temps le Roi reçut des vers de Boiſſet, Surintendant de la Muſique. C'étoient des Vers plats de la derniére platitude, comme diſoit M. Deſpréaux. Le Roi voulut donner le change, à Meſdames de Monteſpan & de Thiange, comme ſi ces vers étoient de Deſpréaux; mais elles ſe récriérent hautement: Ce n'eſt point notre ami, qui les a faits. Or voyons, dit le Roi, s'il n'aura point fait ceux que je vais vous lire. Là-deſſus Sa Majeſté vint à lire l'Epître de Deſpréaux, mais avec des tons ſi enchanteurs, que Madame de Monteſpan lui arracha l'Epître des mains en s'écriant qu'il y avoit là quelque choſe de ſurnaturel, & qu'elle n'avoit jamais rien entendu de ſi bien prononcé. Elle trouva la piéce en effet digne de celui qui l'avoit ſi bien récitée. M. Deſpréaux m'a dit que l'idée de ſon Epître lui étoit venuë d'une Epigramme de Martial adreſſée à un certain Hippodamus, qui lui avoit demandé des vers à ſa louange; mais le Poëte s'excuſe de lui en donner, ſur ce qu'il porte un nom qui feroit peur aux Muſes. Tels étoient les noms des Villes que le Roi avoit priſes dans la Hollande, & M. Deſpréaux n'avoit garde de les faire entrer ſérieuſement en Poëſie; écueil où tomba Corneille dans les vers qu'il préſenta au Roi ſur le ſuccès de ſa campagne. L'Abbé Caſſagne préſenta auſſi les ſiens; mais au lieu de s'en tenir au paſſage du Rhin, comme avoit fait prudemment M. Deſpréaux, il jettoit un lugubre dans ſa piéce en parlant de la mort du Comte de Saint-Pol, qu'il louoit d'avoir enfin trouvé la mort qu'il avoit tant de fois cherchée.

¶ M. Deſpréaux ſe trouvant un jour avec des Impies qu'il voyoit pour la premiére fois, n'eut pas de peine à les tourner en ridicule; car au lieu que ces ſortes de gens ont toujours quelque ſophiſme éblouiſſant, & qu'au défaut de la raiſon ils ſoutiennent leur cauſe déſeſpérée avec eſprit, ceux-ci au contraire s'enferroient d'eux-mêmes par leurs argumens déplorables. Je leur débauchai, diſoit M. Deſpréaux, tous les rieurs; & quand ils furent fortis, je dis à mon frere: Ah, mon frere, que Dieu a là deux ſots ennemis!

¶ M. Deſpréaux n'a jamais rien imprimé qu'à ſon corps défendant; les

jugemens du Public lui ayant toujours fait peur : & c'eſt un ſcrupule qu'il a porté juſqu'à ſa derniére vieilleſſe. La premiére édition qui parut de ſes Satires fut faite ſans ſon aveu, & par la ſupercherie d'un Libraire qui ſurprit un Privilége. Barbin vint en ſecond pour eſſayer d'en obtenir un de ſon côté. M. Deſpréaux ne s'y oppoſa point, mais lui fit entendre qu'il ne feroit aucune démarche pour l'impreſſion, & que c'étoit aſſez qu'il ne s'y oppoſât point. Dans ce temps-là M. le Chancelier venoit de mourir, & M. Deſpréaux avoit commencé ſon Art Poëtique. Barbin vint au Sceau, que le Roi tenoit lui-même à S. Germain. D'abord on préſenta à Sa Majeſté le Livre d'un Moine, dont le titre étoit très-ſingulier, ce qui excita le Roi à rire en accordant le Privilége pour douze ans, quoiqu'il ne fût demandé que pour ſix. Barbin ſe préſenta enſuite tenant à la main une feuille de l'Art Poëtique, pour lequel il demandoit le Privilége au nom de M. Deſpréaux. Oh! Pour celui-là, reprit le Roi, je le connois. M. Deſpréaux n'avoit point pourtant paru encore à la Cour. Auſſi-tôt le Privilége fut ſcellé ; mais le Sceau fini, M Péliſſon, Maître des Requêtes, remontra au Roi qu'il venoit d'accorder un Privilége à un homme qui avoit attaqué toute l'Académie. Le Roi fit là-deſſus quelque réflexion : Mais enfin, dit-il, le Privilége eſt donné. Péliſſon ne s'en tint pas là : il alla ſoulever contre le Satirique M. le Duc de Montauſier, déja très-indigné qu'on n'eût pas épargné dans les Satires Chapelain & Cotin dont il faiſoit profeſſion d'être l'ami particulier. Il s'en alla donc trouver le Roi avec autant d'émotion que s'il ſe fût agi d'un malheur public, & fit tant par ſes remontrances qu'il porta Sa Majeſté, non pas à révoquer le Privilége, mais ſeulement à le retenir. Cependant à quelque temps de-là M. Deſpréaux reçut une lettre qui demeura deux jours égarée chez lui ſans lui être renduë. Après qu'elle eut été retrouvée, il en fit lecture, & la trouva conçuë en ces termes : » Le Roi m'a » ordonné, Monſieur, de vous accorder un Privilége pour votre Art » Poëtique auſſi-tôt que je l'aurai lû. Ne manquez donc pas à me l'apporter tout au plûtôt. « Le billet étoit ſigné, COLBERT, & écrit de la propre main du Miniſtre. M. Deſpréaux y fit réponſe en ces termes.

» Monſeigneur, je vois bien que c'eſt à vos bons offices que je ſuis » redevable du Privilége que Sa Majeſté veut bien avoir la bonté de » m'accorder. J'étois tout conſolé du refus qu'on en avoit fait à mon Libraire ; car c'étoit lui ſeul qui l'avoit ſollicité, étant très-éveillé pour » ſes intérêts, & ſachant fort bien que je n'étois point homme à tirer tribut de mes Ouvrages. C'étoit donc à lui de s'affliger d'être déchû d'une » petite eſpérance de gain, quoiqu'aſſez incertaine à mon avis, dès qu'il » la fondoit ſur le grand débit d'Ouvrages tels que les miens. Pour moi, » je me trouvois fort content qu'on m'eût ſoulagé du fardeau de l'impreſſion, & de l'incertitude des jugemens du Public, n'ayant garde de mur-

» murer du refus d'un Privilége qui me laiſſoit celui de jouir paiſiblement de » toute ma pareſſe. Cependant, Monſeigneur, puiſque vous daignez vous » intéreſſer ſi obligeamment pour moi, j'aurai l'honneur de vous porter » mon Art Poëtique auſſi-tôt qu'il ſera achevé, non point pour obtenir un » Privilége dont je ne me ſoucie point, mais pour ſoumettre mon Ou- » vrage aux lumiéres d'un auſſi grand perſonnage que vous étes. Je » ſuis, &c.

M. Deſpréaux ne parla de ſa réponſe, qu'après que ſa lettre eut été remiſe au Suiſſe de M. Colbert. Puimorin ſon frere, qui étoit Contrôleur des Menus, le tança fort de s'en être tenu à une ſimple lettre de compliment avec un Miniſtre, & de n'avoir pas pris la poſte ſur le champ pour aller faire ſes remercimens. Mais à quelques jours de-là ayant eu occaſion de parler à M. Colbert pour des fonds qui regardoient ſon Emploi, il lui fit des excuſes pour ſon frere que le commerce des Muſes *écartoit ſouvent de ſes plus grands devoirs.* Tout ce que je puis vous dire là-deſſus, repartit le Miniſtre, c'eſt que jamais lettre ne m'a fait plus de plaiſir, que la ſienne.

¶ Dans la Campagne de Gand, MM. Deſpréaux & Racine eurent ordre de ſuivre le Roi. Sa Majeſté s'y expoſa beaucoup, ſur quoi pluſieurs Courtiſans lui remontrérent qu'il devoit un peu plus ménager ſa perſonne; & ſon Hiſtorien lui vint faire ſa cour en le priant de ne lui pas donner ſitôt occaſion de finir ſon Hiſtoire, puiſqu'il ne s'en étoit fallu que ſept pas qu'un boulet de canon n'eût atteint Sa Majeſté. Et à combien de pas étiez-vous du canon, dit le Roi à Deſpréaux? A cent pas, répondit le Satirique. Mais n'aviez-vous point peur, repartit le Roi? Oui, Sire, je tremblois beaucoup pour votre Majeſté, & encore plus pour moi.

¶ Après la mort de M. Racine, M. Deſpréaux vint à la Cour propoſer au Roi M. de Valincour pour être ſon aſſocié à l'Hiſtoire. Du plus loin que le Roi eut apperçu le Satirique, il lui cria: Deſpréaux, nous avons beaucoup perdu vous & moi à la mort de Racine. Tout ce qui me conſole, Sire, repartit M. Deſpréaux, c'eſt que mon ami a fait une fin très-Chrétienne & très-courageuſe, quoiqu'il craignît extrêmement la Mort. Oui, oui, répliqua le Roi, je m'en ſouviens; c'étoit vous qui étiez le brave au ſiége de Gand.

¶ Le P. de la Baune, Jéſuite fort célébre, fit un diſcours où le Parlement fut invité; c'étoit un éloge du Parlement. Après avoir loué cet illuſtre Corps en général, il paſſa aux éloges des Particuliers; & venant à parler des Bailleuls, *Baillolios*, M. le Préſident de Bailleul ôta ſon bonnet dont il ſe couvrit le viſage, & l'eut toujours à la main tant que l'éloge dura. Les autres Préſidens apoſtrophés ſe découvrirent pareillement, & ne remirent leur bonnet qu'après qu'on eut fini ſur leurs louanges. M. Deſpréaux, qui aſſiſta à la harangue, ne trouvoit rien

de ſi plaiſant, que de voir de graves Perſonnages faire une maniére de ſcéne Italienne, ne ſachant quelle contenance tenir en ſe voyant louer en face, & ayant toujours leur bonnet à la main juſqu'à extinction d'éloge. J'en riois, diſoit-il, avec M. le Préſident Talon, quand il vint lui-même à être paranymphé, *Baillolios*, *Memmios*, *Harlæos*, *Talonios*. Mais le diſcours fini, ces Meſſieurs allérent rendre au P. la Baune les complimens qu'ils venoient de recevoir, ce qui fit une autre ſcéne; & là-deſſus je dis à M. Talon ces vers de Furetiére qui le firent bien rire :

Comme un Curé faiſant ſa ronde
Encenſe à Vêpres tout le monde,
Puis ſe tient droit ayant ceſſé,
Pour être à ſon tour encenſé.

¶ La querelle de M. Deſpréaux & de Perrault vint à l'occaſion d'un Poëme compoſé contre les Anciens par ce dernier. Ce Poëme avoit pour titre, *Le Siécle de Louis le Grand*, & commençoit par deux vers des plus proſaïques :

La docte Antiquité fut toujours vénérable,
Je ne la trouve pas cependant adorable.

Le reſte du Poëme étoit à peu près de la même tournure, & ne laiſſa pas d'être fort applaudi, à la lecture qui en fut faite à l'Académie, en préſence de perſonnes très-illuſtres, entr'autres de M. de Harlai, Archevêque de Paris. J'étois ſur les charbons, diſoit M. Deſpréaux, pendant la lecture de ce miſérable Poëme; & ſans M. Racine, qui me retint vingt fois, j'étois prêt à me lever pour confondre tant de graves approbateurs, qui, à la honte du bon ſens, avoient la complaiſance de ſouffrir qu'on traitât Homére comme un Carabin, dans une compagnie ſur-tout fondée pour être le plus ferme appui des Lettres.

M. Deſpréaux proteſta en public & en particulier contre le bizarre ſiſtéme de Perrault qui vouloit abbaiſſer aux piéds des Modernes, les plus grands perſonnages de l'Antiquité. Il fut néanmoins quelques années ſans lui répondre; mais Perrault ayant fait imprimer ſes Paralléles, où M. Deſpréaux étoit traité de médiſant, & d'envieux, celui-ci crut devoir ſe juſtifier par ces Réflexions judicieuſes & démonſtratives qui ſont à la ſuite du Traité du Sublime. M. Deſpréaux nous diſoit que M. le Prince de Conti lui avoit fait dire par M. Racine : Si Deſpréaux ne répond point à Perrault, j'irai moi-même à l'Académie, & j'écrirai à ſa place : *Tu dors, Brutus?*

Enfin la querelle s'accommoda après pluſieurs écrits polémiques de part & d'autre; & Perrault, battu & content, en ſigne de réconciliation,

envoya quelqu'un de ses Ouvrages à son fameux Antagoniste. Ce fut à cette occasion que M. Despréaux lui écrivit cette Lettre ingénieuse, qui, à la bien prendre, pourroit bien passer pour une dixiéme Réflexion contre Perrault. Je marquai là-dessus mes scrupules à mon illustre ami, lui faisant entendre que sa Lettre étoit poliment injurieuse, & que le serpent y étoit caché sous les fleurs : Mais que voulez-vous, me répliqua-t-il, je ne voulois pas me racommoder en coquin. Après tout, ne sont-ce pas ses sentimens, que je lui reproche? & pouvois-je le faire avec plus de circonspection & de bienséance? Comme j'insistois toujours à lui soutenir que la réparation me sembloit très-équivoque : Eh bien, me dit-il, voilà justement ce que me disoit M. le Premier Président de Lamoignon : M. Despréaux, je ne doute pas que nous ne soyons toujours bons amis, mais si jamais nous venions à nous racommoder après une brouillerie, point de réparations, je vous prie, je crains plus vos réparations que vos injures.

¶ MM. Despréaux & Racine n'ont jamais fait beaucoup de cas de M. Dacier, qu'ils regardoient comme un Savant bien différent de son beau-pere M. le Févre, qui entendoit les Auteurs en galant homme, & savoit les traduire de sentiment; au lieu que toutes les Traductions de M. Dacier sont séches, & ne vont point au cœur. Il a trouvé le secret de morfondre Horace, qui est le plus vif des Auteurs. C'est un homme, disoit M. Despréaux, qui fuit les graces, & les graces le fuient pareillement. Ces Messieurs lui reprochoient entr'autres choses, que dans toutes les remarques où il a prétendu trouver quelqu'explication nouvelle, il s'est toujours écarté du véritable sens, témoin l'Ode d'Horace qui commence par

Motum ex Metello Consule civicum, &c.

dans laquelle il soutient que Pollion n'a jamais fait de Tragédies; témoin encore la Satire 8. du II. Livre, où il prend le change sur le véritable caractére de Nasidiénus, qu'il prétend faire passer pour un riche avare; au lieu que c'étoit un homme d'un goût faux, qui se croyoit pourtant un Docteur en bonne chére, & vouloit dogmatiser & raffiner sur les bons morceaux. Ils ne tarissoient point sur ses interprétations singuliéres, qu'ils appelloient, les révélations de M. Dacier. Mais l'endroit sur lequel ces Messieurs le railloient sans pitié, c'est à l'occasion de sa Préface sur les Satires d'Horace, où il dit avec sa confiance ordinaire, que lorsqu'il fait quelque ouvrage, il prend plaisir à s'imaginer qu'il a devant ses yeux les plus grands personnages de l'Antiquité, ausquels il doit rendre compte de ses Ecrits, comme si une Traduction pouvoit s'appeller un Ouvrage, & qu'un homme pût s'applaudir sur sa démarche, quand il ne marche qu'avec des béquilles. M. Despréaux dit un jour à M. Dacier & à sa femme, ennuyé de leurs rodomontades grammaticales : Vous avez beau faire & beau dire, je n'appelle gens d'esprit, que ceux qui ont de belles pensées,

& non pas ceux qui entendent les belles penſées d'autrui.

¶ Pour en revenir à Naſidiénus, M. Deſpréaux lui comparoit le fameux le Brouſſin, homme qui en fait de repas ſe vantoit d'avoir acquis la plénitude de la ſcience. Il faiſoit, diſoit-il, tous les jours de nouvelles découvertes dans le pays de la bonne chére, juſqu'à vouloir faire trouver aux mets ordinaires tout un autre goût que leur goût naturel. Quand il avoit à donner quelque repas d'érudition (ce ſont ſes termes) comme, par exemple, au Duc de Leſdiguiéres, & au Comte d'Olonne, il étoit ſur piéd dès quatre heures du matin, & prenoit un compas pour faire poſer la table du feſtin, afin qu'elle ne panchât pas plus d'un côté que de l'autre. Il ne parloit pas moins que de condamner au fouet, ou d'envoyer au carcan, des valets qui ſe ſeroient mépris ſur l'ordre des ſervices. Un jour il s'aviſa de dire à ſes convives: Sentez-vous, Meſſieurs, le piéd de Mule dans cette omelette aux champignons? Chacun d'eux fut ſurpris de l'apoſtrophe. Pauvres ignorans! leur dit-il, faut-il que je vous aprenne que les champignons employés dans cette omelette ont été foulés par le piéd d'une mule? cela met un champignon au dernier période de la perfection.

¶ Ce même Comte du Brouſſin menaça un jour M. Deſpréaux d'aller dîner chez lui, & lui preſcrivit le jour du repas. Mais, Monſieur, lui répliqua le Satirique, il faut donc que vous m'envoyiez une Fée, pour vous régaler ſelon la ſupériorité de votre goût. Point, point, lui dit le Comte; donnez-nous ce que vous voudrez, nous nous contenterons d'un repas de Poëte. M. le Duc de Vitri & Meſſieurs de Gourville & de Barillon furent de la Fête, où tout ſe paſſa à merveille. C'étoit à qui feroit plus de remercimens & d'embraſſades au Seigneur Architriclin; & le Comte du Brouſſin lui dit en ſortant: Mon cher Deſpréaux, vous pouvez vous vanter de nous avoir donné un repas ſans faute.

¶ M. Deſpréaux ne ſe laſſoit point d'admirer Moliere, qu'il appelloit toujours le Contemplateur. Il diſoit que la nature ſembloit lui avoir révélé tous ſes ſecrets, du moins pour ce qui regarde les mœurs & les caractéres des hommes. Il regrettoit fort qu'on eût perdu ſa petite Comédie du *Docteur amoureux*, parce qu'il y a toujours quelque choſe de ſaillant & d'inſtructif dans ſes moindres ouvrages. Selon lui, Moliere penſoit toujours juſte; mais il n'écrivoit pas toujours juſte, parce qu'il ſuivoit trop l'eſſor de ſon premier feu, & qu'il lui étoit impoſſible de revenir ſur ſes ouvrages. Il avoit cela de commun avec la Fontaine, chez qui l'on trouve beaucoup de négligences & de termes hazardés, qui auroient pû être réparés par une lime attentive & laborieuſe; mais Moliere fuyoit la peine, & ce fut M. Deſpréaux qui lui corrigea ces deux vers de la premiére ſcéne des *Femmes ſavantes*, que le Poëte comique avoit faits ainſi:

Quand

Quand ſur une perſonne on prétend s'ajuſter,
C'eſt par les beaux côtés, qu'il la faut imiter.

M. Deſpréaux trouva du jargon dans ces deux vers, & les rétablit de cette façon:

Quand ſur une perſonne on prétend ſe régler;
C'eſt par ſes beaux endroits, qu'il lui faut reſſembler.

Il lui reprochoit encore ce vers de la premiére ſcéne du *Miſantrope*:

Et la plus haute eſtime a des regals peu chers.

Il n'étoit guéres plus content de ceux-ci de l'*Amphitryon*, quoiqu'en dépit de leur irrégularité ils ayent paſſé en proverbe:

Le véritable Amphitryon
Eſt l'Amphitryon où l'on dîne.

A l'égard de l'*Amphitryon* de Moliere, qui s'eſt ſi fort acquis la faveur du Peuple, & même celle de beaucoup d'honnêtes gens, M. Deſpréaux ne le goûtoit que médiocrement. Il prétendoit que le Prologue de Plaute vaut mieux que celui du Comique François. Il ne pouvoit ſouffrir les tendreſſes de Jupiter envers Alcméne, & ſur tout cette ſcéne où ce Dieu ne ceſſe de jouer ſur le terme d'époux & d'amant. Plaute lui paroiſſoit plus ingénieux que Moliere dans la ſcéne & dans le jeu du *Moi*. Il citoit même un vers de Rotrou, dans ſa piéce des *Soſies*, qu'il prétendoit plus naturel que ces deux de Moliere:

Et j'étois venu, je vous jure;
Avant que je fuſſe arrivé.

Or voici le vers de Rotrou:

J'étois chez nous long-temps avant que d'arriver.

Ce fut M. Deſpréaux qui fournit à Moliere l'idée de la Scéne des *Femmes ſavantes*, entre Triſſotin & Vadius. La même ſcéne s'étoit paſſée entre Gille Boileau, frere du Satirique, & l'Abbé Cotin. Moliere étoit en peine de trouver un mauvais Ouvrage pour exercer ſa critique, & M. Deſpréaux lui apporta le propre Sonnet de l'Abbé Cotin avec un Madrigal du même Auteur, dont Moliere ſut ſi bien faire ſon profit dans ſa ſcéne incomparable. Le Latin macaronique qui fait tant rire à la fin du *Malade imaginaire*, fut encore fourni à Moliere par ſon ami Deſpréaux,

en dînant enſemble avec Mademoiſelle Ninon de l'Enclos, & Madame de la Sabliere.

¶ Moliere récitoit en Comédien ſur le Théatre & hors du Théatre; mais il parloit en honnête homme, rioit en honnête homme, avoit tous les ſentimens d'un honnête homme; en un mot, il n'avoit rien contre lui que ſa profeſſion, qu'il continuoit plus pour le profit de ſes Camarades que pour le ſien propre.

Deux mois avant la mort de Moliere, M. Deſpréaux alla le voir, & le trouva fort incommodé de ſa toux, & faiſant des efforts de poitrine qui ſembloient le menacer d'une fin prochaine. Moliere aſſez froid naturellement, fit plus d'amitié que jamais à M. Deſpréaux. Cela l'engagea à lui dire : Mon pauvre M. Moliere, vous voilà dans un pitoyable état. La contention continuelle de votre eſprit, l'agitation continuelle de vos poulmons ſur votre théatre, tout enfin devroit vous déterminer à renoncer à la repréſentation. N'y a-t-il que vous dans la Troupe, qui puiſſe exécuter les premiers Rôles? Contentez-vous de compoſer, & laiſſez l'action théatrale à quelqu'un de vos Camarades; cela vous fera plus d'honneur dans le Public, qui regardera vos Acteurs comme vos Gagiſtes; & vos Acteurs d'ailleurs qui ne ſont pas des plus ſouples avec vous, ſentiront mieux votre ſupériorité. Ah, Monſieur! répondit Moliere, que me dites-vous-là? Il y a un honneur pour moi à ne point quitter. Plaiſant point d'honneur, diſoit en ſoi-même le Satirique, à ſe noircir tous les jours le viſage pour ſe faire une mouſtache de Sganarelle, & à dévouer ſon dos à toutes les baſtonnades de la Comédie! Quoi! Cet homme le premier de ſon temps pour l'eſprit, & pour les ſentimens d'un vrai Philoſophe, cet ingénieux Cenſeur de toutes les Folies humaines en avoit une plus extraordinaire que celles dont il ſe moquoit tous les jours! Cela montre bien le peu que ſont les hommes.

Au reſte M. Deſpréaux trouvoit la proſe de Moliere plus parfaite que ſa Poëſie, en ce qu'elle étoit plus réguliere & plus châtiée, au lieu que la ſervitude des rimes l'obligeoit ſouvent à donner de mauvais voiſins à des vers admirables, voiſins que les maîtres de l'Art appellent des *Freres Chapeaux*. (1)

¶ M. Deſpréaux avoit envoyé à M. Arnaud ſon Epître à M. Racine. M. Arnaud la trouva admirablement écrite: mais il lui témoigna qu'il étoit trop prodigue de louanges envers Moliere; & qu'un homme comme lui devoit prendre garde aux gens qu'il louoit, & de quelle maniére il louoit; que Moliere, avec tout ſon eſprit, avoit bien des hauts & des bas, & que ſes Comédies étoient une Ecole de mauvaiſes mœurs. Je ſuis peut-

REMARQUES.

(1) Alluſion à des Moines qui ont à leur ſuite quelque petit Frere qui porte le chapeau.

être un peu trop critique, disoit M. Arnaud : mais je ne veux point que mes véritables Amis fassent rien que je ne puisse défendre.

¶ M. Despréaux m'a dit, que lisant à Moliere sa Satire qui commence par :

Mais il n'est point de Fou qui par bonnes raisons
Ne loge son voisin aux Petites-Maisons.

Moliere lui fit entendre qu'il avoit eu dessein de traiter ce sujet-là ; mais qu'il demandoit à être traité avec la derniére délicatesse, qu'il ne falloit point sur tout faire comme Desmarets dans ses *Visionnaires*, qui a justement mis sur le Théatre des Fous dignes des Petites-Maisons. Car qu'un homme s'imagine être Alexandre, & autres caractéres de pareille nature, cela ne peut arriver que la cervelle ne soit tout-à-fait altérée ; mais le dessein du Poëte Comique étoit de peindre plusieurs Fous de société, qui tous auroient des manies pour lesquelles on ne renferme point, & qui ne laisseroient pas de se faire le procès les uns aux autres, comme s'ils étoient moins fous pour avoir de différentes folies. Moliere avoit peut-être en vûe cette idée, quand à la fin de sa premiére scéne de l'*Ecole des Femmes*, il fait dire d'Arnolphe par Crisalde :

Ma foi, je le tiens fou de toutes les maniéres.

Arnolphe dit de son côté de Crisalde :

Il est un peu blessé sur certaines matiéres.

¶ Je commence toujours à déclarer la guerre par des Epigrammes, disoit M. Despréaux : c'est là mon premier acte d'hostilité ; je lâche d'abord ces enfans perdus sur mes ennemis.

¶ Quelques gens ont reproché à M. Despréaux de s'être délassé de ses grands Ouvrages par quelques petites Poësies qui ne répondent pas toujours à sa haute réputation. On l'a surtout fort blâmé d'avoir laissé imprimer deux Epigrammes très-laconiques qu'il fit contre l'*Agesilas* & contre l'*Attila* du Grand Corneille, quoique Chapelain les eût fort vantées sans savoir qui en étoit l'Auteur. Ces deux Epigrammes finissent par *Hélas*, & par *Hola*. Les faux Critiques, disoit-il, se sont fort révoltés contre cette petite badinerie, faute de savoir qu'il y a un sentiment renfermé dans ces deux mots. Corneille s'y méprit lui-même, & les tourna à son avantage, comme si l'Auteur avoit voulu dire que la premiére de ces deux Piéces excitoit parfaitement la pitié, & que l'autre étoit le *Non plus ultrà* de la Tragédie.

¶ M. Despréaux me disoit que dans sa jeunesse il avoit eu dessein de travailler à la vie de Diogéne le Cynique, qui n'avoit été qu'ébauchée,

& même défigurée par Diogéne Laërce; que c'étoit un Hiſtorien trop ſec, & qui dégoutoit les Lecteurs. J'aurois, diſoit-il, donné un modéle de la plus parfaite gueuſerie, & beaucoup plus plaiſante & plus originale que celle de Lazarille de Tormes, & de Guſman d'Alfarache. Jamais homme n'a eu tant d'eſprit que ce Cynique; il venoit après Socrate qui avoit emporté le prix de la Philoſophie; c'étoit un homme qui faiſoit par ſageſſe ce que fit depuis Diogéne par vanité. Ce copiſte ingénieux, ſous ſon extravagance apparente, entreprit de ſe faire une réputation plus grande que celle de Socrate. Le premier avoit une maiſon, & l'autre dit: Un méchant tonneau me ſervira de maiſon. Socrate avoit une femme, & même deux, qui pis eſt; & moi je ſais un bon ſecret pour m'en paſſer. Il ſe rouloit dans la Canicule ſur le ſable le plus brûlant, & pendant l'hiver il ſe couchoit ſur la neige, & s'en faiſoit une eſpéce de couverture. En un mot, c'étoit un Socrate outré: auſſi Platon diſoit de lui: Quand je vois Diogéne, il me ſemble voir Socrate devenu fou. J'aurois, diſoit-il, ſuivi toutes les actions de ce Philoſophe, & tellement varié ſa vie, qu'elle auroit été du goût des Lecteurs. Je n'aurois pas oublié que ſon pere fit banqueroute, & que lui-même fit de la fauſſe monnoye: c'eſt, continuoit-il, ce que n'auroit eu garde de dire M. Dacier; il veut que tous les gens qu'il traduit, ſoient des Saints. N'ayez pas peur qu'il nous ait parlé des vers amoureux de Platon, ni en quel honneur il les faiſoit. C'eſt un homme qui nous fait des Saints de tout ce qui paſſe par ſa plume; elle a le don de canoniſer les gens, Saint Platon, Saint Antonin, Saint Hieroclès; je m'étonne qu'il n'ait pas fait une Veſtale de Fauſtine, femme de Marc Antonin, qui étoit la premiére débauchée de ſon temps. Il n'a pas tenu à Madame Dacier que Sapho n'ait été canoniſée comme les autres. Quand on lui reproche qu'elle avoit des inclinations très-libertines, & qu'elle ne ſe renfermoit pas dans les paſſions ordinaires à ſon ſexe, Madame Dacier croit la bien défendre en diſant que c'eſt qu'elle a eu des ennemis: que ne nous diſoit-elle que ſes amies lui ont fait plus de tort que ſes plus grands ennemis? Pour moi, diſoit-il, je crois plus les Hiſtoriens ſur les vices des hommes que ſur leurs vertus; & quand on écrit la vie des gens, il ne faut point les ménager ſur ce qu'ils ont de criminel; cela gagne créance pour le bien qu'on dira d'eux. J'admire M. Colbert, qui ne pouvoit ſouffrir Suétone, parce que Suétone avoit révélé la turpitude des Empereurs; c'eſt par là qu'il doit être recommandable aux gens qui aiment la vérité. Voulez-vous qu'on vous faſſe des portraits de fantaiſie, comme en ont tant fait la Scudéri & ſon frere? Au reſte, diſoit-il, dans la vie des hommes célébres, il faut relever juſqu'à leurs minuties, comme a fait Plutarque; il n'y a rien qui intéreſſe tant le Lecteur, & cela vaut mieux que toutes ces réflexions vagues que font tous nos Hiſtoriens. C'eſt par les faits que les hommes ſont loua-

bles ou blâmables; ainsi ce sont les faits qu'il faut soigneusement recueillir, & sur tout ne point s'appesantir sur la morale qui sent plus le Prédicateur que le narrateur.

¶ M. le Verrier donnoit à dîner; M. & Madame Dacier étoient des convives. A la fin du repas, ce couple savant, & sur tout la Dame, se plaignirent assez aigrement que le Satirique ne leur eût pas encore montré son *Equivoque*. M. Despréaux s'excusa sur ce que l'occasion ne s'en étoit pas présentée. La Dame reprit avec un ton hautain & impérieux: C'est peut-être qu'on ne nous croit pas capables d'en sentir toutes les beautés. M. Despréaux répondit ironiquement, qu'il avoit lieu d'appréhender une critique aussi redoutable que la sienne. Oui, dit-elle, Monsieur, votre crainte est peut-être assez bien fondée; car, à coup sûr, je ne vous aurois pas passé un vers, où l'on dit que vous noircissez la réputation du plus saint personnage de la Gréce. Comment avez-vous osé avancer que Socrate étoit

Très-équivoque ami du jeune Alcibiade.

Je vous prouverois par vingt autorités, qu'il n'y eut jamais de plus noire calomnie. Et moi, répliqua M. Despréaux, je vous prouverois le contraire par vingt autres autorités. La querelle s'échauffant de plus en plus, M. Despréaux leur déclara qu'il ne leur réciteroit jamais son Equivoque. Or il vint le lendemain chez M. Coustard, où il nous raconta la scéne du jour précédent, paroissant encore piqué de la sortie qu'on lui avoit faite. Eh bien, lui dis-je, voulez-vous que je vous donne un Juge de la sentence duquel je vous défie d'appeller. Il y consentit, & là-dessus je fis apporter la Traduction des Nuées d'Aristophane par Madame Dacier, qui n'étoit encore en ce temps-là que Mademoiselle le Févre, où nous lûmes, dans les remarques, page 297. qu'Aristophane reproche à Socrate qu'il faisoit souvent des promenades dans la Palestre pour voir les jeunes garçons qu'il avoit la réputation de ne pas haïr. C'en est assez, dit M. Despréaux; il ne faut pas battre son ennemi à terre, & je me contenterai de lui faire dire que la mémoire lui a manqué.

Magnanimo satis est hostem prostrasse Leoni.

¶ M. Despréaux n'approuvoit point M. Bayle d'avoir condamné Longin dans son Dictionnaire Critique, sur ce que ce fameux Rheteur reprochoit à Timée d'avoir employé une pensée froide & puérile à propos du Conquérant de l'Asie. Alexandre, disoit cet Historien, a pris toute l'Asie en moins de temps qu'Isocrate n'en a mis à composer son Panégyrique; non que cette pensée ne fût très-jolie, en tant que placée dans une Lettre,

ou dans tout autre ouvrage de galanterie; mais elle devient une affectation puerile dans une Hiſtoire, parce qu'elle ſort de la majeſté de l'Hiſtoire, où il faut être réſervé à ne pas hazarder même les plus beaux traits d'eſprit à contretemps.

¶ Une des lectures qui faiſoit le plus de plaiſir à M. Deſpréaux, c'étoit celle de Térence. C'étoit un Auteur, diſoit-il, dont toutes les expreſſions vont au cœur; il ne cherche point à faire rire, ce qu'affectent ſur-tout les autres Comiques; il ne s'étudie qu'à dire des choſes raiſonnables, & tous ſes termes ſont dans la nature, qu'il peint toujours admirablement: les Valets qu'il introduit ſur la ſcéne, ne ſont point comme les Valets de Plaute, c'eſt-à-dire, toujours ſûrs de leur dénoûment, qu'ils conduiſent par des ſtratagêmes à la fin qu'ils ſe ſont propoſée; mais chez Térence, une reconnoiſſance naturelle vient toujours au ſecours d'un Valet dont la prudence avoit été trompée. Enfin, diſoit-il, il eſt étonnant que ce Poëte ayant écrit après Plaute ſi eſtimé & ſi autoriſé chez les Romains, quoique ſes plaiſanteries fuſſent outrées, il eſt étonnant que ce Plaute ſi cher à la multitude eût été effacé par un concurrent qui avoit pris la route la moins ſure pour plaire: car la raiſon n'eſt faite que pour certains génies privilégiés; & ce Peuple Romain ſi eſtimable par tant d'autres endroits prenoit ſouvent le change ſur le vrai mérite du Théatre. Il vouloit rire à quelque prix que ce fût; & voilà ce qui rendoit Térence plus merveilleux, d'avoir accommodé le Peuple à lui, ſans s'accommoder au Peuple: & par là, diſoit M. Deſpréaux, Térence a l'avantage ſur Moliere, qui certainement eſt un Peintre d'après nature, mais non pas ſi parfait que Térence, puiſque Moliere dérogeoit ſouvent à ſon génie noble par des plaiſanteries groſſiéres qu'il hazardoit en faveur de la multitude, au lieu qu'il ne faut avoir en vûë que les honnêtes gens. Il louoit encore Térence de demeurer toujours où il en faut demeurer; ce qui a manqué à Moliere.

¶ C'eſt cette grande régle du *Ne quid nimis*, que M. Deſpréaux preſcrivoit aux Poëtes, aux Orateurs, aux Hiſtoriens. Il ne pouvoit ſouffrir qu'un homme d'eſprit fît de trop longues écritures, & ſemblât travailler au rôle comme un Avocat ou un Procureur. C'eſt Horace, diſoit-il, qui m'a fourni ce vers de mon Art Poëtique:

Tout ce qu'on dit de trop, eſt fade & rebutant.

¶ M. de Harlai de Beaumont, fils du Premier Préſident, voulut un jour traiter Homere de haut en bas devant M. Deſpréaux. Il faut, Monſieur, que vous n'ayez jamais lû Homere pour parler ainſi: ſi vous l'aviez lû avec un peu d'attention, vous verriez que c'eſt un homme qui dit toujours tout ce qu'il faut dire ſur un ſujet, & qui ne dit jamais plus que ce

qu'il faut dire. Il citoit à ce propos la harangue du Pere de Chryſeis, qui dans le premier Livre de l'Iliade vient demander ſa fille à Agamemnon. Je vous la propoſe, diſoit-il, comme le plus excellent modéle de harangues, en ce qu'en deux périodes tout au plus, elle renferme une infinité de choſes & de circonſtances, & qu'il n'appartient qu'à Homére d'être ſi heureuſement laconique. Voilà donc, reprit M. de Harlai, une grande merveille, de ne dire que ce qu'il faut dire? Comment donc, Monſieur, vous n'appellez cela rien, répliqua M. Deſpréaux? c'eſt pourtant ce qui manque à toutes vos Harangues du Parlement.

¶ Un homme de fort bon eſprit, mais qui n'avoit point de Lettres, diſoit un jour devant M. Deſpréaux, qu'il aimeroit mieux ſavoir faire la barbe, que de ſavoir faire un bon Poëme. Qu'eſt-ce que des vers, diſoit-il? & où eſt-ce que cela méne? C'eſt en cela, reprit M. Deſpréaux, que j'admire la Poëſie, que n'étant bonne à rien, elle ne laiſſe pas de faire les délices des hommes intelligens.

¶ M. Deſpréaux diſoit qu'il ne faut pas toujours juger du caractére des Auteurs par leurs Ecrits; que Balzac, par exemple, feroit peur à pratiquer par l'affectation de ſon ſtile. *Votre abondance eſt la cauſe de ma diſette*: C'eſt ainſi qu'il commence une Lettre. Au lieu que Voiture donne une idée ſi riante de ſes mœurs, qu'il fait regretter à ſes Lecteurs de n'avoir pas vécu avec lui. Cependant M. Deſpréaux aſſuroit, comme l'ayant ſû de perſonnes de la vieille Cour, que la ſociété de Balzac, bien loin d'être épineuſe comme ſes Lettres, étoit toute remplie de douceur & d'agrément: Voiture au contraire faiſoit le petit Souverain avec ſes égaux, accoûtumé qu'il étoit à fréquenter des Alteſſes, & ne ſe contraignant qu'avec les Grands. La ſeule choſe où ſe reſſembloient ces deux Auteurs, c'eſt dans la compoſition de leurs Lettres, dont la plus courte leur coûtoit ſouvent quinze jours de travail.

¶ Un parent de M. Deſpréaux, homme d'un eſprit très-ſimple & très-borné, le pria de lui envoyer la derniére édition de ſes ouvrages; & l'en étant venu remercier, M. Deſpréaux lui demanda ce qu'il en penſoit: Tout en eſt admirable, répondit-il; mais ayant un mérite acquis par vous-même, vous vous ſeriez bien paſſé d'y fourrer deux Lettres qui ne ſont pas de vous. C'étoient celles adreſſées à M. de Vivonne, ſous le nom de Balzac & de Voiture.

¶ M. Deſpréaux diſoit que la Fontaine avoit beaucoup d'eſprit, mais qu'il n'avoit qu'une ſorte d'eſprit; encore prétendoit-il que cette maniére ſi naïve de dire les choſes, qui fait le caractére de la Fontaine, n'étoit pas originale en lui, puiſqu'il la tenoit de Marot, de Rabelais, & autres qui ont écrit dans le vieux ſtile; qu'il y avoit du mérite à s'en ſervir quelquefois, comme a ſi bien fait M. Racine dans quelques Epigrammes qui nous reſtent de lui; mais que cela fît le caractére principal d'un Ecrivain,

c'étoit, à ſon avis, ſe rendre trop borné, d'autant plus, diſoit-il, qu'il y a une ſorte d'affectation dans l'imitation Marotique, à peu près comme qui voudroit imiter le ſtyle de Balzac & de Voiture. C'eſt, continuoit-il, ce que j'aurois pû faire fort aiſément, & donner pluſieurs Lettres comme celles que j'ai écrites à M. de Vivonne, ſous le nom de Balzac & de Voiture, & préciſément dans leur ſtyle. Il me diſoit encore qu'il avoit dit un jour à M. le Maréchal de Grammont, grand admirateur de Balzac, que ſes hyperboles n'étoient pas ſi difficiles à imiter, quoique très-contraires à la ſimplicité du ſtyle épiſtolaire. Il étoit queſtion d'un homme qui parloit fort lentement, & M. Deſpréaux le caractériſoit ainſi : Le *Oui*, & le *Nòn*, ſont longs quand il les prononce, & ces deux monoſyllabes deviennent des Périodes dans ſa bouche. Eh bien, lui dit M. le Maréchal, voilà ce que vous avez jamais écrit de mieux. Il s'en falloit beaucoup que le Satirique fût de cet avis. Au reſte il diſoit que la Fontaine avoit quelquefois ſurpaſſé ſes Originaux, qu'il y avoit des choſes inimitables dans ſes Fables, & que ſes Contes, à la pudeur près, qui y eſt toujours bleſſée, avoient des graces & des délicateſſes que lui ſeul étoit capable de répandre dans un pareil ouvrage.

¶ M. Deſpréaux s'applaudiſſoit fort à l'âge de ſoixante-onze ans, de n'avoir rien mis dans ſes vers qui choquât les bonnes mœurs. C'eſt une conſolation, diſoit-il, pour les vieux Poëtes qui doivent bientôt rendre compte à Dieu de leurs actions. Il ne convenoit pas que M. Arnaud eût eu raiſon de le chicaner ſur ces vers de la huitiéme Satire :

Jamais la Biche en Rut n'a pour fait d'impuiſſance
Traîné du fond des bois un Cerf à l'audience.

Je l'ai luë, diſoit-il, à pluſieurs ſaints Evêques, & même à M. le Premier Préſident de Lamoignon, homme très-ombrageux ſur la pudeur ; & pas un de ces Meſſieurs ne s'en eſt ſcandaliſé ; j'oſe même dire que le trait de ma Satire a fait effet, puiſqu'elle a donné lieu de bannir de la ſociété une formalité très-indécente, & ſouvent très-équivoque.

¶ M. Deſpréaux diſoit que l'amour eſt un caractére affecté à la Comédie, parce qu'au fond il n'y a rien de ſi ridicule que le caractére d'un Amant, & que cette paſſion fait tomber les hommes dans une eſpéce d'enfance. Il en donnoit pour exemple le perſonnage de Phædria dans Térence, qui niaiſe, pour ainſi dire, & fait l'enfant avec ſon valet, ſur ce que ſa maîtreſſe lui a fermé la porte. *Non*, dit-il, *quand elle me rappelleroit, non, je n'irai pas là.* Il prononçoit ces derniéres paroles ſur le ton enfantin, ce qui y donne encore un nouveau jeu. Il diſoit que les inégalités des Amans, leurs fauſſes douleurs, leurs joies inquiétes, ſont le plus beau champ du monde pour exercer un Poëte Comique ; mais que l'amour pris à la lettre n'étoit point du caractére de la Tragédie, à laquelle il ne pouvoit

convenir

convenir qu'entant qu'il alloit jusqu'à la fureur, & par conséquent devenoit passion tragique. Il n'étoit point du tout satisfait du personnage que fait Pyrrhus dans l'Andromaque, qu'il traitoit de Héros à la Scudéri, au lieu qu'Oreste & Hermione sont de véritables caractéres tragiques. Il frondoit encore cette scéne, où M. Racine fait dire par Pyrrhus à son confident :

Crois-tu si je l'épouse
Qu'Andromaque en son cœur n'en sera pas jalouse ?

Sentiment puéril qui revient à celui de Perse :

Censen' plorabit, Dave, relictâ ?

car Perse n'a en vûe que la Comédie de Térence, où de pareils sentimens sont en place, au lieu qu'ils sont trop badins ailleurs, & dérogent à la gravité magnifique de la Tragédie.

¶ Moliere étoit fort ami du célébre Avocat Fourcroi, homme très-redoutable par la capacité & la grande étendue de ses poulmons. Ils eurent une dispute à table en présence de M. Despréaux; Moliere se tourna du côté du Satirique, & lui dit : Qu'est-ce que la raison avec un filet de voix contre une gueule comme cela?

¶ M. Despréaux n'alloit guéres à l'Académie; mais quand il s'y trouvoit, s'il venoit à ouvrir quelque avis, il perdoit toujours sa cause à la pluralité des voix. Un jour, me racontoit-il, je fus fort étonné, qu'à la réserve de M. l'Abbé de Clérambaut & de M. de Saci, tout le reste de l'Académie fut de mon parti sur ce vers de la Satire de l'homme :

Non, mais cent fois la bête a vû l'homme hypocondre.

Je m'attendois bien, disoit-il, à être condamné; car, outre que j'avois raison, c'étoit moi. Il disoit ces mots avec un entousiasme de Satirique, qui relevoit infiniment le bon mot. Desmarets lui avoit déja reproché qu'il falloit dire l'homme hypocondriaque, & non pas hypocondre; mais M. Patru avoit assuré qu'on en pouvoit fort bien faire un adjectif, à l'exemple du mot de parricide, colere, homicide. En effet tous nos bons Auteurs ne parlent pas autrement.

¶ Perrault le Médecin avoit voulu faire un crime d'Etat à M. Despréaux sur ce qu'il dit dans sa Satire IX.

Midas, le Roi Midas a des oreilles d'asne.

Un jour donc que le Satirique ſoupoit chez M. Colbert, on vint à toucher cette corde: M. Deſpréaux dit à M. Colbert: Ce ſera toujours mal à propos que mes ennemis m'accuſeront de parler contre les Puiſſances; mais pour juger des Auteurs, c'eſt un droit qui m'appartient, & quand il ne m'appartiendroit pas, je l'uſurperois. J'étois audacieux, diſoit-il, dans ma jeuneſſe, & je parlois avec une courageuſe liberté.

¶ Dans l'Epître adreſſée à M. de Seignelai par M. Deſpréaux, il entend parler de L*** par ces vers :

En vain par ſa grimace, un bouffon odieux
A table nous fait rire & divertit nos yeux;
Ses bons mots ont beſoin de farine & de plâtre.
Prenez-le tête à tête, ôtez-lui ſon théatre,
Ce n'eſt plus qu'un cœur bas, un coquin ténébreux;
Son viſage eſſuyé n'a plus rien que d'affreux.

Voilà en effet le vrai caractére de L***, qui réuſſiſſoit parfaitement dans des contes obſcénes, & qui n'avoit point de converſation hors des matiéres concernant l'ordure & l'intérêt. Moliere étoit de tout un autre caractére; il regardoit L*** comme un excellent Pantomime, & lui diſoit aſſez ſouvent: L***, fais-nous rire.

¶ M. Deſpréaux ſoutenoit que Lulli avoit énervé la Muſique; que la ſienne amolliſſoit les ames, & que s'il excelloit, c'étoit ſur tout dans le mode Lydien.

¶ Sur le bruit que Lulli traitoit d'une charge de Sécretaire du Roi, M. de Louvois dit au Muſicien: Nous voilà bien honorés, nous ſommes menacés d'avoir pour confrere un maître Baladin. Lulli répondit effrontément au Miniſtre: S'il falloit pour faire votre cour au Roi faire pis que moi, vous ſeriez bien-tôt mon camarade.

En effet quelques jours avant ſa réception, Lulli fit ſon ancien Rôle de Muphti dans *le Bourgeois Gentilhomme*, & le Roi qui ne s'y attendoit point en rit beaucoup: l'on dit même que cela avança fort la réception de Lulli dans le corps des Sécretaires du Roi.

¶ M. Deſpréaux n'avoit pas moins de droiture dans le cœur, qu'il avoit de juſteſſe dans l'eſprit. Quelques Seigneurs de la Cour lui ayant raconté que dans une débauche ils avoient envoyé querir un Apotiquaire, & qu'étant arrivé avec un reméde preſque bouillant, ils s'étoient ſaiſis de l'Apotiquaire, & lui avoient donné de force ſon reméde, l'ayant fait danſer enſuite, & joué à le faire crever: M. Deſpréaux s'emporta contr'eux, & leur fit tant de honte de leur mauvaiſe plaiſanterie, que ſur l'heure le

Marquis de Manicamp envoya trente piſtoles à l'Apotiquaire.

¶ Dans la Campagne de Franche-Comté M. Deſpréaux eut ordre de ſuivre le Roi. Il fit une chaleur extraordinaire pendant toute cette expédition: cependant M. Deſpréaux ne laiſſoit pas de porter une camiſole fort épaiſſe ſous un gros ſurtout. Les Courtiſans en voulurent faire une raillerie au Roi; mais le Satirique détourna la querelle ſur M. Fagon qui étoit bien plus lourdement vétu que lui. Je n'étois point habillé, diſoit M. Deſpréaux, en comparaiſon de M. Fagon. Mais, Deſpréaux, comment pouvez-vous durer avec de ſi groſſes hardes, & par la ſaiſon qu'il fait ? lui diſoit le Roi. Sire, repartit le Satirique, j'ai toujours oui dire que le chaud étoït un ami incommode, mais que le froid étoit un ennemi mortel.

¶ M. Deſpréaux liſant au Roi un endroit de l'Hiſtoire de ſa vie en préſence de quelques Courtiſans, Sa Majeſté l'arrêta ſur le mot de *rebrouſſer*, pour lequel le Roi avoit de la répugnance. Il étoit queſtion du voyage que le Roi avoit feint de faire en Flandre, & puis tout d'un coup avoit rebrouſſé chemin pour tourner du côté de l'Allemagne. Tous les Courtiſans applaudirent à l'objection du Prince, & même juſqu'à M. Racine qui faiſoit ſa cour aux dépens de ſon ami; mais M. Deſpréaux perſiſta dans ſon ſentiment avec une obſtination reſpectueuſe, inſinuant au Roi que lorſqu'il n'y avoit qu'un mot dans une langue pour ſignifier une choſe, il falloit le conſerver, quelque rude & bizarre que parût ce mot.

¶ Le Roi demandant à M. Deſpréaux ce qu'il penſoit des ſermons de M. le Tourneux, ſi fameux par ſon Année Chrétienne, M. Deſpréaux répondit à Sa Majeſté: Avant que ce Prédicateur entre en chaire, ſur ſa mine on ne voudroit pas qu'il y entrât; & quand il y eſt, on ne voudroit pas qu'il en ſortît.

¶ Barbin le Libraire avoit une maiſon de campagne à Ivry, maiſon fort ornée & fort enjolivée, mais qui n'avoit ni cour ni jardin: M. Deſpréaux fut invité d'y aller dîner, & quelques momens après le repas, fit mettre les chevaux au caroſſe: Mais où allez-vous donc ſi vîte ? lui dit Barbin. Je m'en vais prendre l'air à Paris, répondit M. Deſpréaux.

¶ A la mort de Furetiere, il fut délibéré dans l'Académie ſi l'on feroit un ſervice au défunt, ſelon l'uſage pratiqué depuis ſon établiſſement. M. Deſpréaux y alla exprès avec M. Racine le jour que la choſe devoit être décidée; mais voyant que le gros de l'Académie prenoit parti pour la négative, lui ſeul oſa parler ainſi à cette Compagnie:

» Meſſieurs, il y a trois choſes à conſidérer ici, Dieu, le Public, & l'A-
» cadémie. A l'égard de Dieu, il vous ſaura ſans doute très-bon gré de lui
» ſacrifier votre reſſentiment, & de lui offrir des priéres pour un mort qui
» en auroit beſoin plus qu'un autre, quand il ne ſeroit coupable que de
» l'animoſité qu'il a montrée contre vous. Devant le Public, il vous ſera très-

» glorieux de ne pas pourſuivre votre ennemi par de-là le tombeau. Et pour
» ce qui regarde l'Académie, ſa modération ſera très-eſtimable, quand elle
» répondra à des injures par des priéres, & qu'elle n'enviera pas à un Chré-
» tien les reſſources qu'offre l'Egliſe pour appaiſer la colere de Dieu, d'au-
» tant mieux qu'outre l'obligation indiſpenſable de prier Dieu pour vos en
» nemis, vous vous étes fait une loi particuliére de prier pour vos Con-
» freres.

¶ Un laquais de M. Deſpréaux revenant de chez Boisrobert lui apprit que ſa goute avoit redoublé. Il jure donc bien, dit M. Deſpréaux. Hélas! Monſieur, repartit le laquais, il n'a plus que cette conſolation-là.

¶ Je demandois à M. Deſpréaux l'explication de ce vers de ſon Epitre à M. de Seignelai:

Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y gêne la meſure.

Je l'entendois, avant qu'il m'en eût donné l'explication, de cette maniére; Que ſouvent la meſure du vers rendoit le ſens trop gêné, étant aſſez difficile de bien renfermer ſa penſée dans les bornes étroites d'un vers, comme l'a ſi bien exprimé M. Deſpréaux dans ſa Satire à Moliere, par ces mots:

Maudit ſoit le premier dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée;
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la rime enchaîner la raiſon.

Mais M. Deſpréaux me fit comprendre que le ſens de l'autre vers étoit bien différent de ces vers-ci; que par le ſens gênant la meſure, il avoit voulu exprimer certaines tranſpoſitions forcées, dont les meilleurs Auteurs ne ſauroient ſe défendre, mais dont ils tâchent de ſauver la dureté par toutes les ſoupleſſes de leur Art. Dans ces ſituations, diſoit-il, vous diriez que le vers grimace, ou fait certaines contorſions. Je vais vous en donner un exemple ſenſible dans un vers de Chapelain. Il eſt queſtion d'y exprimer l'action du fameux Cynegire, qui s'étant attaché à l'un des créneaux, ſe vit le bras emporté; il y attache l'autre bras, & ce bras a le ſort du premier, de maniére qu'il s'attacha aux créneaux avec les dents; ce que Chapelain exprime ainſi:

Les dents, tout lui manquant, dans les pierres il plante.

Voilà, diſoit-il, le plus parfait modéle de la meſure gênée par le ſens: car on ne ſauroit dire que le vers de Chapelain manque par le ſens; mais

cette transposition bizarre, & pour ainsi dire, dans toute sa crudité, révolte encore plus les yeux que les oreilles, au lieu qu'un grand Poëte en de pareilles extrémités, par toutes les finesses de son Art, cherche à adoucir ce qui de soi-même est rude.

¶ Je montrois à M. Despréaux un de mes Ouvrages, il me fit quelques objections que je reçus avec beaucoup de docilité; mais voulant me louer d'être si traitable, il me fit comprendre qu'il y avoit quelquefois autant d'entêtement de la part du Critique que de la part de l'Auteur; que le dernier défendoit ses vers avec trop de complaisance, & que l'autre regardant sa Critique comme son propre ouvrage, la soutenoit avec trop de chaleur. Il me disoit qu'il falloit chamailler de part & d'autre avec cette exacte retenue dont ne sortent jamais les honnêtes gens, & que c'étoit ainsi qu'on parvenoit à trouver la vérité; c'est la raison pour laquelle il avoit avancé dans sa Poëtique :

Mais ne vous rendez pas, dès qu'un sot vous reprend.
Souvent dans son orgueil un subtil ignorant
Par d'injustes dégoûts combat toute une piéce.

Mais aussi ne faut-il pas être trop roide, ni vouloir ne point essuyer la moindre critique.

¶ M. Despréaux me disoit que Regnier étoit bien plus Poëte que Malherbe; mais que Malherbe avoit plus de justesse que Regnier. Avant moi, poursuivoit-il, les Poëtes ne pouvant mettre la poudre à canon en vers, mettoient à leurs Héros des traits & des fléches à la main; ce qui étoit bon pour les Grecs & Romains, mais qui ne caractérise point du tout notre Nation. Il s'applaudissoit d'avoir trouvé le moyen d'exprimer les effets de la poudre à canon dans son ode de Namur :

Dix mille vaillans Alcides
Les bordant de toutes parts,
D'éclairs au loin homicides
Font petiller leurs remparts.

J'en avois déja parlé, disoit-il, dans mon Epître au Roi sur le passage du Rhin:

Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.

Et encore dans ma Satire sur l'homme:

Eût paîtri le salpêtre, eût aiguisé le fer.

Par là, disoit-il, un Poëte peut comparer son Héros à Jupiter, la poudre à canon étant une espéce de tonnerre ; au lieu que nos anciens Poëtes, & Malherbe tout le premier, croioient avoir beaucoup fait en faisant un Mars uniforme de tous leurs Guerriers.

¶ M. le Marquis de *** souhaitant d'être de l'Académie fut prier M. le Président de Lamoignon d'engager M. Despréaux à lui donner sa voix. J'étois dans son cabinet, quand il reçut la lettre du Président, qui lui envoyoit un ouvrage de galanterie du postulant pour l'Académie ; c'étoient de petits vers qui n'avoient ni force ni vertu. Voilà, dit M. Despréaux, après en avoir lû le début, voilà encore un plaisant titre pour entrer à l'Académie ; il n'a que faire de compter sur ma voix. Je dirai tout net à M. de Lamoignon, que je n'ai point de voix à donner à un homme qui fait d'aussi méchans vers à soixante ans, & des vers qui renferment une morale impudique. Le jour que l'élection devoit être faite, il se transporta exprès à l'Académie pour donner sa boule noire. Quelques Académiciens lui ayant remontré que le Marquis étoit un homme de qualité, qui méritoit qu'on eût pour lui des égards : Je ne lui conteste pas, dit-il, ses titres de Noblesse, mais ses titres de Parnasse ; & je le soutiens non seulement mauvais Poëte, mais Poëte de mauvaises mœurs. Mais, reprit l'Abbé Abeille, M. le Marquis n'écrit pas comme un Auteur de profession, il se borne à faire de petits vers comme Anacréon. Comme Anacréon, repartit le Satirique, & l'avez-vous lû, vous qui en parlez ? Savez-vous bien, Monsieur, qu'Horace, tout Horace qu'il étoit, se croyoit un très-petit compagnon auprès d'Anacréon ? Eh bien donc, Monsieur, si vous estimez tant les vers de votre Monsieur le Marquis, vous me ferez un très-grand honneur de mépriser les miens.

¶ Jamais homme n'a parlé sur ses ouvrages avec plus de franchise que M. Despréaux. Sa neuviéme Satire qui passe pour son chef-d'œuvre, ne fut goûtée que d'un petit nombre de gens avant l'impression. M. Despréaux n'ayant pas trouvé les Auditeurs aussi favorables qu'il devoit se les promettre, fit la Satire sur l'Homme qui eut un tout autre succès dans les récits ; & quoique dans l'ordre de l'impression elle soit la huitiéme, elle a pourtant été faite après celle adressée à son esprit. Toutes deux sont d'une si grande beauté, que c'est là proprement que s'est déclaré le grand génie du Poëte, & ces deux Ouvrages ont constaté sa pleine & entiére réputation ; aussi mettoit-il à la tête de ses bons Ouvrages la Satire à son esprit, comme une Piéce où il avoit trouvé l'art de cacher son jeu, en ne faisant semblant que de badiner. La Satire sur l'Homme lui paroissoit écrite avec plus de force, & vraisemblablement plus remplie de traits sublimes. Après ces deux Ouvrages, c'étoit son Epître à ses vers qu'il sembloit le plus estimer. Je n'ai point fait, disoit-il, de si belles, ni de si

justes rimes; d'un bout à l'autre je trouve le secret de me louer à outrance, mais pourtant avec bienséance. C'est un Satirique qui fait pitié, & qui intéresse tout le monde pour ses Ouvrages & pour sa personne ; après cela je donne à la postérité une image vraie de ma vie & de ma gloire, & je mets sur tout en jour l'amitié ouverte que j'ai toujours eue pour M. Arnauld. Son Epître à M. de Lamoignon ne lui paroissoit pas inférieure aux précédentes Piéces, après lesquelles il plaçoit sa Satire à Moliere, qui étoit purement de son invention, & où il avoit exprimé toutes les bizarreries de la rime, & de la maniére la plus heureuse. Ensuite c'étoit à son *Equivoque*, à laquelle il donnoit le prix; peut-être parce que ce sont les derniers enfans, pour qui l'on a le plus d'affection. Voila les six Ouvrages qui tenoient le premier rang dans son estime après son Art Poëtique, qui, de l'aveu du Public, & de son aveu particulier, passe pour le meilleur de ses Ouvrages.

¶ Le Roi se bottant pour aller à la Chasse, demandoit à M. Despréaux, en présence de plusieurs Seigneurs, quels Auteurs avoient le mieux réussi pour la Comédie. Je n'en connois qu'un, reprit le Satirique, & c'est Moliere; tous les autres n'ont fait que des Farces proprement, comme ces vilaines Piéces de Scarron. Le Roi demeura pensif, & M. Despréaux s'appercevant qu'il avoit fait une faute se mit à baisser les yeux aussi-bien que tous les autres Courtisans. Si bien donc, reprit le Roi, que Despréaux n'estime que le seul Moliere. Il n'y a, Sire, aussi que lui qui soit estimable dans son genre d'écrire. Je n'eus garde, disoit M. Despréaux, de vouloir rhabiller mon incartade; c'eût été faire sentir que j'avois été capable de la faire. M. le Duc de Chevreuse le tira à quartier en lui disant: Oh, pour le coup, votre prudence étoit endormie! Et où est l'homme, répondoit M. Despréaux, à qui il n'échappe jamais une sottise? Cependant le Roi qui voyoit bien que c'étoit l'abondance du cœur qui avoit fait parler le Poete, ne lui en voulut point de mal.

¶ M. Despréaux n'estimoit point les vers de Scarron, qu'il trouvoit bas & burlesques à outrance; mais il admiroit sa prose, & la trouvoit parfaite, sur-tout dans son Roman Comique; il n'y eut jamais de style plus plaisant ni plus varié que celui-là. Scarron, disoit-il, tiroit les plus petites choses de leur bassesse par la maniére noble dont il les contoit. Je ne sais s'il ne m'a pas dit, qu'il avoit eu dessein de continuer le Roman Comique; mais je me souviens qu'il me proposa d'y travailler, & m'offrit même de me donner des mémoires, ce que je n'eus garde d'accepter.

¶ Quelque temps après que les Satires de M. Despréaux eurent paru, Fernando Nugnès, Grand Amiral d'Espagne, vint en France, & quoiqu'Etranger goûta parfaitement toutes les beautés d'un Ouvrage qui faisoit l'attention publique. Aussi-tôt qu'il fut de retour à Madrid, il envoya

deux livres du meilleur tabac & une tabatiére de prix à M. Deſpréaux; en reconnoiſſance du plaiſir que ſes Satires lui avoient fait; & M. Deſpréaux fit preſent de la tabatiére & du tabac à M. le Chevalier de Vendôme.

¶ Lorſque le Roi d'Eſpagne Philippes V. fut arrivé pour la premiére fois à Madrid, il voulut ſe délaſſer par quelque lecture agréable, & demanda les Satires de M. Deſpréaux; mais les balots du Prince étant encore en chemin, M. le Comte d'Ayen, aujourd'hui Maréchal de Noailles, propoſa à Sa Majeſté d'envoyer chez les Libraires de Madrid, où l'on trouva deux éditions des Ouvrages du Satirique.

¶ L'enfance de M. Deſpréaux fut des plus laborieuſes. Il fallut le tailler à l'âge de huit ans, & il ſe reſſentit toute ſa vie de cette opération. Ayant perdu ſa mere de bonne heure, & ſon pere étant tout occupé de ſes affaires, l'éducation de ce grand Poëte fut abandonnée à une vieille ſervante qui le traitoit avec empire; & il avoit encore une autre domination à eſſuyer, c'étoit celle de Gilles Boileau ſon frere aîné, grand ami de Cotin & de Chapelain, & de plus très-jaloux du mérite naiſſant de ſon cadet, qui paſſa ſes premiéres années dans une guerite au-deſſus du grenier de ſa maiſon, où il fut, pour ainſi dire, relégué juſqu'à quinze ans. Il nous diſoit ſouvent que ſi on lui offroit de renaître aux conditions onéreuſes de ſa premiére jeuneſſe, il aimeroit mieux renoncer à la vie; cependant l'excellence de ſon naturel ſurmonta toutes les diſgraces de ſon éducation. Il n'étoit encore qu'en quatriéme qu'il ſe ſentit du talent pour la Poëſie; & dès-lors déja tout plein de la lecture des anciens Romans, il entreprit de faire une Comédie. Je faiſois, diſoit-il, paroître ſur la ſcéne trois Géans prêts à ſe battre pour la conquête d'une commune Maîtreſſe, lorſqu'un quatriéme Géant les ſéparoit par ces vers:

Géans, arrêtez-vous,
Gardez pour l'ennemi la fureur de vos coups.

Il défioit Boyer de lui montrer un ſeul vers de cette force dans les cent mille qu'il a faits. Au reſte, à propos de la jalouſie de ſon frere aîné, il me citoit l'Epigramme de Liniere, dans laquelle tous ceux qui en ont parlé ont ſupprimé un vers eſſentiel, à l'exemple de Richelet, & c'eſt ce quatriéme vers qui la rend plus vive & plus ſoutenue.

Veut-on ſavoir pour quelle affaire
Boileau le rentier aujourd'hui
En veut à Deſpréaux ſon frere?
Qu'eſt-ce que Deſpréaux a fait pour lui déplaire?
Il a fait des vers mieux que lui.

¶ M.

¶ M. Defpréaux ne feignoit point de dire que c'étoit un Poëte inconnu, qui lui avoit fourni l'idée de ces deux vers de fa premiére Satire :

Et que d'un bonnet verd le falutaire affront
Flétriffe les lauriers qui lui couvrent le front.

¶ C'eft la fatale néceffité de la rime qui a attiré à l'Abbé Cotin tous les brocards répandus contre lui dans les Satires de M. Defpréaux. Ce Poëte récitoit à Furetiere la Satire du repas, & fe trouvoit arrêté par un hemiftiche qui lui manquoit :

Si l'on n'eft plus à l'aife affis dans un feftin,
Qu'aux Sermons de Caffagne...

Vous voilà bien embarraffé, lui dit Furetiere ; & que ne placez-vous-là l'Abbé Cotin ? Il ne fallut pas le dire deux fois ; ce qui juftifia la vérité des deux vers fuivans :

Et malheur à tout nom qui propre à la cenfure
Peut entrer dans un vers fans rompre la mefure.

¶ M. Bayle agite une affez plaifante queftion dans fes Lettres, ou Queftions au Provincial. Il fuppofe que M. Defpréaux eût été choifi pour remplir la place de Cotin à l'Académie, & paroît en peine de quelle maniére le fucceffeur fe feroit tiré de l'éloge de fondation dû à fon prédéceffeur, fuivant les ftatuts Académiques. Je rapportai la chofe à M. Defpréaux, qui me dit qu'à la vérité il auroit fallu marcher un peu fur la cendre chaude ; mais qu'à la faveur des défilés de l'Art Oratoire, il fe feroit échapé d'un pas fi délicat. Il n'y a rien, difoit-il, dont la Rhétorique ne vienne à bout. Un bon Orateur eft une efpéce de Charlatan, qui fait mettre à propos du baume dans les plaies. C'eft, lui répliquai-je, ce que vous avez bien prouvé par votre lettre de raccommodement à M. Perrault.

¶ M. Defpréaux en diftinguant la belle Comédie des Farces, qui font fouvent plus rire que la Piéce la mieux conduite, & la plus remplie de caractéres naturels, me difoit qu'il y avoit deux fortes de rire, l'un qui vient de furprife, & l'autre qui réjouit l'ame intérieurement, & fait rire plus efficacement, parce qu'il eft fondé fur la raifon. Car, difoit-il, l'effet naturel de la raifon c'eft de plaire ; & quand vous voyez fur le théatre une action qui fe fuit, & des caractéres heureufement repréfentés, vous ne fauriez vous défendre d'applaudir, fi ce n'eft par des éclats de rire

violens ; au moins par une satisfaction que vous sentez au dedans de vous-même. Or les bouffonneries qui excitent la risée ont véritablement quelque mérite ; mais quand on les oppose au plaisir que produit un caractére naturel & bien touché, c'est un bâtard auprès d'un enfant légitime. Il n'y a que la belle Nature & le véritable Comique, ausquels il appartienne de renvoyer l'esprit légitimement satisfait, & plein d'une délectation sans reproche. Voilà, disoit-il, le seul attrait que les honnêtes gens demandent à la Comédie ; & c'est aussi le seul qui peut attirer de la réputation à un Auteur.

¶ Ce fut moi qui raccommodai Regnard, Poëte Comique, avec M. Despréaux. Ils étoient prêts d'écrire l'un contre l'autre, & Regnard étoit l'agresseur. Je lui fis entendre qu'il ne lui convenoit pas de se jouer à son maître ; & depuis sa réconciliation il lui dédia ses *Menechmes.* M. Despréaux disoit de Regnard, qu'il n'étoit pas médiocrement plaisant.

¶ La Judith de Boyer fut représentée à Paris dans le Carême en 1695. elle eut un très-grand succès, grace à la Champmeslai qui la fit valoir plus par le mérite de son jeu que par la bonté de la piéce. M. Essain frere de Madame de la Sabliere, en fit de grands récits à M. Despréaux, qui lui répondoit toujours : Je l'attends sur le papier. Enfin la Piéce fut jouée à la Cour, où elle perdit toute sa réputation ; & personne ne la voulut plus revoir après Pasques. A quelque temps de-là M. Despréaux rencontrant à Versailles M. Essain, lui cria de loin : M. Essain, n'avez-vous point là votre Boyer sur vous ? comme s'il eût voulu dire, n'avez-vous point sur vous votre Corneille ou votre Racine ? C'est à propos de cette Judith, que M. Racine disoit qu'il ne falloit pas s'étonner qu'elle n'eût point été sifflée à Paris ; c'est, disoit-il, que tous les siffleurs étoient à la Cour aux Sermons de l'Abbé Boileau.

¶ M. Despréaux disoit que M. le Tellier Archevêque de Rheims, l'avoit une fois plus estimé, depuis qu'il savoit qu'il étoit riche. M. Coustard lui répliqua, M. de Tonnerre Evêque de Noyon vous auroit aussi plus estimé, s'il vous eût crû Gentilhomme. J'avois, répondit M. Despréaux, de quoi les contenter tous deux.

¶ Il y avoit dans Sarazin, disoit M. Despréaux, la matiére d'un excellent Esprit, mais la forme n'y étoit pas. Il louoit fort deux vers de ce Poëte dans une Ode adressée à M. de Montausier, où Sarrazin s'excuse de le louer ;

Car je n'ai qu'un filet de voix ;
Et ne chante que pour Silvie.

¶ Homére étoit la belle passion de M. Despréaux, il en revenoit tou-

jours à lui. C'eſt un Poëte, diſoit-il, que les Graces ne quittent point. Tout ce qu'il écrit eſt dans la nature, & d'un ſeul mot il vous fait connoître un homme. Ulyſſe arrive dans la caverne du Cyclope, Polyphéme ne fait qu'une bouchée de deux de ſes Compagnons. Ulyſſe lui préſente à boire: Voilà de bon vin, dit le Cyclope; va, mon ami, je te mangerai le dernier.

¶ Ce que M. Deſpréaux eſtimoit le plus dans Homére, c'eſt le talent qu'il a d'exprimer noblement les plus petites choſes. C'eſt là, diſoit-il, où conſiſte l'art; car les grandes choſes ſe ſoutiennent aſſez d'elles-mêmes. Il citoit à ce propos une Chanſon ancienne, dont l'Auteur lui étoit inconnu, mais dont il admiroit le naturel:

La charmante Bergére
Ecoutant ſes diſcours,
D'une main ménagére
Alloit filant toujours,
Et doucement atteinte
D'une ſi tendre plainte,
Fit tomber par trois fois
Le fuſeau de ſes doigts.

¶ M. Deſpréaux diſoit que Saint-Amant s'étoit formé du mauvais de Régnier, & Benſerade du mauvais de Voiture. Le même Benſerade étoit ſi fort accoûtumé à la Pointe, que même en mourant il en fit une. C'eſt un homme mort, diſoient les Médecins à ſa Garde ; cependant continuez à lui faire manger de la poule bouillie. Pourquoi du bouilli, dit Benſerade, puiſque je ſuis frit?

¶ On m'accuſe, diſoit M. Deſpréaux, de ne rien louer de ce qu'a fait Scudéri, voici pourtant deux beaux vers que je ſuis étonné qui ſoient de lui :

Il n'eſt rien de ſi doux à des cœurs pleins de gloire,
Que la paiſible nuit qui ſuit une victoire.

Je loue, continuoit-il, juſqu'à M. Perrault quand il eſt louable. Eſt-ce bien lui, qui a fait ces ſix vers que je trouve à la fin d'une Préface de ſes Paralleles ?

Ils devroient ces Auteurs demeurer dans leur Grec,
Et ſe contenter du reſpect

De la gent qui porte férule.
D'un ſavant Traducteur on a beau faire choix ;
C'eſt les traduire en ridicule,
Que de les traduire en François.

On voit bien qu'il viſe un peu à M. Dacier, mais a-t-il tout le tort? Il s'en faut bien que M. Dacier écrive auſſi agréablement que ſa femme. M. Dacier eſt toujours ſec & déciſif. Il croit avoir raiſon dans l'explication qu'il donne à ce paſſage d'Horace, *Difficile eſt propriè communia dicere*; cependant c'eſt un paſſage qui ſe doit entendre naturellement. Il eſt difficile, dit Horace, de traiter des ſujets qui ſont à la portée de tout le monde, d'une maniére qui vous les rende propres, ce qui s'appelle s'approprier un ſujet par le tour qu'on y donne. M. Deſpréaux prétendoit avoir trouvé la ſolution de ce paſſage dans Hermogéne, & diſoit mille bonnes raiſons pour l'appuyer qui ont échapé à ma mémoire.

¶ M. Deſpréaux diſoit que les vers les plus ſimples de ſes Ouvrages étoient ceux qui lui avoient le plus coûté; que ce n'eſt qu'à force de travail qu'on parvient à paroître aiſé à ſes Lecteurs; qu'on leur ôte par là toute la peine qu'on s'eſt donnée. Ce ne ſont pas, continuoit-il, les grands traits de pinceau, ni ces coups de maître, qui arrêtent un Ecrivain dans ſon progrès; ce ſont quelquefois des niaiſeries, qui coûtent le plus à exprimer. Il en donnoit pour exemple ces quatre vers de la Satire de l'Homme, qui ne renferment rien d'extraordinaire, & dont pourtant il n'eſt venu à bout que très-difficilement :

Lui ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des villes,
Fait voir d'honnêtes mœurs, des coutumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une Police, obéït à des Loix.

¶ Bien des gens ont crû que Chapelle, Auteur du voyage de Bachaumont, avoit beaucoup aidé Moliere dans ſes Comédies. Ils étoient certainement fort amis; mais je tiens de M. Deſpréaux qui le ſavoit de Moliere, que jamais il ne s'eſt ſervi d'aucune ſcéne qu'il eût empruntée de Chapelle. Il eſt bien vrai que dans la Comédie des *Fâcheux*, Moliere étant preſſé par le Roi, eut recours à Chapelle pour lui faire la ſcéne de Caritidés, que Moliere trouva ſi froide qu'il n'en conſerva pas un ſeul mot, & donna de ſon chef cette belle ſcéne que nous admirons dans les *Fâcheux*. Et ſur ce que Chapelle tiroit vanité du bruit qui courut dans le monde, qu'il travailloit avec Moliere, ce fameux Auteur lui fit dire par

M. Deſpréaux qu'il ne favoriſât pas ces bruits-là; qu'autrement il l'obligeroit à montrer ſa miſérable ſcéne de Caritidés, où il n'avoit pas trouvé la moindre lueur de plaiſanterie. M. Deſpréaux diſoit de ce Chapelle, qu'il avoit certainement beaucoup de feu, & bien du goût tant pour écrire que pour juger; mais qu'à ſon voyage près, qu'il eſtimoit une piéce excellente, rien de Chapelle n'avoit frappé les véritables connoiſſeurs, toutes ſes autres petites Piéces de Poëſies étant informes & négligées, & tombant ſouvent dans le bas, témoin ſes vers ſur l'Eclipſe, où il finit par ce quolibet, *Gare le pot au noir*, & fait venir, comme par machines, Juſte Lipſe, afin de trouver une rime à Eclipſe.

Cependant c'étoit ce même Chapelle qui donnoit le ton à tous les beaux eſprits, comme à tous les Yvrognes du Marais; on prenoit ſon attache pour débiter dans le beau monde des vers prétendus Anacréontiques, où régnoient, diſoit-on, le plus beau naturel & les plus heureuſes négligences.

¶ M. Deſpréaux diſoit de la Bruyere, que c'étoit un homme qui avoit beaucoup d'eſprit & d'érudition, mais que ſon ſtyle étoit prophétique, qu'il falloit ſouvent le deviner; qu'un ouvrage comme le ſien ne demandoit que de l'eſprit, puiſqu'il délivroit de la ſervitude des tranſitions, qui eſt, diſoit-il, la pierre d'achopement de preſque tous les Ecrivains. J'ai eu, continuoit-il, le courage de lui ſoutenir que ſon diſcours à l'Académie étoit mauvais, quoique d'ailleurs très-ingénieux & parfaitement écrit; mais que l'éloquence ne conſiſte pas à dire ſimplement de belles choſes, qu'elle tend à perſuader; & que pour cela il faut dire des choſes convenables aux temps, aux lieux, & aux perſonnes. Il n'y a, pourſuivoit-il, que deux ſortes d'éloquence, celle de Démoſthéne, ou l'éloquence du Pont-neuf. Des Bateliers veulent noyer Démoſthéne; il les attendrit par ſes Figures: un Charlatan veut vendre ſes ſavonettes; il les vend au bout de ſa harangue. Un Orateur fait toujours bien quand il perſuade.

¶ Chapelle avoit manqué à ſe noyer, & à s'égorger au ſortir d'une grande débauche. A quelques jours de là M. Deſpréaux l'ayant rencontré: Vous voyez, lui dit Chapelle, un homme tout-à-fait converti ſur la paſſion du vin; trouvez bon que j'en faſſe mon abjuration entre vos mains. Le Satirique l'embraſſe pour lui en marquer ſa joie, & lui dit mille choſes touchantes à ce ſujet. Chapelle fait mine d'être attendri par ſon diſcours juſqu'à l'entrée d'un certain cabaret, où il le fait entrer de force, non pas pour boire, diſoit-il, mais pour mieux profiter de ſon ſermon.

¶ M. Deſpréaux ſoutenoit que l'Eglogue étoit un genre de Poëſie, où notre langue ne pouvoit réuſſir qu'à demi; que preſque tous nos Auteurs y

avoient échoué, & n'avoient pas ſeulement frappé à la porte de l'Eglogue; qu'on étoit fort heureux quand on pouvoit attraper quelque choſe de ce ſtyle, comme ont fait Racan & Ségrais. Il donnoit pour exemple les vers de ce dernier:

Ce Berger accablé de ſon mortel ennui
Ne ſe plaiſoit qu'aux lieux auſſi triſtes que lui.

Et Racan dans l'imitation d'une Eglogue de Virgile:

Et les ombres déja du faîte des Montagnes
Tombent dans les campagnes.

Il diſoit encore que la ſublimité divine des Pſeaumes étoit l'écueil de tous les Traducteurs; que leur ſimplicité majeſtueuſe ne pouvoit être rendue par la plume des plus grands maîtres; qu'elle avoit ſouvent déſeſpéré M. Racine, qui pourtant étoit venu à bout de traduire admirablement cet endroit du Pſalmiſte, à propos de l'Impie: *Tranſivi, & ecce non erat.*

Je n'ai fait que paſſer, il n'étoit déja plus.

¶ M. Deſpréaux étoit fort ami du P. Ferrier, Jéſuite, & Confeſſeur du Roi. Il joignoit, diſoit-il, les mains d'aiſe toutes les fois qu'il me voyoit. Un jour, M. Deſpréaux s'étant fait annoncer chez ce Pere, qui avoit une groſſe cour, le Jéſuite vint ouvrir lui-même la porte de ſon cabinet, pour le recevoir plus amiablement. Hé bien, dit-il, en l'embraſſant tendrement, qu'eſt-ce qui vous améne ici? Mon Pere, répliqua M. Deſpréaux, je viens vous montrer un ſpectacle aſſez nouveau pour vous, ce ſont des yeux qui ne vous demandent rien.

¶ Tout le monde allant faire compliment à M. Pelletier, qui avoit ſuccédé à M. Colbert dans la place de Contrôleur Général, M. Deſpréaux lui dit ſimplement: Monſeigneur, je n'envie de votre nouvelle Dignité, que l'occaſion que vous allez avoir de faire plaiſir à bien des gens.

¶ M. Racine étoit fort amer dans ſes railleries, & naturellement avoit l'eſprit malin & railleur, quoique cela fût raccommodé par un fonds de probité, & par de grands principes de Chriſtianiſme; ſes amis même ne trouvoient point grace auprès de lui, quand il leur échapoit quelque choſe qui pût lui donner priſe. Un jour M. Deſpréaux ayant, par mégarde, avancé une propoſition qui n'étoit pas juſte, à l'Académie des Inſcriptions, M. Racine ne s'en tint pas à une ſimple plaiſanterie qui

part souvent du premier feu de la dispute, mais tombant rudement sur son ami, & allant même jusqu'à l'insulte, M. Despréaux fut obligé de lui dire : Je conviens que j'ai tort; mais j'aime encore mieux l'avoir, que d'avoir aussi orgueilleusement raison que vous l'avez.

¶ Je disois une fois à M. Despréaux : Savez-vous que M. Racine est aussi satirique que vous? Dites, répondit-il, dites qu'il est plus malin que moi.

¶ Lorsque l'*Andromaque* fut jouée, les plus grands Seigneurs de la Cour en disoient hautement leur sentiment, selon l'étendue, ou selon les bornes de leurs goûts & de leurs lumiéres. Il revint à M. Racine que sa piéce avoit été frondée par deux de ces Seigneurs, à propos de quoi il fit l'Epigramme suivante qu'il s'adressoit à lui-même :

La vraisemblance est choquée en ta Piéce,
Si l'on en croit & d'Olonne, & Créqui.
Créqui dit que Pyrrhus aime trop sa maîtresse;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop son mari.

Le plaisant de l'Epigramme, c'est que le Maréchal de Créqui n'avoit pas la réputation d'aimer trop les Femmes; & quant à M. d'Olonne, il n'avoit pas lieu de se plaindre d'être trop aimé de la sienne.

M. Despréaux, de qui je tiens cette Epigramme, en trouvoit la malice digne de son Auteur.

¶ L'*Alexandre* de Racine fut joué d'abord par la Troupe de Moliere; mais ses Acteurs jouant trop lâchement la Piéce, l'Auteur se rendit aux avis de ses amis qui lui conseillérent de la retirer & de la donner aux grands Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne. Elle eut en effet chez eux tout le succès qu'elle méritoit; ce qui déplut fort à Moliere, outre que Racine lui avoit débauché la du Parc, qui étoit la plus fameuse de ses Actrices, & qui depuis joua à ravir dans le Rôle d'Andromaque. De-là vint la brouillerie de Moliere & de Racine, qui s'étudioient tous deux à soutenir leur théatre avec une pareille émulation. Peu de temps après la désertion du Poëte Tragique, Moliere donna son *Avare*, où M. Despréaux fut des plus assidus. Je vous vis derniérement, lui dit Racine, à la Piéce de Moliere, & vous riiez tout seul sur le Théatre. Je vous estime trop, lui répondit son ami, pour croire que vous n'y ayiez pas ri, du moins intérieurement. M. Despréaux préféroit l'*Avare* de Moliere à celui de Plaute, qui est outré dans plusieurs endroits, & entre dans des détails bas & ridicules. Au contraire, celui du Comique moderne est dans la nature, & une des meilleures Piéces de l'Auteur. C'est ainsi qu'en jugeoit M. Despréaux.

¶ Je vantois à M. Deſpréaux la Piéce de *Britannicus*, en préſence du fils de M. Racine. M. Deſpréaux diſoit que ſon ami n'avoit jamais fait de vers plus ſententieux ; mais il n'étoit pas content du dénoûment. Il diſoit qu'il étoit trop puéril ; que Junie, voyant ſon amant mort, ſe fait tout-d'un-coup Religieuſe, comme ſi le Couvent des Veſtales, étoit un Couvent d'Urſulines, au lieu qu'il falloit des formalités infinies pour recevoir une Veſtale. Il diſoit encore que Britannicus eſt trop petit devant Néron. Mais il m'apprit une circonſtance aſſez particuliére ſur cette Piéce, qui n'eut pas d'abord un ſuccès proportionné à ſon mérite. Le rôle de Néron y étoit joué par Floridor, le meilleur Comédien de ſon ſiécle; mais comme c'étoit un Acteur aimé du Public, tout le monde ſouffroit de lui voir repréſenter Néron, & d'être obligé de lui vouloir du mal. Cela fut cauſe que l'on donna le rôle à un Acteur moins chéri, & la Piéce s'en trouva mieux.

¶ M. Deſpréaux regardoit le dénoûment de Bajazet comme un des meilleurs de Racine, & le caractére du Vizir Acomat comme un des plus beaux qu'il ait mis ſur la ſcéne: mais il trouvoit les vers de Bajazet trop négligés.

¶ M. Racine, quelques années avant de mourir, avoit une ſorte d'indifférence pour ſes Ouvrages. Il ne voulut jamais corriger les épreuves d'une nouvelle édition, ni changer des endroits qui méritoient d'être réformés. M. Deſpréaux prit ce ſoin pour la gloire de ſon ami. Il nous diſoit que M. Racine étoit venu à la vertu par la religion, ſon tempérament le portant à être railleur, inquiet, jaloux & voluptueux.

¶ M. Deſpréaux entroit dans une eſpéce d'entouſiaſme lorſqu'il parloit de Louis XIV. C'eſt un Prince, diſoit-il, qui ne parle jamais ſans avoir penſé. Il conſtruit admirablement tout ce qu'il dit; ſes moindres reparties ſentent le Souverain; & quand il eſt dans ſon domeſtique, il ſemble recevoir la loi plûtôt que la donner.

¶ La Comédie de l'*Andrienne*, attribuée à Baron, ayant été fort eſtimée, quoique peu courue, M. Deſpréaux diſoit qu'il trouvoit Baron bien hardi de s'être expoſé à montrer de la raiſon aux hommes, en leur traduiſant Térence.

¶ Sur l'objection que je lui faiſois que M. Vaugelas montroit aſſez peu d'eſtime pour les genres Satirique & Comique de ſon temps, quoique d'ailleurs Regnier y eût déja aſſez bien réuſſi ; il me répondoit que c'étoit la faute de Regnier, qui s'étoit ſouffert de trop grandes licences, & un ſtyle quelquefois trop bas & trop outré de plaiſanterie, comme ce vers, par exemple, pour exprimer un Boſſu :

Les Alpes en jurant lui grimpoient au collet.

Au

Au reſte, ce fut moi qui lui appris que Regnier avoit une penſion du Roi de 2000 liv. ſur un Benefice ; ce que je lui fis voir dans une Satire du même Auteur, qui commence par ce vers:

Perclus d'une jambe, & d'un bras, &c.

¶ M. Deſpréaux ſoutenoit que les Monologues étoient d'une très-grande reſſource dans les Comédies, ſur-tout depuis que les Chœurs en avoient été bannis, contre l'opinion de ceux qui trouvent que rien n'eſt plus ennuyeux que de voir des gens qui parlent tout ſeuls ſur le Théatre. Dans le Monologue, diſoit-il, on ne parle point tout ſeul, mais on penſe tout ſeul. Il y a mille choſes que les hommes les plus épanchés ne diſent point à leurs Confidens, parce que cela découvriroit trop le ſecret de leur cœur. Phocas, par exemple, dans *Heraclius*, fait un aveu des plus indiſcrets à Criſpe ſon Confident, en lui rappellant la baſſeſſe de ſon origine, & lui avouant qu'il ne doit la Couronne qu'à ſes crimes, qui l'ont fait Empereur de miſerable ſoldat qu'il étoit. Cela auroit été ſupportable dans un Monologue ; mais il n'eſt pas naturel qu'un Prince, quoique homme de fortune, aille ſe déclarer pour un coquin devant un de ſes Sujets, que l'exemple pourroit encourager au même crime. Auguſte n'eſt point blâmable de s'être adreſſé ces vers à lui-même dans un Monologue du *Cinna :*

Rentre en toi-même, Octave, & ceſſe de te plaindre.
Quoi tu veux qu'on t'épargne, & n'as rien épargné?
Songe aux Fleuves de ſang où ton bras s'eſt baigné.

Mais ſa bonne foi deviendroit outrée, ſi cela ſe paſſoit autrement qu'entre ſon cœur & lui.

¶ M. Deſpréaux trouvoit une autre petiteſſe dans la même Tragédie d'*Heraclius*, où Pulcherie croit intimider l'Empereur en le tutoyant, & lui faiſant mille bravades. Il falloit, diſoit-il, que cet homme ſi noir, que ce Tyran ſi déclaré, fût devenu un homme bien commode, pour écouter de ſens froid toutes les vaines menaces d'une folle : caractere tout des plus faux, & vraiment digne d'une piéce que M. Deſpréaux appelloit une eſpéce de *Logogriphe.*

Il diſoit encore que Cornélie dans *Pompée*, étoit une fauſſe Romaine, puiſqu'ayant tant de ſujets d'être animée contre Céſar, elle vient lui découvrir une conjuration qui ſe tramoit contre lui, pour ſe faire un faux mérite de généroſité. Il falloit, diſoit-il, qu'elle aimât bien les Tyrans pour manquer une ſi belle occaſion de laiſſer périr ſon ennemi. Il eſt vrai qu'elle prend pour prétexte qu'elle veut ſe reſerver la gloire de ſa perte, & en avoir elle ſeule tout l'honneur. Plaiſant aveu à faire, & qui n'eſt ni dans les regles de la nature, ni dans celles de la prudence. Par

là Cornélie condamnoit, par anticipation, l'action généreuse de Brutus, qui tout ami qu'il étoit de César, ne balança pas un moment à le sacrifier à l'amour de la Patrie.

¶ M. Despréaux ne pouvoit souffrir les sentimens qui n'avoient qu'un faux jour de noblesse & de grandeur d'ame. Il se déclaroit l'ennemi de tout ce qui choquoit la raison, la nature, & la vérité. Voilà ce qui l'animoit si fort contre les Romans de Mlle. Scudéri, qu'il appelloit une boutique de verbiage. C'est un Auteur, disoit-il, qui ne sait ce que c'est de finir : ses Héros, & ceux de son frere, n'entrent jamais dans un apartement que tous les meubles n'en soient inventoriés; vous diriez d'un procès verbal dressé par un Sergent; leur narration ne marche point; c'est la puérilité même que toutes leurs descriptions: aussi ne les ai-je pas ménagés dans ma Poëtique:

S'il parle d'un Palais, il m'en dépeint la face;
Il me proméne après de terrasse en terrasse:
Je saute vingt feuillets pour en trouver la fin;
Et je me sauve à peine au travers du jardin.

Cependant, ajoutoit-il, combien n'a-t-on point crié contre mes Critiques? Le temps a fait voir que la Scudéri étoit un esprit faux; c'est à elle qu'on doit l'institution des Précieuses. Le fameux Hôtel de Rambouillet n'étoit pas tout-à-fait exempt de ce jargon, qui a, Dieu merci, trouvé sa fin, aussi-bien que le burlesque qui nous avoit si long-temps tyrannisés. La belle nature & tous ses agrémens ne se sont fait sentir que depuis que Moliere & la Fontaine ont écrit.

¶ Le fameux Prince de Condé étoit l'homme du monde le plus entier dans ses sentimens. Quand il avoit la raison pour lui, ce qui arrivoit fort souvent, il donnoit une nouvelle dignité à la raison, & l'on eût crû entendre Démosthene; mais il ne pouvoit souffrir d'être vaincu sur quoi que ce fût, accoutumé qu'il étoit d'avoir presque toujours de son côté la raison & la victoire. Un jour M. Despréaux après avoir long-temps disputé contre lui sur une Tragédie que le Prince défendoit, le Satirique ayant vû dans les yeux de Son Altesse une amére impatience qui commençoit à passer dans ses discours, se retira prudemment, & dit à M. de Gourville: Je serai toujours de l'avis de M. le Prince, & même quand il aura tort.

¶ M. Despréaux nous vantoit les deux Vaudevilles suivans, comme les plus parfaits qu'il eût jamais vûs. Le premier est du Grand Condé, qui le fit en chemin, lorsqu'il fut conduit au Havre par le Comte d'Harcourt:

Cet homme gros & court,
Si fameux dans l'Hiſtoire,
Ce grand Comte d'Harcourt,
Tout couronné de gloire,
Qui ſecourut Cazal, & qui reprit Turin,
Eſt devenu, eſt devenu recors
De Jules Mazarin.

Voici l'autre Vaudeville, il fut fait ſur la levée du ſiége de Lérida, où le même grand Prince commandoit. C'eſt ſur ce ſiége que Voiture plaiſante, après le Prince qui avoit dit:

Que ſon dada
Demeura court à Lérida.

Ils ſont revenus nos guerriers
Le front peu chargé de lauriers;
La couronne en eſt trop chere,
Laire la, laire lan lere, laire la, à Lérida.

La victoire a demandé,
Eſt-ce le Prince de Condé?
Je le prenois pour ſon pere,
Laire la, laire lan lere, laire la, à Lérida.

¶ Les Rondeaux de Benſerade furent généralement ſifflés. Ils ne trouverent à la Cour qu'un défenſeur, Prince d'un très-grand eſprit, mais qui n'uſoit pas de ſon diſcernement dans cette rencontre. Ce Prince, qui étoit M. le Duc d'Enguien, fils du Grand Condé, ayant M. Deſpréaux dans ſon carroſſe, ne ceſſoit de plaindre le pauvre Benſerade; car enfin, diſoit-il, ſes rondeaux ſont clairs, ils ſont parfaitement rimés, & diſent bien ce qu'ils veulent dire. M. Deſpréaux répondit au Prince: Monſeigneur, il y a quelque temps que je vis ſous les Charniers SS. Innocens, une eſtampe enluminée qui repréſentoit un Soldat poltron qui ſe laiſſoit manger par les poules; au bas de l'eſtampe étoient ces vers:

Le Soldat qui craint le danger,
Aux poules ſe laiſſe manger.

Cela eſt clair, cela eſt bien rimé, cela dit ce que cela veut dire; cela ne laiſſe pas d'être le plus plat du monde.

¶ Un des plus grands admirateurs de Corneille, c'étoit certainement M. Despréaux; mais il ne l'admiroit pas sans restriction. Il l'eût regardé comme le premier Poëte de son siécle, & peut-être de tous les siécles, si le jugement eût un peu plus reglé son esprit & sa prodigieuse fécondité. Son génie, disoit-il, sembloit incliner d'abord vers le tendre, le touchant, & le passionné, du moins si l'on en juge par le *Cid*, & par quelques vers de l'*Illusion Comique*; mais sa vocation naturelle l'entraînoit du côté du Grand & du Merveilleux; & l'amour qu'il regardoit comme une passion frivole n'entroit guéres que par surprise dans la plûpart de ses Tragédies. Il sembloit dédaigner la tendresse, de peur qu'elle n'avilît son stile accoutumé au plus éclatant sublime. De-là vient qu'il semble chausser le cothurne dans les reproches que le pere du *Menteur*, Dorante, fait à son fils; reste à savoir s'il n'abuse pas de la permission qu'Horace donne à la Comédie, d'élever quelquefois sa voix. Du reste, il paroît que Corneille faisoit des vers moins par goût que par inspiration: il en a souvent retranché d'excellens, & manqué à corriger de très-médiocres. Cela paroîtra par ces deux vers supprimés dans *Theodore*. On vient menacer la Sainte de la prostitution, en lui disant:

Comme dans les tourmens vous trouvez des délices,
On veut dans les plaisirs vous trouver des suplices.

A quelques Actes de là, cette même menace est réïterée, jusqu'à donner à entendre que l'exécution en sera très-prochaine; à propos dequoi, Théodore répond que si elle étoit poussée à cette extrémité,

On la verroit offrir d'une ame résolue
A l'époux sans macule une épouse impollue.

M. de F*** à qui je récitai ces vers, sans lui dire ni le nom de la Piéce, ni celui de l'Auteur, se récria: Qui est donc le Ronsard qui a pû écrire ainsi? C'est, lui répliquai-je, votre cher oncle, le Grand Corneille.

¶ M. Despréaux disoit assez volontiers dans la conversation, c'est un tel Ouvrage, ou un tel Auteur que j'ai eu en vûe, en faisant mes vers; cependant il ne nous a jamais dit qu'il eût eu dessein d'attaquer Corneille dans sa premiére Epître au Roi, auquel il dit:

Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, à ton char
Je ne pusse attacher Alexandre & César.

Corneille avoit pourtant donné une belle prise au Satirique, par cette façon triviale de louer le Roi, que le même Corneille employa dans un remerciment qu'il fit à ce Prince en 1663. sur une pension qu'il en avoit obtenue. C'est ainsi que ce grand Poëte s'exprime en parlant au Roi de son génie & de ses vers:

Par eux de l'Androméde il sçut ouvrir la scéne,
On y vit le Soleil instruire Melpoméne,
Et lui dire qu'un jour Alexandre & César
Seroient comme vaincus attachés à ton char.

¶ M. Despréaux disoit ordinairement que pour être un bon louangeur, il falloit être un bon satirique. Sa raison étoit qu'il n'y a que la bonne critique qui puisse faire distinguer ce qui est véritablement louable ou blâmable. Qu'est-ce qu'on risque, disoit-il, à critiquer, même un peu trop légérement? On risque tout au plus à passer pour trop difficile; mais dès qu'on loue de travers ou mal-à-propos, il n'y a pas de milieu, on passe infailliblement pour un sot.

¶ Selon M. Despréaux, l'Ode étoit l'ouvrage de notre langue qui demandoit les plus beaux mots; on y pardonneroit plutôt un mauvais sens qu'un mot bas. C'est, disoit-il, ce que n'entend point M. de la M***, qui nous vient faire des Satires en Odes, & qui y emploie les mots de *Quatrain* & de *Strophe.* J'avois un beau champ à mettre ces mots dans ma Poëtique qui est un ouvrage de préceptes; je les ai pourtant évités, quoiqu'à la rigueur on ne dût pas m'en faire un crime. La M*** emploie encore des rimes de bout-rimés, comme celles de *Sirinx*, & de *Sphinx*; d'ailleurs il affecte souvent de parler à la maniere des Oracles, pour ne point se rendre trop commun par un langage clair & intelligible.

¶ M. le Maréchal de Vivonne étoit un homme de beaucoup d'esprit sans belles-Lettres. Il aimoit passionnément M. Despréaux, dont les Ouvrages ne lui plaisoient pas moins qu'à Mesdames de Montespan & de Thiange, sœurs du Maréchal; c'étoit un Seigneur qui faisoit des vers, & qui, même au jugement du Satirique, en eût pû faire d'excellens, s'il s'en fût donné la peine. Le Marquis de Bellefonds fut choisi pour porter la queue du Roi dans une fameuse cérémonie; & M. Despréaux nous citoit les vers que fit ce Maréchal à cette occasion, & les trouvoit admirables:

Bellefonds, Porte-queue à casaque trainante,
Du plus grand des mortels suivoit la marche lente,
Et montrant au Public ce qu'il a de menton,
Faisoit dire aux passans, Pourquoi le choisit-on?

C'étoit encore un Seigneur fertile en bons mots. Au passage du Rhin, il montoit un cheval blanc: son cheval passa des premiers; & comme le Fleuve étoit un peu rapide, le Maréchal adressa ces paroles à son cheval, qu'il appelloit Jean: Jean-le-blanc, disoit-il, ne souffre pas qu'un Général des Galeres soit noyé dans l'eau douce.

de ton frere aîné font bien voir que tu n'es qu'un cadet de Normandie.

¶ M. Despréaux n'a jamais prétendu préférer Racine à Corneille ; il tenoit entr'eux la balance égale, jugeant de leurs vers à peu près comme Juvenal a jugé de ceux d'Homére & de Virgile : *Dubiam facientia carmina palmam. Polieucte* lui paroissoit le chef-d'œuvre du Grand Corneille. Il ne connoissoit rien au-dessus des trois premiers Actes des *Horaces;* il n'avoit point de termes assez forts pour exalter *Cinna*, à la réserve des vers qui ouvrent la Piéce, dont il avouoit s'être moqué dans son troisiéme Chant de l'Art Poëtique. La raison qu'il en donnoit, c'est qu'ils ne signifient rien, & sentent trop le Déclamateur. Il étoit comme transporté d'admiration, lorsqu'il récitoit l'imprécation de la Reine Cléopatre à son fils, dans la derniére scéne de *Rodogune.* Tout ce que Corneille a fait de merveilleux étoit parcouru du Satirique avec des profusions d'éloges; mais il ne convenoit pas que la scéne de Sertorius avec Pompée eût mérité d'être si fort applaudie : pleine d'esprit, si vous voulez, mais n'étant pas dans la raison, ni dans la nature; outre qu'il n'y avoit point de comparaison à faire entre Sertorius, vieux & très-expérimenté Capitaine, & Pompée qui avoit à peine de la barbe au menton. Au reste il n'étoit point du tout content de la Tragédie d'*Othon*, qui se passoit toute en raisonnemens, & où il n'y avoit point d'action tragique. Corneille avoit affecté d'y faire parler trois Ministres d'Etat, dans le temps où Louis XIV. n'en avoit pas moins que Galba, c'est-à-dire, Messieurs le Tellier, Colbert, & de Lionne. M. Despréaux ne se cachoit point d'avoir attaqué directement *Othon* dans ces quatre vers de son Art Poëtique :

Vos froids raisonnemens ne feront qu'attiédir
Un Spectateur toujours paresseux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de votre Rhétorique
Justement fatigué, s'endort, & vous critique.

¶ Sur les remontrances de quelques connoisseurs, M. Despréaux changea ces deux vers de son Epître VIII. où l'on lisoit :

Le Parnasse François non exempt de tous crimes,
Offre encore à mes vers des sujets & des rimes.

On lui fit entendre que le premier vers étoit durement exprimé, & que d'ailleurs il bornoit trop la mission d'un Satirique, en la restreignant à la censure des mauvais Auteurs. Pour y substituer deux nouveaux vers, il en fit au moins quarante, & s'en tint à ces deux derniers, dont il paroissoit fort content :

Sur ses nombreux défauts, merveilleux à décrire,
Le siécle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.

J'arrivai justement chez lui lorsqu'il venoit de finir ces vers; & sur ce que je l'en félicitois: N'est-ce pas une chose pitoyable, me disoit-il, qu'étant presqu'à la veille de rendre compte de mes actions à Dieu, je m'occupe encore à des niaiseries de Parnasse? M. l'Abbé de Châteauneuf me dit fort souvent: Oh! Que je vous plains, vous autres Messieurs les beaux esprits, d'être toujours condamnés à la justesse! Cela est plus vrai de moi que de tout autre; car lorsque j'ai bien dit quelque chose, je ne suis pas content, si je m'apperçois que je l'aurois pû dire mieux; aussi c'est ce qui me rend quelquefois fanfaron malgré moi. L'autre jour un homme de la Cour vint me chicaner sur quelques-unes de mes expressions qu'il trouvoit trop hardies. Je lui répliquai assez brusquement: Monsieur, quand je fais tant que de vous reciter un Ouvrage, ce ne sont pas vos critiques que je crains, ce sont celles que je me fais à moi-même.

¶ M. Racine étoit ami de Chapelain que M. Despréaux ne connoissoit point du tout. Ces deux amis voulurent se donner le régale d'aller voir ce Poëte avare; & M. Despréaux devoit passer pour le Bailli de Chevreuse. Ils trouverent l'auteur de *la Pucelle* auprès de son feu, les deux piéds appuyés sur une buche mal allumée. Leur arrivée ne lui fit point quitter sa posture, de maniére qu'il s'emparoit de tout le feu, les deux extrémités de la buche qui ne brûloient point se trouvant précisément aux piéds des deux fameux Poëtes. La conversation tomba sur les Comédies, Chapelain soutenant que les Comédies de l'Arioste l'emportoient sur toutes les Comédies anciennes & modernes. Mais encore quel jugement faites-vous de Térence? reprit M. Despréaux. Hé, repartit Chapelain, c'est un Auteur dont le style est assez pur. Mais, répliqua M. Despréaux, ne trouvez-vous pas qu'il représente les mœurs admirablement? Chapelain en revenoit toujours à son Arioste, quand M. Despréaux pensa éclater contre lui. J'allois, disoit-il, oublier que j'étois le Bailli de Chevreuse, & lui prouver par Aristote qu'il étoit éloigné de la droite raison, lorsque M. Racine se leva brusquement, & fit cesser la dispute, en prenant congé de lui. A peine avoient-ils fait trois pas dans la rue, qu'ils rencontrerent Cotin qui alloit visiter Chapelain; de maniere qu'un petit moment plus tard les Armées se seroient trouvées en présence; & Cotin qui connoissoit M. Despréaux n'auroit pas manqué de démasquer le faux Bailli de Chevreuse.

¶ M. Despréaux ne faisoit aucun cas de Corbinelli, tant loué par Madame la Marquise de Sevigni, & par le Comte Bussi de Rabutin. Il disoit que le Marquis de Vardes & Corbinelli s'étoient fait un Tribunal, où ils prétendoient juger les Ecrivains, & entr'autres Horace, dont ils n'a-

voient jamais sû comprendre les délicatesses. Il les frondoit, sur tout à l'égard de ce passage d'Horace, que M. Dacier avoit très-mal rendu sur leur interprétation :

Notum si callida verbum
Reddiderit junctura novum.

Car, disoit M. Despréaux, où est le grand artifice à rendre nouveau un mot déja connu, par le moyen d'une adroite liaison ? Il est bien plus naturel de hazarder si adroitement un mot nouveau qu'on le fasse connoître tout d'un coup par l'adroite liaison qu'on y emploie, comme par exemple :

Cette agréable raillerie
Que l'on appelle urbanité.

Et c'est le sens d'Horace, d'autant qu'à trois vers de-là, ce Poëte dit qu'une telle liberté est raisonnable, pourvû qu'on en use sobrement:

Dabitur licentia sumpta pudenter.

¶ Dans la Campagne de Gand, M. Despréaux suivoit le Roi; & s'étant trouvé en marche avec M. le Duc, fils du Grand Condé, ce Prince lui dit: En vérité, les hommes sont bien fous de courir après la gloire, qui, dans le fond, n'est qu'une chimére, & de laquelle on ne jouit proprement qu'après la mort. D'ailleurs, disoit-il, qui est l'homme qui puisse se flatter d'arriver jusqu'à la renommée d'Alexandre? car c'est un nom qui a effacé, & effacera toujours les plus grands noms. En connoissez-vous quelqu'autre qui ait fait autant d'éclat parmi les hommes ? Il n'est pas surprenant, répondit M. Despréaux, qu'Alexandre, jeune, guerrier, ambitieux, soutenu par une fortune toujours constante, ait étendu si loin sa réputation ; mais qu'un petit Bourgeois Athénien, connu seulement par son bon sens, & par ses deux méchantes femmes; que Socrate en un mot, qui n'a jamais rien écrit, & qu'on ne connoîtroit point sans ses Disciples ; c'est une chose qui me passe, que le Philosophe marche de pair avec le Conquérant pour l'éclat de la réputation ; la Philosophie étant un métier paisible, qui n'impose pas aux hommes, à beaucoup près, autant que fait le fracas des Armes, & cependant la réputation de Socrate est presqu'aussi étendue que celle du Grand Alexandre. Là-dessus M. le Duc appelle malicieusement un Laboureur, & lui demande s'il connoissoit bien Alexandre. Oui-da, Monseigneur, m'est avis que c'étoit un grand Roi. Et Socrate, quel homme

étoit-ce ? Le Payſan ſecoua la tête, ſur quoi M. le Duc croyoit avoir gagné ; mais M. Deſpréaux dit qu'il en appelloit à un autre villageois.

¶ M. Boileau Docteur de Sorbonne, & Doyen de Sens, ayant obtenu du Roi un Canonicat de la Sainte Chapelle, alla remercier Sa Majeſté qui lui dit obligeamment : Monſieur, c'eſt une place qui étoit dûe à votre mérite, auſſi-bien qu'aux priéres de votre frere qui nous a tant réjouis.

Ce Docteur étoit véritablement docte, mais il aimoit à écrire ſur des matiéres ſinguliéres, & peut-être un peu trop comiquement ; ſon pere l'appelloit le petit diſcoureur. Comme il avoit toujours le mot pour rire, même dans les occaſions les plus graves, M. Deſpréaux diſoit de lui en plaiſantant : Mon frere ne pouvoit pas manquer d'être Docteur ; car s'il ne l'eût pas été de Sorbonne, il auroit pû l'être de la Comédie Italienne.

¶ M. Deſpréaux diſoit du Marquis de Termes, qu'il étoit toujours à la penſée d'autrui ; & que c'étoit là où conſiſtoit le ſavoir vivre.

¶ M. Deſpréaux craignoit les Satires injurieuſes, mais il étoit le premier à rire de ce qui s'écrivoit d'ingénieux contre lui. Il ſe comparoit d'ordinaire à un Chevalier enchanté ſur lequel tous les coups de ſes ennemis n'avoient point porté, ou n'avoient porté que foiblement. Avec toute leur malice, diſoit-il, ils n'ont jamais pû trouver l'endroit fatal d'Achille. Et quel eſt cet endroit fatal ? lui demandois-je. C'eſt ce que je ne vous dirai point, me répondoit-il ; c'eſt à vous à le deviner. J'ai toujours crû qu'il ſe reprochoit de n'avoir pas aſſez varié le tour de ſes Ouvrages, & ſur tout le ſtyle de ſes Préfaces, qui ſont preſque toutes ſur le même ton.

¶ Jamais brochures ne ſe ſont plus vendues que celle de la Satire de l'*Homme*, & celle de la Satire des *Femmes*. Le Libraire avouoit qu'il avoit tiré plus de 2000. écus de celle-ci ; elle eut pourtant encore moins d'acheteurs que de cenſeurs. M. Deſpréaux étoit preſque perſuadé qu'il avoit fait un mauvais Ouvrage. Ce fut M. Racine qui le raſſura, en lui diſant qu'il falloit laiſſer paſſer l'orage. Vous avez, dit-il, attaqué tout un Corps qui n'eſt composé que de langues, ſans compter celles des Galans, qui prennent parti dans la querelle. Attendez que le beau ſexe ait dormi ſur ſa colere, vous verrez qu'il ſe rendra à la raiſon, & votre Satire reviendra à ſa juſte valeur ; ce qui eſt effectivement arrivé, ſur tout depuis que Meſſieurs Arnauld, la Bruyere, & Bayle ſe ſont autentiquement déclarés pour cet Ouvrage.

¶ La premiére, & la ſeule fois que j'aie vû M. Broſſette, je le tançai fort d'avoir inſeré dans ſon Commentaire une très-jolie Epigramme de M. de F*** contre la Satire des *Femmes*, à la réſerve qu'il n'y manquoit que la vérité : Paſſe encore, Monſieur, lui dis-je, d'avoir placé l'E-

pigramme ; mais il ne falloit pas ajoûter dans une note que M. de F***. vous l'avoit permis : c'étoit aux Manes de M. Despréaux qu'il en falloit demander la permission.

¶ M. Despréaux s'étoit de bonne heure accoûtumé à ne plus faire de visites ; aussi disoit-il, qu'il étoit un solitaire fréquentant M. le Verrier. Il y avoit des gens assez malins pour publier qu'il ne fréquentoit ce Financier que pour s'entretenir dans l'esprit de Satire, parce que le Verrier donnoit d'étranges prises sur lui, en affectant de passer pour savant, pour homme à bonnes fortunes, & pour ami des grands Seigneurs. Mais M. Despréaux y alloit de bonne foi. Il fermoit les yeux sur les travers d'un homme qu'il croyoit sincérement attaché à lui. Il avoit assez d'affaires à l'excuser, sur ce qu'on disoit qu'il portoit toujours un Livre Grec à la Messe ; & que la relieure en étoit bariolée, pour se faire remarquer de plus loin : Aussi l'apelloit-on dans le monde le Traitant renouvellé des Grecs. On dit même qu'allant chez M. de Pontchartrain, depuis Chancelier, pour s'intéresser dans quelque nouvel armement, ce Ministre lui dit : Mais, Monsieur, on n'arme pas pour la Grece.

¶ M. Despréaux ne mangeoit nulle part, & même chez ses meilleurs amis, sans en être prié. Il disoit que la fierté de cœur étoit l'attribut des honnêtes gens ; mais que la fierté d'airs & de maniéres ne convenoit qu'à des sots.

¶ M. Despréaux fut quelques mois à se voir déperir de jour en jour, & lorsque ses amis cherchoient à lui donner du courage, il leur répetoit plusieurs fois ce vers de Malherbe :

Je suis vaincu du temps, je céde à son outrage.

Le Verrier s'avisa de lui aller lire une nouvelle Tragédie, lorsqu'il étoit dans son lit, n'attendant plus que l'heure de la mort. Ce grand homme eut la patience d'en écouter jusqu'à deux scénes, après quoi il lui dit : Quoi, Monsieur, cherchez-vous à me hâter l'heure fatale ? Voilà un Auteur devant qui les Boyers & les Pradons sont de vrais soleils. Hélas ! J'ai moins de regret à quitter la vie, puisque notre siécle enchérit chaque jour sur les sottises.

¶ Messieurs du Port-Royal ont un peu maltraité Montagne dans leur Logique, sur ce qu'il avouoit trop franchement son humeur, ses penchans, ses inclinations ; à la vérité, ce n'étoit pas dans la même vûe que S. Augustin. Mais Balzac & M. Despréaux, quoique très-chastes tous les deux, n'étoient point effrayés de la grande liberté de Montagne. Ils la regardoient moins comme une complaisance pour ses vices, que comme un épanchement de cœur, qui ne lui permettoit pas de se donner pour autre qu'il n'étoit. Il eût été à souhaiter qu'il n'eût point donné de prise sur

ses écrits aux Intendans des mœurs, & aux Directeurs de conscience. Mais à cela près tout le monde convient qu'il a encore sur Seneque l'avantage de n'être point hypocrite; qu'il s'étoit fait une étude du cœur humain, qui est fort embellie par ses expressions naturelles & courageuses. Voilà l'opinion qu'en avoit M. Despréaux. Qu'est-ce, disoit-il, qu'un Saint-Evremond, que les Sots osent comparer à Montagne? Les écarts de l'un valent mieux que tout le concert & l'arrangement de l'autre, qui n'est qu'un charlatan de ruelles, qui se pannade dans ses termes étudiés, & ses maximes prétendues philosophiques. Passons-lui ce qu'il a écrit sur la Guerre, dont il ne se démêle pas trop mal. Mais pour le reste, c'est un faux Aristarque qui veut toujours juger comme Perrin Dandin, quoiqu'il prenne souvent l'ombre pour le corps. Admirez pourtant la folie d'un certain Public particulier qui a long-temps été ébloui de ses décisions. Pour moi, j'estime plus un seul Chapitre d'Aulugelle, que tous les *Miscellanea* de cet Auteur.

¶ Rien ne choquoit plus M. Despréaux que des expressions basses, rampantes & triviales. Quoiqu'élevé dans la poudre du Greffe, ainsi qu'il s'exprime lui-même, son style se sentoit toujours de la noblesse de son cœur. Son frere Puimorin, moins homme de lettres qu'homme du grand monde, avoit retenu grand nombre de ses vers, dont il relevoit la sublimité & la plaisanterie. Qu'on ne croie pas, disoit-il, que l'amour fraternel ait part aux éloges que je fais des nouvelles Satires; mais qui est l'Auteur qui pourroit s'exprimer avec plus de dignité dans ces deux vers qui regardent Chapelain:

Lui seul il s'applaudit, & d'un esprit tranquile,
Prend le pas au Parnasse au-dessus de Virgile.

¶ Le style prosaïque déplaisoit encore infiniment à M. Despréaux; mais sur tout il étoit grand ennemi des pointes & des quolibets, aussi-bien que des équivoques, & des allusions froides, basses & obscénes, comme par exemple, de celle que fait Voiture à une Abbesse, en lui envoyant un chat. C'est là qu'il lui dit, qu'il ne croit pas que les Dames de son Couvent laissent aller le chat au fromage.

¶ Chapelle, disoit-il, tombe assez souvent dans le bas; témoin ce vers sur l'Eclipse, où il croit avoir dit un beau mot, en s'écriant, *Gare le pot au noir.* Il eût voulu retrancher des Piéces de Moliere tout le jargon propre à divertir le menu peuple, & sur tout le langage Paysan. Vous ne voyez pas, disoit-il, que dans ses Piéces, ni Plaute, ni ses confreres estropient la langue, en faisant parler des Villageois; ils leur font tenir des discours proportionnés à leur état, sans qu'il en coûte rien à la pureté du langage. Otez cela à Moliere, continuoit-il, je ne lui connois point de supérieur pour l'esprit & pour le naturel: ce grand hom-

me l'emporte de beaucoup ſur Corneille, ſur M. Racine, & ſur moi; car, ajoutoit-il en riant, il faut que je me mette auſſi de la partie.

¶ De toutes les Epigrammes qui ont jamais été faites, M. Deſpréaux eſtimoit le plus celle-ci:

Cy giſt ma femme, ah! qu'elle eſt bien
Pour ſon repos, & pour le mien!

¶ M. Deſpréaux étant prêt à donner ſes Satires, ſes amis lui conſeillerent de n'y point fourer Chapelain. Ne vous y trompez pas, lui diſoit-on, le décri de la *Pucelle* ne l'a pas encore tout-à-fait décrié auprès des Grands. M. de Montauſier eſt ſon partiſan déclaré; M. Colbert lui fait de fréquentes viſites. Eh bien, inſiſtoit M. Deſpréaux, quand il ſeroit viſité du Pape, je ſoutiens ſes vers déteſtables. Il n'y a point de Police au Parnaſſe, ſi je ne vois ce Poëte-là quelque jour attaché au Mont fourchu. Moliere qui étoit préſent à cette ſaillie, la trouva digne d'être placée dans ſon *Miſantrope*, à l'occaſion du Sonnet d'Oronte:

Je ſoutiendrai, morbleu, que ſes vers ſont mauvais,
Et qu'un homme eſt pendable après les avoir faits.

¶ M. Deſpréaux avoit prêté neuf mille francs à un de ſes neveux, qui en uſa mal avec lui: il ne laiſſa pas de lui remettre deux mille francs ſur la ſomme dûe. Si j'euſſe été content de lui, je lui euſſe volontiers cedé la ſomme entiére; car auſſi-bien, diſoit-il, il m'avoit accoûtumé à m'en paſſer.

¶ M. Deſpréaux diſoit que la plûpart des Epigrammes naiſſent dans la converſation. Il en citoit pour exemple quelques-unes des ſiennes, qui n'avoient point eu d'autre origine. Quoiqu'ami de Furetiere, il le blâmoit fort de s'être applaudi d'une Epigramme qu'il avoit réduite à quatre vers, après l'avoir faite & refaite à trente diverſes repriſes. Voici l'Epigramme:

Paul vend ſa maiſon de Saint-Clou,
A maints Créanciers engagée;
On dit par tout qu'il en eſt ſou;
Je le croi, car il l'a mangée.

La vieille Cour étoit fort pour ces jeux de mots; mais depuis que Benſerade eut du deſſous, les pointes & les alluſions furent envelopées dans ſa diſgrace. Il a pourtant laiſſé quelques héritiers; & ſans parler de l'Opera Comique, les autres Théatres ont aſſez fidélement recueilli ſa ſucceſſion.

Crescit occulto velut arbor ævo
Fama Bolæi.

Dans ses nobles Ecrits que respecte l'envie,
Despréaux est plein de grandeur :
Dans le commerce de la vie
C'est un enfant pour la candeur.
Tout Lecteur doué d'un sens droit
Nomme envain Despréaux la gloire de notre âge ;
S'il ne connoît les mœurs d'un si grand personnage,
Il manque à l'admirer par son plus bel endroit.

****

ADDITIONS

Tirées de l'Histoire de l'Académie Françoise. Tome II.

C'est M. l'Abbé d'Olivet qui parle.

GIlles Boileau travailloit sur la Poëtique d'Aristote, lorsqu'une mort prématurée l'enleva. Il en avoit déja fait plus des deux tiers ; & M. Despréaux, en 1709. donna son manuscrit en ma présence à M. de Tourreil, qui témoignoit avoir envie d'achever l'ouvrage.

Je me souviens qu'à cette occasion M. Despréaux fit l'éloge de son frere. Ils ne s'aimoient pas dans leur jeunesse : Ils avoient à démêler entr'eux des intérêts d'Auteurs, & qui plus est de Poëtes. Doit-on s'étonner que la tendresse fraternelle en souffrît ? Mais enfin dans le temps dont je parle, les sentimens de M. Despréaux étoient si changés à son égard, qu'il se proposoit de mettre au-devant de cet Ouvrage, si M. de Tourreil l'achevoit, une Préface où il exalteroit le mérite de son aîné. Et comme peu-à-peu le discours tomba sur les Traductions en général : » Quoi, dit-il, » l'Académie ne voudra-t-elle jamais connoître ses forces ? Toujours bor- » née à son Dictionnaire, quand donc prendra-t-elle l'essor ? Je voudrois » que la France pût avoir ses Auteurs classiques, aussi-bien que l'Italie. Pour » cela, il nous faudroit un certain nombre de Livres qui fussent déclarés » exempts de fautes, quant au style. Quel est le Tribunal qui aura le droit » de prononcer là-dessus, si ce n'est l'Académie ? Je voudrois qu'elle prît » d'abord le peu que nous avons de bonnes Traductions ; qu'elle invitât » ceux qui ont ce talent à en faire de nouvelles ; & que si elle ne jugeoit » pas à propos de corriger tout ce qu'elle y trouveroit d'équivoque, de

» hazardé, de négligé, elle fût au moins exacte à le marquer au bas des » pages, dans une espece de Commentaire qui ne fût que Grammatical. » Mais pourquoi veux-je que cela se fasse sur des Traductions? Parce que » des Traductions avouées par l'Académie, en même temps qu'elles se» roient lues comme des modeles pour bien écrire, serviroient aussi de » modeles pour bien penser, & rendroient le goût de la bonne Antiquité » familier à ceux qui ne sont pas en état de lire les originaux. Ce n'est pas » l'esprit qui manque aux François, ni même le travail; c'est le goût: & il » n'y a que le goût ancien qui puisse former parmi nous, & des Auteurs, » & des Connoisseurs.

Ainsi parla ce sage critique, avec un feu qu'il n'avoit guére dans la conversation, à moins qu'elle ne roulât sur des matiéres de son ressort. Et revenant encore au même sujet, après que M. de Tourreil se fut retiré. » Savez-vous, me demanda-t-il, pourquoi les Anciens ont si peu d'admi» rateurs? C'est parce que les trois quarts, tout au moins, de ceux qui les » ont traduits, étoient des ignorans ou des sots. Madame de la Fayette, » la femme de France qui avoit le plus d'esprit, & qui écrivoit le mieux, » comparoit un sot Traducteur à un laquais que sa Maîtresse envoye faire » un compliment à quelqu'un. Ce que sa Maîtresse lui aura dit en ter» mes polis, il va le rendre grossiérement; il l'estropie. Plus il y avoit de » délicatesse dans le compliment, moins ce laquais s'en tire bien; & voilà » en un mot la plus parfaite image d'un mauvais Traducteur.
» Mais, ajoûta M. Despréaux, ce n'est pas même assez qu'un Traducteur » ait de l'esprit, s'il n'a la sorte d'esprit de son Original. Car l'homme qui » sort d'ici, n'est pas un sot, à beaucoup près, & cependant quel monstre » que son Démosthene? Je dis monstre, parce qu'en effet c'est un monstre, » qu'un homme démesurément grand & bouffi. Un jour que Racine étoit » à Auteuil chez moi, Tourreil y vint, & nous consulta sur un endroit » qu'il avoit traduit de cinq ou six façons, toutes moins naturelles, & plus » guindées les unes que les autres. *Ah! le boureau, il fera tant qu'il don» nera de l'esprit à Démosthene*, me dit Racine tout bas. Ce qu'on appelle » esprit dans ce sens-là, c'est précisément l'or du bon sens, converti en » clinquant.

J'écoutois M. Despréaux avec une ardeur de jeune homme, & j'ai si souvent pris plaisir à me rappeller ses paroles, que je suis presque certain de les avoir ici raportées sans aucune alteration.

¶ Quelqu'un ayant demandé à M. Despréaux, peu de temps avant sa mort, s'il n'avoit point changé d'avis sur le Tasse. » J'en ai si peu chan» gé, dit-il, que relisant derniérement *ce Poëte*, je fus très-fâché de ne » m'être pas expliqué un peu plus au long sur ce sujet dans quelqu'une de » mes Réflexions sur Longin. J'aurois commencé par avouer que le Tasse » a été un génie sublime, étendu, heureusement né à la Poësie, & à la

» grande

» grande Poëſie. Mais enſuite venant à l'uſage qu'il a fait de ſes talens, » j'aurois montré que le bon ſens n'eſt pas toujours ce qui domine chez » lui; que dans la plûpart de ſes narrations il s'attache bien moins au » néceſſaire qu'à l'aimable. Que ſes deſcriptions ſont preſque toujours » chargées d'ornement ſuperflus. Que dans la peinture des plus fortes » paſſions, & au milieu du trouble qu'elles venoient d'exciter, ſouvent il » dégénere en traits d'eſprit, qui font tout-à-coup ceſſer le pathétique. » Qu'il eſt plein d'images trop fleuries, de tours affectés, & de penſées » frivoles, qui loin de pouvoir convenir à ſa *Jeruſalem*, pouvoient à » peine convenir à ſon *Aminte*. Or conclut M. Deſpréaux, tout cela op- » poſé à la ſageſſe, à la gravité, à la majeſté de Virgile, qu'eſt-ce autre choſe que du *clinquant* oppoſé à de l'or.

FIN DU BOLÆANA.

ORDRE CHRONOLOGIQUE

Des principaux Ouvrages de M. Deſpréaux.

PIECES.	Age de l'Auteur.	Année de la compoſition.
O DE contre les Anglois.	20	1656
Sarire I. Satire VI.	24	1660
Satire VII. Diſſertation ſur Joconde.	27	1663
Satire II. Satire IV.	28 - 40	1664
Héros de Romans, Dialogue.	28 - 29	1664 - 1665
Satire III. Satire V. Diſcours au Roi.	29	1665
Satire VIII. Satire IX.	31	1667
Diſcours ſur la Satire.	32	1668
Epître I. Epître II.	33	1669
Art Poëtique.	33 - 38	1669 - 1674
Epître IV.	36	1672
Epître III.	37	1673
Epître V. Traduction de Longin. Arrêt burleſque. Les quatre premiers Chants du Lutrin.	38	1674
Epître VIII. Epître IX.	39	1675
Epître VI. Epître VII.	41	1677

PIECES.	Age de l'Auteur.	Année de la composition.
Lutrin, Chant V. & VI.	47	1683
Remerciment à l'Académie.	48	1684
Ode sur Namur.	56	1692
Satire VI. Réflexions critiques, excepté les X. XI. XII.	57	1693
Epître X. Epître XI. Epître XII. Lettre à M. de Maucroix.	59	1695
Satire XI.	62	1698
Lettre à M. Perrault.	64	1700
Satire XII.	69	1705
Réflexions critiques, X. XI. & XII. Discours sur le Dialogue des Romans.	94	1710



TABLE

DES PIECES CONTENUES DANS CE PREMIER TOME.

On a marqué par un Astérisque les Piéces qui paroissent ici pour la premiére fois.

Fin de la Table.

APPROBATION.

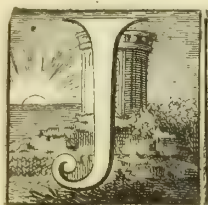
J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier, *les Oeuvres de M. Boileau Deſpréaux, avec des éclairciſſemens hiſtoriques.* A Paris, ce 29. Avril, 1740. SOUCHAY.

DISCOURS



DISCOURS
AU ROI.

Ce Discours fut composé en 1665. inseré la même année dans un Recueil, & publié séparément en 1666. avec les sept premiéres Satires, dont cinq avoient déja paru sans l'aveu de l'Auteur. Louis XIV. est loué ici avec d'autant plus d'art, que le ton général est celui de la Satire, & que les traits lancés contre quelques Poëtes sont autant de louanges pour le Prince.



JEUNE & vaillant Heros, dont la haute sagesse
N'est point le fruit tardif d'une lente vieillesse,
Et qui seul, sans Ministre, à l'exemple des Dieux,
Soutiens tout par Toi-mesme, & vois tout par Tes yeux,
GRAND ROI; si jusqu'ici, par un trait de prudence,
J'ai demeuré pour Toi dans un humble silence,

REMARQUES.

Vers 3. *Et qui seul, sans Ministre*, &c.] Le Cardinal Mazarin étant mort le 9. Mars 1661. Louis XIV. ne voulut plus avoir de premier Ministre. Il commença alors à gouverner par lui-même, âgé seulement de vingt-deux ans & demi.

Vers 4. *Soutiens tout par toi-mesme*, &c.] Horace écrivant à Auguste, dit:

Cùm tot sustineas & tanta negotia solus.
L. 2. Ep. 1.

Le fonds de la pensée est le même; mais le poëte François ajoutant une image à celle qu'il emprunte: c'est-là, pour m'exprimer avec le Poëte lui-même, moins imiter, que

Ce n'eſt pas que mon cœur vainement ſuſpendu
Balance pour T'offrir un encens qui T'eſt dû.
Mais je ſçai peu loüer, & ma Muſe tremblante
Fuit d'un ſi grand fardeau la charge trop peſante,
Et dans ce haut éclat où Tu Te viens offrir,
Touchant à Tes lauriers craindroit de les flétrir.
Ainſi, ſans m'aveugler d'une vaine manie,
Je meſure mon vol à mon foible génie:
Plus ſage en mon reſpect, que ces hardis Mortels
Qui d'un indigne encens profanent Tes autels;
Qui dans ce champ d'honneur, où le gain les ameine,
Oſent chanter Ton nom ſans force & ſans haleine;
Et qui vont tous les jours, d'une importune voix,
T'ennuyer du récit de Tes propres exploits.
L'Un en ſtile pompeux habillant une Eglogue,
De ſes rares vertus Te fait un long prologue,
Et meſle, en ſe vantant ſoi-meſme à tout propos,
Les loüanges d'un Fat à celles d'un Heros.
L'Autre envain ſe laſſant à polir une rime,
Et reprenant vingt fois le rabot & la lime,

REMARQUES.

lutter contre ſon original. Ainſi répondoit-il à ceux qui lui faiſoient un reproche de ſes imitations.

Vers 21. *L'un en ſtile pompeux habillant une Eglogue.*] François Charpentier, Pariſien, de l'Académie Françoiſe, avoit publié en 1663. un Dialogue en vers pompeux, intitulé *Louis, Eglogue Royale*, & y avoit mêlé ſes propres louanges avec celles du Prince. Au reſte, Charpentier poſſedoit les Langues ſçavantes, & il a laiſſé, avec divers Ouvrages de ſa compoſition, des Traductions eſtimées; telle eſt ſur-tout la Traduction de la Cyropedie de Xenophon.

Vers 25. *L'autre envain ſe laſſant,* &c.] Jean Chapelain, auſſi Pariſien, & de l'A-

Grand & nouvel effort d'un esprit sans pareil !
Dans la fin d'un Sonnet Te compare au Soleil.
  Sur le haut Helicon leur veine méprisée,
Fut toûjours des neuf Sœurs la fâble & la risée.
Calliope jamais ne daigna leur parler,
Et Pégase pour eux refuse de voler.
Cependant à les voir enflez de tant d'audace,
Te promettre en leur nom les faveurs du Parnasse,
On diroit, qu'ils ont seuls l'oreille d'Apollon,
Qu'ils disposent de tout dans le sacré Vallon.
C'est à leurs doctes mains, si l'on veut les en croire,
Que Phébus a commis tout le soin de Ta gloire :
Et Ton nom, du Midi jusqu'à l'Ourse vanté,
Ne devra qu'à leurs vers son immortalité.
Mais plûtost sans ce nom, dont la vive lumiere
Donne un lustre éclatant à leur veine grossiere,
Ils verroient leurs écrits, honte de l'Univers,
Pourir dans la poussiere à la merci des vers.
A l'ombre de Ton nom ils trouvent leur asile ;
Comme on void dans les champs un arbrisseau débile,

REMARQUES.

cadémie Françoise, connu par le Poëme de *la Pucelle*, dont les douze premiers Chants imprimés en 1656. furent d'abord accueillis, mais qui par la sécheresse, & la dureté de la versification, tomberent au point, que personne jusqu'ici n'a osé publier les douze derniers. Chapelain étoit d'ailleurs un homme d'un sçavoir peu commun, & d'une vertu encore plus rare. Voyez la Sat. 9. v. 215.

Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,
On le veut, j'y souscris, & suis prest de me taire.

Qui ſans l'heureux appui qui le tient attaché,
Languiroit triſtement ſur la terre couché.
Ce n'eſt pas que ma plume injuſte & temeraire,
Veüille blâmer en eux le deſſein de Te plaire:
Et parmi tant d'Auteurs, je veux bien l'avoüer,
Apollon en connoiſt qui Te peuvent loüer.
Oui, je ſçai qu'entre ceux qui t'adreſſent leurs veilles,
Parmi les Pelletiers on compte des Corneilles.
Mais je ne puis ſouffrir, qu'un Eſprit de travers,
Qui pour rimer des mots penſe faire des vers,
Se donne en Te loüant une geſne inutile.
Pour chanter un Auguſte, il faut eſtre un Virgile.
Et j'approuve les ſoins du Monarque guerrier,
Qui ne pouvoit ſouffrir qu'un Artiſan groſſier
Entrepriſt de tracer, d'une main criminelle,
Un portrait reſervé pour le pinceau d'Apelle.
Moi donc, qui connois peu Phébus & ſes douceurs,
Qui ſuis nouveau ſevré ſur le mont des neuf Sœurs:

REMARQUES.

Vers 54. *Parmi les Pelletiers*, &c.] Pierre du Pelletier, Pariſien, Maître de Langue, ne faiſoit guéres que des Sonnets, où il louoit indiſtinctement toutes ſortes de perſonnes. Dès qu'il ſçavoit qu'on imprimoit un Livre, il ne manquoit pas de porter un Sonnet à l'Auteur, pour avoir un exemplaire de l'Ouvrage.

— *On compte des Corneilles.*] Pierre *Corneille* eſt mis en oppoſition avec *Pelletier*; c'eſt que Corneille, outre ſes admirables Tragédies, a compoſé à la louange de Louis XIV. des Poëmes excellens.

Vers 59. *Et j'approuve les ſoins du Monarque guerrier.*] Alexandre le Grand n'avoit permis qu'à *Apelle* de le peindre, à *Lyſippe* de faire ſon image en bronze, & à *Pyrgotèle* de le graver ſur des pierres précieuſes. *Plin. Hiſt. Nat. l.* 7. 37. & *l.* 37.4.

Vers 60. *Qui ne pouvoit ſouffrir*, &c.] Horace 2. Ep. 1. v. 239.

Edicto vetuit, ne quis ſe, præter Apellem,
Pingeret; aut alius Lyſippo duceret æra
Fortis Alexandri vultum ſimulantia.

Attendant que pour Toi l'âge ait meûri ma Muſe,
Sur de moindres ſujets je l'exerce & l'amuſe:
Et tandis que Ton bras, des peuples redouté,
Va, la foudre à la main, rétablir l'équité,
Et retient les Méchans par la peur des ſupplices:
Moi, la plume à la main, je gourmande les vices,
Et gardant pour moi-meſme une juſte rigueur,
Je confie au papier les ſecrets de mon cœur.
Ainſi, dés qu'une fois ma verve ſe réveille,
Comme on voit au printemps la diligente abeille,
Qui du butin des fleurs va compoſer ſon miel,
Des ſottiſes du temps je compoſe mon fiel.
Je vais de toutes parts où me guide ma veine,
Sans tenir en marchant une route certaine,
Et, ſans geſner ma plume en ce libre métier,
Je la laiſſe au hazard courir ſur le papier.
  Le mal eſt, qu'en rimant, ma Muſe un peu legere
Nomme tout par ſon nom, & ne ſçauroit rien taire.
C'eſt là ce qui fait peur aux Eſprits de ce temps,
Qui tout blancs au dehors, ſont tout noirs au dedans.

REMARQUES.

Vers 67. 68. *Et tandis que ton bras... Va, la foudre à la main...*] Figure hardie, & que je doute qui puiſſe être juſtifiée par cette expreſſion de Racine: *Mes derniers regards ont vû fuir les Romains.* Peut-être que le Poëte, qui vient de nommer Apelle, fait alluſion au chef-d'œuvre de ce Peintre. C'étoit un *Alexandre*, dont le bras droit armé de la foudre, paroiſſoit ſortir de la toile. Il y auroit alluſion & comparaiſon.

Vers 72. *Je confie au papier*, &c.] Horace, parlant du Poëte Lucilius:

Ille, velut fidis arcana ſodalibus, olim
Credebat libris. L. 2. Sat. 1. v. 30.

Ce n'eſt ni à Lucilius, ni à Horace que M. Deſpréaux doit ce vers; c'eſt à Montagne. Il en convenoit lui-même,

Ils tremblent qu'un Cenſeur, que ſa verve encourage,
Ne vienne en ſes écrits démaſquer leur viſage,
Et foüillant dans leurs mœurs en toute liberté,
N'aille du fond du Puits tirer la Vérité.
Tous ces gens éperdus au ſeul nom de Satire,
Font d'abord le procez à quiconque oſe rire.
Ce ſont eux que l'on voit, d'un diſcours inſenſé,
Publier dans Paris que tout eſt renverſé,
Au moindre bruit qui court, qu'un Auteur les menace
De joüer des Bigots la trompeuſe grimace.
Pour eux un tel ouvrage eſt un monſtre odieux;
C'eſt offenſer les loix, c'eſt s'attaquer aux Cieux.
Mais bien que d'un faux zele ils maſquent leur foibleſſe,
Chacun voit qu'en effet la Verité les bleſſe.
Envain d'un laſche orgueil leur eſprit revétu
Se couvre du manteau d'une auſtere vertu:
Leur cœur qui ſe connoiſt, & qui fuit la lumiere,
S'il ſe mocque de Dieu, craint Tartuffe & Moliere.
Mais pourquoi ſur ce point ſans raiſon m'écarter?
GRAND ROI, c'eſt mon defaut, je ne ſçaurois flatter.
Je ne ſçai point au Ciel placer un Ridicule,
D'un Nain faire un Atlas, ou d'un Laſche un Hercule,

REMARQUES.

Vers 88. *N'aille du fond du puits tirer la vérité.*] Démocrite diſoit que la vérité étoit au fond d'un puits, & que perſonne ne l'en avoit encore pû tirer.

Vers 93. —— *Qu'un Auteur les menace*, &c.] Moliere avoit compoſé ſon *Tartuffe* en 1664. mais la Cabale des faux Dévots porta Louis XIV. à en défendre la repréſentation; & cette défenſe ſubſiſta juſqu'en 1669.

Vers 121. *Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre.*] Le Poëte a en vûe le droit de préſéance reconnu par l'Eſpagne en 1662. & la Pyramide élevée à Rome

Et ſans ceſſe en eſclave à la ſuite des Grands,
A des Dieux ſans vertu prodiguer mon encens.
On ne me verra point d'une veine forcée,
Meſmes pour Te loüer, déguiſer ma penſée :
Et quelque grand que ſoit Ton pouvoir ſouverain,
Si mon cœur en ces vers ne parloit par ma main,
Il n'eſt eſpoir de biens, ni raiſon, ni maxime,
Qui puſt en ta faveur m'arracher une rime.
    Mais lorſque je Te voi, d'une ſi noble ardeur,
T'appliquer ſans relaſche aux ſoins de Ta grandeur,
Faire honte à ces Rois que le travail étonne,
Et qui ſont accablez du faix de leur Couronne.
Quand je voi Ta ſageſſe, en ſes juſtes projets,
D'une heureuſe abondance enrichir Tes ſujets ;
Fouler aux pieds l'orgueil & du Tage & du Tibre ;
Nous faire de la mer une campagne libre ;
Et tes braves Guerriers ſecondant Ton grand cœur,
Rendre à l'Aigle éperdu ſa premiere vigueur :
La France ſous Tes loix maiſtriſer la Fortune ;
Et nos vaiſſeaux domtant l'un & l'autre Neptune,
Nous aller chercher l'or, malgré l'onde & le vent,
Aux lieux où le Soleil le forme en ſe levant.

REMARQUES.

en 1664. à l'occaſion de l'attentat des Corſes.

Vers 122. *Nous faire de la mer une campagne libre.*] La mer fut purgée de Pirates par la double victoire remportée en 1665. aux côtes d'Afrique ſur les Corſaires de Tunis, & ſur ceux d'Alger.

Vers 124. *Rendre à l'Aigle éperdu*, &c.] En 1664. les Turcs avoient porté la terreur juſqu'à Vienne ; ils furent défaits ſur les bords du Raab par ſix mille hommes d'élite que la France avoit envoyés au ſecours des Princes d'Allemagne.

Vers 128. *Aux lieux où le Soleil le forme*

Alors, ſans conſulter ſi Phébus l'en avouë,
Ma Muſe toute en feu me prévient & Te louë.
Mais bien-toſt la Raiſon arrivant au ſecours,
Vient d'un ſi beau projet interrompre le cours,
Et me fait concevoir, quelque ardeur qui m'emporte,
Que je n'ai ni le ton, ni la voix aſſez forte.
Auſſi-toſt je m'effraye, & mon eſprit troublé
Laiſſe-là le fardeau dont il eſt accablé :
Et ſans paſſer plus loin, finiſſant mon ouvrage,
Comme un Pilote en mer, qu'épouvante l'orage,
Dés que le bord paroiſt, ſans ſonger où je ſuis,
Je me ſauve à la nage, & j'aborde où je puis.

REMARQUES.

en ſe levant.] Dans la même année 1664. Louis XIV. établit la Compagnie des Indes Orientales. Ce Prince lui accorda de grands privileges, & lui fournit avec des ſommes conſidérables les vaiſſeaux néceſſaires pour le premier embarquement.





Tremolieres inv. Ravenet Sculp.

SATIRE I.

Cette Satire, commencée en 1660. est une imitation de la Satire III. de Juvénal. Le Poëte Latin représente Umbricius *s'exilant de* Rome, *à cause des vices qui y regnoient, & des embarras qui en rendoient le séjour incommode. Le Poëte François, en décrivant la retraite de* Damon, *avoit aussi décrit les embarras de* Paris; *mais trouvant dans ce plan une duplicité de sujet, il détacha la seconde description, & en fit une Satire séparée. C'est la sixiéme.*



DAMON ce grand Auteur, dont la Muse fertile
Amusa si long-temps & la Cour & la Ville:
Mais qui n'estant vestu que de simple bureau,
Passe l'esté sans linge, & l'hyver sans manteau:
Et de qui le corps sec, & la mine affamée,
N'en sont pas mieux refaits pour tant de renommée:

REMARQUES.

Vers 1. *Damon ce grand Auteur,* &c.] François Cassandre le principal Héros de cette Satire. Il mourut tel qu'il avoit vêcu, très-pauvre, & très-misantrope, & voulant à peine se reconcilier avec Dieu. Il a traduit en François la Rhétorique d'Aristote, & selon M. Despreaux lui-même, il n'y eut jamais de traduction ni plus claire, ni plus exacte, ni plus fidéle. *Préface à la tête du Subl.* Ed. de 1675.

Vers 4. *Passe l'esté sans linge, & l'hiver sans manteau.*] Ce trait particulier regarde Tristan l'Hermite, un des premiers Académiciens, & non pas Cassandre. Celui-ci portoit en tout temps un manteau, & celui-là n'en eut jamais : témoin cette Epigramme de M. de Montmort.

Elie, ainsi qu'il est écrit,
De son manteau comme de son esprit
Récompensa son Serviteur fidéle.
Tristan eût suivi ce modéle;
Mais Tristan, qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'est un Prophéte,
En laissant à Quinaut son esprit de Poëte,
Ne put lui laisser un manteau.

Las de perdre en rimant & ſa peine & ſon bien,
D'emprunter en tous lieux, & de ne gagner rien,
Sans habits, ſans argent, ne ſçachant plus que faire,
Vient de s'enfuir chargé de ſa ſeule miſere;
Et bien loin des Sergens, des Clercs, & du Palais,
Va chercher un repos qu'il ne trouva jamais:
Sans attendre qu'ici la Juſtice ennemie
L'enferme en un cachot le reſte de ſa vie;
Ou que d'un bonnet vert le ſalutaire affront
Flétriſſe les lauriers qui lui couvrent le front.
   Mais le jour qu'il partit, plus défait & plus blême
Que n'eſt un Penitent ſur la fin d'un Carême,
La colere dans l'ame, & le feu dans les yeux,
Il diſtila ſa rage en ces triſtes adieux.
   Puiſqu'en ce lieu, jadis aux Muſes ſi commode,
Le merite & l'eſprit ne ſont plus à la mode,
Qu'un Poëte, dit-il, s'y voit maudit de Dieu,
Et qu'ici la Vertu n'a plus ni feu ni lieu;

REMARQUES.

Vers 15. & 16. *Ou que d'un bonnet verd*, &c.] M. Deſpréaux avouoit que c'étoit un Poëte inconnu qui lui avoit fourni l'idée de ces deux vers. Ce Poëte inconnu eſt Motin, qui dans ſes Stances ſur un mari jaloux, diſoit, en parlant de Céſar:

Sur ſon front couronné par les mains de la Gloire,
A l'envi des lauriers, &c.

—— *Le bonnet verd.* Ceux qui faiſoient ceſſion de leurs biens en Juſtice étoient obligés de le porter, en ſigne qu'ils étoient devenus pauvres par leur folie, dit Paſquier; & comme un avertiſſement de ne plus contracter avec eux. La peine du bonnet verd introduite en France vers 1580. eſt comme abolie depuis quelque-temps.

Vers 21. *Puiſqu'en ce lieu, jadis aux Muſes ſi commode.* C'eſt ici proprement que commence l'imitation de Juvénal, Satire 3. v. 21.

—— *Quando artibus, inquit, honeſtis*
Nullus in urbe locus, nulla emolumenta laborum, &c.

Allons du moins chercher quelqu'antre ou quelque roche,
D'où jamais ni l'Huiſſier, ni le Sergent n'approche ;
Et ſans laſſer le Ciel par des vœux impuiſſans,
Mettons-nous à l'abri des injures du temps.
Tandis que libre encor, malgré les deſtinées,
Mon corps n'eſt point courbé ſous le faix des années ;
Qu'on ne voit point mes pas ſous l'âge chanceler,
Et qu'il reſte à la Parque encor dequoy filer.
C'eſt là dans mon malheur le ſeul conſeil à ſuivre.
Que George vive ici, puiſque George y ſçait vivre,
Qu'un million comptant, par ſes fourbes acquis,
De Clerc, jadis Laquais, a fait Comte & Marquis.
Que Jacquin vive ici, dont l'adreſſe funeſte
A plus cauſé de maux que la guerre & la peſte,
Qui de ſes revenus écrits par alphabet,
Peut fournir aiſément un Calepin complet.
Qu'il regne dans ces lieux ; il a droit de s'y plaire.
Mais moi, vivre à Paris : Eh, qu'y voudrois-je faire ?
Je ne ſçai ni tromper, ni feindre, ni mentir,
Et quand je le pourrois je n'y puis conſentir.

REMARQUES.

Vers 29. *Tandis que libre encor*, &c.] Juvénal au même endroit :

> *Dum nova canities, dum prima & recta ſenectus,*
> *Dum ſupereſt Lacheſi quod torqueat, & pedibus me*
> *Porto meis, nullo dextram ſubeunte bacillo*, &c.

Vers 34. *Que George vive ici.*] & Vers 37. *Que Jacquin*, &c.] Sous ces mots l'Auteur déſigne les Partiſans. Juvénal, au même endroit.

> ———————— *Vivant Arturius illic*
> *Et Catulus ; maneant qui nigra in candida vertunt.*

Vers 42. *Mais moi, vivre à Paris*, &c.] Juvénal, *ibid.* v. 41.

> *Quid Romæ faciam ? mentiri neſcio.*

Je ne ſçai point en laſche eſſuyer les outrages
D'un Faquin orgueilleux qui vous tient à ſes gages,
De mes Sonnets flateurs laſſer tout l'univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.
Pour un ſi bas emploi ma Muſe eſt trop altiere,
Je ſuis ruſtique & fier, & j'ai l'ame groſſiere.
Je ne puis rien nommer, ſi ce n'eſt par ſon nom.
J'appelle un chat un chat, & Rolet un fripon.
De ſervir un Amant, je n'en ai pas l'adreſſe.
J'ignore ce grand art qui gagne une maîtreſſe,
Et je ſuis à Paris, triſte, pauvre & reclus,
Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.
Mais, pourquoi dira-t-on, cette vertu ſauvage,
Qui court à l'hoſpital, & n'eſt plus en uſage?
La Richeſſe permet une juſte fierté.
Mais il faut eſtre ſouple avec la Pauvreté.
C'eſt par là qu'un Auteur, que preſſe l'indigence,
Peut des aſtres malins corriger l'influence,

REMARQUES.

Vers 45. *Je ne ſçai point en lâche,* &c.] Terence, dans l'Eunuque, Act. 2. Sc. 2. v. 14.

At ego infelix, neque ridiculus eſſe, neque plagas pati
Poſſum.

Vers 50. & 51. —— *J'ai l'ame groſſiére. Je ne puis rien nommer,* &c.] Laſthenes avoit livré la Ville d'Olynthe ſa patrie à Philippe de Macédoine : quelques Courtiſans traiterent l'Olynthien de *Traître.* Il vint s'en plaindre à Philippe : *Les Macédoniens ſont ſi groſſiers,* lui répondit ce Prince, *qu'ils ne ſçavent nommer les choſes que par leur nom.* Plut, Apopht.

Vers 52. —— *Et Rolet un fripon.*] Charles Rolet, Procureur au Parlement; on l'appelloit au Palais l'*ame damnée.* Il étoit ſi décrié, que M. le Premier Preſident de Lamoignon, pour ſignifier un Fripon inſigne, diſoit communément : *C'eſt un Rolet.*

Vers 56. *Ainſi qu'un corps ſans ame, ou devenu perclus.*] Juvénal dans la même Satire troiſiéme.

———————— *Tanquam*
Mancus, & extinctæ corpus non utile dextræ,

Et que le Sort burlesque, en ce siecle de fer,
D'un Pédant, quand il veut, sçait faire un Duc & Pair.
Ainsi de la Vertu, la Fortune se jouë.
Tel aujourd'hui triomphe au plus haut de sa rouë,
Qu'on verroit, de couleurs bizarrement orné,
Conduire le carrosse où l'on le voit traîné,
Si dans les droits du Roi sa funeste science
Par deux ou trois avis n'eust ravagé la France.
Je sçai qu'un juste effroi l'éloignant de ces lieux,
L'a fait pour quelque mois disparoistre à nos yeux:
Mais envain pour un temps une taxe l'exile:
On le verra bien-tost pompeux en cette Ville,
Marcher encor chargé des dépoüilles d'autrui,
Et joüir du Ciel mesme irrité contre lui.
Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine:
Sçavant en ce métier si cher aux beaux Esprits,
Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.

REMARQUES.

Vers 63. *Et que le sort burlesque, en ce siécle de fer*, &c.] Les Ennemis du Poëte abusant de ce Vers, tenterent inutilement de le rendre odieux au Prince lui-même. Juvenal, Sat. 7. v. 197.

Si fortuna volet, fies de Rhetore Consul:
Si volet hæc eadem, fies de Consule Rhetor.

Vers 64. *D'un Pédant .... sçait faire un Duc & Pair.*] L'Auteur a en vûe Louis Barbier, connu sous le nom d'Abbé de la Riviere. On sait que pour avoir trahi la confiance de Gaston Duc d'Orleans, & revelé tous ses secrets au Cardinal Mazarin, il devint de Regent au Collége du Plessis, Evêque de Langres, & par-là Duc & Pair.

Vers 76. *Et joüir du Ciel même irrité contre lui.*] Juvénal, Sat. 1. v. 47.

—————— Damnatus inani
Judicio fruitur Dis iratis, &c.

Vers 80. *Dont Monmaur autrefois fit leçon dans Paris.*] Monmaur, fameux Parasite, & l'objet de toutes les Satires de ses contemporains. Il étoit de la Marche; il fut d'abord Avocat, puis Professeur Royal en Langue Grecque: d'où lui vint le surnom de *Monmaur le Grec.*

Il eſt vrai que du Roi la bonté ſecourable
Jette enfin ſur la Muſe un regard favorable,
Et reparant du Sort l'aveuglement fatal,
Va tirer deſormais Phébus de l'hoſpital.
On doit tout eſperer d'un Monarque ſi juſte.
Mais ſans un Mecénas, à quoi ſert un Auguſte?
Et fait comme je ſuis, au ſiecle d'aujourd'hui,
Qui voudra s'abbaiſſer à me ſervir d'appui?
Et puis, comment percer cette foule effroïable
De Rimeurs affamez dont le nombre l'accable,
Qui, dés que ſa main s'ouvre, y courent les premiers,
Et raviſſent un bien qu'on devoit aux derniers?
Comme on voit les Frêlons, troupe lâche & ſterile,
Aller piller le miel que l'Abeille diſtile.
Ceſſons donc d'aſpirer à ce prix tant vanté,
Que donne la faveur à l'importunité.
Saint-Amand n'eut du Ciel que ſa veine en partage:
L'habit, qu'il eut ſur lui, fut ſon ſeul heritage:

REMARQUES.

Vers 81. —— *Du Roi la bonté ſecourable.*] Loüis XIV venoit de faire des gratifications aux Savans François & Etrangers. Chapelain en avoit dreſſé la liſte par ordre du Miniſtre : ce qui lui attira les reſpeƈts intereſſés d'une infinité d'Auteurs de toute eſpece. C'eſt à quoi l'Auteur faiſoit alluſion dans l'Edition de 1674. où il avoit ajouté ces Vers après le vers 94.

Enfin je ne ſçaurois pour faire un juſte gain,
Aller bas & rampant fléchir ſous Chapelain.
Cependant pour flater ce Rimeur tutelaire
Le frere en un beſoin va renier ſon frere;
Et Phœbus en perſonne y faiſant la leçon,
Gagneroit moins ici qu'au métier de Maçon,
Ou pour eſtre couché ſur la liſte nouvelle,
S'en iroit chez Bilaine admirer la Pucelle.

Vers 97. *Saint Amand n'eut du Ciel,* &c.] Il s'appelloit Marc-Antoine Gerard. Son pere avoit été Chef d'Eſcadre au ſervice d'Elizabeth Reine d'Angleterre. Il mourut en 1660. après avoir conſacré ſes derniéres années à la pénitence & à la pieté. *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.*

Un lit & deux placets composoient tout son bien ;
Ou, pour en mieux parler, Saint-Amand n'avoit rien.
Mais quoi, las de traîner une vie importune,
Il engagea ce rien pour chercher la Fortune,
Et tout chargé de vers qu'il devoit mettre au jour,
Conduit d'un vain espoir, il parut à la Cour.
Qu'arriva-t-il enfin de sa Muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée ?
Et la Fiévre au retour terminant son destin,
Fit par avance en lui, ce qu'auroit fait la Faim.
Un Poëte à la Cour fut jadis à la mode :
Mais des Fous aujourd'hui c'est le plus incommode :
Et l'Esprit le plus beau, l'Auteur le plus poli,
N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.
Faut-il donc desormais joüer un nouveau rôle ?
Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole,
Et feüilletant Loüet allongé par Brodeau,
D'une robbe à longs plis balayer le Barreau ?

REMARQUES.

Vers 108. *Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.*] Il est à présumer que l'Auteur n'a employé ici un nom connu qu'afin de rendre sa narration plus interessante. On voit par les Poesies même de Saint-Amand, qu'il n'avoit pas attendu si tard ni à mandier les graces de la Cour, ni à mettre au jour les Vers qu'il avoit faits dans cette vûe. *Ibid.*

Vers 112. *N'y parviendra jamais au sort de l'Angeli.*] L'Angeli étoit un fou, qui avoit suivi en Flandres M. le Prince de Condé en qualité de Valet d'écurie, & que ce Prince donna depuis au Roi. L'Angeli avoit de l'esprit. Il trouva le secret en flatant les uns, & se faisant craindre des autres, d'amasser environ vingt-cinq mille écus. Mais ses railleries piquantes le firent enfin chasser de la Cour.

Vers 114. *Dois-je, las d'Apollon, recourir à Bartole ?*] C'est-à-dire, dois-je quitter la Poësie pour la Jurisprudence ? Bartole étoit un célebre Jurisconsulte d'Italie, qui a fait d'amples Commentaires sur le Droit.

Vers 115. *Et feuilletant Loüet allongé par Brodeau.*] George Louet, Conseiller au

Mais à ce ſeul penſer je ſens que je m'égare.
Moi ? que j'aille crier dans ce païs barbare,
Où l'on voit tous les jours l'Innocence aux abbois
Errer dans les détours d'un Dédale de lois,
Et dans l'amas confus des chicanes énormes,
Ce qui fut blanc au fond rendu noir par les formes ;
Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier,
Et dont les Cicerons ſe font chez Pé-Fournier ?
Avant qu'un tel deſſein m'entre dans la penſée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée,
Arnauld à Charenton devenir Huguenot,
Saint-Sorlin Janſeniſte, & Saint-Pavin bigot.

Quittons donc pour jamais une Ville importune,
Où l'Honneur a toujours guerre avec la Fortune :
Où le Vice orgueilleux s'érige en Souverain,
Et va la mitre en teſte & la croſſe à la main :
Où la Science triſte, affreuſe, délaiſſée,
Eſt par tout des bons lieux comme infame chaſſée ;

REMARQUES.

Parlement de Paris, a fait un Recueil d'Arrêts fort eſtimé ; & Julien Brodeau, Avocat au même Parlement, y a ajoûté un ſavant Commentaire.

Vers 122. *Ce qui fut blanc au fond, rendu noir par les formes.*] C'eſt une eſpece de Proverbe.

Candida de nigris, & de candentibus atra. Ovid. Metam. 11.v.136. & Juvénal, Sat. 3. —— *Mancant qui nigra in candida vertunt.*

Vers 123. *Où Patru gagne moins qu'Uot & le Mazier.*] Olivier Patru, Avocat au Parlement, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

Uot & le Mazier, deux Avocats d'un mérite fort médiocre.

Vers 124. *Et dont les Cicerons ſe font chez Pé-Fournier ?*] Pierre Fournier, Procureur au Parlement, ſignoit *P. Fournier*, pour ſe diſtinguer de quelques-uns de ſes confreres qui portoient auſſi le nom de *Fournier*. Dans la Comédie Italienne d'*Arlequin Procureur*, Arlequin, pour imiter ce Vers, ſe nommoit *Pé-Arlequin*.

Où

Où le ſeul art en vogue eſt l'art de bien voler :
Où tout me choque : enfin, où.... Je n'oſe parler.
Et quel Homme ſi froid ne ſeroit plein de bile
A l'aſpect odieux des mœurs de cette Ville ?
Qui pourroit les ſouffrir ? & qui, pour les blaſmer,
Malgré Muſe & Phébus n'apprendroit à rimer ?
Non, non; ſur ce ſujet pour eſcrire avec grace,
Il ne faut point monter au ſommet du Parnaſſe,
Et ſans aller resver dans le double Vallon,
La colére ſuffit, & vaut un Apollon.
Tout beau, dira quelqu'un, vous entrez en furie.
A quoi bon ces grands mots ? doucement, je vous prie :
Ou bien montez en Chaire, & là, comme un Docteur,
Allez de vos ſermons endormir l'Auditeur.
C'eſt là que bien ou mal on a droit de tout dire.
Ainſi parle un Eſprit qu'irrite la Satire,
Qui contre ſes defauts croit eſtre en ſeureté,
En raillant d'un Cenſeur la triſte auſterité :

REMARQUES.

Vers 127. *Arnauld à Charenton devenir Huguenot.*] Antoine Arnauld Docteur de Sorbonne. Il a publié d'excellens ouvrages contre les Calviniſtes.

Vers 128. *Saint-Sorlin Janſeniſte.*] Jean Deſmarêts de Saint-Sorlin, de l'Académie Françoiſe, après avoir ceſſé d'écrire pour le Théatre, publia en 1665. un Ecrit contre les Religieuſes de Port-Royal; ainſi il étoit bien éloigné d'embraſſer le Janſéniſme.

Vers 128. ——*Et Saint-Pavin bigot.*] Sanguin de Saint-Pavin, fameux Libertin, diſciple de Théophile, auſſi-bien que des Barreaux, Bardouville, & quelques autres.

Vers 144. *La colére ſuffit, & vaut un Apollon.*] Juvénal en ce Vers célebre, Sat. I. v. 79.

Si natura negat, facit indignatio verſum.

Puis ſouvent la colére engendre de bons Vers. Regnier, Sat. 2.

Qui fait l'homme intrepide, & tremblant de foibleſſe,
Attend pour croire en Dieu que la fiévre le preſſe;
Et toûjours dans l'orage au Ciel levant les mains,
Dés que l'air eſt calmé, rit des foibles Humains.
Car de penſer alors qu'un Dieu tourne le Monde,
Et regle les reſſorts de la machine ronde,
Ou qu'il eſt une vie au delà du trépas,
C'eſt là, tout haut du moins, ce qu'il n'avoûra pas.
  Pour moi qu'en ſanté meſme un autre Monde étonne,
Qui crois l'ame immortelle, & que c'eſt Dieu qui tonne:
Il vaut mieux pour jamais me bannir de ce Lieu.
Je me retire donc. Adieu, Paris, Adieu.

REMARQUES.

Vers 154. *Attend pour croire en Dieu, que la fiévre le preſſe.*] Ce Vers déſigne le fameux *Des-Barreaux*, *qui*, ſelon le langage de Bourſault dans ſes Lettres, *ne croyoit en Dieu que quand il étoit malade.*



SATIRE II.

A M. DE MOLIERE.

L'Auteur composa cette Satire en 1664. Elle est purement de son invention. Il y a exprimé de la maniere la plus heureuse toutes les bizarreries de la rime ; il se propose de montrer combien il est difficile de la concilier avec la raison.

RARE & fameux Esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine ;
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts,
Et qui sçais à quel coin se marquent les bons vers ;
Dans les combats d'esprit sçavant Maistre d'escrime,
Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.
On diroit, quand tu veux, qu'elle te vient chercher.
Jamais au bout du vers on ne te voit broncher ;
Et sans qu'un long détour t'arreste, ou t'embarrasse,
A peine as-tu parlé, qu'elle-mesme s'y place.
Mais moi, qu'un vain caprice, une bizarre humeur,
Pour mes pechez, je croi, fit devenir Rimeur :
Dans ce rude métier, où mon esprit se tuë,
Envain, pour la trouver, je travaille & je suë.
Souvent j'ai beau réver du matin jusqu'au soir :
Quand je veux dire *blanc*, la quinteuse dit *noir*.
Si je veux d'un Galant dépeindre la figure,
Ma plume pour rimer trouve l'Abbé de Pure :

REMARQUES.

Vers 17. *Si je veux d'un Galant*, &c.] Michel de Pure, né à Lyon, Auteur de plusieurs Traductions médiocres, affectoit de la galanterie, sans être galant. Et le trait dont il est percé dans ce vers, il se l'étoit attiré par une Parodie contre M. Despréaux.

Si je penſe exprimer un Auteur ſans défaut,
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Enfin quoi que je faſſe, ou que je veüille faire,
La bizarre toûjours vient m'offrir le contraire.
De rage quelquefois, ne pouvant la trouver,
Triſte, las, & confus, je ceſſe d'y réver:
Et maudiſſant vingt fois le Démon qui m'inſpire,
Je fais mille ſermens de ne jamais écrire.
Mais quand j'ai bien maudit & Muſes & Phébus,
Je la voi qui paroiſt, quand je n'y penſe plus.
Auſſi-toſt, malgré moi, tout mon feu ſe rallume:
Je reprens ſur le champ le papier & la plume.
Et de mes vains ſermens perdant le ſouvenir,
J'attens de vers en vers qu'elle daigne venir.
Encor ſi pour rimer, dans ſa verve indiſcrete,
Ma Muſe au moins ſouffroit une froide épithete:
Je ferois comme un autre, & ſans chercher ſi loin,
J'aurois toûjours des mots pour les coudre au beſoin.
Si je loüois Philis, *En miracles feconde;*
Je trouverois bientoſt, *A nulle autre ſeconde.*
Si je voulois vanter un objet *Nompareil;*
Je mettrois à l'inſtant, *Plus beau que le Soleil.*

REMARQUES.

Vers 20. *La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.*] Philippe Quinaut, Auteur de pluſieurs Tragédies tombées dans l'oubli; célébre d'ailleurs par ſes Opera. Il mourut en 1688.

Vers 35. *Je ferois comme un autre,* &c.] C'eſt ainſi qu'en uſoit Menage. Ses Poëſies en font foi.

Enfin parlant toûjours, d'*Aſtres* & de *Merveilles*,
De *Chef-d'œuvres des Cieux*, de *Beautez ſans pareilles;*
Avec tous ces beaux mots ſouvent mis au hazard,
Je pourrois aiſément, ſans genie & ſans art,
Et tranſpoſant cent fois & le nom & le verbe,
Dans mes vers recouſus mettre en piéces Malherbe.
Mais mon eſprit, tremblant ſur le choix de ſes mots,
N'en dira jamais un, s'il ne tombe à propos,
Et ne ſçauroit ſouffrir, qu'une phraſe inſipide
Vienne à la fin d'un vers remplir la place vuide.
Ainſi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.
  Maudit ſoit le premier, dont la verve inſenſée
Dans les bornes d'un vers renferma ſa penſée,
Et donnant à ſes mots une étroite priſon,
Voulut avec la Rime enchaiſner la Raiſon.
Sans ce métier, fatal au repos de ma vie,
Mes jours pleins de loiſir couleroient ſans envie,
Je n'aurois qu'à chanter, rire, boire d'autant;
Et comme un gras Chanoine, à mon aiſe, & content,
Paſſer tranquillement, ſans ſouci, ſans affaire,
La nuit à bien dormir, & le jour à rien faire.

R E M A R Q U E S.

Vers 53. *Maudit ſoit le premier*, &c,] On a toujours admiré ce Vers & les trois ſuivans.

Vers 62. —— *Et le jour à rien faire.*] Les Pradons ſe ſont élevés contre cette expreſſion. L'Académie l'a adoptée ſur ce fondement, qu'en ôtant la négative, *rien faire* devient une ſorte d'occupation.

Mon cœur exempt de ſoins, libre de paſſion,
Sçait donner une borne à ſon ambition;
Et fuïant des grandeurs la preſence importune,
Je ne vais point au Louvre adorer la Fortune.
Et je ſerois heureux, ſi, pour me conſumer,
Un deſtin envieux ne m'avoit fait rimer.
Mais depuis le moment que cette freneſie
De ſes noires vapeurs troubla ma fantaiſie,
Et qu'un Démon, jaloux de mon contentement,
M'inſpira le deſſein d'écrire pòliment:
Tous les jours malgré moi, cloüé ſur un ouvrage,
Retouchant un endroit, effaçant une page,
Enfin paſſant ma vie en ce triſte métier,
J'envie en écrivant le ſort de Pelletier.
Bienheureux Scuderi, dont la fertile plume
Peut tous les mois ſans peine enfanter un volume!
Tes écrits, il eſt vrai, ſans force & languiſſans,
Semblent eſtre formez en dépit du bon ſens:
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puiſſe dire,
Un Marchand pour les vendre, & des Sots pour les lire.
Et quand la Rime enfin ſe trouve au bout des vers,
Qu'importe que le reſte y ſoit mis de travers?

REMARQUES.

Vers 77. *Bienheureux Scuderi*, &c.] George de Scuderi, de l'Académie Françoiſe, Auteur de divers Romans, de pluſieurs Tragédies, & du Poeme d'*Alaric*.

Vers 87. *Un Sot en écrivant*, &c.]

Ridentur mala qui componunt carmina; verùm
Gaudent ſcribentes, & ſe venerantur, & ultro
Si taceas laudant, quidquid ſcripſere, beati.

Malheureux mille fois celui dont la manie
Veut aux regles de l'art aſſervir ſon génie!
Un Sot en écrivant fait tout avec plaiſir:
Il n'a point en ſes vers l'embarras de choiſir,
Et toujours amoureux de ce qu'il vient d'écrire,
Ravi d'étonnement en ſoi-meſme il s'admire.
Mais un Eſprit ſublime envain veut s'élever
A ce degré parfait qu'il tâche de trouver:
Et toûjours mécontent de ce qu'il vient de faire,
Il plaiſt à tout le monde, & ne ſçauroit ſe plaire.
Et Tel, dont en tous lieux chacun vante l'eſprit,
Voudroit pour ſon repos n'avoir jamais écrit.
Toi donc, qui vois les maux où ma Muſe s'abîme,
De grace, enſeigne-moi l'art de trouver la Rime:
Ou, puiſqu'enfin tes ſoins y feroient ſuperflus,
Moliere, enſeigne-moi l'art de ne rimer plus.

REMARQUES.

Vers 98. *De grace, enſeigne-moi, &c.*] Moliere penſoit toujours juſte; mais la rime & l'expreſſion ne répondoient pas toujours à la juſteſſe de ſes penſées. Il ſe livroit trop à ſon premier feu, & il lui étoit comme impoſſible de revenir ſur ſes Ouvrages.





SATIRE III.

Cette Satire composée en 1667. contient le récit d'un festin donné par un homme qui se pique de rafiner sur la bonne chere; mais qui a le goût faux & extravagant. C'est ainsi qu'Horace avoit peint Nasidiénus, Satire VIII. Liv. 2. *& Regnier*, Sat. X. *un homme non moins ridicule.*

Le Poëte ne s'est point représenté ici, comme on l'a crû faussement. C'est M. du Broussin; si connu par sa délicatesse excessive, qu'il a en vûë, & qu'il vouloit même désigner par la lettre B. *La lettre* A *marque la personne qui interroge, & la lettre* P *le Poëte.*

A. QUEL sujet inconnu vous trouble & vous altere?
D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre & severe,
Et ce visage enfin plus pasle qu'un Rentier,
A l'aspect d'un Arrest qui retranche un quartier?
Qu'est devenu ce teint, dont la couleur fleurie
Sembloit d'ortolans seuls, & de bisques nourrie,
Où la joye en son lustre attiroit les regards,
Et le vin en rubis brilloit de toutes parts?
Qui vous a pû plonger dans cette humeur chagrine?
A-t-on par quelque Edit reformé la cuisine?

REMARQUES.

Vers 4. *A l'aspect d'un Arrêt qui retranche un quartier?*] En 1664. le Roi supprima un quartier des rentes constituées sur l'Hôtel-de-Ville.

Vers 18. *J'éludois tous les jours*, &c.] La plus méprisable des critiques que l'Auteur ait essuyée a pour titre, *Le Satirique François expirant.* Elle roule toute entiére sur cette Satire. Au lieu de *j'éludois*, le Critique soutient qu'il falloit dire *j'évitois.* Au lieu d'*il m'aborde, il m'acoste.* Sur le Vers 31. *A peine estois-je entré*, il s'écrie: *à peine*, quelle peine! Quel dommage que de pareils Ecrits soient oubliés!

Vers 22. & 23. *Boucingo.*] Fameux Marchand de vin. *Le Commandeur.*] Jac-

Ou

Ou quelque longue pluye, inondant vos vallons,
A-t-elle fait couler vos vins & vos melons?
Répondez donc enfin, ou bien je me retire.
P. Ah! de grace, un moment, ſouffrez que je reſpire.
Je ſors de chez un Fat, qui, pour m'empoiſonner,
Je penſe, exprés chez lui m'a forcé de diſner.
Je l'avois bien prévû. Depuis prés d'une année,
J'éludois tous les jours ſa pourſuite obſtinée.
Mais hier il m'aborde, & me ſerrant la main:
Ah! Monſieur, m'a-t-il dit, je vous attens demain.
N'y manquez pas au moins. J'ay quatorze bouteilles
D'un vin vieux.... Boucingo n'en a point de pareilles:
Et je gagerois bien que chez le Commandeur,
Villandri priſeroit ſa ſéve & ſa verdeur.
Moliere avec Tartuffe y doit joüer ſon rôle:
Et Lambert, qui plus eſt, m'a donné ſa parole.
C'eſt tout dire en un mot, & vous le connoiſſez.
Quoi Lambert? Oüi, Lambert. A demain. C'eſt aſſez.
Ce matin donc, ſéduit par ſa vaine promeſſe,
J'y cours, midi ſonnant, au ſortir de la Meſſe.

REMARQUES.

ques de Souvré, Commandeur de Saint Jean de Latran, puis Grand Prieur de France. Il étoit fils du Maréchal de Souvré, Gouverneur de Louis XIV.

Vers 24. *Villandri.*] Il étoit fils de Baltazar le Breton, Seigneur de Villandri, Conſeiller d'Etat, Gentilhomme de la Chambre.

Vers 25. *Moliere avec Tartuffe.*] La Comédie du *Tartuffe* avoit été défendue. Tout le monde vouloit avoir Moliere pour la lui entendre réciter.

Vers 26. *Et Lambert, qui plus eſt.*] Michel Lambert, célébre Muſicien. On le regardoit comme l'inventeur du beau chant. Il mourut à Paris en *1696.* & fut inhumé

A peine eſtois-je entré, que ravi de me voir,
Mon Homme, en m'embraſſant, m'eſt venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allegreſſe entiere,
Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Moliere:
Mais puiſque je vous voy, je me tiens trop content.
Vous eſtes un brave homme: Entrez. On vous attend.
A ces mots, mais trop tard, reconnoiſſant ma faute,
Je le ſuis en tremblant dans une chambre haute,
Où malgré les volets le Soleil irrité
Formoit un poëſle ardent au milieu de l'Eſté.
Le couvert eſtoit mis dans ce Lieu de plaiſance;
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connoiſſance,
Deux nobles Campagnards, grands lecteurs de Romans,
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs complimens.
J'enrageois. Cependant on apporte un potage.
Un coq y paroiſſoit en pompeux équipage,
Qui changeant ſur ce plat & d'eſtat & de nom,
Par tous les Conviez s'eſt appellé chappon.
Deux aſſiettes ſuivoient, dont l'une eſtoit ornée
D'une langue en ragouſt de perſil couronnée:

REMARQUES.

dans le tombeau de Lulli ſon gendre.

Vers 44. *Qui m'ont dit tout Cyrus*, &c.] C'eſt le titre d'un Roman fort connu, & dont on s'imaginoit en Province que le ſtile étoit celui de la Cour.

Vers 45. —— *Cependant on apporte un potage*, &c.] M. Fourcroi, célébre Avocat, donna exprès un repas tout ſemblable. On devine aiſément que l'imitation ne lui réuſſit pas.

Vers 60. *Qu'aux Sermons de Caſſagne, ou de l'Abbé Cotin.*] Jacques Caſſagnes, né & élevé à Nîmes, où ſon pere étoit Tréſorier du Domaine; Garde de la Bibliothéque du Roi, reçû à l'Académie Françoiſe à l'âge de 27. ans, mourut en 1679. à S. Lazare, âgé ſeulement de 46. ans. L'étude & le chagrin du trait ſatirique qui donne occaſion à cette remarque, lui avoient dérangé la tête. Entr'autres Ouvrages, il a laiſſé une

L'autre d'un godiveau tout bruslé par dehors,
Dont un beure gluant inondoit tous les bords.
On s'assied : mais d'abord, notre Troupe serrée
Tenoit à peine autour d'une table quarrée,
Où chacun malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisoit un tour à gauche, & mangeoit de costé.
Jugez en cet estat si je pouvois me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin, ni la chere,
Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux Sermons de Cassagne, ou de l'Abbé Cotin.
Nostre Hoste, cependant, s'adressant à la Troupe :
Que vous semble, a-t-il dit, du goust de cette soupe ?
Sentez-vous le citron, dont on a mis le jus,
Avec des jaunes d'œufs meslez dans du verjus ?
Ma foy, vive Mignot, & tout ce qu'il appreste !
Les cheveux cependant me dressoient à la teste :
Car Mignot, c'est tout dire, & dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sceut mieux son métier.
J'approuvois tout pourtant de la mine & du geste,
Pensant qu'au moins le vin dûst reparer le reste.

REMARQUES.

Traduction estimée des trois Livres *de Oratore.*

Cotin.] Charles Cotin, aussi de l'Académie Françoise, & Aumônier du Roi. Nous avons de lui différentes Poësies, & quelques Ouvrages en Prose, tels que la *Pastorale sacrée*, & *Salomon*, ou *la Politique Royale.* C'est la fatale nécessité de la rime qui lui a attiré les traits répandus dans les Satires de M. Despréaux. Un hémistiche lui manquoit. *Vous voilà bien embarrassé*, dit Furetiere ? *Que ne placez-vous là l'Abbé Cotin ?* Ainsi est justifiée la vérité de ces deux Vers :

Et malheur à tout nom, qui propre à la censure,
Peut entrer dans un Vers, sans rompre la mesure.

Vers 65. *Ma foi, vive Mignot,* &c.] Jac-

Pour m'en éclaircir donc, j'en demande. Et d'abord
Un Laquais effronté m'apporte un rouge-bord,
D'un Auvernat fumeux, qui meslé de Lignage,
Se vendoit chez Crenet, pour vin de l'Hermitage;
Et qui rouge & vermeil, mais fade & doucereux,
N'avoit rien qu'un goust plat, & qu'un déboire affreux.
A peine ay-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins meslez j'ay reconnu l'adresse.
Toutefois avec l'eau que j'y mets à foison,
J'esperois adoucir la force du poison.
Mais qui l'auroit pensé? pour comble de disgrace,
Par le chaud qu'il faisoit nous n'avions point de glace.
Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'Esté!
Au mois de Juin! Pour moi, j'estois si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au Diable,
Je me suis veu vingt fois prest à quitter la table;
Et dûst-on m'appeller & fantasque & bouru,
J'allois sortir enfin, quand le rost a paru.
Sur un liévre flanqué de six poulets étiques,
S'élevoient trois lapins, animaux domestiques,

REMARQUES.

ques Mignot, Patissier-Traiteur. Comme il étoit Maître Queux de la Maison du Roi, & Ecuyer de la bouche de la Reine, il se crut déshonoré, s'il souffroit qu'on traitât d'Empoisonneur un Officier tel que lui. Il présenta sa plainte à M. Deffita, Lieutenant Criminel. Celui-ci le renvoya, en disant que l'injure dont il se plaignoit, n'étoit qu'une plaisanterie dont il devoit rire le premier. Mignot, plus irrité que jamais, s'avisa d'un expédient tout nouveau, pour se faire justice à lui-même. Il avoit la réputation de faire d'excellens Biscuits; & sçachant que l'Abbé Cotin avoit composé une Satire contre leur ennemi commun, il la fit imprimer à ses dépens, & lorsqu'on venoit acheter des Biscuits, il les envelopoit dans la feuille qui contenoit la Satire imprimée, afin de la répandre.

Qui dés leur tendre enfance élevez dans Paris,
Sentoient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entaſſées,
Regnoit un long cordon d'aloüetes preſſées,
Et ſur les bords du plat, ſix pigeons étalez
Préſentoient pour renfort leurs ſqueletes bruſlez.
A coſté de ce plat paroiſſoient deux ſalades,
L'une de pourpier jaune, & l'autre d'herbes fades,
Dont l'huile de fort loin ſaiſiſſoit l'odorat,
Et nageoit dans des flots de vinaigre roſat.
Tous mes Sots à l'inſtant changeant de contenance,
Ont loüé du feſtin la ſuperbe ordonnance :
Tandis que mon Faquin, qui ſe voïoit priſer,
Avec un ris moqueur les prioit d'excuſer.
Sur tout certain Hableur, à la gueule affamée,
Qui vint à ce feſtin conduit par la fumée,
Et qui s'eſt dit Profés dans l'ordre des Coſteaux,
A fait en bien mangeant, l'éloge des morceaux.
Je riois de le voir, avec ſa mine étique,
Son rabat jadis blanc, & ſa perruque antique,

REMARQUES.

Vers 73. *D'un Auvernat fumeux, qui meſlé de Lignage.*] L'*Auvernat*, ou *Auvernas*, & *le Lignage*, vins peu eſtimés qui croiſſent aux environs d'Orleans.

Vers 74. *Se vendoit chez Crenet.*] Fameux Marchand de vin, qui tenoit le Cabaret de la Pomme de Pin, déja célébre du temps de Regnier, *Sat. X.*

Vers 74. —— *Pour vin de l'Hermitage.*] Ce vin eſt ainſi appellé, parce qu'il croît dans le Dauphiné, vis-à-vis de Tournon, ſur un côteau où eſt un Hermitage.

Vers 96. —— *Leurs ſqueletes brûlés.*] Horace applique aux Merles ce que l'Auteur dit des Pigeons :

—————— *Tum pectore aduſto*
Vidimus & Merulas poni. L. 2. Sat. 8.

Vers 107. —— *Dans l'Ordre des Côteaux.*]

En lapins de garenne ériger nos clapiers,
Et nos pigeons Cauchois en ſuperbes ramiers;
Et pour flatter notre Hoſte, obſervant ſon viſage,
Compoſer ſur ſes yeux ſon geſte & ſon langage.
Quand noſtre Hoſte charmé, m'aviſant ſur ce point,
Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point?
Je vous trouve aujourd'hui l'ame toute inquiette,
Et les morceaux entiers reſtent ſur votre aſſiette.
Aimez-vous la muſcade? On en a mis par tout.
Ah! Monſieur, ces poulets ſont d'un merveilleux gouſt.
Ces pigeons ſont dodus, mangez ſur ma parole.
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche & molle.
Ma foy, tout eſt paſſable, il le faut confeſſer;
Et Mignot aujourd'hui s'eſt voulu ſurpaſſer.
Quand on parle de ſauce il faut qu'on y raffine.
Pour moi, j'aime ſur tout que le poivre y domine.
J'en ſuis fourni, Dieu ſçait, & j'ai tout Pelletier
Roulé dans mon office en cornets de papier.
A tous ces beaux diſcours, j'eſtois comme une pierre,
Ou comme la Statuë eſt au feſtin de Pierre;
Et ſans dire un ſeul mot, j'avalois au hazard
Quelque aiſle de poulet dont j'arrachois le lard.

REMARQUES.

Cet Ordre, ſuivant le Pere Bouhours, étoit une Societé de fins Débauchés, qui vouloient que le vin qu'ils bûvoient, fût d'un certain côteau aux environs de Rheims, & qui par cette raiſon furent appellés *les Côteaux.* On ne ſe tourmentera point pour concilier ici Menage dans ſon *Dictionnaire Etymologique*, & M. des Maiſeaux dans ſa *Vie de Saint-Evremond.* On peut conſulter les Nouvelles de la République des Lettres, *Août* 1704.

Vers 111. *En lapins de garenne ériger nos clapiers.*] On appelle *Clapiers* les Lapins domeſtiques.

Cependant mon Hableur, avec une voix haute,
Porte à mes Campagnards la ſanté de noſtre Hoſte:
Qui tous deux pleins de joye, en jettant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent ſon deffi.
Un ſi galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté par tout des verres à la ronde,
Où les doigts des Laquais dans la craſſe tracez,
Témoignoient par écrit qu'on les avoit rincez.
Quand un des Conviez, d'un ton melancolique,
Lamentant triſtement une chanſon bachique;
Tous mes Sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, ſe mettent à chanter.
La Muſique ſans doute eſtoit rare & charmante:
L'un traîne en longs fredons une voix glapiſſante,
Et l'autre l'appuyant de ſon aigre fauſſet,
Semble un violon faux qui jure ſous l'archet.
Sur ce point un jambon, d'aſſez maigre apparence,
Arrive ſous le nom de jambon de Mayence.
Un Valet le portoit, marchant à pas comptez,
Comme un Recteur ſuivi des quatre Facultez.

REMARQUES.

Vers 112. *Et nos pigeons Cauchois en ſuperbes Ramiers.*] *Cauchois*, Pigeons ainſi nommés du Pays de Caux, où ils ſont plus gros qu'ailleurs. *Ramiers*, Pigeons ſauvages qui perchent ſur les arbres.

Vers 130. *Ou comme la ſtatuë eſt au feſtin de Pierre.*] *Le feſtin de Pierre*, piece de Théatre, en Eſpagnol, *El combidado de piedra*, litteralement *le convié de pierre.* Les Comédiens Italiens nous ont apporté ce ſujet. Moliere l'a traité en proſe, & Thomas Corneille a tourné en vers la piéce de Moliere, mais avec quelques changemens dans la diſpoſition.

Vers 152. *Comme un Recteur*, &c.] Aux Proceſſions de l'Univerſité de Paris, le Recteur marche précedé de ſes Bedeaux, & ſuivi des quatre Facultés, qui ſont les Arts,

Deux Marmitons craſſeux, reveſtus de ſerviettes,
Lui ſervoient de Maſſiers , & portoient deux aſſiettes,
L'une de champignons, avec des ris de veau,
Et l'autre de pois verds, qui ſe noyoient dans l'eau.
Un ſpectacle ſi beau ſurprenant l'aſſemblée,
Chez tous les Conviez la joye eſt redoublée:
Et la troupe à l'inſtant ceſſant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'eſt miſe à raiſonner.
Le vin au plus müet fourniſſant des paroles,
Chacun a debité ſes maximes frivoles,
Reglé les intereſts de chaque Potentat,
Corrigé la Police, & reformé l'Eſtat;
Puis de là s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.
Enfin, laiſſant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos on a parlé de Vers.
Là tous mes Sots, enflez d'une nouvelle audace,
Ont jugé des Auteurs en maiſtres du Parnaſſe.

REMARQUES.

la Médecine, le Droit, & la Théologie.

Vers 154. *Lui ſervoient de Maſſiers.*] Le Recteur dans les Proceſſions eſt accompagné de deux Maſſiers ou Bedeaux qui portent devant lui des Maſſes ou Bâtons à tête garnis d'argent, tels qu'on en porte par honneur devant le Roi & devant M. le Chancellier.

Vers 161. *Le vin au plus muet fourniſſant des paroles.*] Horace, L. 1. Ep. 5.

Fœcundi calices quem non fecere diſertum?

Vers 166. *A vaincu la Hollande, ou battu l'Angleterre.*] L'Angleterre & la Hollande étoient alors en guerre. Les Hollandois furent battus ſur mer en 1665. Louis XIV. ſe déclara contr'eux, & la guerre fut enfin terminée en 1667. par le Traité de Breda.

Vers 170. *Ont jugé des Auteurs,* &c.] Perſe, Satire I. 30.

——— *Ecce inter pocula quærunt*
Romulidæ ſaturi quid dia poemata narrent.

Vers 172. — *Théophile & Ronſard.*] *Le premier* avoit une imagination brillante, mais nulle régularité. *Le ſecond* fut admiré en ſon temps, mais il eſt tombé dans l'oubli par ſon érudition pédanteſque.

Mais

Mais noſtre Hoſte ſur tout, pour la juſteſſe & l'art,
Elevoit juſqu'au ciel Theophile & Ronſard.
Quand un des Campagnards relevant ſa mouſtache,
Et ſon feutre à grands poils ombragé d'un pennache,
Impoſe à tous ſilence, & d'un ton de Docteur,
Morbleu! dit-il, la Serre eſt un charmant Auteur!
Ses vers ſont d'un beau ſtile, & ſa proſe eſt coulante.
La Pucelle eſt encore une œuvre bien galante,
Et je ne ſçai pourquoi je baaille en la liſant.
Le Païs, ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant:
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture.
Ma foi, le jugement ſert bien dans la lecture.
A mon gré, le Corneille eſt joli quelquefois.
En vérité pour moi, j'aime le beau François.
Je ne ſçai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre.
Ce n'eſt qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les Heros chez Quinaut parlent bien autrement,
Et juſqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.

REMARQUES.

Vers 176. —— *La Serre eſt un charmant Auteur.*] Puget de la Serre, qui a publié pluſieurs Ouvrages en proſe & en vers, & tous de la même force.

Vers 178. *La Pucelle eſt encore une œuvre bien galante.*] *La Pucelle*, ou *la France délivrée*, Poëme héroïque de Chapelain.

Vers 180. *Le Païs, ſans mentir, eſt un bouffon plaiſant.*] René Le Païs, Nantois, connu par le Livre qu'il publia en *1664.* ſous le titre d'*Amitiés, Amours, & Amourettes.*

Vers 185. *Je ne ſçai pas pourquoi l'on vante l'Alexandre.*] *Aléxandre le Grand*, Tragédie de M. Racine, donnée au public en *1665.*

Vers 188. *Et juſqu'à* je vous hais, *tout s'y dit tendrement.*] Le Poëte avoit en vûe une Scéne de *la Stratonice* de Quinault. Antiochus y dit à Stratonice: *Vous me haïſſez donc.* A quoi elle répond: *J'y mets toute ma gloire.* Et la Scéne finit par ces deux Vers:

Adieu, croyez toujours que ma haine eſt extrême,
Prince, & ſi je vous hais, haïſſez-moi de même.

On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire,
Qu'un jeune homme...Ah! je ſçai ce que vous voulez dire,
A répondu notre Hoſte, *Un Auteur ſans defaut,*
La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.
Juſtement. A mon gré, la piece eſt aſſez plate.
Et puis blâmer Quinaut... Avez-vous vû l'Aſtrate?
C'eſt là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Sur tout l'*Anneau Royal* me ſemble bien trouvé.
Son ſujet eſt conduit d'une belle maniere,
Et chaque acte en ſa piece eſt une piece entiere:
Je ne puis plus ſouffrir ce que les autres font.
Il eſt vrai que Quinaut eſt un Eſprit profond,
A repris certain Fat, qu'à ſa mine diſcrete
Et ſon maintien jaloux j'ai reconnu Poëte:
Mais il en eſt pourtant qui le pourroient valoir.
Ma foi, ce n'eſt pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon Campagnard avec une voix claire,
Et déja tout boüillant de vin & de colere.
Peut-eſtre, a dit l'Auteur paſliſſant de courroux:
Mais vous, pour en parler vous y connoiſſez-vous?
Mieux que vous mille fois, dit le Noble en furie.
Vous? Mon Dieu, meſlez-vous de boire, je vous prie,

REMARQUES.

Vers 189. *On dit qu'on l'a drapé dans certaine Satire.*] Dans la Satire précedente.

Vers 194. —— *Avez-vous vû l'Aſtrate?*

Vers 196. *Sur tout l'Anneau Royal*, &c.] *Aſtrate, Roi de Tyr*, Tragédie de Quinault, repréſentée en 1665. *L'Anneau Royal* fait le ſujet de deux Scénes du troiſiéme Acte.

A l'Auteur ſur le champ aigrement reparti.
Je ſuis donc un Sot? Moi? Vous en avez menti,
Reprend le Campagnard, & ſans plus de langage,
Lui jette, pour deffi, ſon aſſiette au viſage;
L'autre eſquive le coup, & l'aſſiette volant
S'en va frapper le mur, & revient en roulant.
A cet affront, l'Auteur ſe levant de la table,
Lance à mon Campagnard un regard effroyable:
Et chacun vainement ſe ruant entre-deux,
Nos Braves s'accrochant ſe prennent aux cheveux.
Auſſi-toſt ſous leurs pieds les tables renverſées
Font voir un long débris de bouteilles caſſées:
Envain à lever tout les Valets ſont fort promts,
Et les ruiſſeaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arreſter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les ſepare,
Et leur premiere ardeur paſſant en un moment,
On a parlé de paix & d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conſpire,
J'ai gagné doucement la porte ſans rien dire,
Avec un bon ſerment, que ſi pour l'avenir,
En pareille cohuë on me peut retenir,
Je conſens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie:
Qu'à Paris le gibier manque tous les hyvers,
Et qu'à peine au mois d'Aouſt l'on mange des pois verds.



SATIRE IV.

A MONSIEUR L'ABBÉ LE VAYER.

Cette Satire fut compoſée en 1664. L'Auteur en conçut l'idée dans une converſation qu'il eut avec l'Abbé le Vayer & Moliere, & où l'on établit par divers exemples, que tous les hommes ſont fous, & que chacun néanmoins ſe croit ſage tout ſeul. Propoſition qui fait le ſujet de la Piéce.

D'Où vient, cher le Vayer, que l'Homme le moins ſage
Croit toûjours ſeul avoir la ſageſſe en partage:
Et qu'il n'eſt point de Fou, qui par belles raiſons
Ne loge ſon voiſin aux Petites-Maiſons?
Un Pédant enyvré de ſa vaine ſcience,
Tout heriſſé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans ſa teſte entaſſez, n'a ſouvent fait qu'un Sot,
Croit qu'un livre fait tout, & que ſans Ariſtote
La raiſon ne voit goute, & le bon ſens radote.
D'autre part un Galant, de qui tout le meſtier
Eſt de courir le jour de quartier en quartier,
Et d'aller, à l'abri d'une perruque blonde,
De ſes froides douceurs fatiguer le beau monde,

REMARQUES.

Vers 1. *D'où vient, cher le Vayer.*] L'Abbé le Vayer, fils unique de M. de la Mothe le Vayer, Conſeiller d'Etat, Précepteur de Monſieur Philippe de France. On le croit Auteur du Roman de *Tarſis & Zélie.* Il mourut en 1664. âgé d'environ 35. ans.

Vers 4. —— *Aux Petites-Maiſons.*] Hôpital de Paris, où l'on enferme les Fous.

Vers 31. *Il compteroit plutôt*, &c.] Ces deux vers ſont imités de Juvénal, Satire 10. vers 220.

Condamne la ſcience, & blaſmant tout écrit,
Croit qu'en lui l'ignorance eſt un titre d'eſprit:
Que c'eſt des Gens de Cour le plus beau privilege,
Et renvoye un Sçavant dans le fond d'un College.
Un Bigot orgueilleux, qui dans ſa vanité
Croit tromper juſqu'à Dieu par ſon zele affecté,
Couvrant tous ſes defauts d'une ſainte apparence,
Damne tous les Humains, de ſa pleine puiſſance.
Un Libertin d'ailleurs, qui ſans ame & ſans foy,
Se fait de ſon plaiſir une ſuprême loy,
Tient que ces vieux propos, de Démons & de flammes,
Sont bons pour étonner des enfans & des femmes;
Que c'eſt s'embarraſſer de ſoucis ſuperflus,
Et qu'enfin tout Devot a le cerveau perclus.
En un mot qui voudroit épuiſer ces matieres,
Peignant de tant d'eſprits les diverſes manieres,
Il compteroit pluſtoſt, combien dans un Printemps,
Guenaud & l'antimoine ont fait mourir de gens,
Et combien la Neveu devant ſon mariage,
A de fois au public vendu ſon P * * *.
Mais, ſans errer en vain dans ces vagues propos,
Et pour rimer ici ma penſée en deux mots;

REMARQUES.

Promptiùs expediam, quot amaverit Hippia mœchos,
Quot Themiſon ægros autumno occiderit uno.

Vers 32. *Guenaud & l'antimoine.*] La diſpute des Medecins au ſujet de l'*antimoine* étoit alors dans ſa plus grande vivacité. Ceux qui approuvoient l'uſage de ce mineral avoient à leur tête *Guenaud*, Medecin de la Reine. Gui-Patin tenoit pour l'autre parti. 23. *Journal des Savans.*

Vers 33. *Et combien la Neveu devant*

N'en déplaiſe à ces Fous nommez Sages de Grece;
En ce monde il n'eſt point de parfaite ſageſſe:
Tous les hommes ſont fous: & malgré tous leurs ſoins,
Ne different entre eux que du plus ou du moins.
Comme on voit qu'en un bois, que cent routes ſeparent,
Les voyageurs ſans guide aſſez ſouvent s'égarent,
L'un à droit, l'autre à gauche, & courant vainement,
La meſme erreur les fait errer diverſement:
Chacun ſuit dans le monde une route incertaine,
Selon que ſon erreur le jouë & le promene;
Et Tel y fait l'habile & nous traite de fous,
Qui ſous le nom de ſage eſt le plus fou de tous.
Mais quoi que ſur ce point la Satire publie,
Chacun veut en ſageſſe ériger ſa folie,
Et ſe laiſſant regler à ſon eſprit tortu,
De ſes propres défauts ſe fait une vertu.
Ainſi, cela ſoit dit pour qui veut ſe connoiſtre,
Le plus ſage eſt celui qui ne penſe point l'eſtre;

REMARQUES.

ſon mariage.] La *Neveu* fameuſe Courtiſane, morte avant la compoſition de cette Satire.

Vers 41. *Comme on voit qu'en un bois*, &c.] Horace, Sat. 3. liv. 2.

——————— *Velut Sylvis, ubi paſſim*
Palantes error certo de tramite ducit.
Ille ſiniſtrorsùm hic dextrorsùm abit; unus utrique
Error, ſed variis illudit partibus.

Vers 60. *Un Avare idolâtre.*] Les ſix vers qui expriment ici le caractére de l'Avare, ſont imités d'Horace.

——————— *Quî diſcrepat iſtis,*
Qui nummos aurumque recondit, neſcius uti
Compoſitis.

Vers 64. *A groſſir un tréſor qui ne lui ſert de rien.*] L'Auteur a retranché ici dans les dernieres éditions les treize Vers ſuivans, qui ſont une Traduction d'Horace, Satire 1. l. 1. mais peu digne de l'original.

Dites-moi, pauvre eſprit, ame baſſe & venale.
Ne vous ſouvient-il point du tourment de Tantale,
Qui dans le triſte état où le Ciel l'a réduit,

Qui toûjours pour un autre enclin vers la douceur,
Se regarde ſoi-meſme en ſevere Cenſeur,
Rend à tous ſes defauts une exacte juſtice,
Et fait ſans ſe flatter le procés à ſon vice.
Mais chacun pour ſoi-meſme eſt toûjours indulgent.
Un Avare idolâtre, & fou de ſon argent,
Rencontrant la diſette au ſein de l'abondance,
Appelle ſa folie une rare prudence,
Et met toute ſa gloire, & ſon ſouverain bien,
A groſſir un tréſor qui ne lui ſert de rien.
Plus il le voit accrû, moins il en ſçait l'uſage.
Sans mentir, l'avarice eſt une étrange rage,
Dira cet autre Fou, non moins privé de ſens,
Qui jette, furieux, ſon bien à tous venans,
Et dont l'ame inquiete, à ſoi-meſme importune,
Se fait un embarras de ſa bonne fortune.
Qui des deux en effet eſt le plus aveuglé?
L'un & l'autre à mon ſens ont le cerveau troublé,

REMARQUES.

Meurt de ſoif au milieu d'un fleuve qui le fuit?
Vous riez: ſavez-vous que c'eſt votre peinture,
Et que c'eſt vous par là que la fable figure?
Chargé d'or & d'argent, loin de vous en ſervir,
Vous brulez d'une ſoif qu'on ne peut aſſouvir.
Vous nagez dans les biens, mais votre ame alterée
Se fait de ſa richeſſe une choſe ſacrée;
Et tous ces vains tréſors que vous allez cacher,
Sont pour vous un dépôt que vous n'oſez toucher.
Quoi donc? de votre argent ignorez-vous l'uſage?

Les ſix premiers Vers n'en rendent que deux du Poëte Latin. Pradon leur oppoſoit ceux-ci:

Tantale dans un fleuve a ſoif, & ne peut boire.
Tu ris. Change le nom. La Fable eſt ton hiſtoire.

Répondra chez Fredoc, ce Marquis ſage & prude,
Et qui ſans ceſſe au jeu, dont il fait ſon étude,
Attendant ſon deſtin d'un quatorze ou d'un ſept,
Voit ſa vie ou ſa mort ſortir de ſon cornet.
Que ſi d'un ſort fâcheux la maligne inconſtance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance :
Vous le verrez bien-toſt, les cheveux heriſſez,
Et les yeux vers le Ciel de fureur élancez,
Ainſi qu'un Poſſedé que le Preſtre exorciſe,
Feſter dans ſes ſermens tous les Saints de l'Egliſe.
Qu'on le lie ; ou je crains, à ſon air furieux,
Que ce nouveau Titan n'eſcalade les Cieux.
Mais laiſſons-le plûtoſt en proye à ſon caprice.
Sa folie, auſſi-bien, lui tient lieu de ſupplice.
Il eſt d'autres erreurs, dont l'aimable poiſon
D'un charme bien plus doux enyvre la raiſon :
L'eſprit dans ce nectar heureuſement s'oublie.
Chapelain veut rimer, & c'eſt là ſa folie.
Mais bien que ſes durs vers, d'epithetes enflez,
Soient des moindres Grimauds chez Ménage ſiflez :

R E M A R Q U E S.

Vers 73. *Répondra chez Fredoc.*] *Fredoc* tenoit une Académie de jeu très-fréquentée alors.

Vers 91. *Mais bien que ſes durs vers.*] L'Auteur a voulu peindre la dureté des Vers de Chapelain.

Vers 92. *Soient des moindres Grimauds chez Ménage ſiflez.*] Tous les mercredis, l'Abbé Ménage tenoit une aſſemblée, où alloient beaucoup de petits eſprits. Il appelloit ces aſſemblées *Mercuriales.*

Vers 94. *Prend le pas au Parnaſſe au-deſſus de Virgile.*] Quelle élégance! Quelle dignité dans cette expreſſion ! Comme le Poëte a ſçû annoblir une penſée très-ſimple?

Vers 98. *Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes.*] Le Poëme de la

Lui-

Lui-mesme il s'applaudit, & d'un esprit tranquile,
Prend le pas au Parnasse au dessus de Virgile.
Que feroit-il, helas! si quelque Audacieux
Alloit pour son malheur lui desiller les yeux,
Lui faisant voir ses vers, & sans force & sans graces,
Montez sur deux grands mots, comme sur deux échasses;
Ses termes sans raison l'un de l'autre écartez,
Et ses froids ornemens à la ligne plantez?
Qu'il maudiroit le jour, où son ame insensée
Perdit l'heureuse erreur qui charmoit sa pensée!
   Jadis certain Bigot, d'ailleurs homme sensé,
D'un mal assez bizarre eut le cerveau blessé:
S'imaginant sans cesse, en sa douce manie,
Des Esprits bien-heureux entendre l'harmonie.
Enfin un Medecin, fort expert en son art,
Le guerit par adresse, ou plûtost par hazard.
Mais voulant de ses soins exiger le salaire,
Moi? vous payer? lui dit le Bigot en colere,
Vous, dont l'art infernal, par des secrets maudits,
En me tirant d'erreur, m'oste du Paradis?

REMARQUES.

Pucelle offre plusieurs Vers composés seulement de deux mots. M. Despréaux, pour en faire sentir le ridicule, citoit d'ordinaire ce Vers tiré du même Poëme:

De ce sourcilleux Roc l'inébranlable cime.

Roc
De ce sourcilleux
l'inébranlable cime.

Et il le disposoit de maniere que le mot *Roc* sembloit monté sur deux échasses.

Vers 103. *Jadis certain Bigot.*] Un Citoyen d'Argos, étant seul assis sur le théatre, où il ne paroissoit ni Acteurs ni Spectateurs, s'imaginoit entendre les plus belles Tragédies du monde. *Horace, Ep. 2. Liv. I.*

J'approuve ſon couroux. Car, puiſqu'il faut le dire,
Souvent de tous nos maux la Raiſon eſt le pire.
C'eſt Elle qui farouche, au milieu des plaiſirs,
D'un remords importun vient brider nos deſirs.
La Faſcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles ;
C'eſt un Pédant qu'on a ſans ceſſe à ſes oreilles,
Qui toûjours nous gourmande, & loin de nous toucher,
Souvent, comme Joli, perd ſon temps à preſcher.
En vain certains Reſveurs nous l'habillent en Reine,
Veulent ſur tous nos ſens la rendre ſouveraine,
Et s'en formant en terre une Divinité,
Penſent aller par Elle à la felicité.
C'eſt Elle, diſent-ils, qui nous montre à bien vivre.
Ces diſcours, il eſt vrai, ſont fort beaux dans un livre :
Je les eſtime fort : mais je trouve en effet,
Que le plus fou ſouvent eſt le plus ſatisfait.

REMARQUES.

Vers 117. *La fâcheuſe a pour nous des rigueurs ſans pareilles.*] Malherbe a dit en parlant de la Mort :

La Mort a des rigueurs à nulle autre pareilles.

Vers 120. *Souvent, comme Joli*, &c.] Prédicateur célébre, alors Curé de Saint Nicolas des Champs, mort en 1678. Evêque d'Agen.



SATIRE V.

A M. LE MARQUIS DE DANGEAU.

Cette Satire eſt de l'année 1665. & la premiere qui ait été lue au Roi. L'objet du Poëte eſt de montrer que la vraye Nobleſſe conſiſte uniquement dans la vertu. Juvénal a traité le même ſujet. Satire VIII.

LA Nobleſſe, Dangeau, n'eſt pas une chimere;
Quand ſous l'étroite loi d'une vertu ſevere,
Un homme iſſu d'un ſang fecond en Demi-Dieux,
Suit, comme toi, la trace où marchoient ſes ayeux.
Mais je ne puis ſouffrir qu'un Fat, dont la molleſſe
N'a rien pour s'appuyer qu'une vaine Nobleſſe,
Se pare inſolemment du merite d'autruy,
Et me vante un honneur qui ne vient pas de Luy.
Je veux que la valeur de ſes Ayeux antiques
Ait fourni de matiere aux plus vieilles chroniques,
Et que l'un des Capets, pour honnorer leur nom,
Ait de trois fleurs de lis doré leur écuſſon.
Que ſert ce vain amas d'une inutile gloire?
Si de tant de Heros celebres dans l'Hiſtoire,

REMARQUES.

Vers 1. *La Nobleſſe, Dangeau*, &c.] Philippe de Courcillon, Marquis de Dangeau, Gouverneur de Touraine, Chevalier des Ordres du Roi en *1686*. & mort en 1720. dans ſa quatre-vingt-quatriéme année.

Vers 11. & 12. *Et que l'un des Capets.... Ait de trois fleurs de Lys*, &c.] La Maiſon d'Eſtaing porte les Armes de France, par conceſſion. Philippe Auguſte, à la Bataille de Bovines, courut un danger extrême. *Adeodat* d'Eſtaing, un des Chevaliers commis à la garde de ſa Perſonne, aida à le ſauver. Il ſauva auſſi l'Ecu du Prince,

Il ne peut rien offrir aux yeux de l'Univers,
Que de vieux parchemins qu'ont épargnez les vers:
Si tout sorti qu'il est d'une source divine,
Son cœur dément en lui sa superbe origine,
Et n'ayant rien de grand qu'une sotte fierté,
S'endort dans une lasche & molle oisiveté?
Cependant, à le voir avec tant d'arrogance
Vanter le faux éclat de sa haute naissance;
On diroit que le Ciel est soûmis à sa loi,
Et que Dieu l'a paistri d'autre limon que moi.
Enyvré de lui-mesme, il croit dans sa folie,
Qu'il faut que devant lui d'abord tout s'humilie.
Aujourd'hui toutefois, sans trop le ménager,
Sur ce ton un peu haut je vais l'interroger.
  Dites-moi, grand Heros, Esprit rare & sublime,
Entre tant d'Animaux, qui sont ceux qu'on estime?
On fait cas d'un Coursier, qui fier & plein de cœur
Fait paroistre en courant sa boüillante vigueur:

REMARQUES.

& pour récompense il eut la permission de porter les trois Fleurs de Lys, avec un chef d'or pour brisure.

Vers 29. *Dites-moi, grand Heros,* &c.] La plupart s'étoient imaginé que le Poëte s'adressoit ici à M. de Dangeau lui-même. C'est pour écarter cette idée qu'il ajouta en 1713. les quatre Vers qui précedent, & qui répondent mal à la beauté des autres. Ce Vers & les neuf suivans, sont une imitation de Juvénal, Satire VIII. vers 56.

Dic mihi, Teucrorum proles: animalia muta
Quis generosa putet, nisi fortia? nempe volucrem
Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
Fervet, & exsultat rauco victoria circo....
Sed venale pecus, Corythes posteritas, &
Hirpini, si rara jugo victoria sedit;
Nil ibi majorum respectus, &c.

Vers 35. *Mais la postérité d'Alfane & de Bayard.*] *Alfane & Bayard*, sont ici les

Qui jamais ne ſe laſſe, & qui dans la carriere
S'eſt couvert mille fois d'une noble pouſſiere :
Mais la poſterité d'Alfane & de Bayard,
Quand ce n'eſt qu'une roſſe, eſt venduë au hazard,
Sans reſpect des Ayeux dont elle eſt deſcenduë,
Et va porter la malle, ou tirer la charuë.
Pourquoi donc voulez-vous que par un ſot abus
Chacun reſpecte en vous un honneur qui n'eſt plus ?
On ne m'ébloüit point d'une apparence vaine.
La Vertu, d'un cœur noble eſt la marque certaine.
Si vous eſtes ſorti de ces Heros fameux,
Montrez-nous cette ardeur qu'on vit briller en eux,
Ce zele pour l'honneur, cette horreur pour le vice.
Reſpectez-vous les loix ? Fuiez-vous l'injuſtice ?
Sçavez-vous pour la gloire oublier le repos,
Et dormir en plein champ le harnois ſur le dos ?
Je vous connois pour Noble à ces illuſtres marques.
Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques ;

REMARQUES.

noms de deux Chevaux très-renommés dans les vieux Romanciers. *Alfana*, dans l'Orlando Furioſo, Chant I. eſt un nom générique : d'où l'on infere que le Poëte François s'eſt trompé. *Bayard*, dont le Roman dit, qu'*il n'eut oncques ſon pareil*, & que *pour avoir couru dix lieues il n'étoit point las*, ſervoit de monture à Renaud de Montauban l'aîné & le plus vaillant des quatre Fils Aimon.

Vers 42. *La vertu, d'un cœur noble eſt la marque certaine.*] Juvénal a dit:

Nobilitas, ſola eſt atque unica Virtus.
Sat. VIII.

Vers 50. *Alors ſoyez iſſu des plus fameux Monarques*, &c.] Juvénal dans la même Satire VIII.

Tunc licet à Pico numeres genus, altaque ſi te
Nomina delectant, omnem Titanida pugnam,
Inter majores, ipſumque Promethea ponas,
De quocumque voles proavum tibi ſumito libro.

Venez de mille Ayeux ; & ſi ce n'eſt aſſez,
Feüilletez à loiſir tous les ſiecles paſſez,
Voyez de quel Guerrier il vous plaiſt de deſcendre ;
Choiſiſſez de Céſar, d'Achille, ou d'Alexandre.
Envain un faux Cenſeur voudroit vous démentir,
Et ſi vous n'en ſortez, vous en devez ſortir.
Mais fuſſiez-vous iſſu d'Hercule en droite ligne,
Si vous ne faites voir qu'une baſſeſſe indigne,
Ce long amas d'Ayeux, que vous diffamez tous,
Sont autant de teſmoins qui parlent contre vous ;
Et tout ce grand éclat de leur gloire ternie
Ne ſert plus que de jour à voſtre ignominie.
Envain tout fier d'un ſang que vous deshonorez,
Vous dormez à l'abri de ces noms reverez.
Envain vous vous couvrez des vertus de vos Peres :
Ce ne ſont à mes yeux que de vaines chimeres.
Je ne voi rien en vous qu'un laſche, un impoſteur,
Un traiſtre, un ſcelerat, un perfide, un menteur,
Un Fou, dont les accés vont juſqu'à la furie,
Et d'un tronc fort illuſtre une branche pourrie.
Je m'emporte peut-eſtre, & ma Muſe en fureur
Verſe dans ſes diſcours trop de fiel & d'aigreur.

REMARQUES.

Vers 60. *Sont autant de témoins*, &c.] Juvénal au même endroit.

Incipit ipſorum contra te ſtare parentum
Nobilitas, claramque facem præferre pudendis.

Vers 75.—— *Depuis mille ans entiers.*] Perſe, Sat. III. v. 28.

Stemmate quòd Tuſco ramum milleſime ducis.

Il faut avec les Grands un peu de retenuë.
Hé bien, je m'adoucis. Voſtre race eſt connuë.
Depuis quand? Reſpondez. Depuis mille ans entiers;
Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.
C'eſt beaucoup. Mais enfin les preuves en ſont claires;
Tous les livres ſont pleins des titres de vos Peres:
Leurs noms ſont échappez du naufrage des temps.
Mais qui m'aſſurera, qu'en ce long cercle d'ans,
A leurs fameux Epoux vos Ayeules fideles,
Aux douceurs des Galands furent toûjours rebelles;
Et comment ſçavez-vous, ſi quelque Audacieux
N'a point interrompu le cours de vos Ayeux;
Et ſi leur ſang tout pur, ainſi que leur nobleſſe,
Eſt paſſé juſqu'à vous de Lucrece en Lucrece?
Que maudit ſoit le jour, où cette vanité
Vint ici de nos mœurs ſoüiller la pureté!
Dans les temps bienheureux du monde en ſon enfance,
Chacun mettoit ſa gloire en ſa ſeule innocence.
Chacun vivoit content, & ſous d'égales loix.
Le Merite y faiſoit la Nobleſſe & les Rois;
Et ſans chercher l'appui d'une naiſſance illuſtre,
Un Heros de ſoi-meſme empruntoit tout ſon luſtre.
Mais enfin par le temps le Merite avili
Vit l'honneur en roture, & le vice annobli;

REMARQUES.

Vers 76. *Et vous pouvez fournir deux fois ſeize quartiers.*] Les preuves de Nobleſſe ſe comptent par quartiers, en progreſſion géométrique, quatre, huit, ſeize, trente-deux. La plus haute preuve eſt ordinairement de trente-deux quartiers.

Et l'Orgueil, d'un faux titre appuyant ſa foibleſſe,
Maiſtriſa les Humains ſous le nom de Nobleſſe.
De là vinrent en foule & Marquis & Barons.
Chacun pour ſes vertus n'offrit plus que des noms.
Auſſi-toſt maint Eſprit, fecond en reſveries,
Inventa le blaſon avec les armories;
De ſes termes obſcurs fit un langage à part,
Compoſa tous ces mots de *Cimier*, & d'*Ecart*,
De *Pal*, de *Contrepal*, de *Lambel*, & de *Face*,
Et tout ce que Segoing dans ſon Mercure entaſſe.
Une vaine folie enyvrant la raiſon,
L'Honneur triſte & honteux ne fut plus de ſaiſon.
Alors, pour ſoûtenir ſon rang & ſa naiſſance,
Il fallut étaler le luxe & la dépenſe;
Il fallut habiter un ſuperbe palais,
Faire par les couleurs diſtinguer ſes valets:
Et traiſnant en tous lieux de pompeux équipages,
Le Duc & le Marquis ſe reconnut aux Pages.
Bien-toſt pour ſubſiſter, la Nobleſſe ſans bien
Trouva l'art d'emprunter, & de ne rendre rien;
Et bravant des Sergens la timide cohorte,
Laiſſa le Créancier ſe morfondre à ſa porte.

REMARQUES.

Vers 106. *Et tout ce que Segoing.*] Charles Segoing, Avocat, Auteur du *Tréſor Héraldique*, ou *Mercure Armorial*, imprimé en 1657. à Paris.

Vers 132. —— *Lamandille.*] Caſaque alors particuliere aux Laquais. Elle étoit compoſée de trois piéces, dont l'une pendoit ſur le dos, & les deux autres ſur les épaules. *Furetiére.*

Mais

Mais pour comble, à la fin le Marquis en priſon
Sous le faix des procés vit tomber ſa maiſon.
Alors le Noble altier, preſſé de l'indigence,
Humblement du Faquin rechercha l'alliance;
Avec lui trafiquant d'un nom ſi precieux,
Par un laſche contract vendit tous ſes Ayeux;
Et corrigeant ainſi la fortune ennemie,
Rétablit ſon honneur à force d'infamie.
Car ſi l'éclat de l'or ne releve le ſang,
Envain l'on fait briller la ſplendeur de ſon rang;
L'amour de vos Ayeux paſſe en vous pour manie,
Et chacun pour parent vous fuit & vous renie.
Mais quand un Homme eſt riche, il vaut toûjours ſon prix:
Et l'euſt-on vû porter la mandille à Paris,
N'euſt-il de ſon vray nom ni titre ni memoire,
D'Hozier lui trouvera cent Ayeux dans l'Hiſtoire.
Toi donc, qui de merite & d'honneurs reveſtu,
Des écueils de la Cour as ſauvé ta vertu,
Dangeau, qui dans le rang où noſtre Roy t'appelle,
Le vois toûjours orné d'une gloire nouvelle,
Et plus brillant par ſoi que par l'éclat des Lys,
Dédaigner tous ces Rois dans la pourpre amollis;
Fuir d'un honteux loiſir la douceur importune;
A ſes ſages conſeils aſſervir la Fortune;

REMARQUES.

Vers 134. *D'Hozier lui trouvera*, &c.] *Pierre D'Hozier* Généalogiſte de la Maiſon du Roi, Juge général des Armes & Blazons de France.

Et de tout ſon bonheur ne devant rien qu'à ſoy,
Montrer à l'Univers ce que c'eſt qu'eſtre Roy:
Si tu veux te couvrir d'un éclat legitime,
Va par mille beaux faits meriter ſon eſtime:
Sers un ſi noble Maiſtre; & fais voir qu'aujourd'huy
Ton Prince a des Sujets qui ſont dignes de luy.

REMARQUES.

Vers dernier. *Ton Prince a des Sujets.*] Dans les premieres éditions on liſoit: *La France a des Sujets.* Expreſſion qui manquoit de juſteſſe, & que Pradon avoit relevée d'un air de triomphe.



SATIRE VI.

Cette Satire compoſée en même-temps que la premiere, dont elle faiſoit partie, contient la deſcription des embarras de Paris. C'eſt une imitation de la Satire III. de Juvénal.

QUi frappe l'air, bon Dieu! de ces lugubres cris?
Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris?
Et quel faſcheux Demon, durant les nuits entieres,
Raſſemble ici les chats de toutes les goutieres?
J'ai beau ſauter du lit plein de trouble & d'effroy;
Je penſe qu'avec eux tout l'Enfer eſt chez moy.
L'un miaule en grondant comme un tigre en furie.
L'autre roule ſa voix comme un enfant qui crie.
Ce n'eſt pas tout encor. Les ſouris & les rats
Semblent, pour m'éveiller, s'entendre avec les chats,
Plus importuns pour moy, durant la nuit obſcure,
Que jamais, en plein jour, ne fut l'Abbé de Pure.
Tout conſpire à la fois à troubler mon repos:
Et je me plains ici du moindre de mes maux.
Car à peine les coqs, commençant leur ramage,
Auront de cris aigus frappé le voiſinage:
Qu'un affreux Serrurier, laborieux Vulcain,
Qu'éveillera bien-toſt l'ardente ſoif du gain,

REMARQUES.

Vers 2. *Eſt-ce donc pour veiller qu'on ſe couche à Paris?*] Juvénal III.
Plurimus hic æger moritur vigilando.

Vers 15. *Car à peine les coqs*, &c.] Martial, L. IX. Ep. 69.
Nondum criſtati rupêre ſilentia galli, &c.

Vers 17. & 18. Le Poëte ſubſtitua ces deux Vers, dans l'édition qui fut commen-

Avec un fer maudit, qu'à grand bruit il appreſte,
De cent coups de marteau me va fendre la teſte.
J'entens déja par tout les charrettes courir,
Les maçons travailler, les boutiques s'ouvrir:
Tandis que dans les airs mille cloches émuës,
D'un funebre concert font retentir les nuës,
Et ſe meſlant au bruit de la greſle & des vents,
Pour honorer les morts, font mourir les vivans.
  Encor je benirois la bonté ſouveraine,
Si le Ciel à ces maux avoit borné ma peine.
Mais ſi ſeul en mon lit je peſte avec raiſon,
C'eſt encor pis vingt fois en quittant la maiſon.
En quelque endroit que j'aille, il faut fendre la preſſe
D'un peuple d'importuns qui fourmillent ſans ceſſe.
L'un me heurte d'un ais, dont je ſuis tout froiſſé.
Je vois d'un autre coup mon chapeau renverſé.
Là d'un enterrement la funebre ordonnance
D'un pas lugubre & lent vers l'Egliſe s'avance:
Et plus loin des Laquais, l'un l'autre s'agaçans,
Font aboyer les chiens, & jurer les paſſans.

REMARQUES.

cée avant ſa mort, aux deux ſuivans qui avoient paru dans toutes les autres éditions, & qui méritoient d'être changés.

Qu'un affreux Serrurier, que le Ciel en courroux,
A fait pour mes péchés trop voiſin de chez nous.

Vers 31. *En quelque endroit que j'aille*, &c.] Ce Vers & les trois ſuivans ſont imités de Juvénal, III. 243.

——— *Nobis properantibus obſtat*
Unda prior: magno populus premit agmine lumbos
Qui ſequitur: ferit hic cubito, ferit aſſere duro,
Alter: at hic tignum capiti incutit, ille metretam.

Vers 35. *Là d'un enterrement*, &c.]

Des Paveurs en ce lieu me bouchent le paſſage.
Là je trouve une croix de funeſte preſage :
Et des Couvreurs, grimpez au toit d'une maiſon,
En font pleuvoir l'ardoiſe & la tuile à foiſon.
Là ſur une charrette une poutre branlante
Vient menaçant de loin la foule qu'elle augmente.
Six chevaux, attelez à ce fardeau peſant,
Ont peine à l'émouvoir ſur le pavé gliſſant.
D'un carroſſe en tournant il accroche une rouë ;
Et du choc le renverſe en un grand tas de bouë :
Quand un autre à l'inſtant, s'efforçant de paſſer,
Dans le meſme embarras ſe vient embarraſſer.
Vingt carroſſes bien-toſt arrivant à la file,
Y ſont en moins de rien ſuivis de plus de mille :
Et pour ſurcroiſt de maux, un ſort malencontreux
Conduit en cet endroit un grand troupeau de bœufs.
Chacun pretend paſſer : l'un mugit, l'autre jure.
Des mulets en ſonnant augmentent le murmure.
Auſſi-toſt cent chevaux dans la foule appellez,
De l'embarras qui croiſt ferment les défilez,

REMARQUES.

Horace, L. II. Ep. 2. v. 74.

Triſtia robuſtis luctantur funera plauſtris.

Vers 40. —— *Une croix de funeſte préſage.*] C'eſt une de ces croix, formées avec deux lattes, que les Maçons & les Couvreurs ſont obligés de ſuſpendre devant les maiſons ſur leſquelles ils travaillent, pour avertir les paſſans de n'en pas approcher.

Vers 43. *Là ſur une charrette*, &c.] Juvénal, Sat. III. v. 254.

—————— *Modò longa coruſcat;*
Sarraco veniente, abies, atque altera pinum
Plauſtra vehunt, nutant altè, populoque minantur.

Et Horace, parlant des mêmes embarras, L. II. Ep. 2.

Torquet nunc lapidem, nunc ingens machina tignum, &c.

Et par tout des Paſſans enchaînant les brigades,
Au milieu de la paix font voir les barricades.
On n'entend que des cris pouſſez confuſément.
Dieu, pour s'y faire ouïr, tonneroit vainement.
Moi donc, qui dois ſouvent en certain lieu me rendre,
Le jour déja baiſſant, & qui ſuis las d'attendre,
Ne ſçachant plus tantoſt à quel Saint me voüer,
Je me mets au hazard de me faire roüer.
Je ſaute vingt ruiſſeaux, j'eſquive, je me pouſſe:
Guenaud ſur ſon cheval en paſſant m'éclabouſſe.
Et n'oſant plus paroiſtre en l'état où je ſuis,
Sans ſonger où je vais, je me ſauve où je puis.
Tandis que dans un coin en grondant je m'eſſuie,
Souvent, pour m'achever, il ſurvient une pluie.
On diroit que le Ciel, qui ſe fond tout en eau,
Veüille inonder ces lieux d'un déluge nouveau.
Pour traverſer la ruë, au milieu de l'orage,
Un ais ſur deux pavez forme un eſtroit paſſage.
Le plus hardi Laquais n'y marche qu'en tremblant.
Il faut pourtant paſſer ſur ce pont chancelant,
Et les nombreux torrens qui tombent des goutieres,
Groſſiſſant les ruiſſeaux, en ont fait des rivieres.

REMARQUES.

Vers 60. —— *Font voir les barricades.*] En 1648. le Peuple s'étant mutiné à Paris, tendit des chaînes dans les rues ; on appella cette émeute *la journée des Barricades.* C'eſt à quoi le Poëte fait alluſion.

Vers 68. *Guenaud ſur ſon cheval, &c.*] *Guenaud* célébre Medecin, dont on a parlé, Satire IV. v. 32.

Vers 83. *Car ſi-tôt que du ſoir les ombres pacifiques.*] Juvénal, Satire III. vers 302.

—————— *Nam qui ſpoliet te*

J'y paſſe en trébuchant, mais malgré l'embarras,
La frayeur de la nuit précipite mes pas.
Car ſi-toſt que du ſoir les ombres pacifiques
D'un double cadenas font fermer les boutiques,
Que retiré chez luy, le paiſible Marchand
Va revoir ſes billets, & compter ſon argent;
Que dans le Marché-neuf tout eſt calme & tranquille,
Les Voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.
Le bois le plus funeſte, & le moins frequenté,
Eſt, au prix de Paris, un lieu de ſeureté.
Malheur donc à celuy qu'une affaire imprévûë
Engage un peu trop tard au détour d'une ruë.
Bien-toſt quatre Bandits, lui ſerrant les coſtez:
La bourſe: il faut ſe rendre; ou bien non, reſiſtez;
Afin que voſtre mort, de tragique memoire,
Des maſſacres fameux aille groſſir l'Hiſtoire.
Pour moi, fermant ma porte, & cedant au ſommeil,
Tous les jours je me couche avecque le Soleil.
Mais en ma chambre à peine ay-je éteint la lumiere,
Qu'il ne m'eſt plus permis de fermer la paupiere.
Des Filous effrontez, d'un coup de piſtolet,
Ebranlent ma feneſtre, & percent mon vôlet.

REMARQUES.

Non deerit ; clauſis foribus , poſtquam omnis ubique
Fixa catenatæ ſiluit compago tabernæ.
Interdum & ferro ſubitus graſſator agit rem.

Vers 88. *Les Voleurs à l'inſtant s'emparent de la Ville.*] Les dangers étoient alors d'autant plus grands, qu'il n'y avoit point encore de Lanternes dans les rues, & que la Garde de nuit étoit moins forte qu'à préſent.

J'entens crier par tout, au meurtre, on m'aſſaſſine;
Ou, le feu vient de prendre à la maiſon voiſine.
Tremblant, & demi mort, je me leve à ce bruit,
Et ſouvent ſans pourpoint je cours toute la nuit.
Car le feu, dont la flâme en ondes ſe déploye,
Fait de noſtre quartier une ſeconde Troye;
Où maint Grec affamé, maint avide Argien,
Au travers des charbons va piller le Troyen.
Enfin ſous mille crocs la maiſon abyſmée
Entraiſne auſſi le feu qui ſe perd en fumée.
Je me retire donc, encor paſle d'effroi:
Mais le jour eſt venu quand je rentre chez moi.
Je fais pour repoſer un effort inutile:
Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.
Il faudroit, dans l'enclos d'un vaſte logement,
Avoir loin de la ruë un autre appartement.
Paris eſt pour un Riche un pays de Cocagne.
Sans ſortir de la ville, il trouve la campagne.
Il peut dans ſon jardin, tout peuplé d'arbres verds,
Receler le printemps au milieu des hyvers,

REMARQUES.

Vers 116. *Ce n'eſt qu'à prix d'argent qu'on dort en cette Ville.*] Juvénal, Satire III. vers 235.

—— *Magnis opibus dormitur in urbe.*

Martial, Livre XII. Epig. 37.
Nec cogitandi ſpatium, nec quieſcendi
In urbe locus eſt pauperi.

Vers 119. —— *Un Païs de Cocagne.*] Païs imaginaire, où l'on ſuppoſe que les habitans vivent dans une heureuſe abondance ſans rien faire. On ignore la véritable origine de ce nom. Selon M. de la Monnoye, il vient du célébre *Merlin Cocaïe*, qui dans ſa premiere *Macaronie*, décrit un ſéjour ſemblable. M. Huet dérive ce mot de *Gogaille*, & prétend que *Gogue* eſt une ſorte de farce.

Et

Et foulant le parfum de ſes plantes fleuries,
Aller entretenir ſes douces reſveries.
Mais moi, grace au deſtin, qui n'ai ni feu ni lieu,
Je me loge où je puis, & comme il plaiſt à Dieu.

REMARQUES.

Vers dernier. *Je me loge où je puis*, &c.] L'Auteur occupoit alors dans la Cour du Palais une eſpéce de Guerite au-deſſus d'un grenier.





SATIRE VII.

Cette Satire a été compoſée immédiatement après la premiere & la ſixiéme, ſur la fin de l'année 1663. L'Auteur délibere avec ſa Muſe, s'il doit renoncer au genre ſatirique; & ſe détermine, malgré les inconveniens qu'entraîne la ſatire, à ſuivre l'impulſion de ſon genie. Horace offre une idée toute ſemblable, dans la Satire I. du Livre II.

MUSE, changeons de ſtile, & quittons la Satire.
C'eſt un méchant métier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embraſſe il eſt toujours fatal.
Le mal, qu'on dit d'autrui, ne produit que du mal.
Maint Poëte, aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur, trouve l'ignominie,
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien ſouvent des larmes à l'Auteur.
Un éloge ennuyeux, un froid panegyrique,
Peut pourrir à ſon aiſe au fond d'une boutique,
Ne craint point du Public les jugemens divers,
Et n'a pour ennemis que la poudre & les vers.
Mais un Auteur malin, qui rit, & qui fait rire,
Qu'on blaſme en le liſant, & pourtant qu'on veut lire,
Dans ſes plaiſans accés qui ſe croit tout permis,
De ſes propres Rieurs ſe fait des ennemis.
Un diſcours trop ſincere aiſément nous outrage.
Chacun dans ce miroir penſe voir ſon viſage;
Et tel, en vous liſant, admire chaque trait,
Qui dans le fond de l'ame & vous craint & vous hait.

Muſe, c'eſt donc envain que la main vous demange.
S'il faut rimer ici, rimons quelque loüange,
Et cherchons un Heros, parmi cet Univers,
Digne de noſtre encens, & digne de nos vers.
Mais à ce grand effort envain je vous anime:
Je ne puis pour loüer rencontrer une rime.
Dés que j'y veux reſver, ma veine eſt aux abois.
J'ai beau frotter mon front, j'ai beau mordre mes doigts;
Je ne puis arracher du creux de ma cervelle,
Que des vers plus forcez que ceux de la Pucelle.
Je penſe eſtre à la geſne, & pour un tel deſſein,
La plume & le papier reſiſtent à ma main.
Mais quand il faut railler, j'ai ce que je ſouhaite.
Alors, certes alors je me connois Poëte:
Phébus, dés que je parle, eſt preſt à m'exaucer:
Mes mots viennent ſans peine, & courent ſe placer.
Faut-il peindre un fripon, fameux dans cette Ville?
Ma main, ſans que j'y reſve, eſcrira Raumaville.
Faut-il d'un Sot parfait montrer l'original?
Ma plume au bout du vers d'abord trouve Sofal.
Je ſens que mon eſprit travaille de genie.
Faut-il d'un froid Rimeur dépeindre la manie?
Mes vers, comme un torrent, coulent ſur le papier;
Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier,

REMARQUES.

Vers 40. —— *D'abord trouve Sofal.*] *Sofal* nom en l'air, auſſi-bien que *Raumaville.*

Vers 44. *Je rencontre à la fois Perrin & Pelletier.*] L'Abbé *Perrin*, né à Lyon, avoit été Introducteur des Ambaſſadeurs de Ga-

Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville,
Et pour un que je veux, j'en trouve plus de mille.
Auſſi-toſt je triomphe, & ma Muſe en ſecret
S'eſtime & s'applaudit du beau coup qu'elle a fait.
C'eſt envain qu'au milieu de ma fureur extrême,
Je me fais quelquefois des leçons à moi-meſme.
Envain je veux au moins faire grace à quelqu'un:
Ma plume auroit regret d'en épargner aucun;
Et ſi-toſt qu'une fois la verve me domine,
Tout ce qui s'offre à moi paſſe par l'étamine.
Le Merite pourtant m'eſt toûjours precieux:
Mais tout Fat me déplaiſt, & me bleſſe les yeux.
Je le pourſuis par tout, comme un chien fait ſa proye,
Et ne le ſens jamais, qu'auſſi-toſt je n'aboye.
Enfin, ſans perdre temps en de ſi vains propos,
Je ſçai coudre une rime au bout de quelques mots.
Souvent j'habille en vers une maligne proſe.
C'eſt par là que je vaux, ſi je vaux quelque choſe.
Ainſi, ſoit que bientoſt, par une dure loi,
La Mort d'un vol affreux vienne fondre ſur moi:

REMARQUES.

ſton de France. Il a traduit l'Enéïde en vers François, & composé pluſieurs Poëſies. En 1699. il obtint le Privilége d'établir en France des Opéra, ſur le modéle des Opéra de Veniſe, & il fut obligé en 1672. de céder ſon Privilége au célébre Lully.

Vers 45. *Bonnecorſe, Pradon, Colletet, Titreville.*] On parlera de *Pradon*, ſur le dernier vers de l'Epître VII. & de *Bonnecorſe*, ſur le vers 64. de l'Epître IX.

Colletet: Guillaume Colletet, de l'Académie Françoiſe, mort en 1659.

Titreville: Poëte très-obſcur, dont il y a quelques vers dans les Recueils du temps.

Vers 60. *Je ſai coudre une rime,* &c.] Horace Livre I. Satire 4.

——— Neque enim concludere verſum
Dixeris eſſe ſatis; neque ſi quis ſcribat, uti nos,
Sermoni propiora, putes hunc eſſe Poëtam.

Vers 63. *Ainſi, ſoit que bien-tôt, par une*

Soit que le Ciel me garde un cours long & tranquille,
A Rome ou dans Paris, aux champs ou dans la ville,
Deuſt ma Muſe par là choquer tout l'Univers,
Riche, gueux, triſte, ou gay, je veux faire des vers.
Pauvre Eſprit, dira-t-on, que je plains ta folie!
Modere ces boüillons de ta melancolie;
Et garde qu'un de ceux que tu penſes blaſmer
N'éteigne dans ton ſang cette ardeur de rimer.
Hé quoi? lors qu'autrefois Horace, après Lucile,
Exhaloit en bons mots les vapeurs de ſa bile,
Et vangeant la Vertu par des traits éclatans,
Alloit oſter le maſque aux vices de ſon temps:
Ou bien quand Juvenal, de ſa mordante plume
Faiſant couler des flots de fiel & d'amertume,
Gourmandoit en courroux tout le peuple Latin,
L'un ou l'autre fit-il une tragique fin?
Et que craindre, aprés tout, d'une fureur ſi vaine?
Perſonne ne connoiſt ni mon nom ni ma veine.
On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreüil,
Groſſir impunément les feüillets d'un recueil.

REMARQUES.

dure loi, &c.] Ce vers, & les dix-ſept ſuivans ſont imités d'Horace, Satire 1. Liv. II.

Ne longum faciam: ſeu me tranquilla ſenectus
Exſpectat, ſeu mors atris circumvolat alis:
Dives, inops, Romæ, ſeu fors ita juſſerit, exſul,
Quisquis erit vitæ, ſcribam, color.

Vers 68. *Riche, gueux, triſte ou gai*, &c.] La critique que Deſmarêts publia en 1674. contre les Satires de l'Auteur, lui donna lieu de corriger ainſi ce vers. On liſoit auparavant: *Riche, gueux, ou content.*

Vers 73. *Hé, quoi? lors qu'autrefois Horace après Lucile*, &c.] Horace au même endroit:

——— *Quid, cùm eſt Lucilius auſus*
Primus in hunc operis componere carmina morem?
Detrahere & pellem, &c.

Vers 83. —— *A l'envi de Montreüil.*]

A peine quelquefois je me force à les lire,
Pour plaire à quelque Ami, que charme la Satire,
Qui me flatte peut-eſtre, & d'un air impoſteur,
Rit tout haut de l'ouvrage, & tout bas de l'Auteur.
Enfin c'eſt mon plaiſir : je me veux ſatisfaire ;
Je ne puis bien parler, & ne ſçaurois me taire ;
Et dés qu'un mot plaiſant vient luire à mon eſprit,
Je n'ai point de repos qu'il ne ſoit en écrit :
Je ne reſiſte point au torrent qui m'entraiſne.
Mais c'eſt aſſez parlé. Prenons un peu d'haleine.
Ma main, pour cette fois, commence à ſe laſſer.
Finiſſons. Mais demain, Muſe, à recommencer.

REMARQUES.

Mathieu de Montreüil, né en 1620. fils d'un Avocat au Parlement, mort à Valence en 1692. Il avoit de l'eſprit, il s'étoit fait de la réputation par ſes vers ; mais il affecta trop de les faire paſſer dans les Recueils de Poëſies choiſies.

Horace, Satire 4. Livre I.

Nulla taberna meos habeat, neque pila libellos,
Queis manus inſudet vulgi, Hermogeniſque Tigelli.

Vers 85. *A peine quelquefois je me force à les lire.*] Horace, au même endroit :

Non recito cuiquam, niſi amicis, idque coactus :
Non ubivis, corámve quibuſlibet.



SATIRE VIII.

A MONSIEUR M***

DOCTEUR DE SORBONNE.

Cette Satire, que l'Auteur nommoit la Satire de l'Homme, & qu'il regardoit comme un de ses meilleurs ouvrages, fut composée en 1667. Elle est écrite avec force, & remplie de traits sublimes. On y voit un Philosophe chagrin qui ne peut souffrir les vices des Hommes. Elle est adressée à M. Morel, Docteur de Sorbonne, né à Châlons sur Marne, Auteur de plusieurs Ouvrages contre les Jansénistes, & mort en 1679. Doyen de la Faculté de Theologie & Chanoine Theologal de Paris.

DE tous les Animaux qui s'élevent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Perou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'Homme.
Quoy? dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'à demi,
Un taureau qui rumine, une chevre qui broute,
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'Homme? Oui sans doute.
Ce discours te surprend, Docteur, je l'apperçoy.
L'Homme de la nature est le chef & le Roy.
Bois, prez, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et luy seul a, dis-tu, la Raison en partage.
Il est vrai, de tout temps la Raison fut son lot:
Mais de là je conclus que l'Homme est le plus sot.
Ces propos, diras-tu, sont bons dans la Satire,
Pour égayer d'abord un Lecteur qui veut rire:

Mais il faut les prouver. En forme. J'y conſens.
Répons-moy donc, Docteur, & mets-toy ſur les bancs.
Qu'eſt-ce que la Sageſſe ? Une égalité d'ame,
Que rien ne peut troubler, qu'aucun deſir n'enflâme;
Qui marche en ſes conſeils à pas plus meſurez,
Qu'un Doyen au Palais ne monte les degrez.
Or cette égalité, dont ſe forme le Sage,
Qui jamais moins que l'Homme en a connu l'uſage?
La Fourmi tous les ans traverſant les guerets,
Groſſit ſes magaſins des tréſors de Cerés;
Et dés que l'Aquilon, ramenant la froidure,
Vient de ſes noirs frimats attriſter la Nature,
Cet animal, tapi dans ſon obſcurité,
Joüit l'hyver des biens conquis durant l'eſté.
Mais on ne la voit point d'une humeur inconſtante,
Pareſſeuſe au printemps, en hyver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oiſive au retour du Belier.
Mais l'Homme ſans arreſt, dans ſa courſe inſenſée,
Voltige inceſſamment de penſée en penſée:
Son cœur, toujours flottant entre mille embarras,
Ne ſçait ni ce qu'il veut, ni ce qu'il ne veut pas.

REMARQUES.

Vers 25. *La Fourmi tous les ans traverſant les guérets*, &c.] Horace, Satire 1. Livre I.

Parvula (nam exemplo eſt) magni Formica laboris ...
Quæ, ſimul inverſum contriſtat Aquarius annum,
Non uſquam prorepit, & illis utitur ante
Quæſitis ſapiens.

Vers 34. —— *Au retour du Bélier.*] C'eſt-à-dire, du Printemps.

Vers 35. *Mais l'Homme ſans arrêt*, &c.] Horace, Epître 1. Liv. I.

—— *Quid, mea cùm pugnat ſententia ſecum?*

Ce qu'un jour il abhorre, en l'autre il le ſouhaite.
Moi? j'irois épouſer une Femme coquette?
J'irois, par ma conſtance aux affronts endurci,
Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez Buſſi?
Aſſez de Sots ſans moi feront parler la Ville,
Diſoit le mois paſſé ce Marquis indocile,
Qui depuis quinze jours dans le piege arreſté,
Entre les bons Maris pour exemple cité,
Croit que Dieu, tout exprés, d'une coſte nouvelle
A tiré pour lui ſeul une Femme fidelle.
Voilà l'Homme en effet. Il va du blanc au noir.
Il condamne au matin ſes ſentimens du ſoir.
Importun à tout autre, à ſoi-meſme incommode,
Il change à tous momens d'eſprit comme de mode:
Il tourne au moindre vent, il tombe au moindre choc.
Aujourd'hui dans un caſque, & demain dans un froc.
Cependant à le voir plein de vapeurs legeres,
Soi-meſme ſe bercer de ſes propres chimeres.
Lui ſeul de la Nature eſt la bâze & l'appui,
Et le dixieſme Ciel ne tourne que pour lui.
De tous les animaux il eſt, dit-il, le maiſtre.
Qui pourroit le nier? pourſuis-tu. Moi peut-eſtre.

REMARQUES.

Quod petiit, ſpernit: repetit, quod nuper omiſit.
Æſtuat, & vitæ diſconvenit ordine toto.

Vers 42. —— *Des Saints qu'a célébrez Buſſi.*] Le Comte de Buſſi-Rabutin avoit fait un petit Livre, relié proprement en maniére d'Heures, où, au lieu des Images que l'on met dans les Livres de priéres; étoient les portraits en mignature de quelques Hommes de la Cour, dont les Femmes étoient ſoupçonnées de galanterie. Et, ce que dans la ſuite il a lui-même condamné, il avoit mis au bas de chaque portrait, un petit diſcours en forme d'Oraiſon

Mais ſans examiner, ſi vers les antres ſourds
L'Ours a peur du Paſſant, ou le Paſſant de l'Ours:
Et ſi, ſur un Edict des Paſtres de Nubie,
Les Lions de Barca vuideroient la Libye:
Ce Maiſtre pretendu, qui leur donne des lois,
Ce Roi des animaux, combien a-t-il de Rois?
L'Ambition, l'Amour, l'Avarice, la Haine
Tiennent comme un forçat ſon eſprit à la chaîne.
Le ſommeil ſur ſes yeux commence à s'épancher.
Debout, dit l'Avarice, il eſt temps de marcher.
Hé laiſſez-moi. Debout. Un moment. Tu repliques?
A peine le Soleil fait ouvrir les boutiques.
N'importe, leve-toi. Pour quoi faire aprés tout?
Pour courir l'Ocean de l'un à l'autre bout,
Chercher juſqu'au Japon la porcelaine & l'ambre,
Rapporter de Goa le poivre & le gingembre.
Mais j'ai des biens en foule, & je puis m'en paſſer.
On n'en peut trop avoir; & pour en amaſſer,
Il ne faut épargner ni crime ni parjure:
Il faut ſouffrir la faim, & coucher ſur la dure:

REMARQUES.

ou de Priére, accommodée au ſujet.

Vers 63. *Et ſi ſur un édit des Paſtres de Nubie*, &c.] La Nubie eſt un grand Païs de l'Afrique, ſitué au Midi du Royaume de Barca, & rempli de lions, de tigres, & de crocodiles.

Vers 69. *Le ſommeil ſur ſes yeux commence*, &c.] Perſe, Satire V. vers 132.

Manè piger ſtertis: ſurge, inquit Avaritia, eia,
Surge. Negas? inſtat. Surge, inquit. Non queo. Surge.
En quid agam? Rogitas? en ſaperdam avehe ponto, &c.

Vers 76. *Rapporter de Goa*, &c.] Capitale des Etats que les Portugais poſſedent

Euſt-on plus de tréſors que n'en perdit Galet,
N'avoir en ſa maiſon ni meubles ni valet:
Parmi les tas de bled vivre de ſeigle & d'orge,
De peur de perdre un liard, ſouffrir qu'on vous égorge.
Et pourquoi cette épargne enfin? L'ignores-tu?
Afin qu'un Heritier bien nourri, bien veſtu,
Profitant d'un tréſor en tes mains inutile,
De ſon train quelque jour embarraſſe la Ville.
Que faire? il faut partir. Les matelots ſont preſts.
Ou, ſi pour l'entraiſner l'argent manque d'attraits,
Bien-toſt l'Ambition, & toute ſon eſcorte,
Dans le ſein du repos, vient le prendre à main forte,
L'envoye en furieux au milieu des hazards
Se faire eſtropier ſur les pas des Ceſars,
Et cherchant ſur la bréche une mort indiſcrete,
De ſa folle valeur embellir la Gazette.
Tout-beau, dira quelqu'un, raillez plus à propos;
Ce vice fut toûjours la vertu des Heros.
Quoi donc? à voſtre avis, fut-ce un fou qu'Alexandre?
Qui? cet écervelé, qui mit l'Aſie en cendre?

REMARQUES.

dans les Indes Orientales.

Vers 81. *Euſt-on plus de tréſors que n'en perdit Galet.*] Fameux Joueur qui avoit gagné au jeu des ſommes immenſes, qu'il reperdit dans la ſuite. Il avoit fait bâtir à Paris l'Hôtel de Sulli, dans la rue S. Antoine; il le joua en un coup de dez. Après avoir perdu tout ſon bien, il alloit encore jouer, dit-on, avec les Laquais dans les rues, & même ſur les dégrés de la maiſon qui lui avoit appartenu.

Vers 100. *Qui? cet écervelé,* &c.] Deſmarêts critiqua fortement cette belle & ingénieuſe invective. Il ne tint pas à lui, dit Bayle, que ſa critique ne fût convertie en accuſation de crime d'Etat. Il ſe fondoit

Ce fougueux l'Angely, qui de ſang alteré,
Maiſtre du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré?
L'enragé qu'il eſtoit, né Roi d'une province,
Qu'il pouvoit gouverner en bon & ſage Prince,
S'en alla follement, & penſant eſtre Dieu,
Courir comme un Bandit qui n'a ni feu ni lieu.
Et traînant avec ſoi les horreurs de la guerre,
De ſa vaſte folie emplir toute la Terre.
Heureux! ſi de ſon temps, pour cent bonnes raiſons,
La Macedoine euſt eu des Petites-Maiſons,
Et qu'un ſage Tuteur l'euſt en cette demeure,
Par avis de Parens enfermé de bonne heure.
Mais ſans nous égarer dans ces digreſſions;
Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions;
Et les diſtribuant par claſſes & par titres,
Dogmatizer en vers, & rimer par chapitres:
Laiſſons-en diſcourir la Chambre, & Coëffeteau:
Et voyons l'Homme enfin par l'endroit le plus beau.

REMARQUES.

ſur ce que M. Deſpréaux louoit ailleurs Alexandre, & le comparoit à Louis XIV. C'eſt dans l'Art Poëtique.

Qu'il ſoit tel qu'Alexandre, ou Céſar, ou Louis.

Vers 101. *Ce fougueux l'Angéli*, &c.] Voyez le vers 112. de la Satire I. & la Remarque ſur ce même vers.

Vers 102. *Maître du monde entier, s'y trouvoit trop ſerré.*] Juvénal, Satire X. vers 168.

Unus Pellæo Juveni non ſufficit Orbis:
Æſtuat infelix anguſto limite mundi.

Vers 114. *Traiter, comme Senaut, toutes les paſſions.*] Le P. Jean-François Senaut, Général de l'Oratoire, a fait un Traité *de l'uſage des Paſſions.*

Vers 117. *Laiſſons-en diſcourir la Chambre, & Coëffeteau.*] Marin Cureau *de la Chambre*, de l'Académie Françoiſe, Médecin ordinaire du Roi, a compoſé *les Caractéres des Paſſions*, & pluſieurs autres ouvrages. Il mourut à Paris au mois de Novembre 1669. âgé de 76. ans. Nicolas *Coëffeteau*, Religieux de l'Ordre de S. Dominique, nommé à l'Evêché de Marſeille, Au-

Lui ſeul vivant, dit-on, dans l'enceinte des Villes,
Fait voir d'honneſtes mœurs, des coûtumes civiles,
Se fait des Gouverneurs, des Magiſtrats, des Rois,
Obſerve une police, obeit à des lois.
Il eſt vrai. Mais pourtant, ſans lois & ſans police,
Sans craindre Archers, Prevoſt, ni ſuppoſt de Juſtice,
Voit-on les Loups brigands, comme nous inhumains,
Pour détrouſſer les Loups, courir les grands chemins?
Jamais pour s'agrandir, vit-on dans ſa manie
Un Tigre en factions partager l'Hyrcanie?
L'Ours a-t-il dans les bois la guerre avec les Ours?
Le Vautour dans les airs fond-il ſur les Vautours?
A-t-on veu quelquefois dans les plaines d'Afrique,
Déchirant à l'envi leur propre Republique,
Lions contre Lions, Parens contre Parens,
Combattre follement pour le choix des Tyrans?
L'animal le plus fier qu'enfante la Nature,
Dans un autre animal reſpecte ſa figure,

REMARQUES.

teur du *Tableau des Paſſions humaines.*

Vers 119. L'Auteur citoit ce vers & les trois ſuivans, en exemple de ces vers ſimples & faciles, qui coutent infiniment.

Vers 125. *Voit-on les Loups brigans*, &c.] Horace, Epode VII.

Neque hic lupis mos, nec fuit leonibus
Unquam, niſi in diſpar, feris.

Juvénal, Satire XV. v. 159.

Sed jam ſerpentum major concordia. Parcit
Cognatis maculis ſimilis fera. Quando leoni
Fortior eripuit vitam leo? Quo nemore unquam
Exſpiravit aper majoris dentibus apri?

Vers 128. —— *Partager l'Hyrcanie?*] Province de la Perſe au Midi de la Mer Caſpienne.

Vers 133. *Lions contre lions*, &c.] Ce vers & le ſuivant ſont parodiés de *Cinna*, Acte I. Scéne III.

Romains contre Romains, parens contre parens,
Combattoient ſeulement pour le choix des Tyrans,

De ſa rage avec lui modere les accés,
Vit ſans bruit, ſans débats, ſans noiſe, ſans procés.
Un Aigle, ſur un champ prétendant droit d'Aubaine,
Ne fait point appeller un Aigle à la huitaine.
Jamais contre un Renard chicanant un Poulet,
Un Renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.
Jamais la Biche en rut n'a pour fait d'impuiſſance
Traîné du fond des bois un Cerf à l'Audiance,
Et jamais Juge, entr'eux ordonnant le congrés,
De ce burleſque mot n'a ſali ſes arreſts.
On ne connoiſt chez eux ni Placets, ni Requeſtes,
Ni haut ni bas Conſeil, ni Chambre des Enqueſtes.
Chacun l'un avec l'autre en toute ſeureté
Vit ſous les pures lois de la ſimple Equité.
L'Homme ſeul, l'Homme ſeul, en ſa fureur extreſme,
Met un brutal honneur à s'égorger ſoi-meſme.
C'eſtoit peu que ſa main, conduite par l'Enfer,
Euſt paiſtri le ſalpeſtre, euſt aiguiſé le fer.
Il falloit que ſa rage, à l'Univers funeſte,
Allaſt encore de lois embroüiller un Digeſte;

REMARQUES.

Vers 139. *Un Aigle ſur un champ prétendant droit d'Aubaine.*] Le droit d'*Aubaine* eſt le droit de prendre la ſucceſſion d'un Etranger qui meurt en France. Ce Droit appartient au Roi ſeul, dans ſon Royaume.

Vers 142. *Un Renard de ſon ſac n'alla charger Rolet.*] Procureur au Parlement, dont on a parlé Satire I. v. 52.

Vers 145. *Et jamais Juge entr'eux ordonnant le congrès.*] Le *congrès* eſt une preuve honteuſe, qui, lorſqu'une femme alléguant l'impuiſſance du mari demandoit la diſſolution de ſon mariage, ſe faiſoit par ordonnance des Juges Eccleſiaſtiques, en préſence de Chirurgiens & de Matrônes. Ces deux vers qui frappérent M. le Premier Préſident de Lamoignon, ne contribuérent pas peu à faire abolir l'uſage du *Congrès*. En effet, depuis la publication de cette Satire, toutes les fois qu'il ſe préſenta au Par-

Cherchast pour l'obscurcir des gloses, des Docteurs,
Accablast l'Equité sous des monceaux d'Auteurs,
Et pour comble de maux apportast dans la France
Des harangueurs du temps l'ennuieuse éloquence.
   Doucement, diras-tu. Que sert de s'emporter?
L'Homme a ses passions; on n'en sçauroit douter;
Il a comme la Mer ses flots & ses caprices.
Mais ses moindres vertus balancent tous ses vices.
N'est-ce pas l'Homme enfin, dont l'art audacieux
Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux?
Dont la vaste science, embrassant toutes choses,
A foüillé la Nature, en a percé les causes?
Les Animaux ont-ils des Universitez?
Voit-on fleurir chez eux des quatre Facultez?
Y voit-on des Sçavans en Droit, en Medecine,
Endosser l'écarlate, & se fourrer d'hermine?
Non sans doute, & jamais chez eux un Medecin
N'empoisonna les bois de son art assassin.
Jamais Docteur, armé d'un argument frivole,
Ne s'enroüa chez eux sur les bancs d'une Ecole.

REMARQUES.

lement quelque contestation au sujet du *Congrès*, ce sage Magistrat se déclara contre cette épreuve. M. de Lamoignon son fils, Avocat Général, portant la parole en 1674. dans une cause de cette espéce, témoigna la juste horreur que l'on devoit avoir d'un usage qui offensoit, disoit-il, les bonnes mœurs, la Religion, la Justice, & la Nature même. Enfin, en 1677. M. le Premier Président de Lamoignon prononça un Arrêt en forme de Réglement, qui abolit pour toujours la preuve inutile & infâme du Congrès. *Journal du Palais, Tome 3. page 466. & Tome 5. page 1.*

Vers 153. *C'étoit peu que sa main*, &c.] Juvénal au même endroit.

Ast homini ferrum lethale incude nefandâ
Produxisse parum est.

Vers 166. *Dans le tour d'un compas a mesuré les Cieux.*] Virgile, Eglog. III. v. 41.

Mais ſans chercher au fond, ſi noſtre eſprit deçeû
Sçait rien de ce qu'il ſçait, s'il a jamais rien ſçeû,
Toi-meſme, reſpons-moi. Dans le ſiecle où nous ſommes,
Eſt-ce au pié du ſçavoir qu'on meſure les hommes?
Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir?
Dit un Pere à ſon Fils, dont le poil va fleurir;
Pren-moi le bon parti. Laiſſe-là tous les livres.
Cent francs au denier cinq combien font-ils? Vingt livres.
C'eſt bien dit. Va, tu ſçais tout ce qu'il faut ſçavoir.
Que de biens, que d'honneurs ſur toi s'en vont pleuvoir!
Exerce-toi, mon Fils, dans ces hautes ſciences;
Prens, au lieu d'un Platon, le Guidon des Finances:
Sçache quelle Province enrichit les Traitans:
Combien le ſel au Roi peut fournir tous les ans.
Endurcy-toi le cœur. Sois Arabe, Corſaire,
Injuſte, violent, ſans foi, double, fauſſaire.
Ne va point ſottement faire le genereux.
Engraiſſe-toi, mon Fils, du ſuc des malheureux,
Et trompant de Colbert la prudence importune,
Va par tes cruautez meriter la fortune.

REMARQUES.

Deſcripſit radio totum qui Gentibus Orbem.

Et Horace, Ode 28. Liv. I.

Aërias tentaſſe domos, animoque rotundum
Percurriſſe polum.

Vers 181. *Veux-tu voir tous les Grands à ta porte courir?*] Horace, Art poëtique, vers 325.

Romani pueri longis rationibus aſſem
Diſcunt in partes centum diducere, &c.

Vers 184. *Cent francs au denier cinq; combien font-ils? vingt livres.*] C'eſt un Uſurier qui parle, & qui, au lieu d'interroger ſon fils ſur le pié du denier vingt, qui eſt l'intérêt légitime, l'interroge ſur le pié du denier cinq, qui eſt ſon intérêt ordinaire.

Vers 188. —— *Le Guidon des Finances.*] Livre qui traite des droits & revenus

Auſſi-

Auſſi-toſt tu verras Poëtes, Orateurs,
Rheteurs, Grammairiens, Aſtronomes, Docteurs,
Degrader les Heros pour te mettre en leurs places,
De tes titres pompeux enfler leurs dedicaces,
Te prouver à toi-meſme en Grec, Hebreu, Latin,
Que tu ſçais de leur art & le fort & le fin.
Quiconque eſt riche eſt tout. Sans ſageſſe il eſt ſage.
Il a, ſans rien ſçavoir, la ſcience en partage.
Il a l'eſprit, le cœur, le merite, le rang,
La vertu, la valeur, la dignité, le ſang.
Il eſt aimé des Grands, il eſt cheri des Belles.
Jamais Sur-intendant ne trouva de Cruelles.
L'or meſme à la laideur donne un teint de beauté:
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.
C'eſt ainſi qu'à ſon fils un Uſurier habile
Trace vers la Richeſſe une route facile:
Et ſouvent tel y vient, qui ſçait pour tout ſecret,
Cinq & quatre font neuf, oſtez deux, reſte ſept.
    Aprés cela, Docteur, va paſlir ſur la Bible;
Va marquer les écueils de cette mer terrible:

REMARQUES.

du Roi, & de tout ce qui concerne les Finances.

Vers 195. *Et trompant de Colbert*, &c.] Miniſtre auſſi loué depuis ſa mort, qu'il méritoit de l'être pendant ſa vie.

Vers 200. *De tes titres pompeux enfler leurs dédicaces.*] Le Poëte avoit en vûe le *Grand Corneille, qui, pour dédier* Cinna *à Montauron, riche partiſan, reçut une ſomme conſidérable.* Ainſi s'eſt expliqué le Commentateur de notre Poëte. Ainſi m'étois-je expliqué moi-même, & plus fortement au Tome I. des Oeuvres de Pelliſſon. Mais l'illuſtre Pere Tournemine, dans ſon ingénieuſe *Défenſe de Corneille*, a prouvé que ce grand homme, loin d'avoir aimé l'argent, avoit porté l'indifférence à cet égard juſqu'à une inſenſibilité blâmable.

Vers 203. *Quiconque eſt riche eſt tout*, &c.] Horace, L. I. Ep. 6. v. 36.

Perce la ſainte horreur de ce Livre divin:
Confonds dans un ouvrage & Luther & Calvin:
Débroüille des vieux temps les querelles celebres:
Eclaircy des Rabins les ſçavantes tenebres:
Afin qu'en ta vieilleſſe, un livre en maroquin
Aille offrir ton travail à quelque heureux Faquin,
Qui pour digne loyer de la Bible éclaircie,
Te paye en l'acceptant d'un, *Je vous remercie.*
Ou, ſi ton cœur aſpire à des honneurs plus grands,
Quitte-là le bonnet, la Sorbonne & les bancs;
Et prenant deſormais un emploi ſalutaire,
Mets-toi chez un Banquier, ou bien chez un Notaire:
Laiſſe-là ſaint Thomas s'accorder avec Scot:
Et conclus avec moi, qu'un Docteur n'eſt qu'un ſot.
Un Docteur, diras-tu? Parlez de vous, Poëte.
C'eſt pouſſer un peu loin voſtre Muſe indiſcrete.
Mais ſans perdre en diſcours le temps hors de ſaiſon,
L'Homme, venez au fait, n'a-t-il pas la Raiſon?
N'eſt-ce pas ſon flambeau, ſon pilote fidelle?
Oüi: Mais de quoi lui ſert que ſa voix le rappelle,
Si ſur la foi des vents tout preſt à s'embarquer,
Il ne voit point d'écueil qu'il ne l'aille choquer?

REMARQUES.

Scilicet uxorem cum dote, fidemque & amicos,
Et genus, & formam regina pecunia donat:
Ac bene nummatum decorat Suadela, Venuſque.

Vers 229. *Laiſſe-là Saint Thomas s'accorder avec Scot.*] Les Diſputes des Thomiſtes & des Scotiſtes ſont fameuſes dans les Ecoles. Jean Duns, vulgairement appellé *Scot*, parce qu'il étoit Ecoſſois, fut ſurnommé le Docteur Subtil; ſes opinions ſont ſouvent oppoſées à celles de S. Thomas.

Et que ſert à Cottin la Raiſon qui lui crie,
N'écri plus, guéri-toi d'une vaine furie;
Si tous ces vains conſeils, loin de la reprimer,
Ne font qu'accroiſtre en lui la fureur de rimer?
Tous les jours de ſes vers, qu'à grand bruit il recite,
Il met chez lui Voiſins, Parens, Amis en fuite.
Car lors que ſon Démon commence à l'agiter,
Tout, juſqu'à ſa Servante, eſt preſt à deſerter.
Un Aſne, pour le moins inſtruit par la Nature,
A l'inſtinct qui le guide obeït ſans murmure:
Ne va point follement de ſa bizarre voix
Défier aux chanſons les oiſeaux dans les bois.
Sans avoir la Raiſon, il marche ſur ſa route.
L'Homme ſeul, qu'elle éclaire, en plein jour ne voit goute;
Reglé par ſes avis, fait tout à contre-temps,
Et dans tout ce qu'il fait, n'a ni raiſon ni ſens.
Tout lui plaiſt & déplaiſt, tout le choque & l'oblige.
Sans raiſon il eſt gay, ſans raiſon il s'afflige.
Son eſprit au hazard aime, évite, pourſuit,
Défait, refait, augmente, oſte, éleve, détruit.
Et voit-on, comme lui, les Ours ni les Pantheres,
S'effrayer ſottement de leurs propres Chimeres,

REMARQUES.

Vers 244. *Il met chez lui Voiſins, Parens, Amis en fuite.*] Horace, Art poëtique, vers 474.

Indoctum, doctumque fugat recitator acerbus.

Vers 258. *Défait, refait, augmente, &c.*] Horace, I. Epître I. vers 100.

Diruit, ædificat, mutat quadrata rotundis.

Plus de douze attroupés craindre le nombre impair,
Ou croire qu'un corbeau les menace dans l'air?
Jamais l'Homme, dis-moi, vit-il la Beſte folle
Sacrifier à l'Homme, adorer ſon idole,
Lui venir, comme au Dieu des ſaiſons & des vents,
Demander à genoux la pluie, ou le beau temps?
Non. Mais cent fois la Beſte a vû l'Homme hypochondre
Adorer le metal que lui-meſme il fit fondre:
A vû dans un pays les timides Mortels
Trembler aux pieds d'un Singe aſſis ſur leurs Autels,
Et ſur les bords du Nil les peuples imbeciles,
L'encenſoir à la main, chercher les Crocodiles.
  Mais pourquoi, diras-tu, cet exemple odieux?
Que peut ſervir ici l'Egypte & ſes faux Dieux?
Quoi? me prouverez-vous par ce diſcours profâne,
Que l'Homme, qu'un Docteur eſt au deſſous d'un Aſne?
Un Aſne, le joüet de tous les animaux,
Un ſtupide animal, ſujet à mille maux;
Dont le nom ſeul en ſoi comprend une ſatire?
Oüi d'un Aſne, & qu'a-t-il qui nous excite à rire?
Nous nous mocquons de lui; mais s'il pouvoit un jour,
Docteur, ſur nos defauts s'exprimer à ſon tour:

REMARQUES.

Vers 270. *Trembler aux piés d'un Singe.*] Juvénal commence ainſi ſa quinziéme Satire.

Quis neſcit, Voluſi Bithynice, qualia demens
Ægyptus portenta colat? Crocodilon adorat
Pars hæc; illa pavet ſaturam ſerpentibus Ibin.

Si, pour nous reformer, le Ciel prudent & ſage
De la parole enfin lui permettoit l'uſage :
Qu'il pût dire tout haut ce qu'il ſe dit tout bas,
Ah ! Docteur, entre nous, que ne diroit-il pas ?
Et que peut-il penſer, lorſque dans une ruë
Au milieu de Paris il promene ſa vûë :
Qu'il voit de toutes parts les Hommes bigarrez,
Les uns gris, les uns noirs, les autres chamarrez ?
Que dit-il quand il voit, avec la Mort en trouſſe,
Courir chez un Malade un Aſſaſſin en houſſe :
Qu'il trouve de Pédans un eſcadron fouré,
Suivi par un Recteur de Bedeaux entouré :
Ou qu'il voit la Juſtice, en groſſe compagnie,
Mener tuer un homme avec ceremonie ?
Que penſe-t-il de nous, lors que ſur le Midi
Un hazard au Palais le conduit un Jeudi ;
Lors qu'il entend de loin, d'une gueule infernale,
La Chicane en fureur mugir dans la Grand'Sale ?
Que dit-il quand il voit les Juges, les Huiſſiers,
Les Clercs, les Procureurs, les Sergens, les Greffiers ?
O ! que ſi l'Aſne alors, à bon droit miſanthrope,
Pouvoit trouver la voix qu'il eut au temps d'Eſope !

REMARQUES.

Vers 276. *Que l'Homme, qu'un Docteur eſt au deſſous d'un Aſne.*] Le Docteur à qui cette Satire eſt adreſſée, étoit ſurnommé *la Mâchoire d'Aſne*, parce qu'il avoit la mâchoire fort grande & fort avancée.

Vers 294. *Suivi par un Recteur*, &c.] L'Univerſité de Paris fait ſes Proceſſions quatre fois l'année. Le Recteur y aſſiſte avec ſes Supôts. Les quatre Facultés, de Théologie, de Droit, de Médecine, & des Arts, marchent auſſi à leur rang, & avec les habits qui leur ſont propres.

De tous coſtez, Docteur, voyant les Hommes fous,
Qu'il diroit de bon cœur, ſans en eſtre jaloux,
Content de ſes chardons, & ſecoüant la teſte,
Ma foi, non plus que nous, l'Homme n'eſt qu'une beſte!



SATIRE IX.

Cette Satire, compoſée en 1667. imprimée ſeulement en 1668. eſt un des meilleurs ouvrages de l'Auteur. Il en jugeoit ainſi lui-même. En feignant de badiner, il tourne adroitement en ridicule ceux qui lui faiſoient un crime d'avoir nommé dans ſes premieres Satires quelques Auteurs vivans.

C'Eſt à vous, mon Eſprit, à qui je veux parler.
Vous avez des defauts que je ne puis celer.
Aſſez & trop long-temps ma laſche complaiſance,
De vos jeux criminels a nourri l'inſolence.
Mais puiſque vous pouſſez ma patience à bout,
Une fois en ma vie il faut vous dire tout.
On croiroit à vous voir, dans vos libres caprices,
Diſcourir en Caton des vertus & des vices,
Décider du merite & du prix des Auteurs,
Et faire impunément la leçon aux Docteurs,
Qu'eſtant ſeul à couvert des traits de la Satire,
Vous avez tout pouvoir de parler & d'écrire.
Mais moi, qui dans le fond ſçais bien ce que j'en crois,
Qui compte tous les jours vos defauts par mes doigts;
Je ris, quand je vous vois, ſi foible & ſi ſterile,
Prendre ſur vous le ſoin de reformer la Ville,
Dans vos diſcours chagrins plus aigre, & plus mordant,
Qu'une Femme en furie, ou Gautier en plaidant.

REMARQUES.

Vers 18. —— *Ou Gautier en plaidant.*] Claude *Gautier*, Avocat fameux, & très-mordant, mort en 1666.

Mais répondez un peu. Quelle verve indiſcrete,
Sans l'aveu des neuf Sœurs, vous a rendu Poëte ?
Sentiez-vous, dites-moi, ces violens tranſports,
Qui d'un eſprit divin font mouvoir les reſſorts ?
Qui vous a pû ſouffler une ſi folle audace ?
Phébus a-t-il pour vous applani le Parnaſſe ?
Et ne ſçavez-vous pas que ſur ce Mont ſacré,
Qui ne vôle au ſommet tombe au plus bas degré :
Et qu'à moins d'eſtre au rang d'Horace, ou de Voiture,
On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure ?
  Que ſi tous mes efforts ne peuvent reprimer
Cet aſcendant malin qui vous force à rimer :
Sans perdre en vains diſcours tout le fruit de vos veilles ;
Oſez chanter du Roi les auguſtes merveilles.
Là, mettant à profit vos caprices divers,
Vous verriez tous les ans fructifier vos vers ;
Et par l'eſpoir du gain voſtre Muſe animée,
Vendroit au poids de l'or une once de fumée.
Mais envain, direz-vous, je penſe vous tenter
Par l'éclat d'un fardeau trop peſant à porter.
Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands vers, *la Diſcorde etouffée.*

REMARQUES.

Vers 26. *Qui ne vole au ſommet tombe au plus bas dégré.*] Horace, Art poëtique.

Si paulùm à ſummo diſceſſit, vergit ad imum.

Vers 30. *Cet aſcendant malin*, &c.] Horace, Satire I. Livre II.

Aut ſi tantus amor ſcribendi te rapit, aude
Cæſaris invicti res dicere, multa laborum
Præmia laturus. Cupidum, pater optime, vires
Deficiunt.

Peindre

Peindre *Bellone en feu tonnant de toutes parts,*
Et le Belge effrayé fuyant ſur ſes ramparts.
Sur un ton ſi hardi, ſans eſtre temeraire,
Racan pourroit chanter au defaut d'un Homere.
Mais pour Cotin & moi, qui rimons au hazard,
Que l'amour de blaſmer fit Poëtes par art;
Quoiqu'un tas de Grimauds vante noſtre éloquence,
Le plus ſeur eſt pour nous de garder le ſilence.
Un poëme inſipide, & ſottement flatteur,
Deshonnore à la fois le Heros & l'Auteur.
Enfin de tels projets paſſent noſtre foibleſſe.
Ainſi parle un Eſprit languiſſant de molleſſe,
Qui, ſous l'humble dehors d'un reſpect affecté,
Cache le noir venin de ſa malignité.
Mais deuſſiez-vous en l'air voir vos aiſles fonduës,
Ne valoit-il pas mieux vous perdre dans les nuës;
Que d'aller ſans raiſon, d'un ſtile peu Chreſtien,
Faire inſulte en rimant à qui ne vous dit rien,
Et du bruit dangereux d'un livre temeraire,
A vos propres perils, enrichir le Libraire?
Vous vous flattez peut-eſtre en voſtre vanité,
D'aller comme un Horace à l'immortalité:

REMARQUES.

Vers 42. *Et le Belge effrayé*, &c.] Le Roi venoit de prendre Lille, lorſque l'Auteur travailloit à cette Satire.

Vers 44. *Racan pourroit chanter*, &c.] Honorat de Bueil, Marquis de Racan, de l'Académie Françoiſe, Poëte eſtimé, mort en 1670.

Vers 45. *Mais pour Cotin & moi*, &c.] Juvénal, Satire I.

Si natura negat, facit indignatio verſum,
Qualemcumque poteſt, quales ego, vel Cluvienus.

Et déja vous croyez dans vos rimes obſcures,
Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures.
Mais combien d'Ecrivains, d'abord ſi bien reçeus,
Sont de ce fol eſpoir honteuſement deçeus ?
Combien, pour quelques mois, ont veu fleurir leur livre,
Dont les vers en paquet ſe vendent à la livre ?
Vous pourrez voir un temps vos écrits eſtimez,
Courir de main en main par la Ville ſemez :
Puis delà tout poudreux, ignorez ſur la terre,
Suivre chez l'Epicier Neuf-Germain & la Serre :
Ou de trente feüillets reduits peut-eſtre à neuf,
Parer demi-rongez les rebords du Pont-neuf.
Le bel honneur pour vous, en voyant vos ouvrages
Occuper le loiſir des Laquais & des Pages,
Et ſouvent dans un coin renvoyez à l'écart,
Servir de ſecond tome aux airs du Savoyard !
Mais je veux que le Sort, par un heureux caprice,
Faſſe de vos Ecrits proſperer la malice,
Et qu'enfin voſtre livre aille, au gré de vos vœux,
Faire ſiffler Cotin chez nos derniers Neveux.

REMARQUES.

Vers 64. *Aux Saumaiſes futurs préparer des tortures.*] Claude Saumaiſe, ſçavant Critique & Commentateur, a éclairci une infinité d'endroits obſcurs & difficiles, des Auteurs anciens. Il mourut en 1653.

Vers 72. —— *Neuf-Germain & la Serre.*] *Loüis de Neuf-Germain*, Poëte ridicule & extravagant ; il a fleuri ſous le regne de Louis XIII. On a parlé de *La Serre*, au vers 176. de la Satire III.

Vers 74. —— *Les rebords du Pont-neuf.*] Où d'ordinaire on étale les Livres de rebut.

Vers 78. *Servir de ſecond tome aux airs du Savoïard.*] Fameux Chantre du Pont-neuf, dont on vante encore les Chanſons. Elles ſont imprimées en un petit volume, ſous ce titre ; *Recueil nouveau des Chanſons*

Que vous ſert-il qu'un jour l'Avenir vous eſtime,
Si vos vers aujourd'hui vous tiennent lieu de crime,
Et ne produiſent rien pour fruit de leurs bons mots,
Que l'effroi du Public, & la haine des Sots ?
Quel Démon vous irrite, & vous porte à médire ?
Un livre vous déplaiſt. Qui vous force à le lire ?
Laiſſez mourir un Fat dans ſon obſcurité.
Un Auteur ne peut-il pourrir en ſeureté ?
Le Jonas inconnu ſeche dans la pouſſiere.
Le David imprimé n'a point veu la lumiere.
Le Moïſe commence à moiſir par les bords.
Quel mal cela fait-il ? Ceux qui ſont morts ſont morts.
Le tombeau contre vous ne peut-il les défendre ?
Et qu'ont fait tant d'Auteurs pour remuer leur cendre ?
Que vous ont fait Perrin, Bardin, Pradon, Haynaut,
Colletet, Pelletier, Titreville, Quinaut,
Dont les noms en cent lieux, placez comme en leurs niches,
Vont de vos vers malins remplir les hemiſtiches ?
Ce qu'ils font vous ennuie. O le plaiſant détour !
Ils ont bien ennuié le Roi, toute la Cour;

REMARQUES.

du Savoïard, par lui ſeul chantées à Paris.

Vers 91. *Le Jonas inconnu*, &c.] *Jonas* ou *Ninive pénitente*, Poëme de Jacques de Coras, imprimé en 1663. *Le David.* Ce n'eſt point le *David* de Coras que le Poëte a en vûe, & qui valut à ſon Auteur une penſion du Clergé : mais le *David* de *les Fargues* Toulouſain. Le *Moïſe*, Idylle héroïque, par Saint-Amant.

Vers 97. *Que vous ont fait Perrin*, &c.] Ce vers & le ſuivant font alluſion aux 44. & 45. de la Satire VII. où la plupart des mêmes noms ſont placés. *Hénaut*, connu par le fameux Sonnet de l'Avorton, & par quelques autres Piéces en vers & en Proſe, imprimées à Paris en 1670. mourut en 1682.

Sans que le moindre Edit ait, pour punir leur crime,
Retranché les Auteurs, ou ſupprimé la rime.
Eſcrive qui voudra. Chacun à ce métier
Peut perdre impunément de l'encre & du papier.
Un Roman, ſans bleſſer les loix ni la coûtume,
Peut conduire un Heros au dixiéme volume.
Delà vient que Paris voit chez lui de tout temps
Les Auteurs à grands flots déborder tous les ans:
Et n'a point de portail, où juſques aux corniches,
Tous les piliers ne ſoient enveloppez d'affiches.
Vous ſeul plus dégoûté, ſans pouvoir & ſans nom,
Viendrez regler les droits & l'Eſtat d'Apollon.
Mais vous, qui raffinez ſur les écrits des autres,
De quel œil penſez-vous qu'on regarde les voſtres?
Il n'eſt rien en ce temps à couvert de vos coups.
Mais ſçavez-vous auſſi comme on parle de vous?
  Gardez-vous, dira l'Un, de cet Eſprit critique.
On ne ſçait bien ſouvent quelle mouche le pique.
Mais c'eſt un jeune Fou, qui ſe croit tout permis,
Et qui pour un bon mot va perdre vingt Amis.
Il ne pardonne pas aux vers de la Pucelle,
Et croit regler le Monde au gré de ſa cervelle.

REMARQUES.

Vers 119. *Gardez-vous ..... de cet Eſprit critique.*] Horace, Livre I. Satire 4. v. 34.

Omnes hi metuunt verſus, odere Poëtas.
Fœnum habet in cornu, longè fuge. Dummodo riſum
Excutiat ſibi, non hic cuiquam parcet amico.

Regnier, Satire XII. a imité ce même endroit d'Horace.

Vers 136. *Iroit la tête en bas rimer dans*

Jamais dans le Barreau trouva-t-il rien de bon?
Peut-on ſi bien preſcher qu'il ne dorme au Sermon?
Mais lui, qui fait ici le Regent du Parnaſſe,
N'eſt qu'un gueux reveſtu des dépoüilles d'Horace.
Avant lui Juvenal avoit dit en Latin,
Qu'on eſt aſſis à l'aiſe aux Sermons de Cotin.
L'Un & l'Autre avant lui s'eſtoient plaints de la rime.
Et c'eſt auſſi ſur eux qu'il rejette ſon crime.
Il cherche à ſe couvrir de ces noms glorieux.
J'ai peu lû ces Auteurs: mais tout n'iroit que mieux,
Quand de ces Médiſans l'Engeance toute entiere
Iroit la teſte en bas rimer dans la riviere.
  Voilà comme on vous traitte: & le Monde effrayé
Vous regarde déja comme un homme noyé.
Envain quelque Rieur, prenant votre défenſe,
Veut faire au moins de grace adoucir la ſentence.
Rien n'appaiſe un Lecteur toûjours tremblant d'effroi,
Qui voit peindre en autrui ce qu'il remarque en ſoi.
Vous ferez-vous toûjours des affaires nouvelles?
Et faudra-t-il ſans ceſſe eſſuyer des querelles?
N'entendrai-je qu'Auteurs ſe plaindre & murmurer?
Juſqu'à quand vos fureurs doivent-elles durer?

REMARQUES.

la rivière.] L'auſtére vertu dont M. le Duc de Montauſier faiſoit profeſſion, lui fit regarder certains traits des Satires de l'Auteur, comme des médiſances affreuſes qu'on ne devoit pas autoriſer. Un jour dans un mouvement de colére, il dit qu'il faudroit envoyer Boileau & tous les Satiriques rimer dans la riviére. Cependant on ſait que ce Duc qui s'étoit mêlé de Poëſie dans ſa jeuneſſe, avoit compoſé des Satires, qui paſſoient pour vives.

Répondez, mon Eſprit; ce n'eſt plus raillerie:
Dites... Mais, direz-vous, pourquoi cette furie?
Quoi? pour un maigre Auteur, que je glôze en paſſant,
Eſt-ce un crime, aprés tout, & ſi noir & ſi grand?
Et qui voyant un Fat s'applaudir d'un ouvrage,
Où la droite Raiſon trébuche à chaque page,
Ne s'écrie auſſi-toſt: *L'impertinent Auteur!*
L'ennuyeux Eſcrivain! le maudit Traducteur!
A quoi bon mettre au jour tous ces diſcours frivoles,
Et ces Riens enfermez dans de grandes paroles.

Eſt-ce donc là médire, ou parler franchement?
Non, non, la Médiſance y va plus doucement.
Si l'on vient à chercher, pour quel ſecret myſtere
Alidor à ſes frais bâtit un monaſtere:
Alidor, dit un Fourbe, *il eſt de mes Amis.*
Je l'ai connu Laquais, avant qu'il fuſt Commis.
C'eſt un Homme d'honneur, de pieté profonde,
Et qui veut rendre à Dieu ce qu'il a pris au monde.

Voilà joüer d'adreſſe, & médire avec art;
Et c'eſt avec reſpect enfoncer le poignard.
Un Eſprit né ſans fard, ſans baſſe complaiſance,
Fuit ce ton radouci que prend la Médiſance.

REMARQUES.

Vers 159. *Si l'on vient à chercher pour quel ſecret myſtere.*] Horace, Livre I. Satire 4.

————— *Mentio ſi qua*
De Capitolini furtis injecta Petillî
Te coram fuerit, defendas ut tuus eſt mos:
Me Capitolinus convictore uſus amicoque
A puero eſt.

Vers 176. *Et le clinquant du Taſſe, &c.*] Sur ce Jugement de l'Auteur, on peut conſulter l'Hiſtoire de l'Académie, tome 2. page 277. par M. l'Abbé d'Olivet, & la

Mais de blaſmer des vers ou durs ou languiſſans;
De choquer un Auteur, qui choque le bon ſens:
De railler d'un Plaiſant, qui ne ſçait pas nous plaire;
C'eſt ce que tout Lecteur eut toujours droit de faire.
Tous les jours à la Cour un Sot de qualité
Peut juger de travers avec impunité:
A Malherbe, à Racan, préferer Theophile,
Et le clinquant du Taſſe, à tout l'or de Virgile.
Un Clerc, pour quinze ſous, ſans craindre le hola,
Peut aller au Parterre attaquer Attila;
Et ſi le Roi des Huns ne lui charme l'oreille,
Traiter de Viſigots tous les vers de Corneille.
Il n'eſt Valet d'Auteur, ni Copiſte à Paris,
Qui la balance en main ne péſe les Ecrits.
Dés que l'impreſſion fait éclorre un Poëte,
Il eſt eſclave né de quiconque l'achete:
Il ſe ſoumet lui-meſme aux caprices d'autrui,
Et ſes écrits tous ſeuls doivent parler pour lui.
Un Auteur à genoux, dans une humble Préface,
Au Lecteur, qu'il ennuye, a beau demander grace;
Il ne gagnera rien ſur ce Juge irrité,
Qui lui fait ſon procés de pleine autorité.

REMARQUES.

Préface que M. Mirabaud a mis à la tête de ſa belle Traduction de *la Jéruſalem délivrée. Le Taſſe,* Poëte Italien du XVIe. Siécle, mis en parallele avec *Virgile* par beaucoup d'Auteurs, & par les Italiens ſurtout.

Vers 178. —— *Attaquer Attila.*] Piéce du Grand Corneille, inférieure aux belles Tragédies de ce Poëte, mais où l'on reconnoît pourtant l'Auteur d'Héraclius & de Nicoméde. Voyez la Défenſe de Corneille par le R. P. Tournemine.

Et je ſerai le ſeul qui ne pourrai rien dire?
On ſera ridicule, & je n'oſerai rire?
Et qu'ont produit mes vers de ſi pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'Auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ay fait paroiſtre;
Et ſouvent, ſans ces vers qui les ont fait connoiſtre,
Leur talent dans l'oubli demeureroit caché.
Et qui ſçauroit ſans moi que Cotin a preſché?
La Satire ne ſert qu'à rendre un Fat illuſtre.
C'eſt une ombre au tableau, qui lui donne du luſtre.
En les blaſmant enfin, j'ai dit ce que j'en croi,
Et Tel, qui m'en reprend, en penſe autant que moi.
Il a tort, dira l'Un. *Pourquoi faut-il qu'il nomme?*
Attaquer Chapelain! ah! c'eſt un ſi bon Homme.
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers.
Il eſt vrai, s'il m'eût crû, qu'il n'eût point fait de vers.
Il ſe tuë à rimer. Que n'écrit-il en proſe?
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre choſe?
En blaſmant ſes Ecrits, ai-je d'un ſtile affreux
Diſtilé ſur ſa vie un venin dangereux?

REMARQUES.

Vers 198. *Et qui ſçauroit, ſans moi, que Cotin a prêché?*] Cependant il avoit prêché ſeize Carêmes dans les meilleures Chaires de Paris. Voyez la continuation de l'Hiſtoire de l'Académie. Au reſte ce vers eſt une alluſion à celui-ci de la Satire III.

Qu'aux Sermons de Caſſagne, ou de l'Abbé Cotin.

Vers 205. *Balzac en fait l'éloge*, &c.] Voyez les Lettres de Balzac à Chapelain: il y en a ſix livres entiers.

Vers 218. *Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits.*] Le Roi lui donnoit une penſion de mille écus. M. le Duc de Longueville une de 4000 francs.

Vers 222. *J'irai creuſer la terre, & comme ce Barbier.*] Apollon & Pan s'étant défiés à chanter, prirent pour Juge Midas Roi de Phrygie, Prince auſſi dénué d'eſprit

Ma

Ma Muſe en l'attaquant, charitable & diſcrette,
Sçait de l'Homme d'honneur diſtinguer le Poëte.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on priſe ſa candeur & ſa civilité:
Qu'il ſoit doux, complaiſant, officieux, ſincere:
On le veut, j'y ſouſcris, & ſuis preſt de me taire.
Mais que pour un modele on montre ſes Ecrits,
Qu'il ſoit le mieux renté de tous les beaux Eſprits:
Comme Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire;
Ma bile alors s'échauffe, & je brûle d'écrire:
Et s'il ne m'eſt permis de le dire au papier;
J'iray creuſer la terre, & comme ce Barbier,
Faire dire aux roſeaux par un nouvel orgâne,
Midas, le Roi Midas a des oreilles d'aſne.
Quel tort lui fais-je enfin? ay-je par un écrit
Petrifié ſa veine, & glacé ſon eſprit?
Quand un Livre au Palais ſe vend & ſe debite,
Que chacun par ſes yeux juge de ſon merite:
Que Billaine l'étale au deuxiéme Pilier:
Le degoût d'un Cenſeur peut-il le décrier?

REMARQUES.

qu'il étoit opulent. Midas adjugea la préférence à Pan; & Apollon, pour s'en venger, lui donna des oreilles d'Aſne. Midas ne put cacher ſa diſgrace à ſon Barbier. Envain il lui ordonna de ſe taire ſur peine de la vie. Envain même le Barbier voulut-il enſévelir ce ſecret dans la terre. A l'endroit où il avoit prononcé, quoiqu'à voix baſſe: *Midas a des oreilles d'Aſne*; la terre produiſit des roſeaux, qui, agités par le vent, rediſoient tout haut: *Midas a des oreilles d'Aſne.*

Men' mutire nefas, nec clam, nec cum ſcrobe? Nuſquam.
Hîc tamen infodiam...
Auriculas Aſini quis non habet?

Vers 229. *Que Billaine l'étale,* &c.] Louis *Billaine*, fameux Libraire du Palais.

Envain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue.
L'Academie en corps a beau le cenſurer:
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.
Mais lors que Chapelain met une œuvre en lumiere,
Chaque Lecteur d'abord lui devient un Liniere.
Envain il a receu l'encens de mille Auteurs:
Son Livre en paroiſſant dément tous ſes Flateurs.
Ainſi, ſans m'accuſer, quand tout Paris le jouë,
Qu'il s'en prenne à ſes vers que Phébus deſavouë,
Qu'il s'en prenne à ſa Muſe Allemande en François.
Mais laiſſons Chapelain pour la derniere fois.
La Satire, dit-on, eſt un métier funeſte,
Qui plaiſt à quelques gens, & choque tout le reſte.
La ſuite en eſt à craindre. En ce hardi métier
La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.
Quittez ces vains plaiſirs, dont l'appas vous abuſe:
A de plus doux emplois occupez voſtre Muſe:
Et laiſſez à Feüillet reformer l'Univers.
Et ſur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers?
Irai-je dans une Ode, en phraſes de Malherbe,
Troubler dans ſes roſeaux le Danube ſuperbe:

REMARQUES.

Vers 231. *En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue.*] Le Cardinal de Richelieu qui obligea l'Académie Françoiſe d'en faire la critique. *Voyez* Hiſtoire de l'Académie.

Vers 236. —— *Lui devient un Liniére.*] Auteur qui a écrit contre *la Pucelle* de Chapelain.

Vers 246. *La peur plus d'une fois fit repentir Regnier.*] *Et moi auſſi*, diſoit quelquefois l'Auteur. Mathurin Regnier, Poëte Satirique, né à Chartres, le 21 de Decembre 1573. mort à Rouen, le 22 d'Octobre 1613.

Vers 249. *Et laiſſez à Feüillet réformer l'Univers.*] Nicolas Feüillet, Chanoine de

Délivrer de Sion le peuple gemiſſant;
Faire trembler Memphis, ou paſlir le Croiſſant:
Et paſſant du Jourdain les ondes alarmées,
Cueillir, mal-à-propos, *les palmes Idumées?*
Viendrai-je, en une Eglogue, entouré de troupeaux,
Au milieu de Paris enfler mes chalumeaux,
Et dans mon cabinet aſſis au pied des heſtres,
Faire dire aux Echos des ſottiſes champeſtres?
Faudra-t-il de ſens froid, & ſans eſtre amoureux,
Pour quelque Iris en l'air, faire le langoureux;
Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
Et toûjours bien mangeant mourir par metaphore?
Je laiſſe aux Doucereux ce langage affeté,
Où s'endort un eſprit de molleſſe hebeté.
La Satire, en leçons, en nouveautez fertile,
Sçait ſeule aſſaiſonner le Plaiſant & l'Utile,
Et d'un vers, qu'elle épure aux rayons du bon ſens,
Détromper les Eſprits des erreurs de leur temps.
Elle ſeule, bravant l'orgueil & l'injuſtice,
Vá juſques ſous le dais faire paſlir le vice;
Et ſouvent ſans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la Raiſon des attentats d'un Sot.

REMARQUES.

S. Cloud, Prédicateur célébre, mort à Paris le 7 Septembre 1693.

Vers 251. —— *En phraſes de Malherbe.*] Charles du Périer avoit renoncé à la Poëſie Latine, pour faire des Odes Françoiſes; & dans ces Odes il mettoit Malherbe en pieces.

Vers 256. —— *Les Palmes Idumées.*] L'Idumée eſt une Province voiſine de la Judée, abondante en Palmiers.

Vers 262. *Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux.*] Charles Perraut de l'Académie Françoiſe, & Pierre Perraut ſon frere ne faiſoient guére alors que des Stances amou-

C'eſt ainſi que Lucile, appuyé de Lelie,
Fit juſtice en ſon temps des Cotins d'Italie,
Et qu'Horace, jettant le ſel à pleines mains,
Se joüoit aux dépens des Pelletiers Romains.
C'eſt elle, qui m'ouvrant le chemin qu'il faut ſuivre,
M'inſpira dés quinze ans la haine d'un ſot Livre,
Et ſur ce Mont fameux, où j'oſay la chercher,
Fortifia mes pas, & m'apprit à marcher.
C'eſt pour elle, en un mot, que j'ay fait vœu d'écrire.
  Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire:
Et pour calmer enfin tous ces flots d'Ennemis,
Reparer en mes vers les maux que j'ay commis.
Puiſque vous le voulez, je vais changer de ſtile.
Je le declare donc. Quinaut eſt un Virgile.
Pradon comme un Soleil en nos ans a paru.
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.
Cotin, à ſes Sermons traiſnant toute la Terre,
Fend les flots d'Auditeurs pour aller à ſa chaire.
Sauvalle eſt le Phenix des Eſprits relevez.
Perrin... Bon, mon Eſprit, courage, pourſuivez.

REMARQUES.

reuſes, des Eglogues tendres, des Elégies à Iris.

Vers 275. *C'eſt ainſi que Lucile appuïé de Lélie.*] Lucilius, Poëte Satirique, aimé de Scipion & de *Lélius.* Perſe, Satire I. vers 114.

——— *Secuit Lucilius Urbem,*
Te Lupe, te Muti, & genuinum fregit in illis.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admiſſus circum præcordia ludit.

Vers 288. —— *Quinaut eſt un Virgile.*] Alluſion au vers 20. de la Satire II.

La Raiſon dit Virgile, & la Rime Quinaut.

Mais ne voyez-vous pas, que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie ?
Et Dieu ſçait, auſſi-toſt, que d'Auteurs en courroux,
Que de Rimeurs bleſſez s'en vont fondre ſur vous !
Vous les verrez bien-toſt, feconds en impoſtures,
Amaſſer contre vous des volumes d'injures,
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.
Vous aurez beau vanter le Roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom ſacré ſanctifier vos pages.
Qui mépriſe Cotin, n'eſtime point ſon Roy,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni foy, ni loy.
Mais quoi ? reſpondrez-vous : Cotin nous peut-il nuire ?
Et par ſes cris enfin que ſçauroit-il produire ?
Interdire à mes vers, dont peut-eſtre il fait cas,
L'entrée aux penſions, où je ne prétens pas ?
Non, pour loüer un Roy, que tout l'Univers loüë,
Ma langue n'attend point que l'argent la dénoüë ;
Et ſans eſperer rien de mes foibles Ecrits,
L'honneur de le loüer m'eſt un trop digne prix.

REMARQUES.

Vers 290. *Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru.*] *Pelletier:* voyez le vers 54. du Diſcours au Roi. *Ablancourt :* Nicolas Perrot d'Ablancourt, célébre par les traductions qu'il a données. Il étoit de l'Académie Françoiſe, & mourut en 1664. *Patru :* Olivier Patru, de la même Académie, un des plus célébres Avocats qu'ait eu le Parlement de Paris, mort le 6 Janvier 1681.

Vers 302. *Et d'un mot innocent faire un crime d'Etat.*] M. le Duc de *Montauſier* avoit voulu lui faire un crime d'Etat de cette expreſſion qu'il avoit employée dans la Satire II. *En ce Siécle de fer.*

On me verra toûjours, ſage dans mes caprices,
De ce meſme pinceau, dont j'ay noirci les vices,
Et peint, du nom d'Auteur tant de Sots reveſtus,
Luy marquer mon reſpect & tracer ſes vertus.
Je vous crois : mais pourtant, on crie, on vous menace.
Je crains peu, direz-vous, les Braves du Parnaſſe.
Hé, mon Dieu, craignez tout d'un Auteur en courroux,
Qui peut... Quoi ? je m'entens. Mais encor ? Taiſez-vous.



AU LECTEUR.

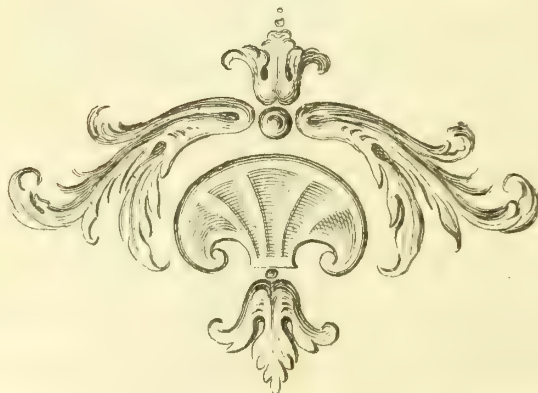
VOici enfin la Satire qu'on me demande depuis ſi long-temps. Si j'ai tant tardé à la mettre au jour, c'eſt que j'ai été bien aiſe qu'elle ne paruſt qu'avec la nouvelle édition qu'on faiſoit de mon Livre, où je voulois qu'elle fuſt inſerée. Pluſieurs de mes Amis à qui je l'ai luë, en ont parlé dans le monde avec de grands éloges, & ont publié que c'eſtoit la meilleure de mes Satires. Ils ne m'ont pas en cela fait plaiſir. Je connois le Public. Je ſçai que naturellement il ſe revolte contre ces loüanges outrées, qu'on donne aux Ouvrages avant qu'ils ayent paru; & que la pluſpart des Lecteurs ne liſent ce qu'on leur a élevé ſi haut, qu'avec un deſſein formé de le rabbaiſſer.*

* En 1694.

Je declare donc que je ne veux point profiter de ces diſcours avantageux: & non ſeulement je laiſſe au Public ſon jugement libre, mais je donne plein pouvoir à tous ceux qui ont tant critiqué mon Ode ſur Namur, d'exercer auſſi contre ma Satire toute la rigueur de leur critique. J'eſpere qu'ils le feront avec le meſme ſuccés: & je puis les aſſurer que tous leurs diſcours ne m'obligeront point à rompre l'eſpece de vœu que j'ai fait de ne jamais défendre mes Ouvrages, quand on n'en attaquera que les mots & les ſyllabes. Je ſçaurai fort bien ſoûtenir contre ces Cenſeurs, Homere, Horace, Virgile, & tous ces autres grands perſonnages dont j'admire les Ecrits: mais pour mes Ecrits que je n'admire point, c'eſt à ceux qui les approuveront à trouver des raiſons pour les défendre. C'eſt tout l'avis que j'ai à donner ici au Lecteur.

La bienſeance neanmoins voudroit, ce me ſemble, que je fiſſe

quelque excuſe au Beau Sexe, de la liberté que je me ſuis donnée de peindre ſes vices. Mais au fond, toutes les peintures que je fais dans ma Satire ſont ſi generales, que bien loin d'apprehender que les Femmes s'en offenſent, c'eſt ſur leur approbation & ſur leur curioſité que je fonde la plus grande eſperance du ſuccés de mon Ouvrage. Une choſe au moins, dont je ſuis certain qu'elles me loüeront, c'eſt d'avoir trouvé moyen, dans une matiere auſſi délicate qu'eſt celle que j'y traite, de ne pas laiſſer échaper un ſeul mot qui puſt le moins du monde bleſſer la pudeur. J'eſpere donc que j'obtiendrai aiſément ma grace, & qu'Elles ne ſeront pas plus choquées des predications que je fais contre leurs defauts dans cette Satire, que des Satires que les Predicateurs font tous les jours en chaire contre ces meſmes defauts.



SATIRE

SATIRE X.

L'Auteur entreprend de peindre ici les défauts que l'on reproche le plus communément aux Femmes. Les portraits ſont variés, & touchés d'une main habile. La Coquette, la Joueuſe, l'Avare, la Sçavante, la Précieuſe, la Bourgeoiſe de qualité, la fauſſe Dévote, la Pédante, la Plaideuſe, occupent ſucceſſivement la Scéne; & le Lecteur eſt conduit à ces différentes peintures par les tranſitions les plus heureuſes: Le Poëte lui-même s'en applaudiſſoit avec juſtice; les tranſitions étant ce qu'il y a de plus difficile dans les Ouvrages d'eſprit. Cette Satire fut achevée en 1693. *& publiée l'année ſuivante.*

ENfin bornant le cours de tes galanteries,
Alcippe, il eſt donc vrai, dans peu tu te maries.
Sur l'argent, c'eſt tout dire, on eſt déja d'accord.
Ton Beaupere futur vuide ſon coffre fort:
Et déja le Notaire a, d'un ſtile energique,
Griffonné de ton joug l'inſtrument authentique.
C'eſt bien fait. Il eſt temps de fixer tes deſirs.
Ainſi que ſes chagrins l'Hymen a ſes plaiſirs.
Quelle joye en effet, quelle douceur extreſme!
De ſe voir carreſſé d'un Epouſe qu'on aime:
De s'entendre appeller *petit Cœur*, ou *mon bon;*
De voir autour de ſoy croiſtre dans ſa maiſon,
Sous les paiſibles lois d'une agreable Mere,
De petits Citoyens dont on croit eſtre Pere!
Quel charme, au moindre mal qui nous vient menacer,
De la voir auſſi-toſt accourir, s'empreſſer,

REMARQUES.

Vers 6. —— *L'Inſtrument autentique.*] *Inſtrument*, en ſtile de Pratique, un Contrat, un Acte public.

S'effrayer d'un peril qui n'a point d'apparence,
Et ſouvent de douleur ſe paſmer par avance.
Car tu ne ſeras point de ces Jaloux affreux,
Habiles à ſe rendre inquiets, malheureux,
Qui tandis qu'une Epouſe à leurs yeux ſe deſole,
Penſent toûjours qu'un Autre en ſecret la conſole.
Mais quoy, je voy déja que ce diſcours t'aigrit.
Charmé de Juvenal, & plein de ſon eſprit
Venez-vous, diras-tu, dans une piece outrée,
Comme luy nous chanter: *Que dés le temps de Rhée,*
La Chaſteté déja, la rougeur ſur le front,
Avoit chez les Humains reçeu plus d'un affront:
Qu'on vit avec le fer naiſtre les Injuſtices,
L'Impieté, l'Orgueil, & tous les autres Vices,
Mais que la Bonne foy dans l'amour conjugal
N'alla point juſqu'au temps du troiſiéme Métal?
Ces mots ont dans ſa bouche une emphâze admirable:
Mais je vous dirai, moy, ſans alleguer la fable,
Que ſi ſous Adam meſme, & loin avant Noé,
Le Vice audacieux, des Hommes avoüé,
A la triſte Innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur ſur la Terre:

REMARQUES.

Vers 24. *Charmé de Juvénal*, &c.] Juvénal a fait une Satire contre les Femmes, qui eſt ſon plus bel Ouvrage.

Vers 26. —— *Que dès le temps de Rhée*, &c.] Paroles du commencement de la Satire de Juvénal.

Credo Pudicitiam Saturno rege moratam
In terris, viſamque diu.

Vers 39. —— *En Phrynés, en Laïs.*]

Qu'aux temps les plus féconds en Phrynés, en Laïs,
Plus d'une Penelope honora ſon païs ;
Et que meſme aujourd'hui ſur ce fameux modelle,
On peut trouver encor quelque Femme fidelle.
Sans doute ; & dans Paris , ſi je ſçay bien compter,
Il en eſt juſqu'à trois, que je pourrois citer.
Ton Epouſe dans peu ſera la quatriéme.
Je le veux croire ainſi. Mais la Chaſteté meſme,
Sous ce beau nom d'Epouſe , entraſt-elle chés toy ;
De retour d'un voyage, en arrivant, croy moy,
Fais toûjours du logis avertir la Maiſtreſſe.
Tel partit tout baigné des pleurs de ſa Lucrece ;
Qui faute d'avoir pris ce ſoin judicieux,
Trouva. Tu ſçais... Je ſçai que d'un conte odieux
Vous avez comme moi ſali voſtre memoire.
Mais laiſſons-là, dis-tu, Joconde & ſon Hiſtoire.
Du projet d'un Hymen déja fort avancé,
Devant vous aujourd'hui criminel dénoncé,
Et mis ſur la ſellette aux pieds de la Critique,
Je voy bien tout de bon qu'il faut que je m'explique.
Jeune autrefois par vous dans le monde conduit,
J'ai trop bien profité, pour n'eſtre pas inſtruit

REMARQUES.

C'étoit deux fameuſes Courtiſanes de la Gréce.

Vers 52. *Trouva. Tu ſçais...*] Tout le monde ſçait l'Hiſtoire de *Joconde* miſe en vers par le célébre la Fontaine.

Vers 59. *Jeune autrefois par vous*, &c.] Ce vers & le ſuivant n'étoient pas ainſi. M. le Prince de Conti, à qui l'Auteur récita cette Satire, n'approuvoit pas que l'un

A quels diſcours malins le Mariage expoſe.
Je ſçai, que c'eſt un texte où chacun fait ſa gloſe :
Que de Maris trompez tout rit dans l'Univers,
Epigrammes, Chanſons, Rondeaux, Fables en vers,
Satire, Comedie : & ſur cette matiere,
J'ai veu tout ce qu'ont fait la Fontaine & Moliere.
J'ay leû tout ce qu'ont dit Villon & Saint Gelais,
Arioſte, Marot, Bocace, Rabelais,
Et tous ces vieux Recueils de Satires naïves,
Des malices du Sexe immortelles archives.
Mais tout bien balancé, j'ay pourtant reconnu,
Que de ces contes vains le Monde entretenu
N'en a pas de l'Hymen moins veu fleurir l'uſage ;
Que ſous ce joug moqué, Tout à la fin s'engage :
Qu'à ce commun filet les Railleurs meſmes pris,
Ont eſté tres-ſouvent de commodes Maris ;
Et que pour eſtre heureux ſous ce joug ſalutaire,
Tout dépend en un mot du bon choix qu'on ſçait faire.
Enfin, il faut icy parler de bonne foy,
Je vieillis, & ne puis regarder ſans effroy
Ces Neveux affamez, dont l'importun viſage
De mon bien à mes yeux fait déja le partage.
Je crois déja les voir, au moment annoncé
Qu'à la fin, ſans retour, leur cher Oncle eſt paſſé,

REMARQUES.

des deux Interlocuteurs tutoïât l'autre. C'eſt ce qui obligea le Poëte de faire dire à *Alcippe :*

Jeune autrefois par vous dans le monde conduit.

Et par-là eſt autoriſée la familiarité.

Sur quelques pleurs forcez, qu'ils auront ſoin qu'on voye,
Se faire conſoler du ſujet de leur joye.
Je me fais un plaiſir, à ne vous rien celer,
De pouvoir, moy vivant, dans peu les deſoler;
Et trompant un eſpoir pour eux ſi plein de charmes,
Arracher de leurs yeux de veritables larmes.
Vous dirai-je encor plus? Soit foibleſſe ou raiſon,
Je ſuis las de me voir le ſoir en ma maiſon
Seul avec des Valets, ſouvent voleurs & traiſtres,
Et tousjours, à coup ſeur, ennemis de leurs Maiſtres.
Je ne me couche point, qu'auſſi-toſt dans mon lit
Un ſouvenir faſcheux n'apporte à mon eſprit
Ces Hiſtoires de morts lamentables, tragiques,
Dont Paris tous les ans peut groſſir ſes Chroniques.
Dépoüillons-nous icy d'une vaine fierté.
Nous naiſſons, nous vivons pour la ſocieté.
A nous-meſmes livrez dans une ſolitude,
Noſtre bonheur bien-toſt fait noſtre inquietude;
Et ſi, durant un jour, noſtre premier Ayeul
Plus riche d'une coſte avoit vécu tout ſeul,
Je doute, en ſa demeure alors ſi fortunée,
S'il n'euſt point prié Dieu d'abreger la journée.
N'allons donc point icy reformer l'Univers,
Ni par de vains diſcours, & de frivoles vers,

REMARQUES.

Vers 97. *Ces Hiſtoires de morts, &c.*] Blandin & de Roſſet, ont composé des Hiſtoires, ſous le titre d'*Hiſtoires tragiques de notre temps, où ſont contenuës les morts funeſtes & lamentables de pluſieurs perſonnes, &c.*

Eſtalant au Public noſtre miſanthropie,
Cenſurer le lien le plus doux de la vie.
Laiſſons-là, croyez-moy, le monde tel qu'il eſt.
L'Hymenée eſt un joug, & c'eſt ce qui m'en plaiſt.
L'Homme en ſes paſſions tousjours errant ſans guide,
A beſoin qu'on lui mette & le mords & la bride.
Son pouvoir malheureux ne ſert qu'à le geſner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaiſner.
C'eſt ainſi que ſouvent la main de Dieu l'aſſiſte.
Ha bon ! voila parler en docte Janſeniſte,
Alcipe, & ſur ce point ſi ſçavamment touché,
Deſmâres, dans Saint Roch, n'auroit pas mieux preſché.
Mais c'eſt trop t'inſulter, quittons la raillerie,
Parlons ſans hyperbole & ſans plaiſanterie.
Tu viens de mettre icy l'Hymen en ſon beau jour.
Entens donc : & permets que je preſche à mon tour.
  L'Epouſe que tu prens, ſans tache en ſa conduite,
Aux vertus, m'a-t-on dit, dans Port-Royal inſtruite,
Aux loix de ſon devoir regle tous ſes deſirs.
Mais qui peut t'aſſeurer, qu'invincible aux plaiſirs

REMARQUES.

Vers 116. *Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.*] Horace I. Epiſt. 2. v. 62.

——— *Animum rege, qui niſi paret,*
Imperat; hunc frænis, hunc tu compeſce catenâ.

Vers 120. *Deſmâres, dans Saint Roch,* &c.] Le Pere Touſſaint *Deſmâres*, Prêtre de l'Oratoire, fameux Prédicateur.

Vers 126. ——— *Dans Port-Royal inſtruite.*] Port-Royal, Monaſtére près de Verſailles, dont les Religieuſes furent diſperſées en 1709. pour les affaires du Janſéniſme, & les bâtimens détruits en 1710.

Vers 134. ——— *Ces Héros à voix lu-*

Chez toy, dans une vie ouverte à la Licence,
Elle conſervera ſa premiere innocence ?
Par toi-meſme bien-toſt conduite à l'Opera,
De quel air penſes-tu que ta Sainte verra
D'un ſpectacle enchanteur la pompe harmonieuſe,
Ces danſes, ces Heros à voix luxurieuſe ;
Entendra ces diſcours ſur l'Amour ſeul roulans,
Ces doucereux Renauds, ces inſenſez Rolands,
Sçaura d'eux qu'à l'Amour, comme au ſeul Dieu ſuprême,
On doit immoler tout, juſqu'à la Vertu meſme.
Qu'on ne ſçauroit trop toſt ſe laiſſer enflammer :
Qu'on n'a receu du Ciel un cœur que pour aimer ;
Et tous ces lieux communs de Morale lubrique,
Que Lully rechauffa des ſons de ſa Muſique ?
Mais de quels mouvemens, dans ſon cœur excitez,
Sentira-t-elle alors tous ſes ſens agitez ?
Je ne te répons pas, qu'au retour, moins timide,
Digne Eſcoliere enfin d'Angelique & d'Armide,
Elle n'aille à l'inſtant, pleine de ces doux ſons,
Avec quelque Médor pratiquer ces leçons.

REMARQUES.

xurieuſe.] Le mot de *Luxurieux* emploïé dans ce vers, & le mot de *Lubrique* dans le vers 141. pour déſigner la Morale de l'Opéra, occaſionnerent une Lettre de M. Perrault, dans laquelle il reprocha à l'Auteur de s'être ſervi de termes qui bleſſoient la pudeur. M. Arnaud prit la défenſe de notre Poëte dans une Lettre qu'il écrivit à M. Perrault. On la trouvera dans le volume II.

Vers 142. *Que Lulli rechauffa*, &c.] Jean-Baptiſte de Lulli, célébre Muſicien, qui a fait nos plus beaux Opéra. Il mourut à Paris en 1687. âgé de 54. ans.

Vers 146. —— *D'Angélique & d'Armide.*] Voïez les Opéra de Quinaut, intitulés, *Roland* & *Armide.*

Suppoſons toutefois, qu'encor fidelle & pure,
Sa vertu de ce choc revienne ſans bleſſure.
Bien-toſt dans ce grand Monde, où tu vas l'entraiſner,
Au milieu des écueils qui vont l'environner,
Crois-tu que tousjours ferme aux bords du precipice,
Elle pourra marcher ſans que le pied lui gliſſe?
Que tousjours inſenſible aux diſcours enchanteurs
D'un idolatre amas de jeunes Seducteurs,
Sa ſageſſe jamais ne deviendra folie?
D'abord tu la verras, ainſi que dans Clélie,
Recevant ſes Amans ſous le doux nom d'Amis,
S'en tenir avec eux aux petits ſoins permis:
Puis, bien-toſt en grande eau ſur le fleuve de Tendre,
Naviger à ſouhait, tout dire, & tout entendre.
Et ne préſume pas que Venus, ou Satan,
Souffre qu'elle en demeure aux termes du Roman.
Dans le crime il ſuffit qu'une fois on débute.
Une chûte tousjours attire une autre chûte.
L'honneur eſt comme une Iſle eſcarpée & ſans bords.
On n'y peut plus rentrer dés qu'on en eſt dehors.

REMARQUES.

Vers 161. —— *Sur le Fleuve de Tendre*, &c.] Le Poëte fait alluſion au Païs de *Tendre*, décrit dans le Roman de *Clélie*, I. Partie, & repréſenté dans une Carte. La tendreſſe peut avoir trois principes differens, l'Eſtime, la Reconnoiſſance, & l'Inclination. Auſſi trois Riviéres dans le Païs ſous ces noms, & ſur ces Riviéres trois Villes, ſçavoir, *Tendre* ſur Inclination, *Tendre* ſur Eſtime, & *Tendre* ſur Reconnoiſſance. *Petits-ſoins*, eſt un des Villages que l'on voit ſur la Carte du *Tendre*.

Vers 170. *Epriſe d'un Cadet, ivre d'un Mouſquetaire.*] *Cadet*, ſignifie ici un jeune-Homme, un jeune Militaire. En 1682. Louis XIV. établit des Compagnies de jeunes gens que l'on nomma *Cadets*, & qui étoient inſtruits dans tous les exercices de la guerre.

Mouſquetaire. Les Mouſquetaires du

Peut-

Peut-estre, avant deux ans ardente à te déplaire,
Esprise d'un Cadet, yvre d'un Mousquetaire,
Nous la verrons hanter les plus honteux brelans,
Donner chez la Cornu rendez-vous aux Galans;
De Phédre dédaignant la pudeur enfantine,
Suivre à front découvert Z... & Messaline;
Compter pour grands exploits vingt Hommes ruïnez,
Blessez, battus pour Elle, & quatre assassinez;
Trop heureux! si tousjours Femme desordonnée,
Sans mesure & sans regle au vice abandonnée,
Par cent traits d'impudence aisez à ramasser,
Elle t'acquiert au moins un droit pour la chasser.
Mais que deviendras-tu? si folle en son caprice,
N'aimant que le scandale & l'éclat dans le vice,
Bien moins pour son plaisir, que pour t'inquieter,
Au fond peu vicieuse, elle aime à coqueter?
Entre nous, verras-tu d'un esprit bien tranquille,
Chez ta Femme aborder & la Cour & la Ville?
Hormis toy, tout chez toy rencontre un doux accueil.
L'un est payé d'un mot, & l'autre d'un coup d'œil.

REMARQUES.

Roi, sont deux Compagnies de gens à cheval, composées de jeunes Gens de qualité, ou de bonne Maison.

Vers 172. *Donner chez la Cornu*, &c.] Une infâme, dont le nom étoit alors connu de tout le monde.

Vers 173. *De Phédre dédaignant la pudeur enfantine.*] Le caractére de Phédre a été heureusement exprimé par M. Racine dans ces Vers :

—— Je ne suis point de ces femmes hardies,
Qui goûtant dans le crime une tranquille paix,
Ont sçû se faire un front qui ne rougit jamais.

Vers 174. *Suivre à front découvert Z... & Messaline.*] Cette lettre initiale Z. n'est mise ici que pour dépayser les Lecteurs.

Ce n'eſt que pour toy ſeul qu'elle eſt fiere & chagrine:
Aux autres elle eſt douce, agreable, badine:
C'eſt pour eux qu'elle étale & l'or & le brocard;
Que chez toy ſe prodigue & le rouge & le fard,
Et qu'une main ſçavante, avec tant d'artifice,
Baſtit de ſes cheveux le galant édifice.
Dans ſa chambre, croy-moy, n'entre point tout le jour.
Si tu veux poſſeder ta Lucrece à ton tour,
Atten, diſcret Mari, que la Belle en cornette
Le ſoir ait étalé ſon teint ſur la toilette;
Et dans quatre mouchoirs, de ſa beauté ſalis,
Envoye au Blanchiſſeur ſes roſes & ſes lys.
Alors tu peux entrer: mais ſage en ſa preſence,
Ne va pas murmurer de ſa folle dépenſe.
D'abord, l'argent en main, paye & viſte & comptant.
Mais non, fay mine un peu d'en eſtre mécontent,
Pour la voir auſſi-toſt, de douleur oppreſſée,
Déplorer ſa vertu ſi mal recompenſée.
Un Mari ne veut pas fournir à ſes beſoins.
Jamais Femme, aprés tout, a-t-elle couſté moins?
A cinq cens Loüis d'or, tout au plus, chaque année,
Sa dépenſe en habits n'eſt-elle pas bornée?
Que répondre? Je voy, qu'à de ſi juſtes cris,
Toy-meſme convaincu déja tu t'attendris,

REMARQUES.

Meſſaline, Femme de l'Empereur Claude, fameuſe par ſes débordemens.

Vers 220. —— *D'un Pique ou d'un Sonnez.*] *Pique*, terme du jeu de Piquet.

Tout prest à la laisser, pourveu qu'elle s'appaise,
Dans ton coffre à pleins sacs puiser tout à son aise.
A quoy bon en effet t'allarmer de si peu?
Hé que seroit-ce donc, si le Démon du jeu,
Versant dans son esprit sa ruïneuse rage,
Tous les jours mis par elle à deux doigts du naufrage,
Tu voyois tous tes biens au sort abandonnez
Devenir le butin d'un Pique ou d'un Sonnez!
Le doux charme pour toy! de voir chaque journée,
De nobles Champions ta femme environnée,
Sur une table longue, & façonnée exprés,
D'un Tournoy de Bassette ordonner les apprests:
Ou, si par un Arrest la grossiere Police
D'un jeu si necessaire interdit l'exercice,
Ouvrir sur cette table un champ au Lansquenet,
Ou promener trois dez chassez de son cornet:
Puis sur une autre table, avec un air plus sombre,
S'en aller mediter une vole au jeu d'Hombre;
S'écrier sur un As mal à propos jetté;
Se plaindre d'un Gâno qu'on n'a point écouté;
Ou, querellant tout bas le Ciel qu'elle regarde,
A la Beste gemir d'un Roy venu sans garde.
Chez elle en ces emplois l'Aube du lendemain
Souvent la trouve encor les cartes à la main.

REMARQUES.

Sonnez, terme du jeu de Tric-trac.

Vers 232. *Se plaindre d'un Gâno*, &c.] Terme du jeu d'Hombre.

Alors, pour ſe coucher, les quittant, non ſans peine,
Elle plaint le malheur de la Nature humaine,
Qui veut qu'en un ſommeil, où tout s'enſevelit,
Tant d'heures, ſans joüer, ſe conſument au lit.
Toutefois en partant la Troupe la conſole,
Et d'un prochain retour chacun donne parole.
C'eſt ainſi qu'une femme en doux amuſemens
Sçait du temps qui s'envole employer les momens;
C'eſt ainſi que ſouvent par une Forcenée
Une triſte Famille à l'hoſpital traiſnée,
Voit ſes biens en decret ſur tous les murs écrits
De ſa déroute illuſtre effrayer tout Paris.
   Mais que plûtoſt ſon jeu mille fois te ruïne;
Que ſi la famelique & honteuſe Lézine,
Venant mal à propos la ſaiſir au collet,
Elle te reduiſoit à vivre ſans valet,
Comme ce Magiſtrat de hideuſe memoire,
Dont je veux bien ici te crayonner l'hiſtoire.
   Dans la Robe on vantoit ſon illuſtre Maiſon.
Il eſtoit plein d'eſprit, de ſens, & de raiſon.
Seulement pour l'argent un peu trop de foibleſſe
De ces vertus en luy ravaloit la nobleſſe.

REMARQUES.

Vers 253. *Comme ce Magiſtrat de hideuſe mémoire.*] Jacques Tardieu, Lieutenant Criminel de Paris, & Marie Ferrier, ſa femme, auſſi fameux par leur ſordide avarice, que par leur mort funeſte.

Vers 264. *De ſurcroiſt une mule*, &c.] Le Lieutenant Criminel eſt obligé de ſuivre les Criminels condamnés à la mort; & il

Sa table toutefois, ſans ſuperfluité,
N'avoit rien que d'honneſte en ſa frugalité.
Chez lui deux bons Chevaux, de pareille encolure,
Trouvoient dans l'Ecurie une pleine paſture,
Et du foin, que leur bouche au ratelier laiſſoit,
De ſurcroiſt une mule encor ſe nourriſſoit.
Mais cette ſoif de l'or, qui le bruſloit dans l'ame,
Le fit enfin ſonger à choiſir une Femme;
Et l'honneur dans ce choix ne fut point regardé.
Vers ſon triſte penchant ſon naturel guidé,
Le fit dans une avare & ſordide famille
Chercher un monſtre affreux ſous l'habit d'une fille;
Et ſans trop s'enquerir d'où la Laide venoit,
Il ſçut, ce fut aſſez, l'argent qu'on lui donnoit.
Rien ne le rebuta; ni ſa veuë éraillée,
Ni ſa maſſe de chair bizarrement taillée;
Et trois cens mille francs, avec elle obtenus,
La firent à ſes yeux plus belle que Vénus.
Il l'épouſe; & bien-toſt ſon Hoſteſſe nouvelle,
Le preſchant, luy fit voir qu'il eſtoit, au prix d'elle,
Un vrai diſſipateur, un parfait débauché.
Lui-meſme le ſentit, reconnut ſon peché,

REMARQUES.

eſt monté ſur une Mule, qui étoit l'ancienne monture des Magiſtrats, avant l'uſage des Carroſſes.

Vers 266. *Le fit enfin ſonger à choiſir une femme.*] La fille de Jérémie Ferrier qui avoit été Miniſtre à Nîmes, & qui abjura enſuite le Calviniſme.

Se confessa prodigue, & plein de repentance,
Offrit sur ses avis de regler sa dépense.
Aussi-tost de chez eux tout rosti disparut.
Le pain bis renfermé d'une moitié décrut.
Les deux chevaux, la mule, au marché s'envolerent.
Deux grands Laquais, à jeun, sur le soir s'en allerent.
De ces Coquins déja l'on se trouvoit lassé,
Et pour n'en plus revoir le reste fut chassé.
Deux Servantes déja, largement soufletées,
Avoient à coups de pied descendu les montées,
Et se voyant enfin hors de ce triste lieu,
Dans la ruë en avoient rendu graces à Dieu.
Un vieux Valet restoit, seul cheri de son Maistre,
Que tousjours il servit, & qu'il avoit veu naistre,
Et qui de quelque somme, amassée au bon temps,
Vivoit encor chez eux, partie à ses dépens.
Sa veuë embarrassoit; il fallut s'en défaire;
Il fut de la maison chassé comme un Corsaire.
Voilà nos deux Epoux sans valets, sans enfans,
Tous seuls dans leur logis libres & triomphans.
Alors on ne mit plus de borne à la lézine.
On condamna la cave, on ferma la cuisine.

REMARQUES.

Vers 308. *Ou de ce que la Femme aux Voisins excroquoit.*] C'est d'elle que M. Racine a dit dans ses Plaideurs, Scéne IV.

Elle eût du Bûvetier emporté les serviettes,
Plûtost que de rentrer au logis les mains nettes.

Vers 309. *Mais pour bien mettre ici leur crasse*, &c.] M. Racine obligea l'Auteur

Pour ne s'en point ſervir aux plus rigoureux mois,
Dans le fond d'un grenier on ſequeſtra le bois.
L'un & l'autre deſlors vécut à l'aventure
Des preſens, qu'à l'abri de la Magiſtrature,
Le Mari quelquefois des Plaideurs extorquoit,
Ou de ce que la Femme aux voiſins excroquoit.
Mais pour bien mettre ici leur craſſe en tout ſon luſtre,
Il faut voir du Logis ſortir ce Couple illuſtre;
Il faut voir le Mari tout poudreux, tout ſoüillé,
Couvert d'un vieux chapeau de cordon dépoüillé,
Et de ſa robe, envain de pieces rajeunie,
A pied dans les ruiſſeaux traiſnant l'ignominie.
Mais qui pourroit compter le nombre de haillons,
De pieces, de lambeaux, de ſales guenillons,
De chiffons ramaſſez dans la plus noire ordure,
Dont la Femme aux bons jours compoſoit ſa parure?
Décrirai-je ſes bas en trente endroits percez,
Ses ſouliers grimaſſans vingt fois rapetaſſez,
Ses coëffes, d'où pendoit au bout d'une ficelle
Un vieux maſque pelé, preſque auſſi hideux qu'Elle?
Peindrai-je ſon juppon bigarré de Latin,
Qu'enſemble compoſoient trois Théſes de ſatin,

REMARQUES.

de retrancher ici vingt vers, parce qu'ils contiennent un détail qui ne lui plaiſoit pas. Ils ne parurent point dans la premiere édition de cette Satire; mais l'Auteur les rétablit dans les éditions ſuivantes.

Vers 322. *Un vieux maſque pelé, &c.*] La plûpart des femmes portoient alors un maſque de velours noir, quand elles ſortoient.

Preſent qu'en un procés ſur certain privilege
Firent à ſon Mari les Regens d'un College ;
Et qui ſur cette juppe à maint Rieur encor
Derriere elle faiſoit dire, *Argumentabor ?*
Mais peut-eſtre j'invente une fable frivole.
Déments donc tout Paris, qui prenant la parole,
Sur ce ſujet encor de bons témoins pourveû,
Tout preſt à le prouver, te dira : Je l'ay veû.
Vingt ans j'ay veû ce Couple, uni d'un meſme vice,
A tous mes Habitans montrer que l'Avarice
Peut faire dans les biens trouver la Pauvreté,
Et nous reduire à pis que la mendicité.
Des voleurs, qui chez eux pleins d'eſperance entrerent,
De cette triſte vie enfin les délivrerent.
Digne & funeſte fruit du nœud le plus affreux,
Dont l'Hymen ait jamais uni deux Malheureux.
Ce recit paſſe un peu l'ordinaire meſure.
Mais un exemple enfin, ſi digne de cenſure,
Peut-il dans la Satire occuper moins de mots ?
Chacun ſçait ſon métier : ſuivons noſtre propos.

REMARQUES.

Vers 337. *Des Voleurs qui chez eux,* &c.] Le Lieutenant Criminel & ſa femme furent aſſaſſinés dans leur maiſon ſur le Quay des Orfévres, le 24. Août 1665. ſur les dix heures du matin, par René & François Touchet, Freres, nés près de Cran en Anjou. Ces deux voleurs n'ayant pû ouvrir la porte pour ſortir, parce qu'il y avoit un ſecret à la ſerrure ; furent pris dans la maiſon même, &, trois jours après, condamnés à la rouë.

Vers 346. —— *Singe de Bourdalouë.*] Le Pere Louis Bourdalouë, Jéſuite, le plus grand Prédicateur qu'ait eu la France ; né à Bourges le 20. Août 1632. & mort à Paris le 13. Mai 1704.

Nouveau

Nouveau Predicateur aujourd'huy, je l'avouë,
Eſcolier, ou plûtoſt ſinge de Bourdalouë,
Je me plais à remplir mes ſermons de portraits.
En voilà déja trois, peints d'aſſez heureux traits,
La Femme ſans honneur, la Coquette, & l'Avare.
Il faut y joindre encor la reveſche Bizarre,
Qui ſans ceſſe d'un ton, par la colere aigri,
Gronde, choque, dément, contredit un Mari.
Il n'eſt point de repos ni de paix avec elle.
Son mariage n'eſt qu'une longue querelle.
Laiſſe-t-elle un moment reſpirer ſon Epoux?
Ses valets ſont d'abord l'objet de ſon courroux,
Et ſur le ton grondeur, lorſqu'elle les harangue,
Il faut voir de quels mots elle enrichit la Langue.
Ma plume ici, traçant ces mots par alphabet,
Pourroit d'un nouveau tôme augmenter Richelet.
Tu crains peu d'eſſuyer cette étrange furie.
En trop bon lieu, dis-tu, ton Epouſe nourrie
Jamais de tels diſcours ne te rendra martyr.
Mais eût-elle ſucé la raiſon dans Saint Cyr,

REMARQUES.

Vers 360. —— *Augmenter Richelet.*] Le Dictionnaire François de *Richelet.* Pierre Céſar *Richelet*, Avocat au Parlement, mort en 1698. étoit Petit-fils de Nicolas Richelet, célébre parmi les Auteurs de ſon temps, & qui avoit commenté les Oeuvres de Ronſard.

Vers 364. —— *Dans Saint Cyr.*] En 1686. le Roi fit bâtir à Saint Cyr, près de Verſailles, une magnifique Maiſon, à laquelle il a attaché des revenus conſidérables pour l'entretien ou pour l'établiſſement de deux cens cinquante jeunes Demoiſelles, qui n'ont pas un bien proportionné à leur naiſſance. Là, elles ſont inſtruites & formées juſqu'à l'âge de vingt

Crois-tu que d'une fille humble, honneſte, charmante,
L'Hymen n'ait jamais fait de Femme extravagante?
Combien n'a-t-on point veu de Belles aux doux yeux,
Avant le mariage, Anges ſi gracieux,
Tout à coup ſe changeant en Bourgeoiſes ſauvages,
Vrais Démons, apporter l'Enfer dans leurs ménages,
Et découvrant l'orgueil de leurs rudes eſprits,
Sous leur fontange altiere aſſervir leurs Maris?
  Et puis, quelque douceur dont brille ton Epouſe,
Penſes-tu, ſi jamais elle devient jalouſe,
Que ſon ame, livrée à ſes triſtes ſoupçons,
De la Raiſon encor écoute les leçons?
Alors, Alcippe, alors tu verras de ſes œuvres.
Reſou toi, pauvre Eſpoux, à vivre de couleuvres:
A la voir tous les jours, dans ſes fougueux accés,
A ton geſte, à ton rire intenter un procés:
Souvent de ta maiſon gardant les avenuës,
Les cheveux heriſſez, t'attendre au coin des ruës:
Te trouver en des lieux de vingt portes fermez,
Et par tout où tu vas, dans ſes yeux enflammez,
T'offrir, non pas d'Iſis la tranquille Eumenide,
Mais la vraye Alecto peinte dans l'Eneïde,

REMARQUES.

ans, aux exercices d'une ſolide piété.

Vers 372. *Sous leur fontange altiére,* &c.] *Fontange*, nœud de ruban que les Dames portent ſur le devant de la tête pour attacher leur coëffure, nommé de la ſorte, parce que Madame la Ducheſſe de Fontange porta la premiere un ruban ainſi noué.

Vers 378. —— *A vivre de couleuvres.*] Expreſſion proverbiale, c'eſt ſouffrir tous

Un tiſon à la main chez le Roy Latinus,
Souflant ſa rage au ſein d'Amate & de Turnus.
Mais quoy? je chauſſe icy le cothurne Tragique.
Reprenons au plûtoſt le brodequin Comique,
Et d'objets moins affreux ſongeons à te parler.
Dy-moy donc, laiſſant là cette Folle heurler,
T'accommodes-tu mieux de ces douces Ménades,
Qui dans leurs vains chagrins,ſans mal toûjours malades,
Se font des mois entiers ſur un lit effronté
Traiter d'une viſible & parfaite ſanté;
Et douze fois par jour, dans leur molle indolence,
Aux yeux de leurs Maris tombent en défaillance?
Quel ſujet, dira l'un, peut donc ſi frequemment
Mettre ainſi cette Belle aux bords du monument?
La Parque, raviſſant ou ſon fils ou ſa fille,
A-t-elle moiſſonné l'eſpoir de ſa famille?
Non: il eſt queſtion de reduire un mari
A chaſſer un Valet dans la maiſon cheri,
Et qui, parce qu'il plaiſt, a trop ſçeu lui déplaire:
Ou de rompre un voyage utile & neceſſaire;
Mais qui la priveroit huit jours de ſes plaiſirs,
Et qui loin d'un Galant, objet de ſes deſirs...

REMARQUES.

les jours des choſes fâcheuſes, & n'oſer s'en plaindre.

Vers 385. —— *D'Iſis la tranquille Euménide.*] Furie, qui, dans l'Opéra d'Iſis, demeure ſans action.

Vers 386. *Mais la vraie Alecto*, &c.] Une des Furies. Livre VII. de l'Enéïde.

Vers 393. —— *De ces douces Ménades.*] Bacchantes, Femmes qui célébroient les Orgies de Bacchus, en courant comme

O ! que pour la punir de cette Comedie,
Ne lui vois-je une vraye & trifte maladie !
Mais ne nous fâchons point. Peut-être avant deux jours,
Courtois & Denyau, mandez à fon fecours,
Digne ouvrage de l'art dont Hippocrate traite,
Lui fçauront bien ofter cette fanté d'Athlete :
Pour confumer l'humeur qui fait fon embonpoint,
Lui donner fagement le mal qu'elle n'a point ;
Et fuyant de Fagon les maximes énormes,
Au tombeau merité la mettre dans les formes.
Dieu veüille avoir fon ame, & nous délivre d'eux.
Pour moi, grand ennemi de leur art hazardeux,
Je ne puis cette fois que je ne les excufe.
Mais à quels vains difcours eft-ce que je m'amufe ?
Il faut fur des fujets plus grands, plus curieux,
Attacher de ce pas ton efprit & tes yeux.
Qui s'offrira d'abord ? Bon, c'eft cette Sçavante,
Qu'eftime Roberval, & que Sauveur frequente.
D'où vient qu'elle a l'œil trouble, & le teint fi terni ?
C'eft que fur le calcul, dit-on, de Caffini,

REMARQUES.

des infenfées & des Furies.

Vers 412. *Courtois & Denyau*, &c.] Deux Médecins de la Faculté de Paris.

Vers 417. *Et fuïant de Fagon*, &c.] Gui Crefcent *Fagon*, Premier Médecin du Roi, mort en 1718. âgé de 80 ans.

Vers 426. *Qu'eftime Roberval, & que Sauveur fréquente.*] *Roberval* : Gille Perfonne, Sieur *de Roberval*, Géométre, Profeffeur Roïal en Mathématiques. *Sauveur* : autre fçavant Mathématicien, auffi Profeffeur Roïal, mort en 1716.

Vers 428. *C'eft que fur le calcul... de Caffini,*] Jean Dominique *Caffini*, célébre Aftronome, de l'Académie Roïale des Sciences, mort en 1712. âgé de 87 ans & demi.

Un aſtrolabe en main, elle a dans ſa goutiere
A ſuivre Jupiter paſſé la nuit entiere.
Gardons de la troubler. Sa ſcience, je croy,
Aura pour s'occuper ce jour plus d'un employ.
D'un nouveau microſcope on doit en ſa preſence
Tantoſt chez Dalancé faire l'experience;
Puis d'une femme morte avec ſon embryon,
Il faut chez Du Verney voir la diſſection.
Rien n'échape aux regards de noſtre Curieuſe.
Mais qui vient ſur ſes pas? C'eſt une Précieuſe,
Reſte de ces Eſprits jadis ſi renommez,
Que d'un coup de ſon Art Moliere a diffamez.
De tous leurs ſentimens cette noble heritiere
Maintient encore ici leur ſecte façonniere.
C'eſt chez elle tousjours que les fades Auteurs
S'en vont ſe conſoler du mépris des Lecteurs.
Elle y reçoit leur plainte, & ſa docte demeure
Aux Perrins, aux Corras eſt ouverte à toute heure.
Là du faux bel eſprit ſe tiennent les bureaux.
Là tous les Vers ſont bons, pourvû qu'ils ſoient nouveaux.
Au mauvais gouſt public la Belle y fait la guerre:
Plaint Pradon opprimé des ſiflets du Parterre;

REMARQUES.

Vers 429. *Un aſtrolabe en main*, &c.] Inſtrument de Mathématique en forme de Planiſphére; il ſert à prendre les hauteurs des Aſtres, & à faire quelques autres obſervations.

Vers 434. *Tantôt chez Dalencé*, &c.] Curieux qui ſe ruina à faire des expériences de Phyſique.

Vers 436. *Il faut chez Du Verney*, &c.] Joſeph *Du Verney*, Médecin du Roi, & ſçavant Anatomiſte, mort en 1730. âgé de 82 ans.

Vers 440. *Que d'un coup de ſon Art Mo-*

Rit des vains amateurs du Grec & du Latin;
Dans la balance met Ariſtote & Cotin;
Puis, d'une main encor plus fine & plus habile,
Péſe ſans paſſion Chapelain & Virgile;
Remarque en ce dernier beaucoup de pauvretez;
Mais pourtant confeſſant qu'il a quelques beautez,
Ne trouve en Chapelain, quoy qu'ait dit la Satire,
Autre défaut, ſinon qu'on ne le ſçauroit lire;
Et pour faire goûter ſon Livre à l'Univers,
Croit qu'il faudroit en proſe y mettre tous les Vers.
A quoy bon m'étaler cette bizarre Eſcole,
Du mauvais ſens, dis-tu, preſché par une Folle?
De livres & d'écrits bourgeois admirateur
Vai-je épouſer ici quelque apprentive Auteur?
Sçavez-vous que l'Eſpouſe avec qui je me lie
Compte entre ſes parens des Princes d'Italie?

REMARQUES.

liere a diffamez.] Dans la Comédie des Précieuſes ridicules.

Vers 452. *Dans la balance met Ariſtote & Cotin.*] L'Auteur déſigne ici M. Perrault, qui, dans ſon *Parallèle des Anciens & des Modernes*, Tome III. fait à peu près les mêmes jugemens.

Vers 454. *Péſe ſans paſſion Chapelain & Virgile.*] Juvénal, Satire VI.

Laudat Virgilium, perituræ ignoſcit Eliſæ.
Committit vates, & comparat: inde Maronem,
Atque alia parte in trutina ſuſpendit Homerum.

Vers 458. *Autre défaut, ſinon, qu'on ne le ſçauroit lire.*] Dans la premiere édition, après ce vers, on liſoit les quatorze ſuivans: ils contiennent la ſuite des paroles de Perrault, au ſujet de Chapelain, Tome III. des Parall. page 255.

Et croit qu'on pourra meſme enfin le lire un jour,
Quand la Langue vieillie ayant changé de tour,
On ne ſentira plus la barbare ſtructure
De ces expreſſions miſes à la torture:
S'étonne cependant d'où vient que chez Coignard,
Le Saint Paulin écrit avec un ſi grand art,

Sort d'Ayeux dont les noms... Je t'entens, & je voy
D'où vient que tu t'es fait Secretaire du Roy.
Il falloit de ce titre appuyer ta naiſſance.
Cependant, t'avoûrai-je icy mon inſolence ?
Si quelque objet pareil chez moy, deçà les Monts,
Pour m'épouſer entroit avec tous ces grands noms,
Le ſourcil rehauſſé d'orgueilleuſes chimeres,
Je luy dirois bien-toſt : Je connois tous vos Peres :
Je ſçay qu'ils ont brillé dans ce fameux combat
Où ſous l'un des Valois Enguien ſauva l'Etat.
D'Hozier n'en convient pas : mais, quoi qu'il en puiſſe eſtre,
Je ne ſuis point ſi ſot que d'eſpouſer mon maiſtre.
Ainſi donc au plûtoſt délogeant de ces lieux,
Allez, Princeſſe, allez avec tous vos Ayeux,
Sur le pompeux débris des lances Eſpagnoles,
Coucher, ſi vous voulez, aux champs de Cerizoles.

REMARQUES.

Et d'une plume douce, aiſée & naturelle,
Pourrit, vingt fois encor moins lû que la Pucelle.
Elle en accuſe alors notre ſiécle infecté
Du pédanteſque gouſt qu'ont pour l'Antiquité
Magiſtrats, Princes, Ducs, & meſme Fils de France,
Qui liſent ſans rougir & Virgile & Terence ;
Et touſjours pour Perrault pleins d'un dégouſt malin,
Ne ſçavent pas s'il eſt au monde un Saint Paulin.

M. Perrault doit la ſuppreſſion de ces vers à ſa réconciliation avec l'Auteur. Au lieu de ces quatorze vers il a mis ces deux :

Et pour faire gouſter ſon Livre, &c.

Vers 473. *Le ſourcil rehauſſé d'orgueilleuſes chiméres.*] Juvénal, Satire VI.

Malo Venuſinam, quàm te, Cornelia, mater
Gracchorum, ſi cum magnis virtutibus affers
Grande ſupercilium, & numeras in dote triumphos.

Vers 475. *Je ſçai qu'ils ont brillé dans ce fameux combat.*] Le Combat de Cerizoles en Italie, ſous le régne de François I.

Ma maiſon, ni mon lit ne ſont point faits pour vous.
J'admire, pourſuis-tu, votre noble courroux.
Souvenez-vous pourtant que ma famille illuſtre
De l'aſſiſtance au ſçeau ne tire point ſon luſtre :
Et que né dans Paris de Magiſtrats connus,
Je ne ſuis point icy de ces nouveaux venus,
De ces Nobles ſans nom, que par plus d'une voye,
La Province ſouvent en gueſtres nous envoye.
Mais euſſai-je comme eux des Meuſniers pour parens,
Mon Eſpouſe vinſt-elle encor d'Ayeux plus grands,
On ne la verroit point, vantant ſon origine,
A ſon triſte Mari reprocher la farine.
Son cœur touſjours nourri dans la devotion,
De trop bonne heure apprit l'humiliation :
Et pour vous détromper de la penſée eſtrange,
Que l'Hymen aujourd'huy la corrompe & la change,
Sçachez qu'en noſtre accord elle a, pour premier point,
Exigé qu'un Eſpoux ne la contraindroit point
A traiſner aprés elle un pompeux équipage,
Ni ſur tout de ſouffrir, par un profane uſage,
Qu'à l'Egliſe jamais devant le Dieu jaloux,
Un faſtueux carreau ſoit veu ſous ſes genoux.
Telle eſt l'humble vertu qui dans ſon ame emprainte...
Je le voy bien, tu vas eſpouſer une Sainte :

REMARQUES.

Vers 486. *De l'aſſiſtance au Sceau*, &c.] Une des principales fonctions des Secretaires du Roi, eſt d'aſſiſter au Sceau, dans les Chancelleries.

Et

Et dans tout ce grand zele il n'eſt rien d'affecté.
Sçais-tu bien cependant ſous cette humilité,
L'orgueil que quelquefois nous cache une Bigotte,
Alcippe, & connois-tu la nation devote?
Il te faut de ce pas en tracer quelques traits,
Et par ce grand portrait finir tous mes portraits.
A Paris, à la Cour on trouve, je l'avouë,
Des Femmes dont le zele eſt digne qu'on le louë,
Qui s'occupent du bien en tout temps, en tout lieu.
J'en ſçais Une cherie & du Monde & de Dieu,
Humble dans les grandeurs, ſage dans la fortune;
Qui gemit, comme Eſther, de ſa gloire importune:
Que le Vice lui-meſme eſt contraint d'eſtimer,
Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.
Mais pour quelques vertus ſi pures, ſi ſinceres,
Combien y trouve-t-on d'impudentes Fauſſaires,
Qui ſous un vain dehors d'auſtere pieté,
De leurs crimes ſecrets cherchent l'impunité,
Et couvrent de Dieu meſme empraint ſur leur viſage
De leurs honteux plaiſirs l'affreux libertinage?
N'atten pas qu'à tes yeux j'aille icy l'étaler.
Il vaut mieux le ſouffrir que de le dévoiler.
De leurs galants exploits les Buſſis, les Brantômes
Pourroient avec plaiſir te compiler des tômes:

REMARQUES.

Vers 520. *Et que ſur ce tableau d'abord tu vas nommer.*] Madame de Maintenon, Françoiſe d'Aubigné.

Vers 529. —— *Les Buſſis, les Bran-*

Mais pour moy dont le front trop aiſément rougit,
Ma bouche a déja peur de t'en avoir trop dit.
Rien n'égale en fureur, en monſtrueux caprices,
Une fauſſe Vertu qui s'abandonne aux vices.
  De ces Femmes pourtant l'hypocrite noirceur,
Au moins pour un Mari garde quelque douceur.
Je les aime encor mieux qu'une Bigotte altiere,
Qui dans ſon fol orgueil, aveugle & ſans lumiere,
A peine ſur le ſeüil de la devotion,
Penſe atteindre au ſommet de la perfection :
Qui du ſoin qu'elle prend de me geſner ſans ceſſe,
Va quatre fois par mois ſe vanter à confeſſe ;
Et les yeux vers le Ciel, pour ſe le faire ouvrir,
Offre à Dieu les tourmens qu'elle me fait ſouffrir.
  Sur cent pieux devoirs aux Saints elle eſt égale.
Elle lit Rodriguez, fait l'oraiſon mentale,
Va pour les malheureux queſter dans les maiſons,
Hante les hôpitaux, viſite les priſons,
Tous les jours à l'Egliſe entend juſqu'à ſix Meſſes.
Mais de combattre en elle, & dompter ſes foibleſſes,
Sur le fard, ſur le jeu vaincre ſa paſſion,
Mettre un frein à ſon luxe, à ſon ambition,
Et ſoumettre l'orgueil de ſon eſprit rebelle :
C'eſt ce qu'envain le Ciel voudroit exiger d'elle.

REMARQUES.

tômes.] Le Comte de *Buſſi* Rabutin, Auteur de l'Hiſtoire amoureuſe des Gaules. *Brantôme* a fait les Vies des Dames Galantes de ſon temps.

Vers 546. *Elle lit Rodriguez*, &c.] Le P. Alphonſe Rodriguez, Jeſuite, a fait un

Et peut-il, dira-t-elle, en effet l'exiger ?
Elle a ſon Directeur, c'eſt à lui d'en juger.
Il faut, ſans differer, ſçavoir ce qu'il en penſe.
Bon ! vers nous à propos je le vois qui s'avance.
Qu'il paroiſt bien nourri ! Quel vermillon, quel teint !
Le Printemps dans ſa fleur ſur ſon viſage eſt peint.
Cependant, à l'entendre, il ſe ſouſtient à peine.
Il eut encor hier la fiévre & la migraine :
Et ſans les prompts ſecours qu'on prit ſoin d'apporter,
Il ſeroit ſur ſon lit peut-eſtre à tremblotter.
Mais de tous les Mortels, grace aux devotes Ames,
Nul n'eſt ſi bien ſoigné qu'un Directeur de Femmes.
Quelque leger dégouſt vient-il le travailler ?
Une foible vapeur le fait-elle baailler ?
Un Eſcadron coëffé d'abord court à ſon aide.
L'une chauffe un boüillon, l'autre appreſte un remede,
Chez luy ſyrops exquis, ratafias vantez,
Confitures ſur tout volent de tous coſtez :
Car de tous mets ſucrez, ſecs, en paſte, ou liquides,
Les eſtomachs devots tousjours furent avides :
Le premier maſſe-pain pour eux, je croy, ſe fit,
Et le premier citron à Roüen fut confit.
Noſtre Docteur bientoſt va lever tous ſes doutes,
Du Paradis pour elle il applanit les routes ;

REMARQUES.

excellent Traité de la Perfection Chrétienne.

Vers 559. *Qu'il paroiſt bien nourri !*] L'Auteur préferoit ce caractére à tous ceux qu'il a peints dans la même piéce.

Et loin ſur ſes defauts de la mortifier,
Lui-meſme prend le ſoin de la juſtifier.
Pourquoi vous alarmer d'une vaine cenſure ?
Du rouge qu'on vous voit on s'étonne, on murmure.
Mais a-t-on, dira-t-il, ſujet de s'étonner ?
Eſt-ce qu'à faire peur on veut vous condamner ?
Aux uſages receus il faut qu'on s'accommode.
Une Femme ſur tout doit tribut à la Mode.
L'orgueil brille, dit-on, ſur vos pompeux habits.
L'œil à peine ſoutient l'éclat de vos rubis.
Dieu veut-il qu'on étale un luxe ſi profâne ?
Oüy, lorſqu'à l'étaler noſtre rang nous condamne.
Mais ce grand jeu chez vous comment l'autoriſer ?
Le jeu fut de tout temps permis pour s'amuſer.
On ne peut pas tousjours travailler, prier, lire :
Il vaut mieux s'occuper à joüer qu'à médire.
Le plus grand jeu joüé dans cette intention,
Peut meſme devenir une bonne action.
Tout eſt ſanctifié par une Ame pieuſe.
Vous eſtes, pourſuit-on, avide, ambitieuſe,
Sans ceſſe vous bruſlez de voir tous vos parens
Engloutir à la Cour Charges, Dignitez, Rangs.
Voſtre bon naturel en cela pour eux brille.
Dieu ne nous defend point d'aimer noſtre famille.

REMARQUES.

Vers 622. —— *Au vrai Molinoziſme.*] Le Quiétiſme introduit à Rome, par Michel Molinos, Prêtre Eſpagnol, & célebre Directeur. Molinos avoit 60. ans, lorſ-

D'ailleurs tous vos parens ſont ſages, vertueux.
Il eſt bon d'empeſcher ces Emplois faſtueux
D'eſtre donnez peut-eſtre à des Ames mondaines,
Eſpriſes du neant des vanitez humaines.
Laiſſez-là, croyez-moy, gronder les Indevots,
Et ſur voſtre ſalut demeurez en repos.
Sur tous ces points douteux c'eſt ainſi qu'il prononce.
Alors croyant d'un Ange entendre la réponſe,
Sa Devote s'incline, & calmant ſon eſprit,
A cet ordre d'enhaut ſans replique ſouſcrit.
Ainſi pleine d'erreurs, qu'elle croit legitimes,
Sa tranquille vertu conſerve tous ſes crimes:
Dans un cœur tous les jours nourri du Sacrement,
Maintient la vanité, l'orgueil, l'enteſtement,
Et croit que devant Dieu ſes frequents ſacrileges
Sont pour entrer au Ciel d'aſſurez privileges.
Voilà le digne fruit des ſoins de ſon Docteur.
Encore eſt-ce beaucoup, ſi ce Guide impoſteur,
Par les chemins fleuris d'un charmant Quietiſme
Tout à coup l'amenant au vrai Molinoziſme,
Il ne luy fait bien-toſt, aidé de Lucifer,
Gouſter en Paradis les plaiſirs de l'Enfer.
Mais dans ce doux eſtat molle, delicieuſe,
La hais-tu plus, dy-moy, que cette Bilieuſe,

REMARQUES.

qu'il fut déferé à l'Inquiſition, & condamné à une priſon perpetuelle, où il mourut. Il avoit fait abjuration de ſa doctrine à Rome, en 1687.

Qui follement outrée en ſa ſeverité,
Baptizant ſon chagrin du nom de pieté,
Dans ſa charité fauſſe, où l'amour propre abonde,
Croit que c'eſt aimer Dieu que haïr tout le monde ?
Il n'eſt rien où d'abord ſon ſoupçon attaché
Ne préſume du crime, & ne trouve un peché.
Pour une Fille honneſte & pleine d'innocence,
Croit-elle en ſes Valets voir quelque complaiſance ?
Reputez criminels les voilà tous chaſſez,
Et chez elle à l'inſtant par d'autres remplacez.
Son Mari, qu'une affaire appelle dans la Ville,
Et qui chez luy, ſortant, a tout laiſſé tranquille,
Se trouve aſſez ſurpris, rentrant dans la maiſon,
De voir que le Portier luy demande ſon nom ;
Et que parmi ſes Gens changez en ſon abſence,
Il cherche vainement quelqu'un de connoiſſance.
Fort bien : Le trait eſt bon. Dans les Femmes, dis-tu,
Enfin vous n'approuvez ni vice, ni vertu.
Voilà le Sexe peint d'une noble maniere !
Et Theophraſte meſme aidé de la Bruyere,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.
C'eſt aſſez : Il eſt temps de quitter le pinceau.

REMARQUES.

Vers 646. *Et Théophraſte même aidé de la Bruyere.*] Jean de la Bruyere, de l'Académie Françoiſe, mort en 1696. a traduit du Grec les Caractéres de Théophraſte ; & donné dans le même volume, les Caractéres, ou *les Mœurs de ce Siécle.*

Vers 657. *Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée.*] C'eſt-à-dire, une Athée : *Capanée* Capitaine Grec, étant allé au ſiége de Thébes avec Polynice, Jupiter le foudroya pour ſes impietés.

Vous avez desormais eſpuiſé la Satire.
Eſpuiſé, cher Alcippe, Ah! tu me ferois rire!
Sur ce vaſte ſujet ſi j'allois tout tracer,
Tu verrois ſous ma main des tômes s'amaſſer.
Dans le Sexe j'ay peint la pieté cauſtique.
Et que feroit-ce donc, ſi Cenſeur plus tragique,
J'allois t'y faire voir l'Atheiſme établi,
Et non moins que l'honneur, le Ciel mis en oubli?
Si j'allois t'y montrer plus d'une Capanée,
Pour ſouveraine loy mettant la Deſtinée,
Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux?
Mais ſans aller chercher cette Femme infernale,
T'ay-je encor peint, dy-moy, la Fantaſque inégale,
Qui m'aimant le matin, ſouvent me hait le ſoir?
T'ay-je peint la Maligne aux yeux faux, au cœur noir?
T'ay-je encore exprimé la Bruſque impertinente?
T'ay-je tracé la Vieille à morgue dominante,
Qui veut vingt ans encore après le Sacrement,
Exiger d'un Mari les reſpects d'un Amant?
T'ay-je fait voir de joye une Belle animée,
Qui ſouvent d'un repas ſortant toute enfumée,

REMARQUES.

Vers 660. —— *Du ton de Des-Barreaux.*] Jacques de Vallée, Seigneur Des-Barreaux, né à Paris en 1602. Il fut reçu Conſeiller au Parlement en 1625. & ſe défit bien-tôt de ſa Charge, ſon penchant au plaiſir le rendant incapable des devoirs de la Magiſtrature. Quelques années avant ſa mort qui arriva en 1674. il s'étoit retiré à Châlons ſur Saône, où il mourut d'une maniére plus édifiante qu'il n'avoit vécu.

Fait meſme à ſes Amans trop foibles d'eſtomac,
Redouter ſes baiſers pleins d'ail & de tabac?
T'ay-je encore décrit la Dame Brelandiere,
Qui des Joüeurs chez ſoy ſe fait Cabaretiere,
Et ſouffre des affronts que ne ſouffriroit pas
L'Hoſteſſe d'une Auberge à dix ſous par repas?
Ay-je offert à tes yeux ces triſtes Tiſiphones,
Ces monſtres pleins d'un fiel, que n'ont point les Liones,
Qui prenant en deſgouſt les fruits nez de leur flanc,
S'irritent ſans raiſon contre leur propre ſang;
Tousjours en des fureurs que les plaintes aigriſſent,
Battent dans leurs Enfans l'Eſpoux qu'elles haïſſent,
Et font de leur maiſon digne de Phalaris,
Un ſejour de douleurs, de larmes & de cris?
Enfin t'ay-je dépeint la Superſtitieuſe,
La Pédante au ton fier, la Bourgeoiſe ennüieuſe;
Celle qui de ſon chat fait ſon ſeul entretien,
Celle qui tousjours parle, & ne dit jamais rien?
Il en eſt des milliers : mais ma bouche enfin lâſſe,
Des trois quarts, pour le moins, veut bien te faire grâce.
J'entens. C'eſt pouſſer loin la moderation.
Ah ! finiſſez, dis-tu, la declamation.
Penſez-vous qu'ébloüi de vos vaines paroles,
J'ignore qu'en effet tous ces diſcours frivoles

REMARQUES.

Vers 683. —— *Digne de Phalaris.*] Tyran de Sicile, fameux par ſes cruautés.

Vers 695. *Ne ſont qu'un badinage,* &c.] Le Poëte fait entendre qu'il y auroit de l'injuſtice à prendre dans la rigueur ce qu'il dit contre les femmes. *Je ſuis du ſenti-*

Ne

Ne ſont qu'un badinage, un ſimple jeu d'eſprit
D'un Cenſeur, dans le fond, qui folaſtre & qui rit,
Plein du meſme projet qui vous vint dans la teſte,
Quand vous plaçaſtes l'Homme au deſſous de la Beſte?
Mais enfin vous & moy c'eſt aſſez badiner.
Il eſt temps de conclurre; & pour tout terminer,
Je ne diray qu'un mot. La Fille qui m'enchante,
Noble, ſage, modeſte, humble, honneſte, touchante,
N'a pas un des defauts que vous m'avez fait voir.
Si par un ſort pourtant qu'on ne peut concevoir,
La Belle tout à coup renduë inſociable,
D'Ange, ce ſont vos mots, ſe transformoit en Diable:
Vous me verriez bien-toſt, ſans me deſeſperer,
Luy dire: Hé bien, Madame, il faut nous ſeparer.
Nous ne ſommes pas faits, je le voy, l'un pour l'autre.
Mon bien ſe monte à tant: Tenez, voilà le voſtre.
Partez: Délivrons-nous d'un mutuel ſouci.
  Alcippe, tu crois donc qu'on ſe ſepare ainſi?
Pour ſortir de chez toy, ſur cette offre offenſante,
As-tu donc oublié qu'il faut qu'elle y conſente?
Et crois-tu qu'aiſément elle puiſſe quitter
Le ſavoureux plaiſir de t'y perſecuter?
Bien-toſt ſon Procureur, pour elle uſant ſa plume,
De ſes pretentions va t'offrir un volume.

REMARQUES.

ment d'Alcippe, diſoit-il, *& je tiens comme lui*:
Que pour être heureux ſous ce joug ſalutaire,
Tout dépend en un mot du choix que l'on ſçait faire.

Vers 708. —— *Il faut nous ſeparer*, &c.]

Car, grace au Droit receu chez les Parifiens,
Gens de douce nature, & Maris bons Chreftiens,
Dans fes pretentions une Femme eft fans borne.
Alcippe, à ce difcours je te trouve un peu morne.
Des Arbitres, dis-tu, pourront nous accorder.
Des Arbitres... Tu crois l'empefcher de plaider ?
Sur ton chagrin déja contente d'elle-mefme,
Ce n'eft point tous fes droits, c'eft le procez qu'elle aime.
Pour elle un bout d'arpent, qu'il faudra difputer,
Vaut mieux qu'un Fief entier acquis fans contefter.
Avec elle il n'eft point de droit qui s'éclairciffe,
Point de procez fi vieux qui ne fe rajeuniffe;
Et fur l'art de former un nouvel embarras,
Devant elle Rolet mettroit pavillon bas.
Croy-moy, pour la fléchir trouve enfin quelque voye,
Ou je ne refpons pas dans peu qu'on ne te voye
Sous le faix des procez abbatu, confterné,
Trifte, à pied, fans Laquais, maigre, fec, ruiné,
Vingt fois dans ton malheur refolu de te pendre,
Et, pour comble de maux, reduit à la reprendre.

REMARQUES.

Ce vers & les fuivans contiennent la formule du Libelle de Divorce, qui étoit en ufage anciennement. *Res tuas tibi habeto : Tuas res tibi agito*, &c. Loi 2. §. 1. au Digefte *de divortiis & repudiis.*

Vers 721. *Dans fes prétentions une femme eft fans borne.*] La Coutume de Paris eft extrêmement favorable aux Femmes. » Parmi » nous, dit Patru, *Plaid.* 9. les Femmes » ont des Douaires & des préciputs, elles » partagent la communauté, où pourtant » elles n'apportent prefque rien que le bon- » heur de leur fexe, & la faveur de nos » Coutumes. Enfin à bien parler, elles font » les principales héritieres de leurs Maris.



SATIRE XI.

A MONSIEUR DE VALINCOUR,

Le ſujet de cette Satire commencée vers la fin de 1698. eſt le vrai & le faux honneur. L'Auteur, après avoir parlé des mépriſes de la pluſpart des hommes au ſujet de ce qu'ils appellent l'Honneur, *établit que le vrai & le ſolide Honneur conſiſte dans la juſtice, ſans laquelle toutes les autres qualités ne ſont que de faux brillans.*

OUI, l'Honneur, VALINCOUR, eſt cheri dans le Monde :
Chacun pour l'exalter en paroles abonde ;
A s'en voir reveſtu chacun met ſon bonheur ;
Et tout crie ici-bas, l'Honneur ! vive l'Honneur !
Entendons diſcourir ſur les bancs des Galeres,
Ce Forçat abhorré meſme de ſes Confreres ;
Il plaint, par un Arreſt injuſtement donné,
L'Honneur en ſa perſonne à ramer condamné.

REMARQUES.

Vers 1. *Oui, l'Honneur, Valincour,* &c.] J. B. Henry du Trouſſet de Valincour, Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Secretaire Général de la Marine, & des Commandemens de M. le Comte de Toulouſe, lié d'une étroite amitié avec M. Deſpréaux. Il fut reçu en 1699. à l'Académie Françoiſe à la place de M. Racine, & mourut le 5. Janvier 1730.

Vers 5. *Entendons diſcourir ſur les bancs des Galeres,* &c.] Alluſion à une action mémorable du Duc d'Oſſonne, Viceroi de Naples. Un jour qu'il viſitoit les Galéres du Port, il eut la curioſité d'interroger les Forçats ; tous ſe prétendirent innocens, à l'exception d'un ſeul, qui avoua de bonne foi que ſi on lui avoit fait juſtice, il auroit été pendu. *Qu'on m'ôte d'ici ce coquin,* dit le Duc, en lui donnant la liberté ; *il gâteroit tous ces honnêtes gens.*

En un mot parcourons & la Mer & la Terre :
Interrogeons Marchands, Financiers, Gens de Guerre,
Courtiſans, Magiſtrats : chez Eux, ſi je les croy,
L'Intereſt ne peut rien, l'Honneur ſeul fait la loy.
Cependant, lors qu'aux yeux leur portant la lanterne,
J'examine au grand jour l'eſprit qui les gouverne,
Je n'apperçoy par tout que folle Ambition,
Foibleſſe, Iniquité, Fourbe, Corruption;
Que ridicule orgueil de ſoi-meſme idolâtre.
Le Monde, à mon avis, eſt comme un grand Theâtre,
Où chacun en public l'un par l'autre abuſé,
Souvent à ce qu'il eſt, jouë un rôle oppoſé.
Tous les jours on y voit, orné d'un faux viſage,
Impudemment le Fou repreſenter le Sage;
L'Ignorant s'ériger en Sçavant faſtueux,
Et le plus vil Faquin trancher du Vertueux.
Mais, quelque fol eſpoir dont leur orgueil les berce,
Bien-toſt on les connoiſt, & la Verité perce.
On a beau ſe farder aux yeux de l'Univers;
A la fin ſur quelqu'un de nos vices couverts
Le Public malin jette un œil inévitable;
Et bien-toſt la Cenſure, au regard formidable,

REMARQUES.

Vers 13. —— *Lors qu'aux yeux leur portant la lanterne.*] Diogéne le Cynique portoit une lanterne en plein jour, & diſoit qu'il cherchoit un Homme.

Vers 39. *Le Ris ſur ſon viſage eſt en mauvaiſe humeur.*] Un jour à Baville, M. de Lamoignon pria l'Auteur de lire à un Grand Seigneur très-cauſtique, *la Satire à ſon Eſprit.* Après l'avoir écoutée d'un air froid, ce Seigneur lui dit très-ſéchement : *Voilà*

Sçait, le crayon en main, marquer nos endroits faux,
Et nous développer avec tous nos defauts.
Du Menſonge tousjours le Vray demeure maiſtre.
Pour paroiſtre honneſte homme en un mot il faut l'eſtre :
Et jamais, quoi qu'il faſſe, un Mortel ici-bas
Ne peut aux yeux du Monde eſtre ce qu'il n'eſt pas.
En vain ce Miſanthrope, aux yeux triſtes & ſombres,
Veut par un air riant en éclaircir les ombres :
Le Ris ſur ſon viſage eſt en mauvaiſe humeur ;
L'agrément fuit ſes traits, ſes careſſes font peur ;
Ses mots les plus flateurs paroiſſent des rudeſſes,
Et la Vanité brille en toutes ſes baſſeſſes.
Le naturel tousjours ſort, & ſçait ſe montrer.
Vainement on l'arreſte, on le force à rentrer,
Il rompt tout, perce tout, & trouve enfi n paſſage.
   Mais loin de mon projet je ſens que je m'engage.
Revenons de ce pas à mon texte égaré.
L'Honneur par tout, diſois-je, eſt du Monde admiré.
Mais l'Honneur en effet qu'il faut que l'on admire,
Quel eſt-il, VALINCOUR, pourras-tu me le dire ?
L'Ambitieux le met ſouvent à tout bruſler ;
L'Avare à voir chez luy le Pactôle rouler ;

REMARQUES.

de beaux vers : C'eſt ce même Seigneur que l'Auteur a en vûe ici.

Vers 43. *Le naturel toujours ſort*, &c.] Horace, I. Ep. 10. v. 24.

Naturam expellas furcâ ; tamen uſque recurret,
Et mala perrumpet furtim faſtidia victrix.

Vers 52. *L'Avare à voir chez lui le*

Un faux Brave à vanter ſa proüeſſe frivole ;
Un vray Fourbe à jamais ne garder ſa parole ;
Ce Poëte à noircir d'inſipides papiers ;
Ce Marquis à ſçavoir frauder ſes Creanciers ;
Un Libertin à rompre & jeuſnes & Careſme ;
Un Fou perdu d'honneur à braver l'Honneur meſme.
L'un d'Eux a-t-il raiſon ? Qui pourroit le penſer ?
Qu'eſt-ce donc que l'Honneur que tout doit embraſſer ?
Eſt-ce de voir, dis-moy, vanter noſtre éloquence ;
D'exceller en courage, en adreſſe, en prudence ;
De voir à noſtre aſpect tout trembler ſous les Cieux ;
De poſſeder enfin mille dons precieux ?
Mais avec tous ces dons de l'eſprit & de l'ame
Un Roy meſme ſouvent peut n'eſtre qu'un infâme,
Qu'un Herode, un Tibere effroyable à nommer.
Où donc eſt cet Honneur qui ſeul doit nous charmer ?
Quoi qu'en ſes beaux diſcours S. Evremond nous prône,
Aujourd'huy j'en croiray Seneque avant Petrône.

REMARQUES.

Pactole rouler.] Le *Pactole* Riviere de l'Aſie mineure, qui roule de l'or parmi ſon gravier.

Vers 70. *Aujourd'hui j'en croirai Séneque avant Petrône.*] L'Auteur oppoſe la Morale auſtére de Séneque à la Morale licentieuſe de Petrône. Et par-là il cenſure S. Evremond, qui *eſtimoit beaucoup plus la perſonne de Séneque que ſes ouvrages*, & qui louoit au contraire *les ſentimens délicats, le luxe poli, & les voluptés étudiées de Petrône.* Voyez Jugement ſur Séneque, Plutarque & Petrône. » Au reſte, S. Evremond » n'eſt qu'un Charlatan de ruelles, qui ſe » panade en ſes termes étudiés, & ſes » maximes prétendues Philoſophiques ; un » faux Ariſtarque, qui veut toujours juger, » & prend ſouvent l'ombre pour le corps. » C'eſt ainſi qu'en parloit M. Deſpréaux.

Vers 78. *N'eſt qu'un plus grand Voleur*, &c.] Ce vers & les trois précedens contiennent le ſens de la réponſe que fit un Pirate au même Alexandre, qui lui reprochoit ſa condition : *Je ſuis un Pirate*, dit-il, *parce que je n'ai qu'un vaiſſeau ; ſi j'avois une Armée navale je ſerois un Con-*

Dans le Monde il n'eſt rien de beau que l'Equité.
Sans elle la Valeur, la Force, la Bonté,
Et toutes les Vertus dont s'éblouit la Terre,
Ne ſont que faux brillans, & que morceaux de verre.
Un injuſte Guerrier, terreur de l'Univers,
Qui ſans ſujet courant chez cent Peuples divers,
S'en va tout ravager juſqu'aux rives du Gange,
N'eſt qu'un plus grand Voleur que Duterte & Saint Ange.
Du premier des Ceſars on vante les exploits;
Mais dans quel Tribunal, jugé ſuivant les Loix,
Euſt-il pû diſculper ſon injuſte manie?
Qu'on trouve ſon pareil en France à La Reynie,
Dans trois jours nous verrons le Phénix des Guerriers
Laiſſer ſur l'eſchaffaut ſa teſte & ſes lauriers.
C'eſt d'un Roi que l'on tient cette maxime auguſte,
Que jamais on n'eſt grand qu'autant que l'on eſt juſte.
Raſſemblez à la fois Mithridate & Sylla.
Joignez-y Tamerlan, Genſeric, Attila;

REMARQUES.

querant. Apopht. des Anciens.

Ibid. —— *Que Duterte & Saint Ange.*] Deux Voleurs de grand chemin, qui ſubirent la deſtinée qu'ils méritoient.

Vers 82. —— *A La Reynie.*] Gabriel-Nicolas de la Reynie, Conſeiller d'Etat ordinaire, & Lieutenant Général de Police; né à Limoges, en 1625. mort en 1709.

Vers 84. —— *Sa tête & ſes lauriers.*] Jules Céſar étoit chauve; & pour cacher ce défaut, il portoit une Couronne de lauriers. C'eſt à quoi ce vers peut faire alluſion.

Vers 85. *C'eſt d'un Roy*, &c.] Agéſilas Roi de Sparte, ſelon Plutarque, traduit par Amiot, *avoit toujours accoûtumé de dire en ſes privez devis, que Juſtice étoit la premiere de toutes les Vertus; pour autant, diſoit-il, que la Proüeſſe ne vaut rien, ſi elle n'eſt conjointe avec la Juſtice, & que ſi tous les hommes étoient juſtes, alors on n'auroit que faire de la Proüeſſe.* Et à ceux qui diſoient: le Grand Roi (*le Roi de Perſe*) le veut ainſi; *Et en quoi, diſoit-il, eſt-il plus grand que moi, s'il n'eſt plus juſte?* Le même Agéſilas étant preſſé de tenir une pro-

Tous ces fiers Conquerans, Rois, Princes, Capitaines,
Sont moins grands à mes yeux que ce Bourgeois d'Athenes,
Qui ſçeut, pour tous exploits, doux, moderé, frugal,
Tousjours vers la Juſtice aller d'un pas égal.
Oüi la Juſtice en nous eſt la Vertu qui brille.
Il faut de ſes couleurs qu'ici-bas tout s'habille.
Dans un Mortel cheri, tout injuſte qu'il eſt,
C'eſt quelque air d'équité qui ſeduit & qui plaiſt.
A cet unique appas l'ame eſt vraiment ſenſible:
Meſme aux yeux de l'Injuſte, un Injuſte eſt horrible;
Et tel qui n'admet point la Probité chez luy,
Souvent à la rigueur l'exige chez autruy.
Diſons plus: Il n'eſt point d'ame livrée au vice,
Où l'on ne trouve encor des traces de juſtice.
Chacun de l'Equité ne fait pas ſon flambeau.
Tout n'eſt pas Caumartin, Bignon, ni Dagueſſeau;
Mais juſqu'en ces Païs, où tout vit de pillage,
Chez l'Arabe & le Scythe Elle eſt de quelque uſage;
Et du butin acquis en violant les loix,
C'eſt Elle entre eux qui fait le partage & le choix.

REMARQUES.

meſſe injuſte: *Si la choſe n'eſt pas juſte*, dit-il, *je ne l'ai pas promiſe.*

Vers 90. —— *Ce Bourgeois d'Athènes.*] Socrate.

Vers 104. *Tout n'eſt pas Caumartin,* &c.] Urbain-Louis le Févre de Caumartin, Conſeiller d'Etat, Intendant des Finances.

M. l'Abbé Bignon: Jean-Paul Bignon, Abbé de Saint Quentin, Conſeiller d'Etat ordinaire, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & ancien Préſident des deux Académies Roïales des Belles-Lettres & des Sciences; maintenant Bibliothécaire du Roi.

M. Dagueſſeau: Avocat Général au Parlement de Paris, enſuite Procureur Général, aujourd'hui Chancellier de France.

Vers 108. *C'eſt Elle entr'eux qui fait le*

Mais

Mais allons voir le Vrai juſqu'en ſa ſource meſme.
Un Devot aux yeux creux, & d'abſtinence bleſme,
S'il n'a point le cœur juſte, eſt affreux devant Dieu.
L'Evangile au Chreſtien ne dit en aucun lieu,
Sois devot : Elle dit, Sois doux, ſimple, équitable.
Car d'un Devot ſouvent au Chreſtien veritable
La diſtance eſt deux fois plus longue, à mon avis,
Que du Pôle Antarctique au Deſtroit de Davis.
Encor par ce Devot ne croi pas que j'entende
Tartuffe, ou Molinos, & ſa myſtique Bande.
J'entens un faux Chreſtien mal inſtruit, mal guidé,
Et qui de l'Evangile en vain perſuadé,
N'en a jamais conceu l'eſprit ni la juſtice ;
Un Chreſtien qui s'en ſert pour diſculper le vice ;
Qui tousjours prés des Grands, qu'il prend ſoin d'abuſer,
Sur leurs foibles honteux ſçait les autoriſer,
Et croit pouvoir au Ciel, par ſes folles maximes,
Avec le Sacrement faire entrer tous les crimes.
Des faux Devots pour moi voilà le vrai Heros.
Mais, pour borner enfin tout ce vague propos,

REMARQUES.

partage & le choix.] Ciceron au Traité des Offices, Livre II. Chap. 11. *Juſtitiæ tanta vis eſt, ut ne illi quidem qui maleficio & ſcelere paſcuntur, poſſint ſine ulla particula juſtitiæ vivere*, &c.

Vers 116. *Que du Pôle Antarctique au Détroit de Davis.*] C'eſt-à-dire, d'un Pôle à l'autre, ou d'une extrêmité de la Terre à l'autre. Le Détroit de Davis eſt preſque ſous le Pôle Arctique, près de la nouvelle Zemble, dans cette partie de la Groenlande, qui fut découverte en 1585. par *Jean Davis*, Anglois.

Vers 118. *Tartuffe, ou Molinos, & ſa myſtique Bande.*] Les Hypocrites, déſignés par *Tartuffe*; & les Quiétiſtes, déſignés par *Molinos*.

Concluons qu'ici bas le ſeul Honneur ſolide,
C'eſt de prendre touſjours la Verité pour guide;
De regarder en tout la Raiſon & la Loi;
D'eſtre doux pour tout autre, & rigoureux pour ſoi;
D'accomplir tout le bien que le Ciel nous inſpire,
Et d'eſtre juſte enfin: Ce mot ſeul veut tout dire.
Je doute que le flot des vulgaires Humains
A ce diſcours pourtant donne aiſément les mains,
Et pour t'en dire ici la raiſon hiſtorique,
Souffre que je l'habille en Fable allegorique.
Sous le bon Roi Saturne ami de la douceur,
L'Honneur, cher VALINCOUR, & l'Equité ſa Sœur,
De leurs ſages conſeils éclairant tout le Monde,
Regnoient cheris du Ciel dans une paix profonde.
Tout vivoit en commun ſous ce Couple adoré.
Aucun n'avoit d'enclos, ni de champ ſeparé.
La Vertu n'eſtoit point ſujette à l'Oſtraciſme,
Ni ne s'appelloit point alors un *****
L'Honneur beau par ſoi-meſme, & ſans vains ornemens,
N'étaloit point aux yeux l'or ni les diamans;
Et jamais ne ſortant de ſes devoirs auſteres,
Maintenoit de ſa Sœur les regles ſalutaires.
Mais une fois au Ciel par les Dieux appellé,
Il demeura long-temps au Sejour eſtoilé.

REMARQUES.

Vers 145. *La Vertu n'étoit point ſujette à l'Oſtraciſme.*] Loi chez les Athéniens, qui permettoit de bannir les Citoyens dont la trop grande autorité étoit ſuſpecte

Un Fourbe cependant aſſez haut de corſage,
Et qui lui reſſembloit de geſte & de viſage,
Prend ſon temps, & par tout ce hardi Suborneur
S'en va chez les Humains crier, qu'il eſt l'Honneur:
Qu'il arrive du Ciel, & que voulant lui-meſme
Seul porter deſormais le faix du Diadême,
De lui-ſeul il pretend qu'on reçoive la loi.
A ces diſcours trompeurs le Monde ajouſte foi.
L'innocente Equité honteuſement bannie
Trouve à peine un deſert où fuïr l'ignominie.
Auſſi-toſt ſur un Throſne eſclatant de rubis,
L'Impoſteur monte orné de ſuperbes habits.
La Hauteur, le Dédain, l'Audace l'environnent,
Et le Luxe & l'Orgueil de leurs mains le couronnent.
Tout fier il montre alors un front plus ſourcilleux.
Et le Mien & le Tien deux Freres pointilleux,
Par ſon ordre amenant les Procez & la Guerre,
En tous lieux de ce pas vont partager la Terre;
En tous lieux ſous les noms de Bon Droit & de Tort,
Vont chez elle eſtablir le ſeul droit du plus Fort.
Le nouveau Roi triomphe, & ſur ce droit inique
Baſtit de vaines loix un Code fantaſtique;
Avant tout aux Mortels preſcrit de ſe vanger;
L'un l'autre au moindre affront les force à s'eſgorger;

REMARQUES.

au Peuple, & faiſoit craindre qu'elle ne dégénerât en tyrannie. Ce banniſſement n'étoit pas infamant; il duroit ordinairement dix ans.

Et dans leur ame envain de remords combattuë,
Trace en lettres de ſang ces deux mots, *Meurs*, ou *Tuë*.
Alors, ce fut alors, ſous ce vrai Jupiter,
Qu'on vit naiſtre ici-bas le noir Siecle de Fer.
Le Frere au meſme inſtant s'arma contre le Frere:
Le Fils trempa ſes mains dans le ſang de ſon Pere:
La ſoif de commander enfanta les Tyrans,
Du Tanaïs au Nil porta les Conquerans:
L'Ambition paſſa pour la Vertu ſublime:
Le Crime heureux fut juſte, & ceſſa d'eſtre crime.
On ne vit plus que haine & que diviſion,
Qu'envie, effroi, tumulte, horreur, confuſion.
Le veritable Honneur ſur la voute celeſte
Eſt enfin averti de ce trouble funeſte.
Il part ſans differer, & deſcendu des Cieux
Va par tout ſe montrer dans les terreſtres lieux:
Mais il n'y fait plus voir qu'un viſage incommode.
On n'y peut plus ſouffrir ſes Vertus hors de mode,
Et lui-meſme traité de Fourbe & d'Impoſteur
Eſt contraint de ramper aux pieds du Seducteur.

REMARQUES.

Vers 178. —— *Meurs, ou Tuë.*] Don Diegue dans le Cid, Acte I. Scéne V.

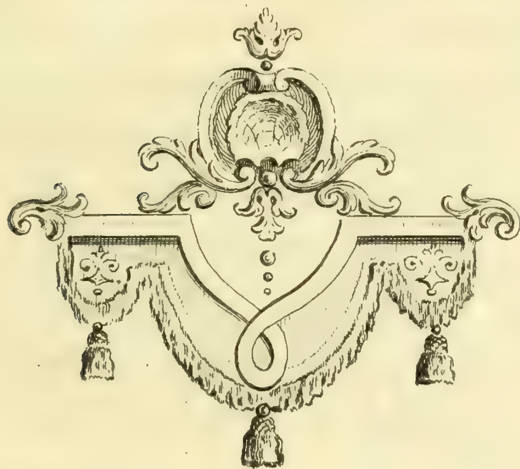
Ce n'eſt que dans le ſang qu'on lave un tel affront.
Meurs, ou tuë.

Vers 180. *Qu'on vit naiſtre ici bas le noir ſiécle de Fer.*] Ovide, Métamorph. Liv. I. v. 128.

Protinus irrupit venæ pejoris in ævum
Omne nefas: fugere pudor, verumque, fideſque ...
—— *Fratrum quoque gratia rara eſt ...*
Filius ante diem patrios inquirit in annos.

Vers 184. *Du Tanaïs au Nil porta les Conquerans.*] Les premiers Conquérans ſortirent de la Scythie, arroſée par le Tanaïs, & chaſſerent Véxoris, ou Séſoſtris, Roi d'Egypte, qui vouloit les ſoumettre à ſa domination. Juſtin. Liv. II. Chap. 3.

Enfin las d'eſſuyer outrage ſur outrage,
Il livre les Humains à leur triſte eſclavage;
S'en va trouver ſa Sœur, & dés ce meſme jour
Avec elle s'envole au celeſte Sejour.
Depuis, tousjours ici, riche de leur ruine,
Sur les triſtes Mortels le faux Honneur domine,
Gouverne tout, fait tout dans ce bas Univers,
Et peut-eſtre eſt-ce lui qui m'a dicté ces vers.
Mais en fuſt-il l'Auteur, je conclus de ſa Fable,
Que ce n'eſt qu'en Dieu ſeul qu'eſt l'Honneur veritable.



DISCOURS
DE L'AUTEUR,
Pour servir d'Apologie à la Satire suivante.

Quelque heureux succès qu'aïent eu mes Ouvrages, j'avois resolu depuis leur derniere Edition de ne plus rien donner au Public; & quoiqu'à mes heures perduës, il y a environ cinq ans (1) *j'eusse encore fait contre l'Equivoque une Satire, que tous ceux à qui je l'ai communiquée, ne jugeoient pas inferieure à mes autres Ecrits, bien loin de la publier, je la tenois soigneusement cachée, & je ne croïois pas que, moi vivant, elle dust jamais voir le jour. Ainsi donc aussi soigneux desormais de me faire oublier, que j'avois esté autrefois curieux de faire parler de moi, je jouissois, à mes infirmitez près, d'une assez grande tranquillité, lorsque tout d'un coup j'ai appris qu'on debitoit dans le monde sous mon nom quantité de méchans Ecrits, & entr'autres une Piece en vers* (2) *contre les Jesuites, également odieuse & insipide, & où l'on me faisoit en mon propre nom dire à toute leur Societé les injures les plus atroces & les plus grossieres. J'avouë que cela m'a donné un très-grand chagrin. Car bien que tous les gens sensez aïent connu sans peine que la Piece n'étoit point de moi, & qu'il n'y ait eu que de très-petits esprits qui aïent presumé que j'en pouvois estre l'Auteur, la verité est pourtant*

REMARQUES.

(1) Ce Discours fut composé en 1710.

(2) L'Ouvrage dont il s'agit ici, étoit une Epître d'environ soixante vers.

que je n'ai pas regardé comme un mediocre affront, de me voir ſoupçonné, meſme par des ridicules, d'avoir fait un Ouvrage ſi ridicule.

*J'ai donc cherché les moïens les plus propres pour me laver de cette infamie : & tout bien conſideré, je n'ai point trouvé de meilleur expedient, que de faire imprimer ma Satire contre l'*EQUIVOQUE*; parce qu'en la liſant, les moins éclairez même de ces petits eſprits ouvriroient peut-eſtre les yeux, & verroient manifeſtement le peu de rapport qu'il y a de mon ſtile, même en l'âge où je ſuis, au ſtile bas & rampant de l'Auteur de ce pitoïable Ecrit. Ajoûtez à cela que je pouvois mettre à la teſte de ma Satire, en la donnant au Public, un Avertiſſement en maniere de Preface, où je me juſtifierois pleinement, & tirerois tout le monde d'erreur. C'eſt ce que je fais aujourd'hui : & j'eſpere que le peu que je viens de dire, produira l'effet que je me ſuis propoſé. Il ne me reſte donc plus maintenant qu'à parler de la Satire pour laquelle eſt fait ce Diſcours.*

Je l'ai compoſée par le caprice du monde le plus biſarre, & par une eſpece de depit & de colere poëtique, s'il faut ainſi dire, qui me ſaiſit à l'occaſion de ce que je vais raconter. Je me promenois dans mon Jardin à Auteüil, & reſvois en marchant à un Poëme que je voulois faire contre les mauvais critiques de notre Siécle. J'en avois meſme deja compoſé quelques vers, dont j'eſtois aſſez content. Mais voulant continuer, je m'apperçus qu'il y avoit dans ces vers une équivoque de langue ; & m'eſtant ſur le champ mis en devoir de la corriger, je n'en pus jamais venir à bout. Cela m'irrita de telle maniere, qu'au lieu de m'appliquer davantage à reformer cette équivoque, & de pourſuivre mon Poëme contre les faux Critiques, la folle penſée me vint de faire contre l'Equivoque meſme, une Satire, qui puſt

me vanger de tous les chagrins qu'elle m'a causez depuis que je me mesle d'escrire. Je vis bien que je ne rencontrerois pas de médiocres difficultez à mettre en vers un sujet si sec. Et mesme il s'en presenta d'abord une qui m'arresta tout court. Ce fut de sçavoir duquel des deux genres, masculin ou feminin, je ferois le mot d'Equivoque, beaucoup d'habiles Ecrivains, ainsi que le remarque Vaugelas, le faisant masculin. Je me déterminai pourtant assez viste au feminin, comme au plus usité des deux. Et bien loin que cela empeschast l'execution de mon projet, je crus que ce ne seroit pas une méchante plaisanterie de commencer ma Satire par cette difficulté mesme. C'est ainsi que je m'engageai dans la composition de cet Ouvrage. Je croïois d'abord faire tout au plus cinquante ou soixante vers; mais ensuite les pensées me venant en foule, & les choses que j'avois à reprocher à l'Equivoque se multipliant à mes yeux, j'ai poussé ces vers jusqu'à près de trois cens cinquante.

C'est au Public maintenant à voir si j'ai bien ou mal réussi. Je n'emploierai point ici, non plus que dans les Préfaces de mes autres Ecrits, mon adresse & ma rhétorique à le prévenir en ma faveur. Tout ce que je puis lui dire, c'est que j'ai travaillé cette Piece avec le mesme soin que toutes mes autres Poësies. Une chose pourtant dont il est bon que les Jesuites soient avertis, c'est qu'en attaquant l'Equivoque, je n'ai pas pris ce mot dans toute l'estroite rigueur de sa signification grammaticale; le mot d'Equivoque en ce sens là, ne voulant dire qu'une ambiguité de paroles; mais que je l'ai pris comme le prend ordinairement le commun des hommes, pour toutes sortes d'ambiguitez de sens, de pensées, d'expressions, & enfin pour tous ces abus & toutes ces méprises de l'esprit humain qui font qu'il

prend

prend ſouvent une choſe pour une autre. Et c'eſt dans ce ſens que j'ai dit, que l'idolatrie avoit pris naiſſance de l'Equivoque; les hommes, à mon avis, ne pouvant pas s'équivoquer plus lourdement, que de prendre des pierres, de l'or & du cuivre, pour Dieu. J'ajouſterai à cela, que la Providence divine, ainſi que je l'eſtablis clairement dans ma Satire, n'aïant permis chez eux cet horrible aveuglement, qu'en punition de ce que leur premier Pere avoit preſté l'oreille aux promeſſes du Démon, j'ai pû conclurre infailliblement que l'idolatrie eſt un fruit, ou pour mieux dire, un veritable enfant de l'Equivoque. Je ne vois donc pas qu'on me puiſſe faire ſur cela aucune bonne critique; ſur tout ma Satire eſtant un pur jeu d'eſprit, où il ſeroit ridicule d'exiger une préciſion géometrique de penſées & de paroles.

Mais il y a une autre objection plus importante & plus conſiderable, qu'on me fera peut-eſtre au ſujet des propoſitions de Morale relaſchée, que j'attaque dans la derniere partie de mon Ouvrage. Car ces Propoſitions aïant eſté, à ce qu'on prétend, avancées par quantité de Théologiens, meſme celebres, la moquerie que j'en fais, peut, dira-t-on, diffamer en quelque ſorte ces Théologiens, & cauſer ainſi une eſpece de ſcandale dans l'Egliſe. A cela je reſpons premierement, Qu'il n'y a aucune des propoſitions que j'attaque, qui n'ait eſté plus d'une fois condamnée par toute l'Egliſe, & tout recemment encore par deux des plus grands Papes qui aïent depuis long-temps rempli le S. Siége. Je dis en ſecond lieu, qu'à l'exemple de ces celebres Vicaires de JESUS-CHRIST, *je n'ai point nommé les Auteurs de ces Propoſitions, ni aucun de ces Théologiens dont on dit que je puis cauſer la diffamation, & contre leſquels meſme j'avouë que je ne puis rien décider, puiſque je n'ai point lû, ni ne ſuis d'humeur à*

lire leurs Ecrits : ce qui ſeroit pourtant abſolument néceſſaire pour prononcer ſur les accuſations que l'on forme contr'eux, leurs accuſateurs pouvant les avoir mal entendus, & s'eſtre trompez dans l'intelligence des paſſages où ils prétendent que ſont ces erreurs dont ils les accuſent. Je ſoutiens en troiſiéme lieu, qu'il eſt contre la droite raiſon de penſer que je puiſſe exciter quelque ſcandale dans l'Egliſe, en traitant de ridicules des propoſitions rejettées de toute l'Egliſe, & plus dignes encore, par leur abſurdité, d'eſtre ſiflées de tous les fideles, que refutées ſerieuſement. C'eſt ce que je me croi obligé de dire pour me juſtifier. Que ſi après cela il ſe trouve encore quelques Théologiens qui ſe figurent qu'en décriant ces propoſitions, j'ai eu en vuë de les décrier eux-meſmes, je déclare que cette fauſſe idée qu'ils ont de moi, ne ſçauroit venir que des mauvais artifices de l'Equivoque, qui pour ſe vanger des injures que je lui dis dans ma Piece, s'efforce d'intereſſer dans ſa cauſe ces Théologiens, en me faiſant penſer ce que je n'ai pas penſé, & dire ce que je n'ai point dit.

Voilà ce me ſemble bien des paroles, & peut-eſtre trop de paroles emploïées pour juſtifier un auſſi peu conſiderable Ouvrage qu'eſt la Satire qu'on va voir. Avant néanmoins que de finir, je ne croi pas me pouvoir diſpenſer d'apprendre aux Lecteurs qu'en attaquant, comme je fais dans ma Satire ces erreurs, je ne me ſuis point fié à mes ſeules lumieres ; mais qu'ainſi que je l'ai pratiqué, il y a environ dix ans, à l'égard de mon Epiſtre de l'Amour de Dieu, j'ai non ſeulement conſulté ſur mon Ouvrage tout ce que je connois de plus habiles Docteurs, mais que je l'ai donné à examiner au Prélat de l'Egliſe, qui, par l'eſtenduë de ſes connoiſſances & par l'Eminence de ſa dignité, eſt le plus capable & le plus en droit de me preſcrire

ce que je dois penſer ſur ces matieres. Je veux dire à M. le Cardinal de Noailles, mon Archeveſque. J'ajouſterai, que ce pieux & ſçavant Cardinal a eu trois ſemaines ma Satire entre les mains, & qu'à mes inſtantes prieres, aprés l'avoir lûë & relûë plus d'une fois, il me l'a enfin renduë, en me comblant d'éloges, & m'a aſſuré qu'il n'y avoit trouvé à redire qu'un ſeul mot, que j'ai corrigé ſur le champ, & ſur lequel je lui ai donné une entiere ſatisfaction. Je me flate donc qu'avec une approbation ſi authentique, ſi ſeure, & ſi glorieuſe, je puis marcher la teſte levée, & dire hardiment des critiques qu'on pourra faire deſormais contre la doctrine de mon Ouvrage, que ce ne ſçauroient eſtre que de vaines ſubtilitez d'un tas de miſerables ſophiſtes formez dans l'Ecole du menſonge, & auſſi affidez amis de l'Equivoque, qu'opiniaſtres ennemis de Dieu, du bon ſens & de la Verité.





SATIRE XII.

SUR L'EQUIVOQUE.

Cette Satire fut composée en 1705. on a vû dans le Discours précédent à quelle occasion. L'Equivoque qui en fait le sujet, n'est point prise, ainsi que le Poëte en avertit, dans la rigueur de sa signification grammaticale, mais pour toutes sortes d'ambiguités de sens, de pensées ou d'expressions, & même pour toutes ces méprises de l'esprit humain qui font souvent prendre une chose pour une autre.

DU langage François bisarre Hermaphrodite,
De quel genre te faire, Equivoque maudite?
Ou maudit: car sans peine aux Rimeurs hazardeux
L'usage encor, je croi, laisse le choix des deux.
Tu ne me répons rien. Sors d'ici, Fourbe insigne,
Masle aussi dangereux que femelle maligne,
Qui crois rendre innocens les discours imposteurs;
Tourment des Ecrivains, juste effroi des Lecteurs;
Par qui de mots confus sans cesse embarrassée
Ma plume, en écrivant, cherche en vain ma pensée.
Laisse-moi, va charmer de tes vains agrémens,
Les yeux faux & gastez de tes louches amans,
Et ne viens point ici de ton ombre grossiere
Enveloper mon stile ami de la lumiere.
Tu sçais bien que jamais chez toi, dans mes discours,
Je n'ai d'un faux brillant emprunté le secours.

REMARQUES.

Vers 30. *Je ferois mieux ... d'imiter Benserade.*] Furetiere dans un de ses factums contre l'Académie, dit que » Benserade » s'étoit érigé en Galand dans la vieille » Cour, par des Chansonnettes, & des » vers de Ballet, qui lui avoient acquis » quelque réputation, pendant le regne du » mauvais goût *des Equivoques & des*

Fui donc. Mais non, demeure ; un Démon qui m'inſpire
Veut qu'encore une utile & derniere Satire,
De ce pas en mon livre exprimant tes noirceurs,
Se vienne, en nombre pair, joindre à ſes Onze Sœurs;
Et je ſens que ta veûë échauffe mon audace.
Viens, approche : Voyons, malgré l'âge & ſa glace,
Si ma Muſe aujourd'hui ſortant de ſa langueur,
Pourra trouver encor un reſte de vigueur.
Mais où tend, dira-t-on, ce projet fantaſtique ?
Ne vaudroit-il pas mieux dans mes vers, moins cauſtique,
Repandre de tes jeux le ſel réjouïſſant,
Que d'aller contre toi ſur ce ton menaçant
Pouſſer juſqu'à l'excés ma critique boutade ?
Je ferois mieux, j'entens, d'imiter Benſerade.
C'eſt par lui qu'autrefois miſe en ſon plus beau jour,
Tu ſçus, trompant les yeux du Peuple & de la Cour,
Leur faire à la faveur de tes bluettes folles,
Gouſter comme bons mots tes quolibets frivoles.
Mais ce n'eſt plus le temps. Le Public détrompé,
D'un pareil enjoument ne ſe ſent plus frappé.
Tes bons mots autrefois délices des ruelles,
Approuvez chez les Grands, applaudis chez les Belles,
Hors de mode aujourd'huy chez nos plus froids badins,
Sont des collets montez & des vertugadins.

REMARQUES.

» *Pointes* qui ſubſiſte encore chez lui. »

Vers 40. *Sont des Collets-montez, & des Vertugadins.*] Les *Collets-montez* & les *Vertugadins* étoient anciennement des piéces de l'habillement des femmes.

Le Lecteur ne ſçait plus admirer dans Voiture
De ton froid jeu de mots l'inſipide figure.
C'eſt à regret qu'on voit cet Auteur ſi charmant,
Et pour mille beaux traits vanté ſi juſtement,
Chez toi tousjours cherchant quelque fineſſe aiguë,
Préſenter au Lecteur ſa penſée ambiguë,
Et ſouvent du faux ſens d'un proverbe affecté,
Faire de ſon diſcours la piquante beauté.
Mais laiſſons-là le tort qu'à ſes brillants Ouvrages
Fit le plat agrément de tes vains badinages.
Parlons des maux ſans fin que ton ſens de travers,
Source de toute erreur, ſema dans l'Univers:
Et pour les contempler juſque dans leur naiſſance,
Dés le temps nouveau-né, quand la Toute-Puiſſance
D'un mot forma le Ciel, l'air, la terre & les flots,
N'eſt-ce pas toi, voyant le monde à peine éclos,
Qui par l'éclat trompeur d'une funeſte pomme,
Et tes mots ambigus, fis croire au premier homme,
Qu'il alloit en gouſtant de ce morceau fatal,
Comblé de tout ſçavoir, à Dieu ſe rendre égal?
Il en fit ſur le champ la folle expérience.
Mais tout ce qu'il acquit de nouvelle ſcience,
Fut que triſte & honteux de voir ſa nudité,
Il ſçut qu'il n'étoit plus, grace à ſa vanité,
Qu'un chétif animal pêtri d'un peu de terre,
A qui la faim, la ſoif, par-tout faiſoient la guerre,

Et qui courant tousjours de malheur en malheur,
A la mort arrivoit enfin par la douleur.
Oui, de tes noirs complots & de ta trifte rage
Le genre humain perdu fut le premier ouvrage.
Et bien que l'homme alors paruft fi rabaiffé,
Par toi contre le Ciel un orgueil infenfé,
Armant de fes neveux la gigantefque engeance,
Dieu réfolut enfin terrible en fa vengeance,
D'abifmer fous les eaux tous ces audacieux.
Mais avant qu'il lafchaft les éclufes des Cieux,
Par un fils de Noé fatalement fauvée,
Tu fus, comme ferpent, dans l'Arche confervée,
Et d'abord pourfuivant tes projets fufpendus
Chez les Mortels reftans, encor tout éperdus,
De nouveau tu femas tes captieux menfonges,
Et remplis leurs efprits de fables & de fonges.
Tes voiles offufquant leurs yeux de toutes parts,
Dieu difparut lui-mefme à leurs troubles regards.
Alors tout ne fut plus que ftupide ignorance,
Qu'impieté fans borne en fon extravagance.
Puis de cent dogmes faux la Superftition,
Répandant l'idolâtre & folle illufion,
Sur la terre en tous lieux difpofée à les fuivre,
L'art fe tailla des Dieux d'or, d'argent & de cuivre,
Et l'Artifan lui-mefme humblement profterné
Aux pieds du vain métal par fa main façonné,

Lui demanda les biens, la ſanté, la ſageſſe:
Le monde fut rempli de Dieux de toute eſpece.
On vit le peuple fou, qui du Nil boit les eaux,
Adorer les ſerpens, les poiſſons, les oiſeaux,
Aux chiens, aux chats, aux boucs, offrir des ſacrifices,
Conjurer l'ail, l'oignon d'eſtre à ſes vœux propices,
Et croire follement maiſtres de ſes deſtins
Ces Dieux nez du fumier porté dans ſes jardins.
Bien-toſt ſe ſignalant par mille faux miracles,
Ce fut toi qui par tout fis parler les Oracles.
C'eſt par ton double ſens, dans leurs diſcours jetté,
Qu'ils ſçurent en mentant dire la verité;
Et ſans crainte rendant leurs réponſes Normandes,
Des peuples & des Rois engloutir les offrandes.
    Ainſi loin du vrai jour, par toi tousjours conduit,
L'homme ne ſortit plus de ſon épaiſſe nuit.
Pour mieux tromper ſes yeux, ton adroit artifice
Fit à chaque vertu prendre le nom d'un vice:
Et par toy de ſplendeur fauſſement reveſtu
Chaque vice emprunta le nom d'une vertu.
Par toy l'humilité devint une baſſeſſe;
La candeur ſe nomma groſſiéreté, rudeſſe.
Au contraire l'aveugle & folle ambition
S'appella des grands cœurs la belle paſſion:

REMARQUES.

Vers 105. —— *Leurs réponſes Normandes.*] Les Normands ſont accuſés de peu de ſincerité; &, *Répondre en Normand*, eſt une expreſſion devenuë proverbiale, pour dire, que *l'on répond d'une maniere équivoque.*

Du

Du nom de fierté noble on orna l'impudence,
Et la fourbe paſſa pour exquiſe prudence :
L'audace brilla ſeule aux yeux de l'Univers ;
Et pour vraiment Heros, chez les hommes pervers,
On ne reconnut plus qu'uſurpateurs iniques,
Que tyranniques Roys cenſez grands Politiques,
Qu'infames ſcelerats à la gloire aſpirans,
Et voleurs reveſtus du nom de Conquerans.
    Mais à quoi s'attacha ta ſçavante malice ?
Ce fut ſur-tout à faire ignorer la Juſtice.
Dans les plus claires lois ton ambiguité
Repandant ſon adroite & fine obſcurité,
Aux yeux embarraſſez des Juges les plus ſages,
Tout ſens devint douteux, tout mot eut deux viſages ;
Plus on crut penetrer, moins on fut éclairci ;
Le texte fut ſouvent par la gloſe obſcurci :
Et pour comble de maux, à tes raiſons frivoles
L'Eloquence preſtant l'ornement des paroles,
Tous les jours accablé ſous leur commun effort,
Le vrai paſſa pour faux, & le bon droit eut tort.
Voilà comment dechu de ſa grandeur premiere,
Concluons, l'homme enfin perdit toute lumiere,
Et par tes yeux trompeurs ſe figurant tout voir,
Ne vit, ne ſçut plus rien, ne put plus rien ſçavoir.
    De la Raiſon pourtant, par le vrai Dieu guidée,
Il reſta quelque trace encor dans la Judée.

Chez les hommes ailleurs ſous ton joug gemiſſans,
Vainement on chercha la Vertu, le droit ſens:
Car qu'eſt-ce loin de Dieu que l'humaine Sageſſe?
Et Socrate, l'honneur de la profane Grece,
Qu'eſtoit-il en effet, de prés examiné,
Qu'un mortel, par luy-meſme au ſeul mal entraiſné;
Et malgré la vertu dont il faiſoit parade,
Trés-équivoque ami du jeune Alcibiade?
Oui, j'oſe hardiment l'affirmer contre toy,
Dans le monde idolaſtre, aſſervi ſous ta Loy,
Par l'humaine raiſon de clarté dépourvuë,
L'humble & vraie Equité fut à peine entrevuë;
Et par un ſage altier, au ſeul faſte attaché,
Le bien meſme accompli ſouvent fut un peché.
   Pour tirer l'homme enfin de ce deſordre extreſme,
Il fallut qu'ici-bas Dieu, fait homme luy-meſme,
Vinſt du ſein lumineux de l'éternel ſejour,
De tes dogmes trompeurs diſſiper le faux jour.
A l'aſpect de ce Dieu les démons diſparurent,
Dans Delphe, dans Delos, tes Oracles ſe tûrent:
Tout marqua, tout ſentit ſa venuë en ces lieux,
L'eſtropié marcha, l'aveugle ouvrit les yeux.

REMARQUES.

Vers 150. *Très-équivoque ami du jeune Alcibiade.*] Les mœurs des Grecs étoient ſi corrompues, qu'ils ne purent voir l'amitié de Socrate pour Alcibiade, ſans y attacher un ſoupçon de crime. Mais Platon le juſtifie dans quelques Dialogues, ſur tout dans *le Banquet*, où Alcibiade lui-même prend les Dieux à témoin que l'amour de Socrate

Mais bien-toſt contre lui ton audace rebelle,
Chez la Nation meſme à ſon culte fidelle,
De tous coſtez arma tes nombreux ſectateurs,
Preſtres, Phariſiens, Roys, Pontifes, Docteurs.
C'eſt par eux que l'on vit la Verité ſupreſme
De menſonge & d'erreur accuſée elle-meſme;
Au tribunal humain le Dieu du Ciel traiſné,
Et l'Auteur de la vie à mourir condamné.
Ta fureur toutefois à ce coup fut deçûë,
Et pour toy ton audace eut une triſte iſſuë.
Dans la nuit du tombeau ce Dieu précipité
Se releva ſoudain tout brillant de clarté.
Et par tout ſa doctrine en peu de temps portée
Fut du Gange & du Nil & du Tage écoutée.
Des ſuperbes Autels, à leur gloire dreſſez,
Tes ridicules Dieux tomberent renverſez.
On vit en mille endroits leurs honteuſes ſtatuës
Pour le plus bas uſage utilement fonduës,
Et gemir vainement, Mars, Jupiter, Vénus,
Urnes, vaſes, trepiez, vils meubles devenus.
Sans ſuccomber pourtant tu ſoutins cet orage;
Et ſur l'idolatrie enfin perdant courage,

REMARQUES.

pour lui n'avoit jamais rien eu de criminel.

Vers 178. *Fut du Gange, & du Nil, & du Tage écoutée.*] Ces trois Fleuves ſont les plus fameux des trois parties du monde alors connues.

Pour embarraſſer l'homme en des nœuds plus ſubtils,
Tu courus chez Satan brouiller de nouveaux fils.
Alors, pour ſeconder ta triſte phreneſie,
Arriva de l'Enfer ta fille l'Hereſie :
Ce monſtre, dés l'enfance à ton école inſtruit,
De tes leçons bien-toſt te fit gouſter le fruit.
Par luy l'Erreur, tousjours finement appreſtée,
Sortant pleine d'attraits de ſa bouche empeſtée,
De ſon mortel poiſon tout courut s'abreuver,
Et l'Egliſe elle-meſme eut peine à s'en ſauver.
Elle meſme deux fois preſque toute Arienne,
Sentit chez ſoy trembler la verité Chreſtienne ;
Lors qu'attaquant le Verbe & ſa Divinité,
D'une ſyllabe impie un ſaint mot augmenté
Remplit tous les eſprits d'aigreurs ſi meurtrieres,
Et fit de ſang Chreſtien couler tant de rivieres.
Le fidelle au milieu de ces troubles confus
Quelque temps égaré, ne ſe reconnut plus ;
Et dans plus d'un affreux & tenebreux Concile
Le menſonge parut vainqueur de l'Evangile.
Mais à quoy bon icy du profond des enfers,
Nouvel Hiſtorien de tant de maux ſoufferts,

REMARQUES.

Vers 188. —— *Brouiller de nouveaux fils.*] C'eſt, *Cauſer de nouveaux troubles.*

Vers 199. *Lors qu'attaquant le Verbe*, &c.] L'Auteur avoit d'abord fait ces quatre vers de la ſorte :

Lorſque chez ſes ſujets l'un contre l'autre armez,
Et ſur un Dieu fait homme au combat animez,

Rappeller Arius, Valentin & Pelage,
Et tous ces fiers Démons que tousjours d'âge en âge,
Dieu, pour faire éclaircir à fond ces veritez,
A permis qu'aux Chrestiens l'enfer ait suscitez?
Laissons heurler là-bas tous ces damnez antiques,
Et bornons nos regards aux troubles fanatiques,
Que ton horrible fille icy sçut émouvoir,
Quand Luther & Calvin remplis de ton sçavoir,
Et soy disant choisis pour reformer l'Eglise,
Vinrent du celibat affranchir la Prestrise;
Et des vœux les plus saints blasmant l'austerité,
Aux Moines las du joug rendre la liberté.
Alors n'admettant plus d'autorité visible,
Chacun fut de la foy censé juge infaillible,
Et sans estre approuvé par le Clergé Romain,
Tout Protestant fut Pape une Bible à la main.
De cette erreur dans peu nasquirent plus de Sectes,
Qu'en Automne on ne voit de bourdonnans insectes
Fondre sur les raisins nouvellement meuris;
Ou qu'en toutes saisons sur les murs à Paris,
On ne voit affichez de recueils d'amourettes,
De vers, de contes-bleus, de frivoles sornettes,

REMARQUES.

Tu fis dans une guerre & si triste & si longue,
Perir tant de Chrestiens, Martyrs d'une diphthongue.

Il s'agissoit du mot ὁμοούσιος; auquel les Ariens substituoient le mot ὁμοιούσιος, & par-là détruisoient la Divinité du Verbe.

Souvent peu recherchez du Public nonchalant,
Mais vantez à coup ſeur du Mercure Galant.
Ce ne fut plus par-tout que fous Anabaptiſtes,
Qu'orgueilleux Puritains, qu'execrables Deïſtes.
Le plus vil artiſan eut ſes dogmes à ſoy,
Et chaque Chreſtien fut de differente loy.
La Diſcorde au milieu de ces Sectes altieres,
En tous lieux cependant deploïa ſes bannieres;
Et ta fille, au ſecours des vains raiſonnemens
Appellant le ravage & les embraſemens,
Fit en plus d'un pays, aux Villes deſolées,
Sous l'herbe en vain chercher leurs Egliſes bruſlées.
L'Europe fut un champ de maſſacre & d'horreur:
Et l'Orthodoxe meſme aveugle en ſa fureur,
De tes dogmes trompeurs nourriſſant ſon idée,
Oublia la douceur aux Chreſtiens commandée;
Et crut, pour venger Dieu de ſes fiers ennemis,
Tout ce que Dieu defend, legitime & permis.
Au ſignal tout à coup donné pour le carnage,
Dans les Villes, par-tout, théatres de leur rage,
Cent mille faux zélez le fer en main courans,
Allerent attaquer leurs amis, leurs parens,
Et, ſans diſtinction, dans tout ſein heretique,
Pleins de joye, enfoncer un poignard catholique.

REMARQUES.

Vers 249. *Au ſignal tout à coup donné pour le carnage.*] Le maſſacre des Huguenots en 1572. le jour de Saint Barthelemi.

Car quel Lion, quel Tigre, égale en cruauté
Une injuſte fureur qu'arme la Pieté?
  Ces fureurs, juſqu'ici du vain peuple admirées,
Eſtoient pourtant tousjours de l'Egliſe abhorrées.
Et dans ton grand credit pour te bien conſerver,
Il falloit que le Ciel paruſt les approuver.
Ce chef-d'œuvre devoit couronner ton adreſſe.
Pour y parvenir donc, ton active ſoupleſſe,
Dans l'Ecole abuſant tes groſſiers Ecrivains,
Fit croire à leurs eſprits ridiculement vains,
Qu'un ſentiment impie, injuſte, abominable,
Par deux ou trois d'entr'eux reputé ſoutenable,
Prenoit chez eux un ſceau de probabilité,
Qui meſme contre Dieu lui donnoit ſeureté;
Et qu'un Chreſtien pouvoit rempli de confiance,
Meſme en le condamnant, le ſuivre en conſcience.
  C'eſt ſur ce beau principe, admis ſi follement,
Qu'auſſi-toſt tu poſas l'énorme fondement
De la plus dangereuſe & terrible Morale,
Que Lucifer aſſis dans la Chaire infernale,
Vomiſſant contre Dieu ſes monſtrueux ſermons,
Ait jamais enſeigné aux Novices Démons.
Soudain au grand honneur de l'Egliſe payenne,
On entendit preſcher dans l'Ecole Chreſtienne,
Que ſous le joug du vice un pécheur abbatu
Pouvoit ſans aimer Dieu ni meſme la vertu,

Par la ſeule frayeur au Sacrement unie,
Admis au ciel jouïr de la gloire infinie;
Et que les clefs en main, ſur ce ſeul paſſe-port,
Saint Pierre à tous venans devoit ouvrir d'abord.
Ainſi pour éviter l'éternelle miſere,
Le vrai zéle Chreſtien n'étant plus neceſſaire,
Tu ſçus, dirigeant bien en eux l'intention,
De tout crime laver la coupable action.
Bien-toſt ſe parjurer ceſſa d'eſtre un parjure.
L'argent à tout denier ſe preſta ſans uſure.
Sans ſimonie, on put contre un bien temporel
Hardiment échanger un bien ſpirituel.
Du ſoin d'aider le pauvre on diſpenſa l'avare;
Et meſme chez les Rois le ſuperflu fut rare.
C'eſt alors qu'on trouva pour ſortir d'embarras,
L'art de mentir tout haut en diſant vrai tout bas.
C'eſt alors qu'on apprit qu'avec un peu d'adreſſe,
Sans crime un Preſtre peut vendre trois fois ſa Meſſe;
Pourveu que, laiſſant là ſon ſalut à l'écart,
Lui-meſme en la diſant n'y prenne aucune part.
C'eſt alors que l'on ſçut qu'on peut pour une pomme,
Sans bleſſer la juſtice, aſſaſſiner un homme:
Aſſaſſiner! Ah non, je parle improprement;
Mais que preſt à la perdre, on peut innocemment,
Sur-tout ne la pouvant ſauver d'une autre ſorte,
Maſſacrer le voleur, qui fuit & qui l'emporte.

Enfin ce fut alors que ſans ſe corriger,
Tout pécheur... Mais où vai-je aujourd'hui m'engager?
Veux-je d'un Pape illuſtre armé contre tes crimes,
A tes yeux mettre icy toute la Bulle en rimes;
Exprimer tes détours burleſquement pieux,
Pour diſculper l'Impur, le Gourmand, l'Envieux;
Tes ſubtils faux-fuyans, pour ſauver la molleſſe,
Le larcin, le duel, le luxe, la pareſſe;
En un mot faire voir à fond dévelopez
Tous ces dogmes affreux d'anatheſme frapez,
Que ſans peur debitant tes diſtinctions folles,
L'Erreur encor pourtant maintient dans tes Ecoles.
Mais ſur ce ſeul projet ſoudain puis-je ignorer
A quels nombreux combats il faut me préparer?
J'entens déja d'icy tes Docteurs phrénétiques
Hautement me compter au rang des Hérétiques;
M'appeller ſcélérat, traiſtre, fourbe, impoſteur,
Froid plaiſant, faux boufon, vrai calomniateur,
De Paſcal, de Wendrock, copiſte miſerable,
Et, pour tout dire enfin, Janſéniſte exécrable.
J'aurai beau condamner, en tous ſens expliquez,
Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez;
Blaſmer de tes Docteurs la Morale riſible,
C'eſt, ſelon eux, preſcher un Calviniſme horrible;

REMARQUES.

Vers 309. *Veux-je d'un Pape illuſtre,* &c.] Innocent XI.

Vers 328. *Les cinq dogmes fameux par ta main fabriquez.*] C'eſt-à-dire, les cinq fameuſes Propoſitions.

C'est nier qu'icy bas, par l'amour appellé,
Dieu pour tous les humains voulut estre immolé.
Prévenons tout ce bruit; trop tard dans le naufrage,
Confus on se repent d'avoir bravé l'orage.
Alte-là donc, ma plume. Et toy sors de ces lieux,
Monstre, à qui, par un trait des plus capricieux
Aujourd'huy terminant ma course satirique,
J'ai presté dans mes vers une ame allégorique.
Fui, va chercher ailleurs tes patrons bien-aimez,
Dans ce Pays par toy rendus si renommez,
Où l'Orne épand ses eaux, & que la Sarthe arrose.
Ou si plus seurement tu veux gagner ta cause,
Porte-la dans ***, à ce beau tribunal,
Où de nouveaux Midas un Sénat Monacal,
Tous les mois, appuyé de ta sœur l'Ignorance,
Pour juger Apollon, tient, dit-on, sa séance.

REMARQUES.

Vers 341. *Où l'Orne épand ses eaux, & que la Sarthe arrose.*] *L'Orne* Riviére de la basse Normandie ; la *Sarthe*, du Maine.

Vers 343. *Porte-la dans* *** &c.] L'Auteur avoit publié en 1701. une édition de ses Ouvrages. Les Journalistes de *** en parlerent au mois de Septembre 1703. d'une maniere qui le piqua. Delà ces derniers vers, & ce fameux démêlé qui se termina par quelques Epigrammes de part & d'autre.

FIN DES SATIRES.



Tremolieres inv. *Ravenet Sculp*

EPISTRE I.

AU ROY.

Cette Epître fut composée en 1669. & présentée au Prince par Madame de Thiangé. L'Auteur y peint les douceurs & les avantages de la Paix. En quoi il secondoit les vûës de M. Colbert. Ce Ministre plus Mecéne que le Favori d'Auguste, voyoit avec un sensible déplaisir, que le Roi songeoit à recommencer une guerre à peine terminée.



GRAND ROY, c'est vainement qu'abjurant la Satire,
Pour Toi seul desormais j'avois fait vœu d'escrire.
Dés que je prens la plume, Apollon éperdu
Semble me dire: Arreste, insensé, que fais-tu?
Sçais-tu dans quels périls aujourd'huy tu t'engages?
Cette mer où tu cours est celebre en naufrages.
Ce n'est pas qu'aisément, comme un autre, *à Ton char*
Je ne pûsse attacher *Alexandre* & *César*;

REMARQUES.

Vers 3. *Dès que je prens la plume, Apollon éperdu*, &c.] Virgil. Eclog. 6.
Cùm canerem reges & prælia, Cynthius aurem Vellit, & admonuit.

Vers 7. & 8. *Ce n'est pas qu'aisément*, &c.] Le grand Corneille ne seroit-il point l'ob-

Qu'aiſément je ne pûſſe en quelque Ode inſipide,
T'exalter aux deſpens & *de Mars* & *d'Alcide*;
Te livrer *le Boſphore*, & d'un vers incivil
Propoſer au *Sultan* de Te ceder le *Nil*.
Mais pour Te bien loüer, une raiſon ſevere
Me dit qu'il faut ſortir de la route vulgaire:
Qu'aprés avoir joüé tant d'Auteurs differens,
Phébus meſme auroit peur, s'il entroit ſur les rangs:
Que par des vers tout neufs, avoüez du Parnaſſe,
Il faut de mes degouſts juſtifier l'audace;
Et, ſi ma Muſe enfin n'eſt égale à mon Roy,
Que je preſte aux Cotins des armes contre moy.
Eſt-ce là cet Auteur, l'effroy de la Pucelle,
Qui devoit des bons vers nous tracer le modelle,
Ce Cenſeur, diront-ils, qui nous reformoit tous?
Quoi? ce Critique affreux n'en ſçait pas plus que nous.
N'avons-nous pas cent fois, en faveur de la France,
Comme lui, dans nos vers, pris *Memphis* & *Byzance*,
Sur les bords de *l'Euphrate* abbattu *le Turban*,
Et coupé, pour rimer, *les Cedres du Liban*?
De quel front aujourd'huy vient-il ſur nos briſées,
Se reveſtir encor de nos phraſes uſées?

REMARQUES.

jet de ce trait ſatirique? Dans un Remerciment qu'il fit en 1663. à Louis XIV, il dit, en parlant de ſes vers, & de ſon génie:

Par eux de l'Andromede il ſçut ouvrir la ſcéne.
On y vit le Soleil inſtruire Melpoméne,
Et lui dire qu'un jour Alexandre & Céſar
Seroient comme vaincus attachés à ton char.

Vers 21. —— *L'effroi de la Pucelle.*] Poëme de Chapelain.

Vers 28. *Et coupé, pour rimer, les Ce-*

Que respondrois-je alors ? Honteux & rebuté
J'aurois beau me complaire en ma propre beauté,
Et de mes tristes vers admirateur unique,
Plaindre, en les relisant, l'ignorance publique.
Quelque orgueil en secret dont s'aveugle un Auteur,
Il est fascheux, GRAND ROY, de se voir sans Lecteur;
Et d'aller du recit de Ta gloire immortelle
Habiller chez Francœur le sucre & la canelle.
Ainsi, craignant tousjours un funeste accident,
J'imite de Conrart le silence prudent:
Je laisse aux plus hardis l'honneur de la carriere,
Et regarde le champ, assis sur la barriere.
Malgré moi toutefois, un mouvement secret
Vient flatter mon esprit qui se taist à regret.
Quoy, dis-je tout chagrin, dans ma verve infertile,
Des vertus de mon Roy spectateur inutile,
Faudra-t-il sur sa gloire attendre à m'exercer,
Que ma tremblante voix commence à se glacer?
Dans un si beau projet, si ma Muse rebelle
N'ose le suivre aux champs de Lille & de Bruxelle,
Sans le chercher aux bords de l'Escaut & du Rhin,
La Paix l'offre à mes yeux plus calme & plus serein.

REMARQUES.

dres du Liban.] Dans ce vers & les deux précédens, l'Auteur se moque des mauvais Imitateurs de Malherbe.

Vers 38. *Habiller chez Francœur le sucre & la canelle.*] Claude Julienne, dit *Francœur*, fameux Epicier.

Vers 40. *J'imite de Conrart le silence prudent.*] Valentin *Conrart*, Académicien célébre, qui n'a presque rien fait imprimer, mort en 1675.

Vers 50. —— *De Lille & de Bruxelle.*] La campagne de 1667. en Flandres.

Oui, GRAND ROY, laiſſons-là les Sieges, les Batailles.
Qu'un autre aille en rimant renverſer des murailles ;
Et ſouvent ſur Tes pas marchant ſans Ton aveu,
S'aille couvrir de ſang, de pouſſiere & de feu.
A quoy bon d'une Muſe au carnage animée,
Echauffer Ta valeur deja trop allumée ?
Joüiſſons à loiſir du fruit de Tes bienfaits,
Et ne nous laſſons point des douceurs de la Paix.
Pourquoy ces Elephants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaiſſeaux tout preſts à quitter le rivage ?
Diſoit au Roy Pyrrhus un ſage Confident,
Conſeiller trés-ſenſé d'un Roy trés-imprudent.
Je vais, luy dit ce Prince, à Rome où l'on m'appelle.
Quoy faire ? L'aſſieger. L'entrepriſe eſt fort belle,
Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous :
Mais, Rome priſe enfin, Seigneur, où courons-nous ?
Du reſte des Latins la conqueſte eſt facile.
Sans doute on les peut vaincre : Eſt-ce tout ? La Sicile
De là nous tend les bras, & bien-toſt ſans effort
Syracuſe reçoit nos vaiſſeaux dans ſon port.
Bornez-vous là vos pas ? Dés que nous l'aurons priſe,
Il ne faut qu'un bon vent, & Carthage eſt conquiſe.

REMARQUES.

Vers 61. *Pourquoi ces Eléphans*, &c.] Ce Dialogue entre Pyrrhus & Cinéas, eſt tiré de Plutarque, dans la Vie de Pyrrhus.

Vers 64. *Conſeiller très-ſenſé*, &c.] Pyrrhus convenoit, qu'il avoit conquis moins de Villes par ſes armes, que par l'éloquence de Cinéas.

Vers 67. *Et digne ſeulement d'Alexandre ou de vous.*] A l'ardeur que Pyrrhus montroit dans les combats, on s'écrioit qu'il

Les chemins ſont ouverts : qui peut nous arreſter ?
Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter.
Nous allons traverſer les ſables de Libye,
Aſſervir en paſſant l'Egypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,
Faire trembler le Scythe aux bords du Tanaïs :
Et ranger ſous nos loix tout ce vaſte Hemiſphere.
Mais de retour enfin, que pretendez-vous faire ?
Alors, cher Cineas, victorieux, contens,
Nous pourrons rire à l'aiſe, & prendre du bon temps.
Hé, Seigneur, dés ce jour, ſans ſortir de l'Epire,
Du matin juſqu'au ſoir qui vous deffend de rire ?
Le conſeil eſtoit ſage, & facile à gouſter.
Pyrrhus vivoit heureux, s'il euſt pû l'eſcouter :
Mais à l'Ambition d'oppoſer la Prudence,
C'eſt aux Prelats de Cour preſcher la reſidence.

Ce n'eſt pas que mon cœur du travail ennemi,
Approuve un Faineant ſur le Throſne endormi.
Mais quelques vains lauriers que promette la Guerre,
On peut eſtre Heros ſans ravager la Terre.
Il eſt plus d'une gloire. En vain aux Conquerans
L'Erreur parmy les Roys donne les premiers rangs.
Entre les grands Heros ce ſont les plus vulgaires.
Chaque ſiecle eſt fecond en heureux Temeraires.

REMARQUES.

faiſoit revivre Aléxandre; & que les autres Rois ne l'imitant que par les habits de pourpre, par les gardes, par le panchement du cou, Pyrrhus le repréſentoit par la valeur & par les exploits. *Vie de Pyrrhus.*

Chaque climat produit des Favoris de Mars.
La Seine a des Bourbons, le Tibre a des Cesars.
On a vû mille fois des fanges Meotides
Sortir des Conquerans, Goths, Vandales, Gepides.
Mais un Roy vraiment Roy, qui sage en ses projets,
Sçache en un calme heureux maintenir ses Sujets,
Qui du bonheur public ait cimenté sa gloire,
Il faut, pour le trouver, courir toute l'Histoire.
La Terre compte peu de ces Roys bien-faisans.
Le Ciel à les former se prépare long-temps.
Tel fut cet Empereur, sous qui Rome adorée
Vid renaistre les jours de Saturne & de Rhée:
Qui rendit de son joug l'Univers amoureux:
Qu'on n'alla jamais voir sans revenir heureux:
Qui soupiroit le soir, si sa main fortunée
N'avoit par ses bienfaits signalé la journée.
Le cours ne fut pas long d'un empire si doux.
　Mais où cherchai-je ailleurs ce qu'on trouve chez nous?

REMARQUES.

Vers 101. *On a vû mille fois des fanges Méotides, &c.*] Le *Palus*, ou Marais *Méotide*, aujourd'hui la *Mer de Zabacche*, situé entre l'Europe & l'Asie, dans la petite Tartarie, au Nord de la Mer Noire, avec laquelle il communique. C'est des environs de cette contrée que sont sortis autrefois les *Goths* & les *Gépides*. Pour les *Vandales*, c'étoient des Peuples plus Septentrionaux, venus du côté de la Mer Baltique, vers l'embouchure de l'Oder. *Cluver. Germ. ant. l.* 3.

Vers 109. *Tel fut cet Empereur, &c.*] Titus surnommé l'*Amour & les délices du Genre humain.* On sçait que se souvenant un soir qu'il n'avoit fait de bien à personne ce jour-là: » Mes Amis, dit-il à ses Courtisans, j'ai perdu cette journée «: *Amici, diem perdidi.*

Vers 115. *Le cours ne fut pas long, &c.*] Il ne dura que deux ans & quelques mois.

Vers 118. *Ne t'avons-nous pas veû dans les plaines Belgiques.*] La campagne de 1667. marquée par la prise de plusieurs Villes. La guerre fut terminée l'année suivante par le Traité d'Aix-la-Chapelle.

GRAND

GRAND ROY, ſans recourir aux Hiſtoires antiques,
Ne t'avons-nous pas vû dans les plaines Belgiques,
Quand l'Ennemi vaincu, deſertant ſes remparts,
Au devant de ton joug couroit de toutes parts,
Toy-meſme Te borner au fort de Ta victoire,
Et chercher dans la Paix une plus juſte gloire?
Ce ſont là les exploits que Tu dois avoüer:
Et c'eſt par là, GRAND ROY, que je Te veux loüer.
Aſſez d'autres ſans moy, d'un ſtyle moins timide,
Suivront aux champs de Mars Ton courage rapide:
Iront de ta Ta valeur effrayer l'Univers,
Et camper devant Doſle au milieu des hyvers.
Pour moy, loin des combats, ſur un ton moins terrible,
Je diray les exploits de Ton Regne paiſible.
Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans:
Les Oppreſſeurs du peuple à leur tour gemiſſans.
On verra par quels ſoins ta ſage prévoyance
Au fort de la famine entretint l'abondance.

REMARQUES.

Vers 128. *Et camper devant Dole au milieu des hyvers.*] En 1668. le Roi partit de S. Germain en Laye, le 2 de Fevrier, & revint le 28. après avoir, en moins de huit jours, conquis toute la Franche-Comté.

Vers 130. *Je dirai les exploits de ton Regne paiſible.*] Les 25. ou 30. vers ſuivans rappellent les principales actions du Roi, depuis qu'il commença à regner par lui-même.

Vers 131. *Je peindrai les plaiſirs en foule renaiſſans.*] Les Fêtes Galantes, le Carrouſel de l'an 1662. les Balets, les Courſes de Bague, & les Fêtes données à Verſailles, ſous le nom des *Plaiſirs de l'Iſle enchantée*, au mois de Mai 1664.

Vers 132. *Les oppreſſeurs du peuple à leur tour gémiſſans.*] Les Traitans recherchés & punis en 1661.

Vers 134. *Au fort de la famine entretint l'abondance.*] En 1662. le Roïaume, & ſurtout la Ville de Paris, étoient menacés d'une grande famine. Le Roi fit venir de Pruſſe & de Pologne, une grande quantité de blé. On fit conſtruire des fours dans le

On verra les abus par Ta main reformez ;
La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez ;
Du débris des Traitans Ton espargne grossie ;
Des subsides affreux la rigueur adoucie ;
Le Soldat dans la Paix sage & laborieux ;
Nos Artisans grossiers rendus industrieux ;
Et nos Voisins frustrez de ces tributs serviles
Que payoit à leur art le luxe de nos Villes.
Tantost je traceray Tes pompeux Bastimens,
Du loisir d'un Heros nobles amusemens.

REMARQUES.

Louvre, & le pain fut distribué au peuple à un prix modique.

Vers 135. *On verra les abus par ta main reformez.*] Les duels abolis.

Vers 136. *La licence & l'orgueil en tous lieux reprimez.*] L'établissement des Grands-jours, à Clermont en Auvergne, par une Déclaration.

Ibid. *Et l'orgueil.*] Les Edits contre le luxe.

Vers 138. *Des subsides affreux la rigueur adoucie.*] La Taille diminuée ; la plûpart des droits qu'on exigeoit sur les Riviéres, supprimés ou réglés par les Tarifs de 1664. & 1667.

Vers 139. *Le Soldat dans la Paix sage & laborieux.*] La discipline militaire établie & maintenue. Les Soldats employés aux travaux publics.

Vers 140. *Nos Artisans grossiers rendus industrieux.*] Par l'établissement de plusieurs Manufactures, des Tapisseries aux Gobelins, des Points de France en 1665. & des Glaces de miroirs en 1666.

Vers 141. & 142. *Et nos Voisins frustrez de ces tributs serviles*, &c.] La Fontaine faisoit un cas singulier de ces deux vers, qui font allusion à l'établissement d'une Manufacture pour les Points de France. Ces vers étoient suivis dans les premieres éditions de ceux-ci :

O que j'aime à les voir, de ta gloire troublez,
Se priver follement du secours de nos blez !
Tandis que nos vaisseaux par tout maistres des ondes,
Vont enlever pour nous les trésors des deux Mondes.

Vers 143. —— *Tes pompeux Bâtimens.*] On bâtissoit alors le Louvre, avec cette belle Façade que l'on admire, comme un des plus beaux morceaux d'Architecture.

Vers 145. —— *Les deux Mers étonnées*, &c.] C'est la communication de la Mer Méditerranée avec l'Océan, par le Canal de Languedoc, commencé en 1665.

Vers 148. *S'enfuit au seul aspect de tes nouvelles lois.*] L'Ordonnance civile, publiée en 1667. & l'Ordonnance sur les matiéres criminelles, publiée en 1670.

Vers 150. *Que de sçavans Plaideurs desormais inutiles !*] Après ce vers il y en

J'entens desja fremir les deux Mers eſtonnées,
De voir leurs flots unis au pied des Pyrenées.
Desja de tous coſtez la Chicane aux abois
S'enfuit au ſeul aſpect de tes nouvelles Lois.
O que Ta main par là va ſauver de Pupilles!
Que de ſçavans Plaideurs deſormais inutiles!
Qui ne ſent point l'effet de Tes ſoins genereux?
L'Univers ſous Ton Regne a-t-il des Malheureux?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux bruſlez où le jour prend ſa ſource,

REMARQUES.

avoit trente-deux qui faiſoient la concluſion de cette Epître, mais que l'Auteur retrancha dans la ſeconde édition, y ſubſtituant ceux que l'on voit ici. Voici les vers qui ont été ſupprimés :

Muſe, appaiſe ta voix : je veux les conſoler,
Et d'un Conte, en paſſant, il faut les regaler.
Un jour, dit un Auteur, &c.

Les douze vers qui contiennent la Fable de l'Huiſtre, ſont à la fin de l'Epître II. L'Auteur continuë de la ſorte :

Mais quoy ; j'entens desja quelque auſtere Critique,
Qui trouve en cet endroit la Fable un peu Comique.
Que veut-il ? C'eſt ainſi qu'Horace dans ſes vers
Souvent délaſſe Auguſte en cent ſtiles divers ;
Et, ſelon qu'au hazard ſon caprice l'entraiſne,
Tantoſt perce les Cieux, tantoſt raſe la plaine.
Revenons toutefois. Mais par où revenir ?
Grand Roy, je m'apperçois qu'il eſt temps de finir.
C'eſt aſſez : il ſuffit que ma plume fidelle
T'ait fait voir en ces vers quelque eſſay de mon zele.
En vain je prétendrois contenter un Lecteur,
Qui redoute ſur tout le nom d'admirateur ;
Et ſouvent pour raiſon, oppoſe à la ſcience,
L'invincible dégouſt d'une injuſte ignorance :
Preſt à juger de tout, comme un jeune Marquis ;
Qui plein d'un grand ſçavoir chez les Dames acquis,
Dédaignant le Public, que lui ſeul il attaque,
Va pleurer au Tartuffe, & rire à l'Andromaque.

L'Auteur expliqua les raiſons de ce changement, dans un *Avertiſſement* que l'on trouvera dans le Volume qui contient ſes ouvrages de Proſe.

Dont la triſte Indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule Tes dons d'abord n'aillent chercher?
C'eſt par Toy qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
GRAND ROY, pourſui tousjours, aſſeûre leur repos.
Sans Elles un Heros n'eſt pas long-temps Heros.
Bien-toſt, quoi qu'il ait fait, la Mort d'une ombre noire
Enveloppe avec luy ſon nom & ſon hiſtoire.
Envain, pour s'exempter de l'oubli du cercueil,
Achille mit vingt fois tout Ilion en deuil.
Envain, malgré les vents, aux bords de l'Heſperie
Enée enfin porta ſes Dieux & ſa Patrie.
Sans le ſecours des Vers, leurs noms tant publiez
Seroient depuis mille ans avec eux oubliez.
Non, à quelques hauts faits que Ton deſtin T'appelle,
Sans le ſecours ſoigneux d'une Muſe fidelle,
Pour T'immortaliſer Tu fais de vains efforts.
Apollon Te la doit: ouvre-luy Tes threſors.
En Poëtes fameux rends nos climats fertiles.
Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.
Que d'illuſtres témoins de Ta vaſte bonté
Vont pour Toy dépoſer à la Poſterité!

REMARQUES.

Vers 156. *Et qu'en foule tes dons,* &c.] Les Penſions accordées en 1663. aux gens de Lettres en France, & dans les païs Etrangers.

Vers 174. *Un Auguſte aiſément peut faire des Virgiles.*]

Sint Mecænates, non deerunt, Flacce, Marones.

Martial. L. VIII. Epigr. 56.

Le Poëte recita au Roi les quarante derniers vers. » Voilà qui eſt très-beau, dit ce Prince en ſe levant de ſon fauteuil avec

Pour moy, qui ſur Ton nom desja bruſlant d'eſcrire,
Sens au bout de ma plume expirer la Satire,
Je n'oſe de mes Vers vanter icy le prix.
Toutefois, ſi quelqu'un de mes foibles Eſcrits
Des ans injurieux peut éviter l'outrage,
Peut-eſtre pour Ta gloire aura-t-il ſon uſage.
Et comme Tes exploits, eſtonnant les Lecteurs,
Seront à peine creus ſur la foy des Auteurs;
Si quelque Eſprit malin les veut traiter de fables,
On dira quelque jour pour les rendre croyables:
Boileau, qui dans ſes Vers pleins de ſincerité,
Jadis à tout ſon ſiecle a dit la verité;
Qui mit à tout blaſmer ſon eſtude & ſa gloire,
A pourtant de ce Roy parlé comme l'Hiſtoire.

REMARQUES.

un air vif & ſatisfait ; » cela eſt admirable. » Je vous louerois davantage, ſi vous ne » m'aviez pas tant loué. Le Public donnera à vos ouvrages les louanges qu'ils méritent ; mais ce n'eſt pas aſſez pour moi » de vous louer. Je vous donne une penſion de deux mille livres. J'ordonnerai à » Colbert de vous la payer d'avance, & je » vous accorde le privilége pour l'impreſſion de tous vos Ouvrages.



EPISTRE II.

A M. L'ABBÉ DES ROCHES.*

Le fonds de cette Epiſtre eſt la Fable de l'Huiſtre & des Plaideurs, retranchée de l'Epiſtre precedente. La moralité que renferme l'Apologue ſe fait ſentir d'elle-meſme.

A QUOY bon réveiller mes Muſes endormies,
Pour tracer aux Auteurs des Regles ennemies?
Penſes-tu qu'aucun d'eux veuille ſubir mes loix,
Ni ſuivre une Raiſon qui parle par ma voix?
O le plaiſant Docteur, qui ſur les pas d'Horace,
Vient preſcher, diront-ils, la reforme au Parnaſſe!
Nos Eſcrits ſont mauvais, les ſiens valent-ils mieux?
J'entens desja d'icy Liniere furieux,
Qui m'appelle au combat, ſans prendre un plus long terme.
De l'encre, du papier, dit-il: qu'on nous enferme.
Voyons qui de nous deux plus aiſé dans ſes Vers
Aura pluſtoſt rempli la page & le revers?
Moy donc qui ſuis peu fait à ce genre d'eſcrime,
Je le laiſſe tout ſeul verſer rime ſur rime,
Et ſouvent de dépit contre moy s'exerçant,
Punir de mes defauts le papier innocent.

REMARQUES.

* *M. l'Abbé des Roches.*] Jean-François-Armand Fumée, fils de François Fumée, Seigneur des Roches, iſſu d'Adam Fumée, Premier Médecin de Charles VII.

Vers 1. *A quoy bon reveiller, &c.*] L'Auteur travailloit alors à ſon Art poëtique.

Vers 8. *J'entens desja d'ici Liniere furieux, &c.*] Horace, Livre I. Satire 4. vers 14.

Criſpinus minimo me provocat: accipe, ſi vis,
Accipe jam tabulas; detur nobis locus, hora,
Cuſtodes: videamus uter plus ſcribere poſſit.

Mais toy qui ne crains point qu'un Rimeur te noirciſſe,
Que fais-tu cependant ſeul en ton Benefice?
Attens-tu qu'un Fermier payant, quoiqu'un peu tard,
De ton bien pour le moins daigne te faire part?
Vas-tu, grand deffenſeur des droits de ton Egliſe,
De tes Moines mutins reprimer l'entrepriſe?
Croi-moy, duſt Auſanet t'aſſeurer du ſuccés,
Abbé, n'entrepren point meſme un juſte procés.
N'imite point ces Fous, dont la ſotte avarice
Va de ſes revenus engraiſſer la Juſtice;
Qui tousjours aſſignans, & tousjours aſſignez,
Souvent demeurent gueux de vingt procés gagnez.
Souſtenons bien nos droits: Sot eſt celuy qui donne.
C'eſt ainſi devers Caën que tout Normand raiſonne.
Ce ſont là les leçons, dont un pere Manceau
Inſtruit ſon fils novice au ſortir du berceau.
Mais pour toy, qui nourri bien en deçà de l'Oiſe,
As ſucé la vertu Picarde & Champenoiſe,
Non, non, tu n'iras point, ardent Beneficier,
Faire enroüer pour toi Corbin ni le Mazier.

REMARQUES.

Vers 23. —— *Duſt Auzanet t'aſſeurer du ſuccès.*] Barthelemi Auzanet, célébre Avocat au Parlement.

Vers 30. *C'eſt ainſi devers Caën que tout Normand raiſonne.*] L'Auteur auroit pû dire :

C'eſt ainſi que vers Caën tout bas Normand raiſonne.

Mais il a préferé *Devers Caën*, qui eſt une eſpece de *Normaniſme.*

Vers 33. —— *Bien en deçà de l'Oiſe.*] Riviere qui a ſa ſource dans la Picardie, vers les limites du Hainaut & de la Champagne.

Vers 36. *Faire enroüer pour toy Corbin ni le Mazier.*] Deux Avocats qui ſe chargeoient ſouvent de mauvaiſes cauſes.

Toutefois, ſi jamais quelque ardeur bilieuſe
Allumoit dans ton cœur l'humeur litigieuſe,
Conſulte-moy d'abord, & pour la reprimer,
Retien bien la leçon que je te vais rimer.
Un jour, dit un Auteur, n'importe en quel chapitre,
Deux Voyageurs à jeun rencontrerent une huiſtre.
Tous deux la conteſtoient, lorſque dans leur chemin,
La Juſtice paſſa la balance à la main.
Devant elle à grand bruit ils expliquent la choſe.
Tous deux avec deſpens veulent gagner leur cauſe.
La Juſtice, peſant ce droit litigieux,
Demande l'huiſtre, l'ouvre, & l'avale à leurs yeux;
Et par ce bel Arreſt terminant la bataille :
Tenez; voilà, dit-elle, à chacun une écaille.
Des ſottiſes d'autruy nous vivons au Palais:
Meſſieurs, l'huiſtre eſtoit bonne. Adieu. Vivez en paix.



EPISTRE III.

A M. ARNAULD,

DOCTEUR DE SORBONNE.

Le ſujet de cette Epiſtre eſt la mauvaiſe honte *qui empeſche le retour vers le bien, lorſqu'on s'en eſt une fois écarté; elle fut compoſée en 1671.*

OUI, ſans peine, au travers des ſophiſmes de Claude,
Arnauld, des Novateurs tu découvres la fraude,
Et romps de leurs erreurs les filets captieux.
Mais que ſert que ta main leur déſſille les yeux,
Si tousjours dans leur ame une pudeur rebelle,
Preſts d'embraſſer l'Egliſe, au Preſche les rappelle?
Non, ne croi pas que Claude habile à ſe tromper,
Soit inſenſible aux traits dont tu le ſçais frapper:
Mais un Démon l'arreſte, & quand ta voix l'attire,
Luy dit: Si tu te rends, ſçais-tu ce qu'on va dire?
Dans ſon heureux retour luy montre un faux malheur,
Luy peint de Charenton l'heretique douleur;
Et balançant Dieu meſme en ſon ame flottante,
Fait mourir dans ſon cœur la Verité naiſſante.

REMARQUES.

Vers 1. — *Au travers des ſophiſmes de Claude.*] Jean Claude, Miniſtre de Charenton, l'un des plus ſçavans hommes de la Religion Prétenduë Reformée, né en 1619. dans l'Agenois, & mort en 1676. à la Haye, où il s'étoit retiré.

Vers 2. *Arnauld.*] Antoine Arnauld, ſi connu par la part qu'il eut aux troubles de ſon temps, & par ſes Ouvrages polemiques contre le Proteſtantiſme, né à Paris en 1612. & mort à Bruxelles en 1694.

Vers 12. *Lui peint de Charenton*, &c.] Village à deux lieues au-deſſus de Paris, où, avant la révocation de l'Edit de Nantes, les Prétendus Réformés avoient un Temple pour l'exercice de leur Religion.

Des ſuperbes Mortels le plus affreux lien,
N'en doutons point, Arnauld, c'eſt la Honte du bien.
Des plus nobles vertus cette adroite ennemie
Peint l'Honneur à nos yeux des traits de l'Infamie;
Aſſervit nos eſprits ſous un joug rigoureux,
Et nous rend l'un de l'autre eſclaves malheureux.
Par elle la Vertu devient laſche & timide.
Vois-tu ce Libertin en public intrepide,
Qui preſche contre un Dieu que dans ſon ame il croit?
Il iroit embraſſer la Verité qu'il voit;
Mais de ſes faux amis il craint la raillerie,
Et ne brave ainſi Dieu que par poltronnerie.
  C'eſt-là de tous nos maux le fatal fondement.
Des jugemens d'autruy nous tremblons follement;
Et chacun l'un de l'autre adorant les caprices,
Nous cherchons hors de nous nos vertus & nos vices.
Miſerables joüets de noſtre vanité,
Faiſons au moins l'aveu de noſtre infirmité.
A quoy bon, quand la fievre en nos arteres bruſle,
Faire de noſtre mal un ſecret ridicule?

REMARQUES.

Vers 16. —— *C'eſt la honte du bien.*] Horace, Livre I. Ep. 16. vers 24.

Stultorum incurata pudor malus ulcera celat.

Vers 33. *A quoy bon, quand la fiévre en nos artéres bruſle*, &c.] Horace, Livre I. Ep. 16.

Neu ſi te populus ſanum rectéque valentem
Dictitet, occultam febrem, ſub tempus edendi,
Diſſimules, donec manibus tremor incidat unctis.

Le feu ſort de vos yeux petillans & troublez ;
Voſtre pouls inegal marche à pas redoublez ;
Quelle fauſſe pudeur à feindre vous oblige ?
Qu'avez-vous ? Je n'ay rien. Mais... Je n'ay rien, vous dis-je,
Reſpondra ce Malade à ſe taire obſtiné.
Mais cependant voilà tout ſon corps gangrené ;
Et la fievre demain ſe rendant la plus forte,
Un Benitier aux pieds, va l'eſtendre à la porte.
Prevenons ſagement un ſi juſte malheur.
Le jour fatal eſt proche, & vient comme un voleur.
Avant qu'à nos erreurs le Ciel nous abandonne,
Profitons de l'inſtant que de grace il nous donne.
Haſtons-nous ; le Temps fuit, & nous traiſne avec ſoy.
Le moment où je parle eſt desja loin de moy.
    Mais quoy, tousjours la Honte en eſclaves nous lie.
Oüi, c'eſt toy qui nous perds, ridicule folie :
C'eſt toy qui fis tomber le premier Malheureux,
Le jour que d'un faux bien ſottement amoureux,
Et n'oſant ſoupçonner ſa femme d'impoſture,
Au Demon par pudeur il vendit la Nature.

REMARQUES.

Vers 38. *Qu'avez-vous ? Je n'ai rien*, &c.] Perſe, Satire III.

Heus, bone, tu palles. Nihil eſt. Videas tamen iſtud
Quidquid id eſt.

Vers 42. —— *Va l'eſtendre à la porte.*] Perſe, Satire III.

In portam rigidos calces extendit.

Vers 44. *Le jour fatal eſt proche & vient comme un voleur.*] Comparaiſon tirée des Livres Saints. *Dies Domini ſicut Fur in nocte, ita veniet.* 1. ad Theſſ. 5. 2.

Vers 48. *Le moment où je parle*, &c.] Perſe, Satire V. vers 163.

—— *Fugit hora : hoc quod loquor, inde eſt.*

Helas ! avant ce jour qui perdit ſes Neveux,
Tous les plaiſirs couroient au devant de ſes vœux.
La Faim aux Animaux ne faiſoit point la guerre :
Le Bled, pour ſe donner, ſans peine ouvrant la terre,
N'attendoit point qu'un bœuf, preſſé de l'eguillon,
Traçaſt à pas tardifs un penible ſillon.
La Vigne offroit par tout des grappes tousjours pleines,
Et des ruiſſeaux de lait ſerpentoient dans les plaines.
Mais dés ce jour Adam deſcheu de ſon eſtat,
D'un tribut de douleurs paya ſon attentat.
Il fallut qu'au travail ſon corps rendu docile,
Forçaſt la Terre avare à devenir fertile.
Le chardon importun heriſſa les guerets :
Le ſerpent venimeux rampa dans les foreſts :
La Canicule en feu deſola les campagnes :
L'Aquilon en fureur gronda ſur les montagnes.
Alors, pour ſe couvrir durant l'aſpre ſaiſon,
Il fallut aux brebis dérober leur toiſon.
La Peſte en meſme temps, la Guerre & la Famine,
Des malheureux Humains jurerent la ruine :
Mais aucun de ces maux n'égala les rigueurs
Que la mauvaiſe Honte exerça dans les cœurs.

REMARQUES.

Vers 56. *Tous les plaiſirs couroient au devant de ſes vœux*, &c.]

Molli paulatim flaveſcet campus ariſtâ,
Incultiſque rubens pendebit ſentibus uva.

Virgile, Eglogue IV. vers 28.

——— *Ipſaque tellus*
Omnia liberiùs, nullo poſcente, ferebat.

Georg. I. vers 127.

Mollia ſecuræ peragebant otia gentes.
Ipſa quoque immunis, raſtroque intacta, nec ullis

De ce nid à l'inſtant ſortirent tous les Vices.
L'Avare des premiers en proye à ſes caprices,
Dans un infame gain mettant l'honneſteté,
Pour toute honte alors compta la pauvreté.
L'Honneur & la Vertu n'oſerent plus paroiſtre.
La Pieté chercha les deſerts & le Cloiſtre.
Depuis on n'a point veu de cœur ſi détaché,
Qui par quelque lien ne tinſt à ce peché.
Triſte & funeſte effet du premier de nos crimes!
Moy-meſme, Arnauld, icy, qui te preſche en ces rimes,
Plus qu'aucun des Mortels par la Honte abattu,
En vain j'arme contre elle une foible vertu.
Ainſi tousjours douteux, chancelant & volage,
A peine du limon, où le Vice m'engage,
J'arrache un pied timide, & ſors en m'agitant,
Que l'autre m'y reporte, & s'embourbe à l'inſtant.
Car ſi, comme aujourd'hui, quelque rayon de zele
Allume dans mon cœur une clarté nouvelle,
Soudain aux yeux d'autruy s'il faut la confirmer,
D'un geſte, d'un regard je me ſens alarmer;
Et meſme ſur ces Vers que je te viens d'eſcrire,
Je tremble en ce moment de ce que l'on va dire.

REMARQUES.

Saucia verberibus, per ſe dabat omnia Tellus.
Ovide, Metam. I. vers 100.
Reddit ubi Cererem tellus inarata quotannis,
Et imputata floret uſque vinea, &c.
Horace, Epod. XVI. 43.

Vers 90. *A peine du limon*, &c.] Horace, Livre II. Satire 7. vers 27.
Nequicquam cœno cupiens evellere plantam.



EPISTRE IV.
AU ROY.

Le ſujet de cette Epiſtre eſt la Campagne de 1672. Parmi les évenemens qui la rendirent ſi glorieuſe, le Poëte a choiſi le paſſage du Rhein, comme le plus ſuſceptible des ornemens de la Poëſie. Notre armée paſſa le Rhein le 12. Juin, & l'Epiſtre fut imprimée au mois d'Aouſt ſuivant. L'Auteur en a pris l'idée dans Martial. Un certain Hippodamus lui demandoit des vers à ſa louange; & Martial s'excuſe de lui en donner ſur ce qu'Hippodamus porte un nom qui feroit peur aux Muſes.

EN vain, pour Te louer, ma Muſe tousjours preſte,
Vingt fois de la Hollande a tenté la conqueſte:
Ce Païs, où cent murs n'ont pû Te reſiſter,
GRAND ROY, n'eſt pas en Vers ſi facile à dompter.
Des Villes, que Tu prends, les noms durs & barbares
N'offrent de toutes parts que ſyllabes bizarres;
Et, l'oreille effrayée, il faut depuis l'Iſſel,
Pour trouver un beau mot, courir juſqu'au Teſſel.
Oüi, par tout de ſon nom chaque Place munie,
Tient bon contre le Vers; en détruit l'harmonie.

REMARQUES.

Vers 7. —— *Il faut depuis l'Iſſel,* &c.] Riviére des Païs-Bas, qui ſe jette dans le Zuider-zée, ou la Mer de Sud.

Vers 8. —— *Courir juſqu'au Teſſel.*] Iſle de la Hollande, dans l'Océan Germanique, à l'entrée du Zuider-zée.

Martial. Lib. IV. Epigr. 31. *ad Hippodamum.*

Sed tu nomen habes averſo fonte ſororum
Impoſitum, mater quod tibi dura dedit.
Quod nec Melpomene, quod nec Polyhymnia poſſit,
Nec pia cum Phœbo dicere Calliope.

Vers 11. —— *Aborder Woerden?*] Ville du côté de Hollande, ſituée ſur le Rhin.

Vers 12. —— *Au ſeul nom de Heuſden?*] Autre Ville de la même Province, près de la Meuſe.

Vers 14. —— *Des bords du Zuider-zée.*] Le *Zuider-zée* eſt un grand Golphe entre les Provinces de Friſe, d'Over-Iſſel, de Gueldre, & de Hollande.

Vers 15. —— *Aſſiéger Doëſbourg.*] Ville du Comté de Zutphen, ſituée à l'endroit où les eaux du Rhin ſe joignent à

Et qui peut, ſans frémir, aborder Woerden?
Quel Vers ne tomberoit au ſeul nom de Heuſden?
Quelle Muſe à rimer en tous lieux diſpoſée,
Oſeroit approcher des bords du Zuiderzée?
Comment en Vers heureux aſſieger Doëſbourg,
Zutphen, Wageninghen, Harderwic, Knotzembourg?
Il n'eſt Fort entre ceux que Tu prens par centaines,
Qui ne puiſſe arreſter un Rimeur ſix ſemaines:
Et par tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck,
Le Vers eſt en déroute, & le Poëte à ſec.
  Encor ſi tes exploits, moins grands & moins rapides,
Laiſſoient prendre courage à nos Muſes timides;
Peut-eſtre avec le temps, à force d'y reſver,
Par quelque coup de l'art nous pourrions nous ſauver.
Mais dés qu'on veut tenter cette vaſte carriere,
Pegâſe s'effarouche & recule en arriere.
Mon Apollon s'eſtonne; & Nimegue eſt à Toy,
Que ma Muſe eſt encore au camp devant Orſoy.

REMARQUES.

l'Iſſel par le canal de Druſus.

Vers 16. *Zutphen, Wageninghen, Hardervvic, Knotzembourg.*] *Zutphen :* Ville Capitale du Comté de Zutphen, priſe par Monſieur, le 26. de Juin. *Wageninghen, Hardervvic :* Villes du Duché de Gueldre, qui ſe rendirent au Roi le 22. & le 23. de Juin. *Knotzembourg* : un Fort ſitué ſur le Vahal, vis-à-vis de Nimégue : Il fut aſſiégé le 15. de Juin, & pris le 17. par M. de Turenne.

Vers 19. *Et par tout ſur le Whal, ainſi que ſur le Leck.*] Le Wahal & le Leck, ſont deux branches du Rhin qui ſe mêlent avec la Meuſe.

Vers 27. —— *Et Nimegue eſt à Toy.*] Ville conſidérable des Provinces-Unies, Capitale du Duché de Gueldre. Elle fut priſe le 9. de Juillet par M. de Turenne.

Vers 28. —— *Au Camp devant Orſoi.*] Ville & Place forte ſur la rive gauche du Rhin, dans le Duché de Cléves. Au commencement de la campagne, le Roi fit aſſiéger *Orſoi*, le 1. de Juin, & le prit en deux jours.

Aujourd'huy toutefois mon zele m'encourage ;
Il faut au moins du Rhin tenter l'heureux paſſage.
Un trop juſte devoir veut que nous l'eſſayons.
Muſes, pour le tracer, cherchez tous vos crayons.
Car, puiſqu'en cet exploit tout paroiſt incroyable,
Que la Verité pure y reſſemble à la Fable,
De tous vos ornemens vous pouvez l'eſgayer.
Venez donc, & ſur tout gardez bien d'ennuyer.
Vous ſçavez des grands Vers les diſgraces tragiques,
Et ſouvent on ennuye en termes magnifiques.

Au pied du mont Adulle, entre mille roſeaux,
Le Rhin tranquille, & fier du progrés de ſes eaux,
Appuyé d'une main ſur ſon urne penchante,
Dormoit au bruit flatteur de ſon onde naiſſante.
Lors qu'un cri tout à coup ſuivi de mille cris,
Vient d'un calme ſi doux retirer ſes eſprits.
Il ſe trouble, il regarde, & par tout ſur ſes rives
Il voit fuir à grands pas ſes Naïades craintives,
Qui toutes accourant vers leur humide Roy,
Par un recit affreux redoublent ſon effroy.
Il apprend qu'un Heros, conduit par la Victoire,
A de ſes bords fameux fletri l'antique gloire ;

REMARQUES.

Vers 39. *Au pied du mont Adulle.*] Montagne, d'où le Rhin prend ſa ſource ; aujourd'hui le Mont *S. Godart.*

Vers 51. *Que Rhimberg & Veſel terraſſez en deux jours.*] Ces deux Villes ſont ſituées ſur le Rhin : l'une ſur la rive gauche du Fleuve, & l'autre ſur la rive droite. *Veſel* eſt une Ville du Duché de Cleves, qui appartenoit aux Hollandois depuis l'an *1629.* & le Prince de Condé la prit le 4. Juin, après deux jours de ſiége. *Rhimberg* étoit auſſi ſous la domination des Hollan-

Que

Que Rhimberg & Veſel, terraſſez en deux jours,
D'un joug desja prochain menacent tout ſon cours.
Nous l'avons veû, dit l'Une, affronter la tempeſte
De cent foudres d'airain tournez contre ſa teſte.
Il marche vers Tholus, & tes flots en courroux
Au prix de ſa fureur ſont tranquilles & doux.
Il a de Jupiter la taille & le viſage;
Et depuis ce Romain, dont l'inſolent paſſage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts,
Jamais rien de ſi grand n'a paru ſur tes bords.

Le Rhin tremble & fremit à ces triſtes nouvelles;
Le feu ſort à travers ſes humides prunelles.
C'eſt donc trop peu, dit-il, que l'Eſcaut en deux mois
Ait appris à couler ſous de nouvelles loix;
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces Fleuves ſans nom ſuivra la deſtinée?
Ah! periſſent mes eaux, ou par d'illuſtres coups
Montrons qui doit ceder des Mortels ou de Nous.
A ces mots eſſuyant ſa barbe limonneuſe,
Il prend d'un vieux Guerrier la figure poudreuſe.
Son front cicatriſé rend ſon air furieux,
Et l'ardeur du combat étincelle en ſes yeux.

REMARQUES.

dois, & fut pris le *6.* du même mois.

Vers 55. *Il marche vers Tholus*, &c.] Village ſur la rive gauche du Rhin au-deſſous du Fort de Skink, à la pointe du Bétaw. C'eſt en cet endroit que les François paſſerent le Rhin à la nage.

Vers 64. *Ait appris à couler ſous de nouvelles loix.*] En 1667. le Roi avoit conquis une partie de la Flandre qui eſt arroſée par l'Eſcaut.

Vers 69. —— *Eſſüiant ſa barbe limo-*

En ce moment il part, & couvert d'une nuë,
Du fameux Fort de Skink prend la route connuë.
Là contemplant ſon cours, il voit de toutes parts
Ses paſles Deffenſeurs par la frayeur épars.
Il voit cent bataillons, qui, loin de ſe deffendre,
Attendent ſur des murs l'Ennemi pour ſe rendre.
Confus, il les aborde, & renforçant ſa voix:
Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Rois,
Eſt-ce ainſi que voſtre ame aux perils aguerrie,
Souſtient ſur ces remparts l'honneur & la patrie?
Voſtre Ennemi ſuperbe, en cet inſtant fameux,
Du Rhin, prés de Tholus, fend les flots eſcumeux.
Du moins en vous monſtrant ſur la rive oppoſée,
N'oſeriez-vous ſaiſir une victoire aiſée?
Allez, vils combattans, inutiles Soldats,
Laiſſez-là ces mouſquets trop peſans pour vos bras:
Et la faux à la main, parmi vos mareſcages,
Allez couper vos joncs, & preſſer vos laictages:

REMARQUES.

neuſe.] C'eſt le *Rheni luteum caput*, d'Horace, Livre I. Satire 10.

Vers 74. *Du fameux Fort de Skink.*] Le Fort de *Skink*, ou de *Schenk* eſt ſitué à la pointe de l'Iſle de Bétaw, ou Bétuwe.

Vers 80. *Grands Arbitres, dit-il, des querelles des Roys.*] Ce vers contient une ironie très-amere. Les Hollandois s'étoient vantés d'avoir obligé le Roi à faire la Paix avec l'Eſpagne, par le Traité d'Aix-la-Chapelle. Ils avoient même fait frapper une Medaille, qui d'un côté repréſente la Liberté Batavique, & porte au revers cette pompeuſe inſcription:

ASSERTIS LEGIBUS. EMENDATIS SACRIS. ADJUTIS. DEFENSIS. CONCILIATIS REGIBUS. VINDICATA MARIUM LIBERTATE. PACE EGREGIA VIRTUTE ARMORUM PARTA. STABILITA ORBIS EUROPÆI QUIETE. — NUMISMA HOC. S. F. B. C. F. CIↃ. IↃC. LXVIII.

C'eſt-à-dire, ſuivant la Traduction de M. Vanloon: *Après avoir affermi les Loix, reformé la Religion, ſecouru, défendu, reconcilié les Rois, maintenu la liberté des Mers, acquis par les armes une paix glorieuſe, aſſuré le repos de l'Europe, le Con-*

Ou gardant les ſeuls bords qui vous peuvent couvrir,
Avec moi, de ce pas, venez vaincre ou mourir.
Ce diſcours d'un Guerrier que la colere enflamme,
Reſſuſcite l'Honneur desja mort en leur ame:
Et leurs cœurs s'allumant d'un reſte de chaleur,
La Honte fait en eux l'effet de la Valeur.
Ils marchent droit au Fleuve, où LOUIS en perſonne
Desja preſt à paſſer, inſtruit, diſpoſe, ordonne.
Par ſon ordre Grammont le premier dans les flots
S'avance ſouſtenu des regards du Heros.
Son courſier écumant ſous ſon Maiſtre intrepide,
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le ſuit de prés: ſous ce Chef redouté
Marche des Cuiraſſiers l'eſcadron indompté.
Mais desja devant eux une chaleur guerriere
Emporte loin du bord le boüillant Leſdiguiere,

REMARQUES.

ſeil des Provinces-Unies des Païs-Bas a fait frapper cette Medaille. 1668. Le Roi fut indigné de la fierté de ces Républicains qui ſe donnoient la gloire des derniers évenemens.

Vers 82. ——— *L'honneur & la patrie.*] On liſoit ſur les Drapeaux des Hollandois, *Pro honore & patriâ.*

Vers 99. *Par ſon ordre Grammont*, &c.] M. le Comte de Guiche, fils aîné du Maréchal de Grammont, fut le premier qui tenta le paſſage. Il étoit Lieutenant Général de l'Armée de M. le Prince. Le Roi lui commanda de chercher un gué, pour aller aux Ennemis qui paroiſſoient à l'autre rive du Rhin. Il rapporta qu'il avoit trouvé un gué facile vers Tholhuys, & promit de paſſer à la tête de la Cavalerie. Cependant il n'y avoit point de gué : de ſorte que l'Armée fut obligée de traverſer à la nage une bonne partie du Rhin. Le Comte de Guiche qui avoit ſervi en Pologne, s'y étoit accoûtumé à paſſer ainſi les plus profondes Riviéres, à l'exemple des Polonois.

Vers 103. *Revel le ſuit de prés.*] Le Marquis de Revel, Colonel des Cuiraſſiers, frere de M. le Comte de Broglio. Il fut bleſſé de trois coups d'épée, dans l'action qui ſuivit le paſſage du Rhin.

Vers 106. ——— *Le boüillant Leſdiguiere.*] M. le Comte de Saux, François-Emanuel de Blanchefort de Bonne de Crequi, Duc de Leſdiguiere, mort en 1681. Il fut bleſſé en paſſant le Rhin ; cependant il

Vivonne, Nantoüillet, & Coiſlin, & Salart:
Chacun d'eux au peril veut la premiere part.
Vendoſme, que ſouſtient l'orgueil de ſa naiſſance,
Au meſme inſtant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,
Fendent les flots tremblans ſous un ſi noble poids.
LOUIS, les animant du feu de ſon courage,
Se plaint de ſa Grandeur, qui l'attache au rivage.
Par ſes ſoins cependant trente legers vaiſſeaux
D'un trenchant aviron desja coupent les eaux.
Cent Guerriers s'y jettant ſignalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace.
Il s'avance en courroux. Le plomb vole à l'inſtant,
Et pleut de toutes parts ſur l'eſcadron flottant.
Du ſalpeſtre en fureur l'air s'eſchauffe & s'allume;
Et des coups redoublez tout le rivage fume.

REMARQUES.

avança toujours; ſortit de l'eau le premier, & donna le premier coup. Sa valeur ſe fit beaucoup remarquer dans cette action : Il montoit un cheval blanc, qui fut tué ſous lui.

Vers 107. *Vivonne, Nantoüillet, & Coiſlin, & Salart.*] *Vivonne :* Louis-Victor de Rochechoüart, Duc de Mortemar & de Vivonne, &c. alors Général des Galeres, depuis Maréchal de France, mort en 1688.

Nantoüillet : Le Chevalier de Nantoüillet, ami particulier de l'Auteur, auſſi bien que M. de Vivonne.

Coiſlin : Armand du Cambout, Duc de Coiſlin. Il reçut pluſieurs coups après avoir paſſé le Rhin. Il eſt mort en 1702. âgé de 67. ans.

Vers 109. *Vendoſme que ſouſtient l'orgueil de ſa naiſſance.*] M. le Chevalier de Vendoſme. Quoiqu'il n'eût pas encore dix-ſept ans, il ne laiſſa pas de traverſer le Rhin à cheval; il gagna même un Drapeau & un Etendart qu'il apporta au Roi.

Vers 111. *La Salle, Beringhen, Nogent, Cavois.*] *La Salle :* Le Marquis de la Salle fut des premiers à paſſer le Rhin. Mais les Cuiraſſiers ayant eu ordre de ſe jetter à l'eau, & de paſſer, ils le firent ſi bruſquement, qu'ayant rencontré M. de la Salle devant eux, ils le bleſſerent de cinq coups, croyant qu'il étoit Hollandois, quoiqu'il

Desja du plomb mortel plus d'un Brave eſt atteint.
Sous les fougueux courſiers l'Onde écume & ſe plaint.
De tant de coups affreux la tempeſte orageuſe
Tient un temps ſur les eaux la fortune douteuſe.
Mais LOUIS d'un regard ſçait bien-toſt la fixer.
Le Deſtin à ſes yeux n'oſeroit balancer.
Bien-toſt avec Grammont courent Mars & Bellone.
Le Rhin à leur aſpect d'eſpouvante friſſonne.
Quand pour nouvelle alarme à ſes eſprits glacez,
Un bruit s'épand qu'Enguien & Condé ſont paſſez:
Condé, dont le ſeul nom fait tomber les murailles,
Force les eſcadrons, & gagne les batailles:
Enguien de ſon hymen le ſeul & digne fruit,
Par lui dés ſon enfance à la victoire inſtruit.
L'Ennemi renverſé fuit & gagne la plaine.
Le Dieu lui-meſme cede au torrent qui l'entraiſne,
Et ſeul, deſeſperé, pleurant ſes vains efforts,
Abandonne à LOUIS la victoire & ſes bords.

REMARQUES.

fût habillé à la Françoiſe, & qu'il eût l'écharpe blanche.

Beringhen : Le Marquis de Beringhen, Premier Ecuyer, & Colonel du Regiment Dauphin. Son cheval ne voulant point paſſer, il ſe jetta dans le Bateau de M. le Prince. Aprés le paſſage il ſe battit vigoureuſement, & reçut un coup de mouſquet dans la mammelle droite, & pluſieurs coups dans ſes habits.

Nogent : Armand de Bautru, Comte de Nogent, Capitaine des Gardes de la Porte, Maître de la Garde-robe, & Maréchal de Camp, tué au paſſage du Rhin, d'un coup de mouſquet à la tête; ſon corps fut inhumé dans l'Egliſe de Zevenart, village de Gueldre.

Cavois : Louis d'Oger, Marquis de Cavois, Grand Maréchal des Logis.

Vers 115. ——*Trente légers vaiſſeaux.*] Des bateaux de cuivre.

Vers 132. —— *Qu'Enguien & Condé ſont paſſez.*] *Condé :* M. le Prince de Condé, Louis de Bourbon, l'un des plus grands Capitaines de l'Europe, mort en 1686. *Enguien :* M. le Duc d'Enguien ſon fils.

Du Fleuve ainſi dompté la déroute éclatante
A Wurts juſqu'en ſon camp va porter l'eſpouvante:
Wurts l'eſpoir du païs, & l'appui de ſes murs,
Wurts...ah quel nom, GRAND ROY! quel Hector que ce Wurts!
Sans ce terrible nom, mal né pour les oreilles,
Que j'allois à tes yeux eſtaller de merveilles!
Bien-toſt on euſt veû Skink dans mes Vers emporté,
De ſes fameux remparts démentir la fierté.
Bien-toſt... mais Wurts s'oppoſe à l'ardeur qui m'anime.
Finiſſons, il eſt temps: auſſi-bien ſi la rime
Alloit mal à propos m'engager dans Arnheim;
Je ne ſçai pour ſortir de porte qu'Hildesheim.
O! que le Ciel ſoigneux de noſtre Poëſie,
GRAND ROY, ne nous fiſt-il plus voiſins de l'Aſie!
Bien-toſt victorieux de cent Peuples altiers,
Tu nous aurois fourni des rimes à milliers.
Il n'eſt plaine en ces lieux ſi ſeche & ſi ſterile,
Qui ne ſoit en beaux mots par tout riche & fertile.
Là plus d'un Bourg fameux par ſon antique nom
Vient offrir à l'oreille un agreable ſon.

REMARQUES.

Vers 142. *A Wurts juſqu'en ſon camp*, &c.] *Wurts*, Maréchal de Camp des Hollandois, commandoit le Camp deſtiné à s'oppoſer au paſſage du Rhin.

Vers 148. *De ſes fameux remparts démentir la fierté.*] Le Fort de Skink fut aſſiégé par nos troupes le 18. Juin, & pris le 21.

Vers 151. —— *M'engager dans Arnheim.*] Ville conſidérable des Provinces-Unies, dans le Duché de Gueldre. Elle fut priſe par M. de Turenne le 14. Juin 1672.

Vers 152. —— *De porte qu'Hildesheim.*] Petite Ville de l'Electorat de Tréves.

Vers 154. —— *Plus voiſins de l'Aſie.*] De la Grece Aſiatique dans laquelle étoit ſituée la fameuſe Ville de Troye, ou d'Ilion.

Quel plaiſir de Te ſuivre aux rives du Scamandre!
D'y trouver d'Ilion la poëtique cendre :
De juger ſi les Grecs, qui briſerent ſes Tours,
Firent plus en dix ans que LOUIS en dix jours.
Mais pourquoi ſans raiſon deſeſperer ma veine ?
Eſt-il dans l'Univers de plage ſi lointaine,
Où ta valeur, GRAND ROY, ne te puiſſe porter,
Et ne m'offre bien-toſt des exploits à chanter ?
Non, non, ne faiſons plus de plaintes inutiles;
Puiſqu'ainſi dans deux mois Tu prens quarante Villes,
Aſſuré des beaux Vers dont Ton bras me reſpond,
Je t'attens dans deux ans aux bords de l'Helleſpont.





EPISTRE V.

A M. DE GUILLERAGUES.

L'objet de cette Epiſtre compoſée en 1674. & publiée l'année ſuivante, eſt de montrer que la véritable félicité conſiſte dans la connoiſſance de ſoi-même ; & qu'on ſe trompe quand on cherche ſon bonheur ailleurs qu'en ſoi.

ESprit né pour la Cour, & Maiſtre en l'art de plaire,
GUILLERAGUES, qui ſçais & parler & te taire,
Appren-moi, ſi je dois ou me taire, ou parler.
Faut-il dans la Satire encor me ſignaler,
Et dans ce champ fecond en plaiſantes malices,
Faire encore aux Auteurs redouter mes caprices?
Jadis, non ſans tumulte, on m'y vit éclater:
Quand mon eſprit plus jeune, & prompt à s'irriter,
Aſpiroit moins au nom de diſcret & de ſage:
Que mes cheveux plus noirs ombrageoient mon viſage.
Maintenant que le temps a meuri mes deſirs,
Que mon âge, amoureux de plus ſages plaiſirs,
Bien-toſt s'en va frapper à ſon neuvieſme luſtre;
J'aime mieux mon repos qu'un embarras illuſtre.

REMARQUES.

Vers 2. *Guilleragues, qui*, &c.] M. de Guilleragues, étoit de Bourdeaux; il y avoit été Premier Préſident de la Cour des Aydes. Il fut enſuite Secretaire de la Chambre & du Cabinet ; & pendant quelque-temps il eut la direction de la Gazette. En 1677. il fut nommé Ambaſſadeur à Conſtantinople, où il alla en 1679. & mourut d'apoplexie quelques années après.

Vers 13. *Bien-toſt s'en va frapper à ſon neuviéme luſtre.*] Un luſtre eſt l'eſpace de cinq ans: ainſi il approchoit de ſa quarante-uniéme année.

Vers 17. *Que tout, juſqu'à Pincheſne,* &c.] V. la Remarque ſur le vers 163. du Lutrin, Chant V.

Que

Que d'une esgale ardeur mille Auteurs animez
Aiguisent contre moi leurs traits envenimez :
Que tout, jusqu'à Pinchesne, & m'insulte & m'accable.
Aujourd'huy vieux Lion je suis doux & traitable.
Je n'arme point contre eux mes ongles esmoussez.
Ainsi que mes beaux jours, mes chagrins sont passez.
Je ne sens plus l'aigreur de ma bile premiere,
Et laisse aux froids Rimeurs une libre carriere.
Ainsi donc Philosophe à la Raison sousmis,
Mes defauts desormais sont mes seuls ennemis.
C'est l'Erreur que je fuis; c'est la Vertu que j'aime.
Je songe à me connoistre, & me cherche en moi-mesme.
C'est là l'unique estude où je veux m'attacher.
Que l'Astrolabe en main un autre aille chercher
Si le Soleil est fixe, ou tourne sur son axe;
Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe:
Que Rohault vainement seche pour concevoir
Comment tout estant plein, tout a pû se mouvoir:
Ou que Bernier compose & le sec & l'humide
Des corps ronds & crochus errans parmi le vuide.

REMARQUES.

Vers 30. *Si Saturne à nos yeux peut faire un parallaxe.*] Les Astronomes appellent *Parallaxe*, la difference qui est entre le *lieu véritable* d'un astre, & *son lieu apparent*; c'est-à-dire, entre le lieu du Firmament auquel l'astre répondroit s'il étoit vû du centre de la Terre; & le lieu auquel cet astre répond, étant vû de la surface de la Terre.

Vers 31. *Que Rohault.*] Et Vers 33. *Que Bernier.*] *Rohault*, né à Amiens; mort à Paris en 1675. Il soutenoit avec *Descartes*, que tout espace étant Corps, ce qu'on appelle *vuide* seroit espace, & corps par conséquent; & qu'ainsi il n'y a point de vuide, & qu'il n'y en peut avoir. *Bernier*, Docteur en Medecine & célébre par ses Voyages, prétendoit au contraire avec *Gassendi*, que tout est composé d'atomes indivisibles, qui errent dans un espace vuide infini, &

Pour moy ſur cette mer, qu'icy-bas nous courons,
Je ſonge à me pourvoir d'eſquif & d'avirons ;
A regler mes deſirs, à prévenir l'orage,
Et ſauver, s'il ſe peut, ma raiſon du naufrage.
C'eſt au repos d'eſprit que nous aſpirons tous :
Mais ce repos heureux ſe doit chercher en nous.
Un Fou rempli d'erreurs, que le trouble accompagne,
Et malade à la ville, ainſi qu'à la campagne,
En vain monte à cheval, pour tromper ſon ennui,
Le chagrin monte en croupe, & galoppe avec lui.
Que crois-tu qu'Alexandre, en ravageant la Terre,
Cherche parmi l'horreur, le tumulte & la guerre ?
Poſſedé d'un ennuy, qu'il ne ſçauroit dompter,
Il craint d'eſtre à ſoi-meſme, & ſonge à s'éviter.
C'eſt là ce qui l'emporte aux lieux où naiſt l'Aurore,
Où le Perſe eſt bruſlé de l'Aſtre qu'il adore.
De nos propres malheurs autheurs infortunez,
Nous ſommes loin de nous à toute heure entraiſnez.
A quoy bon ravir l'or au ſein du Nouveau Monde ?
Le bonheur tant cherché ſur la Terre & ſur l'Onde,

REMARQUES.

que ces atomes ne peuvent ſe mouvoir ſans laiſſer néceſſairement entr'eux de petits eſpaces vuides.

François *Bernier*, Docteur en Medecine de la Faculté de Montpellier, après avoir fait de longs voyages, & ſéjourné long-temps dans le Mogol, revint à Paris où il eſt mort. Il a fait l'Abregé de Gaſſendi.

Vers 44. *Le chagrin monte en croupe & galoppe avec lui.*] Horace, Ode 1. du Livre III.

Poſt equitem ſedet atra cura.

Vers 54. *Le bonheur tant cherché, &c.*] Horace, Epître 11. du Livre I.

——— *Navibus atque*
Quadrigis petimus benè vivere, quod petis hîc eſt,
Eſt Ulubris: animus ſi te non deficit æquus.

Eſt ici, comme aux lieux où meurit le Coco,
Et ſe trouve à Paris de meſme qu'à Cuſco.
On ne le tire point des veines du Potoſe.
Qui vit content de rien, poſſede toute choſe.
Mais ſans ceſſe ignorans de nos propres beſoins,
Nous demandons au Ciel ce qu'il nous faut le moins.
 O! que ſi cet Hyver un rhume ſalutaire,
Gueriſſant de tous maux mon avare Beau-pere,
Pouvoit, bien confeſſé, l'eſtendre en un cercueil,
Et remplir ſa maiſon d'un agreable deüil!
Que mon ame, en ce jour de joye & d'opulence,
D'un ſuperbe convoi plaindroit peu la deſpenſe!
Diſoit le mois paſſé, doux, honneſte & ſouſmis,
L'heritier affamé de ce riche Commis,
Qui, pour luy préparer cette douce journée,
Tourmenta quarante ans ſa vie infortunée.
La Mort vient de ſaiſir le Vieillard catherreux.
Voila ſon Gendre riche. En eſt-il plus heureux?
Tout fier du faux éclat de ſa vaine richeſſe,
Desja nouveau Seigneur il vante ſa nobleſſe.

REMARQUES.

Vers 55. —— *Comme aux lieux où meurit le Coco.*] Dans les Indes Orientales, & dans l'Afrique.

Vers 56. —— *De meſme qu'à Cuſco.*] Capitale du Pérou.

Vers 57. —— *Des veines du Potoſe.*] Le *Potoſe* ou *Potoſi*, Montagne du Pérou fameuſe par ſes mines d'argent.

Vers 61. *O! que ſi cet Hiver, un rhume ſalutaire, &c.*] Perſe, Sat. II. v. 9.

—————— *O ſi*
Ebullit patrui præclarum funus! Et ô ſi
Sub raſtro crepet argenti mihi ſeria, dextro
Hercule! Pupillumve utinam quem proximus hæres
Impello, expungam!

Quoique fils de Meuſnier encor blanc du Moulin,
Il eſt preſt à fournir ſes titres en vélin.
En mille vains projets à toute heure il s'égare.
Le voilà fou, ſuperbe, impertinent, bizarre,
Reſveur, ſombre, inquiet, à ſoi-meſme ennuyeux.
Il vivroit plus content, ſi comme ſes Ayeux,
Dans un habit conforme à ſa vraye origine,
Sur le Mulet encore il chargeoit la farine.
Mais ce diſcours n'eſt pas pour le peuple ignorant,
Que le faſte eſblouit d'un bonheur apparent.
L'argent, l'argent, dit-on ; Sans luy tout eſt ſterile.
La Vertu ſans l'Argent n'eſt qu'un meuble inutile.
L'Argent en honneſte homme erige un ſcelerat.
L'Argent ſeul au Palais peut faire un Magiſtrat.
Qu'importe qu'en tous lieux on me traite d'infâme,
Dit ce Fourbe ſans foy, ſans honneur & ſans âme ;
Dans mon coffre, tout plein de rares qualitez,
J'ai cent mille vertus en Louïs bien comptez.
Eſt-il quelque talent que l'argent ne me donne ?
C'eſt ainſi qu'en ſon cœur ce Financier raiſonne.

REMARQUES.

Vers 86. *La Vertu ſans l'argent n'eſt qu'un meuble inutile.*] Horace, Epître 1. Liv. I.

O Cives, Cives, quærenda pecunia primùm eſt.

Virtus poſt nummos.

Vers 99. —— *De ce Sage inſenſé.*] Cratès, Philoſophe Cynique.

Vers 108. *Mon Pere, &c.*] Gilles Boileau, Greffier du Conſeil de la Grand'-Chambre, également recommandable par ſa probité, & par ſon expérience dans les affaires; mort en 1657. âgé de 73. ans.

Vers 109. *En mourant me laiſſa, &c.*] Environ douze mille écus de Patrimoine, dont l'Auteur mit près du tiers à fond perdu ſur l'Hôtel de Ville de Lyon. Son bien

Mais pour moy, que l'eſclat ne ſçauroit decevoir,
Qui mets au rang des biens l'Eſprit & le Sçavoir,
J'eſtime autant Patru, meſme dans l'indigence,
Qu'un Commis engraiſſé des malheurs de la France.
  Non que je ſois du gouſt de ce Sage inſenſé,
Qui d'un argent commode eſclave embarraſſé,
Jetta tout dans la mer, pour crier, Je ſuis libre.
De la droite raiſon je ſens mieux l'equilibre:
Mais je tiens qu'ici-bas, ſans faire tant d'appreſts,
La Vertu ſe contente, & vit à peu de frais.
Pourquoi donc s'eſgarer en des projets ſi vagues?
Ce que j'avance ici, croi-moi, cher Guilleragues,
Ton Ami dés l'enfance ainſi l'a pratiqué.
Mon Pere, ſoixante ans au travail appliqué,
En mourant me laiſſa pour rouler & pour vivre,
Un revenu leger, & ſon exemple à ſuivre.
Mais bien-toſt amoureux d'un plus noble meſtier,
Fils, frere, oncle, couſin, beau-frere de Greffier,
Pouvant charger mon bras d'une utile liaſſe,
J'allai loin du Palais errer ſur le Parnaſſe.

REMARQUES.

s'augmenta conſidérablement dans la ſuite, par des ſucceſſions, & par des penſions de la Cour.

Vers 112. —— *Frere, Oncle, Couſin, Beau-frere de Greffier.*] *Frere :* de Jerôme Boileau ſon aîné, qui a poſſédé la Charge du Pere. Il mourut au mois de Juillet 1679.

Oncle : de M. Dongois, Greffier de l'Audience à la Grand'Chambre ; fils d'une Sœur de l'Auteur.

Couſin : du même M. Dongois, qui a épouſé une couſine germaine de notre Poëte.

Beau-frere : de M. Sirmond, qui a eu la même Charge de Greffier du Conſeil de la Grand'Chambre.

La Famille en paſlit, & vit en fremiſſant
Dans la poudre du Greffe un Poëte naiſſant.
On vit avec horreur une Muſe effrenée
Dormir chez un Greffier la graſſe matinée.
Deſlors à la richeſſe il fallut renoncer.
Ne pouvant l'acquerir, j'appris à m'en paſſer:
Et ſur tout redoutant la baſſe ſervitude,
La libre Verité fut toute mon eſtude.
Dans ce Meſtier funeſte à qui veut s'enrichir,
Qui l'euſt creû, que pour moi le Sort deuſt ſe fléchir?
Mais du plus grand des Rois la bonté ſans limite,
Touſjours preſte à courir au devant du merite,
Creut voir dans ma franchiſe un merite inconnu,
Et d'abord de ſes dons enfla mon revenu.
La brigue, ni l'envie à mon bonheur contraires,
Ni les cris douloureux de mes vains Adverſaires,
Ne peûrent dans leur courſe arreſter ſes bienfaits.
C'en eſt trop: mon bonheur a paſſé mes ſouhaits.
Qu'à ſon gré deſormais la Fortune me jouë;
On me verra dormir au branle de ſa rouë.
Si quelque ſoin encore agite mon repos,
C'eſt l'ardeur de loüer un ſi fameux Heros.

REMARQUES.

Vers 118. —— *La graſſe matinée.*] Il aimoit à dormir, particuliérement dans ſa jeuneſſe : il ſe levoit fort tard, & dormoit encore l'après-midi.

Vers 133. *Qu'à ſon gré deſormais*, &c.] Corneille, illuſion Comique, Acte V. Scene 5.

Ainſi de notre eſpoir la fortune ſe jouë;
Tout s'éleve, ou s'abbaiſſe au branle de ſa rouë.

Ce ſoin ambitieux me tirant par l'oreille,
La nuit, lorſque je dors, en ſurſaut me reſveille;
Me dit: que ces bienfaits, dont j'oſe me vanter,
Par des Vers immortels ont deû ſe meriter.
C'eſt là le ſeul chagrin qui trouble encor mon ame.
Mais ſi dans le beau feu du zele qui m'enflamme,
Par un Ouvrage enfin des Critiques vainqueur,
Je puis ſur ce ſujet ſatisfaire mon cœur;
Guilleragues, plain-toy de mon humeur legere,
Si jamais entraiſné d'une ardeur eſtrangere,
Ou d'un vil intereſt reconnoiſſant la loi,
Je cherche mon bonheur autre part que chez moi.





EPISTRE VI.

A M. DE LAMOIGNON.

Cette Epiſtre eſt de l'année 1677. L'Auteur y décrit les douceurs dont il jouit à la Campagne, & les chagrins qui l'attendent à la Ville. Horace a fait une Satire ſur le même ſujet, c'eſt la ſixiéme du Livre II.

OUi, LAMOIGNON, je fuis les chagrins de la Ville,
Et contre eux la Campagne eſt mon unique azile.
Du Lieu qui m'y retient veux-tu voir le Tableau?
C'eſt un petit Village, ou pluſtoſt un Hameau,
Baſti ſur le penchant d'un long rang de collines,
D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voiſines.
La Seine au pied des monts, que ſon flot vient laver,
Voit du ſein de ſes eaux vingt Iſles s'eſlever,
Qui partageant ſon cours en diverſes manieres,
D'une Riviere ſeule y forme vingt Rivieres.
Tous ſes bords ſont couverts de Saules non plantez,
Et de Noyers ſouvent du Paſſant inſultez.
Le Village au deſſus forme un amphitheatre.
L'Habitant ne connoiſt ni la chaux ni le plaſtre.
Et dans le roc, qui cede & ſe coupe aiſément,
Chacun ſçait de ſa main creuſer ſon logement.

REMARQUES.

Vers 1. *Oui, Lamoignon*, &c.] Chrétien-François de Lamoignon, né le 26. Juin 1644. mort le 7. Août 1709. après s'être fait admirer ſucceſſivement dans les Charges d'Avocat Général, & de Préſident à Mortier.

La Maiſon du Seigneur, ſeule un peu plus ornée,
Se preſente au dehors de murs environnée.
Le Soleil en naiſſant la regarde d'abord;
Et le mont la deffend des outrages du Nord.
C'eſt là, cher Lamoignon, que mon eſprit tranquille
Met à profit les jours que la Parque me file.
Ici dans un vallon bornant tous mes deſirs,
J'achete à peu de frais de ſolides plaiſirs.
Tantoſt, un livre en main, errant dans les prairies,
J'occupe ma raiſon d'utiles reſveries.
Tantoſt cherchant la fin d'un Vers que je conſtrui,
Je trouve au coin d'un Bois le mot qui m'avoit fui.
Quelquefois aux appas d'un hameçon perfide,
J'amorce, en badinant, le poiſſon trop avide;
Ou d'un plomb qui ſuit l'œil, & part avec l'éclair,
Je vais faire la guerre aux habitans de l'air.
Une table, au retour, propre & non magnifique
Nous preſente un repas agreable & ruſtique.
Là, ſans s'aſſujettir aux dogmes du Brouſſain,
Tout ce qu'on boit eſt bon, tout ce qu'on mange eſt ſain.
La maiſon le fournit, la Fermiere l'ordonne,
Et mieux que Bergerat l'appetit l'aſſaiſonne.

REMARQUES.

Vers 4. *C'eſt un petit Village*, &c.] Hautile, près de la Roche-Guyon, du côté de Mante, à treize lieuës de Paris.

Vers 35. —— *Aux dogmes du Brouſſain.*] René Brulart, Comte du Brouſſain, l'un des hommes de France qui s'entendoit le mieux à la bonne chere.

Vers 38. *Et mieux que Bergerat*, &c.] Fameux Traiteur.

O fortuné ſejour ! ô Champs aimez des Cieux !
Que pour jamais foulant vos prez delicieux,
Ne puis-je ici fixer ma courſe vagabonde,
Et connu de vous ſeuls, oublier tout le monde.
Mais à peine du ſein de vos vallons cheris
Arraché malgré moi, je rentre dans Paris,
Qu'en tous lieux les chagrins m'attendent au paſſage.
Un Couſin, abuſant d'un faſcheux parentage,
Veut qu'encor tout poudreux, & ſans me débotter,
Chez vingt Juges pour luy j'aille ſolliciter.
Il faut voir de ce pas les plus conſiderables.
L'un demeure au Marais, & l'autre aux Incurables.
Je reçoi vingt avis qui me glacent d'effroi.
Hier, dit-on, de vous on parla chez le Roi,
Et d'attentat horrible on traita la Satire.
Et le Roy, que dit-il ? Le Roy ſe prit à rire.
Contre vos derniers Vers on eſt fort en courroux :
Pradon a mis au jour un Livre contre vous,

REMARQUES.

Vers 39. *O fortuné ſejour ! ô champs,* &c.] Horace, Satire 6. Livre II.

O rus, quando ego te aſpiciam ? quandoque licebit
Nunc Veterum libris, nunc ſomno & inertibus horis
Ducere ſollicitæ jucunda oblivia vitæ ?

Vers 46. *Un Couſin abuſant,* &c.] Baltazar Boileau. Il avoit eu trois charges de Payeur des Rentes, qui furent ſupprimées. Pour en obtenir le rembourſement, il avoit engagé notre Auteur dans ſes ſollicitations, ſur-tout auprès de M. Colbert.

Vers 50. *L'un demeure aux Marais, & l'autre aux Incurables.*] Horace, Epître 2. du Livre II.

——— *Cubat hic in Colle Quirini,*
Hic extremo in Aventino : viſendus uterque.
Intervalla vides humanè commoda.

Et chez le Chapelier du coin de noſtre Place
Autour d'un Caudebec j'en ai leû la Préface.
L'autre jour ſur un mot la Cour vous condamna.
Le bruit court qu'avant-hier on vous aſſaſſina.
Un Eſcrit ſcandaleux ſous voſtre nom ſe donne.
D'un Paſquin, qu'on a fait, au Louvre on vous ſoupçonne.
Moi? Vous. On nous l'a dit dans le Palais Royal.
Douze ans ſont eſcoulez depuis le jour fatal,
Qu'un Libraire imprimant les eſſais de ma plume,
Donna, pour mon malheur, un trop heureux volume.
Tousjours, depuis ce temps, en proye aux ſots diſcours,
Contre eux la Verité m'eſt un foible ſecours.
Vient-il de la Province une Satire fade,
D'un Plaiſant du païs inſipide boutade;
Pour la faire courir, on dit qu'elle eſt de moy:
Et le ſot Campagnard le croit de bonne foy.
J'ai beau prendre à témoin & la Cour & la Ville.
Non; à d'autres, dit-il; on connoiſt votre ſtile.

REMARQUES.

Vers 56. *Pradon à mis au jour un Livre*, &c.] Intitulé, *le Triomphe de Pradon*, mort en naiſſant, auſſi-bien que *le Satirique berné*.

Vers 58. *Autour d'un Caudebec*, &c.] Sorte de chapeau fabriqué à Caudebec en Normandie.

Vers 64. *Douze ans ſont écoulez*, &c.] Horace, Satire 6. Livre II.

Septimus octavo propior jam fugerit annus,
Ex quo Mecœnas me cœpit habere ſuorum, &c.

Vers 69. *Vient-il de la Province une Satire fade*, &c.] Dans les éditions contrefaites, les Libraires ont inſeré quantité de méchantes Satires dont il n'eſt point l'Auteur, & qui ſont indignes de lui. Telles que les Satires *contre le Mariage*, contre les *maltôtes Eccleſiaſtiques*, contre les *Directeurs*, contre les *Abbés*, &c. Quelque remarquable que ſoit la difference qu'il y a entre ces Satires & celles de l'Auteur, bien des gens ne laiſſent pas de lui attribuer ces miſérables Piéces.

Combien de temps ces Vers vous ont-ils bien couſté ?
Ils ne ſont point de moy, Monſieur, en verité.
Peut-on m'attribuer ces ſottiſes eſtranges ?
Ah ! Monſieur, vos meſpris vous ſervent de louanges.
Ainſi de cent chagrins dans Paris accablé,
Juge, ſi tousjours triſte, interrompu, troublé,
Lamoignon, j'ai le temps de courtiſer les Muſes.
Le monde cependant ſe rit de mes excuſes,
Croit que pour m'inſpirer ſur chaque evenement,
Apollon doit venir au premier mandement.
Un bruit court que le Roy va tout reduire en poudre,
Et dans Valencienne eſt entré comme un foudre ;
Que Cambray, des François l'eſpouventable écueil,
A veû tomber enfin ſes murs & ſon orgueil :
Que devant Saint-Omer, Naſſau, par ſa defaite,
De Philippe vainqueur rend la gloire complete.
Dieu ſçait comme les Vers chez vous s'en vont couler,
Dit d'abord un Amy qui veut me cageoler,
Et dans ce temps guerrier, & fecond en Achilles,
Croit que l'on fait les Vers comme l'on prend les Villes.

REMARQUES.

Vers 86. *Et dans Valencienne*, &c.] Louis XIV. ayant fait inveſtir la Ville de Valencienne au commencement de Mars 1677. cette Ville, après quelques jours de ſiége, fut emportée d'aſſaut en moins d'une demi-heure.

Vers 87. *Que Cambray, des François l'épouventable écueil.*] Sous les régnes précedens, Cambrai avoit été aſſiégé inutilement par les François; mais après vingt jours de ſiége, Louis XIV. ſe rendit maître de la Ville & de la Citadelle, le 17. Avril 1677.

Vers 90. *De Philippe vainqueur*, &c.] Philippe de France, Duc d'Orleans, fit le ſiége de Saint-Omer, pendant que le Roi

Mais moy, dont le genie eſt mort en ce moment,
Je ne ſçay que reſpondre à ce vain compliment:
Et juſtement confus de mon peu d'abondance,
Je me fais un chagrin du bonheur de la France.
Qu'heureux eſt le Mortel, qui du monde ignoré,
Vit content de ſoy-meſme en un coin retiré!
Que l'amour de ce rien, qu'on nomme Renommée,
N'a jamais enyvré d'une vaine fumée;
Qui de ſa liberté forme tout ſon plaiſir,
Et ne rend qu'à lui ſeul compte de ſon loiſir!
Il n'a point à ſouffrir d'affronts ni d'injuſtices,
Et du peuple inconſtant il brave les caprices.
Mais nous autres faiſeurs de Livres & d'Eſcrits,
Sur les bords du Permeſſe aux loüanges nourris,
Nous ne ſçaurions briſer nos fers & nos entraves;
Du Lecteur dedaigneux honorables eſclaves.
Du rang où noſtre eſprit une fois s'eſt fait voir,
Sans un faſcheux éclat nous ne ſçaurions deſcheoir.
Le Public, enrichi du tribut de nos veilles,
Croit qu'on doit ajouſter merveilles ſur merveilles.

REMARQUES.

aſſiégeoit Cambrai. Guillaume de Naſſau, Prince d'Orange, déſeſpérant de ſauver Cambrai, marcha avec trente mille hommes pour ſecourir Saint-Omer, & vint ſe poſter ſur les hauteurs de Caſſel. Au bruit de ſa marche, le Duc d'Orleans laiſſa des Troupes devant la Place; & quoiqu'inférieur en nombre, il alla au-devant de lui pour le combattre. Malgré le déſavantage du nombre & du lieu, ce Prince remporta une victoire complette le 11. Avril 1677. & mit en fuite le Prince d'Orange avec ſes troupes. Après la victoire de Caſſel, le Duc d'Orleans rentra dans les Lignes pour continuer le ſiége de Saint-Omer qui capitula le 20. du même mois.

Au comble parvenus il veut que nous croiſſions.
Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.
Cependant tout décroiſt, & moy-meſme à qui l'âge
D'aucune ride encor n'a fletri le viſage,
Desja moins plein de feu, pour animer ma voix
J'ay beſoin du ſilence & de l'ombre des Bois.
Ma Muſe, qui ſe plaiſt dans leurs routes perduës,
Ne ſçauroit plus marcher ſur le pavé des ruës.
Ce n'eſt que dans ces Bois propres à m'exciter,
Qu'Apollon quelquefois daigne encor m'écouter.
Ne demande donc plus par quelle humeur ſauvage,
Tout l'Eſté loin de toy demeurant au village,
J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion,
Et montre pour Paris ſi peu de paſſion.
C'eſt à toy, Lamoignon, que le rang, la naiſſance,
Le merite éclatant, & la haute eloquence
Appellent dans Paris aux ſublimes Emplois,
Qu'il ſied bien d'y veiller pour le maintien des Lois.
Tu dois là tous tes ſoins au bien de ta patrie.
Tu ne t'en peux bannir que l'Orphelin ne crie;

REMARQUES.

Vers 116. *Il veut en vieilliſſant que nous rajeuniſſions.*] C'eſt pour ſe plaindre de cette injuſtice, qu'il a compoſé l'Epître X. à ſes Vers.

Vers 117. —— *Et moy-meſme à qui l'âge*, &c.] Il étoit dans ſa quarante-uniéme année.

Vers 127. *J'y paſſe obſtinément les ardeurs du Lion.*] Le mois de Juillet. Horace, Ep. 10. Livre I.

Que l'Oppreſſeur ne montre un front audacieux ;
Et Thémis pour voir clair a beſoin de tes yeux.
Mais pour moy, de Paris Citoyen inhabile,
Qui ne lui puis fournir qu'un reſveur inutile,
Il me faut du repos, des prez & des foreſts.
Laiſſe-moy donc icy, ſous leurs ombrages frais,
Attendre que Septembre ait ramené l'Automne,
Et que Cerés contente ait fait place à Pomone.
Quand Bacchus comblera de ſes nouveaux bienfaits
Le Vendangeur ravi de ployer ſous le faix :
Auſſi-toſt ton Amy, redoutant moins la Ville,
T'ira joindre à Paris, pour s'enfuir à Bâville.
Là, dans le ſeul loiſir que Thémis t'a laiſſé,
Tu me verras ſouvent à te ſuivre empreſſé,
Pour monter à cheval rappellant mon audace,
Apprentif Cavalier galopper ſur ta trace.
Tantoſt ſur l'herbe aſſis au pied de ces coſteaux,
Où Polycrene eſpand ſes liberales eaux,
Lamoignon, nous irons, libres d'inquietude,
Diſcourir des Vertus dont tu fais ton eſtude :

REMARQUES.

——— *Ubi gratior aura Leniat & rabiem Canis, & momenta Leonis.*

Vers 146. — *Pour s'enfuïr à Bâville.*] Terre qui appartient à M. de Lamoignon. Elle eſt à neuf lieuës de Paris, du côté d'Etampes.

Vers 152. *Où Polycrène eſpand ſes liberales eaux.*] Fontaine à une demi-lieuë de Bâville, ainſi nommée par M. le Premier Préſident de Lamoignon.

Chercher quels ſont les biens veritables ou faux :
Si l'honneſte homme en ſoy doit ſouffrir des defauts :
Quel chemin le plus droit à la gloire nous guide,
Ou la vaſte Sçience, ou la Vertu ſolide.
C'eſt ainſi que chez toy tu ſçauras m'attacher.
Heureux ! ſi les Faſcheux, prompts à nous y chercher,
N'y viennent point ſemer l'ennuieuſe triſteſſe.
Car dans ce grand concours d'Hommes de toute eſpece,
Que ſans ceſſe à Bâville attire le devoir ;
Au lieu de quatre Amis qu'on attendoit le ſoir,
Quelquefois de Faſcheux arrivent trois volées,
Qui du parc à l'inſtant aſſiegent les allées.
Alors ſauve qui peut, & quatre fois heureux,
Qui ſçait pour s'eſchapper quelque antre ignoré d'eux.

REMARQUES.

Vers 155. *Chercher quels ſont les biens*, &c.] Horace, Satire 6. Livre II.

——— *Quod magis ad nos*
Pertinet, & neſcire malum eſt, agitamus : Utrumne
Divitiis homines, an ſint virtute beati :
Quidve ad amicitias, uſus, rectumve trahat nos.
Et quæ ſit natura boni, ſummumque quid ejus.

EPISTRE

EPISTRE VII.

A M. RACINE.

Le ſujet de cette Epiſtre eſt l'utilité qu'on peut retirer de la jalouſie de ſes ennemis, & en particulier des bonnes & des mauvaiſes critiques. Elle fut compoſée à l'occaſion de la Tragédie de Phédre & Hippolyte, que M. Racine fit repréſenter pour la premiere fois, le 1. Janvier 1677.

QUE tu ſçais bien, RACINE, à l'aide d'un Acteur,
Eſmouvoir, eſtonner, ravir un Spectateur!
Jamais Iphigenie, en Aulide immolée,
N'a couſté tant de pleurs à la Grece aſſemblée,
Que dans l'heureux ſpectacle à nos yeux eſtalé,
En a fait ſous ſon nom verſer la Chanmeſlé.
Ne croy pas toutefois, par tes ſçavans Ouvrages,
Entraiſnant tous les cœurs, gagner tous les ſuffrages.
Si-toſt que d'Apollon un Genie inſpiré,
Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amaſſent.
Ses Rivaux obſcurcis autour de lui croaſſent.

REMARQUES.

Vers 1. *Que tu ſçais bien, Racine.*] Jean Racine, né à la Ferté-Milon ſur la fin de 1639. élevé à Port-Royal; commença à 21. an à donner des Piéces de Théatre qui feront à jamais l'honneur de ſon Siécle. A ces rares talens, il joignit dans les dernieres années de ſa vie une pieté ſolide & ſincere, qui le fit renoncer aux Muſes profanes pour ſe conſacrer à des objets plus dignes de lui; il fut reçu à l'Académie Françoiſe en 1673. & mourut le 22. Avril 1699.

Vers 6. *En a fait ſous ſon nom verſer la Chanmeſlé.*] Célebre Actrice. M. Racine qui récitoit admirablement bien, avoit pris ſoin de la former. Elle mourut au mois de Juillet 1698. à Auteuil, près de Paris.

Et ſon trop de lumiere importunant les yeux,
De ſes propres Amis lui fait des Envieux.
La Mort ſeule icy-bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'Injuſtice & l'Envie;
Faire au poids du bon ſens peſer tous ſes Eſcrits,
Et donner à ſes Vers leur legitime prix.
Avant qu'un peu de terre, obtenu par priere,
Pour jamais ſous la tombe euſt enfermé Moliere,
Mille de ces beaux traits, aujourd'huy ſi vantez,
Furent des ſots Eſprits à nos yeux rebutez.
L'Ignorance & l'Erreur à ſes naiſſantes Pieces,
En habits de Marquis, en robes de Comteſſes,
Venoient pour diffamer ſon chef-d'œuvre nouveau,
Et ſecoüoient la teſte à l'endroit le plus beau.
Le Commandeur vouloit la Scene plus exacte.
Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.
L'un deffenſeur zelé des Bigots mis en jeu,
Pour prix de ſes bons mots, le condamnoit au feu.

REMARQUES.

Vers 19. *Avant qu'un peu de terre obtenu par priere*, &c.] Moliere étant mort, M. de Harlay, Archevêque, ne voulut pas permettre qu'on l'inhumât. La femme de Moliere alla ſur le champ à Verſailles pour ſe plaindre de l'injure que l'on faiſoit à la mémoire de ſon mari. Le Roi la renvoya en lui diſant, que cette affaire dépendoit du miniſtére de M. l'Archevêque. Cependant S. M. fit dire à ce Prélat, qu'il fît en ſorte d'éviter l'éclat & le ſcandale. M. l'Archevêque révoqua ſa défenſe, à condition que l'enterrement ſeroit fait ſans pompe & ſans bruit. Il fut fait par deux Prêtres qui accompagnerent le Corps, ſans chanter; & on l'enterra dans le Cimetiére qui eſt derriére la Chapelle de S. Joſeph, dans la ruë Montmartre. Tous ſes amis y aſſiſtérent, ayant chacun un flambeau à la main. La Moliere s'écrioit par tout: *Quoi, l'on refuſera la ſépulture à un homme qui mérite des Autels!*

Vers 23. —— *A ſes naiſſantes Pieces.*] *L'Ecole des Femmes*, qui eſt une des premieres Comédies de Moliere, fut fort ſuivie, & encore plus critiquée.

L'autre, fougueux Marquis, lui declarant la guerre,
Vouloit vanger la Cour immolée au Parterre.
Mais ſi-toſt que d'un trait de ſes fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des Humains,
On reconnut le prix de ſa Muſe éclipſée.
L'aimable Comedie, avec lui terraſſée,
En vain d'un coup ſi rude eſpera revenir,
Et ſur ſes brodequins ne put plus ſe tenir.
Tel fut chez nous le ſort du Theatre Comique.
Toy donc, qui t'eſlevant ſur la Scene Tragique,
Suis les pas de Sophocle, & ſeul de tant d'Eſprits,
De Corneille vieilli ſçais conſoler Paris;
Ceſſe de t'eſtonner, ſi l'Envie animée,
Attachant à ton nom ſa roüille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.
En cela, comme en tout, le Ciel qui nous conduit,
RACINE, fait briller ſa profonde ſageſſe.
Le Merite en repos s'endort dans la pareſſe:

REMARQUES.

Vers 27. *Le Commandeur vouloit la Scéne plus exacte.*] Le Commandeur de Souvré n'approuvoit pas la Comédie de l'Ecole des Femmes.

Vers 28. *Le Vicomte indigné ſortoit au ſecond Acte.*] Le Comte du Brouſſin pour faire ſa cour au Commandeur, ſortit un jour au ſecond Acte de la Comédie, diſant tout haut qu'il ne ſçavoit pas comment on avoit la patience d'écouter une Piéce où l'on violoit ainſi les régles.

Vers 29. —— *Des Bigots mis en jeu.*] Dans la Comédie du Tartuffe.

Vers 31. *L'autre, fougueux Marquis.*] Les *Marquis* ridicules de la Cour, auſquels ont ſuccédé les *Petits-Maîtres*, étoient extrêmement irrités contre Moliere, parce qu'il les jouoit dans ſes Comédies.

Vers 45. *La calomnie en main, quelquefois te pourſuit.*] Madame Des-Houlieres avoit fait un Sonnet Satirique contre la Phédre de M. Racine. Ce Sonnet fut rempli ſur les mêmes rimes contre M. le Duc de Nevers, qui en accuſa fauſſement l'Auteur de la Tragedie.

Mais par les Envieux un Genie excité
Au comble de ſon Art eſt mille fois monté.
Plus on veut l'affoiblir, plus il croiſt & s'eſlance.
Au Cid perſecuté Cinna doit ſa naiſſance;
Et peut-eſtre ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.
Moi-meſme, dont la gloire icy moins reſpanduë
Des paſles Envieux ne bleſſe point la veuë;
Mais qu'une humeur trop libre, un eſprit peu ſouſmis
De bonne heure a pourveu d'utiles Ennemis:
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avouë,
Qu'au foible & vain talent dont la France me louë.
Leur venin, qui ſur moi bruſle de s'eſpancher,
Tous les jours en marchant m'empeſche de broncher.
Je ſonge, à chaque trait que ma plume hazarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde.
Je ſçais ſur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Si-toſt que ſur un vice ils penſent me confondre,
C'eſt en me gueriſſant que je ſçais leur reſpondre:

REMARQUES.

Vers 53. *Et peut-eſtre ta plume aux Cenſeurs de Pyrrhus Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus.*] Ces deux vers déſignent l'*Andromaque*, & *Britannicus*, Tragédies de Racine. Sur l'Andromaque qui parut en 1668. on jugea que l'Auteur pourroit égaler Corneille. On blâma cependant le caractére de Pyrrhus, comme trop violent, trop emporté, trop farouche. Meſſieurs d'Olonne & de Crequi ſurtout fronderent hautement la piece. Racine pour ſe venger fit l'Epigramme ſuivante, qu'il s'adreſſe à lui-même:

Le vrai-ſemblable eſt choqué dans ta Piece;
Si l'on en croit & d'Olonne & Crequi.
Crequi dit que Pyrrhus aime trop ſa Maîtreſſe;
D'Olonne, qu'Andromaque aime trop ſon mari.

M. Racine compoſa enſuite *Britannicus*;

Et plus en criminel ils penſent m'ériger,
Plus croiſſant en vertu je ſonge à me vanger.
Imite mon exemple ; & lors qu'une Cabale,
Un flot de vains Auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine & de leur mauvais ſens:
Ris du bruit paſſager de leurs cris impuiſſans.
Que peut contre tes Vers une ignorance vaine?
Le Parnaſſe François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots ſçaura te maintenir,
Et ſouſlever pour toy l'équitable Avenir.
Et qui voyant un jour la douleur vertueuſe
De Phédre malgré ſoi perfide, inceſtueuſe,
D'un ſi noble travail juſtement eſtonné,
Ne benira d'abord le ſiecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illuſtres veilles,
Vit naiſtre ſous ta main ces pompeuſes merveilles?
   Cependant laiſſe ici gronder quelques Cenſeurs,
Qu'aigriſſent de tes Vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos Vers que Perrin les admire?
Que l'Autheur du Jonas s'empreſſe pour les lire?

REMARQUES.

où il s'attacha à donner, dans le perſonnage de Burrhus, le caractére d'un parfaitement honnête homme. Au reſte M. Deſpréaux trouvoit Britannicus trop petit devant Néron, & ne pouvoit ſouffrir que Junie voyant ſon Amant mort ſe fit tout d'un coup Veſtale. Ce dénouëment lui paroiſſoit pueril.

Vers 87. *Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire?*] Pierre Perrin, mauvais Poëte. V. Satire VII. vers 44.

Ibid. *Et qu'importe à nos vers*, &c.] Horace, Sat. 10. Livre I.

Men' moveat cimex Pantilius? aut crucier, quòd
Vellicet abſentem Demetrius? aut quòd ineptus
Fannius Hermogenis lædat conviva Tigelli?

Vers 88. *Que l'Auteur du Jonas*, &c.]

Qu'ils charment de Senlis le Poëte idiot,
Ou le ſec Traducteur du François d'Amyot:
Pourveû qu'avec éclat leurs rimes débitées,
Soient du Peuple, des Grands, des Provinces gouſtées;
Pourveû qu'ils puiſſent plaire au plus puiſſant des Rois;
Qu'à Chantilli Condé les ſouffre quelquefois:
Qu'Enguien en ſoit touché, que Colbert & Vivone,
Que la Rochefoucault, Marſillac & Pompone,
Et mille autres qu'icy je ne puis faire entrer,
A leurs traits delicats ſe laiſſent penetrer.
Et pleuſt au Ciel encor, pour couronner l'Ouvrage,
Que Montauzier vouluſt leur donner ſon ſuffrage!
C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes Eſcrits.
Mais pour un tas groſſier de frivoles Eſprits,

R E M A R Q U E S.

V. la Remarque ſur le vers 91. de la Satire IX.

Vers 89. —— *De Senlis le Poëte idiot.*] Liniere avoit la phiſionomie d'un idiot. Il ne réuſſiſſoit qu'à faire des chanſons impies; ç'eſt pourquoi notre Auteur lui reprocha un jour, qu'il n'avoit de l'eſprit que contre Dieu. On l'appelloit l'*Athée de Senlis.*

Vers 90. *Ou le ſec Traducteur du François d'Amyot.*] L'Abbé Tallemant l'aîné entreprit en 1665. de faire une nouvelle traduction des Vies de Plutarque. On a prétendu qu'il n'avoit fait que mettre celle d'Amyot dans un autre langage.

Vers 96. *Que la Rochefoucault, Marſillac, & Pompone.*] M. le Duc de la Rochefoucault, auſſi célébre par la beauté de ſon eſprit, que par la nobleſſe de ſon origine. C'eſt l'Auteur du Livre des Maximes morales.

Marſillac: Le Prince de Marſillac, fils de M. le Duc de la Rochefoucault.

Pompone: Simon Arnaud, Marquis de *Pompone*, Miniſtre d'Etat.

Vers 100. *Que Montauzier vouluſt leur donner ſon ſuffrage.*] Le ſouhait obligeant & flateur qui eſt exprimé dans ce vers, produiſit ſur le cœur de M. le Duc de Montauzier tout l'effet que l'Auteur s'en étoit promis. Ce Duc joignit à l'eſtime qu'il avoit déja pour M. Deſpréaux, une véritable amitié qui a duré toute ſa vie.

Vers 101. *C'eſt à de tels Lecteurs que j'offre mes eſcrits.*] Horace, au même endroit.

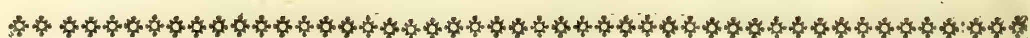
Complures alios, doctos ego quos & amicos
Prudens prætereo, quibus hæc, ſunt qualiacumque,
Arridere velim, doliturus, ſi placeant ſpe
Deteriùs noſtra.

Admirateurs zelez de toute œuvre inſipide,
Que non loin de la Place où Brioché préſide,
Sans chercher dans les Vers ni cadence ni ſon,
Il s'en aille admirer le ſçavoir de Pradon.

REMARQUES.

Vers 104. *Que non loin de la Place où Brioché préſide.*] *Brioché*, fameux Joueur de Marionettes, logé près des Comédiens.





EPISTRE VIII.

AU ROY.

L'Auteur appelloit ordinairement cette Epistre ſon Remerciment. *En effet, il y marque plus particulierement que dans le reſte de ſes Ouvrages ſa reconnoiſſance des bienfaits du Prince. Elle fut composée en 1675. mais elle ne parut que l'année ſuivante.*

GRAND ROY, ceſſe de vaincre, ou je ceſſe d'eſcrire.
Tu ſçais bien que mon ſtile eſt né pour la Satire :
Mais mon Eſprit, contraint de la deſavoüer,
Sous Ton Regne eſtonnant ne veut plus que loüer.
Tantoſt dans les ardeurs de ce zele incommode,
Je ſonge à meſurer les ſyllabes d'une Ode :
Tantoſt d'une Eneïde Autheur ambitieux,
Je m'en forme desja le plan audacieux.
Ainſi tousjours flatté d'une douce manie,
Je ſens de jour en jour déperir mon genie ;
Et mes Vers en ce ſtile ennuieux, ſans appas,
Deshonorent ma plume, & ne T'honorent pas.
  Encor ſi Ta valeur, à tout vaincre obſtinée,
Nous laiſſoit, pour le moins, reſpirer une année,
Peut-eſtre mon Eſprit, prompt à reſſuſciter,
Du temps qu'il a perdu ſçauroit ſe r'acquiter.
  Sur ces nombreux defauts, merveilleux à deſcrire,
Le Siecle m'offre encor plus d'un bon mot à dire.
Mais à peine Dinan & Limbourg ſont forcez,
Qu'il faut chanter Bouchain & Condé terraſſez.

Ton

Ton courage affamé de peril & de gloire,
Court d'exploits en exploits, de victoire en victoire.
Souvent ce qu'un ſeul jour Te voit executer,
Nous laiſſe pour un an d'actions à conter.
Que ſi quelquefois las de forcer des murailles,
Le ſoin de Tes Sujets Te rappelle à Verſailles,
Tu viens m'embarraſſer de mille autres Vertus.
Te voyant de plus prés, je t'admire encor plus.
Dans les nobles douceurs d'un ſejour plein de charmes,
Tu n'es pas moins Heros qu'au milieu des alarmes.
De Ton Throſne agrandi portant ſeul tout le faix,
Tu cultives les Arts : Tu reſpands les bienfaits ;
Tu ſçais recompenſer juſqu'aux Muſes critiques.
Ah ! croy-moy, c'en eſt trop. Nous autres Satiriques,
Propres à relever les ſottiſes du temps,
Nous ſommes un peu nez pour eſtre meſcontens.
Noſtre Muſe, ſouvent pareſſeuſe & ſterile
A beſoin, pour marcher, de colere & de bile.
Noſtre ſtile languit dans un remerciment :
Mais, GRAND ROY, nous ſçavons nous plaindre elegamment.
O ! que ſi je vivois ſous les regnes ſiniſtres
De ces Roys nez valets de leurs propres Miniſtres,
Et qui jamais en main ne prenant le timon,
Aux exploits de leur temps ne preſtoient que leur nom ;

REMARQUES.

Vers 42. *De ces Roys nez valets de leurs propres Miniſtres,*] Les derniers Rois de la premiere Race laiſſoient toute l'adminiſtration aux Maires du Palais.

Que, ſans les fatiguer d'une loüange vaine,
Aiſément les bons mots couleroient de ma veine!
Mais tousjours ſous Ton Regne il faut ſe récrier.
Tousjours, les yeux au Ciel, il faut remercier.
Sans ceſſe à T'admirer ma Critique forcée
N'a plus, en écrivant, de maligne penſée;
Et mes chagrins ſans fiel, & preſque évanouïs,
Font grace à tout le ſiecle en faveur de LOUIS.
En tous lieux cependant la Pharſale approuvée,
Sans crainte de mes Vers, va la teſte levée.
La Licence par tout regne dans les Eſcrits.
Desja le mauvais Sens reprenant ſes eſprits,
Songe à nous redonner des Poëmes Epiques,
S'empare des Diſcours, meſmes Academiques.
Perrin a de ſes Vers obtenu le pardon;
Et la Scene Françoiſe eſt en proie à Pradon.
Et moi, ſur ce ſujet, loin d'exercer ma plume,
J'amaſſe de Tes Faits le penible volume;
Et ma Muſe occupée à cet unique emploi,
Ne regarde, n'entend, ne connoiſt plus que Toi.

Tu le ſçais bien pourtant, cette ardeur empreſſée
N'eſt point en moi l'effet d'une ame intereſſée.
Avant que Tes bienfaits couruſſent me chercher,
Mon zele impatient ne ſe pouvoit cacher.

REMARQUES.

Vers 53. —— *La Pharſale approuvée.*] La Pharſale de Brebœuf.

Vers 91. —— *Qui peignit Tullius.*] Sénateur Romain. Céſar l'exclut du Sénat;

Je n'admirois que Toi. Le plaiſir de le dire
Vint m'apprendre à loüer au ſein de la Satire.
Et depuis que tes dons ſont venus m'accabler,
Loin de ſentir mes Vers avec eux redoubler,
Quelquefois, le dirai-je, un remords legitime,
Au fort de mon ardeur, vient refroidir ma rime.
Il me ſemble, GRAND ROY, dans mes nouveaux Eſcrits,
Que mon encens payé n'eſt plus du meſme prix.
J'ai peur que l'Univers, qui ſçait ma recompenſe,
N'impute mes tranſports à ma reconnoiſſance;
Et que par Tes preſens mon Vers decredité
N'ait moins de poids pour Toi dans la Poſterité.
 Toutefois je ſçai vaincre un remords qui Te bleſſe.
Si tout ce qui reçoit des fruits de Ta largeſſe,
A peindre Tes exploits ne doit point s'engager,
Qui d'un ſi juſte ſoin ſe pourra donc charger?
Ah! pluſtoſt de nos ſons redoublons l'harmonie.
Le Zele à mon Eſprit tiendra lieu de Genie.
Horace tant de fois dans mes Vers imité,
De vapeurs en ſon temps, comme moi, tourmenté,
Pour amortir le feu de ſa rate indocile,
Dans l'encre quelquefois ſçeût eſgayer ſa bile.
Mais de la meſme main qui peignit Tullius,
Qui d'affronts immortels couvrit Tigellius,

REMARQUES.

mais il y rentra après la mort de cet Empereur. V. Horace, Livre I. Satire 6.

Vers 92. —— *Couvrit Tigellius.*] Fameux Muſicien, le plus eſtimé de ſon temps,

Il ſçeût fléchir Glycere, il ſçeût vanter Auguſte,
Et marquer ſur la Lyre une cadence juſte.
Suivons les pas fameux d'un ſi noble Eſcrivain.
A ces mots quelquefois prenant la Lyre en main,
Au recit que pour Toy je ſuis preſt d'entreprendre,
Je croi voir les Rochers accourir pour m'entendre;
Et desja mon Vers coule à pas précipitez;
Quand j'entens le Lecteur qui me crie, Arreſtez.
Horace eut cent talens : mais la Nature avare
Ne vous a rien donné qu'un peu d'humeur bizarre.
Vous paſſez en audace & Perſe & Juvenal :
Mais ſur le ton flatteur Pincheſne eſt voſtre égal.
A ce diſcours, GRAND ROY, que pourrois-je reſpondre?
Je me ſens ſur ce point trop facile à confondre,
Et ſans trop relever des reproches ſi vrais,
Je m'arreſte à l'inſtant, j'admire, & je me tais.

REMARQUES.

fort cheri d'Auguſte. V. Satire 3. Livre I. d'Horace.

Vers 93. *Il ſçut flechir Glycere*, &c.] Sa Maîtreſſe. Ode 19. du Livre I.

Vers 104. *Mais ſur le ton flatteur Pincheſne eſt voſtre égal.*] Etienne Martin, Sieur de Pinchêne, Neveu de Voiture.

EPISTRE IX.

A M. LE MARQUIS DE SEIGNELAY.

Cette Epiſtre contient l'Eloge du Vrai. *L'Auteur y fait voir que* Rien n'eſt beau que le Vrai, *& que* le Vrai ſeul eſt aimable. *Il a fait briller ici tout ſon génie, & ſçû réunir tout le ſublime de la Morale avec toute la douceur de la Poëſie. Elle a été compoſée en* 1675.

DANGEREUX Ennemi de tout mauvais Flatteur,
Seignelay, c'eſt en vain qu'un ridicule Auteur,
Preſt à porter ton nom de l'Ebre juſqu'au Gange,
Croit te prendre aux filets d'une ſotte loüange.
Auſſi-toſt ton Eſprit, prompt à ſe revolter,
S'eſchape, & rompt le piege où l'on veut l'arreſter.
Il n'en eſt pas ainſi de ces Eſprits frivoles,
Que tout Flatteur endort au ſon de ſes paroles;
Qui dans un vain Sonnet placez au rang des Dieux,
Se plaiſent à fouler l'Olympe radieux;
Et fiers du haut eſtage où La Serre les loge,
Avalent ſans deſgouſt le plus groſſier éloge.
Tu ne te repais point d'encens à ſi bas prix.
Non que tu ſois pourtant de ces rudes Eſprits

REMARQUES.

Vers 2. *Seignelay,* &c.] Jean-Baptiſte Colbert, Marquis de Seignelay, Secretaire d'Etat; fils aîné de M. Colbert.

Vers 3. ——— *De l'Ebre juſqu'au Gange.*] Expreſſion commune & uſitée parmi les Poëtes médiocres. *L'Ebre,* Riviere d'Eſpagne. *Le Gange,* Riviere des Indes.

Vers 11. *Et fiers du haut eſtage où la Serre les loge.*] *La Serre,* fade Panégyriſte, qui ſe flattoit d'être fort capable de compoſer des Eloges, ſuivant l'uſage où l'on étoit en ce temps-là de faire des Portraits en vers ou en proſe.

Qui regimbent tousjours, quelque main qui les flate.
Tu souffres la loüange adroite & delicate,
Dont la trop forte odeur n'esbranle point les sens.
Mais un Auteur, Novice à respandre l'encens,
Souvent à son Heros, dans un bizarre Ouvrage,
Donne de l'Encensoir au travers du visage:
Va loüer Monterey d'Oudenarde forcé,
Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé.
Tout éloge imposteur blesse une Ame sincere.
Si pour faire sa cour à ton illustre Pere,
Seignelay, quelque Auteur d'un faux zele emporté,
Au lieu de peindre en lui la noble activité,
La solide vertu, la vaste intelligence,
Le zele pour son Roi, l'ardeur, la vigilance,
La constante equité, l'amour pour les beaux Arts;
Luy donnoit les vertus d'Alexandre ou de Mars;
Et, pouvant justement l'esgaler à Mecene,
Le comparoit au fils de Pelée ou d'Alcmene,
Ses yeux d'un tel discours foiblement esblouïs,
Bien-tost dans ce Tableau reconnoistroient LOUIS;

REMARQUES.

Vers 15. *Qui regimbent tousjours, quelque main qui les flate.*] Horace, Satire 1. Livre II.

Cui male si palpêre, recalcitrat undique tutus.

Vers 20. *Donne de l'encensoir au travers du visage.*] Ce vers est devenu Proverbe.

Vers 21. *Va louer Monterey d'Oudenarde forcé.*] Après la Bataille de Seneff gagnée par le Prince de Condé, les Alliés voulurent effacer la honte de leur défaite par la prise de quelqu'une de nos Villes. Le Comte de Monterey, Gouverneur des Païs-Bas pour l'Espagne, & Général de l'Armée Espagnole, assiégea Oudenarde. Mais le Prince de Condé l'obligea de lever le Siége avec précipitation, le 12. Septembre 1674.

Vers 22. *Ou vante aux Electeurs Turenne repoussé.*] Ce vers aussi-bien que le précédent est une contre-vérité. Celui-ci

Et, glaçant d'un regard la Muſe & le Poëte,
Impoſeroient ſilence à ſa verve indiſcrete.
Un cœur noble eſt content de ce qu'il trouve en lui;
Et ne s'applaudit point des qualitez d'autrui.
Que me ſert en effet, qu'un Admirateur fade
Vante mon embonpoint, ſi je me ſens malade:
Si dans cet inſtant meſme un feu ſeditieux
Fait boüillonner mon ſang, & petiller mes yeux?
Rien n'eſt beau que le Vrai. Le Vrai ſeul eſt aimable.
Il doit regner par tout, & meſme dans la Fable:
De toute fiction l'adroite fauſſeté
Ne tend qu'à faire aux yeux briller la Verité.
  Sçais-tu, pourquoi mes Vers ſont leûs dans les Provinces;
Sont recherchez du Peuple, & reçeûs chez les Princes?
Ce n'eſt pas que leurs ſons, agreables, nombreux,
Soient tousjours à l'oreille eſgalement heureux:
Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y geſne la meſure,
Et qu'un mot quelquefois n'y brave la céſure.
Mais c'eſt qu'en eux le Vrai, du Menſonge vainqueur,
Par tout ſe montre aux yeux, & va ſaiſir le cœur:

REMARQUES.

déſigne la bataille de Turkein en Alſace, gagnée par M. de Turenne contre les Allemans, le 5. Janvier 1675.

Vers 24. *Si, pour faire ſa cour à ton illuſtre Pere.*] Ce vers, & les dix ſuivans ſont imités d'Horace, Epître 16. Livre I.

Si quis bella tibi terrâ pugnata marique
Dicat, & his verbis vacuas permulceat aures...
—— Auguſti laudes agnoſcere poſſis,
Cùm pateris ſapiens emendatuſque vocari.

Vers 39. *Que me ſert en effet*, &c.] Horace, dans la même Epître 16.

Neu, ſi te populus ſanum, rectéque valentem
Dictitet, occultam febrem ſub tempus edendi
Diſſimules, donec manibus tremor incidat unctis.

Vers 51. *Qu'en plus d'un lieu le ſens n'y*

Que le Bien & le Mal y ſont priſez au juſte ;
Que jamais un Faquin n'y tint un rang auguſte ;
Et que mon cœur tousjours conduiſant mon eſprit,
Ne dit rien aux Lecteurs, qu'à ſoi-meſme il n'ait dit.
Ma penſée au grand jour par tout s'offre & s'expoſe ;
Et mon Vers, bien ou mal, dit tousjours quelque choſe.
C'eſt par là quelquefois que ma Rime ſurprend.
C'eſt-là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand,
Ni tous ces vains amas de frivoles ſornettes,
Montre, Miroir d'Amours, Amitiez, Amourettes,
Dont le titre ſouvent eſt l'unique ſouſtien,
Et qui parlant beaucoup, ne diſent jamais rien.
  Mais peut-eſtre enyvré des vapeurs de ma Muſe,
Moi-meſme en ma faveur, Seignelay, je m'abuſe.
Ceſſons de nous flatter. Il n'eſt Eſprit ſi droit
Qui ne ſoit impoſteur, & faux par quelque endroit.
Sans ceſſe on prend le maſque, & quittant la Nature,
On craint de ſe montrer ſous ſa propre figure.
Par là le plus ſincére aſſez ſouvent déplaiſt.
Rarement un Eſprit oſe eſtre ce qu'il eſt.

REMARQUES.

geſne la meſure.] Par le ſens qui gêne la meſure, le Poëte a voulu exprimer certaines tranſpoſitions forcées dont les meilleurs Ecrivains ne ſçauroient ſe défendre, mais dont ils tâchent de ſauver la dureté par la ſoupleſſe de leur art. Le vers, dans ces ſituations, ſemble grimacer, ou faire certaines contorſions. M. Deſpréaux donnoit comme un modéle parfait de la meſure gênée par le ſens, ce vers de Chapelain, où il eſt queſtion de Cynégire.

Les dents, tout lui manquant, dans ces pierres il plante, &c.

Vers 62. *C'eſt-là ce que n'ont point Jonas, ni Childebrand.*] Poëmes héroïques. V. le vers 91. de la Satire IX. & le vers 242. du troiſiéme Chant de l'Art Poëtique.

Vois-

Vois-tu cet Importun, que tout le monde évite;
Cet Homme à touſjours fuir, qui jamais ne vous quitte?
Il n'eſt pas ſans eſprit: mais né triſte & peſant,
Il veut eſtre folaſtre, évaporé, plaiſant:
Il s'eſt fait de ſa joie une loi neceſſaire,
Et ne déplaiſt enfin que pour vouloir trop plaire.
La Simplicité plaiſt ſans eſtude & ſans art.
Tout charme en un Enfant, dont la langue ſans fard,
A peine du filet encor débaraſſée,
Sçait d'un air innocent bégayer ſa penſée.
Le faux eſt touſjours fade, ennuyeux, languiſſant:
Mais la Nature eſt vraie, & d'abord on la ſent.
C'eſt Elle ſeule en tout qu'on admire, & qu'on aime.
Un Eſprit né chagrin plaiſt par ſon chagrin meſme.
Chacun pris dans ſon air eſt agreable en ſoi.
Ce n'eſt que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.
Ce Marquis eſtoit né doux, commode, agreable.
On vantoit en tous lieux ſon ignorance aimable.
Mais depuis quelques mois devenu grand Docteur,
Il a pris un faux air, une ſotte hauteur.

REMARQUES.

Vers 64. *Montre.*] *La Montre*, petit Ouvrage mêlé de vers & de Proſe, par Bonecorſe, de Marſeille, qui a exercé la Charge de Conſul de la Nation Françoiſe au Grand-Caire. C'eſt l'Auteur du *Lutrigot*, Poëme ſatirique, où, en voulant ridiculiſer *le Lutrin*, il s'eſt lui-même rendu ridicule.

Ibid. —— *Miroir d'Amours.*] Ouvrage de Perrault, intitulé: *Le Miroir, à Dorante.*

Amitiez, Amours, Amourettes: Les Oeuvres de *René Le Païs* ſont intitulées ainſi.

Vers 84. *Sçait d'un air innocent begäier ſa penſée.*] Perſe, Satire I.
—— *Tenero ſupplantat verba palato.*

Il ne veut plus parler que de rime & de Profe.
Des Autheurs defcriez il prend en main la caufe.
Il rit du mauvais gouft de tant d'Hommes divers,
Et va voir l'Opera feulement pour les Vers.
Voulant fe redreffer, foi-mefme on s'eftropie,
Et d'un original on fait une copie.
L'Ignorance vaut mieux qu'un fçavoir affecté.
Rien n'eft beau, je reviens, que par la Verité.
C'eft par elle qu'on plaift, & qu'on peut long-temps plaire.
L'efprit laffe aifément, fi le cœur n'eft fincere.
Envain, par fa grimace un Bouffon odieux
A table nous fait rire, & divertit nos yeux.
Ses bons mots ont befoin de farine & de plaftre.
Prenez-le tefte à tefte, oftez-lui fon Theâtre,
Ce n'eft plus qu'un cœur bas, un Coquin tenebreux.
Son vifage effuyé n'a plus rien que d'affreux.
J'aime un Efprit aifé, qui fe montre, qui s'ouvre,
Et qui plaift d'autant plus, que plus il fe defcouvre.
Mais la feule Vertu peut fouffrir la clarté.
Le Vice tousjours fombre aime l'obfcurité.
Pour paroiftre au grand jour, il faut qu'il fe déguife.
C'eft luy qui de nos mœurs a banni la franchife.
Jadis l'Homme vivoit au travail occupé;
Et ne trompant jamais, n'eftoit jamais trompé.

REMARQUES.

Vers 105. *Envain par fa grimace un Bouffon odieux*, &c.] L'Auteur a voulu peindre ici un des plus célébres Muficiens que la France ait eûs. C'étoit là fon caractére. Nulle reffource dans l'efprit pour la converfation, hors les obfcénités, & les

On ne connoiſſoit point la Ruſe & l'Impoſture.
Le Normand meſme alors ignoroit le parjure.
Aucun Rheteur encore, arrangeant le diſcours,
N'avoit d'un art menteur enſeigné les deſtours.
Mais ſi-toſt qu'aux Humains, faciles à ſeduire,
L'Abondance eut donné le loiſir de ſe nuire,
La Molleſſe amena la fauſſe Vanité.
Chacun chercha, pour plaire, un viſage emprunté.
Pour eſblouïr les yeux, la Fortune arrogante
Affecta d'eſtaler une pompe inſolente.
L'Or eſclata par tout ſur les riches habits.
On polit l'Emeraude, on tailla le Rubis;
Et la Laine & la Soie en cent façons nouvelles
Apprirent à quitter leurs couleurs naturelles.
La trop courte Beauté monta ſur des patins.
La Coquette tendit ſes lacs tous les matins;
Et mettant la céruſe & le plaſtre en uſage,
Compoſa de ſa main les fleurs de ſon viſage.
L'ardeur de s'enrichir chaſſa la bonne foy.
Le Courtiſan n'eut plus de ſentimens à ſoy.
Tout ne fut plus que fard, qu'erreur, que tromperie.
On vid par tout regner la baſſe Flatterie.
Le Parnaſſe ſur tout fecond en Impoſteurs,
Diffama le papier par ſes propos menteurs.

REMARQUES.

matiéres d'intérêt. Moliere au contraire regardoit ce même Muſicien comme un excellent Pantomime, & lui diſoit ſouvent : *L*** fais nous rire.*

Vers 131. *Et la laine & la ſoïe*, &c.]

De là vint cet amas d'Ouvrages mercenaires,
Stances, Odes, Sonnets, Epiſtres liminaires,
Où tousjours le Heros paſſe pour ſans pareil,
Et, fuſt-il louche & borgne, eſt reputé Soleil.
Ne crois pas toutefois, ſur ce diſcours bizarre,
Que d'un frivole encens malignement avare,
J'en veüille ſans raiſon fruſtrer tout l'Univers.
La loüange agreable eſt l'ame des beaux Vers.
Mais je tiens, comme toi, qu'il faut qu'elle ſoit vraie,
Et que ſon tour adroit n'ait rien qui nous effraie.
Alors, comme j'ai dit, tu la ſçais eſcouter,
Et ſans crainte à tes yeux on pourroit t'exalter.
Mais ſans t'aller chercher des vertus dans les nuës,
Il faudroit peindre en toy des veritez connuës:
Deſcrire ton Eſprit ami de la Raiſon,
Ton ardeur pour ton Roi puiſée en ta Maiſon;
A ſervir ſes deſſeins ta vigilance heureuſe;
Ta probité ſincere, utile, officieuſe.
Tel, qui hait à ſe voir peint en de faux portraits,
Sans chagrin voit tracer ſes veritables traits.
Condé meſme, Condé, ce Heros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux Flatteurs redoutable,

REMARQUES.

Imitation de Virgile, Eclogue IV.

Nec varios diſcet mentiri lana colores.

Vers 146. *Et fuſt-il louche & borgne eſt reputé Soleil.*] M. de Servien, Sur-Intendant des Finances, n'avoit qu'un œil; & on ne laiſſoit pas de le traiter de *Soleil* dans les Epîtres dédicatoires, & les autres éloges qu'on lui adreſſoit.

Vers 167. *Et dans Seneff en feu*, &c.] La Bataille de Seneff gagnée par le Prince de Condé, le 11. Août 1674. contre les Allemans, les Eſpagnols, & les Hollan-

Ne s'offenſeroit pas, ſi quelque adroit Pinceau
Traçoit de ſes Exploits le fidelle Tableau:
Et dans Seneff en feu contemplant ſa peinture,
Ne deſavoûroit pas Malherbe ni Voiture.
Mais, malheur au Poëte inſipide, odieux,
Qui viendroit le glacer d'un éloge ennuyeux.
Il auroit beau crier: *Premier Prince du Monde*,
Courage ſans pareil, Lumiere ſans ſeconde;
Ses Vers jettez d'abord, ſans tourner le feuillet,
Iroient dans l'antichambre amuſer Pacolet.

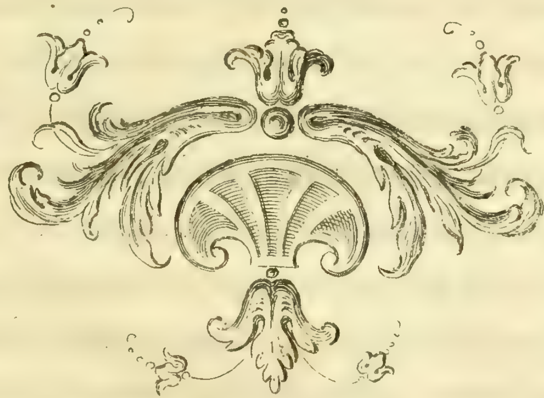
REMARQUES.

dois, au nombre de plus de ſoixante mille hommes commandés par le Prince d'Orange.

Vers 171. —— *Premier Prince du monde, &c.*] Commencement du Poëme de Charlemagne, par Louis le Laboureur, Tréſorier de France; & Bailli du Duché de Montmorenci.

Premier Prince du Sang du plus grand Roy du monde,
Courage ſans pareil, lumiere ſans ſeconde.

Vers dernier. —— *Amuſer Pacolet.*] Valet de pied du Grand Prince de Condé.





PREFACE.

JE ne ſçay ſi les trois nouvelles Epiſtres que je donne ici au Public, auront beaucoup d'Approbateurs : mais je ſçay bien que mes Cenſeurs y trouveront abondamment de quoy exercer leur critique. Car tout y eſt extreſmement hazardé. Dans le premier de ces trois Ouvrages, ſous pretexte de faire le procés à mes derniers Vers, je fais moy-meſme mon éloge, & n'oublie rien de ce qui peut eſtre dit à mon avantage. Dans le ſecond je m'entretiens avec mon Jardinier de choſes trés-baſſes, & trés-petites ; & dans le troiſiéme je decide hautement du plus grand & du plus important point de la Religion, je veux dire de l'Amour de Dieu. J'ouvre donc un beau champ à ces Cenſeurs, pour attaquer en moy, & le Poëte orgueilleux, & le Villageois groſſier, & le Theologien temeraire. Quelque fortes pourtant que ſoient leurs attaques, je doute qu'elles ébranlent la ferme reſolution que j'ai priſe il y a long-temps, de ne rien reſpondre, au moins ſur le ton ſerieux, à tout ce qu'ils eſcriront contre moy.

A quoy bon en effet perdre inutilement du papier ? Si mes Epiſtres ſont mauvaiſes, tout ce que je diray ne les fera pas trouver bonnes : & ſi elles ſont bonnes, tout ce qu'ils feront ne les fera pas trouver mauvaiſes. Le Public n'eſt pas un Juge qu'on puiſſe corriger, ni qui ſe regle par les paſſions d'autruy. Tout ce bruit, tous ces Eſcrits qui ſe font ordinairement contre des Ouvrages où l'on court, ne ſervent qu'à y faire encore plus courir, & à en mieux marquer le merite. Il eſt de l'eſſence d'un bon Livre d'avoir des Cenſeurs ; & la plus grande diſgrace qui puiſſe arriver à un Eſcrit qu'on met au jour,

ce n'eſt pas que beaucoup de gens en diſent du mal, c'eſt que perſonne n'en diſe rien.

Je me garderay donc bien de trouver mauvais qu'on attaque mes trois Epiſtres. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que je les ay fort travaillées, & principalement celle de l'Amour de Dieu, que j'ay retouchée plus d'une fois, & où j'avouë que j'ay employé tout le peu que je puis avoir d'eſprit & de lumieres. J'avois deſſein d'abord de la donner toute ſeule, les deux autres me paroiſſant trop frivoles, pour eſtre preſentées au grand jour de l'impreſſion avec un Ouvrage ſi ſerieux. Mais des Amis trés-ſenſez m'ont fait comprendre que ces deux Epiſtres, quoique dans le ſtile enjoüé, eſtoient pourtant des Epiſtres morales, où il n'eſtoit rien enſeigné que de vertueux : qu'ainſi eſtant liées avec l'autre, bien loin de lui nuire, elles pourroient meſme faire une diverſité agreable ; & que d'ailleurs beaucoup d'honneſtes gens ſouhaitant de les avoir toutes trois enſemble, je ne pouvois pas avec bienſeance me diſpenſer de leur donner une ſi legere ſatisfaction. Je me ſuis rendu à ce ſentiment, & on les trouvera raſſemblées ici dans un meſme cahier. Cependant, comme il y a des Gens de pieté, qui peut-eſtre ne ſe ſoucieront gueres de lire les entretiens, que je puis avoir avec mon Jardinier & avec mes Vers, il eſt bon de les avertir qu'il y a ordre de leur diſtribuer à part la derniere, ſçavoir celle qui traite de l'Amour de Dieu; & que non ſeulement je ne trouveray pas eſtrange qu'ils ne liſent que celle-là ; mais que je me ſens quelquefois moy-meſme en des diſpoſitions d'eſprit, où je voudrois de bon cœur n'avoir de ma vie compoſé que ce ſeul Ouvrage, qui vraiſemblablement ſera la derniere Piece de Poëſie qu'on aura de moy : mon genie pour les Vers commençant à s'eſpuiſer, & mes Emplois

historiques ne me laiſſant gueres le temps de m'appliquer à chercher & à ramaſſer des rimes.

Voilà ce que j'avois à dire aux Lecteurs. Avant neanmoins que de finir cette Preface, il ne ſera pas hors de propos, ce me ſemble, de r'aſſeurer des perſonnes timides, qui n'ayant pas une fort grande idée de ma capacité en matiere de Theologie, douteront peut-eſtre que tout ce que j'avance en mon Epiſtre ſoit fort infaillible; & apprehendront qu'en voulant les conduire, je ne les eſgare. Afin donc qu'elles marchent ſeûrement, je leur diray, vanité à part, que j'ay leû pluſieurs fois cette Epiſtre à un fort grand nombre de Docteurs de Sorbonne, de Peres de l'Oratoire & de Jeſuites trés-celebres, qui tous y ont applaudi, & en ont trouvé la doctrine trés-ſaine & trés-pure. Que beaucoup de Prelats illuſtres, à qui je l'ay recitée, en ont jugé comme eux. Que Monſeigneur l'Eveſque de Meaux (1), c'eſt-à-dire, une des plus grandes Lumieres, qui ayent éclairé l'Egliſe dans les derniers Siecles, a eû long-temps mon Ouvrage entre les mains; & qu'aprés l'avoir leû & releû pluſieurs fois, il m'a non ſeulement donné ſon approbation, mais a trouvé bon que je publiaſſe à tout le monde qu'il me la donnoit. Enfin, que pour mettre le comble à ma gloire, ce ſaint Archeveſque (2), dans le Dioceſe duquel j'ay le bonheur de me trouver, ce grand Prelat, dis-je, auſſi éminent en doctrine & en vertus, qu'en Dignité & en naiſſance, que le plus grand Roy de l'Univers, par un choix viſiblement inſpiré du Ciel, a donné à la Ville Capitale de ſon Royaume, pour aſſeûrer

REMARQUES.

(1) *M. l'Eveſque de Meaux.*] Jacques-Benigne Boſſuet.

(2) *Ce ſaint Archeveſque.*] Louis-Antoine de Noailles, Archevêque de Paris; enſuite Cardinal.

l'Innocence,

l'Innocence, & pour destruire l'Erreur, Monseigneur l'Archevesque de Paris, en un mot, a bien daigné aussi examiner soigneusement mon Epistre, & a eû mesme la bonté de me donner sur plus d'un endroit des conseils que j'ay suivis; & m'a enfin accordé aussi son approbation, avec des éloges, dont je suis également ravi & confus (1).

(2) *Au reste, comme il y a des Gens qui ont publié, que mon Epistre n'estoit qu'une vaine declamation, qui n'attaquoit rien de réel, ni qu'aucun Homme eust jamais avancé, je veux bien, pour l'interest de la Verité, mettre ici la Proposition que j'y combats, dans la Langue, & dans les termes qu'on la soustient en plus d'une Escole. La voici:* Attritio ex gehennæ metu sufficit etiam sine ulla Dei dilectione, & sine ullo ad Deum offensum respectu; quia talis honesta & supernaturalis est. *C'est cette Proposition que j'attaque, & que je soustiens fausse, abominable, & plus contraire à la vraye Religion, que le Lutheranisme ni le Calvinisme. Cependant je ne croy pas qu'on puisse nier qu'on ne l'ait encore souste-*

REMARQUES.

(3) *Dont je suis également ravi & confus.*] Dans la premiére édition de cette Préface, qui parut en *1695*. l'Auteur la finissoit par ce petit Article, qu'il supprima dans l'édition suivante.

» Je croïois n'avoir plus rien à dire au » Lecteur. Mais dans le temps mesme » que cette Preface estoit sous la presse, » on m'a apporté une miserable Epistre en » Vers que quelque Impertinent a fait im» primer, & qu'on veut faire passer pour » mon Ouvrage sur l'Amour de Dieu. Je » suis donc obligé d'ajouster cet article, » afin d'avertir le Public, que je n'ay fait » d'Epistre sur l'Amour de Dieu, que cel» le qu'on trouvera ici: l'autre estant une » piece fausse, & incomplete, composée » de quelques vers qu'on m'a derobez, & » de plusieurs qu'on m'a ridiculement pres» tez, aussi-bien que les notes téméraires » qui y sont.

(4) *Au reste*, &c.] L'Auteur ajouta cet article dans l'édition de 1701.

nuë depuis peu, & qu'on ne l'ait meſme inſerée dans quelques Catechiſmes en des mots fort approchans des termes Latins, que je viens de rapporter.



EPISTRE X.

A MES VERS.

L'Auteur avoit une grande prédilection pour cette Piéce ; il l'appelloit ordinairement ſes Inclinations. *C'étoit du moins après la Satire ſur l'Homme, & la Satire à ſon Eſprit, celui de ſes Ouvrages qu'il eſtimoit davantage.* Je n'ai point fait, *diſoit-il*, de ſi belles ni de ſi juſtes rimes. D'un bout à l'autre je trouve le ſecret de me louer à outrance, mais pourtant avec bienſeance. C'eſt un Satirique qui fait pitié, & qui intereſſe tout le monde pour ſes Ouvrages, & pour ſa perſonne. *Cette Epître fut compoſée en 1695. L'idée en eſt priſe d'Horace, Epiſtre 20. Livre I.*

J'AY beau vous arreſter, ma remonſtrance eſt vaine;
Allez, partez, mes Vers, dernier fruit de ma veine;
C'eſt trop languir chez moi dans un obſcur ſejour.
La priſon vous déplaiſt, vous cherchez le grand jour;
Et desja chez Barbin, ambitieux Libelles,
Vous bruſlez d'eſtaller vos feüilles criminelles.
Vains & foibles Enfans dans ma vieilleſſe nez,
Vous croyez ſur les pas de vos heureux Aiſnez,
Voir bien-toſt vos bons mots, paſſant du Peuple aux Princes,
Charmer également la Ville & les Provinces;
Et par le prompt effet d'un ſel réjouïſſant,
Devenir quelquefois Proverbes en naiſſant.

REMARQUES.

Vers 1. *J'ai beau vous arreſter*, &c.] Horace commence ainſi l'Epître qu'on vient de citer.

Vertumnum, Janumque, Liber, ſpectare videris:
Scilicet ut proſtes Soſiorum pumice mundus.
Odiſti claves, & grata ſigilla pudico.
Paucis oſtendi gemis & communia laudas.

Vers 5. *Et desja chez Barbin*, &c.] Libraire de Paris.

Vers 12. *Devenir quelquefois proverbes en naiſſant.*] Il y a des expreſſions heureuſes, qui renfermant un grand ſens en peu de paroles, ſont ordinairement adoptées par le Public. Tels ſont la plûpart des vers de notre Auteur.

J'appelle un Chat un Chat, & Rolet un fripon. Satire I.

Mais perdez cette erreur, dont l'appas vous amorce.
Le temps n'eſt plus, mes Vers, où ma Muſe en ſa force,
Du Parnaſſe François formant les Nourriſſons,
De ſi riches couleurs habilloit ſes leçons.
Quand mon Eſprit pouſſé d'un courroux legitime,
Vint devant la Raiſon plaider contre la Rime;
A tout le Genre Humain ſçeut faire le procés,
Et s'attaqua ſoi-meſme avec tant de ſuccés.
Alors il n'eſtoit point de Lecteur ſi ſauvage,
Qui ne ſe déridaſt en liſant mon Ouvrage;
Et qui, pour s'eſgayer, ſouvent dans ſes Diſcours,
D'un mot pris en mes Vers n'empruntaſt le ſecours.
Mais aujourd'huy, qu'enfin la Vieilleſſe venuë,
Sous mes faux cheveux blonds deſja toute chenuë,
A jetté ſur ma teſte, avec ſes doigts peſans,
Onze luſtres complets, ſurchargez de trois ans,
Ceſſez de preſumer dans vos folles penſées,
Mes Vers, de voir en foule à vos rimes glacées
Courir, l'argent en main, les Lecteurs empreſſez.
Nos beaux jours ſont finis, nos honneurs ſont paſſez.

REMARQUES.

La Raiſon, dit Virgile, & la Rime Quinaut. Satire II.

Des ſottiſes d'autruy nous vivons au Palais. Epître II.

Un Fat quelquefois ouvre un avis important. Art Poëtique.

Un Sot trouve touſjours un plus Sot qui l'admire.

Vers 16. *De ſi riches couleurs habilloit ſes leçons.*] Art poëtique.

Vers 18. *Vint devant la Raiſon plaider contre la Rime.*] Satire II.

Vers 19. *A tout le Genre Humain ſçeut faire le procez.*] Satire VIII.

Dans peu vous allez voir vos froides reſveries
Du Public exciter les juſtes moqueries ;
Et leur Auteur, jadis à Regnier préferé,
A Pincheſne, à Liniere, à Perrin comparé :
Vous aurez beau crier : *O Vieilleſſe ennemie !*
N'a-t-il donc tant veſcu que pour cette infamie ?
Vous n'entendrez par tout qu'injurieux brocards
Et ſur vous & ſur lui fondre de toutes parts.
  Que veut-il, dira-t-on ? Quelle fougue indiſcrete
Ramene ſur les rangs encor ce vain Athlete ?
Quels pitoyables Vers ! Quel ſtile languiſſant !
Malheureux, laiſſe en paix ton cheval vieilliſſant,
De peur que tout à coup efflanqué, ſans haleine,
Il ne laiſſe, en tombant, ſon Maiſtre ſur l'arene.
Ainſi s'expliqueront nos Cenſeurs ſourcilleux :
Et bien-toſt vous verrez mille Auteurs pointilleux
Piece à piece eſpluchant vos ſons & vos paroles,
Interdire chez vous l'entrée aux hyperboles ;
Traiter tout noble mot de terme hazardeux,
Et dans tous vos Diſcours, comme monſtres hideux,

REMARQUES.

Vers 20. *Et s'attaqua ſoy-meſme,* &c.] Satire IX.

Vers 25. *Mais aujourd'huy qu'enfin la vieilleſſe venuë.*] L'Auteur expoſe dans une Lettre à M. de Maucroix ſon jugement ſur ce vers & les trois ſuivans. V. Tome II.

Vers 28. *Onze luſtres complets ſurchargez de trois ans.*] Cinquante-huit ans.

Vers 37. —— *O vieilleſſe ennemie !* &c.] Vers du Cid. Acte I. Scéne 4.

Vers 44. *Malheureux, laiſſe en paix,* &c.] C'eſt la traduction de ces deux vers d'Horace, Epître 1. Livre I.

Solve ſeneſcentem maturè ſanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, & ilia ducat.

Hüer la Metaphore, & la Metonymie;
(Grands mots que Pradon croit des termes de Chymie:)
Vous souftenir qu'un Lit ne peut eftre effronté;
Que nommer la Luxure eft une impureté.
En vain contre ce flot d'averfion publique
Vous tiendrez quelque temps ferme fur la Boutique;
Vous irez à la fin, honteufement exclus,
Trouver au Magazin Pyrame, & Regulus,
Ou couvrir chez Thierry, d'une feüille encor neuve,
Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve;
Puis, en triftes lambeaux femez dans les Marchez,
Souffrir tous les affronts au Jonas reprochez.
Mais quoi, de ces difcours bravant la vaine attaque,
Desja comme les Vers de Cinna, d'Andromaque,
Vous croyez à grands pas chez la Pofterité
Courir, marquez au coin de l'immortalité.
Hé bien, contentez donc l'orgueil qui vous enyvre.
Montrez-vous, j'y confens: mais, du moins, dans mon Livre
Commencez par vous joindre à mes premiers Efcrits.
C'eft là qu'à la faveur de vos Freres cheris,

REMARQUES.

Vers 56. *Que nommer la Luxure eft une impureté.*] M. Perrault dans fon *Apologie des Femmes*, avoit fait un crime à l'Auteur d'avoir employé les expreffions de *Héros à voix luxurieufe*, & de *Morale lubrique*, en parlant des Perfonnages introduits dans les Operas, & de leur morale. M. Arnauld le juftifia dans une Lettre inférée ici à la fin du Volume II.

Vers 60. —— *Pyrame & Régulus.*] Tragédies de Pradon.

Vers 62. *Les Meditations de Buzée & d'Hayneuve.*] L'Auteur étant un jour dans la Boutique de Thierry fon Libraire, s'apperçut que les Tragédies de Pradon fervoient d'enveloppe aux Méditations du P. *Julien Hayneuve*, Jéfuite. Le P. *Buzée*, autre Jéfuite, a fait auffi des Méditations.

Vers 64. —— *Tous les affronts au Jonas reprochez.*] *Jonas*, Poëme héroïque, non

Peut-eſtre enfin ſoufferts, comme Enfans de ma plume,
Vous pourrez vous ſauver, eſpars dans le volume.
Que ſi meſmes un jour le Lecteur gracieux,
Amorcé par mon nom, ſur vous tourne les yeux;
Pour m'en recompenſer, mes Vers, avec uſure,
De voſtre Auteur alors faites-luy la peinture:
Et, ſur tout, prenez ſoin d'effacer bien les traits
Dont tant de Peintres faux ont fleſtri mes portraits.
Dépoſez hardiment: qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Cenſeur qu'ils ont peint ſi noir & ſi terrible,
Fut un Eſprit doux, ſimple, ami de l'Equité,
Qui cherchant dans ſes Vers la ſeule Verité,
Fit, ſans eſtre malin, ſes plus grandes malices,
Et qu'enfin ſa candeur ſeule a fait tous ſes vices.
Dites, que harcelé par les plus vils Rimeurs,
Jamais, bleſſant leurs Vers, il n'effleura leurs mœurs:
Libre dans ſes diſcours, mais pourtant tousjours ſage;
Aſſez foible de corps, aſſez doux de viſage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la Vertu pluſtoſt que vertueux.

REMARQUES.

vendu. V. le vers 91. de la Satire IX.

Vers 66. —— *De Cinna, d'Andromaque.*] *Cinna*, Tragédie de Corneille: *Andromaque*, Tragédie de Racine.

Vers 81. *Depoſez hardiment*, &c.] L'Auteur a fait mettre ces vers au bas de ſon Portrait, en les diſpoſant ainſi:

Tu peux voir dans ces traits, qu'au fond cet Homme horrible,
Ce Cenſeur qu'on a creû ſi noir & ſi terrible,
Fut un eſprit doux, ſimple, amy de l'Equité,
Qui cherchant dans ſes vers la ſeule Verité,
Fit, ſans eſtre malin, ſes plus grandes malices;
Et ſa candeur fit tous ſes vices.

Que ſi quelqu'un, mes Vers, alors vous importune,
Pour ſçavoir mes parens, ma vie & ma fortune,
Contez-lui, qu'allié d'aſſez hauts Magiſtrats,
Fils d'un Pere Greffier, né d'ayeux Avocats;
Dés le berceau perdant une fort jeune Mere,
Reduit, ſeize ans aprés, à pleurer mon vieux Pere;
J'allai d'un pas hardi, par moi-meſme guidé,
Et de mon ſeul Genie en marchant ſecondé,
Studieux amateur & de Perſe & d'Horace,
Aſſez prés de Regnier m'aſſeoir ſur le Parnaſſe.
Que par un coup du Sort au grand jour amené,
Et des bords du Permeſſe à la Cour entraiſné,
Je ſçeûs, prenant l'eſſor par des routes nouvelles,
Eſlever aſſez haut mes Poëtiques aiſles;
Que ce Roy, dont le nom fait trembler tant de Roys,
Voulut bien que ma main crayonnaſt ſes exploits:

REMARQUES.

Vers 95. —— *Allié d'aſſez hauts Magiſtrats.*] MM. de Bragelogne; Amelot Préſident à la Cour des Aydes; Gilbert Préſident aux Enquêtes, Gendre de M. Dongois; De Lionne, Grand Audiencier de France; & pluſieurs autres familles illuſtres dans la Robe.

Vers 96. —— *Né d'Aieux Avocats.*] Il tire ſon origine de *Jean Boileau*, Notaire & Secretaire du Roi, qui obtint des Lettres de Nobleſſe pour lui & pour ſa poſtérité, au mois de Septembre 1371. *Jean Boileau* fut un des quatre nommés pour exercer ſa Charge près du Parlement; & *Henri Boileau* ſon Petit-fils, fut reçû en 1408. Avocat du Roi en la même Cour. Quelques-uns de leurs Deſcendans ont été Avocats célébres.

Vers 97. *Dès le berceau perdant une fort jeune Mere.*] Il n'avoit qu'onze mois quand *Anne Denielle* ſa Mere mourut âgée de 23. ans en 1637.

Vers 98. *Reduit ſeize ans aprés à pleurer mon vieux Pere.*] Il mourut en 1657. âgé de 73. ans.

Vers 108. —— *Craïonnaſt ſes Exploits.*] Il fut nommé pour écrire l'Hiſtoire du Roi avec M. Racine en 1677.

Vers 109. *Que plus d'un Grand*, &c.] Madame la Ducheſſe d'Orléans, premiere Femme de Monſieur. Le Grand Prince de Condé, & M. le Prince ſon Fils. M. le Prince de Conti. M. le Premier Préſident de Lamoignon; M. le Maréchal de Vivonne;

Que

Que plus d'un Grand m'aima jusques à la tendresse ;
Que ma veuë à Colbert inspiroit l'allegresse :
Qu'aujourd'huy mesme encor de deux sens affoibli,
Retiré de la Cour, & non mis en oubli ;
Plus d'un Heros espris des fruits de mon estude,
Vient quelquefois chez moy gouster la solitude.
Mais des heureux regards de mon Astre estonnant
Marquez bien cet effet encor plus surprenant,
Qui dans mon souvenir aura tousjours sa place :
Que de tant d'Escrivains de l'Escole d'Ignace,
Estant, comme je suis, ami si declaré,
Ce Docteur toutefois si craint, si reveré,
Qui contre Eux de sa plume espuisa l'energie,
Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.
Sur mon tombeau futur, mes Vers, pour l'énoncer,
Courez en lettres d'or de ce pas vous placer.
Allez jusqu'où l'Aurore en naissant voit l'Hydaspe,
Chercher, pour l'y graver, le plus precieux Jaspe.

REMARQUES.

& Mesdames de Montespan, & de Thiange, ses Sœurs : enfin toute la Cour, excepté M. le Duc de Montauzier : *Præter atrocem animum Catonis.* Encore lui accorda-t-il dans la suite son amitié.

Vers 111. —— *De deux sens affoibli.*] De la vûë, & de l'ouïe.

Vers 112. *Retiré de la Cour, & non mis en oubli.*] Il s'en étoit retiré en 1690. pour jouir du repos & de la liberté. *Et non mis en oubli*, lorsqu'il y retourna pour apprendre au Roi la mort de M. Racine. Le Roi le reçut avec bonté ; & quand il voulut se retirer, en lui faisant voir sa montre qu'il tenoit par hazard à la main, il lui dit : *Souvenez-vous que j'ai toujours à vous donner une heure par semaine, quand vous voudrez venir.*

Vers 113. *Plus d'un Heros*, &c.] M. le Duc, & M. le Prince de Conti, qui l'honoroient souvent de leurs visites à Auteüil ; M. de Pontchartrain, M. Daguesseau, M. le Marquis de Termes, M. de Cavois, & beaucoup d'autres.

Vers 125. —— *En naissant voit l'Hydaspe.*] Fleuve des Indes.

Sur tout, à mes rivaux ſçachez bien l'eſtaler.
Mais je vous retiens trop. C'eſt aſſez vous parler.
Desja, plein du beau feu qui pour vous le tranſporte,
Barbin impatient chez moy frappe à la porte.
Il vient pour vous chercher. C'eſt luy: j'entens ſa voix.
Adieu, mes Vers, adieu pour la derniere fois.





EPISTRE XI.

A MON JARDINIER.

L'Auteur s'entretient ici avec ſon Jardinier, & , par des diſcours proportionnés aux connoiſſances d'un Villageois, il lui explique les difficultés de la Poëſie, & la peine qu'il y a ſur-tout à exprimer noblement & avec élégance, les choſes qui ſont ſéches ou communes. De là il prend occaſion de lui prouver que ſans le travail il n'y a point de félicité pour l'Homme. Cette Epître fut compoſée en 1695. *Si on la compare avec la quatorziéme du Livre I. d'Horace, on verra que les deux Poëtes ont ſuivi des routes differentes.*

LAborieux Valet du plus commode Maiſtre,
Qui, pour te rendre heureux ici-bas, pouvoit naiſtre;
Antoine, Gouverneur de mon Jardin d'Auteüil,
Qui diriges chez moy l'If & le Chevre-feüil,
Et ſur mes Eſpaliers, induſtrieux Genie,
Sçais ſi bien exercer l'Art de la Quintinie;
O! que de mon Eſprit triſte & mal ordonné,
Ainſi que de ce champ par toy ſi bien orné,

REMARQUES.

Vers 3. *Antoine, Gouverneur de mon Jardin d'Auteüil.*] Antoine Riquié, né à Paris. M. Deſpréaux l'avoit trouvé dans cette Maiſon lorſqu'il l'acheta en 1685. & l'a toujours gardé à ſon ſervice. Voici ce qui donna occaſion à l'Epître qu'il lui adreſſe. Un jour qu'en travaillant à l'Ode ſur la priſe de Namur, il ſe promenoit dans ſon Jardin, & ſe livroit à ſon enthouſiaſme, il s'apperçut qu'Antoine l'écoutoit, & l'obſervoit au travers des feuillages. Antoine ſurpris, ne ſçavoit à quoi attribuer les tranſports de ſon Maître, & peu s'en fallut qu'il ne le ſoupçonnât d'avoir perdu l'eſprit. D'un autre côté les diverſes poſtures du Jardinier divertirent beaucoup le Maître. Ainſi ſe donnerent-ils quelque-temps la Comédie, ſans s'en appercevoir.

Vers 6. —— *L'Art de la Quintinie.*] Jean de la Quintinie, Directeur des Jardins fruitiers & potagers du Roi. Il a réduit en Art la culture des Arbres fruitiers.

Vers 7. *O! que de mon eſprit*, &c.] Horace, Epître 14. Livre I.

Certemus, ſpinas animône ego fortiùs, an tu
Evellas agro, & melior ſit Horatius, an res.

Ne puis-je faire oſter les ronces, les eſpines,
Et des defauts ſans nombre arracher les racines!
    Mais parle : Raiſonnons. Quand du matin au ſoir,
Chez moy pouſſant la beſche, ou portant l'arroſoir,
Tu fais d'un ſable aride une terre fertile,
Et rends tout mon Jardin à tes loix ſi docile;
Que dis-tu, de m'y voir reſveur, capricieux,
Tantoſt baiſſant le front, tantoſt levant les yeux,
De paroles dans l'air par eſlans envolées,
Effrayer les Oyſeaux perchez dans mes allées?
Ne ſoupçonnes-tu point, qu'agité du Demon,
Ainſi que ce Couſin des quatre Fils-Aymon,
Dont tu lis quelquefois la merveilleuſe hiſtoire,
Je rumine, en marchant, quelque endroit du Grimoire?
Mais non : Tu te ſouviens qu'au Village on t'a dit,
Que ton Maiſtre eſt nommé, pour coucher par eſcrit,
Les faits d'un Roy plus grand en ſageſſe, en vaillance,
Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.
Tu crois qu'il y travaille, & qu'au long de ce mur
Peut-eſtre en ce moment il prend Mons & Namur.
    Que penſerois-tu donc, ſi l'on t'alloit apprendre,
Que ce grand Chroniqueur des geſtes d'Alexandre,

REMARQUES.

Vers 20. *Ainſi que ce Couſin des quatre Fils-Aymon.*] Maugis, ſurnommé l'Enchanteur, vaillant & preux Chevalier, lequel au monde n'avoit ſon pareil en l'Art de Négromancie. L'Hiſtoire que nous avons des quatre Fils-Aymon, eſt fort ancienne. Ces Romans ſont les délices du Peuple, parce qu'ils ſont pleins d'avantures merveilleu-

Aujourd'huy meditant un projet tout nouveau,
S'agite, ſe demene, & s'uſe le cerveau,
Pour te faire à toi-meſme en rimes inſenſées
Un bizarre portrait de ſes folles penſées ?
Mon Maiſtre, dirois-tu, paſſe pour un Docteur,
Et parle quelquefois mieux qu'un Predicateur.
Sous ces arbres pourtant, de ſi vaines ſornettes
Il n'iroit point troubler la paix de ces Fauvettes,
S'il luy falloit tousjours, comme moy, s'exercer,
Labourer, couper, tondre, applanir, paliſſer ;
Et dans l'eau de ces puits ſans relaſche tirée,
De ce ſable eſtancher la ſoif deſmeſurée.
    Antoine, de nous deux tu crois donc, je le voi,
Que le plus occupé dans ce Jardin, c'eſt toi.
O ! que tu changerois d'avis & de langage !
Si deux jours ſeulement libre du jardinage,
Tout à coup devenu Poëte & bel Eſprit,
Tu t'allois engager à polir un Eſcrit,
Qui diſt, ſans s'avilir, les plus petites choſes,
Fiſt, des plus ſecs Chardons, des Oeillets & des Roſes ;
Et ſçeûſt meſme au diſcours de la Ruſticité
Donner de l'elegance & de la dignité ;

REMARQUES.

ſes, & de prodiges inouis.

Vers 26. *Que Charlemagne aidé des douze Pairs de France.*] Alluſion à un Ouvrage intitulé : *La Conquête de Charlemagne, grand Roi de France & des Eſpagnes ; avec les faits & les geſtes des douze Pairs de France*, &c. V. les Recherches de Paſquier, Livre II. chap. 9. & 10.

Un Ouvrage, en un mot, qui juſte en tous ſes termes,
Sçeûſt plaire à Dagueſſeau, ſçeûſt ſatisfaire Termes;
Sçeûſt, dis-je, contenter, en paroiſſant au jour,
Ce qu'ont d'Eſprits plus fins & la Ville & la Cour.
Bien-toſt de ce travail revenu ſec & paſle,
Et le teint plus jauni que de vingt ans de haſle:
Tu dirois, reprenant ta pelle & ton rateau;
J'aime mieux mettre encor cent arpens au niveau,
Que d'aller follement, égaré dans les nuës,
Me laſſer à chercher des viſions cornuës;
Et pour lier des mots ſi mal s'entr'accordans,
Prendre dans ce jardin la Lune avec les dents.

Approche donc, & vien; qu'un Pareſſeux t'apprenne,
Antoine, ce que c'eſt que fatigue & que peine.
L'Homme ici-bas touſjours inquiet & geſné,
Eſt, dans le repos meſme, au travail condamné.
La fatigue l'y ſuit. C'eſt en vain qu'aux Poëtes
Les neuf trompeuſes Sœurs, dans leurs douces retraites,
Promettent du repos ſous leurs ombrages frais:
Dans ces tranquilles Bois pour Eux plantez exprés,
La Cadence auſſi-toſt, la Rime, la Céſure,
La riche Expreſſion, la nombreuſe Meſure,
Sorcieres, dont l'amour ſçait d'abord les charmer,
De fatigues ſans fin viennent les conſumer.

REMARQUES.

Vers 54. *Sçeuſt plaire à Dagueſſeau,* &c.] Henri-François Dagueſſeau, alors Avocat Général au Parlement de Paris, enſuite Procureur Général, aujourd'hui Chancellier de France.

Ibid. —— *Sçeuſt ſatisfaire Termes.*]

Sans ceſſe pourſuivant ces fugitives Fées,
On voit ſous les Lauriers haleter les Orphées.
Leur Eſprit toutefois ſe plaiſt dans ſon tourment,
Et ſe fait de ſa peine un noble amuſement.
Mais je ne trouve point de fatigue ſi rude,
Que l'ennuyeux loiſir d'un Mortel ſans eſtude,
Qui jamais ne ſortant de ſa ſtupidité,
Souſtient, dans les langueurs de ſon oiſiveté,
D'une laſche Indolence eſclave volontaire,
Le penible fardeau de n'avoir rien à faire.
Vainement offuſqué de ſes penſers eſpais,
Loin du trouble & du bruit il croit trouver la paix.
Dans le calme odieux de ſa ſombre pareſſe,
Tous les honteux Plaiſirs, Enfans de la Molleſſe,
Uſurpant ſur ſon Ame un abſolu pouvoir,
De monſtrueux deſirs le viennent eſmouvoir,
Irritent de ſes ſens la fureur endormie,
Et le font le joüet de leur triſte infamie.
Puis ſur leurs pas ſoudain arrivent les Remords;
Et bien-toſt avec Eux tous les Fleaux du corps,
La Pierre, la Colique, & les Gouttes cruelles.
Guenaud, Rainſſant, Brayer, preſqu'auſſi triſtes qu'Elles,
Chez l'indigne Mortel courent tous s'aſſembler,
De travaux douloureux le viennent accabler;

REMARQUES.

Roger de Pardaillan de Gondrin, Marquis de Termes, mort en 1704.

Vers 98. *Guenaud, Rainſſant, Brayer*, &c.] Trois fameux Médecins de Paris.

Sur le duvet d'un Lit, theâtre de ſes geſnes,
Luy font ſcier des Rocs, luy font fendre des Cheſnes,
Et le mettent au point d'envier ton employ.
Reconnois donc, Antoine, & conclus avec moy,
Que la Pauvreté maſle, active & vigilante,
Eſt, parmi les travaux, moins laſſe & plus contente,
Que la Richeſſe oiſive au ſein des Voluptez.
  Je te vais ſur cela prouver deux veritez.
L'une, que le travail aux Hommes neceſſaire,
Fait leur felicité, pluſtoſt que leur miſere;
Et l'autre, qu'il n'eſt point de Coupable en repos.
C'eſt ce qu'il faut icy montrer en peu de mots.
Sui-moi donc. Mais je voi, ſur ce debut de proſne,
Que ta bouche deſja s'ouvre large d'une aune;
Et que les yeux fermez tu baiſſes le menton.
Ma foi, le plus ſeûr eſt de finir ce ſermon.
Auſſi-bien j'apperçoi ces Melons qui t'attendent,
Et ces Fleurs qui là-bas entre elles ſe demandent;
S'il eſt feſte au Village; & pour quel Saint nouveau
On les laiſſe aujourd'huy ſi long-temps manquer d'eau.



EPISTRE XII.

SUR L'AMOUR DE DIEU.

A M. L'ABBÉ RENAUDOT.

*Le sujet de cette Epître est l'*AMOUR DE DIEU. *Le Poëte, en traitant sa matiére avec la noblesse qui lui convient, a montré, comme il se l'étoit proposé, que la Poësie que l'on regarde quelquefois comme un amusement frivole, peut traiter cependant les sujets les plus relevés.*

DOCTE Abbé, tu dis vrai, l'Homme au crime attaché,
En vain, sans aimer Dieu, croit sortir du peché.
Toutefois n'en desplaise aux transports frenetiques
Du fougueux Moine auteur des troubles Germaniques,
Des tourmens de l'Enfer la salutaire Peur
N'est pas tousjours l'effet d'une noire vapeur,
Qui de remords sans fruit agitant le Coupable,
Aux yeux de Dieu le rende encor plus haïssable.
Cette utile frayeur, propre à nous penetrer,
Vient souvent de la Grace en nous preste d'entrer,
Qui veut dans nostre cœur se rendre la plus forte,
Et, pour se faire ouvrir, desja frape à la porte.

REMARQUES.

Vers 1. *Docte Abbé.*] Eusebe Renaudot, Prieur de Frossay en Bretagne, & de S. Christophe de Châteaufort, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & Membre de celle des Inscriptions & Belles Lettres. On sait qu'entr'autres Ouvrages il a publié deux volumes sur la *Perpetuité de la Foi*, pour servir d'addition à l'Ouvrage de M. Arnauld. Il a été regardé comme un des premiers hommes de son siécle par la connoissance profonde qu'il avoit des Langues Etrangeres, & sur-tout des Langues Orientales. Il mourut au mois de Septembre 1720.

Vers 4. *Du fougueux Moine*, &c.] Luther.

Si le Pecheur, poussé de ce saint mouvement,
Reconnoissant son crime, aspire au Sacrement,
Souvent Dieu tout à coup d'un vray zele l'enflamme.
Le Saint Esprit revient habiter dans son ame,
Y convertit enfin les tenebres en jour,
Et la crainte servile en filial amour.
C'est ainsi que souvent la Sagesse supresme,
Pour chasser le Demon, se sert du Demon mesme.
Mais lorsqu'en sa malice un Pecheur obstiné,
Des horreurs de l'Enfer vainement estonné,
Loin d'aimer, humble Fils, son veritable Pere,
Craint & regarde Dieu comme un Tyran severe;
Au bien qu'il nous promet ne trouve aucun appas,
Et souhaite en son cœur, que ce Dieu ne soit pas.
En vain la Peur sur lui remportant la victoire;
Aux pieds d'un Prestre il court descharger sa memoire.
Vil Esclave tousjours sous le joug du peché,
Au Demon qu'il redoute il demeure attaché.
L'amour essentiel à nostre penitence
Doit estre l'heureux fruit de nostre repentance.
Non, quoi que l'Ignorance enseigne sur ce poinct,
Dieu ne fait jamais grace à qui ne l'aime point.
A le chercher la Peur nous dispose & nous aide:
Mais il ne vient jamais, que l'amour ne succede.
Cessez de m'opposer vos discours imposteurs,
Confesseurs insensez, ignorans Seducteurs,

Qui pleins des vains propos, que l'Erreur vous debite,
Vous figurez qu'en vous, un pouvoir sans limite
Justifie à coup seûr tout Pecheur alarmé;
Et que sans aimer Dieu l'on peut en estre aimé.
Quoy donc, cher RENAUDOT, un Chrestien effroïable,
Qui jamais, servant Dieu, n'eut d'objet que le Diable;
Pourra, marchant tousjours dans des sentiers maudits,
Par des formalitez gagner le Paradis;
Et parmy les Esleûs dans la Gloire eternelle,
Pour quelques Sacremens reçeûs sans aucun zele,
Dieu fera voir aux yeux des Saints espouvantez
Son Ennemy mortel assis à ses costez?
Peut-on se figurer de si folles chimeres?
On voit pourtant, on voit des Docteurs, mesme austeres,
Qui les semant par tout, s'en vont pieusement
De toute pieté saper le fondement;
Qui, le cœur infecté d'erreurs si criminelles,
Se disent hautement les purs, les vrais Fidelles;
Traitant d'abord d'Impie, & d'Heretique affreux,
Quiconque ose pour Dieu se declarer contre Eux.
De leur audace en vain les vrais Chrestiens gemissent:
Prests à la repousser les plus hardis mollissent;
Et voyant contre Dieu le Diable accredité,
N'osent qu'en begayant prescher la verité.
Mollirons-nous aussi? Non, sans peur, sur ta trace,
Docte Abbé, de ce pas j'iray leur dire en face:

Ouvrez les yeux enfin, aveugles dangereux.
Oüi, je vous le ſouſtiens ; il ſeroit moins affreux,
De ne point reconnoiſtre un Dieu maiſtre du Monde,
Et qui regle à ſon gré le Ciel, la Terre & l'Onde ;
Qu'en avoüant qu'il eſt, & qu'il ſçeût tout former,
D'oſer dire qu'on peut luy plaire ſans l'aimer.
Un ſi bas, ſi honteux, ſi faux Chriſtianiſme
Ne vaut pas des Platons l'eſclairé Paganiſme ;
Et cherir les vrays biens, ſans en ſçavoir l'Auteur,
Vaut mieux, que ſans l'aimer, connoiſtre un Createur.
Expliquons-nous pourtant. Par cette ardeur ſi ſainte,
Que je veux qu'en un cœur amene enfin la crainte,
Je n'entens pas icy ce doux ſaiſiſſement,
Ces tranſports pleins de joye & de raviſſement,
Qui font des Bienheureux la juſte recompenſe ;
Et qu'un cœur rarement gouſte icy par avance.
Dans nous l'amour de Dieu fecond en ſaints deſirs,
N'y produit pas tousjours de ſenſibles plaiſirs.
Souvent le cœur qui l'a, ne le ſçait pas lui-meſme.
Tel craint de n'aimer pas, qui ſincerement aime :
Et tel croit au contraire eſtre bruſlant d'ardeur,
Qui n'eut jamais pour Dieu que glace & que froideur.
C'eſt ainſi quelquefois qu'un indolent Myſtique,
Au milieu des pechez tranquille Fanatique,

REMARQUES.

Vers 87. —— *Un indolent Myſtique.*] Les Quiétiſtes, dont les erreurs ont été condamnées par les Papes Innocent XI. & Innocent XII.

Du plus parfait amour penſe avoir l'heureux don ;
Et croit poſſeder Dieu dans les bras du Demon.
Voulez-vous donc ſçavoir, ſi la Foy dans voſtre ame
Allume les ardeurs d'une ſincere flamme ?
Conſultez-vous vous-meſme. A ſes regles ſouſmis,
Pardonnez-vous ſans peine à tous vos Ennemis ?
Combattez-vous vos ſens? Domptez-vous vos foibleſſes?
Dieu dans le Pauvre eſt-il l'objet de vos largeſſes ?
Enfin dans tous ſes points pratiquez-vous ſa Loy ?
Oüi, dites-vous. Allez, vous l'aimez, croyez-moy.
Qui fait exactement ce que ma Loy commande,
A pour moy, dit ce Dieu, *l'amour que je demande.*
Faites-le donc ; & ſeûr, qu'il nous veut ſauver tous,
Ne vous allarmez point pour quelques vains deſgouts,
Qu'en ſa ferveur ſouvent la plus ſainte ame eſprouve :
Marchez, courez à luy. Qui le cherche, le trouve.
Et plus de votre cœur il paroiſt s'eſcarter,
Plus par vos actions ſongez à l'arreſter.
Mais ne ſouſtenez point cet horrible blaſpheſme,
Qu'un Sacrement reçeû, qu'un Preſtre, que Dieu meſme,
Quoi que vos faux Docteurs oſent vous avancer,
De l'amour qu'on lui doit puiſſent vous diſpenſer.
Mais s'il faut, qu'avant tout, dans une ame Chreſtienne,
Diront ces grands Docteurs, l'amour de Dieu ſurvienne;
Puiſque ce ſeul amour ſuffit pour nous ſauver,
De quoy le Sacrement viendra-t-il nous laver?

Sa vertu n'eſt donc plus qu'une vertu frivole?
O le bel argument digne de leur Ecole!
Quoy, dans l'amour divin, en nos cœurs allumé,
Le vœu du Sacrement n'eſt-il pas renfermé?
Un Payen converti, qui croit un Dieu ſupreſme,
Peut-il eſtre Chreſtien qu'il n'aſpire au Bapteſme;
Ni le Chreſtien en pleurs eſtre vrayment touché,
Qu'il ne veüille à l'Egliſe avoüer ſon peché?
Du funeſte eſclavage, où le Demon nous traiſne,
C'eſt le Sacrement ſeul qui peut rompre la chaiſne.
Auſſi l'Amour d'abord y court avidement:
Mais luy-meſme il en eſt l'ame, & le fondement.
Lors qu'un Pecheur eſmeû d'une humble repentance,
Par les degrez preſcrits court à la Penitence,
S'il n'y peut parvenir, Dieu ſçait les ſuppoſer.
Le ſeul Amour manquant ne peut point s'excuſer.
C'eſt par luy que dans nous la Grace fructifie.
C'eſt luy qui nous ranime, & qui nous vivifie.
Pour nous rejoindre à Dieu, luy ſeul eſt le lien;
Et ſans luy, Foy, Vertus, Sacremens, tout n'eſt rien.
A ces Diſcours preſſans que ſçauroit-on reſpondre?
Mais, approchez; Je veux encor mieux vous confondre,
Docteurs. Dites-moy donc? Quand nous ſommes abſous,
Le Saint Eſprit eſt-il, ou n'eſt-il pas en Nous?
S'il eſt en Nous; peut-il, n'eſtant qu'amour luy-meſme,
Ne Nous eſchauffer point de ſon amour ſupreſme?

Et s'il n'eſt pas en Nous, Sathan tousjours vainqueur
Ne demeure-t-il pas maiſtre de noſtre cœur?
Avoüez donc qu'il faut qu'en Nous l'amour renaiſſe;
Et n'allez point, pour fuir la Raiſon qui vous preſſe,
Donner le nom d'amour au trouble inanimé,
Qu'au cœur d'un Criminel la Peur ſeule a formé.
L'ardeur qui juſtifie, & que Dieu nous envoye,
Quoyqu'icy bas ſouvent inquiete & ſans joye,
Eſt pourtant cette ardeur, ce meſme feu d'amour,
Dont bruſle un Bienheureux en l'eternel ſejour.
Dans le fatal inſtant qui borne noſtre vie,
Il faut que de ce feu noſtre ame ſoit remplie;
Et Dieu ſourd à nos cris, s'il ne l'y trouve pas,
Ne l'y rallume plus aprés noſtre trepas.
Rendez-vous donc enfin à ces clairs ſyllogiſmes;
Et ne pretendez plus par vos confus ſophiſmes,
Pouvoir encore aux yeux du Fidelle eſclairé
Cacher l'amour de Dieu dans l'Eſcole eſgaré.
Apprenez que la Gloire, où le Ciel nous appelle,
Un jour des vrays Enfans doit couronner le zele,
Et non les froids remords d'un Eſclave craintif,
Où crut voir Abely quelque amour negatif.

REMARQUES.

Vers 162. *Où crut voir Abely quelque amour négatif.*] Louis Abely, Pariſien, Docteur en Théologie, Auteur du Livre intitulé : *Medulla Theologica* ; mort en 1681. à S. Lazare, où il s'étoit retiré, après avoir quitté l'Evêché de Rodez.

Mais quoy ? J'entens desja plus d'un fier Scholaſtique,
Qui me voyant icy ſur ce ton dogmatique,
En vers audacieux traiter ces poincts ſacrez,
Curieux, me demande, où j'ay pris mes degrez :
Et ſi, pour m'eſclairer ſur ces ſombres matieres,
Deux cens Auteurs extraits m'ont preſté leurs lumieres.
Non. Mais pour decider, que l'Homme, qu'un Chreſtien
Eſt obligé d'aimer l'unique Auteur du bien,
Le Dieu qui le nourrit, le Dieu qui le fit naiſtre,
Qui nous vint par ſa mort donner un ſecond eſtre,
Faut-il avoir reçeu le bonnet Doctoral ;
Avoir extrait Gamache, Iſambert, & du Val ?
Dieu dans ſon Livre ſaint, ſans chercher d'autre Ouvrage,
Ne l'a-t-il pas eſcrit luy-meſme à chaque page ?
De vains Docteurs encore, ô prodige honteux !
Oſeront nous en faire un Probleſme douteux !
Viendront traiter d'erreur, digne de l'anatheſme,
L'indiſpenſable Loy d'aimer Dieu pour luy-meſme ;
Et par un Dogme faux dans nos jours enfanté,
Des devoirs du Chreſtien rayer la Charité !
Si j'allois conſulter chez Eux le moins ſevere,
Et luy diſois : Un fils doit-il aimer ſon Pere ?

REMARQUES.

Vers 174. —— *Gamache, Iſambert, & du Val.*] Philippe Gamache, Nicolas Iſambert, & André du Val, trois célébres Docteurs de Sorbonne, & Profeſſeurs en Théologie, dont les Ouvrages ſont imprimés. Ils vivoient dans le XVII. Siécle.

Ah !

Ah ! peut-on en douter, diroit-il brusquement ?
Et quand je leur demande en ce mesme moment :
L'Homme ouvrage d'un Dieu seul bon, & seul aimable,
Doit-il aimer ce Dieu son Pere veritable ?
Leur plus rigide Autheur n'ose le decider,
Et craint en l'affirmant de se trop hazarder.
Je ne m'en puis deffendre ; il faut que je t'escrive
La Figure bizarre, & pourtant assez vive,
Que je sçeûs l'autre jour employer dans son lieu,
Et qui deconcerta ces Ennemis de Dieu.
Au sujet d'un Escrit, qu'on nous venoit de lire,
Un d'entre-Eux m'insulta, sur ce que j'osay dire,
Qu'il faut, pour estre absous d'un crime confessé,
Avoir pour Dieu du moins un amour commencé.
Ce Dogme, me dit-il, est un pur Calvinisme.
O Ciel ! me voilà donc dans l'erreur, dans le schisme,
Et partant reprouvé. Mais, poursuivis-je alors,
Quand Dieu viendra juger les Vivans & les Morts,
Et des humbles Agneaux, objet de sa tendresse,
Separera des Boucs la troupe pecheresse,
A tous il nous dira, severe, ou gracieux,
Ce qui nous fit impurs ou justes à ses yeux.
Selon Vous donc, à Moy reprouvé, bouc infame,
Va brusler, dira-t-il, en l'eternelle flamme,
Malheureux, qui soustins, que l'Homme deût m'aimer ;
Et qui sur ce sujet, trop prompt à declamer,

Pretendis, qu'il falloit, pour flechir ma Juſtice,
Que le Pecheur, touché de l'horreur de ſon vice,
De quelque ardeur pour moy ſentiſt les mouvemens,
Et gardaſt le premier de mes Commandemens.
Dieu, ſi je vous en croy, me tiendra ce langage.
Mais à Vous, tendre Agneau, ſon plus cher heritage,
Orthodoxe Ennemy d'un Dogme ſi blaſmé,
Venez, Vous dira-t-il, Venez mon Bien-aimé:
Vous, qui dans les detours de vos raiſons ſubtiles
Embarraſſant les mots d'un des plus ſaints Conciles,
Avez delivré l'Homme, ô l'utile Docteur!
De l'importun fardeau d'aimer ſon Createur.
Entrez au Ciel, Venez, comblé de mes loüanges,
Du beſoin d'aimer Dieu deſabuſer les Anges.
A de tels mots, ſi Dieu pouvoit les prononcer,
Pour moy je reſpondrois, je croy, ſans l'offenſer:
O! que, pour vous mon cœur moins dur, & moins farouche,
Seigneur, n'a-t-il, helas! parlé comme ma bouche!
Ce ſeroit ma reſponſe à ce Dieu fulminant.
Mais Vous, de ſes douceurs objet fort ſurprenant,
Je ne ſçais pas comment, ferme en voſtre Doctrine,
Des ironiques mots de ſa bouche divine
Vous pourriez ſans rougeur, & ſans confuſion,
Souſtenir l'amertume, & la deriſion.

REMARQUES.

Vers 220. —— *D'un des plus ſaints Conciles.*] Le Concile de Trente.

L'audace du Docteur, par ce diſcours frapée,
Demeura ſans replique à ma Proſopopée.
Il ſortit tout à coup, & murmurant tout bas
Quelques termes d'aigreur que je n'entendis pas,
S'en alla chez Binsfeld, ou chez Baſile Ponce,
Sur l'heure à mes raiſons chercher une reſponſe.

REMARQUES.

Vers 239. *S'en alla chez Binsfeld, ou chez Baſile Ponce.*] Deux Défenſeurs de la fauſſe Attrition. *Pierre Binsfeld* étoit Suffragant de Tréves, & Docteur en Théologie. *Baſile Ponce*, étoit de l'Ordre de Saint Auguſtin.





AVERTISSEMENT
SUR L'ART POETIQUE.

Monsieur Despréaux a infiniment contribué par ses premieres productions à bannir les pointes & l'affectation qui regnoient avant luy; & c'est à luy principalement que la France est redevable de cette justesse & de cette solidité qui éclatent dans les Ouvrages de nos bons Ecrivains. Mais c'étoit peu pour lui d'avoir corrigé les Poëtes par sa critique, s'il ne les avoit encore instruits par ses préceptes. Dans cette vuë il pensa à composer un Art Poëtique.

Le célébre M. Patru, à qui il avoit communiqué son dessein, ne crut pas qu'il fût possible de l'executer avec succés. Il convenoit, qu'à l'exemple d'Horace, on pouvoit bien expliquer les régles générales de la Poësie; mais pour les régles particulieres, ce détail ne lui paroissoit pas propre à être mis en Vers François.

Mais les difficultez, loin d'effrayer notre Poëte, ne servirent qu'à l'animer. Il commença dès lors à travailler à son Art Poëtique, & quelque temps aprés il en recita le commencement à son Ami, qui voyant un debut si noble, changea bien de sentiment.

L'Art Poëtique, si on considere la difficulté de l'entre-

prise & la beauté des Vers, passera tousjours pour le chef-d'œuvre de l'Auteur.

Il parut pour la premiere fois en 1672. & M. le Chancellier Seguier estant mort cette mesme année, ce fut le Roy qui scella le Privilege.



Tremolieres inv. Ravenet Sculp.

L'ART POËTIQUE.

CHANT PREMIER.

Dans ce premier Chant, l'Auteur donne des régles générales ; mais ces régles n'appartiennent point si proprement à la Poësie, qu'elles ne puissent aussi être pratiquées utilement dans les autres genres d'écrire. Une courte digression renferme l'histoire de la Poësie Françoise, depuis Villon jusqu'à Malherbe.



C'EST en vain qu'au Parnasse un temeraire Autheur
Pense de l'Art des Vers atteindre la hauteur.
S'il ne sent point du Ciel l'influence secrette,
Si son Astre en naissant ne l'a formé Poëte,

REMARQUES.

Vers 1. *C'est en vain qu'au Parnasse,* &c.] On ne peut être Poëte sans génie. M. Despréaux plein de cette maxime, en fait le fondement de toutes ses régles.

Vers 6. *Pour lui Phebus est sourd,* &c.] Hor. *de Arte poët.* v. 385.

Tu nihil invitâ dices, faciesve Minervâ.

Vers 12. *Et consultez long-temps votre esprit & vos forces.*] Horace, Art Poëtique, v. 38.

Sumite materiam vestris, qui scribitis, æquam
Viribus ; & versate diu quid ferre recusent,
Quid valeant humeri.

Vers 21. *Ainsi, Tel autrefois.*] Saint Amant, Auteur du *Moïse sauvé.* Il s'étoit formé, selon M. Despréaux, du mauvais

Dans ſon genie eſtroit il eſt touſjours captif.
Pour luy Phebus eſt ſourd, & Pegaſe eſt retif.
O vous donc, qui bruſlant d'une ardeur perilleuſe,
Courez du bel Eſprit la carriere eſpineuſe,
N'allez pas ſur des Vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour Genie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-temps voſtre eſprit & vos forces.
La Nature fertile en Eſprits excellens,
Sçait entre les Autheurs partager les talens.
L'un peut tracer en vers une amoureuſe flamme:
L'autre, d'un trait plaiſant aiguiſer l'Epigramme.
Malherbe d'un Heros peut vanter les Exploits;
Racan chanter Philis, les Bergers, & les Bois.
Mais ſouvent un Eſprit qui ſe flatte, & qui s'aime.
Méconnoiſt ſon Genie, & s'ignore ſoy-meſme.
Ainſi Tel autrefois, qu'on vit avec Faret
Charbonner de ſes vers les murs d'un cabaret,
S'en va mal à propos, d'une voix inſolente,
Chanter du peuple Hebreu la fuite triomphante;

REMARQUES.

de Regnier, ainſi que Benſerade du mauvais de Voiture.

Ibid. —— *Qu'on vit avec Faret.*] Nicolas Faret, de l'Académie Françoiſe, ami particulier de Saint Amant, qui l'a célébré dans ſes vers comme un illuſtre débauché, quoiqu'il fût aſſez réglé dans ſes mœurs. Mais la commodité de ſon nom qui rimoit à *Cabaret*, étoit en partie cauſe de ce *bruit* que Saint Amant lui avoit donné. Ce ſont les termes de M. Péliſſon, Hiſt. de l'Acad. Françoiſe.

Vers 22. *Charbonner de ſes vers les murs d'un Cabaret.*] Martial, XII. Epigr. *62.*

Nigri fornicis ebrium Poëtam,
Qui carbone rudi, putrique creta
Scribit carmina.

Et pourſuivant Moïſe au travers des deſerts,
Court avec Pharaon ſe noyer dans les mers.
Quelque ſujet qu'on traite, ou plaiſant, ou ſublime,
Que tousjours le bon ſens s'accorde avec la rime.
L'un l'autre vainement ils ſemblent ſe haïr;
La Rime eſt une eſclave, & ne doit qu'obeïr.
Lors qu'à la bien chercher d'abord on s'évertuë;
L'eſprit à la trouver aiſément s'habituë.
Au joug de la Raiſon ſans peine elle fléchit;
Et loin de la geſner, la ſert & l'enrichit.
Mais lors qu'on la neglige, elle devient rebelle;
Et pour la ratraper, le ſens court aprés elle.
Aimez donc la Raiſon. Que tousjours vos Eſcrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.
La pluſpart, emportez d'une fougue inſenſée,
Tousjours loin du droit ſens vont chercher leur penſée.
Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs Vers monſtrueux,
S'ils penſoient ce qu'un autre a pû penſer comme eux.
Evitons ces excés. Laiſſons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au Bon ſens: mais pour y parvenir,
Le chemin eſt gliſſant & penible à tenir.

REMARQUES.

Vers 51. *S'il rencontre un Palais*, &c.] Scudéri, Livre 3. de ſon *Alaric*, employe ſeize grandes pages de trente vers chacune, à la deſcription d'un Palais: commençant par la façade, & finiſſant par le jardin.

Vers 56. *Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales.*] Ce Vers, à côté duquel on a mis dans toutes les éditions *Vers de Scudéri*, ſe lit ainſi dans l'*Alaric*:

Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont que Couronnes.

L'Auteur a changé ce dernier mot, pour faire mieux ſentir l'abondance ſtérile dont il parle: car l'*Aſtragale* eſt une petite mou-

Pour

Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-toſt on ſe noye.
La Raiſon, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voye.
Un Autheur, quelquefois trop plein de ſon objet,
Jamais ſans l'épuiſer n'abandonne un ſujet.
S'il rencontre un Palais, il m'en dépeint la face.
Il me promene aprés de terraſſe en terraſſe.
Icy s'offre un perron; là regne un corridor.
Là ce balcon s'enferme en un baluſtre d'or.
Il compte des plafonds les ronds & les ovales.
Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales.
Je ſaute vingt feüillets pour en trouver la fin;
Et je me ſauve à peine au travers du jardin.
Fuyez de ces Autheurs l'abondance ſterile;
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant:
L'eſprit raſſaſié le rejette à l'inſtant.
Qui ne ſçait ſe borner, ne ſçeût jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un Vers eſtoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'eſtre long, & je deviens obſcur.

REMARQUES.

lure ronde qui entoure le haut du fuſt d'une colonne. Il appelloit ordinairement les Romans de Scudéri, une Boutique de verbiage.

Vers 61. *Tout ce qu'on dit de trop eſt fade & rebutant.*] Regle admirable pour tous les genres, & qu'il ne faut pas rapporter au ſeul genre didactique. Horace, Art Poët.

Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.

Vers 64. *Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.*] Horace, Art Poëtique, vers 31.

In vitium ducit culpæ fuga, ſi caret arte.

Vers 66. *J'évite d'eſtre long & je deviens obſcur.*] Horace, Art poëtique, vers 25.

———————— Brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio : ſectantem lævia nervi
Deficiunt animique : profeſſus grandia turget.

L'un n'eſt point trop fardé; mais ſa Muſe eſt trop nuë.
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nuë.
Voulez-vous du public meriter les amours?
Sans ceſſe en eſcrivant variez vos diſcours.
Un ſtile trop égal & tousjours uniforme,
En vain brille à nos yeux; il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces Autheurs nez pour nous ennuyer,
Qui tousjours ſur un ton ſemblent pſalmodier.
Heureux, qui dans ſes Vers ſçait d'une voix legere,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſevere!
Son livre aimé du Ciel & cheri des Lecteurs,
Eſt ſouvent chez Barbin entouré d'acheteurs.
Quoi que vous écriviez, évitez la baſſeſſe.
Le ſtile le moins noble a pourtant ſa nobleſſe.
Au mépris du Bon ſens, le Burleſque effronté
Trompa les yeux d'abord, plût par ſa nouveauté.
On ne vit plus en Vers que pointes triviales.
Le Parnaſſe parla le langage des Hales.

REMARQUES.

Serpit humi tutus nimium, timiduſque procellæ.

Vers 75. *Heureux qui dans ſes vers*, &c.] Horace, Art poëtique, vers 342.

Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,
Lectorem delectando pariterque monendo.

Vers 81. *Au meſpris du bon ſens, le Burleſque*, &c.] Le ſtile Burleſque fut extrêmement en vogue depuis le commencement du dernier ſiécle, juſques vers l'an 1660.

Vers 85. *La licence à rimer alors n'eut plus de frein.*] Elle alla ſi loin, que l'on s'aviſa de mettre la Paſſion de JESUS-CHRIST en vers Burleſques.

Vers 86. *Apollon traveſti*, &c.] Alluſion au *Virgile traveſti* de Scarron.

Ibid. —— *Devint un Tabarin.*] Bouffon très-groſſier, valet de Mondor. Ce Mondor étoit un Charlatan, ou Vendeur de baume, qui établiſſoit ſon théatre dans la Place Dauphine, vers le commencement du dix-ſeptiéme Siécle. Il rouloit auſſi dans les autres Villes du Royaume, avec *Tabarin*, le Bouffon de ſa Troupe. Les plaiſanteries de *Tabarin* ont été imprimées pluſieurs fois à Paris & à Lyon, avec Privilége, ſous le titre de *Recueil des Queſ-*

La licence à rimer, alors n'eut plus de frein.
Apollon traveſti devint un Tabarin.
Cette contagion infecta les Provinces,
Du Clerc & du Bourgeois paſſa juſques aux Princes.
Le plus mauvais Plaiſant eut ſes approbateurs,
Et juſqu'à Daſſouci, tout trouva des Lecteurs.
Mais de ce ſtile enfin la Cour deſabuſée,
Dedaigna de ces Vers l'extravagance aiſée;
Diſtingua le naïf, du plat & du bouffon;
Et laiſſa la Province admirer le Typhon.
Que ce ſtile jamais ne ſoüille voſtre Ouvrage.
Imitons de Marot l'élegant badinage;
Et laiſſons le Burleſque aux Plaiſans du Pont-neuf.
Mais n'allez point auſſi ſur les pas de Brebeuf,
Meſme en une Pharſale, entaſſer ſur les rives,
De morts & de mourans cent montagnes plaintives.

REMARQUES.

tions & Fantaiſies Tabariniques. Elles ne roulent que ſur des matiéres d'une groſſiéreté inſupportable, & qui ne peuvent plaire qu'à la canaille.

Vers 90. *Et, juſqu'à Daſſouci, tout trouva des Lecteurs.*] Charles Coypeau-Daſſouci, a mis en vers Burleſques le *Raviſſement de Proſerpine*, de Claudien; & une partie des Métamorphoſes d'Ovide, ſous le titre d'*Ovide en belle humeur. Daſſouci* étoit fils d'un Avocat au Parlement; il nâquit à Paris en 1604. & mourut âgé d'environ 75. ans, après avoir eu des avantures très-bizarres, qu'il a publiées lui-même, & dont le ſtile eſt preſque bouffon.

Vers 94. ——— *Admirer le Typhon.*] *Typhon*, ou la *Gigantomachie*, Poëme burleſque de Scarron, dans lequel il décrit la guerre des Géans contre les Dieux. Il parut en 1644. M. Deſpréaux convenoit que les premiers Vers de ce Poëme ſont d'une plaiſanterie aſſez fine.

Vers 96. *Imitons de Marot l'élegant badinage.*] L'Auteur entend cette maniere naïve de dire les choſes, qui fait le caractére de Marot, & non pas l'affectation de ſon langage.

Vers 97. ——— *Aux Plaiſans du Pont-Neuf.*] Les Vendeurs de Mithridate, & les joueurs de Marionnettes ſe placent depuis long-temps ſur le Pont-neuf.

Vers 100. *De morts & de mourans cent montagnes plaintives.*] Vers de Brebœuf, dans la Pharſale, Livre VII.

Prenez mieux voſtre ton. Soyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agreable ſans fard.
N'offrez rien au Lecteur que ce qui peut luy plaire.
Ayez pour la cadence une oreille ſevere.
Que tousjours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hemiſtiche ; en marque le repos.
Gardez qu'une voyelle, à courir trop haſtée,
Ne ſoit d'une voyelle en ſon chemin heurtée.
Il eſt un heureux choix de mots harmonieux.
Fuyez des mauvais ſons le concours odieux.
Le Vers le mieux rempli, la plus noble penſée
Ne peut plaire à l'eſprit, quand l'oreille eſt bleſſée.
Durant les premiers ans du Parnaſſe François,
Le caprice tout ſeul faiſoit toutes les loix.
La Rime, au bout des mots aſſemblez ſans meſure,
Tenoit lieu d'ornemens, de nombre & de céſure.
Villon ſçeût le premier, dans ces ſiecles groſſiers,
Débroüiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.
Marot bien-toſt aprés fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Maſcarades;

R E M A R Q U E S.

Vers 106. *Suſpende l'hémiſtiche*, &c.] L'Auteur donne ici l'exemple avec le précepte : en parlant de la Céſure, il l'a extrêmement marquée.

Vers 107. *Gardez qu'une voïelle*, &c.] Le concours vicieux de voïelles, appellé *Hiatus*.

Vers 117. *Villon ſçut le premier*, &c.] François Corbeuil, ſurnommé *Villon*, Poëte du quinziéme Siécle. D'autres Ecrivains ont fait le même honneur à Octavien de S. Gelais.

Vers 118. *Debroüiller l'art confus de nos vieux Romanciers.*] Les Ouvrages de nos vieux Poëtes François, ſont confus, & ſans ordre, témoin le Roman de la Roze, le plus eſtimé de tous.

Vers 124. *Reglant tout, broüilla tout.*] Ronſard conſeilloit d'employer indifféremment *tous les Dialectes* : Préface ſur la Fran-

A des refrains reglez aſſervit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.
Ronſard qui le ſuivit, par une autre methode,
Reglant tout, broüilla tout, fit un Art à ſa mode:
Et toutefois long-temps eut un heureux deſtin.
Mais ſa Muſe, en François parlant Grec & Latin,
Vid dans l'âge ſuivant, par un retour groteſque,
Tomber de ſes grands mots le faſte pedanteſque.
Ce Poëte orgueilleux trébuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Deſportes & Bertault.
Enfin Malherbe vint; & le premier en France,
Fit ſentir dans les Vers une juſte cadence:
D'un mot mis en ſa place enſeigna le pouvoir,
Et reduiſit la Muſe aux regles du devoir.
Par ce ſage Eſcrivain, la Langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les Stances avec grace apprirent à tomber;
Et le Vers ſur le Vers n'oſa plus enjamber.
Tout reconnut ſes loix, & ce Guide fidele
Aux Autheurs de ce temps ſert encor de modele.

REMARQUES.

ciade. *Et ne ſe faut ſoucier*, dit-il ailleurs, *ſi les vocables ſont Gaſcons, Poitevins, Normands, Manceaux, Lyonnois, ou d'autres païs.* Abregé de l'Art poëtique.

Vers 126. —— *En François parlant Grec & Latin.*] Ronſard a tellement chargé ſes Poëſies d'alluſions, & de mots tirés du Grec & du Latin, qu'il les a renduës ridicules & preſque inintelligibles. M. Deſpréaux citoit en exemple ce vers de Ronſard, qui dit à ſa Maîtreſſe :

Eſtes-vous pas ma ſeule Entélechie?

Sonnet 68. Livre I.

Vers 130. —— *Deſportes & Bertault.*] Philippe Deſportes, Abbé de Tiron, & Jean Bertault, Evêque de Séez, Poëtes aſſez eſtimés, vivoient ſous les régnes d'Henri III. & d'Henri IV.

Marchez donc ſur ſes pas, aimez ſa pureté,
Et de ſon tour heureux imitez la clarté.
Si le ſens de vos Vers tarde à ſe faire entendre,
Mon eſprit auſſi-toſt commence à ſe détendre;
Et de vos vains diſcours prompt à ſe détacher,
Ne ſuit point un Autheur, qu'il faut tousjours chercher.

Il eſt certains Eſprits, dont les ſombres penſées
Sont d'un nuage épais tousjours embarraſſées.
Le jour de la Raiſon ne le ſçauroit percer.
Avant donc que d'eſcrire, apprenez à penſer.
Selon que noſtre Idée eſt plus ou moins obſcure,
L'Expreſſion la ſuit ou moins nette ou plus pure.
Ce que l'on conçoit bien, s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.

Sur tout, qu'en vos Eſcrits la Langue reverée,
Dans vos plus grands excés vous ſoit tousjours ſacrée.
En vain vous me frapez d'un ſon melodieux.
Si le terme eſt impropre, ou le tour vicieux,
Mon eſprit n'admet point un pompeux Barbariſme,
Ni d'un Vers empoullé l'orgueilleux Soleciſme.

REMARQUES.

Vers 146. *Ne ſuit point un Auteur qu'il faut tousjours chercher.*] L'Auteur plaçoit dans la claſſe des Centuries de Noſtradamus, tout ce qui lui paroiſſoit écrit d'une maniere ſubtile, obſcure, impénétrable. La premiere de toutes les loix eſt la clarté.

Vers 153. *Ce que l'on conçoit bien*, &c.] Horace, Art poëtique.

Vers 40. ——— *Cui lecta potenter erit res,*
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.

Et vers 311. *Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.*

Vers 163. *Travaillez à loiſir*, &c.] Horace, Art poëtique, vers 388.

—— *Nonumque prematur in annum*, &c.

Vers 171. *Haſtez-vous lentement*, &c.] Ce mot renferme un grand ſens. Il étoit familier à l'Empereur Auguſte, à l'Empereur

Sans la Langue en un mot, l'Autheur le plus divin
Eſt tousjours, quoi qu'il faſſe, un méchant Eſcrivain.
  Travaillez à loiſir, quelque ordre qui vous preſſe,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.
Un ſtile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement.
J'aime mieux un ruiſſeau, qui ſur la molle arene,
Dans un pré plein de fleurs lentement ſe promene,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, ſur un terrain fangeux.
Haſtez-vous lentement, & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le métier remettez votre ouvrage.
Poliſſez-le ſans ceſſe, & le repoliſſez.
Ajoûtez quelquefois, & ſouvent effacez.
  C'eſt peu qu'en un Ouvrage, où les fautes fourmillent,
Des traits d'eſprit ſemez de temps en temps petillent.
Il faut que chaque choſe y ſoit miſe en ſon lieu;
Que le début, la fin, répondent au milieu;
Que d'un art délicat les pieces aſſorties
N'y forment qu'un ſeul tout de diverſes parties:

REMARQUES.

Titus, & à pluſieurs grands Hommes. *Feſtina lentè.*

Vers 172. *Vingt fois ſur le meſtier remettez voſtre ouvrage.*] Horace, Art poëtique, vers 292.

——— Carmen reprehendite, quod non
Multa dies, & multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non caſtigavit ad unguem.

Vers 174. *Ajouſtez quelquefois, & ſouvent effacez.*] Horace, Lib. I. Sat. 10. v. 72.

Sæpe ſtilum vertas, iterum quæ digna legi ſint
Scripturus.

Vers 178. *Que le debut, la fin, reſpondent au milieu.*] Horace, Art poëtique, vers 152.

Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum.

Vers 180. *N'y forment qu'un ſeul tout.*]

Que jamais du ſujet, le diſcours s'écartant,
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.
Craignez-vous pour vos Vers la cenſure publique?
Soyez-vous à vous-meſme un ſevere Critique.
L'Ignorance tousjours eſt preſte à s'admirer.
Faites-vous des Amis prompts à vous cenſurer.
Qu'ils ſoient de vos écrits les Confidens ſinceres,
Et de tous vos defauts les zelez adverſaires.
Dépoüillez devant eux l'arrogance d'Autheur:
Mais ſçachez de l'Ami diſcerner le Flatteur.
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous jouë.
Aimez qu'on vous conſeille,& non pas qu'on vous louë.
Un Flatteur auſſi-toſt cherche à ſe récrier.
Chaque Vers qu'il entend le fait extaſier.
Tout eſt charmant, divin; aucun mot ne le bleſſe.
Il trépigne de joye, il pleure de tendreſſe:
Il vous comble par tout d'éloges faſtueux.
La Verité n'a point cet air impetueux.
Un ſage Ami, tousjours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.

REMARQUES.

Horace, au même endroit, vers 23.

Denique, ſit quodvis ſimplex duntaxat, & unum.

Vers 185. *L'Ignorance tousjours eſt preſte à s'admirer.*] Horace, Livre II. Epiſt. 2. v. 106.

Ridentur mala qui componunt carmina: verùm
Gaudent ſcribentes, & ſe venerantur, & ultro
Si taceas laudant, quidquid ſcripſere beati.

Vers 190. *Mais ſçachez de l'Amy diſcerner le Flatteur.*] Le même, dans ſon Art poëtique, vers 424.

——— *Mirabor, ſi ſciet inter*
Noſcere mendacem, verumque beatus amicum.

Il ne pardonne point les endroits negligez.
Il renvoye en leur lieu les Vers mal arrangez.
Il reprime des mots l'ambitieuſe Emphaſe.
Icy le Sens le choque; & plus loin c'eſt la Phraſe.
Voſtre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir:
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un Ami veritable.
Mais ſouvent ſur ſes Vers un Autheur intraitable
A les protéger tous ſe croit intereſſé,
Et d'abord prend en main le droit de l'offenſé.
De ce Vers, direz-vous, l'expreſſion eſt baſſe.
Ah! Monſieur, pour ce Vers je vous demande grace,
Reſpondra-t-il d'abord. Ce mot me ſemble froid;
Je le retrancherois. C'eſt le plus bel endroit.
Ce tour ne me plaiſt pas. Tout le monde l'admire.
Ainſi tousjours conſtant à ne ſe point dédire;
Qu'un mot dans ſon Ouvrage ait paru vous bleſſer;
C'eſt un titre chez luy pour ne point l'effacer.
Cependant, à l'entendre, il cherit la Critique.
Vous avez ſur ſes Vers un pouvoir deſpotique.

REMARQUES.

Vers 193. *Un Flatteur auſſi-toſt*, &c.] Horace, au même endroit.

—— Clamabit enim: Pulchrè, benè, rectè:
Palleſcet ſuper his, etiam ſtillabit amicis
Ex oculis rorem: ſaliet, tundet pede terram.

Vers 199. *Un ſage Ami*, &c.] Le même, au même endroit, vers 445.

Vir bonus & prudens verſus reprehendet inertes:
Culpabit duros: incomptis allinet atrum
Tranſverſo calamo ſignum: ambitioſa recidet
Ornamenta: parum claris lucem dare coget.

Vers 219. *Cependant, à l'entendre, il cherit la critique.*] Perſe, Satire I. vers 55.

Et verum, inquis, amo: verum mihi dicite de me.

Mais tout ce beau diſcours, dont il vient vous flatter,
N'eſt rien qu'un piege adroit pour vous les reciter.
Auſſi-toſt il vous quitte, & content de ſa Muſe,
S'en va chercher ailleurs quelque Fat qu'il abuſe.
Car ſouvent il en trouve. Ainſi qu'en ſots Autheurs,
Noſtre ſiecle eſt fertile en ſots Admirateurs.
Et ſans ceux que fournit la Ville & la Province,
Il en eſt chez le Duc, il en eſt chez le Prince.
L'Ouvrage le plus plat, a chez les Courtiſans,
De tout temps rencontré de zelez Partiſans;
Et, pour finir enfin par un trait de Satire,
Un Sot trouve touſjours un plus Sot qui l'admire.



CHANT II.

Ici, & dans le troisiéme Chant, l'Auteur entre dans le détail, & donne le caractére & les régles particuliéres de chaque Poëme. Le second Chant est employé à décrire l'Idylle ou l'Eglogue, l'Elégie, l'Ode, le Sonnet, l'Epigramme, le Rondeau, la Ballade, le Madrigal, la Satire, & le Vaudeville. L'Auteur a sçû varier son stile avec tant d'art & tant d'habileté, qu'en parcourant les différentes espéces de Poësies, il use précisément du stile qui convient à chacune.

TElle qu'une Bergere, au plus beau jour de Feste,
De superbes Rubis ne charge point sa teste,
Et sans mesler à l'or l'éclat des Diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens:
Telle, aimable en son air, mais humble dans son stile,
Doit esclater sans pompe une élegante Idylle.
Son tour simple & naïf n'a rien de fastueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un Vers presomptueux.
Il faut que sa douceur flatte, chatoüille, éveille;
Et jamais de grands mots n'espouvante l'oreille.
Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois,
Jette là, de dépit, la Fluste & le Hautbois;
Et follement pompeux, dans sa verve indiscrette,
Au milieu d'une Eglogue entonne la Trompette.

REMARQUES.

Vers 11. *Mais souvent dans ce stile un Rimeur aux abois.*] L'Auteur pensoit que notre Langue étoit peu propre au genre Pastoral. « Heureux, disoit-il, nos meilleurs » Ecrivains, lorsqu'ils ont attrapé quelque » chose de son air, comme Segrais dans » ces Vers :

Ce Berger accablé de son mortel ennui
Ne se plaisoit qu'aux lieux aussi tristes que lui. Eglog. I.

De peur de l'escouter, Pan fuit dans les Roseaux;
Et les Nymphes, d'effroi, se cachent sous les Eaux.
Au contraire, cet Autre abject en son langage,
Fait parler ses Bergers comme on parle au Village.
Ses Vers plats & grossiers, despoüillez d'agrément,
Tousjours baisent la terre, & rampent tristement.
On diroit que Ronsard, sur ses *Pipeaux rustiques*,
Vient encor fredonner ses Idylles Gothiques;
Et changer sans respect de l'oreille & du son,
Lycidas en Pierrot, & Phyllis en Toinon.
Entre ces deux excés la route est difficile.
Suivez, pour la trouver, Theocrite & Virgile.
Que leurs tendres Escrits, par les Graces dictez,
Ne quittent point vos mains, jour & nuit feüilletez.
Seuls, dans leurs doctes Vers ils pourront vous apprendre,
Par quel art sans bassesse un Autheur peut descendre;
Chanter Flore, les Champs, Pomone, les Vergers;
Au combat de la flûste animer deux Bergers;
Des plaisirs de l'Amour vanter la douce amorce;
Changer Narcisse en fleur, couvrir Daphné d'écorce;

REMARQUES.

Vers 24. *Lycidas en Pierrot, & Phyllis en Toinon.*] Ronsard dans ses Eglogues appelle Henri II. *Henriot*; Charles IX. *Carlin*; Catherine de Médicis, *Catin*, &c.

Vers 36. *Rend dignes d'un Consul la campagne & les bois.*] Virgile, Eglogue IV.

Si canimus silvas, silvæ sint Consule dignæ.

Vers 39. *La plaintive Elegie*, &c.] C'est ainsi qu'Horace la décrit dans son Art poëtique, la restreignant de même aux plaintes en general, & aux chants de triomphe des Amants.

Versibus impariter junctis, querimonia primùm,
Post etiam inclusa est, voti sententia compos.

Et par quel art encor l'Eglogue quelquefois
Rend dignes d'un Conſul la campagne & les bois.
Telle eſt de ce Poëme & la force & la grace.
   D'un ton un peu plus haut, mais pourtant ſans audace,
La plaintive Elegie, en longs habits de deüil,
Sçait les cheveux épars gemir ſur un cercüeil.
Elle peint des Amans la joye, & la triſteſſe;
Flatte, menace, irrite, appaiſe une Maiſtreſſe.
Mais pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'eſt peu d'eſtre Poëte, il faut eſtre amoureux.
   Je hais ces vains Autheurs, dont la Muſe forcée,
M'entretient de ſes feux, tousjours froide & glacée;
Qui s'affligent par art, & fous de ſens raſſis,
S'érigent, pour rimer, en Amoureux tranſis.
Leurs tranſports les plus doux ne ſont que phrâſes vaines.
Ils ne ſçavent jamais, que ſe charger de chaiſnes;
Que benir leur martyre, adorer leur priſon,
Et faire quereller les Sens & la Raiſon.
Ce n'eſtoit pas jadis ſur ce ton ridicule,
Qu'Amour dictoit les Vers que ſouſpiroit Tibulle;
Ou que du tendre Ovide animant les doux ſons,
Il donnoit de ſon Art les charmantes leçons.

REMARQUES.

Vers 50. *Ils ne ſçavent jamais que ſe charger de chaiſnes*, &c.] Le Poëte a particuliérement en vûe Voiture, qui dans le Sonnet d'*Uranie*, a dit:

Je bénis mon martyre, & content de mourir, &c.

Vers 54. *Qu'Amour dictoit les vers que ſoupiroit Tibulle*, &c.] C'eſt une expreſſion de Tibulle même, rendue à la lettre. Elegie, Livre IV.

Quòd ſi forte alios jam nunc ſuſpirat amores.

Il faut que le cœur ſeul parle dans l'Elegie.
L'Ode avec plus d'éclat, & non moins d'énergie,
Elevant juſqu'au Ciel ſon vol ambitieux,
Entretient dans ſes Vers commerce avec les Dieux.
Aux Athletes dans Piſe elle ouvre la barriere,
Chante un Vainqueur poudreux au bout de la carriere;
Mene Achille ſanglant aux bords du Simoïs;
Ou fait fléchir l'Eſcaut ſous le joug de Louïs.
Tantoſt, comme une abeille ardente à ſon ouvrage,
Elle s'en va de fleurs dépoüiller le rivage:
Elle peint les feſtins, les danſes, & les Ris;
Vante un baiſer cueïlli ſur les lévres d'Iris,
Qui mollement reſiſte, & par un doux caprice,
Quelquefois le refuſe, afin qu'on le raviſſe.
Son ſtile impetueux ſouvent marche au hazard.
Chez elle un beau deſordre eſt un effet de l'Art.
Loin ces Rimeurs craintifs, dont l'eſprit phlegmatique,
Garde dans ſes fureurs un ordre didactique:
Qui chantant d'un Heros les progrés éclatans,
Maigres Hiſtoriens, ſuivront l'ordre des Temps.

REMARQUES.

Vers 61. *Aux Athlétes dans Piſe*, &c.] Piſe, Ville de la Gréce, dans l'Elide, où l'on célébroit les Jeux Olympique.

Vers 69. *Qui mollement reſiſte*, &c.] C'eſt la traduction de ces vers d'Horace, Ode 12. du Livre II.

Dum fragrantia detorquet ad oſcula
Cervicem, aut facili ſævitia negat,
Quæ poſcente magis gaudeat eripi.

Vers 78. *Pour prendre Dole, il faut que Lille ſoit renduë.*] *Lille* & *Courtray* furent pris en 1667. & *Dole* en 1668.

Vers 79. —— *Ainſi que Mezeray.*] Un de nos plus célébres Hiſtoriens, mort en 1683. il étoit de l'Académie Françoiſe.

Vers 83. *Voulant pouſſer à bout tous les Rimeurs François, Inventa du Sonnet*, &c.] C'eſt-à-dire, que les Poëtes François ont inventé le Sonnet, ou du moins l'ont aſſujetti à de certaines régles. Bien

Ils n'osent un moment perdre un sujet de veuë.
Pour prendre Dole, il faut que Lille soit renduë;
Et que leur Vers exact, ainsi que Mezeray,
Ait fait déja tomber les remparts de Courtray.
Apollon de son feu leur fut tousjours avare.

On dit à ce propos, qu'un jour ce Dieu bizarre,
Voulant pousser à bout tous les Rimeurs François,
Inventa du Sonnet les rigoureuses loix;
Voulut, qu'en deux Quatrains, de mesure pareille,
La Rime avec deux sons frapast huit fois l'oreille;
Et qu'ensuite six Vers artistement rangez,
Fussent en deux Tercets par le sens partagez.
Sur tout de ce Poëme il bannit la licence:
Lui-mesme en mesura le nombre & la cadence:
Defendit qu'un Vers foible y pust jamais entrer,
Ni qu'un mot desja mis osast s'y remonstrer.
Du reste il l'enrichit d'une beauté suprême.
Un Sonnet sans defauts vaut seul un long Poëme.
Mais en vain mille Autheurs y pensent arriver;
Et cet heureux Phénix est encore à trouver.

REMARQUES.

des gens croyent néanmoins que l'invention du Sonnet nous est venue des Italiens, & sur-tout de Pétrarque; parce que les premiers Sonnets qui ayent paru en notre Langue, ne furent faits que sous le Régne de François I. Mais il est certain que Pétrarque, & les autres Italiens, en avoient emprunté l'usage & le nom des Poëtes Provençaux, connus sous les noms de Trouvertes, Chanterres, Jongleurs, &c. qui alloient dans les différentes Cours, chanter leurs Fabliaux, Lais, Virelais, Ballades, & *Sonnets* : comme le Président Fauchet l'a remarqué dans son Origine de la Poësie Françoise, Livre I. chap. 8. Pétrarque qui est regardé comme le Pere du *Sonnet*, a composé presque toutes ses Poësies à Vaucluse près d'Avignon, dans un temps auquel les Poëtes François ou Provençaux étoient en grande réputation, à

A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville,
En peut-on admirer deux ou trois entre mille.
Le reſte, auſſi peu lû, que ceux de Pelletier,
N'a fait de chez Sercy qu'un ſaut chez l'Epicier.
Pour enfermer ſon ſens dans la borne preſcrite,
La meſure eſt tousjours trop longue ou trop petite.
L'Epigramme plus libre, en ſon tour plus borné,
N'eſt ſouvent qu'un bon mot de deux rimes orné.
Jadis de nos Autheurs les Pointes ignorées,
Furent de l'Italie en nos Vers attirées.
Le Vulgaire ébloüi de leur faux agrément,
A ce nouvel appas courut avidement.
La faveur du Public, excitant leur audace,
Leur nombre impetueux inonda le Parnaſſe.
Le Madrigal d'abord en fut envelopé.
Le Sonnet orgueilleux lui-meſme en fut frapé.
La Tragedie en fit ſes plus cheres delices.
L'Elegie en orna ſes douloureux caprices.
Un Heros ſur la Sçene eut ſoin de s'en parer;
Et ſans pointe un Amant n'oſa plus ſouſpirer.
On vid tous les Bergers, dans leurs plaintes nouvelles,
Fideles à la Pointe, encor plus qu'à leurs Belles.

REMARQUES.

cauſe de certaines Aſſemblées galantes, qu'on appelloit les Cours de Parlement d'Amour, & qui ſe tenoient dans quelques Villes de Provence. V. *La Freſnaye Vauquelin, dans ſon Art poëtique, Livre I. Le Traité du Sonnet, par Colletet. Les Notes de Ménage ſur Malherbe.*

Vers 97. *A peine dans Gombaut, Maynard, & Malleville.*] Tous trois de l'Académie Françoiſe.

Chaque

Chaque mot eut tousjours deux visages divers.
La Prose la reçeut, aussi-bien que les Vers.
L'Advocat au Palais en herissa son stile,
Et le Docteur en chaire en sema l'Evangile.
La Raison outragée enfin ouvrit les yeux;
La chassa pour jamais des discours serieux,
Et dans tous ces Escrits, la déclarant infame,
Par grace, lui laissa l'entrée en l'Epigramme:
Pourveu que sa finesse, éclatant à propos,
Roulast sur la pensée, & non pas sur les mots.
Ainsi de toutes parts les desordres cesserent.
Toutefois à la Cour les Turlupins resterent;
Insipides Plaisans, Bouffons infortunez,
D'un jeu de mots grossiers partisans surannez.
Ce n'est pas quelquefois qu'une Muse un peu fine,
Sur un mot en passant ne jouë & ne badine,
Et d'un sens détourné n'abuse avec succés.
Mais fuyez sur ce point un ridicule excés;
Et n'allez pas tousjours d'une pointe frivole
Aiguiser par la queuë une Epigramme folle.
Tout Poëme est brillant de sa propre beauté.
Le Rondeau, né Gaulois, a la naïveté.

REMARQUES.

Vers 100. *N'a fait de chez Sercy*, &c.] Charles de Sercy, Libraire du Palais.

Vers 122. *Et le Docteur en Chaire en sema l'Evangile.*] Alors nos Ecrivains épuisoient leur esprit en pointes frivoles, en ornemens superflus, en faux brillans. Tel fut principalement le caractére du petit Pere André Boulanger, Augustin.

Vers 130. *Toutefois à la Cour les Turlupins resterent.*] *Turlupin*, étoit le Plaisant de la Farce dans la Troupe des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne; il diver-

La Ballade aſſervie à ſes vieilles maximes,
Souvent doit tout ſon luſtre au caprice des rimes.
  Le Madrigal plus ſimple, & plus noble en ſon tour,
Reſpire la douceur, la tendreſſe & l'amour.
  L'ardeur de ſe monſtrer, & non pas de médire,
Arma la Verité du Vers de la Satire.
Lucile le premier oſa la faire voir:
Aux vices des Romains preſenta le miroir:
Vengea l'humble Vertu de la Richeſſe altiere,
Et l'honneſte Homme à pied, du Faquin en litiere.
Horace à cette aigreur meſla ſon enjoûment.
On ne fut plus ni fat ni ſot impunément:
Et, malheur à tout nom, qui propre à la cenſure,
Pût entrer dans un Vers ſans rompre la meſure.
  Perſe en ſes Vers obſcurs, mais ſerrez & preſſans,
Affecta d'enfermer moins de mots que de ſens.

REMARQUES.

tiſſoit le Peuple par de méchantes pointes. Ces pointes furent nommées *Turlupinades*, & ceux qui l'imitérent, on les appella *Turlupins.* On a vû regner en France & même à la Cour le goût des *Turlupinades.* Moliere le fronda vivement. Le Marquis de *la Critique de l'Ecole des Femmes*, eſt un de ces Turlupins.

Vers 147. *Lucile le premier*, &c.] Caïus Lucilius, Chevalier Romain, fut l'inventeur de cette Satire, dont la fin eſt de reprendre les vices : les Grecs ont bien compoſé des Ouvrages ſatiriques, ou mordans ; mais ils ne leur ont donné ni le caractére ni le tour de la Satire Latine. *Satira tota noſtra eſt*, dit Quintilien, Horace, Satire 1. Livre I I.

——————— *Eſt Lucilius auſus*
Primus in hunc operis componere carmina morem, &c.
Enſe velut ſtricto, quoties Lucilius ardens
Infremuit, rubet auditor, cui frigida mens eſt
Criminibus ; tacita ſudant præcordia culpa. Juvénal, Satire I.

Vers 151. *Horace à cette aigreur meſla ſon enjoûment.*] Perſe, Satire I. vers 116.

Omne vafer vitium ridenti Flaccus amico
Tangit, & admiſſus circum præcordia ludit,
Callidus excuſſo populum ſuſpendere naſo.

Juvenal, élevé dans les cris de l'Escole,
Poussa jusqu'à l'excés sa mordante hyperbole.
Ses ouvrages, tout pleins d'affreuses veritez,
Estincelent pourtant de sublimes beautez:
Soit que sur un Escrit arrivé de Caprée,
Il brise de Sejan la statuë adorée:
Soit qu'il fasse au Conseil courir les Senateurs;
D'un Tyran soupçonneux pasles adulateurs:
Ou que, poussant à bout la luxure Latine,
Aux Portefaix de Rome il vende Messaline.
Ses Escrits pleins de feu par tout brillent aux yeux.
De ces Maistres sçavans, disciple ingenieux,
Regnier seul parmi nous formé sur leurs modelles,
Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles.
Heureux! si ses Discours, craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Autheur;

REMARQUES.

Vers 162. *Il brise de Sejan la Statuë adorée.*] Juvénal, Satire X. vers 60. & suivans.

Vers 163. *Soit qu'il fasse au Conseil courir les Senateurs.*] Satire IV. vers 73. jusqu'à la fin.

Vers 164. *D'un Tiran soupçonneux pasles adulateurs.*] Là même, vers 74.

Vers 166. ——— *Il vende Messaline.*] Satire VI. depuis le vers 115. jusqu'au 132.

Vers 171. *Heureux! si ses discours, craints du chaste Lecteur,*
Ne se sentoient des lieux où fréquentoit l'Auteur.]

L'Auteur a en vûë plusieurs endroits des Satires de Regnier, & particuliérement la Satire XI. où ce Poëte décrit un Lieu de débauche. M. Despréaux avoit dit:

Heureux! si, moins hardi, dans ses vers pleins de sel,
*Il n'avoit point traîné les Muses au B***

Mais M. Arnauld qu'il avoit accoûtumé de consulter, lui fit sentir qu'il tomboit dans le même défaut que Regnier, & lui fournit sur le champ les deux vers qui sont ici.

Et ſi du ſon hardi de ſes rimes Cyniques,
Il n'allarmoit ſouvent les oreilles pudiques.
Le Latin, dans les mots, brave l'Honneſteté.
Mais le Lecteur François veut eſtre reſpecté.
Du moindre ſens impur la liberté l'outrage,
Si la pudeur des mots n'en adoucit l'image.
Je veux dans la Satire un eſprit de candeur;
Et fuis un effronté qui preſche la pudeur.
D'un trait de ce Poëme, en bons mots ſi fertile,
Le François né malin forma le Vaudeville;
Agreable Indiſcret, qui conduit par le chant,
Paſſe de bouche en bouche, & s'accroiſt en marchant.
La liberté Françoiſe en ſes Vers ſe déploye.
Cet Enfant de Plaiſir veut naiſtre dans la joye.
Toutefois n'allez pas, goguenard dangereux,
Faire Dieu le ſujet d'un badinage affreux.
A la fin tous ces jeux, que l'Atheïſme éleve,
Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Greve.
Il faut meſme, en chanſons, du bon ſens & de l'art.
Mais pourtant on a veû le vin & le hazard
Inſpirer quelquefois une Muſe groſſiere,
Et fournir, ſans genie, un couplet à Liniere.

REMARQUES.

Vers 190. *Conduiſent triſtement le Plaiſant à la Gréve.*] On avoit ſurpris il y avoit quelques années un jeune Homme fort bien fait, nommé *Petit*, faiſant imprimer des Chanſons impies de ſa façon. On lui fit ſon procès, & il fut condamné à être pendu & brûlé.

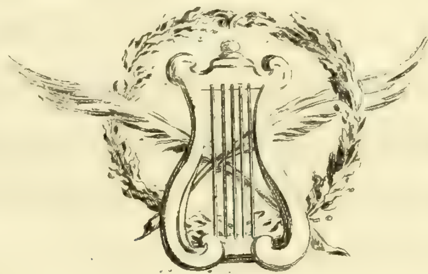
Vers 194. *Et fournir ſans genie un Couplet à Liniere.*] On a parlé de Liniére, ſur le vers 89. de l'Epître VII. où il eſt traité d'*Idiot*; il exerça ſon talent contre M. Deſpréaux, qui lui répondit par ce couplet.

Mais pour un vain bonheur qui vous a fait rimer,
Gardez qu'un ſot orgueil ne vous vienne enfumer.
Souvent l'Autheur altier de quelque chanſonnette,
Au meſme inſtant prend droit de ſe croire Poëte.
Il ne dormira plus qu'il n'ait fait un ſonnet.
Il met tous les matins ſix Impromptus au net.
Encore eſt-ce un miracle, en ſes vagues furies,
Si bien-toſt imprimant ſes ſottes reſveries,
Il ne ſe fait graver au devant du Recüeil,
Couronné de lauriers par la main de Nanteüil.

REMARQUES.

Linière apporte de Senlis
Tous les mois trois couplets impies :
A quiconque en veut dans Paris
Il en preſente des copies ;
Mais ſes couplets tout pleins d'ennui,
Seront bruſlez meſme avant lui.

Vers 204. —— *Par la main de Nanteüil.*] Fameux Graveur de Portraits, mort à Paris en 1678.





CHANT III.

Les régles de la Tragédie, de la Comédie, & de l'Epopée, ſont la matiére de ce Chant, le plus beau de tous, & par la grandeur du ſujet même, & par la maniere dont il eſt traité.

IL n'eſt point de Serpent, ni de Monſtre odieux,
Qui par l'Art imité ne puiſſe plaire aux yeux.
D'un pinceau délicat, l'artifice agreable,
Du plus affreux objet, fait un objet aimable.
Ainſi pour nous charmer, la Tragedie en pleurs,
D'Oedipe tout ſanglant fit parler les douleurs;
D'Oreſte parricide exprima les alarmes;
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.
Vous donc, qui d'un beau feu pour le Theatre eſpris,
Venez en Vers pompeux y diſputer le prix,
Voulez-vous ſur la Sçêne eſtaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ſes ſuffrages;
Et qui tousjours plus beaux, plus ils ſont regardez,
Soient au bout de vingt ans encor redemandez?
Que dans tous vos diſcours, la Paſſion émuë,
Aille chercher le cœur, l'échauffe, & le remuë.

REMARQUES.

Vers 1. *Il n'eſt point de Serpent*, &c.] Cette comparaiſon eſt empruntée d'Ariſtote, *Chap. 4. de la Poëtique*; *& chap. 2. du Livre I. de ſa Rhétorique.* V. Sur l'Imitation en Poëſie & en Peinture, les *Reflexions de M. l'Abbé du Bos*, Ouvrage également ingénieux & ſolide.

Vers 6. *D'Oedipe tout ſanglant*, &c.] Tragédie de Sophocle.

Vers 7. *D'Oreſte parricide*, &c.] Tragédie d'Euripide.

Si d'un beau mouvement l'agréable fureur,
Souvent ne nous remplit d'une douce *Terreur;*
Ou n'excite en noſtre ame une *Pitié* charmante,
En vain vous eſtalez une Sçêne ſavante.
Vos froids raiſonnemens ne feront qu'attiedir
Un Spectateur, tousjours pareſſeux d'applaudir,
Et qui des vains efforts de voſtre Rhetorique,
Juſtement fatigué, s'endort, ou vous critique.
Le ſecret eſt d'abord de plaire & de toucher.
Inventez des reſſorts qui puiſſent m'attacher.
  Que dés les premiers Vers l'Action préparée,
Sans peine, du Sujet applaniſſe l'entrée.
Je me ris d'un Acteur, qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne ſçait pas m'informer;
Et qui, débroüillant mal une penible intrigue,
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il declinaſt ſon nom,
Et diſt, je ſuis Oreſte, ou bien Agamemnon:
Que d'aller par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles.
Le ſujet n'eſt jamais aſſez toſt expliqué.
  Que le Lieu de la ſçene y ſoit fixe & marqué.

REMARQUES.

Vers 14. *Soient au bout de vingt ans encor redemandez.*] Horace, Art poëtique, vers 190.

Fabula quæ poſci vult, & ſpectata reponi.

Vers 16. *Aille chercher le cœur, l'eſchauffe, & le remuë.*] Horace, Livre II. Epître I. vers 211.

—— Meum qui pectus inaniter angit,
Irritat, mulcet, falſis terroribus implet.

Un Rimeur, ſans peril, delà les Pirenées,
Sur la ſçene en un jour renferme des années.
Là ſouvent le Heros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt Barbon au dernier.
Mais nous, que la Raiſon à ſes regles engage,
Nous voulons qu'avec art l'Action ſe ménage:
Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un ſeul fait accompli
Tienne juſqu'à la fin le Theatre rempli.

Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroyable.
Le vrai peut quelquefois n'eſtre pas vraiſemblable.
Une merveille abſurde eſt pour moy ſans appas.
L'eſprit n'eſt point émû de ce qu'il ne croit pas.
Ce qu'on ne doit point voir, qu'un recit nous l'expoſe.
Les yeux en le voyant ſaiſiroient mieux la choſe:
Mais il eſt des objets, que l'Art judicieux
Doit offrir à l'oreille, & reculer des yeux.

Que le trouble, tousjours croiſſant de ſçene en ſçene,
A ſon comble arrivé, ſe débroüille ſans peine.

REMARQUES.

Vers 39. *Un Rimeur .... de là les Pyrenées.*] Lope de Véga, Poëte Eſpagnol, qui a compoſé un très-grand nombre de Comédies; mais il a montré plus de fécondité que d'exactitude. Dans une de ſes Piéces, *Valentin* & *Orſon*, naiſſent au premier Acte, & ſont décrépits au dernier.

Vers 45. *Qu'en un Lieu, qu'en un Jour, un ſeul Fait accompli.*] Ce vers comprend à la fois les trois Unités, du Lieu, du Temps, & de l'Action, & le complement de l'Action.

Vers 47. *Jamais au Spectateur n'offrez rien d'incroïable.*] Horace, vers 338. de l'Art poëtique.

Ficta voluptatis cauſâ, ſint proxima veris:
Nec quodcumque volet, poſcat ſibi fabula credi.

Vers 51. *Ce qu'on ne doit point voir,* &c.] Horace, au même endroit, vers 180.

Segniùs irritant animos demiſſa per aurem,
Quàm quæ ſunt oculis ſubjecta fidelibus; & quæ
Ipſe ſibi tradit Spectator, &c.

L'eſprit

L'eſprit ne ſe ſent point plus vivement frapé,
Que lorſqu'en un ſujet d'intrigue envelopé,
D'un ſecret tout à coup la verité connuë,
Change tout, donne à tout une face imprévuë.
La Tragedie, informe & groſſiere en naiſſant,
N'eſtoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des raiſins entonnant les loüanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges.
Là le vin & la joye éveillant les eſprits,
Du plus habile Chantre un Bouc eſtoit le prix.
Theſpis fut le premier, qui barboüillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie;
Et d'Acteurs mal ornez chargeant un tombereau,
Amuſa les Paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages;
D'un maſque plus honneſte habilla les viſages;
Sur les ais d'un theatre en public exhauſſé,
Fit paroiſtre l'Acteur d'un brodequin chauſſé.

REMARQUES.

Vers 61. *La Tragedie informe*, &c.] Conſultez l'Art poëtique d'Ariſtote, & l'Art poëtique d'Horace.

Vers 66. *Du plus habile Chantre un Bouc eſtoit le prix.*] Horace, Art poëtique, vers 220.

Carmine qui tragico vilem certavit ob hircum.

C'eſt de là que vient le mot *Tragedie*, chant du Bouc, ou dont un *Bouc* étoit le prix.

Vers 67. *Theſpis fut le premier*, &c.] Horace, vers 275.

Ignotum tragicæ genus inveniſſe Camænæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe poëmata Theſpis, &c.

Vers 68. *Promena par les Bourgs*, &c.] De l'Attique.

Vers 71. *Eſchyle dans le Chœur*, &c.] Horace, au même endroit.

Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus, & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Sophocle enfin donnant l'eſſor à ſon genie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie,
Intereſſa le Chœur dans toute l'Action,
Des Vers trop raboteux polit l'expreſſion;
Luy donna chez les Grecs cette hauteur divine,
Où jamais n'atteignit la foibleſſe Latine.
   Chez nos devots Ayeux, le Theatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une Troupe groſſiere
En public à Paris y monta la premiere;
Et ſottement zelée en ſa ſimplicité,
Joüa les Saints, la Vierge & Dieu par pieté.
Le Sçavoir, à la fin diſſipant l'Ignorance,
Fit voir de ce projet la devote imprudence.
On chaſſa ces Docteurs preſchans ſans miſſion.
On vit renaiſtre Hector, Andromaque, Ilion.
Seulement, les Acteurs laiſſant le maſque antique,
Le violon tint lieu de Chœur & de Muſique.
   Bien-toſt l'Amour, fertile en tendres ſentimens,
S'empara du Theatre, ainſi que des Romans.

REMARQUES.

Vers 86. *Joüa les Saints, la Vierge, & Dieu par pieté.*] Avant que la Comédie fût introduite en France, on repréſentoit les Hiſtoires de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, les Martyres des Saints, & autres ſujets de pieté. Nous avons encore pluſieurs de ces Piéces imprimées avec Privilége. On les défendit dans la ſuite comme ſcandaleuſes.

Vers 90. *On vit renaiſtre Hector*, &c.] Ce ne fut que ſous le regne de Louis XIII. que la Tragédie commença à prendre une bonne forme en France. V. l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.

Vers 91. —— *Les Acteurs laiſſant le maſque antique.*] Ce maſque repréſentoit le perſonnage que l'on introduiſoit ſur la Scéne.

Vers 92. *Le Violon tint lieu de Chœur & de Muſique.*] Eſther, & Athalie, Tra-

De cette Paſſion la ſenſible peinture
Eſt pour aller au cœur la route la plus ſeure.
Peignez donc, j'y conſens, les Heros amoureux.
Mais ne m'en formez pas des Bergers doucereux.
Qu'Achille aime autrement que Thyrſis & Philene.
N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artamene:
Et que l'Amour, ſouvent de remords combattu,
Paroiſſe une foibleſſe, & non une vertu.
Des Heros de Roman fuyez les petiteſſes:
Toutefois aux grands cœurs donnez quelques foibleſſes.
Achille déplairoit moins boüillant & moins prompt.
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront.
A ces petits defauts marquez dans ſa peinture,
L'eſprit avec plaiſir reconnoiſt la Nature.
Qu'il ſoit ſur ce modele en vos Eſcrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intereſſé.
Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtere.
Conſervez à chacun ſon propre caractere.
Des Siecles, des Païs, étudiez les mœurs.
Les climats font ſouvent les diverſes humeurs.

REMARQUES.

gédies de M. Racine, font connoître combien on a perdu en ſupprimant les Chœurs & la Muſique.

Vers 100. *N'allez pas d'un Cyrus nous faire un Artaméne.*] Artaméne, ou le grand Cyrus, Roman de Mademoiſelle de Scudéri. *Artaméne* eſt un nom ſuppoſé que le Roman donne à Cyrus dans les voyages qu'on lui fait entreprendre. Le caractére de ce Prince n'eſt pas mieux conſervé dans l'Ouvrage que ſon nom. *V. ci-après le Dialogue contre les Héros de Roman.*

Vers 105. *Achille déplairoit moins bouillant & moins prompt.*] Horace, Art poët. vers 120.

—— Si forte reponis Achillem;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget ſibi nata, nihil non arroget armis.

Gardez donc de donner, ainſi que dans Clelie,
L'air, ni l'eſprit François à l'antique Italie;
Et ſous des noms Romains faiſant noſtre portrait,
Peindre Caton galant, & Brutus dameret.
Dans un Roman frivole aiſément tout s'excuſe.
C'eſt aſſez qu'en courant la fiction amuſe.
Trop de rigueur alors ſeroit hors de ſaiſon :
Mais la Sçene demande une exacte raiſon.
L'étroite bienſeance y veut eſtre gardée.
 D'un nouveau Perſonnage inventez-vous l'idée?
Qu'en tout avec ſoi-meſme il ſe montre d'accord,
Et qu'il ſoit juſqu'au bout tel qu'on la vû d'abord.
 Souvent, ſans y penſer, un Eſcrivain qui s'aime,
Forme tous ſes Heros ſemblables à ſoi-meſme.
Tout a l'humeur Gaſconne, en un Auteur Gaſcon.
Calprenede & Juba parlent du meſme ton.
 La Nature eſt en nous plus diverſe & plus ſage.
Chaque Paſſion parle un different langage.

REMARQUES.

Vers 115. —— *Ainſi que dans Clélie.*] Autre Roman de Mademoiſelle de Scudéri.

Vers 118. *Peindre Caton galant.*] *Caton*, ſurnommé *le Cenſeur.* Il ne faut que lire le diſcours qu'il fit pour maintenir la Loi *Oppia*, contre la parure des Dames ; pour voir qu'il n'étoit rien moins que galant. *Tite-Live, Livre XXXIV. chap.* 2.

Ibid. —— *Et Brutus dameret.*] C'eſt Junius Brutus, qui chaſſa les Tarquins de Rome. Tous les Hiſtoriens le dépeignent comme un homme qui avoit *les mœurs auſtéres de nature, & non adoucies par la raiſon*, ſuivant le langage d'Amiot. Juſques-là qu'il fit mourir ſes propres enfans.

Vers 124. *D'un nouveau Perſonnage*, &c.] Horace, Art poëtique, vers 125.

Si quid inexpertum ſcenæ committis, & audes
Perſonam formare novam, ſervetur ad imum
Qualis ab incepto proceſſerit, & ſibi conſtet.

Vers 130. *Calprenede & Juba parlent du meſme ton.*] *Juba*, Héros du Roman de Cléopatre, compoſé par la Calprenéde, Gentilhomme du Périgord.

La Colere eſt ſuperbe, & veut des mots altiers.
L'Abattement s'explique en des termes moins fiers.
Que devant Troye en flamme Hecube deſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni ſans raiſon decrire, en quels affreux païs,
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un Declamateur, amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abbaiſſiez.
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.
Le Theatre, fertile en Cenſeurs pointilleux,
Chez nous pour ſe produire eſt un champ perilleux.
Un Autheur n'y fait pas de faciles conqueſtes.
Il trouve à le ſifler des bouches tousjours preſtes.
Chacun le peut traiter de Fat & d'Ignorant.
C'eſt un droit qu'à la porte on achete en entrant.

REMARQUES.

Vers 131. *La nature eſt en nous plus diverſe*, &c.] Horace, au même endroit, vers 105.

——— Triſtia mœſtum
Vultum verba decent; iratum plena minarum;
Ludentem laſciva; ſeverum ſeria dictu.

Vers 138. *Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.*] Sénéque le Tragique, Troade; Scéne I. vers 9. *Septena Tanaïn ora pandentem bibit.*

Vers 140. *Sont d'un Declamateur*, &c.] L'Auteur a en vûe Sénéque le Tragique, & quelques endroits des Tragédies de P. Corneille.

Vers 141. *Il faut dans la douleur que vous vous abaiſſiez.*] Horace, vers 95. de l'Art poëtique.

Et Tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri, &c.

Vers 142. *Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.*] Le même, vers 102.

——— Si vis me flere, dolendum eſt
Primùm ipſi tibi.

Vers 148. *Il trouve à le ſifler*, &c.] Horace, vers 105.

Aut dormitabo, aut ridebo.

Il faut qu'en cent façons, pour plaire, il ſe replie :
Que tantoſt il s'eſleve, & tantoſt s'humilie :
Qu'en nobles ſentimens il ſoit par tout fecond :
Qu'il ſoit aiſé, ſolide, agreable, profond :
Que de traits ſurprenans ſans ceſſe il nous reveille :
Qu'il coure dans ſes Vers de merveille en merveille :
Et que tout ce qu'il dit, facile à retenir,
De ſon Ouvrage en nous laiſſe un long ſouvenir.
Ainſi la Tragedie agit, marche, & s'explique.
D'un air plus grand encor la Poëſie Epique,
Dans le vaſte recit d'une longue action,
Se ſouſtient par la Fable, & vit de fiction.
Là pour nous enchanter tout eſt mis en uſage.
Tout prend un corps, une ame, un eſprit, un viſage.
Chaque Vertu devient une Divinité.
Minerve eſt la Prudence, & Venus la Beauté.
Ce n'eſt plus la vapeur qui produit le Tonnerre ;
C'eſt Jupiter armé pour effrayer la Terre.
Un Orage terrible aux yeux des Matelots,
C'eſt Neptune en courroux, qui gourmande les flots.
Echo n'eſt plus un ſon qui dans l'air retentiſſe :
C'eſt une Nymphe en pleurs, qui ſe plaint de Narciſſe.
Ainſi dans cet amas de nobles fictions,
Le Poëte s'égaye en mille inventions,
Orne, eſleve, embellit, agrandit toutes choſes,
Et trouve ſous ſa main des Fleurs tousjours écloſes.

Qu'Enée & ſes vaiſſeaux, par le vent écartez,
Soient aux bords Africains d'un orage emportez;
Ce n'eſt qu'une aventure ordinaire & commune;
Qu'un coup peu ſurprenant des traits de la Fortune.
Mais que Junon, conſtante en ſon averſion,
Pourſuive ſur les flots les reſtes d'Ilion:
Qu'Eole, en ſa faveur les chaſſant d'Italie,
Ouvre aux Vents mutinez les priſons d'Eolie;
Que Neptune en courroux s'eſlevant ſur la mer,
D'un mot calme les flots, mette la paix dans l'air,
Delivre les vaiſſeaux, des Syrtes les arrache;
C'eſt-là ce qui ſurprend, frappe, ſaiſit, attache.
Sans tous ces ornemens le Vers tombe en langueur.
La Poëſie eſt morte, ou rampe ſans vigueur:
Le Poëte n'eſt plus qu'un Orateur timide;
Qu'un froid Hiſtorien d'une Fable inſipide.
  C'eſt donc bien vainement, que nos Autheurs deçeus,
Banniſſant de leurs Vers ces ornemens reçeus,
Penſent faire agir Dieu, ſes Saints & ſes Prophetes,
Comme ces Dieux eſclos du cerveau des Poëtes:
Mettent à chaque pas le Lecteur en Enfer:
N'offrent rien qu'Aſtaroth, Belzebuth, Lucifer.
De la foy d'un Chreſtien les myſteres terribles
D'ornemens égayez ne ſont point ſuſceptibles.

REMARQUES.

Vers 193. *C'eſt donc bien vainement que nos Auteurs deçus*, &c.] Ce qui ſuit regarde Deſmaretz de Saint Sorlin, qui dans ſon Poëme de Clovis, fait produire tout le merveilleux par l'intervention des Démons, des Anges, & de Dieu même.

L'Evangile à l'Eſprit n'offre de tous coſtez,
Que penitence à faire, & tourmens meritez:
Et de vos fictions le meſlange coupable,
Meſme à ſes veritez donne l'air de la Fable.
Et quel objet enfin à preſenter aux yeux,
Que le Diable tousjours heurlant contre les Cieux,
Qui de voſtre Heros veut rabbaiſſer la gloire,
Et ſouvent avec Dieu balance la victoire?
Le Taſſe, dira-t-on, l'a fait avec ſuccés.
Je ne veux point icy luy faire ſon procés:
Mais, quoy que noſtre Siecle à ſa gloire publie,
Il n'euſt point de ſon Livre illuſtré l'Italie,
Si ſon ſage Heros, tousjours en oraiſon,
N'euſt fait que mettre enfin Sathan à la raiſon;
Et ſi Renaud, Argant, Tancrede, & ſa Maiſtreſſe
N'euſſent de ſon ſujet égayé la triſteſſe.
Ce n'eſt pas que j'approuve, en un ſujet Chreſtien,
Un Autheur follement Idolaſtre & Payen.
Mais dans une profâne & riante peinture,
De n'oſer de la Fable employer la figure;
De chaſſer les Tritons de l'empire des eaux,
D'oſter à Pan ſa fluſte, aux Parques leurs ciſeaux;

REMARQUES.

Vers 209. *Le Taſſe .... l'a fait avec ſuccès.*] Dans ſon Poëme de la Jéruſalem délivrée.

Vers 218. *Un Auteur follement*, &c.] L'Arioſte.

Vers 219. *Mais dans une profane & riante peinture.*] Telle que la deſcription du paſſage du Rhin, dans l'Epître IV.

Vers 242. *Qui de tant de Heros va choiſir Childebrand.*] C'eſt le Héros d'un Poëme héroïque, intitulé *Les Sarraſins chaſſés de France*, compoſé par Sainte Garde, Con-

D'empeſcher

D'empeſcher que Caron dans la fatale barque,
Ainſi que le Berger, ne paſſe le Monarque;
C'eſt d'un ſcrupule vain s'alarmer ſottement,
Et vouloir aux Lecteurs plaire ſans agrément.
Bien-toſt ils defendront de peindre la Prudence:
De donner à Themis ni bandeau, ni balance:
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain:
Ou le Temps qui s'enfuit une horloge à la main:
Et par tout des diſcours, comme une idolatrie,
Dans leur faux zele, iront chaſſer l'Allegorie.
Laiſſons-les s'applaudir de leur pieuſe erreur.
Mais pour nous, banniſſons une vaine terreur;
Et fabuleux Chreſtiens, n'allons point dans nos ſonges,
Du Dieu de verité, faire un Dieu de menſonges.
  La Fable offre à l'Eſprit mille agremens divers.
Là tous les noms heureux ſemblent nez pour les Vers,
Ulyſſe, Agamemnon, Oreſte, Idomenée,
Helene, Menelas, Pâris, Hector, Enée.
O le plaiſant projet d'un Poëte ignorant,
Qui de tant de Heros va choiſir Childebrand!
D'un ſeul nom quelquefois le ſon dur, ou bizarre,
Rend un Poëme entier, ou burleſque ou barbare.

REMARQUES.

ſeiller & Aumônier du Roi. Ce Poëme devoit avoir 16. Livres. L'Auteur publia les quatre premiers en 1667. à ſon retour d'Eſpagne, où il avoit ſuivi l'Ambaſſadeur de France. Au reſte, le nom de *Childebrand*, nom peu heureux pour la Poëſie héroïque, eſt connu dans notre Hiſtoire. De Serres, du Pleix, Mezeray, diſent qu'il fut envoyé par Charles Martel ſon Frere, au-devant des Sarraſins qui ravageoient la Guyenne.

Voulez-vous long-temps plaire, & jamais ne laſſer?
Faites choix d'un Heros propre à m'intereſſer,
En valeur éclatant, en vertus magnifique.
Qu'en luy, juſqu'aux defauts, tout ſe monſtre heroïque:
Que ſes faits ſurprenans ſoient dignes d'eſtre oüis.
Qu'il ſoit tel que Ceſar, Alexandre, ou Louïs;
Non, tel que Polynice, & ſon perfide frere.
On s'ennuye aux exploits d'un Conquerant vulgaire.
N'offrez point un Sujet d'incidens trop chargé.
Le ſeul courroux d'Achille, avec art ménagé,
Remplit abondamment une Iliade entiere.
Souvent trop d'abondance appauvrit la matiere.
Soyez vif & preſſé dans vos Narrations.
Soyez riche & pompeux dans vos Deſcriptions.
C'eſt là qu'il faut des Vers étaler l'élegance.
N'y preſentez jamais de baſſe circonſtance.
N'imitez pas ce Fou, qui décrivant les mers,
Et peignant, au milieu de leurs Flots entr'ouverts,
L'Hebreu ſauvé du joug de ſes injuſtes Maiſtres,
Met, pour le voir paſſer, les poiſſons aux feneſtres:

REMARQUES.

Vers 251. *Non tel que Polynice, & ſon perfide Frere.*] L'inimitié de Polynice & d'Etéocle ſon Frere, cauſa la guerre de Thébes.

Vers 261. *N'imitez pas ce fou*, &c.] Saint-Amant décrivant le paſſage de la Mer rouge, dans la cinquiéme Partie de ſon *Moïſe ſauvé*; met, pour ainſi dire, les Poiſſons aux fenêtres, pour voir paſſer le Peuple Hébreu.

Et là près des remparts que l'œil peut tranſpercer,
Les poiſſons ébahis le regardent paſſer.

Vers 265. *Peint le petit Enfant*, &c.] S. Amant au même endroit:

Là l'enfant éveillé, courant ſous la licence
Que permet à ſon âge une libre innocence,
Va, revient, tourne, ſaute, & par maint cri joyeux

Peint le petit Enfant qui *va, ſaute, revient,*
Et joyeux à ſa Mere offre un caillou qu'il tient.
Sur de trop vains objets, c'eſt arreſter la veuë.
Donnez à voſtre ouvrage une juſte eſtenduë.
Que le debut ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dés l'abord, ſur Pégaze monté,
Crier à vos Lecteurs, d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la Terre.
Que produira l'Autheur aprés tous ces grands cris?
La Montagne en travail enfante une ſouris.
O! que j'aime bien mieux cet Autheur plein d'adreſſe,
Qui ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muſe en arrivant ne met pas tout en feu:
Et pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.
Bien-toſt vous la verrez, prodiguant les miracles,
Du deſtin des Latins prononcer les oracles;

REMARQUES.

Témoignant le plaiſir que reçoivent ſes yeux,
D'un étrange caillou qu'à ſes pieds il rencontre,
Fait au premier venu la prétieuſe montre;
Ramaſſe une coquille, & d'aiſe tranſporté,
La préſente à la mere avec naïveté.

Vers 269. *Que le debut ſoit ſimple,* &c.] Ce précepte eſt tiré d'Horace, Art poëtique, vers 136.

Nec ſic incipies, ut ſcriptor cyclicus olim:
Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum, &c.

Vers 272. *Je chante le Vainqueur,* &c.] Premier vers du Poëme d'Alaric, par M. de Scuderi. Que la faute eſt belle, *s'écrie Sainte-Garde dans ſa Défenſe des beaux Eſprits,* qui ne déplaît point à Stace, qui ne déplaît point à Lucain, qui ne déplaît point

De Styx & d'Acheron peindre les noirs torrens;
Et déja les Céſars dans l'Elyſée errans.
De Figures ſans nombre égayez voſtre ouvrage.
Que tout y faſſe aux yeux une riante image.
On peut eſtre à la fois & pompeux & plaiſant;
Et je hais un ſublime ennuyeux & peſant.
J'aime mieux Arioſte, & ſes fables comiques,
Que ces Autheurs tousjours froids & mélancoliques,
Qui dans leur ſombre humeur ſe croiroient faire affront,
Si les Graces jamais leur déridoient le front.
On diroit que pour plaire, inſtruit par la Nature,
Homere ait à Venus dérobé ſa ceinture.
Son livre eſt d'agrémens un fertile threſor.
Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.
Tout reçoit dans ſes mains une nouvelle grace.
Par tout il divertit, & jamais il ne laſſe.
Une heureuſe chaleur anime ſes diſcours.
Il ne s'égare point en de trop longs détours.
Sans garder dans ſes Vers un ordre methodique,
Son ſujet de ſoy-meſme & s'arrange & s'explique:
Tout, ſans faire d'appreſts, s'y prépare aiſément.
Chaque Vers, chaque mot court à l'Evenement.

REMARQUES.

à Silius Italicus; qui ne déplaît point à Claudien!

Vers 291. *J'aime mieux Arioſte*, &c.] Poëte Italien, Auteur du Poëme de Roland le Furieux, qui eſt rempli de fictions ingénieuſes, mais éloignées de toute vraiſemblance.

Vers 296. *Homére ait à Vénus derobé ſa ceinture.*] Homére, Livre XIV. de l'Iliade, feint que Junon, pour empêcher Jupiter de favoriſer les Troyens, ſe pare extraordinairement, & prie Vénus de lui

Aimez donc ſes Eſcrits, mais d'un amour ſincere.
C'eſt avoir profité que de ſçavoir s'y plaire.
  Un Poëme excellent, où tout marche, & ſe ſuit,
N'eſt pas de ces travaux qu'un caprice produit.
Il veut du temps, des ſoins; & ce penible ouvrage
Jamais d'un Eſcolier ne fut l'apprentiſſage.
Mais ſouvent parmi nous un Poëte ſans art,
Qu'un beau feu quelquefois échauffa par hazard,
Enflant d'un vain orgueil ſon eſprit chimerique,
Fierement prend en main la Trompette heroïque.
Sa Muſe dereglée, en ſes Vers vagabonds,
Ne s'éleve jamais que par ſauts & par bonds;
Et ſon feu, dépourveu de ſens & de lecture,
S'eſteint à chaque pas, faute de nourriture.
Mais envain le Public, prompt à le mépriſer,
De ſon merite faux le veut deſabuſer.
Luy-meſme applaudiſſant à ſon maigre genie,
Se donne par ſes mains l'encens qu'on luy dénie.
Virgile, au prix de luy, n'a point d'invention.
Homere n'entend point la noble fiction.
Si contre cet arreſt le Siecle ſe rebelle,
A la Poſterité d'abord il en appelle.

REMARQUES.

prêter ſon Ceſte, c'eſt-à-dire; cette merveilleuſe Ceinture, *où*, ſuivant la Traduction de Madame Dacier, *ſe trouvoient tous les charmes les plus ſéducteurs, les attraits, l'amour, les deſirs, les amuſemens, les entretiens ſecrets, les innocentes tromperies, & le charmant badinage; qui inſenſiblement ſurprend l'eſprit & le cœur des plus ſenſés.*

Vers 306. —— *Court à l'evenement.*] Horace, Art poëtique.
Semper ad eventum feſtinat.

Mais attendant qu'ici le bon ſens de retour,
Ramene triomphans ſes ouvrages au jour,
Leurs tas au magaſin, cachez à la lumiere,
Combattent triſtement les vers & la pouſſiere.
Laiſſons-les donc entre eux s'eſcrimer en repos;
Et ſans nous égarer ſuivons noſtre propos.
Des ſuccés fortunez du Spectacle Tragique,
Dans Athenes naquit la Comedie antique.
Là, le Grec né mocqueur, par mille jeux plaiſans,
Diſtilla le venin de ſes traits médiſans.
Aux accés inſolens d'une bouffonne joye,
La Sageſſe, l'Eſprit, l'Honneur furent en proye.
On vit, par le Public un Poëte avoüé
S'enrichir aux dépens du merite joüé;
Et Socrate par luy, dans *un Chœur de Nuées*,
D'un vil amas de peuple attirer les huées.
Enfin de la licence on arreſta le cours.
Le Magiſtrat, des loix emprunta le ſecours,
Et rendant par Edit les Poëtes plus ſages,
Defendit de marquer les noms & les viſages.
Le Theatre perdit ſon antique fureur.
La Comedie apprit à rire ſans aigreur;

REMARQUES.

Vers 335. *Des ſuccès fortunez du ſpectacle tragique*, &c.] Art poëtique d'Horace, vers 281.

Succeſſit vetus his Comœdia, non ſine multa
Laude; ſed in vitium libertas excidit, & vim
Dignam lege regi.

Vers 343. *Et Socrate par lui dans un Chœur de Nuées.*] Les Nuées, Comédie d'Ariſtophane: *Act. I. Sc. 2. & 3.*

Sans fiel & ſans venin ſçeut inſtruire & reprendre ;
Et plût innocemment dans les Vers de Ménandre.
Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crût ne s'y point voir.
L'Avare des premiers rit du tableau fidele
D'un Avare, ſouvent tracé ſur ſon modele ;
Et mille fois un Fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur luy-meſme formé.
Que la Nature donc ſoit voſtre eſtude unique,
Autheurs, qui pretendez aux honneurs du Comique.
Quiconque voit bien l'Homme ; & d'un eſprit profond,
De tant de cœurs cachez a penetré le fond :
Qui ſçait bien ce que c'eſt qu'un Prodigue, un Avare,
Un honneſte Homme, un Fat, un Jaloux, un Bizarre,
Sur une ſçene heureuſe il peut les eſtaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Preſentez-en par tout les images naïves.
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.
La Nature, feconde en bizarres portraits,
Dans chaque ame eſt marquée à de differens traits.
Un geſte la découvre, un rien la fait paroiſtre :
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoiſtre.

R E M A R Q U E S.

Vers 352. *Et plut innocemment dans les Vers de Menandre.*] La Comédie Grecque a eu trois âges, ou trois états différens. Dans l'ancienne Comédie, les aventures & les noms étoient véritables. Socrate s'entendit nommer & ſe vit jouer ſur le Théatre d'Athénes. Dans la Comédie moyenne, les aventures furent auſſi véritables ; mais les noms furent ſuppoſés. Enfin, la Comédie nouvelle, réduite aux régles de la bienſéance, ne marqua plus *les noms*, *ni les viſages.*

Le Temps qui change tout, change aussi nos humeurs.
Chaque Age a ses plaisirs, son esprit, & ses mœurs.
Un jeune Homme, tousjours boüillant dans ses caprices,
Est promt à recevoir l'impression des vices;
Est vain dans ses discours, volage en ses desirs,
Retif à la censure, & fou dans les plaisirs.
L'Age viril plus meur, inspire un air plus sage,
Se pousse auprés des Grands, s'intrigue, se ménage;
Contre les coups du Sort songe à se maintenir;
Et loin dans le present regarde l'avenir.
La Vieillesse chagrine incessamment amasse;
Garde, non pas pour soy, les thresors qu'elle entasse,
Marche en tous ses desseins d'un pas lent & glacé:
Tousjours plaint le present, & vante le passé;
Inhabile aux plaisirs, dont la Jeunesse abuse,
Blasme en eux les douceurs, que l'âge luy refuse.
Ne faites point parler vos Acteurs au hazard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

REMARQUES.

Vers 375. *Un jeune homme*, &c.] L'Auteur, après Horace, décrit les mœurs & les caractéres des trois âges de l'Homme: l'Adolescence, l'Age viril, & la Vieillesse. Horace a fait aussi la peinture de l'Enfance; M. Despréaux l'a omise à dessein, parce qu'il arrive rarement que l'on fasse parler un Enfant sur la Scéne. Horace décrit ainsi les mœurs de la Jeunesse; Poët. vers 161.

Imberbis Juvenis, tandem custode remoto,
Gaudet equis, canibusque & aprici gramine campi, &c.

Vers 379. *L'Age viril plus meur*, &c.] Horace, au même endroit:

Conversis studiis, ætas, animusque virilis
Quærit opes, & amicitias, inservit honori, &c.

Vers 383. *La Vieillesse chagrine*, &c.] Suite du même endroit d'Horace.

Multa senem circumveniunt incommoda; vel quòd
Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti, &c.

Vers 390. *Un Vieillard en Jeune Homme*, &c.] Horace, au même endroit.

Eſtudiez la Cour, & connoiſſez la Ville.
L'une & l'autre eſt tousjours en modeles fertile.
C'eſt par là que Moliere, illuſtrant ſes Eſcrits,
Peut-eſtre de ſon Art euſt remporté le prix;
Si moins ami du peuple, en ſes doctes peintures,
Il n'euſt point fait ſouvent grimacer ſes figures;
Quitté, pour le bouffon, l'agréable & le fin,
Et ſans honte à Terence allié Tabarin.
Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Autheur du Miſanthrope.
Le Comique, ennemi des ſoupirs & des pleurs,
N'admet point en ſes Vers de tragiques douleurs:
Mais ſon employ n'eſt pas d'aller dans une place,
De mots ſales & bas charmer la populace.
Il faut que ſes Acteurs badinent noblement:
Que ſon nœud bien formé ſe dénouë aiſément:
Que l'Action, marchant où la Raiſon la guide,
Ne ſe perde jamais dans une Sçene vuide;

REMARQUES.

——— *Ne fortè ſeniles*

Mandentur juveni partes, pueroque viriles, &c.

Vers 394. *Peut-eſtre de ſon art euſt remporté le prix.*] De tous les Auteurs modernes, Moliére étoit celui que M. Deſpréaux eſtimoit & admiroit le plus.

Vers 395. *Si moins Ami du peuple*, &c.] C'eſt-à-dire, *du Parterre.*

Vers 398. ——— *A Terence allié Tabarin.*] *Tabarin*, V. la note ſur le vers 86. du premier Chant.

Vers 399. *Dans ce ſac ridicule où Scapin s'envelope.*] Les Fourberies de Scapin, Comédie de Moliére. Ce n'eſt pas Scapin qui s'envelope dans un ſac: c'eſt le vieux Géronte à qui Scapin perſuade de s'y enveloper. Au ſurplus, les *Fourberies de Scapin*, ſont une Farce, & le *Miſanthrope*, une Comédie. Dans la *Farce*, Moliere s'eſt prêté au mauvais goût de ſon Siécle; dans la *Comédie*, il a ſuivi ſon propre goût.

Que ſon ſtile humble & doux ſe releve à propos ;
Que ſes diſcours par tout fertiles en bons mots,
Soient pleins de paſſions finement maniées ;
Et les ſçenes tousjours l'une à l'autre liées.
Aux dépens du bon ſens gardez de plaiſanter.
Jamais de la Nature il ne faut s'eſcarter.
Contemplez de quel air un Pere dans Terence
Vient d'un fils amoureux gourmander l'imprudence :
De quel air cet Amant eſcoute ſes leçons,
Et court chez ſa Maiſtreſſe oublier ces chanſons.
Ce n'eſt pas un portrait, une image ſemblable ;
C'eſt un Amant, un Fils, un Pere veritable.
J'aime ſur le Theatre un agreable Autheur,
Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaiſt par la Raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux Plaiſant, à groſſiere équivoque,
Qui, pour me divertir, n'a que la ſaleté ;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux treteaux monté,
Amuſant le Pont-neuf de ſes ſornettes fades,
Aux Laquais aſſemblez joüer ſes Maſcarades.

REMARQUES.

Vers 415.——*Un Pere dans Terence.*] En pluſieurs endroits de ſes Comédies : particuliérement dans l'*Héautontimorumenos*, Acte I. Scéne 1. & Acte V. Scéne 4.

Vers 418. *Et court chez ſa Maiſtreſſe oublier ces chanſons.*] C'eſt ainſi que Clitiphon appelle les leçons que Chrémès ſon pere vient de lui faire.

Vers 424. *Mais pour un faux Plaiſant, à groſſiére équivoque.*] Mont-Fleuri le jeune, Auteur de *la Femme Juge & Partie*, & de quelques autres Comédies ſemblables.

Vers 426.——*Sur deux treteaux monté.*] A la maniere des Charlatans, qui joüoient leurs Farces à découvert, & en plein air, au milieu du Pont neuf.



CHANT IV.

L'Auteur revient ici aux Préceptes généraux. Il donne aux Poëtes d'utiles instructions sur la connoissance & l'usage des divers talens, sur le choix qu'ils doivent faire d'un Censeur éclairé, sur leurs mœurs, sur leur conduite particuliére. Il décrit ensuite l'origine de la Poësie, son progrès, sa perfection & sa décadence.

DANS Florence jadis vivoit un Medecin,
Sçavant hableur, dit-on, & celebre assassin.
Luy seul y fit long-temps la publique misere.
Là le Fils orphelin luy redemande un Pere.
Icy le Frere pleure un Frere empoisonné.
L'un meurt vuide de sang, l'autre plein de sené.
Le rhume à son aspect se change en pleuresie;
Et par luy la migraine est bien-tost phrenesie.
Il quitte enfin la Ville, en tous lieux detesté.
De tous ses Amis morts un seul Ami resté,
Le mene en sa maison de superbe structure.
C'estoit un riche Abbé, fou de l'Architecture.
Le Medecin d'abord semble né dans cet Art.
Desja de bastimens parle comme Mansard.
D'un salon, qu'on esleve, il condamne la face.
Au vestibule obscur il marque une autre place:

REMARQUES.

Vers 1. *Dans Florence jadis vivoit un Medecin.*] Cette Métamorphose d'un Médecin en Architecte, désigne Claude Perrault, Médecin de la Faculté de Paris.

Vers 14. —— *De bastimens parle comme Mansard.*] François Mansard, célébre Architecte, Sur-Intendant des Bâtimens du Roi, mort en *1666*.

Approuve l'escalier tourné d'autre façon.
Son Ami le conçoit, & mande son Maçon.
Le Maçon vient, escoute, approuve, & se corrige.
Enfin, pour abreger un si plaisant prodige,
Nostre Assassin renonce à son Art inhumain,
Et desormais la regle & l'equierre à la main,
Laissant de Galien la sçience suspecte,
De mechant Medecin devient bon Architecte.
Son exemple est pour nous un precepte excellent.
Soyez plustost Maçon, si c'est vostre talent,
Ouvrier estimé dans un Art necessaire,
Qu'Escrivain du commun, & Poëte vulgaire.
Il est dans tout autre Art des degrez differens.
On peut avec honneur remplir les seconds rangs.
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'escrire,
Il n'est point de degrez du mediocre au pire.
Qui dit froid Escrivain, dit detestable Autheur.
Boyer est à Pinchesne égal pour le Lecteur.
On ne lit gueres plus Rampale & Mesnardiere,
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere.

REMARQUES.

Vers 34. *Boyer est à Pinchesne égal pour le Lecteur.*] Claude *Boyer*, de l'Académie Françoise, Auteur médiocre.

Vers 35. *On ne lit gueres plus Rampale & Mesnardiere.*] *Rampale*, Poëte qui vivoit sous le regne de Louis XIII.

Jules de la Ménardiere, autre Poëte médiocre, de l'Académie Françoise.

Vers 36. *Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere.*] Poëtes, dont les noms sont oubliés.

Vers 39. *J'aime mieux Bergerac*, &c.] Cyrano Bergerac, Auteur du Voyage de la Lune, & de quelques Ouvrages où l'imagination éclate plus que le jugement.

Un Fou du moins fait rire, & peut nous égayer:
Mais un froid Eſcrivain ne ſçait rien qu'ennuyer.
J'aime mieux Bergerac & ſa burleſque audace,
Que ces Vers où Motin ſe morfond & nous glace.
 Ne vous enyvrez point des eloges flateurs,
Qu'un amas quelquefois de vains Admirateurs
Vous donne en ces Reduits, prompts à crier, Merveille!
Tel Eſcrit recité ſe ſoutinſt à l'oreille,
Qui dans l'impreſſion, au grand jour ſe montrant,
Ne ſoutient pas des yeux le regard penetrant.
On ſçait de cent Autheurs l'aventure tragique:
Et Gombaut tant loüé garde encor la boutique.
 Eſcoutez tout le monde, aſſidu conſultant.
Un Fat quelquefois ouvre un avis important.
Quelques Vers toutefois qu'Apollon vous inſpire,
En tous lieux auſſi-toſt ne courez pas les lire.
Gardez-vous d'imiter ce Rimeur furieux,
Qui de ſes vains Eſcrits lecteur harmonieux,
Aborde en recitant quiconque le ſaluë;
Et pourſuit de ſes Vers les paſſans dans la ruë.

REMARQUES.

Vers 40. *Que ces Vers où Motin ſe morfond & nous glace.*] Pierre Motin, né à Bourges, a laiſſé quelques Poëſies imprimées dans des Recueils, avec celles de Malherbe, de Racan, & autres Poëtes de ſon temps.

Vers 48. *Et Gombaut tant loué*, &c.] Jean Ogier de Gombaut, de l'Académie Françoiſe. Il a fait principalement des Epigrammes que perſonne ne lit.

Vers 53. —— *Ce Rimeur furieux.*] Charles du Perier, d'Aix en Provence.

Vers 55. *Aborde en recitant*, &c.] Horace, Poët. vers 474.

Indoctum, doctumque fugat Recitator acerbus, &c.

Il n'eſt Temple ſi ſaint, des Anges reſpecté,
Qui ſoit contre ſa Muſe un lieu de ſeureté.
Je vous l'ay desja dit, aimez qu'on vous cenſure,
Et ſouple à la Raiſon, corrigez ſans murmure.
Mais ne vous rendez pas dés qu'un Sot vous reprend.
Souvent dans ſon orgueil un ſubtil Ignorant,
Par d'injuſtes degouts combat toute une Piece;
Blaſme des plus beaux Vers la noble hardieſſe.
On a beau refuter ſes vains raiſonnemens:
Son eſprit ſe complaiſt dans ſes faux jugemens;
Et ſa foible raiſon, de clarté depourvûë,
Penſe que rien n'eſchape à ſa debile veuë.
Ses conſeils ſont à craindre; & ſi vous les croyez,
Penſant fuir un eſcueil, ſouvent vous vous noyez.
Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire,
Que la Raiſon conduiſe, & le Sçavoir eſclaire;
Et dont le crayon ſeur, d'abord aille chercher
L'endroit, que l'on ſent foible, & qu'on ſe veut cacher.
Luy ſeul eſclaircira vos doutes ridicules:
De voſtre eſprit tremblant levera les ſcrupules.

REMARQUES.

Vers 59. *Je vous l'ay desja dit*, &c.] Dans le premier Chant, vers 192.

Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loue.

Vers 71. *Faites choix d'un Cenſeur ſolide & ſalutaire*, &c.] Caractére de M. Patru, le plus habile Critique de ſon ſiécle. Il étoit en ſi grande réputation de ſévérité, que quand M. Racine faiſoit à M. Deſpréaux quelque obſervation un peu trop ſubtile ſur des endroits de ſes Ouvrages; M. Deſpréaux, au lieu de lui dire, *Ne ſis Patruus mihi, N'ayez point pour moi la ſévérité d'un Oncle*; lui diſoit: *Ne ſis Patru mihi: N'ayez point pour moi la ſévérité de Patru.*

Vers 84. *Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.*] » Les bons juges de Poëſie » ſont plus rares que les bons Poëtes. *Malherbe* donnoit la préference à *Stace* ſur

C'eſt luy qui vous dira, par quel tranſport heureux,
Quelquefois dans ſa courſe un Eſprit vigoureux
Trop reſſerré par l'Art, ſort des regles preſcrites,
Et de l'Art meſme apprend à franchir leurs limites.
Mais ce parfait Cenſeur ſe trouve rarement.
Tel excelle à rimer qui juge ſottement.
Tel s'eſt fait par ſes Vers diſtinguer dans la Ville,
Qui jamais de Lucain n'a diſtingué Virgile.
Autheurs, preſtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?
Qu'en ſçavantes leçons voſtre Muſe fertile
Par tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.
Un Lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.
Que voſtre Ame & vos Mœurs, peintes dans vos ouvrages,
N'offrent jamais de vous que de nobles images.
Je ne puis eſtimer ces dangereux Autheurs,
Qui de l'honneur, en Vers, infames deſerteurs,

REMARQUES.

» tous les Poëtes Latins. Et j'ai ouï de mes » oreilles avec étonnement *P. Corneille* » la donner à *Lucain* ſur *Virgile*. J'ajoute- » rois encore *Brebeuf* que j'ai vû dans les » mêmes ſentimens, s'il ne me paroiſſoit » plus digne du nom d'excellent Verſifi- » cateur, que de grand Poëte. » *Huetiana*, p. 177. & 178. *Huetii Comment. Lib. I.*

Vers 88. *Par tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.*] Art Poëtique d'Horace, vers 343.

Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci.

Vers 91. *Que voſtre ame & vos mœurs peintes dans vos ouvrages.*] Dans toutes les éditions, l'Auteur avoit mis, *Peints dans tous vos ouvrages*; quoique ce mot, *peints*, qui eſt un Participe maſculin, ſe rapportât à *Ame* & à *mœurs*, deux mots féminins. M. Gibert, Profeſſeur de Rhétorique, eſt le premier qui ait fait appercevoir cette faute à l'Auteur. Il s'étonna qu'elle eût échapé pendant ſi long-temps à la critique de ſes amis, & de ſes ennemis.

Trahiſſant la Vertu ſur un papier coupable,
Aux yeux de leurs Lecteurs rendent le Vice aimable.
Je ne ſuis pas pourtant de ces triſtes Eſprits,
Qui banniſſant l'Amour de tous chaſtes Eſcrits,
D'un ſi riche ornement veulent priver la Sçene:
Traitent d'empoiſonneurs & Rodrigue & Chimene.
L'Amour le moins honneſte, exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.
Didon a beau gemir, & m'eſtaler ſes charmes;
Je condamne ſa faute, en partageant ſes larmes.
Un Autheur vertueux dans ſes Vers innocens,
Ne corrompt point le cœur, en chatoüillant les Sens:
Son feu n'allume point de criminelle flamme.
Aimez donc la Vertu, nourriſſez-en voſtre Ame.
En vain l'Eſprit eſt plein d'une noble vigueur;
Le Vers ſe ſent tousjours des baſſeſſes du Cœur.
Fuyez ſur tout, fuyez ces baſſes jalouſies,
Des vulgaires Eſprits malignes phreneſies.
Un ſublime Eſcrivain n'en peut eſtre infecté.
C'eſt un vice qui ſuit la Mediocrité.
Du merite eſclatant cette ſombre Rivale
Contre luy chez les Grands inceſſamment cabale,

REMARQUES.

Vers 97. —— *De ces triſtes Eſprits.*] M. Nicole, dans un petit Traité *ſur la Comédie*, employoit quelques exemples tirés des Tragédies de P.Corneille,pour prouver que, bien que ce grand Poëte eût tâché de purger le Théatre des vices qu'on lui a le plus reprochés, ſes piéces ne laiſſoient pas d'être contraires à l'Evangile; & qu'elles corrompent l'eſprit & le cœur par les ſentimens payens & profanes qu'elles inſpirent. C'eſt à quoi fait alluſion le vers 100.

Traitent d'Empoiſonneurs & Rodrigue & Chiméne.

Et

Et ſur les pieds en vain taſchant de ſe hauſſer,
Pour s'égaler à luy, cherche à le rabbaiſſer.
Ne deſcendons jamais dans ces laſches intrigues.
N'allons point à l'Honneur par de honteuſes brigues.
  Que les Vers ne ſoient pas voſtre eternel employ.
Cultivez vos Amis, ſoyez Homme de foy.
C'eſt peu d'eſtre agreable & charmant dans un Livre;
Il faut ſçavoir encore & converſer & vivre.
  Travaillez pour la Gloire, & qu'un ſordide gain
Ne ſoit jamais l'objet d'un illuſtre Eſcrivain.
Je ſçay qu'un noble Eſprit peut, ſans honte & ſans crime,
Tirer de ſon travail un tribut legitime:
Mais je ne puis ſouffrir ces Autheurs renommez,
Qui degouſtez de gloire, & d'argent affamez,
Mettent leur Apollon aux gages d'un Libraire;
Et font d'un Art divin, un meſtier mercenaire.
  Avant que la Raiſon, s'expliquant par la voix,
Euſt inſtruit les Humains, euſt enſeigné des Loix:
Tous les Hommes ſuivoient la groſſiere Nature;
Diſperſez dans les bois couroient à la paſture.
La Force tenoit lieu de droit & d'équité:
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.

REMARQUES.

où le Poëte déſigne la Tragi-comédie du Cid, condamnée dans l'écrit de M. Nicole.

Vers 122. *Cultivez vos Amis, ſoyez homme de foy.*] Tel fut M. Deſpréaux. Il étoit fondé à donner le précepte; il avoit donné l'exemple. Si la Poëſie en général eſt moins eſtimée aujourd'hui, c'eſt que le mépris pour le Poëte s'étend juſqu'à l'Art même qu'il cultive. Peu ſçavent juger un ouvrage par l'ouvrage ſeul. D'ailleurs, s'il n'y a de vrai Orateur, que l'homme de bien, ne pourroit-on pas, proportions gardées, dire le même du Poëte. ?

Mais du Difcours enfin l'harmonieufe adreffe
De ces fauvages mœurs adoucit la rudeffe;
Raffembla les Humains dans les forefts efpars,
Enferma les Citez de murs & de remparts;
De l'afpect du fupplice effraya l'infolence,
Et fous l'appui des Loix mit la foible Innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers Vers.
De là font nez ces bruits reçeus dans l'Univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis dépoüilloient leur audace:
Qu'aux accords d'Amphion les pierres fe mouvoient,
Et fur les murs Thebains en ordre s'eflevoient.
L'Harmonie, en naiffant, produifit ces miracles.
Depuis, le Ciel en Vers fit parler les Oracles;
Du fein d'un Preftre, emeu d'une divine horreur,
Apollon par des Vers exhala fa fureur.
Bien-toft, reffufcitant les Heros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hefiode à fon tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop pareffeux vint hafter les moiffons.
En mille Efcrits fameux la Sageffe tracée,
Fut, à l'aide des Vers, aux Mortels annoncée;
Et par tout des efprits fes preceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs.

REMARQUES.

Vers 147. *Qu'aux accens, dont Orphée, &c.*] Poëtique d'Horace, vers 391.

Silvestres homines facer, interprefque Deorum,

Pour tant d'heureux bienfaits, les Muſes reverées
Furent d'un juſte encens dans la Grece honorées;
Et leur Art, attirant le culte des Mortels,
A ſa gloire en cent lieux vit dreſſer des Autels.
Mais enfin l'Indigence amenant la Baſſeſſe,
Le Parnaſſe oublia ſa premiere nobleſſe.
Un vil amour du gain, infectant les eſprits,
De menſonges groſſiers ſoüilla tous les Eſcrits;
Et par tout enfantant mille ouvrages frivoles,
Trafiqua du diſcours, & vendit les paroles.
   Ne vous fletriſſez point par un vice ſi bas.
Si l'or ſeul a pour vous d'invincibles appas,
Fuyez ces lieux charmans qu'arroſe le Permeſſe.
Ce n'eſt point ſur ſes bords qu'habite la Richeſſe.
Aux plus ſçavans Autheurs, comme aux plus grands Guerriers,
Apollon ne promet qu'un nom & des lauriers.
   Mais, quoy? dans la diſette une Muſe affamée,
Ne peut pas, dira-t-on, ſubſiſter de fumée.
Un Autheur, qui preſſé d'un beſoin importun,
Le ſoir entend crier ſes entrailles à jeun,
Gouſte peu d'Helicon les douces promenades.
Horace a bû ſon ſaoul, quand il voit les Ménades;

REMARQUES.

Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidoſque leones.

Vers 184. *Horace a beu ſon ſaoul, &c.*] Juvénal, Satire VII. vers 59.

—— *Neque enim cantare ſub antro*
Pierio, Thyrſumve poteſt contingere mœſta
Paupertas atque æris inops, quo nocte dieque
Corpus eget: ſatur eſt, cùm dicit Horatius: Heu ohe.

Et libre du ſouci qui trouble Colletet,
N'attend pas, pour diſner, le ſuccés d'un Sonnet.
Il eſt vray : mais enfin cette affreuſe diſgrace
Rarement parmi nous afflige le Parnaſſe.
Et que craindre en ce ſiecle, où tousjours les beaux Arts
D'un Aſtre favorable eſprouvent les regards :
Où d'un Prince eſclairé la ſage prévoyance
Fait par tout au Merite ignorer l'indigence?
Muſes, dictez ſa Gloire à tous vos Nourriſſons.
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.
Que Corneille, pour lui rallumant ſon audace,
Soit encor le Corneille & du Cid & d'Horace.
Que Racine, enfantant des miracles nouveaux,
De ſes Heros ſur luy forme tous les tableaux.
Que de ſon nom, chanté par la bouche des Belles,
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.

REMARQUES.

Vers 200. *Benſerade .... amuſe les ruelles.*] Benſerade s'étoit acquis à la Cour une réputation brillante par ſes vers galans, & ſur-tout par les vers qu'il faiſoit pour les perſonnes de la Cour, qui danſoient dans les Ballets du Roi : dans ces vers il confondoit, d'une maniére fort ingénieuſe, le caractére des Perſonnes, avec celui des Perſonnages qu'elles repréſentoient. Mais il ſembloit borné à ce talent. Les Métamorphoſes d'Ovide qu'il mit en Rondeaux, furent l'écueil de ſa réputation. Elles ne parurent qu'après l'Art poëtique. M. Deſpréaux n'auroit plus oſé citer Benſerade comme un Poëte galant, *chanté par la bouche des Belles.*

Vers 201. *Que Segrais dans l'Eglogue.*] Segrais de l'Académie Françoiſe, mort à Caën ſa Patrie en 1701. s'eſt diſtingué ſur tout par des Eglogues, & par un Poëme Paſtoral ſous le titre d'Athis; dans leſquels il a parfaitement exprimé cette douce & ingénieuſe ſimplicité qui fait le principal caractére de l'Eglogue.

Vers 208. *Soy-meſme ſe noyant pour ſortir du naufrage.*] Après le paſſage du Rhin, le Roi s'étoit rendu maître de preſque toute la Hollande ; & la Capitale même ſe diſpoſoit à lui envoyer ſes clés. Les Hollandois, pour ſauver le reſte de leur païs,

Que Segrais dans l'Eglogue en charme les foreſts.
Que pour lui l'Epigramme aiguiſe tous ſes traits.
Mais quel heureux Autheur, dans une autre Eneïde,
Aux bords du Rhin tremblant conduira cet Alcide?
Quelle ſçavante Lyre au bruit de ſes Exploits,
Fera marcher encor les rochers & les bois:
Chantera le Batave eſperdu dans l'orage,
Soy-meſme ſe noyant pour ſortir du naufrage:
Dira les bataillons ſous Maſtricht enterrez,
Dans ces affreux aſſauts du Soleil eſclairez?
Mais tandis que je parle, une Gloire nouvelle
Vers ce Vainqueur rapide aux Alpes vous appelle.
Desja Dôle & Salins ſous le Joug ont ployé.
Bezançon fume encor ſur ſon Roc foudroyé.
Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues
Devoient à ce torrent oppoſer tant de digues?

REMARQUES.

n'eurent d'autre reſſource que de le ſubmerger entiérement, en lâchant leurs écluſes.

Vers 209. *Dira les Bataillons ſous Maſtricht enterrez*, &c.] Maſtricht étoit une des Places les plus conſidérables qui reſtoient aux Hollandois, après les pertes qu'ils avoient faites en 1672. Le Roi en fit le ſiége en perſonne; & après pluſieurs aſſauts donnés en plein jour, & dans leſquels on avoit emporté tous les déhors l'épée à la main, cette forte Place ſe rendit le 29. Juin 1673. après treize jours de tranchée ouverte.

Vers 213. *Desja Dole & Salins ... Bezançon fume encor.*] Ce ſont les trois principales Villes de la Franche-Comté, dont le Roi ſe rendit maître en 1674. *Bezançon* fut aſſiégé & pris au mois de Mai: *Dole* & *Salins* ſe rendirent le mois ſuivant. Le Roi avoit déja conquis cette Province en 1668. Nous avons de cette premiere conqueſte, une belle Relation, par M. Pelliſſon.

Vers 215. *Où ſont ces grands Guerriers, dont les fatales ligues.*] La Ligue étoit compoſée de l'Empereur, des Rois d'Eſpagne & de Danemarck, de la Hollande & de toute l'Allemagne, excepté les Ducs de Baviere & d'Hanover.

Eſt-ce encore, en fuyant, qu'ils penſent l'arreſter,
Fiers du honteux honneur d'avoir ſçeu l'eſviter?
Que de remparts détruits! que de Villes forcées!
Que de moiſſons de gloire en courant amaſſées!
  Autheurs, pour les chanter, redoublez vos tranſports.
Le ſujet ne veut pas de vulgaires efforts.
  Pour moy, qui juſqu'ici nourri dans la Satire,
N'oſe encor manier la Trompette & la Lyre:
Vous me verrez pourtant, dans ce champ glorieux,
Vous animer du moins de la voix & des yeux:
Vous offrir ces leçons, que ma Muſe au Parnaſſe,
Rapporta, jeune encor du commerce d'Horace;
Seconder voſtre ardeur, eſchauffer vos Eſprits,
Et vous monſtrer de loin la couronne & le prix.
Mais auſſi pardonnez, ſi plein de ce beau zele,
De tous vos pas fameux obſervateur fidelle,
Quelquefois du bon or je ſepare le faux;
Et des Autheurs groſſiers j'attaque les defauts:
Cenſeur un peu fâcheux, mais ſouvent neceſſaire;
Plus enclin à blaſmer, que ſçavant à bien faire.

REMARQUES.

Vers 218. *Fiers du honteux honneur davoir ſçeu l'éviter.*] Montécuculli, Général de l'Armée d'Allemagne pour les Alliés, évita le combat, & s'applaudit de la retraite avantageuſe qu'il avoit faite.

——— *Quos opimus,*
Fallere & effugere, eſt triumphus;

dit Annibal, dans Horace, parlant des Romains. Livre IV. Ode 4. vers 51.

LE
LUTRIN,
POËME
HEROÏ-COMIQUE,
DIVISÉ EN SIX CHANTS.

AVIS


LE LUTRIN CHANT I.

AVIS AU LECTEUR (1).

Il ſeroit inutile maintenant de nier que le Poëme ſuivant a eſté compoſé à l'occaſion d'un differend aſſez leger, qui s'émût dans une des plus celebres Egliſes de Paris, entre le Treſorier & le Chantre. Mais c'eſt tout ce qu'il y a de vray. Le reſte, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une pure fiction: & tous les Perſonnages y ſont non ſeulement inventez, mais j'ay eu ſoin meſme de les faire d'un caractere directement oppoſé au caractere de ceux qui deſſervent cette Egliſe, dont la pluſpart, & principalement les Chanoines, ſont tous gens non ſeulement d'une fort grande probité, mais de beaucoup d'eſprit, & entre leſquels il y en a tel à qui je demanderois auſſi volontiers ſon ſentiment ſur mes Ouvrages, qu'à beaucoup de Meſſieurs de l'Academie. Il ne faut donc pas s'étonner ſi perſonne n'a eſté offenſé de l'impreſſion de ce Poëme, puis qu'il n'y a en effet perſonne qui y ſoit veritablement attaqué. Un Prodigue ne s'aviſe gueres de s'offenſer de voir rire d'un Avare, ni un Devot de voir tourner en ridicule un Libertin. Je ne diray point comment je fus engagé à travailler à cette bagatelle ſur une eſpece de défi (2)

REMARQUES.

(1) L'Auteur publia en 1674. les quatre premiers Chants du Lutrin, avec une Préface, dans laquelle il expliquoit aſſez au long, mais avec quelques déguiſemens, à quelle occaſion il avoit compoſé ce Poëme. Dans l'édition de 1683. il ſuprima cette Préface, & en donna une autre, dont celle que l'on voit ici, faiſoit partie.

(2) *Sur une eſpece de defi.*] Le démêlé du Tréſorier & du Chantre parut ſi plaiſant à M. le Premier Préſident de Lamoignon, qu'il propoſa un jour à M. Deſpréaux d'en faire le ſujet d'un Poëme, que l'on pourroit intituler, *la Conquête du Lutrin*, ou *le Lutrin enlevé*; à l'exemple du Taſſoni, qui avoit fait ſon Poëme de *la Secchia rapita*, ſur un ſujet preſque ſemblable. M. Deſpréaux répondit, qu'il ne falloit jamais défier un Fou, & qu'il l'étoit aſſez, non ſeulement pour entreprendre ce Poëme,

qui me fut fait en riant par feu Monſieur le Premier Preſident de Lamoignon, qui eſt celuy que j'y peins ſous le nom d'Ariſte. Ce détail, à mon avis, n'eſt pas fort neceſſaire. Mais je croirois me faire un trop grand tort, ſi je laiſſois échapper cette occaſion d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que ce grand Perſonnage, durant ſa vie, m'a honnoré de ſon amitié. Je commençay à le connoiſtre dans le temps que mes Satires faiſoient le plus de bruit; & l'accés obligeant, qu'il me donna dans ſon illuſtre Maiſon, fit avantageuſement mon apologie contre ceux qui vouloient m'accuſer alors de libertinage & de mauvaiſes mœurs. C'eſtoit un homme d'un ſçavoir eſtonnant, & paſſionné admirateur de tous les bons Livres de l'Antiquité; & c'eſt ce qui luy fit plus aiſément ſouffrir mes Ouvrages, où il crût entrevoir quelque gouſt des Anciens. Comme ſa pieté eſtoit ſincere, elle eſtoit auſſi fort gaye, & n'avoit rien d'embarraſſant. Il ne s'effraya point du nom de Satires que portoient ces Ouvrages, où il ne vit en effet que des Vers & des Autheurs attaquez. Il me loüa meſme pluſieurs fois d'avoir purgé, pour ainſi dire, ce genre de Poëſie de la ſaleté, qui luy avoit eſté juſqu'alors comme affectée. J'eus donc le bonheur de ne luy eſtre pas deſagreable. Il m'appella à tous ſes plaiſirs & à tous ſes divertiſſemens; c'eſt-à-dire, à ſes lectures & à ſes promenades. Il me favoriſa meſme quelquefois de ſa plus eſtroite confidence, & me fit voir à fond ſon ame entiere. Et que n'y visje point! Quel threſor ſurprenant de probité & de juſtice! quel fonds ineſpuiſable de pieté & de zelle! Bien que ſa vertu jettaſt un fort grand éclat au dehors, c'eſtoit toute autre choſe au dedans; & on

REMARQUES.

mais encore pour le dédier à M. le Premier Préſident lui-même. En effet, ayant pris cette plaiſanterie pour une eſpéce de défi, il forma dès le même jour, l'idée & le plan de ſon Poëme, dont il fit les premiers vers. Le plaiſir que cet eſſai fit à M. le Premier Préſident, encouragea l'Auteur à continuer.

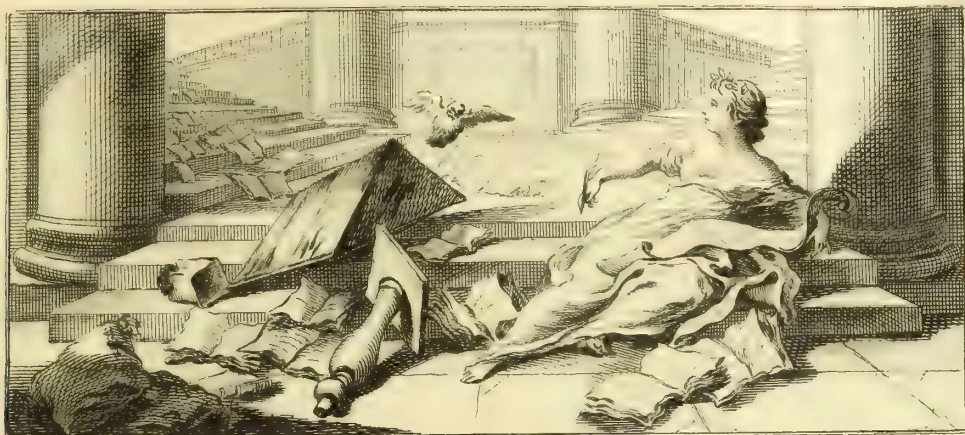
voyoit bien qu'il avoit ſoin d'en temperer les rayons, pour ne pas bleſſer les yeux d'un ſiecle auſſi corrompu que le noſtre. Je fus ſincérement eſpris de tant de qualitez admirables; & s'il eut beaucoup de bonne volonté pour moy, j'eus auſſi pour luy une trés-forte attache. Les ſoins que je luy rendis, ne furent meſlez d'aucune raiſon d'intereſt mercenaire; & je ſongeay bien plus à profiter de ſa converſation que de ſon credit. Il mourut dans le temps que cette amitié eſtoit en ſon plus haut point, & le ſouvenir de ſa perte m'afflige encore tous les jours. Pourquoy faut-il que des Hommes ſi dignes de vivre ſoient ſi-toſt enlevez du monde, tandis que des miſerables & des gens de rien arrivent à une extrême vieilleſſe? Je ne m'eſtendray pas davantage ſur un ſujet ſi triſte: car je ſens bien que ſi je continuois à en parler, je ne pourrois m'empeſcher de moüiller peut-eſtre de mes larmes la Préface d'un Ouvrage de pure plaiſanterie.



ARGUMENT.

LE Threſorier remplit la premiere Dignité du Chapitre, dont il s'agit, & officie avec toutes les marques de l'Epiſcopat. Le Chantre remplit la ſeconde Dignité. Il y avoit autrefois dans le Chœur, vis-à-vis la place du Chantre, un énorme Pupitre ou Lutrin, qui le couvroit preſque tout entier. Il le fit ôter. Le Tréſorier voulut le remettre. De-là, une diſpute réelle, diſpute qui fait le ſujet du Poëme. Le *Lutrin* parut pour la premiere fois en 1674.





Tremolieres inv. Ravenet Sculp.

LE LUTRIN.

POËME HEROÏ-COMIQUE.

CHANT PREMIER.



E chante les combats, & ce Prelat terrible,
Qui par ſes longs travaux, & ſa force invincible,
Dans une illuſtre Egliſe exerçant ſon grand cœur,
Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.
C'eſt en vain que le Chantre abuſant d'un faux titre,
Deux fois l'en fit oſter par les mains du Chapitre.

REMARQUES.

Vers 1. ***Je chante les Combats, & ce Prélat terrible.***] Claude Auvry, ancien Evêque de Coûtance, étoit alors Thréſorier de la Sainte Chapelle. Il avoit été Camérier du Cardinal Mazarin : il quitta l'Evêché de Coûtance, dont il étoit redevable à ce Cardinal, pour la Thréſorerie de la Sainte Chapelle.

Vers 4. ***Fit placer à la fin un Lutrin dans le Chœur.***] Le Lutrin, ou Pupitre, qui fait le ſujet de ce Poëme, fut placé vis-à-vis la place du Chantre, le 31. Juillet 1667.

Vers 5. ***C'eſt en vain que le Chantre,*** &c.]

Ce Prelat sur le banc de son Rival altier,
Deux fois, le reportant, l'en couvrit tout entier.
Muse, redy-moy donc, quelle ardeur de vengeance,
De ces Hommes sacrez rompit l'intelligence,
Et troubla si long-temps deux celebres Rivaux.
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des Devots?
Et toy, fameux Heros, dont la sage entremise
De ce schisme naissant débarrassa l'Eglise;
Vien d'un regard heureux animer mon projet,
Et garde-toy de rire en ce grave sujet.
Parmy les doux plaisirs d'une paix fraternelle,
Paris voyoit fleurir son antique Chapelle.
Ses Chanoines vermeils, & brillans de santé,
S'engraissoient d'une longue & sainte oisiveté.
Sans sortir de leurs lits plus doux que leurs hermines,
Ces pieux faineans faisoient chanter Matines;
Veilloient à bien disner, & laissoient en leur lieu
A des Chantres gagez le soin de loüer Dieu.
Quand la Discorde encor toute noire de crimes,
Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes,

REMARQUES.

Jacques Barrin, homme d'un vrai mérite, fils de M. de la Galissoniére, Maître des Requêtes.

Vers 9. *Muse, redi-moy donc*, &c.] Virgile, Enéïde I.

Musa mihi causas memora, quo numine læso, &c.

Vers 12. *Tant de fiel entre-t-il*, &c.] Virgile au même endroit:

—— *Tantæ ne animis cœlestibus iræ?*

Vers 13. *Et toy, fameux Heros*, &c.]

Avec cet air hideux qui fait fremir la Paix,
S'arresta prés d'un Arbre au pied de son Palais.
Là, d'un œil attentif, contemplant son Empire,
A l'aspect du Tumulte, Elle-mesme s'admire.
Elle y voit par le coche & d'Evreux & du Mans,
Accourir à grands flots ses fideles Normans.
Elle y voit aborder le Marquis, la Comtesse,
Le Bourgeois, le Manant, le Clergé, la Noblesse;
Et par tout des Plaideurs les Escadrons espars,
Faire autour de Themis flotter ses estendars.
Mais une Eglise seule à ses yeux immobile,
Garde au sein du Tumulte une assiette tranquille.
Elle seule la brave; elle seule aux procés,
De ses paisibles murs veut defendre l'accés.
La Discorde, à l'aspect d'un Calme qui l'offense,
Fait siffler ses serpens, s'excite à la vengeance.
Sa bouche se remplit d'un poison odieux,
Et de longs traits de feu luy sortent par les yeux.
Quoy, dit-Elle, d'un ton qui fit trembler les vitres,
J'auray pû jusqu'icy broüiller tous les Chapitres;

REMARQUES.

M. le Premier Président de Lamoignon.

Vers 26. *Sortant des Cordeliers pour aller aux Minimes.*] Il y eut de grandes brouilleries dans ces deux Couvents, au sujet de l'élection des Supérieurs. Pour aller de l'un à l'autre de ces Couvents, on passe près du Palais, où est la Sainte Chapelle : & c'est la route que l'Auteur fait tenir à la Discorde.

Vers 28. *S'arresta près d'un arbre, &c.*] C'est le Mai, que la Communauté des Clercs du Palais, nommée *la Bazoche*, fait planter tous les ans dans la vieille Cour du Palais, près de la Sainte Chapelle.

Diviſer Cordeliers, Carmes & Celeſtins?
J'auray fait ſouſtenir un Siege aux Auguſtins?
Et cette Egliſe ſeule, à mes ordres rebelle,
Nourrira dans ſon ſein une paix éternelle?
Suis-je donc la Diſcorde? & parmi les Mortels,
Qui voudra deſormais encenſer mes Autels?
   A ces mots, d'un bonnet couvrant ſa teſte énorme,
Elle prend d'un vieux Chantre & la taille & la forme,
Elle peint de bourgeons ſon viſage guerrier,
Et s'en va de ce pas trouver le Threſorier.
   Dans le reduit obſcur d'une alcove enfoncée,
S'eſleve un lit de plume à grands frais amaſſée.
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En defendent l'entrée à la clarté du jour.
Là, parmi les douceurs d'un tranquille ſilence,
Regne ſur le duvet une heureuſe indolence.

REMARQUES.

Vers 47. *Diviſer Cordeliers, Carmes & Céleſtins.*] Dans ces Couvens, il y avoit eu des brouilleries, qui donnerent lieu à un Arrêt que le Parlement rendit au mois d'Avril 1667. ſur le Réquiſitoire de M. l'Avocat Général Talon, & qui ſe trouve dans les Journaux du Palais, & des Audiences.

Vers 48. *J'aurai fait ſouſtenir un ſiege aux Auguſtins.*] En 1658. le P. Céleſtin Villiers, Prieur de la Maiſon des Grands Auguſtins, fit nommer pour faire leurs Licences en Sorbonne, neuf Religieux Bacheliers pour les trois Licences ſuivantes, au lieu de trois Bacheliers ſeulement pour la premiere Licence, n'y ayant que trois places fondées, & qui ſe rempliſſent de deux en deux ans. Ceux qui ſe virent exclus par cette éléction prématurée ſe pourvûrent au Parlement, qui ordonna que l'on feroit une autre nomination. Les Religieux ayant refuſé d'obéïr, on manda tous les Archers, qui, après avoir inveſti le Couvent, eſſayerent envain d'enfoncer les portes. Les uns montérent ſur les toits des maiſons voiſines pour entrer dans le Couvent, tandis que les autres travailloient à faire une ouverture dans la muraille du jardin, du côté de la rue Chriſtine. Les Auguſtins ſe mirent en défenſe, ſonnerent le tocſin, & commencérent à tirer d'en bas ſur les Aſſiégeans. Ceux-ci couverts par les cheminées, tirerent à leur tour. Il y eut deux Religieux tués, & autant de bleſſés.

C'eſt là que le Prélat muni d'un desjeûner,
Dormant d'un leger ſomme, attendoit le diſner.
La Jeuneſſe en ſa fleur brille ſur ſon viſage:
Son menton ſur ſon ſein deſcend à double eſtage:
Et ſon corps ramaſſé dans ſa courte groſſeur,
Fait gemir les couſſins ſous ſa molle eſpaiſſeur.
La Déeſſe en entrant, qui voit la nappe miſe,
Admire un ſi bel ordre & reconnoiſt l'Egliſe;
Et marchant à grands pas vers le lieu du repos,
Au Prélat ſommeillant, Elle adreſſe ces mots.
Tu dors? Prélat, tu dors? & là-haut à ta place,
Le Chantre aux yeux du Chœur eſtale ſon audace,
Chante les *Oremus*, fait des Proceſſions,
Et reſpand à grands flots les benedictions.
Tu dors? attens-tu donc, que ſans bulle & ſans titre
Il te raviſſe encor le Rochet & la Mitre?

REMARQUES.

Cependant, la bréche étant faite, les Religieux eurent la témerité d'y porter le Saint Sacrement: cette reſſource leur étant inutile, ils demanderent à capituler; on donna des ôtages de part & d'autre. Le principal article de la capitulation fut que les Aſſiégés auroient la vie ſauve, moyennant quoi ils abandonnerent la bréche, & livrerent leurs Portes. Les Commiſſaires du Parlement étant entrés, firent arrêter onze de ces Religieux, qui furent conduits dans les Priſons de la Conciergerie. Vingt-ſept jours après, le Cardinal Mazarin qui n'aimoit pas le Parlement, les mit en liberté; on les fit monter dans les Carroſſes du Roi, & ils furent menés comme en triomphe dans leur Couvent, au milieu des Gardes Françoiſes rangées en haie depuis la Conciergerie juſqu'aux Auguſtins. Leurs Confreres allerent les recevoir en proceſſion, ayant des palmes à la main. Ils ſonnerent toutes leurs cloches, & chanterent le *Te Deum* en action de graces.

Vers 65. *La jeuneſſe en ſa fleur*, &c.] L'Auteur ajoûta ces quatre vers pour faire une contre-verité: car le Thréſorier étoit maigre, vieux, & de grande taille.

Vers 73. —— *Et là haut à ta place.*] La Sainte-Chapelle haute, où les Chanoînes font l'Office, eſt beaucoup plus élevée que la Maiſon du Threſorier, qui eſt dans la Cour du Palais.

Vers 76. *Et repand à grands flots les Be-*

Sors de ce lit oyſeux, qui te tient attaché,
Et renonce au repos, ou bien à l'Eveſché.
   Elle dit : & du vent de ſa bouche profane,
Luy ſouffle avec ces mots l'ardeur de la chicane.
Le Prélat ſe réveille, & plein d'émotion
Luy donne toutefois la benediction.
Tel qu'on voit un Taureau, qu'une Gueſpe en furie,
A piqué dans les flancs, aux dépens de ſa vie :
Le ſuperbe Animal, agité de tourmens,
Exhale ſa douleur en longs mugiſſemens.
Tel le fougueux Prélat, que ce ſonge eſpouvante,
Querelle en ſe levant & Laquais & Servante :
Et d'un juſte courroux rallumant ſa vigueur,
Meſme avant le diſner, parle d'aller au Chœur.
Le prudent Gilotin, ſon aumônier fidelle,
En vain par ſes conſeils ſagement le rappelle :
Luy monſtre le peril. Que midi va ſonner :
Qu'il va faire, s'il ſort, refroidir le diſner.
   Quelle fureur, dit-il, quel aveugle caprice,
Quand le diſner eſt preſt, vous appelle à l'Office ?

R E M A R Q U E S.

nedictions.] C'étoit le principal motif de la jalouſie du Thréſorier contre le Chantre.

Vers 80. *Et renonce au repos ou bien à l'Eveſché.*] M. Auvry avoit été Evêque de Coûtance. D'ailleurs comme Thréſorier de la Sainte-Chapelle, il avoit le droit d'officier pontificalement aux grandes Fêtes de l'année, ſuivant un privilége accordé par Benoit XIII.

Vers 86. *A piqué dans les flancs, aux depens de ſa vie.*] Virgile parlant des Abeilles, Livre IV. des Georg.

—— Læſæque venenum
Morſibus inſpirant, & ſpicula cæca relinquunt,
Affixæ venis, vitamque in vulnere ponunt.

De voſtre dignité ſouſtenez mieux l'eſclat.
Eſt-ce pour travailler que vous eſtes Prélat?
A quoy bon ce dégouſt, & ce zele inutile?
Eſt-il donc pour jeuſner Quatre-temps, ou Vigile?
Reprenez vos eſprits, & ſouvenez-vous bien,
Qu'un diſner réchauffé ne valut jamais rien.
Ainſi dit Gilotin, & ce Miniſtre ſage
Sur table, au meſme inſtant, fait ſervir le potage.
Le Prélat voit la ſoupe, & plein d'un ſaint reſpect
Demeure quelque temps muet à cet aſpect.
Il cede, il diſne enfin: mais tousjours plus farouche,
Les morceaux trop haſtez ſe preſſent dans ſa bouche.
Gilotin en gemit, & ſortant de fureur,
Chez tous ſes Partiſans va ſemer la terreur.
On voit courir chez luy leurs troupes eſperduës:
Comme l'on voit marcher les bataillons de Gruës;
Quand le Pygmée altier, redoublant ſes efforts,
De l'Hebre ou du Strymon vient d'occuper les bords.
A l'aſpect imprévû de leur foule agreable,
Le Prélat radouci veut ſe lever de table.

REMARQUES.

Vers 93. *Le prudent Gilotin*, &c.] Son véritable nom étoit *Guéronet*. Le Tréſorier lui donna enſuite la Cure de la Sainte-Chapelle.

Vers 112. *Chez tous ſes Partiſans*, &c.] Les Chantres ſubalternes étoient dans le parti du Thréſorier contre le Chantre & les autres Chanoines; parce que ceux-ci leur refuſoient certains droits.

Vers 115. *Quand le Pygmée altier*, &c.] Peuple fabuleux, aux environs de l'Hebre & du Strymon, fleuves de Thrace. Les Pygmées n'avoient qu'une coudée de hauteur; ils étoient en guerre continuelle avec les Gruës, qui chaſſerent ces petits hommes de la ville de Géranie. Pline, Livre IV chap. 11.

La couleur luy renaiſt, ſa voix change de ton.
Il fait par Gilotin rapporter un jambon.
Luy-meſme le premier, pour honnorer la troupe,
D'un vin pur & vermeil il fait remplir ſa coupe:
Il l'avale d'un trait: & chacun l'imitant,
La cruche au large ventre eſt vuide en un inſtant.
Si-toſt que du Nectar la troupe eſt abreuvée,
On deſſert: & ſoudain la nappe eſtant levée,
Le Prélat, d'une voix conforme à ſon malheur,
Leur confie en ces mots ſa trop juſte douleur.
Illuſtres compagnons de mes longues fatigues,
Qui m'avez ſouſtenu par vos pieuſes ligues,
Et par qui, maiſtre enfin d'un Chapitre inſenſé,
Seul à *Magnificat* je me vois encenſé.
Souffrirez-vous tousjours qu'un Orgueilleux m'outrage:
Que le Chantre à vos yeux détruiſe voſtre ouvrage;
Uſurpe tous mes droits, & s'égalant à moy,
Donne à voſtre Lutrin & le ton & la loy?
Ce matin meſme encor, ce n'eſt point un menſonge,
Une Divinité me l'a fait voir en ſonge,
L'inſolent s'emparant du fruit de mes travaux,
A prononcé pour moy le *Benedicat vos*.

REMARQUES.

Vers 147. *Quand Sidrac*, &c.] C'eſt le nom d'un vieux Chapelain-Clerc, ou d'un Chantre Muſicien, dont le caractére eſt formé ſur celui de Neſtor, ſi renommé par la ſageſſe de ſes conſeils.

Vers 149. *Ce Vieillard dans le Chœur a desja veû quatre âges.*] A vû renouveller le Chapitre quatre fois.

Oüy, pour mieux m'esgorger, il prend mes propres armes.
Le Prelat à ces mots verse un torrent de larmes.
Il veut, mais vainement, poursuivre son discours.
Ses sanglots redoublez en arrestent le cours.
Le zelé Gilotin, qui prend part à sa gloire,
Pour luy rendre la voix fait rapporter à boire.
Quand Sidrac, à qui l'âge allonge le chemin,
Arrive dans la chambre, un baston à la main.
Ce Vieillard dans le Chœur a déja vû quatre âges:
Il sçait de tous les temps les differens usages:
Et son rare sçavoir, de simple Marguillier,
L'esleva par degrez au rang de Chevecier.
A l'aspect du Prelat qui tombe en défaillance,
Il devine son mal, il se ride, il s'avance,
Et d'un ton paternel reprimant ses douleurs:
Laisse au Chantre, dit-il, la tristesse & les pleurs,
Prelat, & pour sauver tes droits & ton empire,
Escoute seulement ce que le Ciel m'inspire.
Vers cet endroit du Chœur, où le Chantre orgueilleux
Monstre, assis à ta gauche, un front si sourcilleux,
Sur ce rang d'ais serrez, qui forment sa closture,
Fut jadis un Lutrin d'inégale structure,

REMARQUES.

Vers 151. —— *De simple Marguillier.*] C'est celui qui a soin des Reliques, & qui revêt les Chanoines de leurs Chapes.

Vers 152. —— *Au rang de Chevecier.*] C'est celui qui a soin des Chapes, & de la cire; & qui distribue aux Chanoines les bougies à Matines.

Dont les flancs eſlargis, de leur vaſte contour
Ombrageoient pleinement tous les lieux d'alentour.
Derriere ce Lutrin, ainſi qu'au fond d'un antre,
A peine ſur ſon banc on diſcernoit le Chantre :
Tandis qu'à l'autre banc, le Prelat radieux,
Découvert au grand jour attiroit tous les yeux.
Mais un Demon, fatal à cette ample machine,
Soit qu'une main la nuit euſt haſté ſa ruine,
Soit qu'ainſi de tout temps l'ordonnaſt le Deſtin,
Fit tomber à nos yeux le Pûpitre un matin.
J'eus beau prendre le Ciel & le Chantre à partie :
Il fallut l'emporter dans noſtre Sacriſtie,
Où depuis trente hyvers ſans gloire enſeveli,
Il languit tout poudreux dans un honteux oubli.
Enten-moy donc, Prelat. Dés que l'ombre tranquille
Viendra d'un creſpe noir enveloper la Ville ;
Il faut que trois de nous ſans tumulte, & ſans bruit,
Partent à la faveur de la naiſſante nuit ;
Et du Lutrin rompu réüniſſant la maſſe,
Aillent d'un zele adroit le remettre en ſa place.
Si le Chantre demain oſe le renverſer,
Alors de cent Arreſts tu le peux terraſſer.
Pour ſouſtenir tes droits, que le Ciel authoriſe,
Abiſme tout pluſtoſt ; c'eſt l'eſprit de l'Egliſe.

REMARQUES.

Vers 189. *Ces Vertus dans Aleth*, &c.] Eloge de M. Pavillon alors Evêque d'Aleth.

Vers 211. —— *L'Enfant tire : & Bron-*

C'eſt par là qu'un Prelat ſignale ſa vigueur.
Ne borne pas ta gloire à prier dans un Chœur.
Ces vertus dans Aleth peuvent eſtre en uſage:
Mais dans Paris, plaidons: c'eſt là noſtre partage.
Tes benedictions dans le trouble croiſſant,
Tu pourras les répandre & par vingt & par cent,
Et pour braver le Chantre en ſon orgueil extreſme,
Les reſpandre à ſes yeux, & le benir luy-meſme.
 Ce diſcours auſſi-toſt frape tous les eſprits;
Et le Prelat charmé l'approuve par des cris.
Il veut que ſur le champ, dans la troupe on choiſiſſe
Les trois que Dieu deſtine à ce pieux office.
Mais chacun prétend part à cet illuſtre employ.
Le ſort, dit le Prelat, vous ſervira de Loy.
Que l'on tire au billet ceux que l'on doit élire.
Il dit, on obeït, on ſe preſſe d'eſcrire.
Auſſi-toſt trente noms, ſur le papier tracez,
Sont au fonds d'un bonnet par billets entaſſez.
Pour tirer ces billets avec moins d'artifice,
Guillaume, Enfant de chœur, preſte ſa main novice.
Son front nouveau tondu, ſymbole de candeur,
Rougit, en approchant, d'une honneſte pudeur.
Cependant le Prelat, l'œil au Ciel, la main nuë,
Benit trois fois les noms, & trois fois les remuë.

REMARQUES.

tin.] Son vrai nom étoit *Frontin.* Il étoit Prêtre du Diocéſe de Chartres, & Sous-Marguillier de la Sainte-Chapelle.

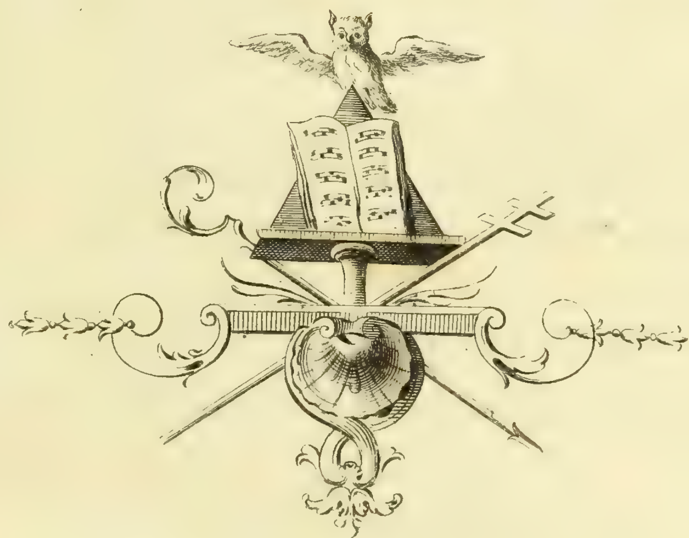
Il tourne le bonnet. L'Enfant tire : & Brontin
Eſt le premier des noms qu'apporte le Deſtin.
Le Prelat en conçoit un favorable augure,
Et ce nom dans la troupe excite un doux murmure.
On ſe taiſt ; & bien-toſt on voit paroiſtre au jour
Le nom, le fameux nom du Perruquier l'Amour.
Ce nouvel Adonis, à la blonde criniere,
Eſt l'unique ſouci d'Anne ſa Perruquiere.
Ils s'adorent l'un l'autre : & ce couple charmant
S'unit long-temps, dit-on, avant le Sacrement.
Mais depuis trois moiſſons, à leur ſaint aſſemblage
L'Official a joint le nom de mariage.
Ce Perruquier ſuperbe eſt l'effroy du quartier,
Et ſon courage eſt peint ſur ſon viſage altier.
Un des noms reſte encore, & le Prelat par grace
Une derniere fois les broüille & les reſſaſſe.
Chacun croit que ſon nom eſt le dernier des trois.
Mais que ne dis-tu point, ô puiſſant Porte-croix,
Boirude Sacriſtain, cher appuy de ton Maiſtre,
Lors qu'aux yeux du Prelat tu vis ton nom paroiſtre ?
On dit que ton front jaune, & ton teint ſans couleur,
Perdit en ce moment ſon antique paſleur ;
Et que ton corps gouteux, plein d'une ardeur guerriere,
Pour ſauter au plancher, fit deux pas en arriere.

REMARQUES.

Vers 229. *Boirude Sacriſtain,* &c.] François *Sirude*, Sous-Marguillier ou Sacriſtain de la Sainte-Chapelle.

Chacun

Chacun benit tout haut l'Arbitre des Humains,
Qui remet leur bon droit en de ſi bonnes mains.
Auſſi-toſt on ſe leve ; & l'Aſſemblée en foule,
Avec un bruit confus, par les portes s'eſcoule.
Le Prelat reſté ſeul calme un peu ſon depit,
Et juſques au ſouper ſe couche & s'aſſoupit.





CHANT II.

CEPENDANT cet Oiſeau qui proſne les merveilles,
Ce Monſtre composé de bouches & d'oreilles,
Qui ſans ceſſe volant de climats en climats;
Dit par tout ce qu'il ſçait, & ce qu'il ne ſçait pas.
La Renommée enfin, cette prompte Courriere,
Va d'un mortel effroy glacer la Perruquiere;
Luy dit que ſon Epoux, d'un faux zele conduit,
Pour placer un Lutrin doit veiller cette nuit.
A ce triſte recit tremblante, deſolée,
Elle accourt l'œil en feu, la teſte échevelée,
Et trop ſeure d'un mal qu'on penſe luy celer:
Oſes-tu bien encor, Traiſtre, diſſimuler,
Dit-elle? & ni la foy que ta main m'a donnée,
Ni nos embraſſemens qu'a ſuivy l'Hymenée,
Ni ton Eſpouſe enfin toute preſte à perir,
Ne ſçauroient donc t'oſter cette ardeur de courir?
Perfide, ſi du moins, à ton devoir fidele,
Tu veillois pour orner quelque teſte nouvelle;
L'eſpoir d'un juſte gain, conſolant ma langueur,
Pourroit de ton abſence adoucir la longueur.

REMARQUES.

Vers 1. *Cependant cet Oiſeau,* &c.] Cette deſcription de la Renommée eſt imitée de Virgile, Enéïde, Livre IV. vers 174.

Fama, malum quo non aliud velocius ullum,
Mobilitate viget, &c.


LE LUTRIN CHANT II.

Mais quel zele indiſcret, quelle aveugle entrepriſe
Arme aujourd'huy ton bras en faveur d'une Egliſe ?
Où vas-tu, cher Epoux ? Eſt-ce que tu me fuis ?
As-tu donc oublié tant de ſi douces nuits ?
Quoy ? d'un œil ſans pitié vois-tu couler mes larmes ?
Au nom de nos baiſers jadis ſi pleins de charmes,
Si mon cœur, de tout temps facile à tes deſirs,
N'a jamais d'un moment differé tes plaiſirs ;
Si pour te prodiguer mes plus tendres careſſes,
Je n'ay point exigé ni ſermens ni promeſſes ;
Si toy ſeul à mon lit enfin eus tousjours part,
Differe au moins d'un jour ce funeſte depart.
   En achevant ces mots, cette Amante enflammée
Sur un placet voiſin tombe demy-paſmée.
Son Eſpoux s'en eſmeut, & ſon cœur eſperdu
Entre deux paſſions demeure ſuſpendu ;
Mais enfin rappellant ſon audace premiere,
   Ma femme, luy dit-il, d'une voix douce & fiere,
Je ne veux point nier les ſolides bienfaits,
Dont ton amour prodigue a comblé mes ſouhaits :
Et le Rhin, de ſes flots ira groſſir la Loire,
Avant que tes faveurs ſortent de ma memoire.
Mais ne preſume pas, qu'en te donnant ma foy,
L'Hymen m'ait pour jamais aſſervi ſous ta loy.

REMARQUES.

Vers 12. *Oſes-tu bien encor, Traiſtre, diſſimuler*, &c.] Eneïde, Livre IV. vers 305.

Diſſimulare etiam ſperaſti, Perfide, tantum
Poſſe nefas? &c.

Si le Ciel en mes mains euſt mis ma deſtinée,
Nous aurions fuy tous deux le joug de l'Hymenée:
Et ſans nous oppoſer ces devoirs pretendus,
Nous gouſterions encor des plaiſirs defendus.
Ceſſe donc à mes yeux d'eſtaler un vain titre.
Ne m'oſte pas l'honneur d'eſlever un Pupitre:
Et toy-meſme, donnant un frein à tes deſirs,
Raffermi ma vertu qu'eſbranlent tes ſoûpirs.
Que te diray-je enfin ? c'eſt le Ciel qui m'appelle.
Une Egliſe, un Prelat m'engage en ſa querelle.
Il faut partir : j'y cours. Diſſipe tes douleurs,
Et ne me trouble plus par ces indignes pleurs.
Il la quitte à ces mots. Son Amante effarée
Demeure le teint paſle, & la veuë eſgarée:
La force l'abandonne, & ſa bouche trois fois
Voulant le rappeller ne trouve plus de voix.
Elle fuit, & de pleurs inondant ſon viſage,
Seule pour s'enfermer vole au cinquiéme eſtage.
Mais d'un bouge prochain, accourant à ce bruit,
Sa ſervante Alizon la ratrape, & la ſuit.
Les ombres cependant, ſur la Ville eſpanduës,
Du faiſte des maiſons deſcendent dans les ruës:
Le ſouper hors du Chœur chaſſe les Chapelains,
Et de Chantres beuvans les cabarets ſont pleins.

REMARQUES.

Vers *66. Du faiſte des maiſons deſcendent, &c.*] Virgile, Eclog. I. vers 83. *Majoreſque cadunt altis de montibus umbræ.*

Le redouté Brontin, que ſon devoir eſveille,
Sort à l'inſtant chargé d'une triple bouteille,
D'un vin dont Gilotin, qui ſçavoit tout prévoir,
Au ſortir du Conſeil eut ſoin de le pourvoir.
L'odeur d'un jus ſi doux luy rend le faix moins rude.
Il eſt bien-toſt ſuivi du Sacriſtain Boirude,
Et tous deux, de ce pas s'en vont avec chaleur
Du trop lent Perruquier réveiller la valeur.
Partons, luy dit Brontin. Desja le Jour plus ſombre,
Dans les eaux s'eſteignant, va faire place à l'ombre.
D'où vient ce noir chagrin, que je lis dans tes yeux?
Quoy ? le Pardon ſonnant te retrouve en ces lieux?
Où donc eſt ce grand cœur, dont tantoſt l'allegreſſe
Sembloit du jour trop long accuſer la pareſſe?
Marche, & ſui-nous du moins où l'honneur nous attend.
Le Perruquier honteux rougit en l'eſcoutant.
Auſſi-toſt de longs clous il prend une poignée:
Sur ſon eſpaule il charge une lourde coignée:
Et derriere ſon dos, qui tremble ſous le poids,
Il attache une ſçie en forme de carquois.
Il ſort au meſme inſtant, il ſe met à leur teſte.
A ſuivre ce grand Chef l'un & l'autre s'appreſte.
Leur cœur ſemble allumé d'un zele tout nouveau.
Brontin tient un maillet, & Boirude un marteau.

REMARQUES.

Vers 80. *Quoy ? le Pardon ſonnant,* &c.] Ce ſont les trois coups de cloche par leſquels on avertit le Peuple de réciter l'*Angelus.*

La Lune, qui du Ciel voit leur demarche altiere,
Retire en leur faveur ſa paiſible lumiere.
La Diſcorde en ſoûrit, & les ſuivant des yeux,
De joye, en les voyant, pouſſe un cri dans les Cieux.
L'air, qui gemit du cri de l'horrible Deeſſe,
Va juſques dans Ciſteaux réveiller la Molleſſe.
C'eſt-là qu'en un dortoir elle fait ſon ſejour.
Les Plaiſirs nonchalans folaſtrent à l'entour.
L'un paiſtrit dans un coin l'embonpoint des Chanoines;
L'autre broye en riant le vermillon des Moines:
La Volupté la ſert avec des yeux devots,
Et tousjours le Sommeil luy verſe des pavots.
Ce ſoir plus que jamais, en vain il les redouble.
La Molleſſe à ce bruit ſe réveille, ſe trouble.
Quand la Nuit, qui desja va tout enveloper,
D'un funeſte recit vient encor la fraper:
Luy conte du Prelat l'entrepriſe nouvelle.
Aux pieds des murs ſacrez d'une Sainte Chapelle
Elle a veû trois Guerriers ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ſes voiles eſpais.
La Diſcorde en ces lieux menace de s'accroiſtre.
Demain avec l'Aurore un Lutrin va paroiſtre,

REMARQUES.

Vers 98. *Va juſques dans Ciſteaux reveiller la Molleſſe.*] Fameuſe Abbaye de l'Ordre de S. Bernard ſituée en Bourgogne.

Vers 120. *Laiſſe tomber ces mots*, &c.] Virgile, Eneïde VI. v. 686.

Effuſæque genis lachrymæ, & vox excidit ore.

Vers 124. *Où les Roys s'honoroient du nom de Faineans.*] Sous les derniers Rois de la premiére Race, l'Autorité Royale étoit exercée par un Maire du Palais. Ma-

Qui doit y ſoûlever un peuple de mutins.
Ainſi le Ciel l'eſcrit au Livre des Deſtins.
A ce triſte Diſcours, qu'un long ſoûpir acheve,
La Molleſſe, en pleurant, ſur un bras ſe releve,
Ouvre un œil languiſſant, & d'une foible voix,
Laiſſe tomber ces mots, qu'elle interrompt vingt fois.
O Nuit, que m'as-tu dit? Quel Demon ſur la Terre
Souffle dans tous les cœurs la fatigue & la guerre?
Helas! qu'eſt devenu ce temps, cet heureux temps,
Où les Rois s'honoroient du nom de Faineans,
S'endormoient ſur le Throſne, & me ſervant ſans honte,
Laiſſoient leur Sceptre aux mains ou d'un Maire ou d'un Comte?
Aucun ſoin n'approchoit de leur paiſible Cour.
On repoſoit la nuit, on dormoit tout le jour.
Seulement au Printemps, quand Flore dans les plaines
Faiſoit taire des Vents les bruyantes haleines,
Quatre bœufs attelez, d'un pas tranquille & lent,
Promenoient dans Paris le Monarque indolent.
Ce doux ſiecle n'eſt plus. Le Ciel impitoyable
A placé ſur leur Throſne un Prince infatigable.
Il brave mes douceurs, il eſt ſourd à ma voix:
Tous les jours il m'eſveille au bruit de ſes Exploits.

REMARQUES.

dame de Thiange lût au Prince ce récit de la Molleſſe. Il en fut frapé; il voulut voir l'Auteur qu'il ne connoiſſoit encore que par ſes Satires, & ordonna qu'on le fît venir à la Cour.

Vers 126. —— *Ou d'un Maire ou d'un Comte.*] Le Comte du Palais étoit le ſecond Officier de la Couronne, qui rendoit la Juſtice dans le Palais du Roi. *Du Cange, Diſſ* 14. *ſur Joinville.*

Vers 138. —— *L'hyver n'a point de glace.*] Premiére conquête de la Franche-

Rien ne peut arreſter ſa vigilante audace.
L'Eſté n'a point de feux, l'Hyver n'a point de glace.
J'entens en ſon ſeul nom tous mes Sujets fremir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir;
Loin de moy ſon courage entraiſné par la gloire,
Ne ſe plaiſt qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerois, à te tracer le cours
Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyois, loin des lieux d'où ce Prince m'exile,
Que l'Egliſe du moins m'aſſuroit un azile.
Mais en vain j'eſperois y regner ſans effroy :
Moines, Abbez, Prieurs, tout s'arme contre moy.
Par mon exil honteux la Trape eſt anoblie.
J'ay veû dans ſaint Denis la réforme eſtablie.
Le Carme, le Feüillant s'endurcit aux travaux :
Et la Regle desja ſe remet dans Clairvaux.
Ciſteaux dormoit encore, & la Sainte Chapelle
Conſervoit du vieux temps l'oiſiveté fidelle.
Et voicy qu'un Lutrin preſt à tout renverſer,
D'un ſejour ſi cheri vient encor me chaſſer.

REMARQUES.

Comté, au commencement de Fevrier 1668.

Vers 149. *Par mon exil honteux, la Trape*, &c.] Abbaye ſituée dans le Perche. En 1663. l'Abbé Armand-Jean Bouthillier de Rancé, y rétablit la premiére & véritable pratique de la Régle de S. Benoît.

Vers 150. *J'ai veû dans Saint Denis la réforme eſtablie.*] Le Cardinal de la Rochefoucault, Commiſſaire Général pour la réforme des Ordres Religieux en France, établit en 1663. la réforme dans l'Abbaye de S. Denis.

Vers 152. *Et la regle desja ſe remet dans Clairvaux.*] Abbaye fondée par S. Bernard, dans la Province de Champagne.

O

O Toi, de mon repos compagne aimable & ſombre,
A de ſi noirs forfaits preſteras-tu ton ombre?
Ah! Nuit, ſi tant de fois, dans les bras de l'Amour,
Je t'admis aux plaiſirs que je cachois au jour.
Du moins ne permets pas... La Molleſſe oppreſſée
Dans ſa bouche à ce mot ſent ſa langue glacée,
Et laſſe de parler, ſuccombant ſous l'effort,
Soûpire, eſtend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

REMARQUES.

Vers 164. *Soupire, eſtend les bras*, &c.] Madame la Ducheſſe d'Orléans, Henriette-Anne d'Angleterre, apperçût un jour M. Deſpréaux dans la Chapelle de Verſailles, où aſſiſe ſur ſon carreau, elle attendoit que le Roi vînt à la Meſſe. Elle fit ſigne à l'Auteur d'approcher, & lui dit à l'oreille :

Soûpire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

Ce vers qui eſt d'une grande beauté l'avoit vivement frappée.





CHANT III.

MAIS la Nuit auſſi-toſt, de ſes aiſles affreuſes,
Couvre des Bourguignons les campagnes vineuſes,
Revole vers Paris, & haſtant ſon retour,
Desja de Montlheri voit la fameuſe Tour.
Ses murs dont le ſommet ſe dérobe à la veuë,
Sur la cime d'un roc s'allongent dans la nuë,
Et preſentant de loin leur objet ennuieux,
Du Paſſant qui le fuit, ſemblent ſuivre les yeux.
Mille oyſeaux effrayans, mille corbeaux funebres
De ces murs deſertez habitent les tenebres.
Là depuis trente hyvers un Hibou retiré
Trouvoit contre le jour un refuge aſſuré.
Des deſaſtres fameux ce Meſſager fidelle
Sçait tousjours des malheurs la premiere nouvelle;
Et tout preſt d'en ſemer le preſage odieux,
Il attendoit la Nuit dans ces ſauvages lieux.
Aux cris, qu'à ſon abord, vers le Ciel il envoye,
Il rend tous ſes Voiſins attriſtez de ſa joye.
La plaintive Progné de douleur en fremit:
Et dans les bois prochains Philomele en gemit.

REMARQUES.

Vers 4. *Desja de Montlhéri voit la fameuſe Tour.*] Tour très-haute, à cinq lieuës de Paris, ſur le chemin d'Orléans.

Vers 30. *Tient un Verre de vin qui rit dans la fougere.*] On appelle *Verres de Fougére*, ceux dans la compoſition deſquels il


LE LUTRIN CHANT III.

Suy-moy, luy dit la Nuit. L'Oyſeau plein d'allegreſſe
Reconnoiſt à ce ton la voix de ſa Maiſtreſſe.
Il la ſuit: & tous deux, d'un cours precipité,
De Paris à l'inſtant abordent la Cité.
Là s'eſlançant d'un vol, que le vent favoriſe,
Ils montent au ſommet de la fatale Egliſe.
La Nuit baiſſe la veuë, & du haut du clocher
Obſerve les Guerriers, les regarde marcher.
Elle voit le Barbier, qui d'une main legere,
Tient un verre de vin, qui rit dans la fougere;
Et chacun tour à tour s'inondant de ce jus,
Celebrer, en beuvant, Gilotin & Bacchus.
Ils triomphent, dit-elle, & leur ame abuſée
Se promet dans mon ombre une victoire aiſée.
Mais allons, il eſt temps qu'ils connoiſſent la Nuit.
A ces mots regardant le Hibou qui la ſuit,
Elle perce les murs de la voute ſacrée;
Juſqu'en la Sacriſtie elle s'ouvre une entrée,
Et dans le ventre creux du Pupitre fatal
Va placer de ce pas le ſiniſtre Animal.
Mais les trois Champions pleins de vin & d'audace,
Du Palais cependant paſſent la grande place:

REMARQUES.

entre du ſel tiré de la cendre de Fougére. On ſe ſert ordinairement de cette cendre, parce que la Fougére eſt une plante fort commune, & que ſes cendres contiennent beaucoup de ſel alkali. Ce ſel mêlé avec du ſable qu'on fait fondre par un feu violent, fournit la matiére du verre.

Et ſuivant de Bacchus les auſpices ſacrez,
De l'auguſte Chapelle ils montent les degrez.
Ils atteignoient desja le ſuperbe Portique,
Où Ribou le Libraire, au fond de ſa boutique,
Sous vingt fidelles clefs, garde & tient en depoſt,
L'amas tousjours entier des Eſcrits de Haynaut.
Quand Boirude, qui voit que le peril approche,
Les arreſte, & tirant un fuſil de ſa poche,
Des veines d'un caillou, qu'il frappe au meſme inſtant,
Il fait jaillir un feu qui petille en ſortant:
Et bien-toſt au brazier d'une meſche enflammée,
Monſtre, à l'aide du ſouffre, une cire allumée.
Cet Aſtre tremblotant, dont le jour les conduit,
Eſt pour eux un Soleil au milieu de la nuit.
Le Temple à ſa faveur eſt ouvert par Boirude.
Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude,
Et dans la Sacriſtie entrant, non ſans terreur,
En percent juſqu'au fond la tenebreuſe horreur.
C'eſt-là que du Lutrin git la machine énorme.
La troupe quelque temps en admire la forme.
Mais le Barbier, qui tient les momens precieux:
Ce ſpectacle n'eſt pas pour amuſer nos yeux,

REMARQUES.

Vers 51. *Des veines d'un caillou*, &c.] Virgile, Georg. I. v. 135.
Et ſilicis venis abſtruſum excuderet ignem.
Ac primùm ſilicis ſcintillam excudit Achates. Enéide, Lib. I. v. 178.

Vers 58. *Ils paſſent de la Nef la vaſte ſolitude.*] M. Deſpréaux vantoit ce vers comme une image merveilleuſe d'une Egliſe, qui durant la nuit paroît une vraie ſolitude.

Dit-il, le temps eſt cher, portons-le dans le Temple.
C'eſt-là qu'il faut demain qu'un Prélat le contemple.
Et d'un bras, à ces mots, qui peut tout eſbranler,
Luy-meſme ſe courbant, s'appreſte à le rouler.
Mais à peine il y touche, ô prodige incroyable !
Que du Pupitre ſort une voix effroyable.
Brontin en eſt émeu, le Sacriſtain paſlit,
Le Perruquier commence à regretter ſon lit.
Dans ſon hardi projet toutefois il s'obſtine :
Lorſque des flancs poudreux de la vaſte machine
L'Oyſeau ſort en courroux, & d'un cri menaçant
Acheve d'eſtonner le Barbier fremiſſant.
De ſes aiſles dans l'air ſecoüant la pouſſiere,
Dans la main de Boirude il eſteint la lumiere;
Les Guerriers à ce coup demeurent confondus :
Ils regagnent la Nef de frayeur eſperdus.
Sous leurs corps tremblotans leurs genoux s'affoibliſſent;
D'une ſubite horreur leurs cheveux ſe heriſſent ;
Et bien-toſt, au travers des ombres de la nuit,
Le timide Eſcadron ſe diſſipe & s'enfuit.
Ainſi lorſqu'en un coin, qui leur tient lieu d'azile,
D'Eſcoliers libertins une troupe indocile,

REMARQUES.

Vers 65. —— *Portons-le dans le Temple.*] Ce *le* eſt tout-à-fait équivoque ; il ſe rapporte à *Lutrin*, qui eſt quatre vers plus haut.

Vers 70. *Que du Pupitre ſort une voix effroyable.*] Virgile, Eneïde III. v. 78.

———— *Gemitus lachrymabilis imo*
Auditur tumulo, & vox reddita fertur
ad aures.

Vers 76. *Acheve d'eſtonner le Barbier fremiſſant.*] Le *Barbier* eſt ici le même perſonnage que le *Perruquier*, vers 72.

Loin des yeux d'un Prefet au travail aſſidu,
Va tenir quelquefois un Brelan defendu :
Si du veillant Argus la figure effrayante,
Dans l'ardeur du plaiſir à leurs yeux ſe preſente,
Le jeu ceſſe à l'inſtant, l'azile eſt deſerté,
Et tout fuit à grands pas le Tyran redouté.
La Diſcorde qui voit leur honteuſe diſgrace,
Dans les airs cependant tonne, eſclate, menace,
Et malgré la frayeur dont leurs cœurs ſont glacez,
S'appreſte à réünir ſes Soldats diſperſez.
Auſſi-toſt de Sidrac elle emprunte l'image :
Elle ride ſon front, allonge ſon viſage,
Sur un baſton noüeux laiſſe courber ſon corps,
Dont la Chicane ſemble animer les reſſorts ;
Prend un cierge en ſa main, & d'une voix caſſée,
Vient ainſi gourmander la Troupe terraſſée.
Laſches, où fuyez-vous ? Quelle peur vous abbat ?
Aux cris d'un vil Oyſeau vous cedez ſans combat.
Où ſont ces beaux diſcours jadis ſi pleins d'audace ?
Craignez-vous d'un Hibou l'impuiſſante grimace ?
Que feriez-vous, helas ! ſi quelque exploit nouveau
Chaque jour, comme moy, vous traiſnoit au Barreau ?
S'il falloit ſans amis, briguant une audience,
D'un Magiſtrat glacé ſouſtenir la preſence :

REMARQUES.

Vers 103. *Laſches, où fuyez-vous ?* &c.] Dans l'Iliade, Livre VII. vers 121. Aucun des Grecs n'oſant ſe préſenter pour combattre Hector, qui les défioit en combat ſingulier : Neſtor leur fait des reproches à peu près ſemblables.

Ou d'un nouveau procés hardi Solliciteur,
Aborder ſans argent un Clerc de Rapporteur?
Croyez-moy, mes Enfans: je vous parle à bon titre.
J'ay moy ſeul autrefois plaidé tout un Chapitre:
Et le Barreau n'a point de monſtres ſi hagards,
Dont mon œil n'ayt cent fois ſouſtenu les regards.
Tous les jours ſans trembler j'aſſiegeois leurs paſſages.
L'Egliſe eſtoit alors fertile en grands courages.
Le moindre d'entre nous, ſans argent, ſans appui,
Euſt plaidé le Prelat, & le Chantre avec luy.
Le Monde, de qui l'âge avance les ruines,
Ne peut plus enfanter de ces ames divines.
Mais que vos cœurs du moins, imitant leurs vertus,
De l'aſpect d'un Hibou ne ſoient pas abbatus.
Songez, quel deshonneur va ſoüiller voſtre gloire;
Quand le Chantre demain entendra ſa victoire.
Vous verrez tous les jours, le Chanoine inſolent,
Au ſeul mot de Hibou, vous ſoûrire en parlant.
Voſtre ame, à ce penſer, de colere murmure:
Allez donc de ce pas en prévenir l'injure.
Meritez les lauriers qui vous ſont reſervez,
Et reſſouvenez-vous quel Prelat vous ſervez.
Mais desja la fureur dans vos yeux eſtincelle.
Marchez, courez, volez où l'honneur vous appelle.
Que le Prelat, ſurpris d'un changement ſi prompt
Apprenne la vengeance auſſi-toſt que l'affront.

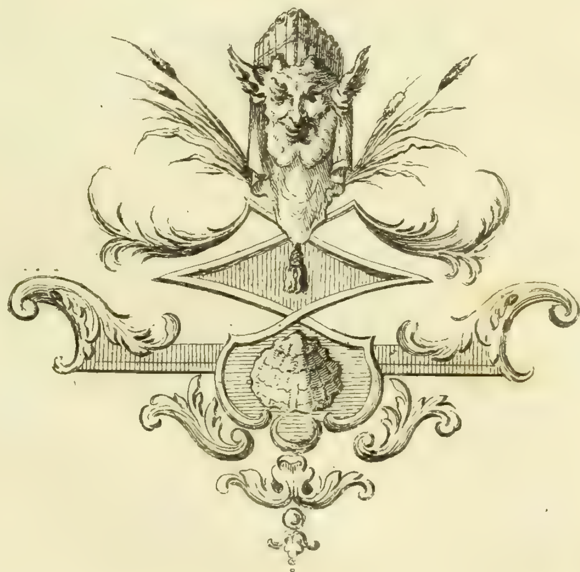
En achevant ces mots, la Déeſſe guerriere
De ſon pied trace en l'air un ſillon de lumiere ;
Rend aux trois Champions leur intrepidité,
Et les laiſſe tous pleins de ſa divinité.
C'eſt ainſi, grand Condé, qu'en ce combat celebre,
Où ton bras fit trembler le Rhin, l'Eſcaut, & l'Ebre,
Lors qu'aux plaines de Lens nos bataillons pouſſez
Furent preſque à tes yeux ouverts & renverſez :
Ta valeur, arreſtant les Troupes fugitives,
Rallia d'un regard leurs cohortes craintives :
Reſpandit dans leurs rangs ton eſprit belliqueux,
Et força la Victoire à te ſuivre avec eux.
La colere à l'inſtant ſuccedant à la crainte,
Ils rallument le feu de leur bougie eſteinte.
Ils rentrent. L'Oyſeau ſort. L'Eſcadron raffermi
Rit du honteux depart d'un ſi foible Ennemi.
Auſſi-toſt dans le Chœur la Machine emportée,
Eſt ſur le banc du Chantre à grand bruit remontée.
Ses ais demi-pourris, que l'âge a relaſchez,
Sont à coups de maillet unis & rapprochez.
Sous les coups redoublez tous les bancs retentiſſent,
Les murs en ſont eſmûs, les voutes en mugiſſent,
Et l'Orgue meſme en pouſſe un long gemiſſement.
Que fais-tu Chantre, helas ! dans ce triſte moment ?

REMARQUES.

Vers 141. *C'eſt ainſi, grand Condé, qu'en ce combat celebre.*] La Bataille de Lens, gagnée par M. le Prince, contre les Eſpagnols & les Allemands, le 10. Août 1648.

Tu

Tu dors d'un profond ſomme, & ton cœur ſans alarmes
Ne ſçait pas qu'on baſtit l'inſtrument de tes larmes.
O ! que ſi quelque bruit, par un heureux reveil,
T'annonçoit du Lutrin le funeſte appareil,
Avant que de ſouffrir qu'on en poſaſt la maſſe,
Tu viendrois en Apoſtre expirer dans ta place ;
Et Martyr glorieux d'un point d'honneur nouveau,
Offrir ton corps aux clous & ta teſte au marteau.
Mais desja ſur ton banc la machine enclavée
Eſt durant ton ſommeil à ta honte eſlevée.
Le Sacriſtain acheve en deux coups de rabot :
Et le Pupitre enfin tourne ſur ſon pivot.



CHANT IV.

LEs cloches dans les airs de leurs voix argentines,
Appelloient à grand bruit les Chantres à Matines :
Quand leur Chef agité d'un ſommeil effrayant,
Encor tout en ſueur ſe réveille en criant.
Aux eſlans redoublez de ſa voix douloureuſe,
Tous ſes valets tremblans quittent la plume oyſeuſe.
Le vigilant Girot court à luy le premier.
C'eſt d'un Maiſtre ſi ſaint le plus digne Officier.
La porte dans le Chœur à ſa garde eſt commiſe :
Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.
Quel chagrin, luy dit-il, trouble voſtre ſommeil ?
Quoy ? voulez-vous au Chœur prévenir le Soleil ?
Ah ! dormez, & laiſſez à des Chantres vulgaires,
Le ſoin d'aller ſi-toſt meriter leurs ſalaires.
Ami, luy dit le Chantre encor paſle d'horreur,
N'inſulte point, de grace, à ma juſte terreur.
Meſle pluſtoſt icy tes ſoupirs à mes plaintes,
Et tremble en eſcoutant le ſujet de mes craintes.
Pour la ſeconde fois un ſommeil gracieux
Avoit ſous ſes pavots appeſanti mes yeux :

REMARQUES.

Vers 3. *Quand leur Chef*,&c.] Le Chantre.

Vers 7. *Le vigilant Girot*, &c.] Brunot. Il étoit fâché que l'Auteur ne l'eût pas deſigné par ſon véritable nom.

Vers 10. *Valet ſouple au logis, fier Huiſſier à l'Egliſe.*] Le même Brunot, Valet-de-Chambre du Chantre, & Huiſſier de la Sainte-Chapelle. Cet Huiſſier eſt un Be-


4
LE LUTRIN CHANT IV.

Quand l'esprit enyvré d'une douce fumée,
J'ay crû remplir au Chœur ma place accoûtumée.
Là, triomphant aux yeux des Chantres impuissans,
Je benissois le peuple, & j'avalois l'encens:
Lorsque du fond caché de nostre Sacristie,
Une espaisse nuée à longs flots est sortie,
Qui s'ouvrant à mes yeux, dans son bluastre esclat,
M'a fait voir un Serpent conduit par le Prelat.
Du corps de ce Dragon plein de souffre & de nitre,
Une teste sortoit en forme de Pupitre,
Dont le triangle affreux, tout herissé de crins,
Surpassoit en grosseur nos plus espais Lutrins.
Animé par son guide, en siflant il s'avance:
Contre moy sur mon banc je le voy qui s'eslance.
J'ay crié, mais en vain; & fuyant sa fureur,
Je me suis réveillé plein de trouble & d'horreur.
  Le Chantre, s'arrestant à cet endroit funeste,
A ses yeux effrayez laisse dire le reste.
Girot en vain l'asseure, & riant de sa peur,
Nomme sa vision, l'effet d'une vapeur.
Le desolé Vieillard qui hait la raillerie,
Luy defend de parler, sort du lit en furie.
On apporte à l'instant ses somptueux habits,
Où sur l'oüate molle esclate le tabis.

REMARQUES.

deau, ou Porte-verge, dont la principale fonction est de garder la porte du Chœur.

Vers 24. *Je benissois le Peuple, & j'avalois l'encens.*] V. la Remarque sur le vers 46. de ce même Chant.

Vers 44. *Où sur l'oüate molle*, &c.] Nos

D'une longue ſoutane il endoſſe la moire,
Prend ſes gants violets, les marques de ſa gloire,
Et ſaiſit en pleurant ce rochet, qu'autrefois
Le Prelat trop jaloux luy rogna de trois doigts.
Auſſi-toſt d'un bonnet ornant ſa teſte griſe,
Desja l'aumuſſe en main il marche vers l'Egliſe;
Et haſtant de ſes ans l'importune langueur,
Court, vole, & le premier arrive dans le Chœur.
O toy, qui ſur ces bords qu'une eau dormante moüille,
Vis combattre autrefois le Rat & la Grenoüille:
Qui par les traits hardis d'un bizarre pinceau
Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau:
Muſe, preſte à ma bouche une voix plus ſauvage,
Pour chanter le deſpit, la colere, la rage,
Que le Chantre ſentit allumer dans ſon ſang,
A l'aſpect du Pupitre eſlevé ſur ſon banc.
D'abord paſle & muet, de colere immobile,
A force de douleur, il demeura tranquille:
Mais ſa voix, s'eſchapant au travers des ſanglots,
Dans ſa bouche à la fin fit paſſage à ces mots.
La voilà donc, Girot, cette hydre eſpouvantable,
Que m'a fait voir un ſonge, helas! trop veritable.

REMARQUES.

Anciens diſoient *Oüe*, pour *Oie*, & *Oüette*, pour *Oiſon*. De là vient le mot d'*Oüate*, qu'on prononce *Oüette* en Province.

Vers 46. *Prend ſes gants violets*, &c.] En l'abſence du Tréſorier, le Chantre étoit en poſſeſſion de faire l'Office avec les ornemens Pontificaux, de ſe faire encenſer, & de donner la bénédiction au Peuple. Le Tréſorier ne put ſouffrir que l'on partageât ainſi ſes honneurs. Il obtint un Arrêt du Parlement qui le maintint dans la prérogative d'être encenſé tout ſeul, & qui con-

Je le vois ce Dragon tout preſt à m'eſgorger,
Ce Pupitre fatal qui me doit ombrager.
Prelat, que t'ai-je fait? quelle rage envieuſe
Rend pour me tourmenter ton ame ingenieuſe?
Quoy? meſme dans ton lit, Cruel, entre deux draps,
Ta profane fureur ne ſe repoſe pas?
O Ciel! quoy? ſur mon banc une honteuſe maſſe
Deſormais me va faire un cachot de ma place?
Inconnu dans l'Egliſe, ignoré dans ce lieu,
Je ne pourrai donc plus eſtre vû que de Dieu?
Ah! pluſtoſt qu'un moment cet affront m'obſcurciſſe,
Renonçons à l'Autel, abandonnons l'Office;
Et ſans laſſer le Ciel par des chants ſuperflus,
Ne voyons plus un Chœur où l'on ne nous voit plus.
Sortons. Mais cependant mon Ennemi tranquille
Joüira ſur ſon banc de ma rage inutile;
Et verra dans le Chœur le Pupitre exhauſſé
Tourner ſur le pivot, où ſa main l'a placé.
Non, s'il n'eſt abbatu, je ne ſçaurois plus vivre.
A moy, Girot, je veux que mon bras m'en délivre.
Periſſons, s'il le faut: mais de ſes ais briſez
Entraiſnons, en mourant, les reſtes diviſez.

REMARQUES.

damna le Chantre à porter un Rochet plus court que le ſien; mais qui ne lui défendit point de donner les bénédictions en ſon abſence. C'étoit le ſujet de la jalouſie du Thréſorier.

Vers 54. *Vis combattre autrefois le Rat & la Grenouille.*] Homére, ſuivant l'opinion commune, a fait le Poëme de la guerre des Rats & des Grenouilles.

Vers 56. *Mis l'Italie en feu pour la perte d'un Seau.*] La *Secchia rapita*, Poëme Italien du Taſſoni.

A ces mots, d'une main par la rage affermie,
Il saisissoit desja la Machine ennemie,
Lors qu'en ce sacré lieu, par un heureux hazard,
Entrent Jean le Choriste, & le Sonneur Girard,
Deux Manceaux renommez, en qui l'experience
Pour les procés est jointe à la vaste science.
L'un & l'autre aussi-tost prend part à son affront.
Toutefois condamnant un mouvement trop prompt,
Du Lutrin, disent-ils, abbattons la Machine:
Mais ne nous chargeons pas tous seuls de sa ruine;
Et que tantost, aux yeux du Chapitre assemblé,
Il soit sous trente mains en plein jour accablé.
Ces mots des mains du Chantre arrachent le Pupitre.
J'y consens, leur dit-il, assemblons le Chapitre.
Allez donc de ce pas, par de saints hurlemens,
Vous-mesmes appeller les Chanoines dormans.
Partez. Mais ce discours les surprend & les glace.
Nous? qu'en ce vain projet, pleins d'une folle audace,

REMARQUES.

Vers 92. *Entrent Jean le Choriste, & le Sonneur Girard.*] *Jean le Choriste :* Personnage supposé. *Girard*, Sonneur de la Sainte-Chapelle, mort long-temps avant la composition de ce Poëme. Il se noya dans la Seine, ayant gagé qu'il la passeroit neuf fois à la nage. Il eut un jour la témérité de monter sur les rebords du toit de la Sainte-Chapelle, une bouteille à la main; & là en présence d'une infinité de gens qui le regardoient d'en-bas avec frayeur, il vuida d'un trait cette bouteille, & s'en retourna. M. Despréaux, jeune alors, fut un des spectateurs.

Vers 105. *Partez. Mais ce discours*, &c.] Ce vers & les onze suivans n'étoient pas dans les éditions qui ont précedé celle de 1701. Il y avoit seize autres vers que voici:

Partez. Mais à ce mot les Champions paslissent.
De l'horreur du peril leurs courages fremissent.

Nous allions, dit Girard, la nuit nous engager ?
De noſtre complaiſance oſez-vous l'exiger ?
Hé, Seigneur ! Quand nos cris pourroient, du fond des ruës,
De leurs appartemens percer les avenuës,
Réveiller ces Valets autour d'eux eſtendus,
De leur ſacré repos miniſtres aſſidus,
Et penetrer des lits au bruit inacceſſibles ;
Penſez-vous, au moment que les ombres paiſibles
A ces lits enchanteurs ont ſçu les attacher,
Que la voix d'un Mortel les en puiſſe arracher ?
Deux Chantres feront-ils, dans l'ardeur de vous plaire,
Ce que depuis trente ans ſix cloches n'ont pû faire ?
Ah ! je vois bien où tend tout ce diſcours trompeur,
Reprend le chaud Vieillard, le Prelat vous fait peur.
Je vous ay vû cent fois ſous ſa main beniſſante
Courber ſervilement une eſpaule tremblante.
Hé bien, allez, ſous luy fléchiſſez les genoux.
Je ſçauray réveiller les Chanoines ſans vous.

REMARQUES.

Ah ! Seigneur, dit Girard, que nous demandez-vous ?
De grace moderez un aveugle courroux.
Nous pourrions reveiller des Chantres & des Moines ;
Mais meſme avant l'Aurore éveiller des Chanoines !
Qui jamais l'entreprit ? qui l'oſeroit tenter ?
Eſt-ce un projet, ô Ciel ! qu'on puiſſe executer ?

Hé ! Seigneur, quand nos cris pourroient du fond des ruës,
De leurs appartemens percer les avenuës :
Appeller ces Valets autour d'eux étendus,
De leur ſacré repos miniſtres aſſidus ;
Et penetrer ces lits au bruit inacceſſibles :
Penſez-vous, au moment que ces Dormeurs paiſibles,
De la teſte une fois preſſent un oreiller,
Que la voix d'un mortel puiſſe les réveiller ?

Vien, Girot, ſeul ami qui me reſte fidele:
Prenons du ſaint Jeudy la bruyante Creſſelle.
Sui-moy. Qu'à ſon lever le Soleil aujourd'huy
Trouve tout le Chapitre eſveillé devant luy.
Il dit. Du fond poudreux d'une armoire ſacrée
Par les mains de Girot la Creſſelle eſt tirée.
Ils ſortent à l'inſtant, & par d'heureux efforts
Du lugubre inſtrument font crier les reſſorts.
Pour augmenter l'effroy, la Diſcorde infernale
Monte dans le Palais, entre dans la grand' Salle,
Et du fond de cet antre, au travers de la nuit,
Fait ſortir le Demon du tumulte & du bruit.
Le quartier alarmé n'a plus d'yeux qui ſommeillent.
Desja de toutes parts les Chanoines s'éveillent.
L'un croit que le tonnerre eſt tombé ſur les toits,
Et que l'Egliſe bruſle une ſeconde fois.
L'autre encore agité de vapeurs plus funebres,
Penſe eſtre au Jeudy-Saint, croit que l'on dit Tenebres,
Et desja tout confus tenant midi ſonné,
En ſoy-meſme fremit de n'avoir point diſné.
Ainſi, lors que tout preſt à briſer cent murailles,
LOUIS la foudre en main abandonnant Verſailles,

REMARQUES.

Vers 126. *Prenons du Saint Jeudy la bruyante Creſſelle.*] Inſtrument de bois, en forme de moulinet. On s'en ſert le Jeudi & le Vendredi Saint, au lieu des cloches, parce qu'on ne les ſonne point ces jours-là.

Vers 140. *Et que l'Egliſe bruſle une ſe-*

Au

Au retour du Soleil & des Zephirs nouveaux,
Fait dans les champs de Mars desployer ses drapeaux:
Au seul bruit respandu de sa marche estonnante,
Le Danube s'esmeut, le Tage s'espouvante,
Bruxelle attend le coup qui la doit foudroyer,
Et le Batave encore est prest à se noyer.
Mais en vain dans leurs lits un juste effroy les presse :
Aucun ne laisse encor la plume enchanteresse.
Pour les en arracher Girot s'inquietant,
Va crier qu'au Chapitre un repas les attend.
Ce mot dans tous les cœurs répand la vigilance.
Tout s'esbranle, tout sort, tout marche en diligence.
Ils courent au Chapitre, & chacun se pressant
Flatte d'un doux espoir son appetit naissant.
Mais, ô d'un desjeuner vaine & frivole attente!
A peine ils sont assis, que d'une voix dolente,
Le Chantre desolé, lamentant son malheur,
Fait mourir l'appetit, & naistre la douleur.
Le seul Chanoine Evrard, d'abstinence incapable,
Ose encor proposer qu'on apporte la table.
Mais il a beau presser; aucun ne luy respond.
Quand le premier rompant ce silence profond,

REMARQUES.

conde fois.] Le toit de la Sainte-Chapelle fut brûlé en 1630. V. le Maire, *Paris ancien & nouveau*, tome I.

Vers 165. *Le seul Chanoine Evrard*, &c.] L'Abbé Danse. Ce Chanoine aimoit également la bonne chere & la propreté. Louis Roger Danse mort à Ivri, en 1699.

Alain touſſe, & ſe leve, Alain ce ſçavant homme,
Qui de Bauny vingt fois a leû toute la Somme,
Qui poſſede Abély, qui ſçait tout Raconis,
Et meſme entend, dit-on, le Latin d'A-Kempis.
N'en doutez point, leur dit ce ſçavant Canoniſte,
Ce coup part, j'en ſuis ſeur, d'une main Janſeniſte.
Mes yeux en ſont témoins : j'ay veû moy-meſme hier
Entrer chez le Prelat le Chapelain Garnier.
Arnauld, cet Heretique ardent à nous deſtruire,
Par ce Miniſtre adroit tente de le ſeduire.
Sans doute il aura leû dans ſon Saint Auguſtin,
Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.
Il va nous inonder des torrens de ſa plume.
Il faut, pour luy reſpondre, ouvrir plus d'un volume.
Conſultons ſur ce point quelque Autheur ſignalé.
Voyons ſi des Lutrins Bauny n'a point parlé.
Eſtudions enfin, il en eſt temps encore;
Et pour ce grand projet, tantoſt dés que l'Aurore
Rallumera le jour dans l'onde enſeveli,
Que chacun prenne en main le moëleux Abély.

REMARQUES.

Vers 169. *Alain touſſe & ſe léve*, &c.] Son nom étoit Aubery, Chanoine fort oppoſé aux ſentimens des Janſéniſtes.

Vers 170. *Qui de Bauni vingt fois a leû toute la Somme.*] *La Somme des péchés qui ſe commettent en tous états*, par le P. Bauny, Jeſuite.

Vers 171. —— *Qui ſçait tout Raconis.*] Charles-François Raconis, Profeſſeur de Philoſophie, Docteur de Sorbonne, Prédicateur & Aumônier de Louis XIII. puis Evêque de Lavaur.

Vers 172. —— *Le Latin d'A-Kempis.*] Auteur de l'Imitation de JESUS-CHRIST.

Vers 176. —— *Le Chapelain Garnier.*] Louis le Fournier, Chapelain perpetuel de la Sainte-Chapelle. Le Chanoine Aubery le regardoit comme Janſéniſte, parce que M.

Ce conſeil impreveû de nouveau les eſtonne :
Sur tout le gras Evrard d'eſpouvante en friſſonne.
Moy ? dit-il, qu'à mon âge, Eſcolier tout nouveau,
J'aille pour un Lutrin me troubler le cerveau ?
O le plaiſant conſeil ! Non, non, ſongeons à vivre.
Va maigrir, ſi tu veux, & ſecher ſur un Livre.
Pour moy, je lis la Bible autant que l'Alcoran.
Je ſçay ce qu'un Fermier nous doit rendre par an :
Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.
Vingt muids rangez chez moy font ma Bibliotheque.
En plaçant un Pupitre on croit nous rabbaiſſer.
Mon bras ſeul ſans Latin ſçaura le renverſer.
Que m'importe qu'Arnauld me condamne ou m'approuve ?
J'abbats ce qui me nuit par tout où je le trouve.
C'eſt-là mon ſentiment. A quoy bon tant d'appreſts ?
Du reſte desjeûnons, Meſſieurs, & beuvons frais.
Ce diſcours, que ſoutient l'embonpoint du viſage,
Reſtablit l'appetit, réchauffe le courage :
Mais le Chantre ſur tout en paroiſt raſſûré.
Oüi, dit-il, le Pupitre a desja trop duré.

REMARQUES.

Arnauld lui rendoit de fréquentes viſites.

Vers 180. *Qu'autrefois Saint Loüis érigea ce Lutrin.*] Le Chanoine ignorant qui parle, fait ici un terrible anachroniſme : entre S. Auguſtin, & S. Louis, Fondateur de la Sainte-Chapelle, il y a un intervalle d'environ 800. ans.

Vers 188. —— *Le moëleux Abely.*] Fameux Auteur de la Moële Théologique : *Medulla Theologica.* Avant la compoſition du *Lutrin*, le Livre de M. Abély étoit en réputation, & il n'y avoit point d'Ouvrage de cette eſpéce qui eût plus de cours ; il tomba, dès que le *Lutrin* parut.

Vers 197. *Sur quelle vigne à Rheims nous avons hypotheque.*] L'Abbaye de S. Nicaiſe de Rheims en Champagne, eſt unie au Chapitre de la Sainte Chapelle.

Allons ſur ſa ruine aſſûrer ma vengeance.
Donnons à ce grand œuvre une heure d'abſtinence;
Et qu'au retour tantoſt un ample desjeûner
Long-temps nous tienne à table, & s'uniſſe au diſner.
   Auſſi-toſt il ſe leve, & la Troupe fidelle
Par ces mots attirans ſent redoubler ſon zelle.
Ils marchent droit au Chœur d'un pas audacieux;
Et bien-toſt le Lutrin ſe fait voir à leurs yeux.
A ce terrible objet aucun d'eux ne conſulte.
Sur l'Ennemi commun ils fondent en tumulte.
Ils ſappent le pivot, qui ſe deffend en vain.
Chacun ſur luy d'un coup veut honorer ſa main.
Enfin ſous tant d'efforts la Machine ſuccombe,
Et ſon corps entr'ouvert chancele, eſclate, & tombe.
Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons
Tombe un cheſne battu des voiſins Aquilons;
Ou tel, abandonné de ſes poutres uſées,
Fond enfin un vieux toit ſous ſes tuiles briſées.
   La Maſſe eſt emportée, & ſes ais arrachez
Sont aux yeux des Mortels chez le Chantre cachez.

REMARQUES.

Vers 223. *Tel ſur les monts glacez des farouches Gelons.*] Peuples de la Scythie, entre les Thraces & les Gétes, vers l'embouchure du Danube.


LE LUTRIN CHANT V



CHANT V. *

L'AURORE cependant, d'un juste effroy troublée,
Des Chanoines levez voit la troupe assemblée,
Et contemple long-temps, avec des yeux confus,
Ces visages fleuris qu'elle n'a jamais veûs.
Chez Sidrac aussi-tost Brontin d'un pied fidelle
Du Pupitre abbatu va porter la nouvelle.
Le Vieillard de ses soins benit l'heureux succés,
Et sur un bois destruit, bastit mille procés.
L'espoir d'un doux tumulte eschauffant son courage,
Il ne sent plus le poids ni les glaces de l'âge;
Et chez le Thresorier, de ce pas, à grand bruit,
Vient estaler au jour les crimes de la nuit.
Au recit imprévû de l'horrible insolence,
Le Prélat hors du lit impetueux s'eslance.
Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté,
Gilotin avant tout le veut voir humecté.
Il veut partir à jeun, il se peigne, il s'appreste.
L'yvoire trop hasté deux fois rompt sur sa teste,
Et deux fois de sa main le bouys tombe en morceaux.
Tel Hercule filant rompoit tous les fuseaux.

REMARQUES.

* Les deux derniers Chants de ce Poëme n'ont été faits que long-temps après les quatre premiers; l'Auteur les donna au Public en 1683.

Vers 15. *Vainement d'un breuvage, à deux mains apporté.*] Un bouillon.

Il ſort demi-paré. Mais desja ſur ſa porte
Il voit des ſaints Guerriers une ardente cohorte,
Qui tous remplis pour luy d'une égale vigueur
Sont preſts, pour le ſervir, à déſerter le Chœur.
Mais le Vieillard condamne un projet inutile.
Nos deſtins ſont, dit-il, eſcrits chez la Sibylle:
Son Antre n'eſt pas loin. Allons la conſulter,
Et ſubiſſons la loy qu'Elle nous va dicter.
Il dit: à ce conſeil où la raiſon domine,
Sur ſes pas au Barreau la Troupe s'achemine,
Et bien-toſt dans le Temple entend, non ſans fremir,
De l'Antre redouté les ſoûpiraux gemir.
  Entre ces vieux appuis, dont l'affreuſe Grand'Salle
Souſtient l'énorme poids de ſa voute infernale,
Eſt un Pilier fameux, des Plaideurs reſpecté,
Et tousjours de Normans à midi frequenté.
Là ſur des tas poudreux de ſacs & de pratique
Heurle tous les matins une Sibylle étique:
On l'appelle Chicane, & ce Monſtre odieux
Jamais pour l'Equité n'eut d'oreilles ni d'yeux.
La Diſette au teint bleſme, & la triſte Famine,
Les Chagrins devorans, & l'infame Ruïne,
Enfans infortunez de ſes raffinemens,
Troublent l'air d'alentour de longs gemiſſemens.

REMARQUES.

Vers 35. *Eſt un pilier fameux*, &c.] Le Pilier des Conſultations, où les anciens Avocats s'aſſemblent.

Vers 57. *Ses griffes vainement par Puſſort accourcies.*] Henri Puſſort, Conſeiller d'Etat, contribua infiniment à la redaction

Sans ceſſe feüilletant les Loix & la Couſtume,
Pour conſumer autrui, le Monſtre ſe conſume,
Et devorant Maiſons, Palais, Chaſteaux entiers,
Rend pour des monceaux d'or de vains tas de papiers.
Sous le coupable effort de ſa noire inſolence
Themis a veu cent fois chanceler ſa balance.
Inceſſamment il va de deſtour en deſtour.
Comme un Hibou, ſouvent il ſe derobe au jour.
Tantoſt les yeux en feu c'eſt un Lion ſuperbe;
Tantoſt, humble Serpent, il ſe gliſſe ſous l'herbe.
En vain, pour le domter, le plus juſte des Rois
Fit regler le cahos des tenebreuſes Loix.
Ses griffes vainement par Puſſort accourcies,
Se rallongent desja, tousjours d'encre noircies;
Et ſes ruſes, perçant & digues & remparts,
Par cent breſches desja rentrent de toutes parts.
  Le Vieillard humblement l'aborde & le ſaluë;
Et faiſant, avant tout, briller l'or à ſa veûë:
Reine des longs procés, dit-il, dont le ſçavoir
Rend la force inutile, & les loix ſans pouvoir;
Toy pour qui dans le Mans le Laboureur moiſſonne,
Pour qui naiſſent à Caën tous les fruits de l'Automne:
Si dés mes premiers ans, heurtant tous les Mortels,
L'encre a tousjours pour moy coulé ſur tes Autels,

REMARQUES.

des Ordonnances que le Roi fit publier en 1667. & en 1670. pour la réformation de la Juſtice.

Vers 65. *Toy pour qui dans le Mans*, &c.] Les Manceaux & les Normands ſont accuſés d'aimer les procès & la chicane.

Daigne encor me connoiſtre en ma ſaiſon derniere:
D'un Prelat, qui t'implore, exauce la priere.
Un Rival orgueilleux, de ſa gloire offenſé,
A deſtruit le Lutrin par nos mains redreſſé.
Eſpuiſe en ſa faveur ta ſcience fatale:
Du Digeſte & du Code ouvre nous le Dédale,
Et monſtre nous cet art, connu de tes Amis,
Qui dans ſes propres loix embarraſſe Themis.

La Sibylle, à ces mots deſja hors d'elle-meſme,
Fait lire ſa fureur ſur ſon viſage bleſme:
Et pleine du Demon qui la vient oppreſſer,
Par ces mots eſtonnans taſche à le repouſſer:
Chantres, ne craignez plus une audace inſenſée.
Je vois, je vois au Chœur la maſſe replacée.
Mais il faut des combats. Tel eſt l'arreſt du Sort:
Et ſur tout évitez un dangereux accord.
Là bornant ſon diſcours, encor toute eſcumante,
Elle ſouffle aux Guerriers l'eſprit qui la tourmente;
Et dans leurs cœurs, bruſlans de la ſoif de plaider,
Verſe l'amour de nuire, & la peur de ceder.
Pour tracer à loiſir une longue requeſte,
A retourner chez ſoy leur brigade s'appreſte.

REMARQUES.

Vers 77. *La Sibylle à ces mots*, &c.] Virgile, Enéïde VI.

At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur Vates, magnum ſi pectore poſſit
Excuſſiſſe deum: tanto magis ille fatigat
Os rabidum, fera corda domans, fingitque premendo.

Vers 102. *Et prétend à ſon tour conſulter la Sibylle.*] Le Chantre ayant fait enlever le Pupitre, ſe pourvut aux Requêtes du Palais, où il fit aſſigner le Tréſorier, &

Sous

Sous leurs pas diligens le chemin diſparoiſt
Et le Pilier loin d'eux desja baiſſe & décroiſt.
  Loin du bruit cependant les Chanoines à table,
Immolent trente mets à leur faim indomtable.
Leur appetit fougueux, par l'objet excité,
Parcourt tous les recoins d'un monſtrueux paſté.
Par le ſel irritant la ſoif eſt allumée;
Lorſque d'un pied leger la prompte Renommée
Semant par tout l'effroy, vient au Chantre eſperdu
Conter l'affreux détail de l'oracle rendu.
Il ſe leve, enflammé de muſcat & de bile,
Et prétend à ſon tour conſulter la Sibylle.
Evrard a beau gemir du repas deſerté.
Luy-meſme eſt au Barreau par le nombre emporté.
Par les deſtours eſtroits d'une barriere oblique,
Ils gagnent les degrez, & le Perron antique,
Où ſans ceſſe eſtalant bons & meſchans Eſcrits,
Barbin vend aux paſſans des Autheurs à tout prix.
Là le Chantre à grand bruit arrive & ſe fait place,
Dans le fatal inſtant que d'une egale audace
Le Prelat & ſa troupe, à pas tumultueux,
Deſcendoient du Palais l'eſcalier tortueux.

REMARQUES.

les deux Sous-Marguilliers Frontin & Sirude. Le Thréſorier de ſon côté, s'adreſſa à l'Official de la Sainte-Chapelle, devant qui le Chantre fut aſſigné à la requête du Promoteur. Sur ce conflict de Juriſdiction, l'inſtance fut évoquée aux Requêtes du Palais, par Sentence rendue à la Barre de la Cour, le 5. Août 1667.

Vers 105. *Par les détours eſtroits*, &c.] La Maiſon du Chantre a ſon entrée au bas de l'Eſcalier de la Chambre des Comptes, vis-à-vis la porte de la Sainte-Chapelle baſ-

L'un & l'autre Rival, s'arrestant au passage,
Se mesure des yeux, s'observe, s'envisage.
Une égale fureur anime leurs esprits.
Tels deux fougueux Taureaux, de jalousie espris,
Auprés d'une Genisse au front large & superbe,
Oubliant tous les jours le pasturage & l'herbe,
A l'aspect l'un de l'autre embrasez, furieux,
Desja, le front baissé, se menacent des yeux.
Mais Evrard, en passant, coudoyé par Boirude,
Ne sçait point contenir son aigre inquietude.
Il entre chez Barbin, & d'un bras irrité,
Saisissant du Cyrus un volume escarté,
Il lance au Sacristain le tome espouventable.
Boirude fuit le coup: Le volume effroyable
Luy rase le visage, & droit dans l'estomac
Va frapper en sifflant l'infortuné Sidrac.
Le Vieillard, accablé de l'horrible Artamene,
Tombe aux pieds du Prelat, sans pouls & sans haleine.
Sa Troupe le croit mort, & chacun empressé,
Se croit frappé du coup, dont il le voit blessé.

REMARQUES.

se: Ainsi pour aller de-là au Palais, il faut passer *par les détours étroits d'une barriére oblique*, qui est plantée le long des murs de la Sainte Chapelle, & qui sert à ménager un passage libre derriére les Carrosses dont la Cour du Palais est ordinairement remplie. L'espace vuide qui est entre la barriére & le mur, conduit aux dégrés par où l'on monte à la Sainte-Chapelle.

Vers 116. *Tels deux fougueux Taureaux*, &c.] Virgile, Georg. III. v. 215.

Carpit enim vires paulatim, uritque videndo
Fœmina: nec nemorum patitur meminisse, nec herbæ.

Vers 124. *Saisissant du Cyrus*, &c.] Roman de Mademoiselle de Scuderi, intitulé, *Artaméne, ou le grand Cyrus.*

Vers 142. *L'un tient l'Edit d'Amour.*] Petit Poëme de l'Abbé Regnier Desmarais,

Auſſi-toſt contre Evrard vingt Champions s'eſlancent:
Pour ſouſtenir leur choc les Chanoines s'avancent.
La Diſcorde triomphe, & du combat fatal
Par un cri donne en l'air l'effroyable ſignal.
Chez le Libraire abſent tout entre, tout ſe meſle.
Les Livres ſur Evrard fondent comme la greſle,
Qui dans un grand jardin, à coups impetueux,
Abbat l'honneur naiſſant des rameaux fructueux.
Chacun s'arme au hazard, du livre qu'il rencontre.
L'un tient l'Edit d'amour, l'autre en ſaiſit la Monſtre,
L'un prend le ſeul Jonas qu'on ait veû relié,
L'autre un Taſſe François, en naiſſant oublié.
L'Eleve de Barbin, commis à la boutique,
Veut enfin s'oppoſer à leur fureur Gothique.
Les volumes, ſans choix à la teſte jettez,
Sur le perron poudreux volent de tous coſtez.
Là prés d'un Guarini, Terence tombe à terre.
Là, Xenophon dans l'air heurte contre un la Serre.
O que d'Eſcrits obſcurs, de Livres ignorez,
Furent en ce grand jour de la poudre tirez!

REMARQUES.

Secretaire de l'Académie Françoiſe.

Ibid. —— *L'autre en ſaiſit la Montre.*] Ouvrage de Bonnecorſe.

Vers 143. *L'un prend le ſeul Jonas, &c.*] Jonas, ou Ninive pénitente, Poëme du Sieur de Coras.

Vers 144. *L'autre un Taſſe François.*] Michel le Clerc né à Alby, de l'Académie Françoiſe, a traduit en vers François les cinq premiers Chants de la Jeruſalem du Taſſe; il les publia en 1667.

Vers 146. —— *A leur fureur Gothique.*] En ſe battant avec des Livres, ils ſembloient vouloir imiter les Goths, Peuples Barbares, qui avoient détruit les Sciences & les beaux Arts dans toute l'Europe.

Vers 149. *Là près d'un Guarini.*] Auteur du *Paſtor Fido*, Paſtorale Italienne, remplie d'affectation & de ſentimens peu naturels.

Vers 150. *Là Xénophon dans l'air heurte*

Vous en fuſtes tirez, Almerinde & Simandre:
Et toy, rebut du peuple, inconnu Caloandre.
Dans ton repos, dit-on, ſaiſi par Gaillerbois,
Tu vis le jour alors pour la premiere fois.
Chaque coup ſur la chair laiſſe une meurtriſſure.
Desja plus d'un Guerrier ſe plaint d'une bleſſure.
D'un le Vayer eſpais Giraut eſt renverſé.
Marineau, d'un Brebeuf à l'eſpaule bleſſé,
En ſent par tout le bras une douleur amere,
Et maudit la Pharſale aux Provinces ſi chere.
D'un Pincheſne *in quarto* Dodillon eſtourdi
A long-temps le teint paſle, & le cœur affadi.
Au plus fort du combat le Chapelain Garagne,
Vers le ſommet du front atteint d'un Charlemagne,
(Des vers de ce Poëme effet prodigieux!)
Tout preſt à s'endormir, bâille & ferme les yeux.
A plus d'un Combattant la Clelie eſt fatale.
Girou dix fois par elle eſclate & ſe ſignale.

REMARQUES.

contre un la Serre.] La Serre, né à Toulouſe, Ecrivain très-médiocre, mais très-fécond. Il fut garde de la Bibliothéque de feu Monſieur, & eut le titre d'Hiſtoriographe.

Vers 153. —— *Almerinde & Simandre.*] Petit Roman qu'on dit avoir été compoſé par le D. S.

Vers 154. —— *Inconnu Caloandre.*] Le Caloandre fidéle, Roman traduit de l'Italien par Scuderi, & imprimé en 1668.

Vers 155. —— *Saiſit par Gaillerbois.*] Pierre Tardieu, frere du Lieutenant Criminel du même nom, Chanoine de la Sainte-Chapelle; il étoit mort dès l'année 1656. l'Auteur a employé ſon nom, parce qu'il étoit fort connu.

Vers 159. *D'un le Vayer épais Giraut eſt renverſé.*] Les Oeuvres de la Motte le Vayer ont été recueillies en deux Volumes *in-folio.* *Giraut* eſt un Perſonnage imaginaire.

Vers 160. *Marineau, d'un Brebeuf,* &c.] *Marineau*, eſt le vrai nom d'un Chantre qui étoit déja mort.

Vers 163. *D'un Pincheſne* in-quarto.] Etienne-Martin, de Pinchêne, Neveu de

Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.
Ce Guerrier, dans l'Eglise aux querelles nourri,
Eſt robuſte de corps, terrible de viſage,
Et de l'eau dans ſon vin n'a jamais ſçeu l'uſage.
Il terraſſe luy ſeul & Guibert & Graſſet,
Et Gorillon la baſſe, & Grandin le fauſſet,
Et Gerbais l'agreable, & Guerin l'inſipide.
Des Chantres deſormais la brigade timide
S'eſcarte, & du Palais regagne les chemins.
Telle à l'aſpect d'un Loup, terreur des champs voiſins,
Fuit d'Agneaux effrayez une troupe beſlante:
Ou tels devant Achille, aux campagnes du Xante,
Les Troyens ſe ſauvoient à l'abri de leurs Tours.
Quand Brontin à Boirude adreſſe ce diſcours.
Illuſtre Porte-croix, par qui noſtre banniere,
N'a jamais en marchant fait un pas en arriere,
Un Chanoine luy ſeul triomphant du Prelat,
Du Rochet à nos yeux ternira-t-il l'éclat?

REMARQUES.

Voiture. Le Caractére de ſes Poëſies eſt exprimé dans le vers ſuivant, par ces mots, *Le cœur affadi.*

Ibid. —— *Dodillon eſtourdi.*] Il avoit été un des Chantres de la Sainte-Chapelle; mais il étoit mort avant l'évenement du Lutrin.

Vers 165. —— *Le Chapelain Garagne.*] Perſonnage ſuppoſé.

Vers 166. —— *Atteint d'un Charlemagne.*] Poëme héroïque de M. le Laboureur.

Vers 169. *A plus d'un Combattant la Clelie*, &c.] Roman de Mademoiſelle de Scuderi, en dix volumes. *Girou* eſt un nom inventé.

Vers 171. *Mais tout cede aux efforts du Chanoine Fabri.*] Il étoit Conſeiller Clerc au Parlement, & ſe nommoit le Févre.

Vers 175. —— *Et Guibert & Graſſet*, &c.] Tous ces noms de Chantres, dans ce vers & les deux ſuivans, ſont des noms inventés.

Vers 185. *Illuſtre Porte-croix, par qui noſtre banniére*, &c.] La Proceſſion de Notre-Dame, & celle de la Sainte-Chapelle s'étoient rencontrées plus d'une fois au

Non, non : pour te couvrir de ſa main redoutable,
Accepte de mon corps l'eſpaiſſeur favorable.
Vien, & ſous ce rempart à ce Guerrier hautain,
Fais voler ce Quinaut, qui me reſte à la main.
A ces mots il luy tend le doux & tendre ouvrage.
Le Sacriſtain, boüillant de zele & de courage,
Le prend, ſe cache, approche, & droit entre les yeux
Frappe du noble eſcrit l'Athlete audacieux.
Mais c'eſt pour l'eſbranler une foible tempeſte.
Le livre ſans vigueur mollit contre ſa teſte.
Le Chanoine les voit, de colere embraſé.
Attendez, leur dit-il, Couple laſche & ruſé,
Et jugez ſi ma main, aux grands exploits novice,
Lance à mes ennemis un livre qui molliſſe.
A ces mots il ſaiſit un vieil *Infortiat*,
Groſſi des viſions d'Accurſe & d'Alciat,
Inutile ramas de Gothique eſcriture,
Dont quatre ais mal unis formoient la couverture,
Entourée à demi d'un vieux parchemin noir,
Où pendoit à trois clous un reſte de fermoir.
Sur l'ais, qui le ſouſtient auprés d'un Avicenne,
Deux des plus forts Mortels l'eſbranleroient à peine.

REMARQUES.

Marché-neuf, le jour de la Fête-Dieu. La Proceſſion de la Sainte-Chapelle étant ſoutenuë par les Huiſſiers du Parlement qui accompagnoient M. le Premier Préſident, celle de Notre-Dame fut contrainte de ceder. Le Porte-banniére de la Sainte-Chapelle avoit toujours ſoûtenu vigoureuſement ſon honneur & celui de ſon Egliſe.

Vers 192. *Fais voler ce Quinaut*, &c.] Les Oeuvres de Quinaut, ſi connu par ſes Operas. On convient généralement qu'il eſt unique en ce genre.

Le Chanoine pourtant l'enleve ſans effort,
Et ſur le Couple paſle, & desja demi-mort,
Fait tomber à deux mains l'effroyable tonnerre.
Les Guerriers de ce coup vont meſurer la terre,
Et du bois & des clous meurtris & deſchirez,
Long-temps, loin du Perron, roulent ſur les degrez.
Au ſpectacle eſtonnant de leur chute impréveuë,
Le Prélat pouſſe un cri qui penetre la nuë.
Il maudit dans ſon cœur le Demon des combats,
Et de l'horreur du coup il recule ſix pas.
Mais bien-toſt, rappellant ſon antique proüeſſe,
Il tire du manteau ſa dextre vengereſſe;
Il part, & de ſes doigts ſaintement allongez
Benit tous les Paſſants, en deux files rangez.
Il ſçait que l'Ennemi, que ce coup va ſurprendre,
Déſormais ſur ſes pieds ne l'oſeroit attendre,
Et desja voit pour luy tout le peuple en courroux,
Crier aux Combattans, Profânes, à genoux.
Le Chantre, qui de loin voit approcher l'orage,
Dans ſon cœur eſperdu cherche en vain du courage:
Sa fierté l'abandonne, il tremble, il cede, il fuit.
Le long des ſacrez murs ſa brigade le ſuit.

REMARQUES.

Vers 203. —— *Il ſaiſit un vieil Infortiat.*] Livre de Droit, d'une groſſeur énorme.

Vers 209. —— *Auprès d'un Avicenne.*] Médecin Arabe.

Vers 224. *Benit tous les Paſſants*, &c.] Ce trait qu'a critiqué M. Baillet, eſt emprunté de *la Secchia rapita*, Poëme du Taſſoni, imprimé en Italie ſous les yeux des Inquiſiteurs.

Tout s'eſcarte à l'inſtant: mais aucun n'en reſchappe.
Par tout le doigt vainqueur les ſuit & les ratrappe.
Evrard ſeul, en un coin prudemment retiré,
Se croyoit à couvert de l'inſulte ſacré:
Mais le Prélat vers luy fait une marche adroite:
Il l'obſerve de l'œil, & tirant vers la droite,
Tout d'un coup tourne à gauche, & d'un bras fortuné,
Benit ſubitement le Guerrier conſterné.
Le Chanoine, ſurpris de la foudre mortelle,
Se dreſſe, & leve en vain une teſte rebelle:
Sur ſes genoux tremblans il tombe à cet aſpect,
Et donne à la frayeur ce qu'il doit au reſpect.
Dans le Temple auſſi-toſt le Prelat plein de gloire
Va gouſter les doux fruits de ſa ſainte victoire:
Et de leur vain projet les Chanoines punis,
S'en retournent chez eux eſperdus, & benis.




LE LUTRIN CHANT VI.



CHANT VI.

TANDIS que tout conſpire à la guerre ſacrée,
La Pieté ſincere, aux Alpes retirée,
Du fond de ſon deſert entend les triſtes cris
De ſes Sujets cachez dans les murs de Paris.
Elle quitte à l'inſtant ſa retraite divine.
La Foy d'un pas certain devant elle chemine.
L'Eſperance au front gay l'appuie & la conduit;
Et la bourſe à la main la Charité la ſuit.
Vers Paris elle vole, & d'une audace ſainte,
Vient aux pieds de Thémis proferer cette plainte.
Vierge, effroy des meſchans, appui de mes Autels,
Qui la balance en main regles tous les Mortels,
Ne viendrai-je jamais en tes bras ſalutaires,
Que pouſſer des ſouſpirs & pleurer mes miſeres?
Ce n'eſt donc pas aſſez, qu'au meſpris de tes loix,
L'Hypocriſie ayt pris & mon nom & ma voix;
Que ſous ce nom ſacré par tout ſes mains avares
Cherchent à me ravir croſſes, mitres, tiares?
Faudra-t-il voir encor cent Monſtres furieux
Ravager mes Eſtats uſurpez à tes yeux?
Dans les temps orageux de mon naiſſant Empire,
Au ſortir du Bapteſme on couroit au martyre.

REMARQUES.

Vers 2. —— *Aux Alpes retirée.*] La grande Chartreuſe eſt dans les Alpes.

Chacun plein de mon nom ne refpiroit que moy.
Le Fidelle, attentif aux regles de fa Loy,
Fuyant des vanitez la dangereufe amorce,
Aux honneurs appellé, n'y montoit que par force.
Ces Cœurs, que les Bourreaux ne faifoient point frémir,
A l'offre d'une mitre eftoient prêts à gemir ;
Et fans peur des travaux, fur mes traces divines
Couroient chercher le Ciel au travers des efpines.
Mais depuis que l'Eglife eut aux yeux des Mortels
De fon fang en tous lieux cimenté fes Autels,
Le calme dangereux fuccedant aux orages,
Une lafche tiedeur s'empara des courages :
De leur zele bruflant l'ardeur fe ralentit :
Sous le joug des pechez leur foy s'appefantit ;
Le Moine fecoüa le cilice & la haire :
Le Chanoine indolent apprit à ne rien faire :
Le Prelat, par la brigue aux honneurs parvenu,
Ne fçeut plus qu'abufer d'un ample revenu ;
Et pour toutes vertus fit au dos d'un carroffe
A cofté d'une mitre armorier fa croffe.
L'Ambition par tout chaffa l'Humilité ;
Dans la craffe du froc logea la Vanité.
Alors de tous les cœurs l'union fut deftruite.
Dans mes Cloiftres facrez la Difcorde introduite,
Y baftit de mon bien fes plus feurs arfenaux ;
Traifna tous mes Sujets au pied des Tribunaux.

En vain à ſes fureurs j'oppoſay mes prieres,
L'inſolente à mes yeux marcha ſous mes Bannieres.
Pour comble de miſere, un tas de faux Docteurs
Vint flatter les pechez de diſcours impoſteurs;
Infectant les Eſprits d'execrables maximes,
Voulut faire à Dieu meſme approuver tous les crimes.
Une ſervile Peur tint lieu de Charité.
Le beſoin d'aimer Dieu paſſa pour nouveauté;
Et chacun à mes pieds conſervant ſa malice,
N'apporta de vertu que l'aveu de ſon vice.
  Pour éviter l'affront de ces noirs attentats,
Je vins chercher le calme au ſejour des frimats,
Sur ces monts entourez d'une éternelle glace,
Où jamais au Printemps les Hyvers n'ont fait place.
Mais juſques dans la nuit de mes ſacrez Deſerts
Le bruit de mes malheurs fait retentir les airs.
Aujourd'huy meſme encore, une voix trop fidelle
M'a d'un triſte deſaſtre apporté la nouvelle.
J'apprens que dans ce Temple, où le plus ſaint des Rois,
Conſacra tout le fruit de ſes pieux Exploits,
Et ſignala pour moy ſa pompeuſe largeſſe,
L'implacable Diſcorde, & l'infâme Molleſſe,
Foulant aux pieds les loix, l'honneur & le devoir,
Uſurpent en mon nom le ſouverain pouvoir.

REMARQUES.

Vers 67. *J'apprens que dans ce Temple, où le plus ſaint des Rois.*] Saint Louis, Fondateur de la Sainte-Chapelle. Elle fut conſacrée en 1248.

Souffriras-tu, ma Sœur, une action ſi noire?
Quoy? ce Temple, à ta porte eſlevé pour ma gloire,
Où jadis des Humains j'attirois tous les vœux,
Sera de leurs combats le theatre honteux?
Non, non, il faut enfin que ma vengeance eſclate.
Aſſez & trop long-temps l'impunité les flatte.
Pren ton glaive, & fondant ſur ces Audacieux,
Vien aux yeux des Mortels juſtifier les Cieux.

Ainſi parle à ſa Sœur cette Vierge enflammée.
La Grace eſt dans ſes yeux d'un feu pur allumée.
Thémis ſans differer luy promet ſon ſecours,
La flatte, la raſſure, & luy tient ce diſcours.

Chere & divine Sœur, dont les mains ſecourables
Ont tant de fois ſeché les pleurs des Miſerables,
Pourquoy toi-meſme, en proye à tes vives douleurs,
Cherches-tu ſans raiſon à groſſir tes malheurs?
En vain de tes Sujets l'ardeur eſt ralentie:
D'un ciment éternel ton Egliſe eſt baſtie;
Et jamais de l'Enfer les noirs frémiſſemens
N'en ſçauroient esbranler les fermes fondemens.
Au milieu des combats, des troubles, des querelles,
Ton nom encor cheri vit au ſein des Fidelles.
Croy-moy, dans ce Lieu meſme, où l'on veut t'opprimer
Le trouble, qui t'eſtonne, eſt facile à calmer;
Et pour y rappeller la Paix tant deſirée,
Je vais t'ouvrir, ma Sœur, une route aſſeûrée.

Preſte-moy donc l'oreille, & retien tes ſouſpirs.
Vers ce Temple fameux, ſi cher à tes deſirs,
Où le Ciel fut pour toy ſi prodigue en miracles,
Non loin de ce Palais où je rends mes oracles,
Eſt un vaſte ſejour des Mortels reveré,
Et de Clients ſouſmis a toute heure entouré.
Là ſous le faix pompeux de ma pourpre honorable,
Veille au ſoin de ma gloire un Homme incomparable,
Ariſte, dont le Ciel & Loüis ont fait choix
Pour regler ma balance, & diſpenſer mes loix.
Par lui dans le Barreau ſur mon Thrône affermie
Je vois heurler en vain la Chicane ennemie,
Par luy la Verité ne craint plus l'Impoſteur,
Et l'Orphelin n'eſt plus dévoré du Tuteur.
Mais pourquoy vainement t'en retracer l'image?
Tu le connois aſſez, Ariſte eſt ton ouvrage.
C'eſt toy qui le formas dés ſes plus jeunes ans:
Son merite ſans tache eſt un de tes préſens.
Tes divines leçons, avec le lait ſuccées,
Allumérent l'ardeur de ſes nobles penſées.
Auſſi ſon cœur pour Toy bruſlant d'un ſi beau feu,
N'en fit point dans le monde un laſche deſaveu;
Et ſon zele hardi, tousjours preſt à paroiſtre,
N'alla point ſe cacher dans les ombres d'un Cloiſtre.

REMARQUES.

Vers 106. —— *Un homme incomparable.*] M. de Lamoignon, Premier Préſident.

Va le trouver, ma Sœur : à ton auguſte nom,
Tout s'ouvrira d'abord en ſa ſainte Maiſon.
Ton viſage eſt connu de ſa noble famille.
Tout y garde tes loix, Enfans, Sœur, Femme, Fille.
Tes yeux d'un ſeul regard ſçauront le pénetrer;
Et pour obtenir tout, tu n'as qu'à te monſtrer.
Là s'arreſte Thémis. La Pieté charmée
Sent renaiſtre la joye en ſon ame calmée.
Elle court chez Ariſte, & s'offrant à ſes yeux :
Que me ſert, lui dit-elle, Ariſte, qu'en tous lieux
Tu ſignales pour moy ton zele & ton courage,
Si la Diſcorde impie à ta porte m'outrage ?
Deux puiſſans Ennemis, par elle envenimez,
Dans ces murs, autrefois ſi ſaints, ſi renommez,
A mes ſacrez Autels font un profâne inſulte,
Rempliſſent tout d'effroy, de trouble & de tumulte.
De leur crime à leurs yeux va-t-en peindre l'horreur :
Sauve-moy, ſauve-les de leur propre fureur.
Elle ſort à ces mots. Le Heros en priere
Demeure tout couvert de feux & de lumiere.
De la celeſte Fille il reconnoiſt l'eſclat,
Et mande au meſme inſtant le Chantre & le Prelat.
Muſe, c'eſt à ce coup, que mon Eſprit timide
Dans ſa courſe eſlevée a beſoin qu'on le guide,
Pour chanter par quels ſoins, par quels nobles travaux
Un Mortel ſçeût fléchir ces ſuperbes Rivaux.

Mais pluſtoſt, Toy qui fis ce merveilleux ouvrage,
Ariſte, c'eſt à toy d'en inſtruire noſtre âge.
Seul tu peux reveler, par quel art tout-puiſſant
Tu rendis tout-à-coup le Chantre obeïſſant.
Tu ſçais par quel conſeil raſſemblant le Chapitre,
Luy-meſme, de ſa main, reporta le Pupitre;
Et comment le Prelat, de ſes reſpects content,
Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.
Parle donc: c'eſt à Toy d'eſclaircir ces merveilles.
Il me ſuffit pour moy d'avoir ſçeu par mes veilles,
Juſqu'au ſixiéme Chant pouſſer ma fiction,
Et fait d'un vain Pupitre un ſecond Ilion.
Finiſſons. Auſſi-bien, quelque ardeur qui m'inſpire,
Quand je ſonge au Heros qui me reſte à deſcrire,
Qu'il faut parler de Toy, mon Eſprit eſperdu
Demeure ſans parole, interdit, confondu.
Ariſte, c'eſt ainſi qu'en ce Senat illuſtre,
Où Themis, par tes ſoins, reprend ſon premier luſtre,
Quand la premiere fois un Athlete nouveau
Vient combattre en champ clos aux jouſtes du Barreau,

REMARQUES.

Vers 156. *Le fit du banc fatal enlever à l'inſtant.*] M. le Premier Préſident fit comprendre au Tréſorier, que ce Pupitre n'ayant été anciennement érigé vis-à-vis la place du Chantre, que pour la commodité de ſes Prédéceſſeurs, il n'étoit pas juſte que l'on obligeât M. Barrin à le ſouffrir, s'il lui étoit incommode. Néanmoins, pour accorder quelque choſe à la ſatisfaction du Tréſorier, M. le Premier Préſident fit conſentir le Chantre à remettre le Pupitre devant ſon ſiége, où il demeureroit un jour; & le Tréſorier, à le faire enlever le lendemain : ce qui fut executé de part & d'autre.

Souvent, ſans y penſer, ton auguſte preſence,
Troublant par trop d'eſclat ſa timide éloquence;
Le nouveau Ciceron tremblant, décoloré,
Cherche en vain ſon diſcours ſur ſa langue eſgaré:
En vain, pour gagner temps, dans ſes tranſes affreuſes,
Traiſne d'un dernier mot les ſyllabes honteuſes;
Il heſite, il begaye, & le triſte Orateur
Demeure enfin muet aux yeux du Spectateur.

R E M A R Q U E S.

Vers dernier. *Demeure enfin muet.*] Terence, Phorm. Act. II. Sc. 1.
——— *Poſtquam ad Judices Ventum eſt, non potuit cogitata proloqui: Ita eum tum timidum ibi obſtupefecit pudor.*



ODES, EPIGRAMMES, ET AUTRES POËSIES.

DISCOURS SUR L'ODE.

L'ODE suivante a esté composée à l'occasion de ces estranges Dialogues (1), qui ont paru depuis quelque temps, où tous les plus grands Escrivains de l'Antiquité sont traitez d'esprits mediocres, de gens à estre mis en parallele avec les Chapelains & avec les Cotins; & où voulant faire honneur à nostre siecle, on l'a en quelque sorte diffamé, en faisant voir qu'il s'y trouve des Hommes capables d'escrire des choses si peu sensées. Pindare est des plus maltraitez. Comme les beautez de ce Poëte sont extresmement renfermées dans sa langue, l'Autheur de ces Dialogues, qui vrai-semblablement ne sçait point de Grec, & qui n'a leû Pindare que dans des traductions Latines assez defectueuses, a pris pour galimatias tout ce que la foiblesse de ses lumieres ne luy permettoit pas de comprendre. Il a sur tout traité de ridicules ces endroits merveilleux, où le Poëte, pour marquer un esprit entierement hors de soy, rompt quelquefois de dessein formé la suite de son discours; & afin de mieux entrer dans la raison, sort, s'il faut ainsi parler, de la raison mesme; évitant avec grand soin cet ordre methodique & ces exactes liaisons de sens, qui osteroient l'ame à la Poësie Lyrique. Le Censeur, dont

REMARQUES.

(1) *De ces estranges Dialogues.*] Parallèles des Anciens & des Modernes, en forme de Dialogues; par M. Perrault de l'Académie Françoise. Il en avoit publié trois volumes lorsque M. Despréaux composa cette Ode, le quatriéme ne parut qu'en *1696.*

je parle, n'a pas pris garde qu'en attaquant ces nobles hardiesses de Pindare, il donnoit lieu de croire qu'il n'a jamais conçeu le sublime des Pseaumes de David, où, s'il est permis de parler de ces saints Cantiques à propos de choses si profanes, il y a beaucoup de ces sens rompus, qui servent mesme quelquefois à en faire sentir la divinité. Ce Critique, selon toutes les apparences, n'est pas fort convaincu du precepte que j'ay avancé dans mon Art Poëtique, à propos de l'Ode.

Son stile impetueux souvent marche au hazard:
Chez elle un beau desordre est un effet de l'Art.

Ce precepte effectivement, qui donne pour regle de ne point garder quelquefois de regles, est un mystere de l'Art, qu'il n'est pas aisé de faire entendre à un Homme sans aucun goust, qui croit que la Clelie & nos Opera sont les modelles du Genre sublime; qui trouve Terence fade, Virgile froid, Homere de mauvais sens; & qu'une espece de bizarrerie d'esprit rend insensible à tout ce qui frappe ordinairement les Hommes. Mais ce n'est pas icy le lieu de luy montrer ses erreurs. On le fera peut-estre plus à propos un de ces jours dans quelque autre Ouvrage (1).

Pour revenir à Pindare, il ne seroit pas difficile d'en faire sentir les beautez à des gens, qui se seroient un peu familiarisé le Grec. Mais comme cette Langue est aujourd'huy assez ignorée de la pluspart des Hommes, & qu'il n'est pas possible de leur faire voir Pindare dans Pindare mesme, j'ay crû que je ne pouvois mieux justifier

REMARQUES.

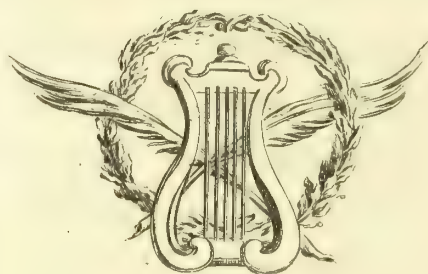
(1) C'est ce que l'Auteur a executé dans ses *Reflexions critiques sur Longin.*

ce grand Poëte, qu'en taſchant de faire une Ode en François à ſa maniere, c'eſt-à-dire, pleine de mouvemens & de tranſports, où l'eſprit paruſt pluſtoſt entraiſné du Demon de la Poëſie, que guidé par la Raiſon. C'eſt le but que je me ſuis propoſé dans l'Ode qu'on va voir. J'ay pris pour ſujet la priſe de Namur, comme la plus grande action de guerre qui ſe ſoit faite de nos jours, & comme la matiere la plus propre à eſchauffer l'imagination d'un Poëte. J'y ay jetté, autant que j'ay pû, la magnificence des mots; & à l'exemple des anciens Poëtes Dithyrambiques, j'y ay employé les figures les plus audacieuſes, juſqu'à y faire un Aſtre de la plume blanche, que le Roy porte ordinairement à ſon chapeau: & qui eſt en effet comme une eſpece de Comete fatale à nos Ennemis, qui ſe jugent perdus dés qu'ils l'apperçoivent. Voilà le deſſein de cet Ouvrage. Je ne reſpons pas d'y avoir réuſſi; & je ne ſçay ſi le Public accouſtumé aux ſages emportemens de Malherbe, s'accommodera de ces ſaillies & de ces excés Pindariques. Mais, ſuppoſé que j'y aye eſchoüé, je m'en conſoleray du moins par le commencement de cette fameuſe Ode Latine d'Horace, Pindarum quiſquis ſtudet æmulari, &c. *où Horace donne aſſez à entendre que s'il euſt voulu luy-meſme s'eſlever à la hauteur de Pindare, il ſe ſeroit creû en grand hazard de tomber.*

Au reſte, comme parmi les Epigrammes, qui ſont imprimées à la ſuitte de cette Ode; on trouvera encore une autre petite Ode de ma façon, que je n'avois point juſqu'icy inſerée dans mes Eſcrits; je ſuis bien aiſe, pour ne me point broüiller avec les Anglois d'aujourd'huy, de faire icy reſſouvenir le Lecteur, que les Anglois que j'attaque dans ce petit Poëme, qui eſt un Ouvrage de ma premiere jeuneſſe, ce ſont les Anglois du temps de Cromwel.

J'ay joint auſſi à ces Epigrammes un Arreſt burleſque donné au Parnaſſe, que j'ay compoſé autrefois, afin de prevenir un Arreſt trés-ſerieux, que l'Univerſité ſongeoit à obtenir du Parlement, contre ceux qui enſeigneroient dans les Eſcoles de Philoſophie, d'autres principes que ceux d'Ariſtote. La plaiſanterie y deſcend un peu bas, & eſt toute dans les termes de la Pratique. Mais il falloit qu'elle fuſt ainſi pour faire ſon effet, qui fut trés-heureux, & obligea, pour ainſi dire, l'Univerſité à ſupprimer la Requeſte qu'Elle alloit preſenter.

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerunque ſecat res.





ODE
SUR LA PRISE
DE NAMUR.*

QUELLE docte & ſainte yvreſſe
Aujourd'huy me fait la loy ?
Chaſtes Nymphes du Permeſſe,
N'eſt-ce pas vous que je voy ?
Accourez, Troupe ſçavante,
Des ſons que ma Lyre enfante
Ces arbres ſont réjoüis.
Marquez-en bien la cadence ;
Et vous, Vents, faites ſilence :
Je vais parler de LOUIS.

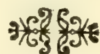


Dans ſes chanſons immortelles,
Comme un aigle audacieux,
Pindare eſtendant ſes aiſles,
Fuit loin des vulgaires yeux.

REMARQUES.

* *Ode ſur la priſe de Namur.*] Le Roi aſſiégea Namur le 26. de Mai 1692. La Ville fut priſe le 5. de Juin, & le Château ſe rendit le dernier jour du même mois.

Mais, ô ma fidelle Lyre,
Si, dans l'ardeur qui m'inſpire,
Tu peux ſuivre mes tranſports;
Les cheſnes des monts de Thrace
N'ont rien oüi que n'efface
La douceur de tes accords.



Eſt-ce Apollon, & Neptune,
Qui ſur ces Rocs ſourcilleux,
Ont, compagnons de fortune,
Baſti ces murs orgueilleux?
De leur enceinte fameuſe
La Sambre, unie à la Meuſe,
Defend le fatal abord:
Et par cent bouches horribles,
L'airain ſur ces monts terribles
Vômit le fer & la mort.



Dix mille vaillans Alcides,

REMARQUES.

Vers 24. *Baſti ces murs orgueilleux.*] Apollon & Neptune s'étoient loués au Roi Laomedon, pour bâtir les murs de Troye.

Vers 28. *Et par cent bouches horribles.*] L'Auteur s'applaudiſſoit d'avoir exprimé en vers les effets de la poudre à Canon. Dans l'Epître au Roi *ſur le paſſage du Rhin*, il avoit dit:

Du ſalpeſtre en fureur l'air s'échauffe & s'allume.

Les

Les bordant de toutes parts,
D'eſclairs, au loin homicides,
Font petiller leurs remparts :
Et dans ſon ſein infidelle
Par tout la terre y recele
Un feu preſt à s'eſlancer,
Qui ſoudain perçant ſon gouffre,
Ouvre un ſepulchre de ſouffre
A quiconque oſe avancer.



Namur, devant tes murailles,
Jadis la Grece euſt vingt ans
Sans fruit veû les funerailles
De ſes plus fiers Combattans.
Quelle effroyable Puiſſance
Aujourd'huy pourtant s'avance,
Preſte à foudroyer tes monts!
Quel bruit, quel feu l'environne!
C'eſt Jupiter en perſonne,
Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.

REMARQUES.

Et dans cette même Ode :
D'éclairs, au loin homicides;
Font petiller leurs remparts.
» Par-là, diſoit-il, un Poëte peut compa-
» rer ſon Héros à Jupiter. La poudre à Ca-
» non étant une eſpéce de tonnerre : au
» lieu que nos anciens Poëtes, & Malher-
» be même, croient avoir heureuſement
» rencontré, en faiſant de tous leurs Guer-
» riers un Mars uniforme, & en les armant
» de traits & de fléches, comme s'ils avoient
» été Grecs ou Romains.



N'en doute point, c'eſt Luy-meſme.
Tout brille en Luy, tout eſt Roy.
Dans Bruxelles Naſſau bleſme
Commence à trembler pour toy.
En vain il voit le Batâve,
Deſormais docile eſclave,
Rangé ſous ſes eſtendars :
En vain au Lion Belgique
Il voit l'Aigle Germanique
Uni ſous les Leopards.



Plein de la frayeur nouvelle
Dont ſes ſens ſont agitez,
A ſon ſecours il appelle
Les Peuples les plus vantez.
Ceux-là viennent du rivage,
Où s'enorguëillit le Tage
De l'or qui roule en ſes eaux ;
Ceux-ci des champs où la neige
Des marais de la Norvége
Neuf mois couvre les roſeaux.

REMARQUES.

Vers 50. *Ou c'eſt le Vainqueur de Mons.*] Le Roi avoit pris la Ville de Mons, l'année précédente 1691.



Mais qui fait enfler la Sambre ?
Sous les Jumeaux effrayez,
Des froids torrens de Decembre
Les champs par tout ſont noyez.
Cerés s'enfuit eſplorée
De voir en proye à Borée
Ses guerets d'épics chargez ;
Et ſous les urnes fangeuſes
Des Hyades orageuſes
Tous ſes threſors ſubmergez.



Déployez toutes vos rages,
Princes, Vents, Peuples, Frimats.
Ramaſſez tous vos nuages,
Raſſemblez tous vos Soldats.
Malgré vous Namur en poudre
S'en va tomber ſous la foudre
Qui domta Lille, Courtray,
Gand la ſuperbe Eſpagnole,
Saint Omer, Bezançon, Dole,
Ypres, Maſtricht, & Cambray.

REMARQUES.

Vers 53. *Dans Bruxelles Naſſau bleſme.*] Le Prince d'Orange, Guillaume de Naſſau, Roi d'Angleterre, commandoit l'Armée des Alliés.



Mes preſages s'accompliſſent:
Il commence à chanceler.
Sous les coups qui retentiſſent
Ses murs s'en vont s'eſcrouler.
Mars en feu, qui les domine,
Souffle à grand bruit leur ruine;
Et les bombes, dans les airs
Allant chercher le tonnerre,
Semblent, tombant ſur la Terre,
Vouloir s'ouvrir les Enfers.



Accourez, Naſſau, Baviere,
De ces murs l'unique eſpoir:
A couvert d'une riviere
Venez, vous pouvez tout voir.
Conſiderez ces approches:
Voyez grimper ſur ces roches
Ces Athletes belliqueux;
Et dans les eaux, dans la flamme,
LOUIS à tout donnant l'ame,
Marcher, courir avec eux.

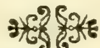


Contemplez dans la tempeſte

REMARQUES.

Vers 113. *La plume qui ſur ſa teſte.*] Le Roi portoit toujours à l'Armée une plume blanche ſur ſon chapeau.

Qui ſort de ces Boulevarts,
La plume qui ſur ſa teſte
Attire tous les regards.
A cet Aſtre redoutable,
Tousjours un ſort favorable
S'attache dans les combats:
Et tousjours avec la Gloire
Mars amenant la Victoire,
Vole, & le ſuit à grands pas.



Grands Deffenſeurs de l'Eſpagne,
Montrez-vous, il en eſt temps.
Courage, vers la Mehagne
Voilà vos drapeaux flottans.
Jamais ſes ondes craintives
N'ont veû ſur leurs foibles rives
Tant de guerriers ſ'amaſſer.
Courez donc. Qui vous retarde?
Tout l'Univers vous regarde.
N'oſez-vous la traverſer?



Loin de fermer le paſſage
A vos nombreux bataillons,
Luxembourg a du rivage
Reculé ſes pavillons.

REMARQUES.

Vers 123. —— *Vers la Méhagne.*] Riviére près de Namur.

Quoy ! leur seul aspect vous glace ?
Où sont ces Chefs pleins d'audace
Jadis si promts à marcher,
Qui devoient de la Tamise,
Et de la Drâve soûmise,
Jusqu'à Paris nous chercher ?



Cependant l'effroy redouble
Sur les remparts de Namur.
Son Gouverneur, qui se trouble,
S'enfuit sous son dernier mur.
Desja jusques à ses portes
Je voy monter nos cohortes,
La flamme & le fer en main :
Et sur les monceaux de piques,
De corps morts, de rocs, de briques,
S'ouvrir un large chemin.

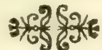


C'en est fait. Je viens d'entendre
Sur ces rochers esperdus
Battre un signal pour se rendre :
Le feu cesse. Ils sont rendus.
Dépoüillez vostre arrogance,
Fiers Ennemis de la France ;

REMARQUES.

Vers 138. *Qui devoient de la Tamise, Et de la Drâve.*] La *Tamise*, Riviére qui passe à Londres. La *Drâve*, Riviére qui passe à Belgrade en Hongrie, où le Duc de Bavié-

Et deſormais gracieux,
Allez à Liege, à Bruxelles,
Porter les humbles nouvelles
De Namur pris à vos yeux.



Pour moy, que Phebus anime
De ſes tranſports les plus doux,
Rempli de ce Dieu ſublime,
Je vais, plus hardi que vous,
Monſtrer que ſur le Parnaſſe,
Des bois frequentez d'Horace,
Ma Muſe dans ſon declin,
Sçait encor les avenuës,
Et des ſources inconnuës
A l'Autheur du Saint Paulin.

REMARQUES.

re, l'un des Chefs ennemis, s'étoit ſignalé contre les Turcs.

Vers 170. *A l'Auteur du Saint Paulin.*] Poëme héroïque de M. Perrault, imprimé en 1686.



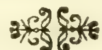
ODE

Contre les Anglois. *

QUoy ! ce Peuple aveugle en ſon crime,
Qui prenant ſon Roy pour victime,
Fit du Throſne un Theatre affreux,
Penſe-t-il que le Ciel, complice
D'un ſi funeſte ſacrifice,
N'a pour luy ni foudre ni feux ?



Desja ſa Flotte à pleines voiles,
Malgré les vents & les eſtoiles,
Veut maiſtriſer tout l'Univers ;
Et croit que l'Europe eſtonnée,
A ſon audace forcenée
Va ceder l'Empire des Mers.



Arme-toy, France ; prend la foudre.
C'eſt à toy de réduire en poudre
Ces ſanglans Ennemis des Loix.
Suy la Victoire qui t'appelle,

REMARQUES.

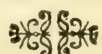
* *Ode contre les Anglois.*] L'Auteur étoit encore dans ſa vingtiéme année, lorſqu'il compoſa cette Ode, qu'il retoucha depuis. Il la fit en 1656. ſur un bruit qui courut que Cromwel & les Anglois alloient faire la guerre à la France.

Vers 2. *Qui prenant ſon Roy pour victime.*] Charles I.

Vers 18. *Venger la querelle des Rois.*]

Es

Et va ſur ce Peuple rebelle
Venger la querelle des Rois.



Jadis on vit ces Parricides,
Aydez de nos Soldats perfides,
Chez nous au comble de l'orgueil,
Briſer tes plus fortes murailles,
Et par le gain de vingt batailles
Mettre tous tes Peuples en deüil.



Mais bien-toſt le Ciel en colere,
Par la main d'une humble Bergere
Renverſant tous leurs Bataillons,
Borna leurs ſuccés & nos peines:
Et leurs corps pourris dans nos plaines
N'ont fait qu'engraiſſer nos ſillons.

REMARQUES.

Après la troiſiéme Stance, il y avoit celle-ci que l'Auteur a retranchée.

O que la mer, dans les deux Mondes,
Va voir de morts parmi ſes ondes.
Flotter à la merci du ſort!
Deſja Neptune plein de joye
Regarde en foule à cette proye
Courir les Baleines du Nort.

Vers 21. *Chez nous au comble de l'orgueil,* &c.] Ces quatre derniers vers étoient ainſi:

De ſang inonder nos guerets;
Faire des deſerts de nos Villes;
Et dans nos campagnes fertiles
Bruſler juſqu'au jonc des mareſts.

Vers 21. *Mais bien-toſt,* &c.] Premiére maniére.

Mais bien-toſt, malgré leurs furies,
Dans ces campagnes refleuries,
Leur ſang coulant à gros bouillons,
Paya l'uſure de nos peines;
Et leurs corps, &c.

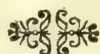
Vers 26. *Par la main d'une humble Bergere.*] Jeanne d'Arc, ou la Pucelle d'Orleans.



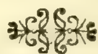
STANCES

A Moliere ſur la Comédie de l'Ecole des Femmes.

EN vain mille jaloux Eſprits,
Moliere, oſent avec mépris
Cenſurer ton plus bel Ouvrage,
Sa charmante naïveté
S'en va pour jamais d'âge en âge
Divertir la Poſtérité.



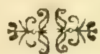
Que tu ris agréablement:
Que tu badines ſçavamment!
Celui qui ſçut vaincre Numance,
Qui mit Carthage ſous ſa loi,
Jadis ſous le nom de Terence
Sçût-il mieux badiner que toi?



Ta Muſe avec utilité
Dit plaiſamment la verité.
Chacun profite à ton Ecole:
Tout en eſt beau, tout en eſt bon;
Et ta plus burleſque parole
Eſt ſouvent un docte ſermon.

REMARQUES.

Vers 9. *Celui qui ſçut vaincre Numance*, &c.] Scipion l'Africain.



Laiſſe gronder tes Envieux :
Ils ont beau crier en tous lieux,
Qu'en vain tu charmes le Vulgaire ;
Que tes Vers n'ont rien de plaiſant.
Si tu ſçavois un peu moins plaire,
Tu ne leur déplairois pas tant.



SONNET

Sur la Mort d'une Parente. *

PArmi les doux tranſports d'une amitié fidelle,
Je voyois prés d'Iris couler mes heureux jours.
Iris que j'aime encor, & que j'aimai touſjours,
Bruſloit des meſmes feux dont je bruſlois pour elle.



Quand par l'ordre du Ciel une fiévre cruelle
M'enleva cet objet de mes tendres amours ;
Et de tous mes plaiſirs interrompant le cours,
Me laiſſa de regrets une ſuite éternelle.



Ah ! qu'un ſi rude coup étonna mes eſprits !
Que je verſai de pleurs ! que je pouſſai de cris !
De combien de douleurs ma douleur fut ſuivie !

REMARQUES.

* L'Auteur étoit à peine ſorti du Collége, lorſqu'il fit ce Sonnet ſur la mort d'une Niéce, Sœur de M. Dongois, & qu'il aimoit de l'amitié la plus tendre & la plus innocente.



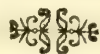
Iris, tu fus alors moins à plaindre que moi.
Et bien qu'un trifte fort t'ait fait perdre la vie,
Hélas! en te perdant, j'ai perdu plus que toi.



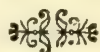
AUTRE SONNET

Sur le mefme fujet.

NOurri dés le berceau prés de la jeune Orante,
Et non moins par le cœur que par le fang lié,
A fes jeux innocens Enfant affocié,
Je gouftois les douceurs d'une amitié charmante.



Quand un faux Efculape, à cervelle ignorante,
A la fin d'un long mal vainement pallié,
Rompant de fes beaux jours le fil trop délié,
Pour jamais me ravit mon aimable Parente.



O! qu'un fi rude coup me fit verfer de pleurs!
Bientoft, la plume en main, fignalant mes douleurs,
Je demandai raifon d'un acte fi perfide.



Oüi, j'en fis dés quinze ans ma plainte à l'Univers;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide,
Fut le premier Démon qui m'infpira des Vers.



EPIGRAMMES.

I.

A un Medecin.

OUi, j'ai dit dans mes Vers, qu'un celebre Aſſaſſin,
Laiſſant de Galien la ſcience infertile,
D'ignorant Medecin devint Maçon habile:
Mais de parler de vous je n'eus jamais deſſein;
Perrault, ma Muſe eſt trop correcte.
Vous eſtes, je l'avouë, ignorant Medecin,
Mais non pas habile Architecte.

REMARQUES.

Cette Epigramme fut compoſée en 1674. après la publication de l'Art poëtique, où l'Auteur avoit fait, au commencement du IVe Chant, la Métamorphoſe d'un Médecin en Architecte.



II.

A M. Racine.

Racine, plain ma deſtinée.
C'eſt demain la triſte journée,
Où le Prophete Des-Marais,
Armé de cette meſme foudre
Qui mit le Port-Royal en poudre,
Va me percer de mille traits.
C'en eſt fait, mon heure eſt venuë.
Non que ma Muſe, ſouſtenuë
De tes judicieux avis,
N'ait aſſez de quoy le confondre:
Mais, cher Ami, pour luy reſpondre,
Helas! il faut lire Clovis.

REMARQUES.

En 1674. Des-Marêts de S. Sorlin entreprit une Critique générale des Oeuvres de M. Deſpréaux, & la fit imprimer en 1675. M. Deſpréaux qui en fut averti, prévint la critique par cette Epigramme.

Vers 3. *Où le Prophete Des-Marais.*] Son nom eſt ici écrit *Des-Marais*, afin que la rime ſoit plus viſible. Il s'étoit érigé en homme inſpiré, & en Prophéte. *V. le Dict. Hiſt. de Bayle.*

Vers 5. *Qui mit le Port-Royal en poudre.*] Des-Marêts avoit fait en 1665. une Réponſe à l'Apologie pour les Religieuſes de Port-Royal.

Vers 12. *Helas ! il faut lire Clovis.*] Poëme de Des-Marêts, ennuyeux à la mort.] Cette petite Note eſt de l'Auteur.



III.

Contre S. Sorlain.

DAns le Palais hier Bilain
Vouloit gager contre Ménage,
Qu'il étoit faux que Saint Sorlain
Contre Arnauld euſt fait un Ouvrage.
Il en a fait, j'en ſçai le temps,
Dit un des plus fameux Libraires.
Attendez... C'eſt depuis vingt ans.
On en tira cent Exemplaires.
C'eſt beaucoup, dis-je en m'approchant,
La piéce n'eſt pas ſi publique.
Il faut compter, dit le Marchand,
Tout eſt encor dans ma Boutique.



IV.

A Meſſieurs Pradon & Bonecorſe.

VEnez, Pradon, & Bonecorſe,
Grands Eſcrivains de meſme force,
De vos Vers recevoir le prix:

REMARQUES.

Cette Epigramme eſt de l'an 1685. Pradon & Bonecorſe avoient publié chacun un volume d'injures contre l'Auteur. Le premier avoit fait une mauvaiſe Critique de ſes Oeuvres, ſous ce titre: *Le Triomphe de Pradon*; & le ſecond avoit compoſé le *Lutrigot*, mauvaiſe imitation du Lutrin, contre l'Auteur du Lutrin même.

Venez prendre dans mes Eſcrits
La place que vos noms demandent.
Liniere & Perrin vous attendent.

V.

Contre l'Abbé Cotin.

EN vain par mille & mille outrages
Mes Ennemis dans leurs Ouvrages,
Ont crû me rendre affreux aux yeux de l'Univers.
Cotin pour décrier mon ſtile,
A pris un chemin plus facile:
C'eſt de m'attribuer ſes Vers.

VI.

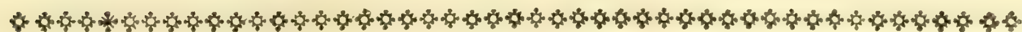
Contre le meſme.

A Quoi bon tant d'efforts, de larmes & de cris,
Cotin, pour faire ôter ton nom de mes Ouvrages?
Si tu veux du Public éviter les outrages,
Fais effacer ton nom de tes propres Ecrits.

REMARQUES.

Originairement cette Epigramme avoit été faite contre M. Quinault, parce qu'il avoit imploré l'autorité du Roi pour obtenir que ſon nom fût ôté des Satires de l'Auteur. Mais ce moyen n'ayant pas réuſſi, il rechercha l'amitié de l'Auteur, qui ſubſtitua le nom de *Cotin*, à celui de *Quinault*.

VII.



VII.

Contre un Athée.

ALidor aſſis dans ſa chaiſe,
Médiſant du Ciel à ſon aiſe,
Peut bien médire auſſi de moi.
Je ris de ſes diſcours frivoles:
On ſçait fort bien que ſes paroles
Ne ſont pas articles de Foi.

REMARQUES.

L'Auteur avoit mis la converſion de M. de S. Pavin au rang des impoſſibilités morales, dans ces mots de la Satire I. vers 128. *Et Saint-Pavin bigot.* Saint-Pavin répondit par un Sonnet qu'il publia. M. Deſpréaux répliqua par cette Epigramme.

Dans le premier vers, on liſoit: *Saint-Pavin grimpé ſur ſa chaiſe.* C'eſt que Saint-Pavin étoit tellement gouteux, que ne pouvant marcher, il étoit toujours aſſis dans un fauteüil fort élevé.



VIII.

Vers en ſtile de Chapelain.

MAudit ſoit l'Auteur dur, dont l'aſpre & rude verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
Et, de ſon lourd marteau martelant le Bon-Sens,
A fait de méchans Vers douze fois douze cens.



IX.

Epitaphe.

CY gist justement regretté
Un sçavant Homme sans science.
Un Gentilhomme sans naissance,
Un trés-bon Homme sans bonté.



X.

A Climene.

TOut me fait peine,
Et depuis un jour
Je crois, Climéne,
Que j'ai de l'amour.
Cette nouvelle
Vous met en courroux.
Tout beau, Cruelle;
Ce n'est pas pour vous.

REMARQUES.

L'Auteur fit ces Vers dans sa premiére jeunesse, sur l'air d'une Sarabande que l'on chantoit alors.



XI.

Imitation de Martial.

PAul ce grand Médecin, l'effroi de ſon quartier,
Qui cauſa plus de maux que la Peſte & la Guerre,
Eſt Curé maintenant, & met les gens en terre.
Il n'a point changé de métier.

REMARQUES.

Martial, Liv. I. 48.
Nuper erat Medicus, nunc eſt Veſpillo Diaulus ;
Quod Veſpillo facit, fecerat & Medicus.



XII.

Sur une Harangue d'un Magiſtrat, dans laquelle les Procureurs étoient fort maltraitez.

LOrſque dans ce Sénat, à qui tout rend hommage,
Vous haranguez en vieux langage,
Paul, j'aime à vous voir en fureur
Gronder maint & maint Procureur :
Car leurs chicanes ſans pareilles
Méritent bien ce traitement.
Mais que vous ont fait nos oreilles,
Pour les traiter ſi durement ?



XIII.

Sur l'Agesilas de M. Corneille.

J'Ai veu l'Agésilas.
Hélas!



XIV.

Sur l'Attila du mesme Auteur.

APrés l'Agésilas,
Hélas!
Mais aprés l'Attila,
Hola.

REMARQUES.

V. la Défense du Grand Corneille, par le R. P. de Tournemine. Je l'ai déja citée dans une autre occasion. V. Satire IX. v. 178.



XV.

Sur la maniere de reciter du Poëte Santeul.

QUand j'aperçois ſous ce Portique
Ce Moine au regard fanatique,
Liſant ſes Vers audacieux
Faits pour les habitans des Cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, ſe tordre les mains;
Il me ſemble en lui voir le Diable,
Que Dieu force à loüer les Saints.

REMARQUES.

Jean-Baptiſte Santeul, Chanoine Régulier de S. Victor, a été un des plus fameux Poëtes Latins du dix-ſeptiéme Siécle. Il a fait ſur tout de très-belles Hymnes. Quand il eut fait celles de S. Louis, il les préſenta au Roi, & les récita, en s'agitant comme un poſſedé, & faiſant des contorſions & des grimaces, qui firent beaucoup rire les Courtiſans. M. Deſpréaux, qui étoit préſent, fit ſur le champ cette Epigramme, & la remit au Duc de ... qui la porta au Roi, comme ſi ç'eût été un papier de conſéquence. Le Roi la lut, & la rendit en ſoûriant à ce même Seigneur, qui eut la malice de la lire à d'autres Courtiſans en préſence de Santeul même. Elle étoit ainſi:

A voir de quel air effroyable,
Roulant les yeux, tordant les mains,
Santeul nous lit ces Hymnes vains,
Diroit-on pas que c'eſt le Diable
Que Dieu force à louer les Saints?



XVI.

A la Fontaine de Bourbon, où l'Auteur étoit allé prendre les eaux, & où il trouva un Poëte mediocre qui lui montra des vers de ſa façon.

OUi, vous pouvez chaſſer l'humeur apoplectique,
Rendre le mouvement au corps paralytique,
Et guerir tous les maux les plus inveterez.
Mais quand je lis ces Vers par votre onde inſpirez,
Il me paroiſt admirable Fontaine,
Que vous n'euſtes jamais la vertu d'Hippocrene.

XVII.

L'Amateur d'Horloges.

SANS ceſſe autour de ſix Pendules,
De deux Montres, de trois Cadrans,
Lubin, depuis trente & quatre ans,
Occupe ſes ſoins ridicules.
Mais à ce meſtier, s'il vous plaiſt,
A-t-il acquis quelque Science?
Sans doute; & c'eſt l'Homme de France
Qui ſçait le mieux l'heure qu'il eſt.

REMARQUES.

Lettre de l'Auteur, du 6. Mars 1707.

» Lubin eſt un de mes Parens, qui eſt » mort il y a plus de vingt ans, & qui » avoit la folie que j'attaque dans mon Epi- » gramme. Il étoit Secretaire du Roi, & » s'appelloit M. Targas. J'avois dit, lui vi- » vant, le mot dont j'ai compoſé le ſel de » cette Epigramme, qui n'a été faite que » depuis environ deux mois, chez moi » à Auteüil où couchoit l'Abbé de Châ- » teauneuf. Le ſoir en m'entretenant avec » lui, je m'étois reſſouvenu du mot dont » il eſt queſtion. Il l'avoit trouvé fort plai- » ſant : & ſur cela nous étions convenu » l'un & l'autre, qu'avant tout, pour faire » une bonne Epigramme, il falloit dire en » converſation le mot qu'on y veut mettre » à la fin, & voir s'il frapperoit. Celui-ci » donc l'ayant frappé, je le lui rapportai le » lendemain au matin, conſtruit en Epi- » gramme.



XVIII.

Sur ce qu'on avoit lû à l'Académie des Vers contre Homere & contre Virgile.

CLio vint l'autre jour ſe plaindre au Dieu des Vers,
Qu'en certain lieu de l'Univers,
On traitoit d'Auteurs froids, de Poëtes ſteriles,
Les Homeres & les Virgiles.
Cela ne ſçauroit eſtre; on s'eſt moqué de vous,
Reprit Apollon en courroux:
Où peut-on avoir dit une telle infamie?
Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?
C'eſt à Paris. C'eſt donc dans l'Hoſpital des Foux?
Non, c'eſt au Louvre, en pleine Académie.

REMARQUES.

En 1687. on lut à l'Académie, un Poëme de M. Perrault, intitulé *Le Siécle de Louis le Grand.* Dans ce Poëme, Homére, Virgile, & la plupart des meilleurs Ecrivains de l'Antiquité, étoient fort maltraités.

Vers 8. *Eſt-ce chez les Hurons, chez les Topinamboux?*] Peuples ſauvages de l'Amérique.



XIX.

Sur le mesme sujet.

J'AY traité de Topinamboux
Tous ces beaux Censeurs, je l'avouë,
Qui de l'Antiquité si follement jaloux,
Aiment tout ce qu'on hait, blasment tout ce qu'on louë :
Et l'Académie entre nous
Souffrant chez soy de si grands Foux,
Me semble un peu Topinambouë.



XX.

Sur le mesme sujet.

NE blasmez pas Perrault de condamner Homere,
Virgile, Aristote, Platon.
Il a pour lui Monsieur son Frere,
G... N... Lavau, Caligula, Neron,
Et le gros Charpentier, dit-on.



XXI.

A M. PERRAULT sur le mesme sujet.

POUR quelque vain discours, sottement avancé
Contre Homere, Platon, Ciceron ou Virgile,
Caligula par tout fut traité d'insensé,
Neron de furieux, Hadrien d'imbécille.
Vous donc, qui dans la mesme erreur,
Avec plus d'ignorance, & non moins de fureur,
Attaquez ces Héros de la Gréce & de Rome;
Perrault fussiez-vous Empereur,
Comment voulez-vous qu'on vous nomme?

REMARQUES.

Vers 2. *Caligula par tout*, &c.] Suétone, Vie de Caligula, chap. 34.

Vers 4. — *Hadrien d'imbecille.*] Dion, Liv. *69*.



XXII.

Sur le mesme sujet.

D'Où vient que Ciceron, Platon, Virgile, Homere,
Et tous ces grands Auteurs que l'Univers revere,
Traduits dans vos Ecrits nous paroissent si sots?
Perrault, c'est qu'en prestant à ces Esprits sublimes
Vos façons de parler, vos bassesses, vos rimes,
Vous les faites tous des Perraults.



XXIII.

Au mesme.

TON Oncle, dis-tu, l'Assassin
M'a gueri d'une maladie.
La preuve qu'il ne fut jamais mon Medecin,
C'est que je suis encore en vie.



XXIV.

Au mesme.

LE bruit court que Bacchus, Junon, Jupiter, Mars,
Apollon le Dieu des beaux Arts,
Les Ris mesmes, les Jeux, les Graces & leur Mere,
Et tous les Dieux enfans d'Homére,
Resolus de venger leur Pere,
Jettent desja sur vous de dangereux regards.
Perrault, craignez enfin quelque triste avanture.
Il est vrai, Visé vous assure
Que vous avez pour vous Mercure;
Mais c'est le Mercure Galant.

REMARQUES.

Vers 3. 4. & 5.] Il y a trois Rimes féminines de suite dans ces trois Vers, aussi bien que dans les 7. 8. & 9.



XXV.

Parodie burlesque de la premiere Ode de Pindare, à la louange de M. Perrault.

MALGRE' son fatras obscur,
Souvent Brebœuf étincelle.
Un Vers noble, quoique dur,
Peut s'offrir dans la Pucelle.
Mais, ô ma Lyre fidelle,
Si du parfait Ennuyeux
Tu veux trouver le modelle,
Ne cherche point dans les Cieux
D'Astre au Soleil preferable,
Ni dans la foule innombrable
De tant d'Ecrivains divers,
Chez Coignard rongez des vers,
Un Poëte comparable
A l'Auteur inimitable
De Peau-d'Asne mis en Vers.

REMARQUES.

L'Auteur avoit résolu de parodier toute l'Ode; mais il se réconcilia avec M. Perrault; il n'y eut que ce couplet de fait.

Vers 2. *Souvent Brebeuf*, &c.] Poëte qui a traduit en Vers François la Pharsale de Lucain.

Vers 4. *Peut s'offrir dans la Pucelle.*] Poëme de Chapelain.

Vers 12. *Chez Coignard*, &c.] Libraire de M. Perrault.

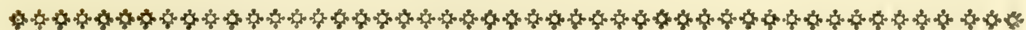
Vers 15. *De Peau-d'Asne mis en Vers.*] En ce temps-là M. P.... avoit rimé le Conte de Peau-d'Asne.



XXVI.

Sur la reconciliation de l'Auteur & de M. Perrault.

TOUT le trouble Poëtique
A Paris s'en va ceſſer.
Perrault l'anti-Pindarique,
Et Deſpréaux l'Homérique,
Conſentent de s'embraſſer.
Quelque aigreur qui les anime,
Quand, malgré l'emportement,
Comme eux l'un l'autre on s'eſtime,
L'accord ſe fait aiſément.
Mon embarras eſt comment
On pourra finir la guerre
De Pradon & du Parterre.



XXVII.

Aux RR. PP. Jeſuites, Auteurs du Journal de Trevoux.

MEs Reverends Peres en Dieu,
Et mes confreres en Satire,
Dans vos Ecrits en plus d'un lieu,
Je vois qu'à mes dépens vous affectez de rire.
Mais ne craignez-vous point que, pour rire de vous,
Reliſant Juvenal, refeüilletant Horace,
Je ne ranime encor ma ſatirique audace?

Grands Ariſtarques de Trevoux,
N'allez point de nouveau faire courir aux armes
Un Athléte tout preſt à prendre ſon congé ;
Qui par vos traits malins au combat rengagé,
Peut encore aux Rieurs faire verſer des larmes.
Apprenez un mot de Regnier
Notre celebre Devancier :
Corſaires attaquant Corſaires,
Ne font pas, dit-il, *leurs affaires.*



XXVIII.

Aux meſmes.

NOn, pour montrer que Dieu veut eſtre aimé de nous
Je n'ay rien emprunté de Perſe, ni d'Horace,
Et je n'ay point ſuivi Juvenal à la trace.
Car, bien qu'en leurs Ecrits, ces Auteurs, mieux que vous,

REMARQUES.

Les Journaliſtes de Trévoux, en rendant compte au mois de Septembre 1703. d'une Edition que les Hollandois avoient faite deux ans auparavant des Oeuvres de l'Auteur, avec les Imitations au bas des pages, avoient dit : *En parcourant ce volume, on trouve que les marges ſont plus ou moins chargées, ſelon que certaines piéces ont été communément plus ou moins eſtimées.* Après quoi ils remarquoient, *qu'on n'en trouvoit point dans la dixiéme Satire* contre les Femmes, *ni dans l'Epître ſur l'*Amour de Dieu. Voilà quelle fut l'occaſion de cette Epigramme, qui, au reſte, n'eſt qu'une replique à celle-ci que l'on attribue au P. du Rus.

Les Journaliſtes de Trévoux,
Illuſtre Héros du Parnaſſe,
N'ont point crû vous mettre en courroux,
Ni ranimer en vous la ſatirique audace
Dont par le grand Arnauld vous vous croyez abſous.
Ils vous blaſment ſi peu d'avoir ſuivi la trace
De ces grands Hommes, qu'avec grace
Vous traduiſez en plus d'un lieu ;
Que, pour l'amour de vous, ils voudroient bien qu'Horace
Euſt traité de l'Amour de Dieu.

Attaquent les erreurs dont nos ames ſont yvres,
La neceſſité d'aimer Dieu
Ne s'y trouve jamais preſchée en aucun lieu,
Mes Peres, non plus qu'en vos Livres.

XXIX.

Sur le Livre des Flagellans.

Aux meſmes.

NOn, le Livre des Flagellans
N'a jamais condamné, liſez-le bien, mes Peres,
Ces rigiditez ſalutaires,
Que, pour ravir le Ciel, ſaintement violens,
Exercent ſur leurs corps tant de Chrétiens auſtéres.
Il blaſme ſeulement cet abus odieux,
D'eſtaler & d'offrir aux yeux
Ce que leur doit tousjours cacher la bienſéance;
Et combat vivement la fauſſe Pieté,
Qui, ſous couleur d'éteindre en nous la volupté,
Par l'auſtérité meſme & par la pénitence
Sçait allumer le feu de la lubricité.

REMARQUES.

M. l'Abbé Boileau, Docteur de Sorbonne, & Chanoine de la Sainte-Chapelle, Frere de l'Auteur, publia en 1700. le Livre intitulé, *Hiſtoria Flagellantium*; & les Journaliſtes de Trévoux en firent la critique dans leurs Mémoires du mois de Juin 1703.



XXX.

FABLE D'ESOPE.

Le Bucheron & la Mort.

LE dos chargé de bois, & le corps tout en eau,
Un pauvre Bucheron, dans l'extrême vieilleſſe,
Marchoit en haletant de peine & de détreſſe.
Enfin las de ſouffrir, jettant là ſon fardeau,
Pluſtoſt que de s'en voir accablé de nouveau,
Il ſouhaite la Mort, & cent fois il l'appelle.
La Mort vint à la fin. Que veux-tu, cria-t-elle ?
Qui, moy? dit-il alors prompt à ſe corriger;
Que tu m'aides à me charger.



XXXI.

Le Debiteur reconnoiſſant.

JE l'aſſiſtay dans l'indigence:
Il ne me rendit jamais rien.
Mais quoyqu'il me deûſt tout ſon bien,
Sans peine il ſouffroit ma preſence.
O la rare reconnoiſſance!

XXXII.

Enigme.

DU repos des Humains implacable ennemie,
J'ay rendu mille Amans envieux de mon ſort.
Je me repais de ſang, & je trouve ma vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

REMARQUES.

Une Puce. L'Auteur fit cette Enigme à l'âge de dix-ſept ans.

XXXIII.

Vers pour mettre au devant de Macariſe, Roman allegorique de M. l'Abbé d'Aubignac, où l'on expliquoit toute la Morale des Stoïciens.

LAſches Partiſans d'Epicure,
Qui bruſlans d'une flamme impure,
Du Portique fameux fuyez l'auſterité,
Souffrez qu'enfin la Raiſon vous eſclaire.
Ce Roman, plein de verité,
Dans la Vertu la plus ſevere
Vous peut faire aujourd'hui trouver la Volupté.

REMARQUES.

Vers 3. *Du Portique fameux*, &c.] L'Ecole de Zénon.



XXXIV.

Sur un Portrait de Rocinante, Cheval de Don Quichotte.

TEL fut ce Roy des bons chevaux,
Rocinante, la fleur des Coursiers d'Iberie,
Qui trottant jour & nuit, & par monts, & par vaux.
Galoppa, dit l'Histoire, une fois en sa vie.

REMARQUES.

Vers 4. *Galoppa, dit l'Histoire*, &c.] Don Quichotte, Tome III. chap. 14.



XXXV.

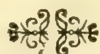
Vers à mettre en Chant.

VOICI les lieux charmans où mon ame ravie
Passoit, à contempler Silvie,
Ces tranquilles momens si doucement perdus.
Que je l'aimois alors! Que je la trouvois belle!

REMARQUES.

L'Auteur, dans sa jeunesse, avoit aimé une Fille fort spirituelle, nommée Marie Poncher de Bretouville. Cette aimable & vertueuse Fille se fit Religieuse. Quelque-temps après, M. Despréaux se promenoit seul dans le Jardin Royal des Plantes; & se rappellant les doux momens qu'il avoit passés autrefois avec elle à la campagne, il fit ces Vers, qui furent mis en musique par le fameux Lambert en 1671. & que le Roi prenoit plaisir à se faire chanter.

Mon cœur, vous ſouſpirez au nom de l'Infidelle :
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?



C'eſt ici que ſouvent errant dans les prairies,
Ma main, des fleurs les plus cheries,
Lui faiſoit des preſens ſi tendrement reçus.
Que je l'aimois alors ! Que je la trouvois belle !
Mon cœur, vous ſouſpirez au nom de l'infidelle ?
Avez-vous oublié que vous ne l'aimez plus ?



XXXVI.

Chanſon à boire.

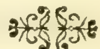
PHILOSOPHES reſveurs, qui penſez tout ſçavoir,
Ennemis de Bacchus, rentrez dans le devoir :
Vos Eſprits s'en font trop accroire.
Allez, vieux Fous, allez apprendre à boire.
On eſt ſçavant quand on boit bien.
Qui ne ſçait boire ne ſçait rien.



XXXVII.

Chanſon faite à Baſville.

QUe Baſville me ſemble aimable !
Quand des Magiſtrats le plus grand
Permet que Bacchus à ſa table
Soit noſtre premier Préſident.



Trois Muſes, en habit de ville,
Y préſident à ſes coſtez :
Et ſes Arreſts par Arbouville
Sont à plein verre executez.

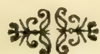


Si Bourdalouë un peu ſevere
Nous dit : Craignez la Volupté :
Eſcobar, luy dit-on, mon Pere,
Nous la permet pour la ſanté.

REMARQUES.

Lettre de M. Deſpréaux, du 15. *Juillet* 1702.

» Cette Chanſon a été effectivement faite à Bâville, dans le temps des nôces de M. de Bâville, aujourd'hui Intendant du Languedoc. Les trois Muſes étoient Madame *de Chalucet*, mere de Madame de Bâville ; une Madame *Héliot*, qui avoit une Terre aſſez proche de Bâville ; & une Madame *de la Ville*, femme d'un fameux Traitant. Celle-ci ayant chanté à table une Chanſon à boire, dont l'air étoit fort joli, mais les paroles très-méchantes ; tous les Conviés, & le P. Bourdalouë entr'autres, qui étoit de la nôce, auſſi-bien que le Pere Rapin, m'exhorterent à y faire de nouvelles paroles, & je leur rapportai le lendemain les quatre couplets que vous voyez. Ils réüſſirent fort, à la reſerve des deux derniers qui firent un peu refrogner le Pere Bourdalouë. Pour le Pere Rapin, il entendit raillerie, & obligea même le Pere Bourdalouë à l'entendre auſſi. Au lieu de *Trois Muſes en habit de ville*, il y avoit, *Chalucet, Héliot, La Ville*. M. d'Arbouville qui vient après, étoit un Gentilhomme, Parent de M. le Premier Préſident : il bûvoit volontiers à plein verre.



Contre ce Docteur authentique,
Si du jeûne il prend l'interest:
Bacchus le declare Héretique,
Et Jansenifte, qui pis est.



XXXVIII.

Sur Homére.

Ἤειδον μὲν ἐγών: ἐχάρασσε δ᾽ Θεῖος Ὅμηρος.

Cantabam quidem ego : scribebat autem Dius Homerus. Antholog.

QUand la derniere fois, dans le sacré Vallon,
La troupe des neuf Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Lut l'Iliade & l'Odyssée,
Chacune à les loüer se montrant empressée:
Apprenez un secret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des Vers:
Jadis avec Homére, aux rives du Permesse,
Dans ce bois de Lauriers, où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux, plein d'une douce yvresse.
Je chantois; Homére écrivoit.



XXXIX.

Vers pour mettre ſous le buſte du Roy.

C'Eſt ce Roy ſi fameux dans la paix, dans la guerre,
Qui fait ſeul à ſon gré le deſtin de la Terre.
Tout reconnoiſt ſes loix, ou brigue ſon appui.
De ſes nombreux combats le Rhin fremit encore ;
Et l'Europe en cent lieux a veû fuir devant luy
Tous ces Heros ſi fiers, que l'on voit aujourd'hui
Faire fuir l'Othoman au delà du Boſphore.

REMARQUES.

M. de Louvois, ayant fait graver le Portrait du Roi, chargea M. Racine & M. Deſpréaux de faire des Vers pour être mis ſous le Portrait. M. Racine eut plutôt fait les ſiens, & ils furent gravés. Ceux de M. Deſpréaux furent deſtinés à ſervir d'Inſcription au buſte du Roi, fait par le fameux Girardon, l'année que les Allemans prirent Belgrade, 1687.



X L.

Vers faits pour mettre au bas d'un Portrait de Monſeigneur le Duc du Maine.

QUel eſt cet Apollon nouveau,
Qui preſque au ſortir du berceau
Vient regner ſur noſtre Parnaſſe ?

REMARQUES.

M. le Duc du Maine, étant encore enfant, avoit écrit quelques Lettres fort ſpirituelles ; on les fit imprimer. Au devant du Volume, le jeune Prince étoit repréſenté en Apollon, avec une couronne de laurier ſur la tête. M. Racine compoſa l'Epître dédicatoire au Roi, & M. Deſpréaux fit les Vers du Portrait.

Qu'il eſt brillant! Qu'il a de grace!
Du plus grand des Heros je reconnois le fils.
Il eſt desja tout plein de l'eſprit de ſon Pere;
Et le feu des yeux de ſa Mere
A paſſé juſqu'en ſes Eſcrits.

XLI.

Vers pour mettre au bas du portrait de Mademoiſelle de Lamoignon, Sœur du P. Préſident.

AUx ſublimes vertus nourrie en ſa Famille,
Cette admirable & ſainte Fille
En tous lieux ſignala ſon humble pieté;
Juſqu'aux climats où naiſt & finit la clarté,
Fit reſſentir l'effet de ſes ſoins ſecourables;
Et jour & nuit pour Dieu pleine d'activité,
Conſuma ſon repos, ſes biens & ſa ſanté,
A ſoulager les maux de tous les Miſerables.



XLII.

A Madame la Presidente de Lamoignon sur le Portrait du P. Bourdalouë, qu'elle m'avoit envoyé.

DU plus grand Orateur, dont la Chaire se vante,
M'envoyer le portrait, illustre Presidente,
C'est me faire un present qui vaut mille presens.
J'ay connu Bourdalouë; & dés mes jeunes ans,
Je fis de ses sermons mes plus cheres délices.
Mais, luy de son costé, lisant mes vains caprices,
Des Censeurs de Trevoux n'eut point pour moy les yeux.
Ma franchise sur tout gagna sa bienveillance.
Enfin, aprés Arnauld, ce fut l'Illustre en France,
Que j'admiray le plus, & qui m'aima le mieux.



XLIII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de Tavernier le celebre Voyageur.

DE Paris à Delli, du Couchant à l'Aurore,
Ce fameux Voyageur courut plus d'une fois:

REMARQUES.

Jean-Baptiste Tavernier, Baron d'Aubonne, étoit Calviniste. Il mourut à Moscou, en 1689. âgé de 89. ans; il retournoit aux Indes pour la septiéme fois.

Vers 1. *De Paris à Delli.*] Capitale de l'Empire du Grand Mogol, dans les Indes Orientales.

Vers 3. *De l'Inde & de l'Hydaspe.*] Fleuves du même Païs.

Vers 9. *Il n'a rien rapporté de si rare que lui.*] *Rare:* ce mot a deux sens. Tavernier, quoiqu'homme de mérite, étoit grossier, & même un peu original.

De

De l'Inde & de l'Hydaſpe il frequenta les Rois :
Et ſur les bords du Gange on le revere encore.
En tous lieux ſa vertu fut ſon plus ſeur appui ;
Et bien qu'en nos climats de retour aujourd'hui,
En foule à nos yeux il preſente
Les plus rares thréſors que le Soleil enfante ;
Il n'a rien rapporté de ſi rare que lui.

XLIV.

Vers pour mettre au bas du Portrait de mon Pere.

CE Greffier doux & pacifique,
De ſes Enfans au ſang critique,
N'eut point le talent redouté :
Mais fameux par ſa probité,
Reſte de l'or du Siécle antique,
Sa conduite dans le Palais
Par tout pour exemple citée,
Mieux que leur plume ſi vantée,
Fit la Satire des Rolets.

REMARQUES.

Gilles Boileau, Greffier de la Grand'-Chambre du Parlement, mourut en 1657. âgé de 73. ans ; mais ces vers ne furent faits qu'en 1690.

Vers 9. *Fit la Satire des Rolets.*] Voyez le vers 52. de la Satire I.



XLV.

Epitaphe de la Mere de l'Autheur.

ESpouſe d'un Mari doux, ſimple, officieux,
Par la meſme douceur je ſçeûs plaire à ſes yeux :
Nous ne ſçeûmes jamais ni railler, ni médire.
Paſſant, ne t'enquiers point, ſi de cette bonté
Tous mes Enfans ont hérité :
Lis ſeulement ces Vers, & garde-toi d'écrire.

REMARQUES.

Anne de Nielle, ſeconde femme de M. Boileau le Greffier, mourut en 1637. âgée de 23. ans.



XLVI.

Sur un Frere aîné que j'avois, & avec qui j'étois broüillé.

DE mon Frere, il eſt vrai, les Ecrits ſont vantez :
Il a cent belles qualitez ;
Mais il n'a point pour moi d'affection ſincére.
En lui je trouve un excellent Auteur,
Un Poëte agreable, un trés-bon Orateur :
Mais je n'y trouve point de Frere.

REMARQUES.

Il étoit de l'Académie Françoiſe. Il mourut en 1669.



XLVII.

Vers pour mettre ſous le Portrait de M. de la Bruyere, au devant de ſon Livre, des Caractéres de ce ſiécle.

TOut Eſprit orgueilleux, qui s'aime,
Par mes leçons ſe voit gueri;
Et dans mon Livre ſi cheri
Apprend à ſe haïr ſoi-meſme.



XLVIII.

Vers pour mettre au bas du Portrait de M. Hamon.

TOut brillant de ſçavoir, d'eſprit, & d'éloquence,
Il courut au Déſert chercher l'obſcurité,
Aux Pauvres conſacra ſes biens & ſa ſcience;
Et trente ans dans le jeûne, & dans l'auſterité,
Fit ſon unique volupté
Des travaux de la Penitence.

REMARQUES.

Jean Hamon, Médecin de la Faculté de Paris, s'étoit retiré à Port-Royal des Champs; il s'employoit au ſervice des pauvres malades, qu'il viſitoit à pied. Il eſt mort le 22. Février 1687. âgé d'environ 69. ans.

XLIX.

Vers pour mettre au bas du Portrait de M. Racine.

DU Théatre François l'honneur & la merveille,
Il ſçut reſſuſciter Sophocle en ſes Ecrits;
Et dans l'art d'enchanter les cœurs & les Eſprits,
Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.

REMARQUES.

Vers dernier. *Surpaſſer Euripide, & balancer Corneille.*] L'Auteur avoit tourné ce vers de la ſorte :

Balancer Euripide, & ſurpaſſer Corneille.

Mais il le changea, pour ne point irriter les Partiſans de Corneille, qui lui donnoient hautement la préférence ſur Racine.

Voici encore une autre maniére que je tiens de M. Racine fils, & qui eſt moins à l'avantage de Corneille :

Du Théatre François l'honneur & la merveille,
J'ai ſçû reſſuſciter Sophocle dans mes vers;
Et ſans me perdre dans les airs,
Voler auſſi haut que Corneille.

L.

Vers pour mettre au bas de mon Portrait.

AU joug de la Raiſon aſſerviſſant la Rime;
Et, meſme en imitant, tousjours Original,
J'ay ſçu dans mes Ecrits, docte, enjoüé, ſublime,
Raſſembler en moy Perſe, Horace & Juvénal.

REMARQUES.

M. le Verrier fit graver ce Portrait par le célébre Drevet. Ces quatre vers ſont de M. Deſpréaux lui-même. Au reſte, le meilleur Portrait de ce Poëte, eſt celui que M. Couſtard, Conſeiller au Parlement, fit peindre en 1704. par Rigaud, & graver par Drevet. On lit au bas de l'eſtampe cette inſcription :

NICOLAUS BOILEAU DESPREAUX, MORUM LENITATE, ET VERSUUM DICACITATE ÆQUE INSIGNIS.

L I.

Réponse aux Vers du Portrait.

OUI, le Verrier, c'est là mon fidelle Portrait ;
Et le Graveur, en chaque trait,
A sçu trés-finement tracer sur mon visage,
De tout faux Bel-Esprit l'Ennemi redouté.
Mais dans les Vers pompeux, qu'au bas de cet Ouvrage
Tu me fais prononcer avec tant de fierté,
D'un ami de la Verité
Qui peut reconnoistre l'image ?

L I I.

Pour un autre Portrait, peint par Santerre.

NE cherchez point comment s'appelle
L'Ecrivain peint dans ce Tableau :
A l'air dont il regarde & montre la Pucelle,
Qui ne reconnoistroit Boileau ?

L I I I.

Vers pour mettre au bas d'une méchante graveûre qu'on a faite de moi.

DU celebre Boileau tu vois ici l'image.
Quoy, c'est-là, diras-tu, ce Critique achevé ?
D'où vient ce noir chagrin qu'on lit sur son visage ?
C'est de se voir si mal gravé.

LIV.

Sur mon Buſte de Marbre, fait par M. Girardon, Premier Sculpteur du Roy.

GRACE au Phidias de notre âge,
Me voilà ſeûr de vivre autant que l'Univers :
Et ne connuſt-on plus ni mon Nom ni mes Vers ;
Dans ce Marbre fameux, taillé ſur mon Viſage,
De Girardon tousjours on vantera l'Ouvrage.

L V.

Parodie.

TOUT grand Yvrogne du Marais,
Fait des Vers que l'on ne lit guere ;
Il les croit pourtant fort bien faits,
Et quand il cherche à les mieux faire,
Il les fait encor plus mauvais.

REMARQUES.

Chapelle donnoit le ton aux beaux eſprits. On prenoit ſon attache pour debiter des Vers prétendus Anacréontiques, où régnoient, diſoit-on, les plus heureuſes négligences & le plus beau naturel. Tels étoient ceux-ci, dont on vient de voir la parodie.

Tout bon Pareſſeux du Marais,
Fait des Vers qui ne coûtent guere ;
On les croit pourtant fort bien faits,
Et s'il cherchoit à les mieux faire,
Il les feroit bien plus mauvais.



AVERTISSEMENT AU LECTEUR.

MADAME *de Montespan & Madame de Thianges sa Sœur, lasses des Opera de M. Quinault, proposerent au Roy d'en faire faire un par M. Racine, qui s'engagea assez legerement à leur donner cette satisfaction, ne songeant pas dans ce moment là à une chose, dont il estoit plusieurs fois convenu avec moy, qu'on ne peut jamais faire un bon Opera : parce que la Musique ne sçauroit narrer : que les passions n'y peuvent estre peintes dans toute l'estenduë qu'elles demandent : que d'ailleurs elle ne sçauroit souvent mettre en chant les expressions vraiment sublimes & courageuses. C'est ce que je luy representay, quand il me déclara son engagement ; & il m'avoüa que j'avois raison : mais il estoit trop avancé pour reculer. Il commença déslors en effet un Opera, dont le sujet estoit la chute de Phaëthon. Il en fit mesme quelques Vers qu'il recita au Roy, qui en parut content. Mais comme M. Racine n'entreprenoit cet Ouvrage qu'à regret, il me temoigna resolument qu'il ne l'acheveroit point que je n'y travaillasse avec luy, & me declara avant tout, qu'il falloit que j'en composasse le Prologue. J'eus beau lui representer mon peu de talent pour ces sortes d'Ouvrages, & que je n'avois jamais fait de Vers d'amourette. Il persista dans sa resolution, & me dit qu'il me le feroit ordonner par le Roy. Je songeay donc en moy-mesme à voir de quoy je serois capable, en cas que je fusse absolument obligé de travailler à un Ouvrage, si opposé à mon genie & à mon inclination. Ainsi, pour m'essayer, je traçay sans en rien dire à personne, non pas mesme à M. Racine, le canevas d'un*

Prologue ; & j'en composay une premiere Scene. Le sujet de cette Scene estoit une dispute de la Poësie & de la Musique, qui se querelloient sur l'excellence de leur Art, & estoient enfin toutes prestes à se separer, lorsque tout à coup la Déesse des Accords, je veux dire l'Harmonie, descendoit du Ciel avec tous ses charmes & tous ses agrémens, & les reconcilioit. Elle devoit dire ensuite la raison qui la faisoit venir sur la Terre, qui n'estoit autre que de divertir le Prince de l'Univers le plus digne d'estre servi, & à qui elle devoit le plus ; puisque c'estoit luy qui la maintenoit dans la France, où elle regnoit en toutes choses. Elle adjoustoit ensuite, que pour empescher que quelque audacieux ne vinst troubler, en s'élevant contre un si grand Prince, la gloire dont elle joüissoit avec luy ; elle vouloit que dés aujourd'huy mesme, sans perdre de temps, on representast sur la Scene la Chute de l'ambitieux Phaëthon. Aussi-tost tous les Poëtes & tous les Musiciens par son ordre, se retiroient, & s'alloient habiller. Voilà le sujet de mon Prologue, auquel je travaillay trois ou quatre jours avec un assez grand degoust, tandis que M. Racine de son costé, avec non moins de degoust, continuoit à disposer le plan de son Opera, sur lequel je luy prodiguois mes conseils. Nous estions occupez à ce miserable travail, dont je ne sçay si nous nous serions bien tirez, lorsque tout à coup un heureux incident nous tira d'affaire. L'incident fut que M. Quinault s'estant presenté au Roy les larmes aux yeux, & luy ayant remonstré l'affront qu'il alloit recevoir, s'il ne travailloit plus au divertissement de Sa Majesté : le Roy touché de compassion, declara franchement aux Dames dont j'ay parlé, qu'il ne pouvoit se resoudre à luy donner ce deplaisir. Sic nos servavit Apollo. *Nous retournasmes donc, M. Racine & moy, à nostre*

noſtre premier employ, & il ne fut plus mention de noſtre Opera, dont il ne reſta que quelques Vers de M. Racine, qu'on n'a point trouvez dans ſes papiers aprés ſa mort, & que vraiſemblablement il avoit ſupprimez par delicateſſe de conſcience, à cauſe qu'il y eſtoit parlé d'amour. Pour moy, comme il n'eſtoit point queſtion d'amourette dans la Scene que j'avois compoſée; non ſeulement je n'ay pas jugé à propos de la ſupprimer; mais je la donne icy au Public; perſuadé qu'elle fera plaiſir aux Lecteurs, qui ne ſeront peut-eſtre pas faſchez de voir de quelle maniere je m'y eſtois pris, pour adoucir l'amertume & la force de ma Poëſie Satirique, & pour me jetter dans le ſtile doucereux. C'eſt de quoy ils pourront juger par le fragment que je leur preſente icy; & que je leur preſente avec d'autant plus de confiance, qu'eſtant fort court, s'il ne les divertit, il ne leur laiſſera pas du moins le temps de s'ennuyer.



PROLOGUE.

LA POESIE, LA MUSIQUE.

LA POESIE.

QUoy ! par de vains accords & des ſons impuiſſans
Vous croyez exprimer tout ce que je ſçai dire ?

LA MUSIQUE.

Aux doux tranſports, qu'Apollon vous inſpire,
Je crois pouvoir meſler la douceur de mes chants.

LA POESIE.

Oüi, vous pouvez aux bords d'une Fontaine
Avec moi ſoupirer une amoureuſe peine,
Faire gemir Thyrſis, faire plaindre Clymene.
Mais, quand je fais parler les Heros & les Dieux,
Vos chants audacieux
Ne me ſçauroient preſter qu'une cadence vaine.
Quittez ce ſoin ambitieux.

LA MUSIQUE.

Je ſçay l'Art d'embellir vos plus rares merveilles.

LA POESIE.

On ne veut plus alors entendre voſtre voix.

LA MUSIQUE.

Pour entendre mes ſons, les Rochers & les Bois
Ont jadis trouvé des Oreilles.

LA POESIE.

Ah! c'en eſt trop, ma Sœur, il faut nous ſéparer.
Je vais me retirer.
Nous allons voir ſans moy ce que vous ſçaurez faire.

LA MUSIQUE.

Je ſçaurai divertir & plaire ;
Et mes chants, moins forcez, n'en ſeront que plus doux.

LA POESIE.

Hé bien, ma Sœur, ſéparons-nous.

LA MUSIQUE.

Separons-nous.

LA POESIE.

Separons-nous.

CHŒUR DES POETES ET DES MUSICIENS.

Separons-nous, ſeparons-nous.

LA POESIE.

Mais quelle Puiſſance inconnuë
Malgré moy m'arreſte en ces lieux?

LA MUSIQUE.

Quelle Divinité ſort du ſein de la nuë?

LA POESIE.

Quels chants melodieux
Font retentir icy leur douceur infinie?

LA MUSIQUE.

Ah! c'eſt la divine Harmonie,
Qui deſcend des Cieux!

LA POESIE.

Qu'elle eſtalle à nos yeux
De graces naturelles!

LA MUSIQUE.

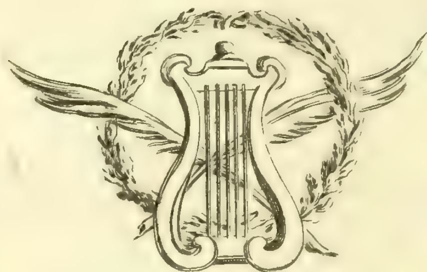
Quel bonheur impreveu la fait icy revoir!

LA POESIE ET LA MUSIQUE.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.

CHŒUR DES POETES ET DES MUSICIENS.

Oublions nos querelles,
Il faut nous accorder pour la bien recevoir.





POESIES LATINES.

EPIGRAMMA,

In novum Causidicum, rustici Lictoris filium.

DUm puer iste fero natus Lictore perorat,
Et clamat medio, stante parente, foro:
Quæris, cur sileat circumfusa undique Turba?
Non stupet ob Natum, sed timet illa Patrem.



ALTERUM,

In Marullum, Versibus Phaleucis antea malè laudatum.

NOstri quid placeant minus Phaleuci,
Jamdudum tacitus, Marulle, quæro:
Quum nec sint stolidi, nec inficeti,
Nec pingui nimium fluant Minervâ.
Tuas sed celebrant, Marulle, laudes.
O versus stolidos & inficetos!

REMARQUES.

L'Auteur composa ces deux Epigrammes en 1656. Il y attaque un Avocat fils d'un Huissier qui avoit la folie de faire des Vers Latins.



SATIRA.

Quid numeris iterum me balbutire Latinis,
Longè Alpes citra natum de patre Sicambro,
Musà jubes? Istuc puero mihi profuit olim,
Verba mihi sævo nuper dictata Magistro
Quum pedibus certis conclusa referre docebas.
Utile tunc Smetium manibus sordescere nostris;
Et mihi sæpe udo volvendus pollice Textor,
Præbuit adsutis contexere carmina pannis.
Sic Maro, sic Flaccus, sic nostro sæpe Tibullus
Carmine disjecti, vano pueriliter ore
Bullatas nugas sese stupuere loquentes...

. . . .

REMARQUES.

C'est le commencement d'une Satire que l'Auteur étant fort jeune, avoit eu dessein de composer contre les Poëtes François qui s'appliquent à faire des Vers Latins. Il avoit aussi composé un Dialogue en François à la maniére de Lucien, pour faire voir que l'on ne peut ni bien parler, ni bien écrire une Langue morte: mais il n'a jamais écrit ce Dialogue, dont on trouvera l'extrait au Vol. 2.

CHAPELAIN

CHAPELAIN DECOIFFÉ,

OU

PARODIE DE QUELQUES SCENES DU CID.*

SCENE PREMIERE.

LA SERRE, CHAPELAIN.

LA SERRE.

ENFIN vous l'emportez, & la faveur du Roi
Vous accable de dons qui n'étoient dûs qu'à moi.
On voit rouler chez vous tout l'or de la Castille.

CHAPELAIN.

Les trois fois mille francs qu'il met dans ma famille
Témoignent mon mérite, & font connoître assez
Qu'on ne hait pas mes vers pour être un peu forcés.

LA SERRE.

Pour grands que soient les Rois, ils sont ce que nous sommes;
Ils se trompent en vers comme les autres hommes;
Et ce choix sert de preuve à tous les Courtisans,
Qu'à de méchans Auteurs ils font de beaux presens.

REMARQUES.

* Si l'Editeur n'avoit suivi que son goût, il eût supprimé ce morceau, où à quelques traits heureux on a mêlé des bassesses insupportables.

„ J'avoue, dit M. Despréaux dans un écrit „ trouvé après sa mort, que dans la Parodie des „ vers du Cid faite sur la perruque de Chapelain, „ il y a quelques traits qui nous échaperent à M. „ Racine & à moi dans un repas que nous fîmes „ chez Furetiere, mais dont nous n'écrivîmes ja- „ mais rien ni l'un ni l'autre; de sorte que Fure- „ tiere en est proprement le vrai & l'unique Au- „ teur.

M. Despréaux ne reconnoissoit de lui dans la Parodie, que ce trait:

Mille & mille papiers dont ta table est couverte,
Semblent porter écrit le destin de ma perte.

Et celui-ci:

En cet affront La Serre est le tondeur,
Et le tondu pere de la Pucelle.

M. Br... mieux instruit que personne de ces faits, n'a pas laissé d'insérer la Parodie dans son édition, & par là il a imposé à ses successeurs une espéce de loi de l'imiter.

La Parodie fut composée en 1664. dans le temps où le Roi commençoit à gratifier les gens de Lettres.

CHAPELAIN.

Ne parlons point du choix, dont votre eſprit s'irrite:
La cabale l'a fait plûtôt que le mérite.
Vous choiſiſſant, peut-être on eût pû mieux choiſir :
Mais le Roi m'a trouvé plus propre à ſon deſir.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoûtez-en un autre.
Uniſſons déſormais ma cabale à la vôtre.
J'ai mes prôneurs auſſi, quoiqu'un peu moins fréquens,
Depuis que mes Sonnets ont détrompé les gens.
Si vous me célébrez, je dirai que la Serre
Volume ſur volume inceſſamment deſſerre:
Je parlerai de vous avec Monſieur Colbert;
Et vous éprouverez ſi mon amitié ſert:
Ma Niéce même en vous peut rencontrer un Gendre.

LA SERRE.

A de plus hauts partis Phlipote peut prétendre;
Et le nouvel éclat de cette penſion
Lui doit mettre au cœur une autre ambition.
Exerce nos rimeurs, & vante notre Prince,
Va te faire admirer chez les gens de Province,
Fai marcher en tous lieux les rimeurs ſous ta loi,
Sois des flatteurs l'amour, & des railleurs l'effroi:
Joins à ces qualités celle d'une ame vaine,
Montre-leur comme il faut endurcir une veine,
Au métier de Phébus bander tous les reſſorts,
Endoſſer nuit & jour un rouge juſt'au-corps,
Pour avoir de l'encens donner une bataille,
Ne laiſſer de ſa bourſe échaper une maille:
Sur tout ſert-leur d'exemple, & reſſouviens-toi bien
De leur former un ſtyle auſſi dur que le tien.

REMARQUES.

Vers 18. *Depuis que mes Sonnets.*] Voyez la Remarque ſur le vers 25. du Diſcours au Roi.

Vers 20. *Volume ſur volume inceſſamment deſſerre.*] Tiré de S. Amant, qui dans ſon *Poëte croté* a dit :

Et même depuis peu la Serre,
Qui livre ſur livre deſſerre.

Vers 21. *Je parlerai de vous avec Monſieur Colbert.*] Ce grand Miniſtre avoit inſpiré au Roi de donner des penſions aux Gens de Lettres, & Chapelain fut chargé d'en faire la liſte.

Vers 34. *Endoſſer nuit & jour un rouge juſt'au-corps.*] Quand Chapelain étoit chez lui, il portoit toujours un juſt'au-corps rouge, en guiſe de

CHAPELAIN.

Pour s'inſtruire d'exemple, en dépit de Liniere
Ils liront ſeulement ma Jeanne toute entiére.
Là dans un long tiſſu d'amples narrations
Ils verront comme il faut berner les nations,
Duper d'un ton grave Gens de robe & d'armée,
Et ſur l'erreur des ſots bâtir ſa renommée.

LA SERRE.

L'exemple de la Serre a bien plus de pouvoir,
Un Auteur dans ton livre apprend mal ſon devoir.
Et qu'a fait après tout ce grand nombre de pages,
Que ne puiſſe égaler un de mes cent Ouvrages?
Si tu fus grand flatteur, je le ſuis aujourd'hui,
Et ce bras de la preſſe eſt le plus fermi appui.
Bilaine & de Sercy ſans moi ſeroient des drilles,
Mon nom ſeul au Palais nourrit trente familles;
Les Marchands fermeroient leurs boutiques ſans moi,
Et s'ils ne m'avoient plus, ils n'auroient plus d'emploi.
Chaque heure, chaque inſtant fait ſortir de ma plume
Cayers deſſus cayers, volume ſur volume.
Mon valet écrivant ce que j'aurois dicté
Feroit un Livre entier marchant à mon côté.
Et loin de ces durs vers qu'à mon ſtyle on préfére,
Il deviendroit Auteur, en me regardant faire.

CHAPELAIN.

Tu me parles en vain de ce que je connoi;
Je t'ai vû rimailler & traduire ſous moi.
Si j'ai traduit Guſman, ſi j'ai fait ſa Préface,
Ton galimathias a bien rempli ma place.
Enfin pour épargner ces diſcours ſuperflus,
Si je ſuis grand flatteur, tu l'es & tu le fus.

REMARQUES.

robe de chambre. [L'Auteur de la *Parodie* fait ici alluſion à ce que Chapelain avoit été Archer. Voyez le *Menagiana*, Tome II. p. 78. 79. de l'Edit. de Paris 1715. Add. *de l'Edit d'Amſt.*]

Vers 39. —— *En dépit de Liniére.*] Il avoit écrit contre le Poëme de *la Pucelle* de Chapelain.

Vers 63. *Si j'ai traduit Guſman.*] Chapelain avoit traduit de l'Eſpagnol le Roman de *Guſman d'Alfarache*, imprimé à Paris en 1638.

Tu vois bien cependant qu'en cette concurrence
Un Monarque entre nous met de la différence.

LA SERRE.

Ce que je méritois tu me l'as emporté.

CHAPELAIN.

Qui l'a gagné ſur toi l'avoit mieux mérité.

LA SERRE.

Qui ſait mieux compoſer en eſt bien le plus digne.

CHAPELAIN.

En être refuſé n'en eſt pas un bon ſigne.

LA SERRE.

Tu l'as gagné par brigue étant vieux Courtiſan.

CHAPELAIN.

L'éclat de mes grands vers fut mon ſeul Partiſan.

LA SERRE.

Parlons-en mieux: le Roi fait honneur à ton âge.

CHAPELAIN.

Le Roi, quand il en fait, le meſure à l'ouvrage.

LA SERRE.

Et par-là je devois emporter ces ducats.

CHAPELAIN.

Qui ne les obtient point ne les mérite pas.

LA SERRE.

Ne les mérite pas, moi?

CHAPELAIN.

Toi.

LA SERRE.

Ton inſolence,
Téméraire vieillard, aura ſa récompenſe.

(Il lui arrache ſa perruque.)

CHAPELAIN.

Acheve & pren ma tête après un tel affront,
Le premier dont ma Muſe a vû rougir ſon front.

LA SERRE.

Et que penſes-tu faire avec tant de foibleſſe?

CHAPELAIN.

O Dieux! mon Apollon en ce befoin me laiffe.

LA SERRE.

Ta perruque eft à moi, mais tu ferois trop vain,
Si ce fale trophée avoit fouillé ma main.
Adieu; fais lire au peuple, en dépit de Liniere,
De tes fameux travaux l'hiftoire toute entiére:
D'un infolent difcours ce jufte châtiment
Ne lui fervira pas d'un petit ornement.

CHAPELAIN.

Ren-moi donc ma perruque.

LA SERRE.

Elle eft trop mal-honnête.
De tes lauriers facrés va te couvrir la tête.

CHAPELAIN.

Ren la calotte au moins.

LA SERRE.

Va, va, tes cheveux d'ours
Ne pourroient fur ta tête encor durer trois jours.

SCENE II.

CHAPELAIN *feul.*

O Rage! ô défefpoir! ô Perruque m'amie!
N'as-tu donc tant vécu que pour cette infamie?
N'as-tu trompé l'efpoir de tant de Perruquiers,
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers?
Nouvelle penfion fatale à ma calotte!
Précipice élevé qui te jette en la crotte!
Cruel reffouvenir de tes honneurs paffés,
Services de vingt ans en un jour effacés!
Faut-il de ton vieux poil voir triompher La Serre,
Et te mettre crotée ou te laiffer à terre?
La Serre, fois d'un Roi maintenant regalé,
Ce haut rang n'admet pas un Poëte pelé;

Et ton jaloux orgueil par cet affront insigne,
Malgré le choix du Roi, m'en a sû rendre indigne.
Et toi, de mes travaux glorieux instrument,
Mais d'un esprit de glace inutile ornement,
Plume jadis vantée, & qui dans cette offense
M'as servi de parade & non pas de défense,
Va, quitte désormais le dernier des humains,
Passe pour me vanger en de meilleures mains.
Si Cassaigne a du cœur, & s'il est mon ouvrage,
Voici l'occasion de montrer son courage;
Son esprit est le mien, & le mortel affront
Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front.



SCENE III.

CHAPELAIN, CASSAIGNE.

CHAPELAIN.

Cassaigne, as-tu du cœur?

CASSAIGNE.

Tout autre que mon Maître
L'éprouveroit sur l'heure.

CHAPELAIN.

Ah! c'est comme il faut être.
Digne ressentiment à ma douleur bien doux!
Je reconnois ma verve à ce noble courroux.
Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
Mon disciple, mon fils, viens réparer ma honte.
Viens me vanger.

CASSAIGNE.

De quoi?

REMARQUES.

Vers 128. —— *Sans mon âge caduque.*] On disoit autrefois *caduque* tant au masculin qu'au féminin. Le masculin est *caduc*, *âge caduc*. Mais le Poëte faisant ici parler Chapelain, Auteur suranné, a fort bien pû, conformément à l'ancien usage, lui faire dire *âge caduque*. Richelet dans son Dictionnaire a fait *caduque* des deux genres; en quoi il s'est trompé.

CHAPELAIN.

D'un affront ſi cruel
Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel:
D'une inſulte... Le traître eût payé la Perruque
Un quart d'écu du moins, ſans mon âge caduque.
Ma plume que mes doigts ne peuvent ſoutenir
Je la remets aux tiens pour écrire & punir.
Va contre un inſolent faire un bon gros Ouvrage.
C'eſt dedans l'encre ſeul qu'on lave un tel outrage:
Rime, ou creve. Au ſurplus, pour ne te point flatter,
Je te donne à combattre un homme à redouter;
Je l'ai vû fort poudreux au milieu des Libraires,
Se faire un beau rempart de deux mille exemplaires.

CASSAIGNE.

Son nom? C'eſt perdre temps en diſcours ſuperflus.

CHAPELAIN.

Donc pour te dire encor quelque choſe de plus;
Plus enflé que Boyer, plus bruyant qu'un tonnerre,
C'eſt...

CASSAIGNE.

De grace, achevez.

CHAPELAIN.

Le terrible La Serre.

CASSAIGNE.

Le...

CHAPELAIN.

Ne réplique point, je connois ton fatras.
Combats ſur ma parole, & tu l'emporteras,
Donnant pour des cheveux ma Pucelle en échange,
J'en vais chercher; barbouille, écri, rime & nous vange.

REMARQUES.

Vers 132. *C'eſt dedans l'encre ſeul.*] Encre *ſeul*, pour *ſeule*, faute exprès affectée en la perſonne de Chapelain.

Vers 139. *Plus enflé que Boyer.*] Le caractere des vers de Boyer eſt marqué pages 35. & 35. de la petite Comédie de Bourſault, intitulée *la Satire des Satires*, imprimée en 1669. Claude Boyer, d'Alby, avoit été reçu à l'Académie Françoiſe en 1667.

Vers 141. — *Je connois ton fatras.*] *Le fatras dont tu es capable.* Pierre Le Févre Curé de Merai, dans ſon Art de pleine Rhétorique, fait mention d'une Poëſie de ſon temps nommée *Fatras*, où un même vers étoit ſouvent répété.



SCENE IV.

CASSAIGNE *seul.*

PErcé jusques au fond du cœur
D'une insulte imprévûë aussi-bien que mortelle,
Misérable vangeur d'une sotte querelle,
D'un avare Ecrivain chétif imitateur,
Je demeure stérile, & ma veine abbatue
Inutilement sue.
Si près de voir couronner mon ardeur,
O la peine cruelle !
En cet affront La Serre est le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.

Que je sens de rudes combats!
Comme ma pension, mon honneur me tourmente.
Il faut faire un Poëme, ou bien perdre une rente:
L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras :
Réduit au triste choix ou de trahir mon Maître,
Ou d'aller à Bicêtre ;
Des deux côtés mon mal est infini,
O la peine cruelle !
Faut-il laisser un La Serre impuni?
Faut-il vanger l'Auteur de la Pucelle?

Auteur, Perruque, honneur, argent,
Impitoyable loi, cruelle tyrannie,

REMARQUES.

Vers 168. *Ou d'aller à Bicêtre.*] Aller à Bicêtre, c'est aller à l'Hôpital, parce que le Château de Bicêtre, au-dessus de Gentilli, sert d'Hôpital à renfermer les Pauvres. Sur quoi il est à observer que M. Ménage, qui, dans ses Origines Françoises au mot *Bicêtre*, dit qu'au rapport d'André Du Chêne, ce Château étoit anciennement nommé *la grange aux Gueux*, a mal lû *la grange aux Gueux*, pour *la grange aux Queux*, ce qui est bien différent.

Je vois gloire perdue, ou penſion finie.
D'un côté je ſuis lâche, & de l'autre indigent.
Cher & chétif eſpoir d'une veine flatteuſe,
Et tout enſemble gueuſe,
Noir inſtrument, unique gagne-pain,
Et ma ſeule reſſource,
M'es-tu donné pour vanger Chapelain?
M'es-tu donné pour me couper la bourſe?

Il vaut mieux courir chez Conrart;
Il peut me conſerver ma gloire & ma finance,
Mettant ces deux Rivaux en bonne intelligence.
On ſçait comme en Traités excelle ce Vieillard,
S'il n'en vient pas à bout, que Sapho la Pucelle
Vuide notre querelle.
Si pas un d'eux ne me veut ſecourir,
Et ſi l'on me balotte,
Cherchons La Serre, & ſans tant diſcourir
Traitons du moins, & payons la Calotte.

Traiter ſans tirer ma raiſon!
Rechercher un marché ſi funeſte à ma gloire!
Souffrir que Chapelain impute à ma mémoire
D'avoir mal ſoutenu l'honneur de ſa toïſon!
Reſpecter un vieux poil, dont mon ame égarée
Voit la perte aſſurée!
N'écoutons plus ce deſſein négligent,
Qui paſſeroit pour crime.
Allons, ma main, du moins ſauvons l'argent:
Puiſqu'auſſi-bien il faut perdre l'eſtime.

Oui, mon eſprit s'étoit déçû.

REMARQUES.

Vers 175. *Il vaut mieux courir chez Conrart.*] Valentin Conrart, Sécretaire de l'Académie Françoiſe.

Vers 179. —— *Que Sapho la Pucelle.*] Mademoiſelle de Scudéri, ſurnommée Sapho.

Autant que mon honneur, mon intérêt me presse,
Que je meure en rimant, ou meure de détresse,
J'aurai mon style dur comme je l'ai reçu.
Je m'accuse déja de trop de négligence.
Courons à la vangeance.
Et tout honteux d'avoir tant de froideur,
Rimons à tire d'aîle,
Puisqu'aujourd'hui La Serre est le tondeur,
Et le tondu, pere de la Pucelle.



SCENE V.

CASSAIGNE, LA SERRE.

CASSAIGNE.

A Moi, La Serre, un mot.

LA SERRE.

Parle.

CASSAIGNE.

Ote-moi d'un doute.
Connois-tu Chapelain?

LA SERRE.

Oui.

CASSAIGNE.

Parlons bas, écoute.
Sais-tu que ce Vieillard fut la même vertu,
Et l'effroi des Lecteurs de son temps? le sais-tu?

LA SERRE.

Peut-être.

CASSAIGNE.

La froideur qu'en mon style je porte,
Sais-tu que je la tiens de lui seul?

LA SERRE.

Que m'importe?

CASSAIGNE.

A quatre vers d'ici je te le fais ſavoir.

LA SERRE.

Jeune préſomptueux!

CASSAIGNE.

Parle ſans t'émouvoir:
Je ſuis jeune, il eſt vrai: mais aux ames bien nées
La rime n'attend pas le nombre des années.

LA SERRE.

Mais t'attaquer à moi! qui t'a rendu ſi vain,
Toi qu'on ne vit jamais une plume à la main?

CASSAIGNE.

Mes pareils avec toi ſont dignes de combattre,
Et pour des coups d'eſſai veulent des Henris Quatre.

LA SERRE.

Sais-tu bien qui je ſuis?

CASSAIGNE.

Oui, tout autre que moi
En comptant tes Ecrits pourroit trembler d'effroi.
Mille & mille papiers dont ta table eſt couverte,
Semblent porter écrit le deſtin de ma perte.
J'attaque en téméraire un giganteſque Auteur;
Mais j'aurai trop de force ayant aſſez de cœur.
Je veux vanger mon Maître, & ta plume indomptable
Pour ne ſe point laſſer n'eſt point infatigable.

LA SERRE.

Ce Phébus qui paroît aux diſcours que tu tiens
Souvent par tes Ecrits ſe découvrit aux miens,
Et te voyant encor tout frais ſorti de Claſſe,
Je diſois, Chapelain lui laiſſera ſa place.

REMARQUES.

Vers 218. ***Et pour des coups d'eſſai veulent des Henris Quatre.***] Alluſion au Poëme que Caſſaigne a fait, intitulé *Henri IV.* où ce Roi eſt introduit donnant des inſtructions à Louis XIV. pour bien régner. Touchant ce Poëme & d'autres Ouvrages du même Auteur, voyez pages 259. & 268 du troiſiéme volume du *Paralléle des Anciens & des Modernes*, où il eſt parlé de Caſſaigne en des termes qui en donnent une autre idée que ne fait ici la parodie.

Je ſai ta penſion, & ſuis ravi de voir
Que ces bons mouvemens excitent ton devoir,
Qu'ils te font ſans raiſon mettre rime ſur rime,
Etayer d'un Pédant l'agoniſante eſtime,
Et que voulant pour Singe un Ecolier parfait,
Il ne ſe trompoit point au choix qu'il avoit fait.
Mais je ſens que pour toi ma pitié s'intéreſſe,
J'admire ton audace & je plains ta jeuneſſe :
Ne cherche point à faire un coup d'eſſai fatal,
Diſpenſe un vieux routier d'un combat inégal.
Trop peu de gain pour moi ſuivroit cette victoire;
A moins d'un gros volume, on compoſe ſans gloire;
Et j'aurois le regret de voir que tout Paris
Te croiroit accablé du poids de mes Ecrits.

CASSAIGNE.

D'une indigne pitié ton orgueil s'accompagne :
Qui péle Chapelain craint de tondre Caſſaigne.

LA SERRE.

Retire-toi d'ici.

CASSAIGNE.

Hâtons-nous de rimer.

LA SERRE.

Es-tu ſi près d'écrire?

CASSAIGNE.

Es-tu las d'imprimer?

LA SERRE.

Vien, tu fais ton devoir. L'Ecolier eſt un traître,
Qui ſouffre ſans cheveux la tête de ſon Maître.



LA METAMORPHOSE

DE LA PERRUQUE DE CHAPELAIN EN COMETE.

LA plaisanterie que l'on va voir, est une suite de la Parodie précédente. Elle fut imaginée par les mêmes Auteurs, à l'occasion de la Cométe qui parut à la fin de l'année 1664. Ils étoient à table chez M. HESSEIN, frere de l'illustre Madame de LA SABLIERE.

On feignoit que Chapelain ayant été décoiffé par La Serre, avoit laissé sa Perruque à calotte dans le ruisseau où La Serre l'avoit jettée.

Dans un ruisseau bourbeux la calotte enfoncée,
Parmi de vieux chiffons alloit être entassée,
Quand Phébus l'aperçut, & du plus haut des airs
Jettant sur les Railleurs un regard de travers,
Quoi, dit-il, je verrai cette antique Calotte,
D'un sale Chifonnier remplir l'indigne hotte!

Ici devoit être la description de cette fameuse Perruque,

Qui de tous ses travaux la compagne fidelle,
A vû naître Gusman, & mourir la Pucelle;
Et qui de front en front passant à ses neveux,
Devoit avoir plus d'ans qu'elle n'eut de cheveux.

Enfin Apollon changeoit cette Perruque en Cométe. *Je veux*, disoit ce Dieu, *que tous ceux qui naîtront sous ce nouvel Astre, soient Poëtes,*

Et qu'ils fassent des Vers, même en dépit de moi.

Furetiére, l'un des Auteurs de la Piéce, remarqua pourtant que cette Métamorphose manquoit de justesse en un point: *C'est*, dit-il, *que les Cométes ont des cheveux, & que la Perruque de Chapelain est si usée qu'elle n'en a plus.* Cette badinerie n'a jamais été achevée.

Chapelain souffrit, dit-on, avec beaucoup de patience, les Satires que l'on fit contre sa Perruque. On lui a attribué l'Epigramme suivante, qui n'est pas de lui.

Railleurs, en vain vous m'insultez,
Et la piéce vous emportez;
En vain vous découvrez ma nuque.
J'aime mieux la condition
D'être défroqué de Perruque,
Que défroqué de Pension.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DES MATIERES CONTENUES DANS LE PREMIER VOLUME.

A.

C.

M.

Fin de la Table des Matières du premier Volume.

De l'Imprimerie de PRAULT pere, 1740.



